A Messieurs les Doyens et docteurs Regens de la faculté de Medecine de Paris etant assemblés le jour de S. Luc 18. octobre 1769.

En leur presentant cet ouvrage pour être remis dans la bibliotheque publique de la faculté.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

J'ai deja eû l'honneur de vous présenter
cet ouvrage; je vous en fais hommage aujourd'hui
avec les corrections qui m'ont paru necessaires. Il
etoit l'enfant de mon imagination, et sous cette
forme il est le fruit de mon jugement. Ce qui
vous offre un exemple de ce que j'avois deja avancé
que l'age et les autres circonstances de la vie
influent sur les opérations de l'ame. Outre les
changemens que j'ai fait à mon livre, j'y ai
ajouté un chapitre sur la sensibilité. j'en ai
puisé les idées plus dans mon cœur que dans mon
esprit. Comme cette qualité entraine necessairement
avec elle la reconnoissance des bienfaits, vous —
devés être assurés que l'accueil favorable que vous
avés deja accordé, et que j'espere que vous accorderés
encore à cet ouvrage mis de nouveau sous votre
protection, ne sera jamais oublié de son auteur.

Le Camus

Cum plausu et honorifice accepit Saluberrima Facultas Oblatum hocce opus a M. Le Camus authore.
Die 28 8bris 1769

L. P. F. R. Le Thieullier Decanus.

Gauthier Biblioth. praefect.

MÉDECINE
DE L'ESPRIT;

Où l'on cherche 1°. le méchanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'ame. 2°. Les causes physiques qui rendent ce méchanisme ou défectueux, ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre, & le rectifier lorqu'il est gêné.

PAR M. LE CAMUS,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur des Écoles, Aggrégé Honoraire du College Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies Royales d'Amiens, de la Rochelle & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.

Seconde Édition, revue, corrigée, & augmentée.

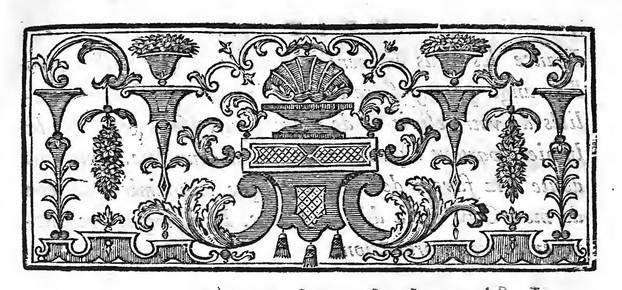


A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, près l'Eglise, aux Armes de Dombes & à S. Louis.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MONSEIGNEUR

DE VOYER D'ARGENSON,

MARQUIS DE PAULMY,

Miniſtre d'Etat, Commandeur des Ordres du Roi, Chancelier des Ordres Royaux de S. Louis & de S. Lazare, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, Honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, & de celle des Sciences, des Académies de Berlin & de Nancy, Ambaſſadeur à Veniſe.



MONSEIGNEUR,

VOTRE naiſſance, vos talens & la confiance bien méritée d'un Monarque chéri, vous ont fait remplir en

France les plus éminentes dignités. Vous passez chez l'Etranger pour y faire éclater de plus en plus les qualités de votre esprit & de votre cœur. Vous répandez la lumiere partout où vous vous faites connoître. C'est sans doute à la faveur de votre nom que la premiere édition de mon Ouvrage a dû son succès. Daignez encore l'honorer de votre protection.

Je suis avec le plus profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
LE CAMUS, D. M. P.

PRÉFACE.

Le Public ayant accueilli mes idées ſuivant qu'elles avoient été expoſées dans la premiere édition de cet Ouvrage, j'ai héſité longtems pour me déterminer à y faire quelque changement; parce qu'ayant plû d'une maniere, on n'eſt pas ſûr de plaire d'une autre. Mais l'envie d'atteindre à un plus haut point de perfection, & de ne préſenter au Public qu'un fruit encore plus digne de lui, m'a fait paſſer ſur cette premiere conſidération. En conſéquence, j'ai travaillé de nouveau cet Ouvrage, j'ai ôté ce qui n'étoit que le produit de l'imagination, j'y ai ſubſtitué tout ce que m'a ſuggéré une expérience acquiſe depuis vingt-cinq années que cet Ouvrage a été compoſé. Deſorte qu'il ne reſte que l'ordre ſuivi d'abord dans le premier Livre, tandis que le fond des choſes a été abſolument changé. Je donne moi-même ici un exemple frappant des viciſſitudes qui arrivent à l'eſprit à meſure que l'âge apporte des changemens au corps. Ceux qui auront la premiere édition, auront, en faiſant l'acquiſition de cette ſeconde, deux ouvrages pour ainſi-dire diſſemblables; je dis pour ainſi-dire, car ſi cette ſeconde édition n'eſt pas ſemblable à la premiere par la maniere dont les principes ſont expoſés, elle eſt ſemblable par l'objet qu'on ſe propoſoit d'enſeigner & de démontrer. Voici en quoi conſiſtoit & conſiſte encore cet objet.

Après avoir réflechi attentivement ſur les cauſes phyſiques qui modifiant différemment les corps, varioient auſſi les diſpoſitions des eſprits, j'ai été convaincu qu'en employant ces différentes cauſes, ou en imitant avec art leur pouvoir, on parviendroit à corriger par des moyens purement méchaniques les vices de l'entendement & de la volonté. Cette certitude n'é-

toit que l'aurore d'un plus grand jour. Tous les hommes qui réfléchiſſent ſur la nature de leur être, auroient pû en penſer autant : il reſtoit encore le plus difficile à faire. Il s'agiſſoit de tracer une méthode par laquelle on pût déraciner les défauts qu'on penſe appartenir à l'ame, de la même maniere que les Médecins guériſſent une fluxion de poitrine, une dyſenterie, une hydropiſie & toutes les autres maladies qui n'attaquent, ou ne paroiſſent attaquer que les corps. L'envie d'être utile aux hommes, m'a donné de la hardieſſe. Je ſuis entré dans tous les détails qui m'ont paru néceſſaires pour accomplir mon deſſein, j'en ai tiré des conſéquences qui m'ont fait atteindre au but que je me propoſois. Heureux ſi j'ai réuſſi en pluſieurs points; je ne penſe pas que mon Ouvrage ſoit parfait; la perfection eſt au-deſſus de la condition humaine. Je compte ſur l'indulgence du Public qui me pardonnera en faveur de la nouveauté de l'idée & des ſentimens dont je lui fais part. Je la mérite n'ayant rien négligé pour corriger ce qu'il y avoit de défectueux, pour changer en mieux ce qui n'étoit que bien, pour ajouter ce qui paroiſſoit manquer, ou ôter ce qui étoit ſuperflu.

Tous les avis ont été bien reçu de ma part lorſqu'ils étoient fondés en raiſons, & donnés avec les égards que ſe doivent entre eux les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel ſur tous les objets qui s'offrent à leurs regards; j'ai ſouffert qu'ils me saliſſent de leur venin ſans en murmurer. J'ai eu encore aſſez d'humanité pour croire que cela a pû les ſoulager. Je croirai encore leur répondre aſſez amerement, en ſachant me taire.

Je fais voir dans le premier Livre de cet ouvrage qui étend ſi loin le domaine de la Médecine, que les fonctions de l'entendement & les reſſorts de la volonté ſont méchaniques. J'en développe en même tems le méchaniſme ſans m'attacher aux

ſentimens des Philoſophes qui ont vécu avant moi. On y trouvera des choſes abſolument neuves & l'on ſera ſurpris de voir les actions & les paſſions de l'ame confinées autrefois dans des raiſonnemens abſtraits, réduites à des idées ſi ſimples.

Dans le ſecond Livre, j'examine les cauſes phyſiques & générales dont le pouvoir ſur l'eſprit eſt inconteſtable. Ce ſont des cauſes matérielles qui forcent l'ame & le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature. On y remarquera ce que peut la génération ſur les eſprits, la maniere dont les climats différencient les génies, s'il faut tout attendre de l'éducation morale ſans avoir égard à l'éducation corporelle; comment l'âge, le tempérament, le régime de vivre, les ſaiſons diſpoſent des inclinations de l'ame en variant les diſpoſitions des corps. Si ces idées ne ſont pas nouvelles, elles ont du moins l'avantage d'être raſſemblées ſous le même point de vue, & de former un tout beaucoup plus grand & beaucoup plus vaſte qu'on ne ſe le ſeroit imaginé.

Enfin dans le troiſieme Livre, je rapporte les défauts des opérations de l'entendement & de la volonté qui dépendent des vices de l'organiſation, comme il eſt prouvé dans le premier Livre, & j'emploie pour les détruire les mêmes cauſes phyſiques dont j'ai fait mention dans le ſecond Livre. C'étoit là le ſujet de mes recherches, & l'objet de l'attente de mes lecteurs. Cette méthode étoit le vrai moyen de trouver la vérité & de la faire connoître clairement aux autres (*a*).

Ainſi pour bien comprendre notre doctrine il faut en ſaiſir l'enſemble, & comparer cet Ouvrage à un arbre dont j'ai repréſenté les racines, le tronc & les fruits. On peut cueillir les fruits ſans avoir égard au tronc & aux racines. Mais ſi l'on veut

(*a*) *Ex quo triplex ille animi fœtus exiſtit: unus in cognitione rerum poſitus, & in explicatione naturæ: alter in deſcriptione expetendarum, fugiendarum ve rerum: tertius in judicando quid cuique rei ſit conſequens, quid repugnans; in quo ineſt omnis tum ſubtilitas diſſerendi, tum veritas judicandi.* Cicero. *Tuſcul. Quæſtionum lib. V. verſûs medium.*

avoir une entiere connoiſſance de l'hiſtoire naturelle de cet arbre, on doit en diſtinguer toutes les parties, en examiner la nature, & en découvrir les propriétés.

Afin de ſatisfaire plus pleinement la curioſité des lecteurs, j'ai ajouté à la fin de cet Ouvrage une hiſtoire ſuivie des ſentimens des Auteurs qui ont paru vouloir traiter le même ſujet que moi. On y trouvera les traits de reſſemblance & la différence avec cet ouvrage. Cette généalogie d'idées qui ſe ſont ſuccédées de ſiécles en ſiécles, peut devenir intéreſſante & fixer le point où l'on doit commencer ſa carriere lorſqu'il s'agit de faire de nouvelles découvertes.

Comme j'entreprenois d'expliquer d'une façon méchanique les fonctions de l'ame unie au corps; comme les ſecours que j'indiquois pour remédier aux vices des corps qui occaſionnent la mauvaiſe diſpoſition des ames, ſont tous phyſiques; des eſprits mal inſtruits, ou mal intentionnés vouloient inférer de-là que je donne à penſer que l'ame n'eſt qu'une ſimple machine qui ne va que par reſſorts, ou du moins une ſimple modification de la matiere ſi elle n'eſt matiere elle-même.

A Dieu ne plaiſe que je penſe ainſi, ou que j'induiſe jamais les autres à le croire. Je ſai que l'ame n'eſt pas une modification de la ſubſtance divine, comme l'a prétendu *Spinoſa* (*b*). Je ſoutiens que l'ame n'eſt pas une modification du corps comme le penſoit *Epicure* (*c*). J'avoue que l'ame n'eſt pas un corps comme l'ont aſſuré *Tertullien* (*d*), *Hobbes* (*e*) & quelques autres Philoſophes, s'imaginant que tout ce qui eſt ſubſtance eſt matériel.

(*b*) Dans ſon *Tractatus Theologico politicus*, imprimé à Amſterdam en 1670. Voyez ſurtout dans ſes Œuvres poſthumes ce qu'il a intitulé *Ethica*.

(*c*) *Vacuum neque facere aliquid, neque pati poteſt, ſed motum tantùm per ſe corporibus præbet. Itaque qui incorpoream dicunt eſſe animam, deſipiunt. Nihil enim aut facere poſſet aut pati ſi eſſet hujuſmodi.* &c. Diogenes Laërt. *in vitâ* Epicuri

(*d*) *Definimus animam dei flatu natam, corporalem effigiatam* Q. Septimii Florent. Tertulliani *lib. de animâ*, *cap.* 22.

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, Article *Hobbes*, note N.

Je

Je n'ignore pas que l'ame est une substance contingente, raisonnable, spirituelle & immortelle; mais je sai aussi que par des causes vraiment méchaniques l'ame est aidée, ou contrainte dans ses opérations, que souvent par des causes de la même nature, elle est détournée dans ses fonctions indépendamment de sa volonté. Des exemples rendront sensible ce que je viens d'avancer. Certaines personnes deviennent comme stupides à cause du seul empêchement de la circulation du sang dans les visceres. Ceux-ci sont plus spirituels après avoir bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; ceux-là sont mélancoliques par des affections purement corporelles, la cause augmentant de force, ils deviennent hypocondriaques & finissent par être fols, degrés qui dépendent absolument de l'économie animale plus ou moins viciée. Voici donc des états où l'assiete de l'ame se trouve changée, sans que l'ame dans son essence soit susceptible d'aucun changement, & sans que l'ame cesse pour cela d'être un esprit. C'est cette variation seule qui fait tout mon principe & le fondement sur lequel tout l'édifice est bâti.

Pour ôter toute ressource aux esprits malins, ou à ceux qui, trop prompts dans leurs conclusions, prétendroient m'accuser de matérialisme, je le dis en termes non équivoques, qu'il existe une ame raisonnable & immortelle; que sans elle, c'est-à-dire, sans sa présence, nous ne pourrions avoir aucune idée, faire aucun raisonnement, ni porter aucun jugement; que par sa nature elle n'est pas capable d'errer dans ses raisonnemens, de renverser l'ordre de ses idées, ni de tirer de fausses conséquences; que tout ceci ne peut provenir que des mauvaises dispositions des corps; que les ames seront sujettes à ces vices tant qu'elles seront unies à la matiere; que les causes Physiques modifiant les corps, modifient nécessairement les ames; que Dieu seul est le médiateur qui dispense ces modalités, puisque

lui ſeul peut agir immédiatement ſur les ſubſtances ſpirituelles & les ſubſtances corporelles.

Où ſont donc à préſent ces idées de matérialiſme? L'on ne peut pas plus m'en accuſer que M. *Flechier* dont je n'ai fait pour ainſi dire, qu'étendre l'idée. » Qu'eſt-ce que l'eſprit, ſe de-» mande-t-il à lui-même (*f*) dont les hommes paroiſſent ſi » vains? ſi nous le conſidérons ſelon la nature, c'eſt un feu » qu'une maladie & qu'un accident amortiſſent ſenſiblement, » c'eſt un tempérament délicat qui ſe déregle, une heureuſe » conformation d'organes qui s'uſent, un aſſemblage & un » certain mouvement d'eſprits qui s'épuiſent & ſe diſſipent, c'eſt » la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui ſemble » vieillir avec le corps, &c.

Je ſens bien que c'eſt le méchaniſme des opérations attribuées à l'ame, qui effraie d'abord: mais la Philoſophie nous met à portée de rendre raiſon de beaucoup de phénoménes. Dieu ayant imprimé le mouvement aux cauſes ſecondaires, il les laiſſe agir ſelon leur détermination, & s'il emploie ſa toute-puiſſance pour s'y oppoſer, ce n'eſt que lorſque ſa bonté obtient des miracles de ſa juſtice. Laiſſons les Théologiens traiter ces vérités: pour nous, ne nous écartant point de la ſphére de notre ſujet, contentons-nous de ſuivre un méchaniſme que la raiſon peut connoître. Un ſeul exemple renferme toute notre doctrine ſur cet article. *Xantus*, le maître d'*Eſope*, fut interrogé par un Jardinier. Cet homme avoit obſervé que les herbes qui viennent de leur gré en plein champ, étoient beaucoup plus belles que celles qui étoient cultivées avec grand ſoin. Il en demanda la raiſon au Philoſophe. Dieu le veut ainſi, répondit *Xantus*. *Eſope* ſe mocqua d'une pareille réponſe, & ce fut avec raiſon, puiſque cette queſtion étoit du reſſort de la Phyſique,

(*f*) Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier. *Pag.* 16.

dont son maître faisoit profession. L'on sait bien que tout se fait par la volonté de Dieu : mais la Philosophie doit rendre des raisons propres & particulieres, comme fit ensuite *Esope*(*g*). Je sens bien que par ignorance, par facilité, ou par paresse, on a plutôt recours à la raison du Philosophe, qu'à celle du Fabuliste; comme si la cause générale ne renfermoit pas sous elle des causes particulieres ; comme si reconnoissant des corps mus par d'autres corps, cela empêchoit de reconnoître un premier moteur. Erreur inexcusable, & qui doit être bannie dans un siécle aussi éclairé que le nôtre.

(*g*) Voyez la vie d'*Esope* par *La Fontaine.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier un Ouvrage qui a pour titre *Médecine de l'Esprit*, avec les Additions & les Corrections faites sur l'Edition du même Ouvrage en l'année 1753, & je l'ai jugé très-digne de l'impression. A Paris, ce 27 Avril 1767.

POISSONNIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé LOUIS-ETIENNE GANEAU, Ancien Consul, Libraire & Sindic de sa Communauté. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au public : *La Médecine de l'Esprit*, par M. LE CAMUS; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilége pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinquante années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre,

faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde-des-Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons, & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dixieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante sept, & de notre regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1316, fol. 235, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 23 Juin 1767.

Ganeau, *Syndic.*

MÉDECINE



MÉDECINE DE L'ESPRIT,

Où l'on traite des diſpoſitions & des Cauſes Phyſiques qui influent ſur les opérations de l'ame ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorſqu'elles ſont viciées.

INTRODUCTION.



CEUX qui tendent à l'univerſalité des connoiſſances, ou qui veulent s'appliquer à quelque genre d'étude utile & avantageux, doivent regarder la Médecine comme une de ces Sciences, qui naiſſant du concours de toutes les connoiſſances humaines, mérite d'autant plus d'être cultivée, qu'un eſprit qui ſçait déduire avec juſteſſe ſes conſéquences, en peut retirer les plus grands avantages ſoit pour la vie animale, ſoit pour la vie civile. Etendue de la Médecine.

Si c'eſt elle qui nous préſente le livre entier de la nature à lire & à méditer, c'eſt auſſi par ſon ſecours que nous exécutons le précepte de cet ancien Philoſophe qui fut mis au nombre des ſept Sages pour avoir Un de ſes avantages, la connoiſſance de ſoi-même.

prononcé ces judicieuses paroles, *Connoissez-vous vous-même* (*a*). Précepte qui lui paroissoit de difficile exécution, & qui l'étoit aussi, puisque personne n'a reçu pareil honneur pour l'avoir pratiqué. Ouvrons la barriere; applanissons le chemin, & pénétrant dans les labirintes les plus secrets de notre constitution, saisissons, s'il se peut, le méchanisme de nos corps, déchirons le voile qui couvre nos ames, développons les loix de l'union de ces deux substances hétérogenes, & bientôt nous parviendrons à cette connoissance de nous-mêmes.

Ce que c'est que la connoissance de soi-même.

En effet qu'est-ce que se connoître soi-même? sinon sçavoir au juste l'histoire des différentes opérations de la plus noble partie de son être, & connoître tous les ressorts qui font mouvoir & sentir cette machine qu'on appelle à juste titre le petit monde. A-t-on acquis ces connoissances? l'ouvrage n'est que commencé, le plus difficile reste encore à faire. Il faut par ses recherches découvrir ce que peut produire la combinaison des actions réciproques de ces deux substances dont l'une est étendue, matérielle, visible, incapable de sentiment, de raisonnement, de jugement, de passions & de vertus; & l'autre au contraire inétendue, immatérielle, invisible, capable de sentir, raisonnant sur tout, jugeant de tout, le jouet des vices & des passions; enfin le champ où germent, croissent & fructifient les vertus.

Union de la Médecine & de la Métaphysique.

Ici la Physique & la Méthaphysique semblent s'unir si intimement, qu'en voulant les séparer on ne peut atteindre le but qu'on s'étoit proposé. Il n'appartient qu'à la science qui doit connoître également & les esprits & les corps, de traiter de ces combinaisons abstraites. Or cette science n'est autre chose que la Médecine, dont le pouvoir s'étend soit médiatement, soit immédiatement sur les deux substances qui composent notre individu. Ce seroit à tort que l'on contesteroit le pouvoir de la Médecine sur les corps. Cette multitude infinie de personnes délivrées des maux les plus cruels, & arrachées des bras de la mort, met le fait tellement en évidence, qu'il ne seroit pas raisonnable même d'en douter. Il n'en est pas de même de sa puissance sur l'esprit. Ceux dont les lumieres ne sont pas assez étendues, croiroient peut-être pouvoir la lui contester; mais qu'ils jettent les yeux sur tant de personnes qui livrées à la folie ou à l'humeur la plus noire, ont été rendues par son secours à la raison la plus saine & la plus libre.

Objet de la Médecine tiré de ce principe.

Après ces réflexions préliminaires, on sent qu'il est de l'objet de la Médecine de remedier non seulement aux vices du corps, mais encore à ceux de l'esprit; ou du moins de découvrir les moyens qui sont propres à entretenir le commerce le plus exact qu'il est possible, entre l'ame & le corps. C'est cette derniere partie aussi négligée que si elle étoit inconnue en Médecine, que j'entreprens de mettre dans un certain jour. Je le ferai d'autant plus volontiers, que chacun doit tendre à perfectionner la profession qu'il a em-

(*a*) Thaletis *illud est*, nosce te ipsum. *Quod* Antisthenes *in successionibus ait fuisse* Phemonoës, *idque sibi usurpasse* Chilonem. Diogenes Laertius *de vitâ & moribus Philosophorum, lib.* 1, *in vitâ* Thaletis.

braſſée, & que l'illuſtre *Deſcartes* nous aſſure (*b*) que ſi l'on pouvoit trouver quelque moyen pour rendre les hommes plus ſages & plus ingénieux, ce ne ſeroit que dans l'art des *Chirons* & des *Eſculapes*. Sans doute que ſi tant de célebres Médecins qui ont paru depuis ce grand Philoſophe, avoient fait attention à cette ſage réflexion, les eſprits lents ou effrenés, foibles ou violens, abrutis, &c, ſeroient plus rares, & l'on ne regarderoit pas aujourd'hui comme incurables mille défauts qui obſcurciſſent l'entendement, & dépravent la volonté. Ce n'eſt pas que je prétende par là relever le prix de cet Ouvrage, & faire entendre ici que de toute éternité l'être ſuprême ait attendu juſqu'à ce moment pour éclairer & corriger par mes leçons l'entendement humain. Je connois trop ma foibleſſe, & ſi je haſarde cet Ecrit, l'orgueil ni l'intérêt ne m'ont pas mis la plume à la main; le deſir d'être utile aux hommes m'a engagé à tracer & à arranger les réflexions contenues dans ce livre.

Ce n'eſt peut-être pas mal-à-propos que j'avoue ici ma foibleſſe. Pluſieurs peut-être penſent-ils déja que c'eſt manquer d'eſprit que de prétendre en donner. Je le veux: & peu m'importe, pourvû que pluſieurs perſonnes ſentent les bons effets des préceptes que je compte donner dans la ſuite de cet Ouvrage. S'ils ont de l'eſprit, je les en félicite; ce n'eſt pas pour eux que j'écris. Serai-je repréhenſible pour vouloir ſoulager le foible, & tendre une main ſecourable à ceux qui, pour ainſi dire, déſavoués par une nature maratre, languiſſent dans des ténébres qui ne peuvent être diſſipées que par le flambeau que je leur préſente (*c*). Je ne ſuis pas aſſez aveuglé par l'amour propre, pour croire que j'aie tout détaillé exactement dans cet Ouvrage, & que pluſieurs aidés des lumieres qu'il peut fournir, réuſſiſſent dans leurs entrepriſes. Pour remédier à cet inconvénient, il faut conſulter les Médecins, qui par l'étude particuliere qu'ils font de l'homme, connoiſſent les vices des organes qui empêchent les fonctions de l'ame; & par l'étude qu'ils font de toute la nature, ſont en état d'indiquer les moyens qui peuvent remedier à ces vices.

Fondement de cet Ouvrage; que les ames ſont eſſentiellement les mêmes.

Remedier aux vices des ames, ce n'eſt pas une choſe dont les difficultés ſoient inſurmontables. Ce n'eſt préciſement que remedier aux vices des corps. Cette réflexion ſeule doit éloigner toute idée d'impoſſibilité. En effet ſi l'on conſidere que Dieu a dû créer les ames eſſentiellement les mêmes, comme ſa bonté nous engage à le croire (*d*), les ames ne doivent être différemment modifiées que par leur union avec les corps. D'ailleurs ſi

(*b*) *Animus adeò à temperamento & organorum corporis diſpoſitione pendet, ut ſi ratio aliqua inveniri poſſit, quæ homines ſapientiores & ingenioſiores reddat, quam hactenùs fuerunt, credam illam in Medicinâ quæri deberi.* Carthesius *diſſ. de methodo* 6. §. 2.

(*c*) *Quòd ſi illi freti ingenio, noſtrâ præceptione non indigerent, tamen juſtâ de cauſâ daretur quare iis qui minùs ingenii habent adjumento velimus eſſe.* Cic ad Herennium, lib. 3.

(*d*) *Omnes hominum animæ dignitate naturæ omninò uniformes ſunt, nec inter ſtultiſſimi cujuſpiam & ſapientiſſimi hominis animos ulla planè diverſitas reperiri poteſt . . . Quod ſi interdùm videamus hominem alterum alteri ingenii acumine, & intelligendi vi excellere, hanc varietatem certum eſt, non à majori, minorivè intellectûs præſtantiâ oriri, ſed ex organi diſpoſitione & aptitudine diverſâ proficiſci.* Ant. Zara. *anat. ingenior. Sect.* 1. *membro* 2. Il cite Ariſtot. *lib* 3. *Metaphyſ. cap.* 4. Durandum *in* 2. *Sentent. diſt.* 32. *queſt.* 3. Zimara *theor.* 54. Sotum *in prædicam. cap. de Subſtantiâ, quæſt.* 2. Sonſinat. *lib.* 8. *Metaph. quæſt.* 26. & Argentinat. *in* 2. *Sentent. diſtinct.* 32. *quæſt.* 1. *artic.* 2.

Dieu n'a mis aucun vice dans les ames, comme sa justice nous le persuade; les défauts que nous apercevrons dans notre entendement & dans notre volonté, ne pourront être rejettés que sur les vices de notre organisation. Car si nous considerons l'ame en faisant abstraction des corps, nous la concevrons totalement livrée à l'intelligence la plus pure, & possedée par l'amour de l'infiniment beau & de l'infiniment bon.

Ces principes ne sont pas avancés ici comme purement spéculatifs : on doit en retirer les plus grands fruits pour la pratique. Car l'ame d'un homme stupide est immortelle, immatérielle, capable de penser, & égale à celle du plus grand Mathémathicien; celle de ce Mathématicien endormi ou en délire, n'en est pas moins tout ce qu'elle étoit auparavant. Il n'y a donc que les différentes façons d'être des corps qui modifient les ames différemment. Si elles ne sont différenciées que par leur union à la matiere à laquelle Dieu les a attachés; tout ce qui pourra modifier différemment cette matiere, variera aussi les opérations de l'ame qui lui est unie. Or nous pouvons agir sur la matiere d'une façon déterminée; nous pouvons donc retablir l'ame de ce stupide dans tous ses droits, & lui faire exécuter toutes ses fonctions avec autant de liberté & de justesse que le pourroit faire le plus bel esprit.

Division de tout l'Ouvrage.

Afin de parvenir à cette fin, & de rectifier mille autres défauts soit de l'entendement, soit de la volonté, voici le plan de notre ouvrage dans lequel on trouvera la solution d'un grand nombre de difficultés qu'on auroit pû placer ici, mais qui exigeoient la connoissance de nos principes avant de les résoudre.

1°. Pour ne rien laisser à desirer & pour éclaircir la méthode que nous proposerons, nous exposerons le méchanisme qui contribue aux opérations de notre ame. Cette partie peut s'intituler *La Logique des Médecins*. Nous l'appellons ainsi parce qu'après avoir examiné la partie Méthaphysique de l'entendement & de la volonté, comme on le fait ordinairement dans les écoles, nous ferons voir la part que prennent nos organes dans l'exercice de ces facultés de notre ame. Or ce détail appartient absolument aux Médecins.

2°. Nous assignerons les causes générales qui peuvent différencier les esprits; c'est ce que nous comprendrons sous le titre de *Causes Physiques qui influent sur les esprits*.

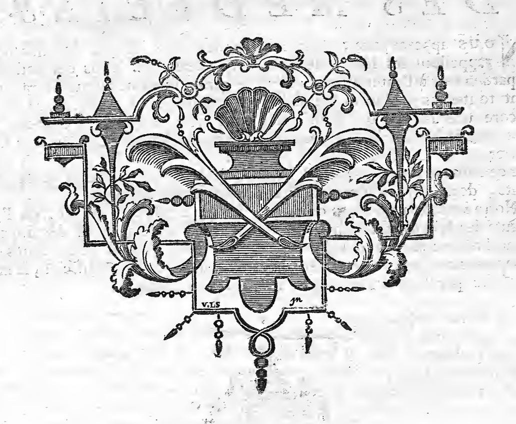
3°. De ces deux premiers livres nous tirerons des conséquences qui seront autant de préceptes soit pour acquerir de l'esprit, soit pour remedier à ses vices. Nous intitulerons cette partie *la Médecine de l'Esprit*.

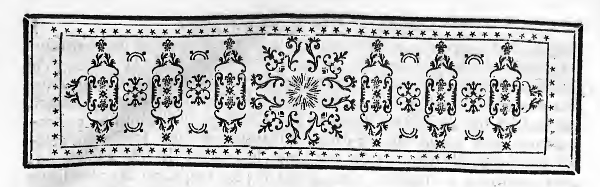
Cette exposition de notre dessein fait voir combien notre Ouvrage différe du projet d'*Antiphon* un des dix Orateurs dont *Plutarque* a écrit la vie (*e*). Cet homme dont le langage étoit exquis & plein de persuasion, composa un art de remedier aux ennuis & aux maladies de l'esprit, de même que les Médecins guérissent les maladies & les douleurs du corps.

(*e*) Vie des dix Orateurs par *Plutarque*.

Pour mettre en pratique ſes préceptes, il fit conſtruire une petite maiſon à Corinthe ſur la place avec cette inſcription audeſſus de la porte, *qu'il faiſoit profeſſion, & avoit le moyen par ſes paroles de guérir les ames chargées d'ennuis & de triſteſſe.* Il y réuſſiſſoit le plus ſouvent, mais il dédaigna par la ſuite un art qui ne lui parut pas bien ſupérieur. Nous ne prétendons pas par la morale & par des conſolations purement ſpirituelles relever les ames abbatues par les chagrins, la triſteſſe & les inquietudes; nous voulons, en operant directement ſur les corps, rendre plus libres & plus parfaites les fonctions de l'eſprit. C'eſt pourquoi nous ne mettrons pas audeſſus de notre porte l'inſcription d'*Antiphon*. Elle ne nous convient pas plus qu'à tout autre Médecin dont les cabinets ſont auſſi bien que la bibliothéque d'*Oſymandias*, MEDICA ANIMÆ OFFICINA (*f*).

(*f*) *Oſymandias* qui ſucceda à Buſiris Fondateur de Thébes, avoit fait mettre audeſſus de ſa Bibliotheque cette inſcription Ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diodorus ſiculus*, lib. 1. pag. 45.





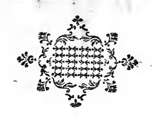
LIVRE PREMIER.

LA LOGIQUE DES MEDECINS.

L'ame a deux puissances actives générales, l'entendement & la volonté.

NOUS appercevons, nous raisonnons, nous jugeons & nous nous rappellons les idées que nous avons déja eues. Tous ces pouvoirs appartiennent à l'entendement qui est le genre suprême auquel se rapportent toutes les puissances qui nous font connoître les objets. Nous avons encore une faculté qui seule suffit pour faire soupçonner en nous un être libre & immatériel, je veux dire la volonté à laquelle doivent se rapporter toutes les déterminations possibles. Ainsi toutes les puissances actives de l'ame se réduisent donc à deux générales, l'entendement & la volonté, dont nous allons traiter en deux parties distinctes.

Notre intention n'est pas de donner ici un Traité de Logique, où l'on discute les loix du sillogisme. Nous tâcherons seulement de développer le méchanisme par lequel agissent les deux puissances dont nous venons de faire mention, ou pour parler selon le langage reçu des Médecins, le méchanisme par lequel s'exécutent les fonctions animales.





PREMIERE PARTIE.

DE L'ENTENDEMENT.

L'ENTENDEMENT *est la faculté générale de connoitre.* Cette faculté part de trois grandes sources : les sens, la réflexion & un principe composé de ces deux premiers. Qu'on remarque bien cette vérité. Si elle a dû couter bien des travaux & des méditations à celui qui a été assez heureux pour la découvrir ; elle n'en a pas moins couté à celui qui est assez hardi pour l'étendre à toutes les opérations de l'ame. En effet si nous n'avions pas une certaine lumiere à répandre sur cette grande vérité, ou si nous n'avions rien de nouveau à communiquer aux Logiciens, & aux Physiologistes, nous renverrions seulement à *Locke*, ce chef des Philosophes, qui sembloit avoir épuisé la matiere au sujet des connoissances humaines. Mais il n'en est pas ainsi, nous cherchons à terminer toutes les controverses des Philosophes, & nous voulons enfin proposer une mesure fixe à laquelle puissent s'appliquer toutes les spéculations que l'on a faites, & que l'on fera sur l'entendement humain. De sorte que cette mesure fixe soit le signe certain de la vérité.

Principes dont résulte l'Entendement.

1°. Les Sens fournissent à l'ame une infinité d'idées si claires, si distinctes & si simples, qu'il lui seroit impossible de les acquerir par une autre voie que par les Sens. Telles sont, par exemple, les idées de couleurs & de sons qu'un aveugle, ni un sourd ne peuvent jamais acquerir par cette raison qu'ils sont privés des sens qui devroient leur communiquer ces idées. Ce sont ces idées qu'on appelle *appréhensions, perceptions.*

Les Sens.

2°. La Réflexion qui est *cette facilité que nous avons d'appliquer de nous-même notre attention tour à tour à divers objets*, produit dans l'ame une autre espece d'idées que les objets extérieurs ne lui fournissent point immédiatement : il ne faut pas cependant regarder ce principe comme indépendant de toute motion corporelle, puisqu'il tire son origine de l'attention aux opérations de l'ame sur les idées qu'elles a reçues des sens, & que cette *attention* elle-même *n'est que la conscience que nous avons de notre maniere d'être actuelle.*

La Réflexion.

Cette maniere de connoitre, la plus noble par elle-même, puisqu'elle produit en nous l'intelligence & la conception dépend donc des sens. Elle en dépend tellement qu'il est impossible de l'en séparer, comme on peut s'en assurer en examinant le développement des idées des enfans. C'est pourquoi nous n'en traiterons pas particulierement dans cet Ouvrage. Nous nous contenterons de faire remarquer son alliance avec toutes les

opérations de l'ame, ses progrès lorsque celles-ci se développent, & sa perfection lorsque les autres deviennent plus libres & plus parfaites.

Un principe composé des deux premiers.

3°. Le Principe composé des sensations & de la réflexion fournit à l'ame de telles impressions qu'elles ne seroient plus les mêmes s'il n'y avoit qu'un seul de ces principes qui agisse. C'est une coopération des sens & de la réflexion. Telles sont ces situations combinées de l'ame & du corps, dont résultent des idées, ou des sentimens soit tristes, soit agréables; de sorte qu'il est fort difficile de distinguer si c'est l'ame ou le corps qui influent davantage dans ces momens. Comme il n'y a aucune partie de l'entendement dans laquelle cette coopération ne se rencontre, nous pourrons souvent en donner des exemples; il nous suffit ici de la faire remarquer.

Cette grande distinction dont peut-être on n'entrevoit pas encore toute l'utilité, étant une fois bien conçue, nous allons examiner par ordre chacune des opérations de l'entendement; nous éviterons par ce moyen toute obscurité. Ce n'est peut-être pas la chose la plus facile d'un ouvrage de ranger chaque chose à sa place. La méthode est aussi utile, & peut-être plus difficile que l'invention.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SENSIBILITÉ ET DES SENSATIONS.

AVANT de connoître il faut sentir; avant de sentir il faut être sensible. Il est donc nécessaire de parler de la sensibilité avant d'examiner les sensations qui sont le principe de nos connoissances. Matiere difficile, mais digne des recherches de tout Philosophe. Si l'on ne doit pas sortir de soi-même pour la saisir, il faut avoir médité sur toute la nature pour en traiter pertinemment.

ARTICLE I.

De la Sensibilité.

Ce que c'est que Sensibilité.

LA *Sensibilité est l'aptitude à recevoir les impressions des objets.* D'où vient cette aptitude? c'est-là le point de la question.

Toutes les substances créées sont organisées, ou sans organisation. Les premieres sont composées de fibres, jouissent de la vie, & sont connues sous les noms d'animaux & de végétaux. Les dernieres sont massives, n'ont que des particules appliquées les unes contre les autres & sont *inertes.* Elles constituent le regne minéral.

Les fibres qui composent les substances organisées, ont d'abord été fluides. Elles sont sorties d'une matiere seminale qui a circulé dans le

corps des animaux & des végétaux. Imaginés cette liqueur gluante & transparente qui sort des mammelons ou filieres des vers à soie, des chenilles, des araignées; qui se durcit à l'air en conservant sa souplesse, & qui forme un fil solide. Ces fibres, ou ces fils dans leur simplicité primordiale sont élastiques, c'est-à-dire que, comme tous les autres corps élastiques, ils ont une tendance à revenir dans leur premier état lorsqu'ils ont été courbés, ou comprimés.

Plusieurs de ces fibres sont unies entre elles, & forment différens tissus. Les uns sont solides, les autres sont souples & flexibles. C'est dans les tissus solides, tels que les os & les cartilages qu'on remarque particuliérement l'élasticité : propriété qui leur est commune avec les autres corps non organisés de la nature, & qui ne les en distingue pas, puisqu'elle ne leur donne pas le sentiment.

Action tonique principe de la Sensibilité.

Si l'assemblage de ces fibres unies forme un tissu souple & flexible qui se roulant sur lui-même, donne naissance à un petit tuyau ou un petit vaisseau à travers lequel puisse passer un fluide plus ou moins ténu; alors on commence à entrevoir l'action d'un solide élastique sur un fluide mis en mouvement, & la réaction de ce fluide agité sur un solide élastique. C'est là le premier point de la vie, qui ne consiste que dans l'action réciproque des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides. C'est dans ce petit vaisseau, qu'outre les propriétés générales du ressort, on découvre une propriété particuliere connue sous le nom de force tonique. Cette force est une tendance continuelle au racourcissement, quelquefois-même un racourcissement actuel. Action qui est inséparable de la vie, qui ne dure qu'autant que la vie subsiste & qui est le premier principe de la sensibilité.

Réunissez plusieurs de ces petits vaisseaux, formez-en des membranes, des muscles, des organes propres à exécuter différens mouvemens, vous y observerez toute l'étendue de la force tonique. En effet coupez transversalement une masse charnue; les portions divisées s'écartent d'elles-mêmes. Cette force ne paroît convenir particulierement qu'aux animaux & aux parties sensibles : car on n'observe pas cette rétraction spontanée lorsqu'on fend une pierre, lorsqu'on scie un os, lorsqu'on casse un morceau d'acier qui jouit du plus grand ressort. Plus les parties sont douées de cette force de rétraction, plus elles sont sensibles. Les nerfs, les ligamens, les tendons sont les parties qui ont le sentiment le plus exquis, parce qu'elles sont dans les animaux les parties susceptibles de la plus grande rétraction.

Nous avons dit que cette force tonique ne paroîssoit convenir qu'aux animaux, parce que nous n'osons pas affirmer que les végétaux aient des fibres dépourvues de toute force tonique, & qu'ils soient absolument privés de tout sentiment. Ils nous paroissent languir & périr par les impressions trop fortes du froid & du chaud, souffrir de la trop grande humidité & de la trop grande secheresse. Ils ont une vie, & nous pensons que le sentiment est inséparable de la vie. On ne peut pas dire que les

minéraux vivent : auſſi ne jouiſſent-ils d'aucune force tonique. Tout ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que les fibres des végétaux ont une force tonique bien inférieure à celle des animaux. Leurs fibres ſont plus dures & plus roides, elles ſont ligneuſes & approchent de la nature des os & des cartilages qui en perdant leur flexibilité ont perdu leur ton, pour ſe rapprocher de l'élaſticité qui eſt la qualité intrinſéque des corps non organiſés. Que cette force tonique au contraire eſt vive dans les animaux! Nous en verrons des exemples frappans en portant nos regards ſur les cauſes déterminantes qui la mettent en action. Ces cauſes ſont ou une impreſſion extérieure, ou une impreſſion intérieure.

Si l'impreſſion extérieure eſt legere & ne fait qu'un doux chatouillement; les fibres palpitent, & par leur trémouſſement occaſionnent un ſentiment de plaiſir; plaiſir qui doit accompagner tout mouvement proportionné à la force vitale & tendant à la conſervation de l'individu. Si l'impreſſion extérieure eſt trop forte, elle excite une eſpéce de convulſion dans les fibres, qui les force à expulſer la cauſe irritante qui tend à les détruire. Delà l'éternuement occaſionné par le tabac, le vomiſſement produit par l'émétique, les criſes dans toutes les maladies, ou ſi vous voulez les efforts que fait la conſtitution animale pour ſe débarraſſer des cauſes morbifiques.

Les impreſſions intérieures ſont produites par les paſſions. Dans les affections douces & tranquilles il ſe repand dans tout le corps de l'animal une volupté qui lui fait chérir ſon exiſtence actuelle & qui lui fait deſirer de la prolonger dans cet état. Au contraire dans les paſſions vives & tumultueuſes, telles que la crainte & la colere, toutes les fibres frémiſſent, elles ſe reſſerrent de façon que la reſpiration eſt gênée, que le mouvement du cœur eſt embarraſſé, que les machoires par leur conſtriction & colliſion font grincer les dents, que les yeux deviennent menaçans, &c, tout annonce la tendance des fibres au raccourciſſement.

Il eſt une troiſieme force qu'on obſerve dans les fibres, c'eſt la force muſculaire. Elle eſt la plus conſiderable de toutes les forces des ſubſtances animales, & elle eſt propre à l'animal ſeulement. C'eſt une contraction très-forte des fibres charnues deſtinée à produire quelque mouvement. Elle eſt de trois eſpéces; méchanique, volontaire, mixte. 1°. L'action muſculaire méchanique eſt celle qui eſt indépendante de l'ame, tel que le mouvement du cœur. 2°. L'action muſculaire volontaire eſt celle qui dépend de la volonté, tel que le mouvement du bras, ou de la jambe. 3°. L'action muſculaire mixte eſt celle qui s'exécute par les loix générales du méchaniſme, & qui peut être augmentée ou diminuée par la volonté, tel que le mouvement de la reſpiration & celui des paupieres.

Cette matiere qui ſera la baſe de notre doctrine, eſt aſſez intéreſſante pour être reſumée ici en peu de mots. Les fibres animales ſont douées de trois eſpéces de forces; la force élaſtique, la force tonique, la force muſculaire.

1°. La force élaſtique convient tant aux ſubſtances organiſées, qu'aux

masses non organisées. Quoiqu'elle contribue beaucoup à l'entretien de la vie des animaux & des végétaux, elle subsiste même après leur mort, parce qu'elle dépend de la cause générale de l'élasticité.

2°. La force tonique ne convient qu'aux substances organisées. Elle périt avec la vie. C'est elle qui pendant la vie donne la sensibilité qui est absolument détruite avec la vie. Elle est donc incompatible avec les substances inertes & insensibles.

3°. La force musculaire ne convient qu'aux seuls animaux. Eux seuls peuvent faire volontairement des mouvemens locaux. Cette force les distingue des végétaux & des minéraux. Elle differe de la force tonique parce que celle-ci n'est pas soumise à l'empire de la volonté & exerce son pouvoir sur toutes les parties sensibles; tandis que celle-là dépend le plus souvent de la volonté & n'a lieu que dans les parties musculaires, ou charnues.

Il résulte de cette doctrine que les minéraux, tels que les pierres & les métaux, n'ont aucune connoissance, parce qu'ils ne sentent pas; que les végétaux peuvent avoir quelque conscience de leur existence, parce qu'ils peuvent avoir quelque sentiment; mais c'est-là où doivent se borner toutes leurs connoissances, puisqu'ils manquent des organes des sens qui leur fourniroient les idées des sons, des couleurs, &c; que les seuls animaux connoissent parfaitement, parce qu'ils ont ce sentiment exquis qui leur donne la conscience de leur existence & qui leur fait appercevoir les relations qu'ils ont avec les autres objets.

Sensibilité ne dépend pas du sens commun.

Il résulte encore de cette doctrine que c'est dans la partie même où se fait l'impression, qu'est le sentiment même de cette impression, puisque cette partie est sensible par elle-même; qu'il est inutile de faire propager cette impression jusqu'au cerveau par le moyen des nerfs & d'inventer un *Sensorium commune* qui n'exista jamais. *Sens commun* auquel on n'a jamais donné une place stable dans le cerveau. *Descartes* le plaça dans la glande pinéale, *Villis* dans les corps cannelés, quelques modernes dans le corps calleux (*a*), d'autres auroient pu le fixer ailleurs encore avec autant de fondement. Il ne faut pas beaucoup de place pour loger un être

(*a*) Celui qui nous paroît avoir exposé le plus clairement cette matiere (si cependant elle est susceptible de clarté) c'est M. *Quesnay* dans son *Essai Physique sur l'Œconomie Animale*; imprimé à Paris chez Cavelier 1747, où il dit *Tome* III. *pag.* 196, » Toutes » les Sensations que nous recevons d'un objet par » les différens organes des Sens, se réunissent tellement » dans l'idée que nous avons de cet objet, que » nous les appercevons toutes distinctement les unes » dans les autres; d'où il paroît que les modifications » du mouvement des esprits animaux de nos différens » sens, se réunissent & se pénetrent sans se détruire » & sans se confondre, pour former en quelque sorte » & comme en un point, à l'endroit du siége de » l'ame (le corps calleux) une espéce de *Confluent* » où sont rassemblés tous ces mouvemens qui causent » à l'ame des idées si distinctes & si composées. Je me » sert du mot *Confluent* pour exprimer ce concours » des esprits, nommé par les Anciens *Sensorium commune*, où sont rassemblées, suivant leur langage, » toutes les *espéces impresses* qui nous causent toutes » les idées que nos facultés animales peuvent nous » procurer » Toute cette doctrine est interpretée dans le *Chap.* 17 *pag.* 248, où il est positivement question du *Sensorium commune*. Après qu'un Auteur a admis de pareils principes, on ne doit plus être étonné qu'il soit étonné lui-même, *pag.* 250, » que *Locke* ait été » si diffus & si obscur sur la nature de nos idées qui » avoit été traitée si savamment par le Pere *Malebranche*; & *p.* 252, » après une lecture ennuieuse, » on s'apperçoit que l'Auteur, *Locke*, n'avoit sur » l'entendement humain, que des notions obscures, » imparfaites, fort vagues & fort confuses. «

imaginaire ; peu importe l'endroit où on le place ; & ce ne seroit pas avoir le sens commun, dans le sens moral, que de soutenir de bonne foi qu'il réside plutôt dans une partie du cerveau que dans une autre.

Ni du cerveau. Ce qu'est le cerveau, & ses usages.

Nous le déclarons ici, le cerveau n'est pas un organe composé de la maniere dont on l'avoit imaginé, & ne sert pas aux usages auxquels il sembloit qu'on l'avoit destiné. Le cerveau est une masse pulpeuse où l'on ne voit pas plus d'organisation que dans du lait caillé ou de la bouillie. Aussi cette masse est elle insensible comme toutes les expériences le démontrent. Comment donneroit elle donc le sentiment, en étant elle-même dépourvue ? Sa molle consistence est entretenue par des vaisseaux sanguins qui l'arrosent & qui semblent se perdre dans sa substance, pour y déposer une limphe bien travaillée dans les routes de la circulation & dans tous les organes qu'elle a traversé. A sa base naissent différens faisceaux médullaires qui sont l'origine des nerfs. Tous les cordons des nerfs en sortant par les trous du crane & par ceux des vertébres, sont accompagnés des allongemens particuliers de la dure mere & de la pie mere. Ceux de la dure mere leur servent de gaines dans leur passage par les ouvertures osseuses. Ceux de la pie mere non seulement accompagnent & enveloppent tout au long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore des cloisons internes entre tous les filets dont chaque cordon est composé. Ces filets se distribuent à toutes les parties du corps, s'y épanouissent & sont peut-être les premiers rudimens des parties organiques, & sensibles ; car c'est dans les filets nerveux qu'on remarque la plus grande force élastique, & la plus grande force tonique.

Le cerveau ne doit donc pas être considéré comme un assemblage de fibres qu'on peut mouvoir & fléchir en tout sens. Erreur que nous avions adopté dans la premiere édition de cet Ouvrage, sur la foi de plusieurs Physiologistes. L'inspection, & les expériences que nous avons fait sur cet organe dont la texture paroissoit si obscure, nous ont détrompé & nous ont démontré que ces fibres n'existoient pas (*b*). C'est un filtre à travers lequel se sépare une séve que les nerfs sucent de la même maniere que les racines des plantes pompent de la terre la séve qui leur est analogue. C'est une pulpe dans laquelle se prépare un suc gélatineux propre à l'accroissement, la nutrition, la conservation, la reproduction de l'animal ; lequel suc coule à travers les nerfs pour être distribué à toutes les parties & leur donner la force, la nourriture & la vie.

En effet liés, comprimés, coupés un nerf ; que ce nerf soit paralisé ; la partie à laquelle il se distribuoit, maigrit, perd sa force, son mouvement & sa sensibilité. Il ne lui reste plus que cette vie végétative que toutes les autres parties reçoivent également par le torrent de la circulation : de même que la séve qui circule dans un arbre lui donne la fraîcheur & la vie sans lui donner la sensibilité. Le sang circule dans un homme endormi, cependant il ne sent pas, il n'a que la puissance d'être sensible. Par la cir-

(*b*) Voyez les Mémoires sur le cerveau dans les *Mémoires sur différens sujets de Médecine*, imprimés chez Ganeau, 1760.

culation les organes des ſens ſont toujours tendus, & dans une eſpéce d'érétiſme qui favoriſe la tendance au raccourciſſement ou la force tonique inſéparable de la vie. Force qui eſt éminente dans les nerfs & qui donne la ſenſibilité partout où ils ſe diſtribuent ſans être gênés ou comprimés.

On objectera que la circulation ceſſant, la vie ceſſe & en même tems toute ſenſibilité. Donc, dira-t-on, la ſenſibilité dépend entierement de la circulation. Cette concluſion eſt trop générale; ce n'eſt qu'en la reſtraignant qu'elle deviendra vraie. Les modifications qu'on doit y mettre, rentrent dans notre doctrine, & la rapprocheront de la vérité. Le cœur, un des premiers mobiles de la vie, eſt un muſcle creux qui tend ſans ceſſe au raccourciſſement par ſes contractions multipliées tant que l'animal exiſte, indépendantes de la volonté de l'animal, & ſuffiſantes pour chaſſer avec violence le ſang dans les artéres juſqu'à leurs extrêmités capillaires. Artéres qui ont elles-mêmes un mouvement de ſiſtole ſurmonté à chaque inſtant par l'effort du ſang ſur leurs parois. Le ſang ainſi lancé par le cœur, pouſſé, briſé, attenué par les artéres, parvient à tous les organes ſécrétoires & aux extrêmités les plus reculées des corps animaux. Arrivé au cerveau, il le gonfle, y dépoſe ſa matiere la plus ſubtile qui y ſubit une nouvelle élaboration. Le cerveau fait alors la fonction d'une terre où ſe prépare la ſéve qui doit être pompée par les racines & envoyée du tronc dans toutes les branches de l'arbre. Le ſuc qu'il a préparé, qu'on nomme ſuc nerveux, eſprits animaux, eſt repris par toutes les racines des nerfs & diſtribué dans toute l'étendue des filets nerveux pour conférer à tous les organes la force & la ſenſibilité. Empêchez cet influx vers les organes, d'une maniere quelconque, vous leur ôtez la ſenſibilité & le mouvement. Ici l'on voit un cercle d'actions qui ſe ſoutiennent mutuellement: l'une ou l'autre ceſſant, toutes les deux ceſſent: toutes deux ſont cauſes & effet en même tems. C'eſt le cœur qui donne la vie au cerveau; c'eſt le cerveau qui donne la vie au cœur. Auſſi le grand *Hippocrate* s'écrioit-il en conſiderant les rapports qu'ont toutes les parties entre elles, *Conſpiratio una, conſentientia omnia.* Ici l'on voit que dans le moment de la circulation toutes les parties ſont dans le plus grand érétiſme, le cœur & tout le ſyſtême artériel ſe contractent, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont dans la plus grande force tonique. C'eſt cette force qui donne la vie & qui la conſerve. C'eſt elle qui donne la ſenſibilité, puiſque la ſenſibilité ſubſiſte avec elle, & périt avec elle, puiſque la ſenſibilité ne dure qu'autant que la vie, & que la vie ne dure qu'autant que ſubſiſte l'action tonique.

ARTICLE II.

Des Sensations.

Définition du Sentiment & des Sensations.

L'ORGANISATION des corps les disposant à être sensibles, nous disons que *le sentiment est une impression excitée dans l'ame par les sensations*, & que *les sensations sont des affections du corps causées par un changement qui lui est arrivé à l'occasion d'un mouvement produit par la présence des objets, ou équivalent à celui qu'exciteroit la présence des objets.*

Il y a trois choses à considérer dans les sensations. 1°. L'objet qui frappe soit médiatement, soit immédiatement. 2°. Le milieu qui communique le mouvement. 3°. L'espéce d'impression qui se passe alors en nous. Dans le son, par exemple, la masse sonore qui est frappée, transmet à l'air son agitation. L'air agité remue les organes de l'ouie, & les organes de l'ouie ébranlés occasionnent dans l'ame une certaine impression. Nous abandonnons aux Physiciens les deux premiers articles à examiner. Comme nous ne parlons ici des sensations que pour découvrir les rapports qu'elles ont avec les fonctions de l'ame & les usages avantageux qu'on en peut tirer pour l'esprit, nous nous contenterons d'examiner la nature de cette impression quelconque sur nos corps par la présence des objets, ou par un mouvement équivalent à la présence des objets.

Nous distinguons trois genres de sensations; les *directes*, les *réflechies*, & les *mixtes*. Nous allons entrer dans un détail particulier sur chacun de ces points qui méritent toute notre attention.

Nature & méchanisme des Sensations *directes*.

I°. Les Sensations *directes* sont celles qui sont excitées par la présence des objets. Telle est la nature de ces sensations, qu'il faut absolument la présence des objets pour les produire. Ce sont eux qui excitant un certain mouvement à l'extrêmité des nerfs distribués à la superficie des organes, avertissent pour ainsi dire l'ame de ce qui se passe au dehors. Par cette définition on voit qu'en général toutes les sensations *directes* se rapportent au tact. Chacun peut s'en assurer par un examen particulier, & pour peu qu'on soit Physicien on en trouvera mille preuves incontestables.

Comme il y a une infinité d'objets qui peuvent nous toucher, & que ces objets différent par la masse, la figure, le froid, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le mouvement, &c; comme la disposition organique des parties différe elle-même en tant de manieres, ici plus compacte, là moins serrée; ici plus tendue, là moins lâche, &c; comme cette multitude infinie d'objets modifiés différemment à l'infini peut être combinée avec la différence infinie de texture des parties, il est vraisemblable que le nombre des sensations *directes* est infini. Cependant l'usage a voulu qu'on les réduisit à cinq, à cause des différens organes qu'elles affectent. On a donné à ces organes spécialement le nom de sens. Tels sont les sens de l'ouie, de la vue, du goût, de l'odorat & du toucher. Cette division n'est

pas exacte; car il y a encore des organes qui ont leurs sensations particulieres lesquelles n'ont rien de commun entre elles, & sont très-distinctes des autres : telles sont les sensations de la soif, de la faim & de l'appetit vénérien. Au reste, notre intention n'étant pas de traiter de chacun des sens en particulier, peu nous importe d'en connoître exactement le nombre.

C'est à l'endroit même frappé par la présence des objets, qu'est la sensation directe. Il est inutile de faire remonter jusqu'au cerveau cette impression par l'entremise des nerfs, afin d'attirer sur la partie frappée un influx plus abondant de suc nerveux. C'est une hypothése que presque tous les Physiologistes ont adopté soit pour rendre raison du souvenir qu'on a des sensations, soit pour expliquer pourquoi elles n'existent que lorsque les nerfs sont libres & sans être altérés. C'est une suite de notre doctrine, puisque nous n'admettons pas de *sensorium commune*, & que nous le regardons comme un être chimérique. Voyons si cette doctrine s'accorde avec la nature des sensations directes, & si elle peut satisfaire à toutes leurs modalités. Cet examen ne peut être exact qu'en nous interrogeant nous-mêmes, & en écartant tous les préjugés que nous aurions pû recevoir.

C'est dans la partie même frappée qu'est le sentiment.

En effet la partie frappée par les objets est vivante, c'est-à-dire douée de sensibilité. Le sang y circule avec aisance, les nerfs y sont dans leur intégrité, les fibres ont toute leur force tonique; cette partie est donc susceptible de toutes les impressions que peut y faire la présence des objets. Si un objet se présente à notre vue, l'image s'en peint sur la retine, & c'est-là où nous allons en chercher l'empreinte. Si nous nous piquons, si nous nous brulons le doigt, c'est au doigt même que nous avons le sentiment de piquure, ou de brulure. Il n'est pas nécessaire que cette impression se propage jusqu'au cerveau, ou jusqu'à ce *sens commun* qui n'existe pas. La vie & la sensibilité sont répandues par tout le corps; l'ame, cet être inétendu, est présente à tout, & vivifie jusqu'à la plus petite parcelle de l'animal. Le cerveau ne participe aux sensations faites sur toute autre partie que lui-même, qu'en ce que les autres parties cesseroient d'avoir la sensibilité & la vie s'il ne faisoit ses fonctions. Les corps animaux sont des machines où tout se correspond; ôtez le cœur, tout mouvement cesse; ôtez le cerveau, toute action tonique disparoît; ôtez toute autre partie organique qui sert à préparer, digérer, élaborer des sucs, tout l'ordre est interverti. Il en est du méchanisme des corps organisés, de même que du méchanisme d'une montre; si vous ôtez une roue, le ressort, ou toute autre piece essentielle, il n'y a plus de mouvement.

Il n'y a pas de théorie où l'on puisse rendre compte avec plus de vraisemblance de la promptitude des sensations. Elles doivent être instantanées. Aussitôt que l'objet frappe l'organe vivant, l'ame est avertie de sa présence. Elle n'en peut douter aussi-bien que de la nature de l'impression qu'il lui fait.

De-là nous disons que toutes *les sensations directes* sont vraies. Elles supposent la présence des objets : or l'impression causée par la présence &

Sensations *directes* sont vraies.

l'existence de ces objets, est tellement réelle & distincte, qu'elle ne peut être confondue avec toute autre. Aussi nous pouvons juger, sans crainte de nous tromper, des rapports que les choses ont avec nos corps, & non pas de ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les rapports des choses avec nous sont toujours intimes & actuels, tandis que souvent l'essence des choses échappe à nos sens, & n'est que le fruit de nos conjectures. Ainsi nous pouvons affirmer, sans crainte d'erreur, qu'une tour quarrée placée dans l'éloignement nous paroît ronde; qu'un aviron droit nous paroît courbe dans l'eau; que la terre nous semble être en mouvement lorsque nous sommes embarqués sur la mer; que dans certaines maladies toutes les couleurs nous paroissent jaunes, ou rouges comme du sang. Toutes ces sensations ne sont pas fausses, puisque l'ame éprouve réellement alors ces impressions, & qu'elles ne fait que déclarer la maniere dont elle est alors affectée. La distinction des sensations en *vraies* & en *fausses*, comme on l'a avancé jusqu'à présent, est donc chimérique. Une sensation fausse n'est rien; car elle cesse alors d'être sensation.

C'est sans doute le défaut d'attention à ces principes qui a fait dire à presque tous les Philosophes que nos sens étoient trompeurs. Qu'ils disent plutôt que nous n'exprimons pas toujours exactement les relations que les objets ont avec nos corps, & que par conséquent nous leur attribuons quelquefois plusieurs propriétés qu'ils n'ont pas. C'est de là que sont venues les erreurs de placer la chaleur dans le feu, les couleurs & le son dans les objets, l'odeur dans les aromates, le goût dans les mets. Ce ne sont, il est vrai, que divers sentimens excités dans l'ame; mais ces sentimens ne peuvent être excités que par la présence de certains corps qui par leur action forment en nous une impression qu'ils n'ont pas, & que nous leur accorderions gratuitement. Par ce moyen on peut, suivant notre façon de penser, terminer le grand procès qu'on a intenté aux sens avec tant de vigueur, surtout depuis *Descartes* & *Mallebranche*. Procès que *Lucrece* (*c*) & *Ciceron* (*d*) sembloient avoir décidé depuis longtems d'une maniere si formelle contre les nouveaux Académiciens.

Sensations *directes* sont agréables ou désagréables.

Quant à la nature des *sensations directes* dont l'ame ne peut pas douter, elle est agréable ou désagréable; nous ne connoissons que ces deux modes dans le sentiment, ou la douleur, ou le plaisir. Si, comme nous l'avons déja dit, les sensations tendent à la conservation de notre être, elles ne peuvent manquer de nous causer un certain plaisir. Elles sont de cette espéce quand le corps qui touche, frappe doucement, excite un leger chatouillement, donne aux fibres un mouvement proportionné à leur tension & à leur ressort. Au contraire si ce corps frappe rudement, avec impétuosité & violence, sans ménagement, il déchire les parties, ou

(*c*) *Invenies primis ab sensibus esse creatam.*
Notitiam veri neque sensus posse refelli ....
Quid majore fide porrò quàm sensus haberi
Debet. Lucret. *de rerum naturâ* lib. 4.

(*d*) *Qui omnem sensibus denegant fidem in deos vel contumeliosissimi existunt, quasi rebus intelligendis vel dispensandis fallaces ac mendaces internuncios præfecerint.* Voyez le Livre 4, *Academicarum quæstionum* tout entier.

ou les distend trop ; alors la sensation est désagréable, ou accompagnée de douleur : car l'ame est trop intimement unie au corps pour que tout ce qui peut tendre à rompre l'équilibre dans la machine animale ne lui occasionne un sentiment fâcheux.

Chaque partie des êtres organisés a son plaisir & sa douleur qui lui sont propres. Cette différence vient de sa texture, de son ressort, de son office. Ce plaisir & cette douleur ont aussi leur degré d'intensité à raison & de la force qui les cause, & de la disposition de la partie qui les reçoit. Ce qui peut varier nos plaisirs & nos tourmens en mille manieres.

Chaque Sens a son plaisir & sa douleur.

Que chacun des sens ait des plaisirs qui lui soient propres, il suffit pour s'en convaincre de jetter un regard sur soi-même. L'œil est affecté agréablement par la présence ou l'image d'un objet gracieux. L'oreille est enchantée par les sons harmoniques. L'odorat est flatté par la suavité des émanations des corps odoriferans. Le chatouillement qu'éprouvent les nerfs dans ces instans, réveille doucement l'attention & fait appercevoir une douce existence. Mais ce qui a charmé l'ouie ne peut rien sur les yeux, & ce qui a fait la satisfaction de l'œil ne peut rien sur l'odorat. Chacun des sens a son département au-delà duquel il ne peut aller. Cela n'empêche pas que le contentement de tous les sens ne puisse être réuni. Alors l'émotion est plus forte, l'ébranlement des sens passe jusqu'au cœur, le cœur se dilate avec plus d'aisance, le sang circule avec plus de liberté, le visage s'anime, le front porte l'empreinte de la satisfaction & de l'allégresse, quelquefois les douleurs en sont suspendues, ou engourdies.

Il est un sens plus général que les autres, on le croiroit plus exquis, & aller plus directement à l'ame pour lui occasionner des émotions voluptueuses. C'est le *tact* qui semble résider plus particulierement au bout des doigts, & sur les levres. Il est d'autres parties où il est encore plus vif & plus délicat ; mais la pudeur qui les a fait cacher, nous défend de les nommer. Il nous suffira de rappeller au souvenir les extases délicieuses de Vénus entre les bras d'Adonis, d'Apollon qui se pâme sur le sein de Daphné, de Jupiter qui trouve le lit d'Io, ou de Danaé meilleur que le Ciel qu'il a abandonné. Nous nous servons du stile figuré pour peindre ici honnêtement la volupté, pour ne pas dire la lascivité, sans laquelle les hommes qui forgeoient des dieux, auroient crû qu'il auroit manqué quelque chose au bonheur de la divinité.

Mais les mêmes sens dans différens individus ont des diversités dans leur organisation, qui les rendent susceptibles de plaisir, ou de douleur en recevant les mêmes impressions. La musique qui plait aux uns, déplait aux autres ; telle couleur agréable à l'un, est détestée par l'autre ; celui-ci recherche telle odeur avec empressement, tandis que celui-là la fuit avec horreur. Les mets sont plus ou moins délicieux, plus ou moins mauvais selon les différens palais. L'âge qui change toutes les constitutions, change en même tems la maniere de sentir des mêmes organes des mêmes individus. De-là vient que les goûts changent, & qu'on n'a plus les mêmes affections. Les fibres qui étoient molles dans l'enfance, sont plus vibra-

tiles dans la jeunesse & touchent au plus haut degré d'élasticité ; peu-à-peu elles se durcissent avec le tems jusqu'au point de devenir insensibles dans la vieillesse. C'est pour toutes ces raisons qu'on peut dire que chaque être organisé a sa maniere de sentir. Ajoutez encore que dans les animaux, les poils, les plumes, les écailles, doivent nécessairement donner des diversités essentielles dans le tact.

Quand à la douleur elle est très-proche voisine du plaisir. Un plaisir trop vif, ou trop prolongé devient douleur. Elle a aussi ses différences suivant les parties qu'elle affecte. Elle est vive & aigue dans les membranes, dans les tissus nerveux & tendineux ; elle est sourde dans les parenchimes & les tissus cellulaires ; lancinante dans les muscles ; cuisante & brulante à la peau ; térébrante dans les os. Comme le plaisir elle différe suivant les sujets, & l'âge de ces sujets ; elle varie à raison du degré de leur sensibilité.

Nature & méchanisme des Sensations *réflechies.*

II°. Les sensations *réfléchies* sont celles qui sont excitées par un mouvement équivalent à celui que produiroit la présence des objets. Nous appellons ces impressions sensations *réfléchies*, parce qu'elles semblent avoir la réflexion pour principe, ou partir du même point que la réflexion. Or *la réflexion est l'attention que l'ame porte à ses idées en les comparant entre elles.* Que cette comparaison soit bien faite, ou non, il en résulte un sentiment qui la détermine & qui la touche. Si ce sentiment est vif & impétueux il augmente l'action tonique, le cœur précipite ses mouvemens, & les organes des sens sont ébranlés de même que par la présence des objets. Nous allons en citer les exemples les plus frappans, afin qu'on puisse juger plus positivement de ces sortes de sensations produites en l'absence des objets par des causes internes.

Un malade agité par les redoublemens d'une fievre violente voit mille monstres qu'il veut combatte. Il se leve, s'elance sur eux, leur porte les coups les plus rudes. Aux yeux des assistans, il ne fait que battre l'air ; tandis qu'aux siens, les monstres paroissent terrassés & expirans dans la poussiere. Fier de sa victoire il se couche, les sens encore émus & le corps couvert de sueur.

Les réves sont produits par des mouvemens intérieurs, ou, si l'on veut, *sont de legers transports.* Les sensations qu'ils procurent sont égales en force à celles qu'occasionne la présence des objets. Voyez ce jeune homme à la fleur de son âge, dont l'imagination riante pendant la veille l'a fait voltiger sur les plaisirs, il dort entre les bras des amours & des songes voluptueux, il se figure donner des baisers lascifs à quelque prêtresse de Vénus. Tous ses membres éprouvent un doux trémoussement, toutes ses entrailles sentent un leger tressaillement, & il ressent toute la suite de la volupté qu'il auroit goûté dans la réalité. Il en donne des marques si certaines, qu'il n'en peut douter à son reveil.

Toutes les passions tumultueuses troublent la circulation du sang, la respiration & les sécrétions. Il en résulte mille simptômes qu'on ne peut attribuer qu'à tous ces désordres occasionnés par des troubles de l'ame.

Voyez les perſonnes attaquées de vapeurs, du mal hypocondriaque, de l'affection hiſtérique, combien elles ſouffrent, & qu'elle eſt la biſarrerie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'ame en ſont preſque toujours les cauſes primitives & les cauſes qui les entretiennent. L'amour, la haine, la jalouſie, la colere, la crainte, les chagrins, les inquiétudes & toute la ſuite des paſſions effrenées enfantent cette iliade de ſimptômes qui n'épargnent aucune partie du corps. La tête ſouffre des douleurs cruelles, elle éprouve des vertiges & des tiraillemens ſinguliers; la poitrine eſt affectée d'une toux continuelle ſans aucune expectoration; la reſpiration eſt ſi difficile que le malade craint d'être ſuffoqué, les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque inſtant; le bas ventre eſt attaqué de coliques, de douleurs vagues, de conſtrictions particulieres, de battemens d'artére; les membres ſe refroidiſſent, & entrent ſouvent en convulſion; la peau eſt teinte tantôt d'une couleur pâle & livide, tantôt d'un jaune foncé, ou d'un rouge fort vif. Mais nous ne finirions pas s'il falloit faire une énumération exacte de tous les phénoménes ſi variés qu'on obſerve dans ces maladies. Le plus grand mal c'eſt que l'eſprit eſt affecté & cauſe au corps mille ſenſations auſſi réelles que s'il étoit tourmenté par des cauſes évidentes.

Nous ne citerons pas ici toutes les idées biſarres & ſoutenues qu'ont enfanté les vaporeux, les hypocondriaques & les mélancoliques; idées qui produiſoient chez eux de vraies ſenſations. Pluſieurs ſe ſont imaginés qu'ils étoient de vrais loups & des loups garoux; maladie à laquelle on a donné le nom de *lycantropie* (*e*). D'autres ſe ſont perſuadés qu'ils étoient de vrais-ſorciers & qu'ils aſſiſtoient au ſabat. Ceux-ci s'imaginoient avoir la tête de verre & n'oſoient faire le moindre mouvement de peur de la briſer; ceux-là penſoient avoir une mouche ſur le nez, avoir des grenouilles dans l'eſtomac, ou d'autres ſingularités qui n'étoient que l'effet de leur imagination dérangée.

La peur, cette paſſion qui fait craindre les maux futurs, les fait quelquefois regarder comme préſens. Voyez ce jeune homme livré aux préjugés de ſon enfance, & d'une imagination remplie de chimeres dont l'a bercé ſa nourrice & que la raiſon caduque de ſon ayeule a fortifié. S'il ſe trouve ſeul, le ſoir, dans un endroit écarté, expoſé aux ſifflemens des vents, & couvert des plus épaiſſes ténebres, quels monſtres ne ſe repréſente-t-il pas? il voit, il touche, il ſent tous les phantômes que ſon imagination lui ſuggere, il tremble, il pâlit, ſes cheveux s'hériſſent ſur ſa tête, ſon cœur bat irrégulierement, ſa bouche s'ouvre d'une maniere horrible, il ne peut ni crier, ni s'enfuir. Toutes ces ſenſations ne partent pas d'un autre principe que celui de la réflexion.

Jettez maintenant les yeux ſur cet Acteur qui doit-être agité de quelque violente paſſion. S'il joue bien ſon rôle, il prend la place du perſonnage qu'il repréſente. C'eſt *Oreſte* furieux à l'aſpect des manes ſanglans de ſa

(*e*) *Vid.* Plinium *lib.* 8. *cap.* 28. Martinum *de cultu Mithræ per adſcitias ferarum & pecudum formas, lib.* 2. *cap.* 35. *de Sacris Virginibus in inſulâ ſenâ. lib.* 4. *cap.* 13. *de lunâ lotharingicâ, lib.* 4. *cap.* 20.

mere qu'il vient d'égorger : c'eſt *Egiſthe* que l'ombre de *Thieſte* excité à la vengeance & à maſſacrer *Agamemnon :* c'eſt *Œdipe* tourmenté par les remords d'avoir tué *Laïus* ſon pere. En un mot, c'eſt un organe où toutes les paſſions ſe ſuccedent tour-à-tour, y produiſent leurs effets & ne doivent s'amortir que quand ceſſe la réflexion. L'enthouſiaſme produit dans les Poëtes ce que l'imagination échauffée produit dans les Acteurs. Il leur met ſous les yeux les objets qu'ils veulent peindre, il les agite des paſſions dont ils veulent imprimer les mouvemens.

Senſations *réflechies* ſont trompeuſes.

Mais ces exemples doivent ſuffire, & prouvent évidemment qu'il y a une eſpéce de ſenſation qui provient de cauſes internes, laquelle doit être exactement diſtinguée de celles qui ſont excitées par les objets extérieurs. Au reſte, ces ſenſations que nous nommons *réflechies* n'ont pas le même avantage que celles que nous appellons *directes ;* elles ne ſont pas auſſi certaines. Il ne faut pas cependant s'imaginer auſſi qu'elles ſoient fauſſes : elles ſont auſſi réelles que celles qu'on éprouve par quelque objet extérieur. Autrement nous pourrions prouver par ce ſyſtême que dans preſque toutes les maladies il n'y auroit pas de douleurs, ou du moins que ces douleurs ſont fauſſes & idéales, puiſque la plupart ſont produites par des mouvemens internes. Nous ne penſons pas qu'il exiſte encore des Pyrrhoniens ſur l'article de la douleur.

Si par ſenſation fauſſe on entend une ſenſation trompeuſe & induiſant en erreur, nous ne diſputons pas des termes, & nous avouons ingénuement que toutes nos ſenſations *réflechies* peuvent être rangées dans cette claſſe, puiſqu'il eſt vrai qu'il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle les plus célebres Philoſophes mêmes ne ſe ſoient trompés, ayant ſouvent pris les apparences pour la réalité. Oui nous pouvons être trompés par les ſenſations réflechies. C'eſt ainſi que dans une violente agitation de colere nous n'entendons ni ne voyons l'objet tel qu'il eſt : c'eſt ainſi que préoccupés d'un amour paſſionné, l'objet que nous aimons nous paroit charmant & ſans défauts : c'eſt ainſi que dans l'ennui & dans l'affliction la clarté du jour nous paroit obſcurcie. Mais cela n'empêche pas que ces ſenſations ne ſoient réelles dans les rapports qu'elles ont avec nous-mêmes, quoiqu'elles puiſſent nous tromper ſur la nature des choſes qu'elles nous repréſentent.

Nature & méchaniſme des ſenſations *mixtes.*

III°. Les ſenſations *mixtes* ſont celles qui ſont excitées tant par la préſence des objets, que par la réflexion. Souvent nous appercevons un objet & l'imagination nous fait accroire que c'eſt préciſément tel ou tel objet. Cette ſenſation eſt donc en partie l'ouvrage des ſens, & en partie l'effet de l'imagination. Ainſi les ſenſations *mixtes* ſont le réſultat d'un méchaniſme compoſé de celui des ſenſations *directes* & de celui des ſenſations *réflechies.* D'abord les ſens ſont frappés d'un objet, mais l'émotion excitée eſt combinée par l'ame qui en juge ſelon ſes affections.

Les Senſations *mixtes* ſont douteuſes.

Toutes ces ſenſations ſont douteuſes. En effet elles réſultent d'un principe vrai, & d'un principe qui peut induire en erreur ; les conſéquences n'en ſont donc pas certaines. Suppoſons une perſonne qui ſe promene

à la campagne lorſque le jour commence à tomber : elle apperçoit un animal au coin d'un bois, la ſenſation eſt certaine juſqu'alors ; mais elle juge de cet animal ſelon ſa paſſion, voila la partie incertaine de cette ſenſation. Si la perſonne eſt timide, elle juge que c'eſt un loup, tandis que c'eſt un chien : ſi elle eſt peu craintive, elle penſe que c'eſt un chien, tandis que c'eſt un loup. Ainſi l'erreur n'eſt pas dans la ſenſation, mais dans la conjecture. Ainſi les ſenſations *mixtes* ne ſont pas fauſſes, quoiqu'elles ſoient moins évidentes que les ſenſations *directes*, & moins certaines que les ſenſations *réflechies.* Au reſte comme elles ſont mêlées de conjectures, elles ne devroient pas être d'une grande utilité dans les ſciences ; cependant elles ne laiſſent pas d'être d'un uſage fort étendu. C'eſt ſur elles que l'on bâtit ordinairement les ſyſtêmes & les hypothéſes. Que n'a-t-on pas vû dans le ſoleil & dans la lune ? que de raiſonnemens n'a-t-on pas fait pour peupler les planetes, pour diſcuter les mœurs & les coutumes de leurs habitans, pour fabriquer une religion à ces citoyens imaginaires ? Tant de beaux ſyſtêmes ne ſeront jamais démontrés, puiſque nous n'en aurons jamais des ſenſations *directes.*

ARTICLE III.

Opinions de divers Auteurs sur le méchanisme des Sensations.

Nous avons cru devoir rapporter les opinions de ceux qui ont vécu avant nous, tant pour expoſer les motifs qui nous en ont écarté, que pour qu'on vit d'un ſeul coup d'œil la différence de notre ſentiment, & les longs circuits que ſouvent prennent les hommes pour parvenir à la vérité. Ce travail épargnera bien de la peine à ceux qui ſont curieux de remonter aux ſources mêmes, & de connoitre ce qui appartient en propre à l'Auteur qui propoſe ſes idées.

Le cœur regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

L'opinion la plus ancienne ſur l'organe immédiat des ſenſations eſt celle des Philoſophes qui, comme *Ariſtote*, ont regardé le cœur comme le principe du ſentiment (*a*). Il n'y a ſelon le chef de la doctrine Péripatéticienne que les parties qui ont du ſang qui puiſſe ſentir (*b*) : or, dit-il, le cerveau n'eſt qu'une maſſe compoſée d'eau & de terre, qui ne contient aucun ſang & qui eſt privée de tout ſentiment (*c*). Il eſt la partie la plus froide du corps & ne ſert qu'à tempérer la chaleur du cœur (*d*). Ce

(*a*) *Senſuum principatus in corde ſanguinariis omnibus eſt. Nam in corde omnium ſenſoriorum commune ſenſorium haberi neceſſe eſt. Ariſtoteles lib. de Juventute & Senectute cap. 3. ex edit.* Guillelmi Du Vallii *in-fol. tom. 2. pag. 132.*

(*b*) *Vis ſentiendi nulli exangui data eſt parti .... ſenſus enim provenit a corde .... ſentire tantum modo poſſunt partes quæ ſanguinem obtinent. id. lib. 2. de partibus animalium cap. 10. tom. 2. pag. 503. vis ſentiendi primò cordi tribuitur quod primum ſanguine prœditum ſit. ibid. lib. 3. cap. 4. tom. 2 pag. 521.*

(*c*) *Quod cerebrum nihil ſanguinis habeat, frigidum eſt, ſqualore obſitum atque horridum .... cum tangitur nullum efficit ſenſum ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495. Cerebrum aquâ & terrâ componi conſtat ex eo quod ei accidit* &c. *ibid. pag. 496.*

(*d*) *Cerebrum enim partium omnium corporis frigidiſſimum eſt .... Calorem, fervoremque cordis moderatur & temperiem affert. ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495 & 496.*

sont les artéres, & non les nerfs, qui distribuent l'esprit *vital* (*e*) ou le sang, & qui donnent par conséquent le sentiment. *Platon*, *Hérophile*, *Arétée* & plusieurs autres étoient de cet avis, ils ont tous placé le siége de l'ame dans le cœur (*f*).

Le cerveau regardé comme l'organe immédiat des sensations.

Cette opinion étoit déja établie du tems d'*Hippocrate* né 76 ans avant *Aristote*, puisqu'il la réfute & se déclare absolument contre elle (*g*). C'est, selon lui, le cerveau qui est le principe du sentiment (*h*). C'est lui qui nous donne la sagesse, l'intelligence, le discernement du bien & du mal, la faculté de voir & d'entendre, &c (*i*). Cette doctrine du pere de la Médecine d'observation a été perpetuée jusqu'à nos jours, & peu de Physiologistes s'en son écartés. Presque tous ont pensé qu'il falloit que l'impression faite sur les organes fut communiquee au cerveau soit par le trémoussement des nerfs, soit par le reflux du suc contenu dans les nerfs.

Le Prince de la Philosophie Péripatéticienne & le Prince de la Médecine pratique, ainsi que leurs sectateurs, ont raison en partie. Le cœur & le cerveau étant les principes de la vie par leur réciprocité d'action, sont aussi les principes du sentiment. Mais il faut considerer ces deux viscéres comme unis d'intérêts entre eux, de maniere que si ils sont isolés, ils perdent toute leur puissance. Le cœur seul en faisant abstraction du cerveau, le cerveau seul en faisant abstraction du cœur, n'ont plus le pouvoir de donner la vie & par conséquent la sensibilité. C'est par la réunion de ces deux forces qu'existe la sensibilité; faculté qui existe dans un plus ou moins grand degré dans tout organe vivant.

Fondés sur cette théorie nous avons cru qu'il étoit plus raisonna-

(*e*) *Porrò arteriam solam spiritum suscipere recipiendum est, nervum non suscipere. id. lib. de spiritu cap* 5. *tom.* 2. *pag.* 180. Pour entendre exactement ce passage & ne pas tomber dans l'erreur de quelques interpretes, ou de quelques commentareurs qui faisoient parler *Aristote* autrement qu'il ne pensoit, il faut se souvenir que les anciens admettoient trois especes d'esprits; l'esprit *vital* qui avoit sa source dans le cœur, l'esprit *animal* qui parroit du cerveau, & l'esprit *naturel* qui se filtroit dans le foie. C'est pourquoi il faut entendre ici le sang sous le nom d'esprit qui est porté par les artéres, & non pas le fluide nerveux, comme l'ont donné à penser plusieurs qui n'étoient pas au fait de la doctrine des anciens.

Entendez aussi par le mot de nerfs qu'*Aristote* prétend tirer leur origine du cœur, les ligamens & les tendons. *Nervorum mox ordinem*, dit-il, *persequemur. Origo eorum quoque in corde est. Id enim nervulos suo ampliore ventriculo continet. Et vena aorta appellata nervosa est, & postrema ejus nervo omninò constant. Quippe quæ nullo intùs cavo distinguantur, tendanturque modo nervorum quâ desinunt. Id. de historiâ animalium lib.* 3 *cap.* 5. *tom.* 2. *pag.* 246. Ce qui prouve qu'il parle des ligamens & des tendons dans cet endroit, c'est qu'il ajoute plus bas *nervis plurimis pedes, manus & scapulæ continentur, atque etiam cervices & lacerti. ibid.* C'est dans les ouvrages mêmes du chef de la secte Péripatéticiene qu'il faut puiser sa doctrine, & non dans ses commentareurs. La meilleure maniere de saisir le sens d'un auteur est de l'interprêter par lui-même. Le même mot chez les Grecs, νεῦρον, signifioit nerf, ligament, tendon, de même qu'en France le peuple donne encore aujourd'hui le nom de nerf aux tendons & aux ligamens.

(*f*) Galenus *lib.* 2. *de placitis Hippocratis & Platonis.*

(*g*) *Quidam nos corde sapere dicunt, quodque ipsum tristitiam & curam sentit. Verùm non ita se res habet, sed contrahitur velut septum transversum, atque etiam magis easdem ob causas. Ex toto enim corpore ad ipsum venæ tendunt .... Quam obrem cor præcipuè & septum transversum sentiunt, neutrum tamen jus prudentiæ habet, sed horum omnium cerebrum author est.* Hippocrates *sect.* 3. *lib. de morbo sacro pag.* 93. *ex edit.* Fœsii, *in-fol.* 1595. *Franco furti.*

(*h*) *Hanc ob causam primum sentit cerebrum, quia in ipsum, ut censeo, gravissimi, maximi, præcipuèque lethales morbi incidunt, quique apud in expertos difficillimum habent judicium. id. ibid.*

(*i*) *Hac parte* (*cerebro nempè*) *præcipuè sapimus, intelligimus, videmus, audimus, turpia & honesta cognoscimus, malaque & bona, itemque quæ jucunda sunt & injucunda discernimus. Eâdem ipsâ parte insanimus & deliramus* &c. *Hæc omnia ex cerebro nobis contingunt* &c. *id. ibid.*

ble d'attribuer à la partie vivante le ſentiment de l'impreſſion ſans le faire remonter juſqu'au cœur, ou juſqu'au cerveau. Il ne pouvoit être tranſmis juſqu'au cœur que par le moyen des vaiſſeaux ſanguins, ou le reflux du ſang vers ce viſcére. Les ſectateurs de cette doctrine ne ſe ſont pas expliqués clairement ſur cet article. En tout cas cette doctrine n'étoit pas ſoutenable. Nous leur prêtons cette façon de penſer parce qu'elle ſe trouve parallele à l'idée de ceux qui font parvenir juſqu'au cerveau par le moyen des nerfs, l'impreſſion faite ſur les organes. Ceux-ci, comme nous l'avons déja obſervé, & ce ſont les Cartéſiens, diſent que c'eſt à cauſe de la vibratilité des nerfs; ceux-là, & ce ſont les Gaſſendiſtes, ſoutiennent que c'eſt à cauſe du reflux du ſuc nerveux que l'impreſſion ſe propage juſqu'au cerveau. Soit de l'une, ſoit de l'autre maniere la propagation de l'impreſſion eſt impoſſible.

Réfutation de l'opinion des Cartéſiens.

I°. Ceux qui prétendent que le mouvement de la partie ébranlée ſe communique au cerveau par les vibrations des fibres nerveuſes, ſe trompent. Ils ſe ſervent de la comparaiſon d'une corde bien tendue dont les ſecouſſes faites à une extrêmité ſe tranſmettent bientôt à l'autre. De même auſſi, ajoutent-ils, la commotion excitée ſur un nerf, à l'extrêmité qui ſe diſtribue aux organes des ſens, doit ſe prolonger à l'autre extrêmité qui eſt dans le cerveau. La comparaiſon n'eſt pas juſte: ce qui arrive à une corde élaſtique & bien tendue ne peut arriver aux nerfs dont l'origine eſt médullaire, auſſi bien que leur intérieur, comme on peut le voir dans les grands nerfs. D'ailleurs ces oſcillations ſuppoſées ne pourront ſe faire lorſque les nerfs ſeront relâchés. Cependant nous ſentons les impreſſions faites ſur la main, quoique le nerf du bras ſoit détendu dans la flexion du coude. On comprend bien comment une corde qui ne touche à rien par ſes côtés, peut avoir des vibrations: mais qui pourra croire qu'un nerf enveloppé d'une multitude de parties molles, ait quelques oſcillations ſans qu'elles ſoient amorties dans l'inſtant. Au reſte en ſecouant un ſeul nerf, il y auroit une infinité de fibres nerveuſes ſecouées par communication, ce qui mettroit une confuſion ſinguliere dans les ſenſations. Nous penſons bien que la vibratilité des nerfs contribue à la vivacité des impreſſions, mais nous ne croyons pas qu'on doive l'admettre comme le moyen propre à tranſmettre au cerveau l'impreſſion faite ſur les organes.

Réfutation de l'opinion des Gaſſendiſtes

II°. Ceux qui admettent le reflux du ſuc nerveux vers le cerveau pour y tranſmettre la qualité & l'intenſité de l'impreſſion, ſont auſſi dans l'erreur: car 1°. on a conteſté l'exiſtence des eſprits animaux, & c'étoit avec raiſon vis-à-vis certains Auteurs qui donnoient à ces eſprits une nature tendant continuellement à bleſſer & à détruire la conſtitution tendre & délicate du cerveau. Tels ſont ces eſprits ſulphureux qu'admettoit *Borelli* (k); ces eſprits nitreux & aëriens qu'admettoient

(k) *Diverſus ergò videtur eſſe ſuccus nerveus nutritius à ſpiritibus loco motivis, & ſenſitivis quoad temperiem, & energiam operandi; hi quidem nobiliſſimi, acres, ſulphurei, ſalinique activiſſimi ſunt, ut ſpiritus vini; illi verò dulciſſimi & ſoporiferi, potius quietem ſuavem, quàm diſſolutionem & virium*

Mayow (*l*) & *Vieussens* (*m*); ces esprits de la nature de la lumiere que soutenoit *Willis* (*n*); ces esprits ignés ou salins que proposoient quelques autres. Mais supposons le suc nerveux tel que nous croyons devoir le reconnoitre : regardons-le comme *une limphe douce, légerement visqueuse, semblable ou à-peu-près semblable à la matiere séminale, filtrée dans le cerveau après la plus grande élaboration possible dans tout le systême vasculaire.* Un pareil fluide peut être séparé dans le cerveau qui est un organe sécrétoire, sans en blesser la molle constitution. C'est lui qu'on voit couler sous cette forme lorsqu'on coupe un grand nerf ; il est parconséquent suffisamment démontré, & ce n'est plus un être imaginaire que plusieurs Physiologistes prenoient plaisir autrefois à combattre. Mais ce fluide en même tems n'est plus assez mobile pour jouer les rôles qu'on exigeoit de lui avec autant de célérité qu'on le pensoit. Il coule & doit couler lentement dans les nerfs, il n'est pas susceptible de ce flux & de ce reflux instantané qu'on lui prêtoit gratuitement. Ses parties sont trop cohérentes entre elles, & il circule dans des canaux trop embarrassés, souvent repliés sur eux-mêmes, & divisés en une infinité de ramifications.

Nature du suc nerveux.

Nous ne nions pas qu'il y ait dans le sang des parties spiritueuses, c'est-à-dire, très-subtiles & très-pénétrantes; l'huile animale de *Dippel* & les sels volatils urineux en sont des exemples frappans. Le sang est un fluide très-propre à fermenter, & l'on sait que de toute liqueur sujette à la fermentation on en retire des esprits; mais ces esprits sont répandus dans toute la masse, ils y sont bridés par des parties plus grossieres, ils y sont noyés dans un grand volume de sérosité, ils y sont comme l'ether, l'esprit de vin, l'eau-de-vie, sont contenus dans le vin, avec cette différence que le vin est une liqueur végétale qui n'est devenue vineuse que par la fermentation qu'on pourroit nommer acide & spiritueuse, tandis que le sang est une liqueur animalisée qui n'est susceptible que d'une fermentation qui tend à l'alcalescence ou putridité, ce qui ne doit pas arriver dans l'état de santé.

2°. Les nerfs sont un amas de fibrilles réunies entre elles : il ne faut pas

languorem inferentes. Joan. Alphonsi Borelli *de motu animalium in 4°. Romæ 1681. tom. 2. propos. 108. pag. 326.*

(*l*) *Undè sequitur particulas nitro aereas à cerebro provenire, & consequenter ipsos spiritus animales esse.* Joan. Mayow *Londinensis Doct. Med. opera omnia Medico Physica tractatibus quinque comprehensa in-12, Hagæ comitum 1681. Tractatus quartus de motu musculari & de spiritibus animalibus* &c. *cap. 4. pag. 318.*

(*m*) J'entens par esprit animal, *une substance éthérée, qui est l'organe immédiat de tous les sens, & la cause principale de tous les mouvemens des parties solides, & même des liquides du corps.* J'ai avancé que l'esprit animal étoit une substance éthérée non-seulement pour faire entendre qu'il est une liqueur insensible, pour ne pas dire une espéce du soufre très-subtil, séparé du sang artériel dans le cerveau & répandu dans tout le genre nerveux, mais encore pour marquer qu'il est composé de cet air fin qui s'insinue dans les vaisseaux sanguins, par la respiration & par les pores de l'habitude du corps. *Œuvres Françoises* de Raymond Vieussens. *in-4°. à Toulouse 1715. Traité de la structure du cœur, chap. 18. des causes de son mouvement naturel pag. 134.*

(*n*) *Spiritus animales, velut lucis radios, per totum systema nervosum diffundi supponimus : atque radii isti, nisi humidæ aeris particulæ iisdem admisceantur, rerum iconas sive simulacra non facilè transmittunt : prout obvium est in scenographiâ opticâ, quæ à nimio solis fulgore & claro jubare obfuscatur.* Thomæ Willis *Med. Doct. opera omnia studio* Gerardi Blasii, *in 4°. Amstelædami 1682. tom. 1. de cerebri anatomia cap. 19. pag. 65. Hæ particulæ subtilissimæ spiritus animales dictæ . . . . . alteram & nobiliorem animæ corporeæ partem, vulgò sensitivam, a nobis lucidam sive etheream dictam, constituunt. tom. 2. De animâ brutorum cap. 4. pag. 21. vid. etiam librum de fermentatione cap. 5.*

pas les regarder comme des tuyaux dont l'axe eſt vuide & abſolument libre. En aſſimilant la machine humaine aux autres machines conſtruites par l'induſtrie des hommes, on doit prendre garde aux différences qui s'y rencontrent. On conçoit bien comment dans un canal dont les parois ſont roides & inflexibles, & qui eſt exactement plein, en ajoutant une goute de liqueur à une extrêmité, il en ſort une goute à l'extrêmité opposée; & comment en comprimant une extrêmité, il en ſort de l'autre autant de liqueur qu'il y a eû d'eſpace comprimée. Tel étoit le méchaniſme qu'on accordoit aux nerfs. On s'imaginoit qu'en touchant à leur extrêmité qui ſe diſtribue à la ſuperficie des organes, on faiſoit refluer vers leur origine avec une viteſſe & une force égales à l'impulſion, une portion des eſprits animaux pour exciter des ébranlemens dans le cerveau & avertir l'ame de ce qui ſe paſſoit au dehors. Le cerveau de ſon côté toujours obéiſſant à l'empire de l'ame envoyoit avec rapidité ou lenteur, ſuivant les paſſions & les conceptions une partie des eſprits animaux à l'origine des nerfs, afin que l'autre partie qui ſe trouvoit à leur extrêmité y imprimât un ſentiment quelconque. Mais les nerfs qui ſont médullaires dans leur principe, ne ſont plus que des faiſceaux de fibres aſſemblées en ſortant du crâne & des vertébres. Ces faiſceaux ſont humectés dans leur intérieur par une limphe qui paroit couler lentement entre chaque paquet de fibres pour en empêcher la réunion & en entretenir la ſoupleſſe. Ainſi ce qui étoit vrai ſelon les loix de l'hydraulique dans une machine telle que celle de Marly, n'eſt pas exact dans l'œconomie animale (*o*).

Pie-mere regardée comme l'organe immédiat des ſenſations.

Les nerfs qui ſont des cordons médullaires tant qu'ils tiennent à la moëlle allongée, ſont, en ſortant du crâne, revêtus d'une des meninges qu'on appelle *pie-mere*. Cette membrane accompagne les nerfs dans tout leur trajet, & juſqu'au plus petit point des parties ſolides, où les nerfs finiſſent alors en s'épanouiſſant en maniere d'une toile fine & legere, ou d'une pulpe molle & délicate. C'eſt ce qui a donné lieu à quelques Médecins de regarder la pie-mere comme l'organe immédiat des ſenſations. Ce ſyſtême réfuté pluſieurs fois, n'eſt pas deſtitué de fondement. Si au moment de la conception le cerveau eſt la graine d'où germe la pulpe des nerfs, ſi au moment de ce développement les enveloppes du cerveau fourniſſent des gaines à cette pulpe, ſi ces enveloppes, par leur expanſion, donnent naiſſance aux membranes & aux fibres tant muſculaires, que tendineuſes, certainement elles deviennent les principes conſtitutifs de la fibre organiſée & vivante, & par conſéquent l'organe immédiat ſur lequel ſe fait l'impreſſion. Mais il faut encore admettre le concours d'autres cauſes néceſſaires pour donner le ton aux fibres, les rendre vivantes & ſenſibles, comme la circulation du ſang, le libre cours

(*o*) Nous n'avons rien trouvé de plus clair & de mieux détaillé ſur le flux & le reflux des eſprits, l'action & la réaction des fibrilles du cerveau, que la Théſe que M. *Nougués* ſoutint à Montpellier, le 14 Juillet 1728, ſous la Préſidence de M. *Haguenot*. Elle eſt intitulée *Diſſertatio Phyſiologica de ſenſationibus externis, earumque differentiis*. On y verra toute la doctrine que l'école de Montpellier a enſeigné depuis ſur les ſenſations & les autres fonctions qui ſe paſſent dans le cerveau.

des esprits, l'intégrité des organes ; sans cela les parties sont mortes & insensibles. Mais il ne faut pas croire aussi que l'impression faites sur l'organe vivant soit transmise jusqu'au meninges mêmes, parce que cette propagation de l'impression est inutile & impossible.

Le diaphragme regardé comme l'organe immédiat des sensations.

Hippocrate après avoir établi que le cerveau étoit le principe des sensations, détruit un autre sentiment qui a trouvé de zelés défenseurs dans le siecle présent. C'est ainsi que les opinions anciennes déja abandonnées se renouvellent & reparoissent quelquefois sous un autre aspect. *Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque quæ nunc sunt in honore.* Horat. *art. poët. vers.* 70. » Le Diaphragme n'est pas l'organe immédiat des sensations, dit le Prince des Médecins Grecs (*p*), je ne sai par quel privilége on y fixeroit le siége de l'intelligence & de la raison. S'il tressaille dans les momens d'une joie inopinée, s'il est gêné dans la tristesse, ce n'est que par rapport à sa foiblesse. Il n'a rien qui le dispose plus particulierement à être susceptible du bien & du mal «.

Quelques modernes sans faire attention à ces raisons d'*Hippocrate*, & sans en faire mention, se sont persuadés & ont affirmé que toute la suite des fonctions dependoit autant de la région épigastrique que du cerveau, ce qui arrivoit par le moyen du grand nerf simpathique qui se distribue à toutes les parties du corps & au cerveau même où il semble se terminer ; que de quelque maniere que la chose se passât il n'en étoit pas moins vrai que la région épigastrique étoit le centre des forces sensitives (*q*).

Le Commentateur de cette doctrine varie quelquefois sur l'étendue du domaine qu'il accorde à l'organe des sensations, tantôt il donne à l'estomac ce qu'il attribuoit à la jurisdiction du diaphragme (*r*). » Être heureux, dit-il, (*Préface pag.* 18) c'est avoir le sentiment le plus complet & le plus favorable de son existence. Le sentiment ne peut résulter que de l'accord parfait du jeu des organes, & par conséquent d'un équilibre exact entre le ressort de la tête & de l'estomac, qui par leur antagonisme continuel sont comme les moderateurs de la machine. Les

(*p*) Voyez la note g ci-dessus. Puis il ajoute *At septum transversum* φρένες *dictum, temerè ac fortuitò sortitum nomen videtur, & ex institutione, non reverâ, neque à naturâ, neque sanè video quamnam vim ad prudentiam & intelligentiam septum transversum habeat, præterquam si quis ex insperato nimio gaudio aut tristitiâ affectus fuerit, salit & anxietatem præ tenuitate exhibet, & quod in corpore vehementer distenditur, neque ventriculum habet in quem vel bonum vel malum illapsum suscipiat, sed ab eorum utroque propter nativam imbecillitatem perturbatur. sub fin. libri de Morbo Sacro.*

(*q*) *Specimen novi medicinæ conspectûs. in-8°.* 1749. Cet Ouvrage sans nom ni d'Auteur, ni d'Imprimeur est attribué à M. *De la Caze* Médecin. *Constat functionum syndromem non solum à cerebro, sed etiam à regione epigastricâ, sicut à retinenti fulcro, alteroque ut ita dicamus cerebro motum inire,* (*pag.* 17). *Quod quidem perficitur magno simpathico nervo qui exindè ad singulas corporis partes pertingit, ne cerebro quidem excepto ubi nervus ille desinere videtur* (*pag.* 20). *Cæterum quocumque modo fiat commercium sensitivarum impressionum ab epigastrio ad caput, vicissimque à capite ad epigastrium, videtur sanè indubium, suadente sedulâ observatione, atque autopsiâ anatomicâ certum esse in regione epigastricâ vis sensitivæ centrum atque emporium ex quo sensiferâ determinatione cientur motus requisiti secundùm varias œconomiæ animalis tum circumstantias, tum egestates,* &c. (*pag.* 44). On trouvera ces mêmes idées bien plus étendues & avec une suite de preuves dans les autres Ouvrages du même Auteur intitulés *Idée de l'Homme physique & moral* & *Institutiones Medicæ ex novo Medicinæ conspectu.*

(*r*) *Mélanges de Physique & de Morale* ; contenant l'extrait de l'homme physique & moral, des réflexions sur le bonheur, &c ; nouvelle édition, Paris 1763. On attribue cet Ouvrage à M. *Théophile de Bordeu* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

» alimens raniment l'activité du ressort de l'estomac & des intestins, » (*voyez à ce sujet les pages 220 & 329 de l'ouvrage*) & le ressort de la » tête est renouvellé par les sensations. Car sans les sensations (*pag.* » 198) qui nous viennent sans cesse des objets de nos besoins & de nos » desirs, la tête n'auroit pas à beaucoup près le ressort nécessaire pour » entretenir & contrebalancer, comme il convient, le ressort & l'action » de tous les autres organes. Vérité qui jusqu'à présent n'avoit été que » superficiellement connue (*voy. aussi la page* 252).

» Le diaphragme (*pag.* 273) est un organe convexe dans son état de » relâchement. Il s'abbaisse & s'applatit dans son état de contraction. » En comprimant alors la masse intestinale qui lui obéit jusqu'à un cer- » tain point... la puissance de ressort & d'action formée par ce mutuel » effort se trouve dans toute sa force, & cet état de force est commun à » tous les organes par leur connexion avec ce principal centre. Le Colon » (*pag.* 166, *voyez aussi les pag.* 190 & 279) entre pour beaucoup dans » ce méchanisme. Par son ressort & sa position il tend toujours à sur- » monter l'estomac, il s'y porte d'autant plus que les oscillations du » diaphragme sont diminuées. Il sert en maniere de principal arc-bou- » tant & fournit un appui plus ou moins considérable selon les diver- » ses fonctions que le corps a à remplir.

» Que le diaphragme (*page* 16, *voyez aussi les pages* 182, 214 & » 263) soit le centre de toutes nos affections, où elles aboutissent tou- » tes, où résident principalement les impressions qui en restent, & où » les mouvemens qu'elles produisent sont tous déterminés, on en a d'a- » bord pour garant cette ancienne & longue suite d'observation qui a » placé la conscience à la poitrine, les Grecs y plaçoient même le bon » sens; or il est évident qu'à la poitrine il n'y a pas d'autre organe que » le diaphragme auquel on puisse attribuer ces propriétés dont on sait » bien que le cœur n'est pas susceptible. Les Anciens à la vérité n'ont » pas vû que le diaphragme est le centre de toutes nos forces, quoiqu'il » soit pourtant moins aisé de s'appercevoir qu'il est celui de toutes nos » sensations. Aucune sensation faite dans le cerveau (*page* 182) ne peut » devenir sentiment qu'autant que ses vibrations se sont étendues jusqu'au » centre diaphragmatique «.

Il paroit par cet exposé fidele qu'à la région épigastrique il se trouve des organes très-sensibles, que ces organes étant placés au centre du corps ils correspondent à tous les autres organes & à toutes les parties, de même que du centre d'un cercle on peut tirer une infinité de rayons qui tendent à la circonférence. Mais nous croyons que c'est envain qu'on cherche à fixer un siége immédiat aux sensations. Nous l'avons dit, tout organe vivant est doué de sentiment & la fibre vivante est sensible. La partie organisée & vivante qui reçoit immédiatement l'impression est le siége immédiat de l'impression, & ce n'est que par contre-coup ou simpathie que l'estomac ou le diaphragme souffrent dans ce moment.

Van-Helmont, fait pour adopter les opinions les plus singulieres, Systême de

Van-Helmont. approche beaucoup de ce dernier ſiſtême (*s*). Il place le ſiége de l'ame & le principe du ſentiment dans le *cardia* ou orifice ſupérieur de l'eſtomac (*t*). C'eſt, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux eſt le principe de la vie (*u*). L'ame immortelle eſt intimement unie à l'ame ſenſitive; elles doivent occuper la même place (*x*). Il cherche à confirmer ſon opinion par l'expérience. Après avoir gouté du Napel, ajoute-t-il, je me ſuis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne ſe faiſoient plus dans ma tête, comme de coutume, mais j'ai ſenti avec admiration & très-diſtinctement que tout cela ſe paſſoit du côté de mes entrailles & s'étendoit vers l'orifice de l'eſtomac (*y*). Cet Auteur qui venoit de prendre un poiſon qui donne des vertiges, ne s'apperçoit pas qu'il débite un ſonge pour une réalité, & qu'il ne fait que ſuivre le torrent de ſon imagination trop vive & contre laquelle il n'étoit jamais en garde.

Syſtême de l'harmonie préétablie. C'eſt ici le lieu de parler du ſiſtême du ſavant & profond *Leibnitz*, qui croyant qu'il étoit plus digne de la majeſté divine d'établir plutôt une *correſpondance* entre les corps & les eſprits qu'une *influence*, a, ſuivant ſes propres expreſſions, imaginé des *eſpéces d'automates ſpirituels*, capables de force, d'action & de ſentiment, qui ne ſont dans leurs principes que les atômes indiviſibles d'*Epicure*, les monades de *Platon*, les natures plaſtiques des Péripatéticiens. Il n'en diſconvient pas lui-même. Ecoutons-le, car pluſieurs en ont fait mention ſur la foi d'autrui, & ſans connoitre ſes ouvrages, ce qui l'a ſouvent rendu ridicule & inintelligible.

» Il eſt impoſſible, dit-il dans ſon premier mémoire (*z*), de trouver

(*s*) Joan. Bapt. Van-Helmont *Ortus Medicinæ* id eſt, *initia phyſicæ inaudita. Progreſſus Medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam.* Amſtetodami. Elzevir 1648. *in-4°.*

(*t*) *Sic in hominis medio corporis trunco, eſt ſtomachus qui nedum ſaccus vel pera eſt, aut ciborum olla: ſed in ſtomacho præſertim ejus orificio, tanquam centrali puncto atque radice, ſtabilitur evidentiſſimè principium vitæ, digeſtionis ciborum, & diſpoſitionis eorumdem ad vitam.* De ſede animæ. pag. 289.

(*u*) *Saltem primi motus, ſive impetus, qui in noſtrâ non ſunt poteſtate, jamdudum admittuntur contingere circà orificium ſtomachi, & furſum ad caput ſcandere. Certum eſt autem omnem motum primùm à centro incipere, adeoque centrum animæ eſſe ubicumque ſentitur conceptuum initium.* ibid. pag. 291.

(*x*) *Tum enim anima ſenſitiva motivaque datur, eaque nec alibi ſtabulatur, quam in radice, quâ omne ſibi deinceps fomentum præparat.* ibid. pag. 290.

(*y*) *De ideâ demente*, pag. 279. Cette hiſtoire eſt trop longue pour être rapportée ici, mais elle mérite d'être lue.

(*z*) *Siſtême nouveau de la nature & de la communication des ſubſtances, auſſi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps*, par M. D. L. c'eſt-à dire par *Godefroi Guillaume Leibnitz*. Ce ſont deux Mémoires de ſix ou huit pages chacun inſeré dans le Journal des Savans du 27 Juin & du 4 Juillet 1695. Voyez auſſi l'éclairciſſement du nouveau Siſtême de la communication des ſubſtances pour ſervir de réponſe à ce qui en a été dit dans le Journal des Savans du 12 Septembre 1695, par M. S. F. c'eſt-à-dire, par M. Foucher, *Journal des Savans* du 2 & du 12 Avril 1696. C'eſt dans ce Mémoire que *Leibnitz* commence à donner le nom d'*Harmonie préétablie aux efforts qui ſont proprement dans la ſubſtance, & à ce qui s'enſuit dans les autres.* Nous ne connoiſſons pas d'ouvrage particulier de ce ſavant Métaphyſicien où ſoit établi ce fameux Siſtême ſi ſouvent cité & ſi ſouvent refuté. Ce n'eſt que dans les journaux que *Leibnitz* l'a produit & s'eſt défendu ſouvent avec avantage à ce ſujet. On peut conſulter les Diſſertations ſuivantes qui ſont toutes de notre Auteur.

Remarques ſur l'Harmonie de l'ame & du corps. *Hiſtoire des Ouvrages des Savans*, Février 1696. *pag.* 274.

Eclairciſſement des difficultés que M. *Bayle* a trouvé dans le Siſtême nouveau de l'union de l'ame & du corps. *Hiſt. des Ouvrages des Savans*, Juillet 1698. *pag.* 329.

Conſiderations de *Leibnitz* ſur les principes de vie & ſur les natures plaſtiques. *ibid.* Mai 1705. *pag.* 222.

» les principes d'une véritable unité dans la matiere seule, ou dans ce » qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection, ou amas de » parties à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir sa réalité que des » unités véritables qui viennent d'ailleurs, & ne sont autre chose que les » points dont il est constant que le contenu ne sauroit être composé ; » donc pour trouver ces unités réelles, on est contraint de recourir à » un atôme formel, puisqu'un être matériel ne sauroit être en même » tems matériel & parfaitement indivisible, ou doué d'une véritable » unité. Il fallut donc rappeller les *formes substancielles* si décriées au- » jourd'hui, mais d'une maniere qui les rendit intelligibles, & qui sé- » parat l'usage de l'abus qu'on en a fait. Je trouvai donc que leur nature » consiste dans *la force*, & que de cela s'ensuit quelque chose d'ana- » logique *au sentiment & à l'appetit*; & qu'ainsi il falloit les concevoir » à l'imitation de la notion que nous avons des ames. *Aristote* les appelle » *Entélechies premieres*, je les appelle peut-être plus intelligiblement *for-* » *ces primitives* qui ne contiennent pas seulement l'acte ou le comple- » ment de la possibilité, mais encore une activité originale . . . . . Elles » sont les *atomes de substance*, c'est-à-dire, les unités réelles & absolu- » ment destituées de parties, qui sont les sources des actions & les pre- » miers principes absolus des choses, & comme les derniers élémens de » l'analyse des substances. On pourroit les appeller points métaphysi- » ques ; ils ont *quelque chose de vital*, & une espéce de *perception*, & » les *points mathématiques* sont leurs *points de vue* pour exprimer l'uni- » vers . . . . . Sans eux il n'y auroit rien de réel, puisque sans les véri- » tables unités il n'y auroit point de multitude «.

Leibnitz auroit pû s'en tenir à ce principe pour expliquer la sensibilité de la matiere organisée sans y admettre la présence de l'ame spirituelle. Ce sistême auroit été trop dangereux & favoriseroit trop le matérialisme ; ce que ne prétendoit pas assurément notre Auteur qui a écrit si bien sur la spiritualité & la liberté de l'ame, sur la bonté & la puissance de Dieu. D'ailleurs, il y auroit petition de principes en formant de parties sensibles les êtres dont on veut expliquer la sensibilité. Il a voulu encore pénétrer plus avant & découvrir les loix de l'union de l'ame & du corps. Voici comment il s'explique à ce sujet dans le Journal des Savans du 4 Juillet 1695. pag. 302.

» Etant obligé d'accorder qu'il n'est pas possible que l'ame, ou quel- » qu'autre véritable substance puisse recevoir quelque chose par dehors, » si ce n'est par la toute puissance divine, je fus conduit insensible- » ment à un sentiment qui me surprit, mais qui paroit inévitable & qui » en effet a des avantages très-grands & des beautés très-considérables.

Réponse aux objections que l'Auteur du Livre de *La Connoissance de soi-même* (Don *François Lamy* Bénédictin) a faites contre le Sistême de l'Harmonie préétablie. *Supplément du Journal des Savans*, Juin 1709. *pag.* 275.

Lettre de M. *Leibnitz* à M. *Des Maizeaux* sur son Sistême de l'Harmonie préétablie. *Histoire critique de la Republique des Lettres* de M. *Masson*, *tom.* 2. *pag.* 72.

Réponse aux Réflexions contenues dans la seconde édition du Dictionnaire de *Bayle*, article *Rorarius*, sur le Sistême de l'Harmonie préétablie. *ibid. pag.* 78.

» C'eſt qu'il faut donc dire que Dieu a créé d'abord l'ame ou toute autre » unité réelle, en ſorte que tout lui naiſſe de ſon propre fonds, par » une parfaite *ſpontanéité* à l'égard d'elle-même, & pourtant avec une » parfaite *conformité* aux choſes de dehors. Et qu'ainſi nos ſentimens in- » térieurs, c'eſt-à-dire qui ſont dans l'ame même, & non dans le cer- » veau, ni dans les parties ſubtiles du corps, n'étant que des phéno- » ménes ſuivis ſur les êtres externes, ou bien des apparences véritables » & comme des ſonges bien reglés, il faut que ces perceptions internes » dans l'ame même lui arrivent par ſa propre conſtitution originale, » c'eſt-à-dire par la nature repréſentative (capable d'exprimer les êtres » hors d'elle par rapport à ſes organes) qui lui a été donné dès ſa créa- » tion, & qui fait ſon caractere individuel. Et c'eſt ce qui fait que cha- » cune de ces ſubſtances repreſentant tout l'univers à ſa maniere, & ſui- » vant un certain point de vue; & les perceptions ou expreſſions des » choſes externes arrivant à l'ame à point nommé, en vertu de ſes pro- » pres loix, comme dans le monde à part, & comme s'il n'exiſtoit rien » que Dieu & elle...... il y aura un parfait accord entre toutes ces » ſubſtances, qui fait le même effet qu'on remarqueroit ſi elles commu- » niquoient enſemble par une tranſmiſſion des eſpéces, ou des qualités » que le vulgaire des Philoſophes imagine. De plus la maſſe organiſée, » dans laquelle eſt le point de vue de l'ame, étant exprimé plus pro- » chainement, & ſe trouvant prête à agir d'elle-même ſuivant les loix » de la machine corporelle dans le moment que l'ame le veut, ſans que » l'un trouble les loix de l'autre, les eſprits & le ſang ayant juſtement » alors les mouvemens qu'il leur faut pour répondre aux paſſions & aux » perceptions de l'ame, c'eſt ce rapport mutuel reglé par avance dans » chaque ſubſtance de l'univers, qui produit ce que nous appellons leur » communication, & qui fait uniquement *l'union de l'ame & du corps.* » Et l'on peut entendre par-là comment l'ame a ſon ſiége dans le corps » par une préſence immédiate qui ne ſauroit être plus grande, puiſqu'elle » y eſt comme l'unité eſt dans le reſultat des unités, qui eſt la multi- » tude «.

Tout ceci eſt fort ſubtile & paroit un peu obſcur, mais *Leibnitz* a expliqué ſa penſée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement (&) : c'eſt-à-dire, qu'il ſuppoſe que ſelon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit ſentir la faim à une telle heure; & que ſelon les loix qui reglent le mouvement de la matiere, le corps qui eſt uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il eſt modifié quand l'ame a faim.

» Dieu, ajoute-t-il dans un autre ouvrage (w), a créé l'ame d'abord » de telle façon qu'elle doit ſe produire & ſe repréſenter par ordre ce

(&) Hiſtoire des Ouvrages des Savans. Février 1696. pag. 274 & 275 citée ci deſſus.

(w) Eſſais de Théodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme & l'origine du mal, *tom. 1. page 552. de l'édition de Lauſanne, 1760. en 2. vol. in 12. de 600 pages chacun. Leibnitz* parle ſouvent avec complaiſance de ſon Siſtême de l'*Harmonie préétablie*, dans cet ouvrage. *Voyez la page 585.* & dans

» qui se passe dans le corps; & le corps aussi de telle façon qu'il doit » faire de soi-même ce que l'ame ordonne. De sorte que les loix qui » lient les pensées de l'ame dans l'ordre des causes finales & suivant l'é» volution des perceptions, doivent produire des images qui se rencon» trent & s'accordent avec les impressions des corps sur nos organes; » & que les loix des mouvemens dans les corps qui s'entresuivent dans » l'ordre des causes efficientes se rencontrent aussi & s'accordent telle» ment avec les pensées de l'ame que le corps est porté à agir dans le » tems que l'ame le veut.

Réfutation de l'harmonie préétablie.

» Je considere, dit *Bayle* (*a*), ce nouveau sistême comme une con» quête d'importance qui recule les bornes de la Philosophie. Nous n'a» vions que deux hypothéses, celle de l'école & celle des Cartésiens, » l'une étoit une *voie d'influence sur les corps*, l'autre étoit une *voie d'assi*» *stance*, ou de causalité occasionnelle. On ne peut rien imaginer qui » donne une plus haute idée de l'intelligence & de la puissance de l'Au» teur de toutes choses que la *voie de l'harmonie préétablie*; mais je n'y » conçois aucune possibilité. Il y a autant de difficultés dans ce sistême » que dans celui des causes occasionnelles. La spontanéité de l'ame est » incompatible avec les sentimens de douleur & en général avec toutes » les perceptions qui lui déplaisent. Enfin comme il suppose avec beau» coup de raison que toutes les ames sont simples, on ne sauroit com» prendre qu'elles puissent être comparées à une pendule, c'est-à-dire, » que par leur constitution originale elles puissent diversifiér leurs opé» rations en se servant de l'activité spontanée qu'elles recevroient de » leur créateur. On conçoit clairement qu'un être simple agira toujours » uniformement si aucune cause étrangere ne le détourne. S'il étoit » composé de plusieurs piéces comme une machine, il agiroit diversement » parce que l'activité particuliere de chaque piéce pourroit changer à » tout moment le cours de celle des autres; mais dans une substance » unique où trouverez-vous la cause du changement d'opération «.

On peut se contenter des raisons de *Bayle*, en y joignant les remarques subtiles dans lesquelles il examine ce qu'auroit été l'ame & ce qu'auroit été le corps de César dans le sistême de l'harmonie préétablie. Elles sont suffisantes pour dissuader tous ceux qui tiendroient encore au parti de *Leibnitz*, qui de son vivant a lutté contre les plus fameux adversaires: Le célébre *Arnaud*, le P. *Lami* Bénédictin (*b*), *Nicolas Hartzoëker* (*c*), *Samuel Clarcke* & plusieurs autres Philosophes modernes égaux au moins en mérite & en génie à ceux qu'avoient enfantés autrefois Athénes & Rome. Comparez la naissance de l'hypothése de *Leibnitz* à l'établisse-

le tome 2. *les pages* 139. 266. 301. 390. Voyez aussi l'exposition qu'en a fait M. le Chevalier *De Jaucourt*; elle se trouve pag. 178 de la vie qu'il a donné de *Leibnitz*. Cette vie est mise à la tête des *Essais de Théodicée*, de l'édition que nous citons.

(*a*) Dictionnaire historique & critique, par *Pierre Bayle*, cinquieme édition, Amsterdam 1734. Article *Rorarius*, note L. Voyez aussi la note H.

(*b*) Les principales difficultés qu'il a fait contre ce sistême, se trouvent renfermées dans le II. *Traité de la Connoissance de soi-même*, depuis la page 225, jusqu'à la page 243. *édit. de Paris* 1699.

(*c*) Recueil de plusieurs piéces de Physique.

ment d'une nouvelle république au centre des états les plus puissans. Chaque Roi voisin lui déclare la guerre, les généraux lui livrent bataille tantôt avec succès, tantôt avec perte. La république succombe enfin sous le nombre, mais il lui reste toujours la gloire de la fierté de son projet, de l'intrépidité de ses entrepises, de la fermeté de sa défense. Toutes ces disputes métaphysiques nous écarteroient trop loin de notre sujet, qu'il nous suffise d'avoir découvert les sources & d'y renvoyer ceux qui voudront puiser de plus amples détails.

Systême par lequel on prétend expliquer la sensibilité par l'écriture.

Après avoir exposé tant de sistêmes ingénieux, parlerons nous de celui d'un certain Philosophe moderne qui a prétendu rendre raison de tous les phénoménes de la Physique par l'Ecriture Sainte (*d*). Pour expliquer la maniere dont nous sentons, il suppose dans tous les animaux une ame sensitive : ce qui est déja une pétition de principe. L'ame sensitive des animaux, dit-il, est une lumiere (*e*) dont les rayons ont été approchés proportionnellement & imprimés du caractere qu'il a plu à la toute puissance divine pour constituer chaque espéce d'animal en particulier. Cette ame, comme un soleil vital, a son siége principal dans le cœur de tous les animaux, d'où elle envoie ses rayons spécifiques & vitaux par toutes les parties de l'animal : ce qui est très-possible, puisqu'elle jouit de la prérogative de la lumiere qui a une vertu infinie de produire & de multiplier ses rayons.

C'est cette lumiere tenant, selon lui, le milieu entre la substance corporelle & la substance spirituelle, qui communique les sentimens du corps à l'ame, & les mouvemens de l'ame au corps. Selon lui aussi, le principe des sensations est dans le cœur; opinion que nous avons deja refutée. Enfin, selon lui, cette lumiere au bout d'un certain tems doit se décomposer & retourner à son principe qui est le soleil, la lune ou le feu centrique : de même que le corps qui a été fait d'eau, retourne en eau pour la plupart, & cette eau retourne à son origine qui est la mer, à la reserve du peu de poussiere qui demeure comme un levain pour reformer le corps de l'homme, lorsqu'il plaira à la toute puissance divine de le ressusciter.

Cet Auteur pense d'une façon trop singuliere pour n'être pas en garde contre sa doctrine. Celui qui soutiendroit, comme lui, que la terre est immobile & qui refuteroit la pesanteur de l'air, seroit renvoyé au siécle d'*Anaxagore* & de ceux qui admettoient l'horreur du vuide. Chacun sent aujourd'hui combien les principes avancés sont bisarres, & que la matiere, quelque divisée qu'elle soit, est toujours matiere à l'égard de l'esprit. Ainsi la lumiere n'a pas plus de privilége pour agir sur l'ame, qu'un boulet de canon. Ce sistême tombe en ruine de ce seul coup.

(*d*) Nouveaux Essais de Physique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte, *à Paris* 1684 & 1701. 2. *vol. in* 12.

(*e*) *Tom.* I. *Chap.* 8. *pag.* 101. Il se trouve fondé sur ce passage de S. Jean: *In ipso vita erat, & vita erat lux hominum. Joan. cap.* 1.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DE L'IMAGINATION.

LA perception que nous avons des objets en leur présence est un sentiment : mais il est en nous *une force de reproduire ces perceptions pendant l'absence des objets*. Cette faculté s'appelle *Imagination*. Ces représentations, ou ces images des objets absens s'appellent *Idées*. Il est évident que les corps souffrent, ou agissent dans cette partie de l'entendement ; mais quelle est la maniere dont ils souffrent, ou agissent ? C'est le nœud qui a fort embarrassé les Philosophes, & qui les a fait tomber dans une multitude de contradictions, comme nous le ferons voir après que nous aurons exposé notre sentiment. Définition de l'imagination.

ARTICLE I.

MÉCHANISME DE L'IMAGINATION.

DIEU seul est la cause efficiente de nos idées, parce qu'il est le seul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir sur les esprits & sur les corps; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames qu'en conséquence des dispositions de nos corps : les dispositions de nos corps sont donc les causes occasionnelles de nos idées. Partant de ce terme nous allons chercher le méchanisme de nos corps qui fait que nous pensons. Pour y parvenir posons quelques principes. Cause efficiente & causes occasionnelles des idées.

Nous avons vû que les sensations se faisoient dans toute l'habitude de nos corps, & qu'il y avoit des organes particuliers pour des sensations particulieres. Mais l'imagination se passe dans la tête seule, & l'homme le moins lettré s'apperçoit bien, qu'il ne pense ni du bras, ni de la jambe. De même qu'il faut que les organes soient sains & entiers pour avoir l'aptitude de recevoir les impressions; de même aussi il faut que le cerveau soit bien conformé & d'une bonne constitution, ne soit ni comprimé, ni enflammé, jouisse d'une santé parfaite pour recevoir & reproduire des images conformes aux objets, sans cela il n'a point d'idées, ou il n'enfante que des rêves & des chimeres. Organe de l'imagination.

Il y a une imagination indépendante de nous, & une imagination qui paroit volontaire.

I°. Par cette imagination indépendante de nous, il est vraisemblable que nous ne sommes pas un moment de la vie sans penser. Souvent nous Imagination involontaire.

nous surprenons réfléchissant involontairement sur les objets ; souvent il se réveille des idées dans nos ames sans aucune participation de leurs volontés ; souvent nous faisons tous nos efforts pour rejetter certaines images qui reviennent sans cesse malgré nous, & qui nous f. iguent. Cette imagination involontaire vient sans doute de ce que les organes qui jouissent de toute leur action tonique, qui sont sensibles & vivans, sont ébranlés en l'absence des objets par le cours naturel du sang, de la même maniere qu'ils le seroient par la présence de ces objets. Au moyen de cet ébranlement ils réveillent dans l'ame les idées archétypes qu'elle a déja reçues des sens lorsqu'ils ont été frappés par la présence des objets. Ce n'est pas une commotion brusque comme dans les sensations directes, ce n'est pas une commotion vive comme dans les sensations réfléchies, mais c'est un mouvement doux & continué qui nous avertit sans cesse de notre maniere d'exister actuelle, & qui nous invite à considerer avec attention les rapports de notre existence avec celle des autres êtres. Ces mêmes choses arrivent lorsque nous dormons, nous rêvons, nous sommes en délire : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

Imagination volontaire.

II°. Par l'empire de la volonté nous portons toute notre attention aux mouvemens qui se passent au dedans de nous-mêmes. Cette attention libre de notre part semble jetter un calme sur les sens extérieurs, &, si elle est forte, semble souvent les faire taire. Une personne fortement livrée à ses méditations ne voit plus les objets présens, n'entend plus les corps sonores qui frappent ses oreilles. Cette attention dépendante de la volonté modifie donc différemment le cours naturel du sang & des liqueurs, change donc le ton des organes puisqu'ils cessent d'être sensibles dans cet instant à l'impression des objets environnans ; puisque souvent le mouvement du cœur augmente & que le sang s'échauffe ; puisque la sécrétion de la bile est suspendue, la digestion interrompue, la respiration plus pressée. C'est dans ces momens de recueillement, ou de paix de ces sens extérieurs que l'ame amasse toutes ses images, les compare, les met en ordre, les unit & les décompose quelquefois de façon qu'on n'apperçoit plus leur filiation, ni les nuances par où elles ont passé, & qu'on les regarde comme toutes spirituelles. Ce sont-là les idées qu'on attribue ordinairement à l'*intelligence* & au *génie*. Par le moyen de la volonté, ou par cette attention volontaire nous nous rappellons encore les idées que nous avons deja eues : c'est ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

En effet notre esprit relativement au tems s'applique d'abord au present, se rejette souvent sur le passé, & s'élance quelquefois avec impétuosité sur l'avenir. Dans le premier cas c'est *perception ;* dans le second c'est *mémoire, souvenir, réminiscence ;* dans le troisieme c'est *imagination proprement dite, prévoyance, intelligence.* Les deux premieres facultés ont pour objet la réalité même des choses existantes, ou qui ont existé.

La troisieme faculté roule sur la possibilité des choses futures lesquelles peuvent tout aussi bien n'être pas, qu'elles peuvent être (*a*). La connoissance du present fait le peuple, celle du passé fait le savant, celle de l'avenir fait l'homme intelligent & de génie : car le peuple sent où il est, le savant sait d'où il vient, l'homme supérieur prévoit où il doit aller, & voit même où il va.

Distinction des idées en simples & composées.

Toutes les idées soit dépendantes, soit indépendantes de la volonté sont, quant à leur nature, ou *simples*, ou *composées*. La couleur, l'odeur, le froid, le chaud peuvent faire une impression tellement unique sur nous, qu'elle ne puisse être distinguée en différentes idées. Mais ces idées distinctes peuvent être unies ensemble, & alors ce sont des idées composées. C'est ainsi qu'en considerant une ligne on peut faire attention à sa longueur, à sa largeur, & à sa profondeur.

Trois sources des idées.

Ces idées ont trois moyens pour se faire connoitre à nous; 1°. un seul ou plusieurs sens ; 2°. la réflexion ; 3°. les sensations & la réflexion jointes ensemble (*b*).

Idées simples qui viennent des sens. Méchanisme qui les produit.

Premierement il y a des *idées simples* qui n'entrent que par un seul sens, lequel est si particulierement disposé à recevoir l'impression qui les communique, qu'il est impossible de s'en procurer aucune notion par tout autre sens. Les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, les qualités tactiles sont des idées spéciales introduites par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & le toucher. Le méchanisme qui les produit est entierement uniforme & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la sensation. C'est aux seuls nerfs ophtalmiques que nous sommes redevables des idées de lumiere & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acoustiques les idées des sons, & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce sont les nerfs du palais & de la langue qui nous donnent les notions des saveurs. Ce sont enfin les nerfs qui se distribuent à la peau, qui nous font appercevoir les qualités tactiles. Ces vérités sont puisées dans la nature même : car lorsque nous voulons nous représenter un objet, nous fermons les yeux, & l'image nous en est si intime qu'on la croiroit peinte sur la retine. Imaginons nous quelque son ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons nous à nous rappeller quelque gout ? alors il se fait dans les nerfs du palais une légere constriction qui fait couler quelquefois la salive plus abondamment, desorte que toute la bouche en est arrosée. Pensons nous à quelque objet qui peut reveiller la concupiscence ? aussitôt les nerfs qui se distribuent aux parties génitales, sont irrités & déploient tout leur ressort. Preuves sensibles que le méchanisme général qui excite les idées produites par les sens, est le méchanisme inverse de celui qui produit les sensations directes, & le même, quoiqu'un peu modifié de celui qui produit les sensations réflechies.

(*a*) *Phantasiologie*, ou Lettres Philosophiques sur la faculté imaginative, à *Oxfort*. (*Paris*) 1760. *pag.* 37 & *suiv.*

(*b*) Essai Philosophique concernant l'Entendement humain par *Locke*, traduit de l'Anglois par M. *Coste*. Amsterdam 1750. *liv.* 2. *chap.* 3.

Suivant ces principes, on rendra facilement raison pourquoi un aveugle, ou un sourd de naissance ne peuvent avoir, ou recevoir aucune idée de couleur, ou de son, puisqu'ils sont privés, ou qu'ils vivent comme s'ils étoient privés des organes qui seuls auroient pû leur fournir les idées archétypes des choses. On resoudra encore une multitude de problêmes métaphysiques qu'il seroit trop long de détailler ici.

Les *idées simples* qui viennent à l'esprit par plus d'un sens, sont celles de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos. Toutes ces choses font impression sur les yeux & sur l'organe de l'attouchement; desorte qu'on peut également par le moyen de la vue & du toucher recevoir les idées de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos des corps (*c*). Nous avons déja dit que toutes ces façons de sentir se rapportoient au tact; ainsi nous pourrons juger par plusieurs sens particuliers de quelques manieres d'être communes des objets.

Idées simples qui naissent de la réflexion.

Secondement il y a des *idées simples* qui nous viennent par la *réflexion*. Les corps organisés ayant été frappés par les objets extérieurs en fournissent à l'ame des représentations. Alors l'ame se repliant pour ainsi-dire sur elle-même, & considerant ses propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir, tire de-là de nouvelles *pensées* qui sont aussi propres à être les objets de ses contemplations, que les idées qu'elle reçoit du dehors. C'est de-là que nous viennent le *discernement* & la *conception* des choses. On pourroit appeller *pensées* les resultats de cette faculté; tandis qu'on nommeroit *idées* les représentations formées par les objets. Ces connoissances appartiennent tellement à l'*intelligence*, qu'il faudroit développer avec une grande exactitude la nature de cette opération, pour en avoir une notion plus complette : ce qui tient plus à une métaphysique très-subtile, qu'au plan que nous voulons suivre dans cet ouvrage. Ce seroit un chapitre à faire séparément, ou après avoir examiné comment l'esprit qui s'est appliqué au present, se replie sur le passé, & se represente des choses qu'on n'a jamais vues ni entendues; comment il se fait des images qu'aucun objet ne trace, qu'aucun objet ne rappelle puisqu'elles ne sont que possibles, qu'elles n'existent pas & n'existeront peutêtre jamais. C'est au possible ou l'esprit doit s'arrêter, s'il passe ce possible, il s'égare dans l'absurde, il se perd dans les nues ou dans des objets chimériques, il fait des châteaux en l'air, il s'évapore, ses idées n'ont point de corps, de solidité, de consistance : c'est un insensé qui excite les ris, ou la pitié.

Idées simples qui naissent des sens & de la réflexion.

Troisiemement il y a des *idées simples* qui viennent par sensation & par réflexion. Ces idées peuvent être mises pour la plupart au nombre des passions, puisqu'elles reconnoissent le plaisir & la douleur pour principe. Leur méchanisme sera suffisamment exposé lorsque nous traiterons de la volonté. Qu'il nous suffise de dire ici qu'elles intéressent toutes la conservation de l'être, ou qu'elles ont un intérêt avec le bien être : de-là vient la patience, l'opiniatreté, l'intrepidité qu'elles inspirent, de ma-

(*c*) *Id.* liv. 2. chap. 5.

niere que souvent on croiroit qu'elles ôtent la sensibilité, ou du moins qu'elles sont en force égale avec elle. Nous lisons dans presque tous les Auteurs de l'Histoire de France, que dans les cinq premiers siécles de la monarchie Françoise, plusieurs se sont soumis aux épreuves terribles du feu, du fer chaud, de l'eau froide, soit pour soutenir leur innocence attaquée, soit pour ne pas reveler des crimes qui leur auroient mérité la mort. On en a vû même qui devenus pour ainsi dire insensibles à la douleur se faisoient un metier de s'y exposer, & se louoient pour d'autres qui n'avoient pas assez de fermeté pour tenter ces épreuves insensées (*d*). Si, sans jetter les yeux sur des coutumes introduites dans des siécles barbares, nous portons nos regards sur ce qui se passe de nos jours dans le cours d'une procédure criminelle, combien verrons nous d'hommes soit coupables, soit innocens, qui, par un amour invincible pour la vie, ont resisté aux tortures de la question, sans faire l'aveu qu'on vouloit leur extorquer par une cruauté consacrée par l'usage de la plus grande partie des nations (*e*).

Les martirs s'exposoient aux derniers supplices pour soutenir la vérité de la religion. Ils méprisoient la mort la plus douloureuse dans la vue de parvenir à une félicité éternelle. Dans ce monde même y a-t-il quelque félicité sans la réflexion?

O trop heureux le Laboureur
S'il connoissoit tout son bonheur (*f*).

Parlerons nous ici des nations entieres telles que les Hurons, les Iroquois, les Galibis & autres peuples de l'Amérique. On croiroit leurs ames placées audessus de la douleur & de la mort. On ne sauroit lire sans étonnement avec quelle intrepidité, & presque insensibilité, ils bravent leurs ennemis qui les rotissent à petit feu & les mangent par tranches. Si ces peuples pouvoient garder les avantages du corps & du cœur, & les joindre à nos connoissances, ils nous passeroient de toutes les manieres, dit M. *Leibnitz* (*g*), ils seroient par rapport à nous ce qu'un géant est à un nain, une montagne à une colline. Tout ce qu'une merveilleuse vigueur de corps & d'esprit, ajoute-t-il, fait dans ces sauvages entêtés d'un point d'honneur des plus singuliers, pourroit être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien assaisonnées, par une joie dominante fondée en raison, par un grand exercice à conserver une certaine présence d'esprit au milieu des distractions & des impressions les plus capables de le troubler. Une telle école, mais pour un meilleur but, seroit bonne pour les Missionnaires qui voudroient rentrer

(*d*) Ces épreuves étoient fort en usage sous le reg de *Charles le Chauve*. Voyez l'Histoire général. d. France, par *Scip.on D.pleix*, e.. 5 *vol. in-fol.* a Paris, sixieme édit *tom.* 1. *pag.* 487 Histoire de France par l. Pere *Daniel* en 17. *vol. in*-4°. Paris 1765. *tom.* 2. *p. g.* 401.

(*e*) Voyez la-dessus le Traité des délits & des peines, t.duit de l'Italien par M. l'Abbé *Morel*, à Lausanne 766. *vol in*-12. *pag.* 67.

(*f*) *O fort.natos nimium s.a si bona norint. Agricolas. V.rgil. Georgic lib.* 2. *vers.* 457.

(*g*) Essais de Théodicée, *tom.* 2. *pag.* 221; voyez les pages suivantes.

dans le Japon. Les Gymnosophistes des Indiens avoient peutêtre quelque chose d'approchant ; *Calanus* qui donna au grand *Alexandre* le spectacle de se faire bruler tout vif, avoit sans doute été encouragé par de grands exemples de ses maîtres, & exercé par de grandes souffrances à ne point redouter la douleur. Les femmes de ces mêmes Indiens qui demandent encore aujourd'hui d'être brulees avec les corps de leurs maris, semblent tenir du courage de ces anciens Philosophes de leur pays. Je ne m'attens pas qu'on fonde sitôt un ordre religieux dont le but soit d'élever l'homme à ce haut point de perfection : de tels gens seroient trop audessus des autres, & trop formidables aux puissances. Comme il est rare qu'on soit exposé aux extrêmités où l'on auroit besoin d'une si grande force d'esprit, on ne s'avisera gueres d'en faire provision aux dépens de nos commodités ordinaires, quoiqu'on y gagneroit incomparablement plus qu'on y perdroit.

Après tant d'exemples généraux, citerons nous les exemples particuliers de *Mucius Scévola* qui se brula la main avec tant de constance pour se punir de la méprise d'avoir percé le Secrétaire du Roi, au lieu d'avoir assassiné *Porsenna* (*h*) ; d'un Précepteur des pages à la Cour d'Osnabrug, qui mit le bras dans la flamme, & pensa avoir la gangrene, pour montrer que la force de son esprit étoit plus grande, qu'une douleur fort aiguë (*i*). Il nous suffit d'avoir prouvé qu'il y avoit des idées filles & meres quelquefois des passions, qui ont une aussi grande force que celles qui nous sont fournies par les sensations seules : de maniere qu'elles semblent subjuguer les sens & les faire taire. Elles paroissent avoir un méchanisme inverse de celui qui produit les sensations mixtes : car dans les sensations mixtes ce sont des mouvemens intérieurs qui procurent en l'absence des objets les mêmes impressions qui auroient été excitées en leur présence, au lieu que dans les idées simples qui viennent par les sens & par la réflexion, ce sont des mouvemens intérieurs qui font taire & absorbent la sensibilité.

Origine des idées composées.

Les idées *composées*, ou *complexes* coulent aussi des trois mêmes sources, que les idées *simples*, comme nous l'avons déja avancé.

Idées composées qui viennent des sens.

Premierement l'idée de substance, qui est un amas d'*idées simples* puisque c'est un terme général qui convient à l'homme, au cheval, au fer, à l'eau, &c, est une *idée complexe* qui nous est communiquée par les sens. En effet, nous ne l'attachons qu'aux choses ou étendues ou susceptibles de mouvemens : c'est pourquoi cette idée convient tout ensemble aux corps & aux esprits. Les *idées complexes* n'étant que les resultats combinés de plusieurs sensations, elles ne peuvent être produites que par l'ébranlement de plusieurs fibres nerveuses, ou de plusieurs organes des sens. Alors l'ame qui reçoit plusieurs sentimens, les rassemble guidée par l'harmonie & la convenance de ces impressions, & n'en forme qu'une idée générale. C'est ainsi que d'un très-petit nombre *d'idées simples* il en doit résulter une infinité d'*idées composées* : de même que par le divers

(*h*) Titus Livius, *lib.* 4. *cap.* 2.

(*i*) Essais de Théodicée, *tom.* 2. *pag.* 534.

arrangement des lettres de l'alphabet il en resulte une infinité de mots.

Idées composées qui naissent de la réflexion.

Secondement l'idée de l'infini est une de ces *idées complexes*, qui ne se trouve en nous que par la réflexion. Elle appartient par conséquent à l'*intelligence* dont nous ne parlons pas spécialement dans cet ouvrage, notre dessein étant de donner un traité qui serve plutôt aux Médecins qu'aux Métaphysiciens.

Troisiemement les relations qu'ont certains objets avec d'autres, sont de ces idées composées qui appartiennent aux sens & à la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens; c'est à l'ame à juger si ces perceptions sont semblables, ou dissemblables. Comme ces idées sont un vrai jugement, nous en donnerons le méchanisme lorsque nous traiterons de cette opération de l'entendement.

Distinction des idées en vraies & en fausses est chimérique.

Parmi les distinctions des idées, on apporte celle d'idées vraies & d'idées fausses. Il n'y a pas d'idées fausses en elles-mêmes: car l'idée étant la représentation d'un objet, elle ne peut être que l'image de cet objet, & non pas la représentation d'un autre. Nous avouons cependant que certaines idées peuvent être mal combinées ensemble: alors ce n'est plus fausseté dans l'idée, mais erreur dans le jugement. Nous croyons qu'il vaut mieux distinguer les idées par leur dégré de certitude.

Evidence des idées sensibles.

Il n'y a rien de si évident que les *idées sensibles*, c'est-à-dire, les idées tant simples, que composées qui nous viennent par les sens. Elles ont la même évidence que le sentiment qui les excite. Or on ne peut pas plus douter raisonnablement de la vérité de ce sentiment que de celle de son existence actuelle, & caractérisée par ce même sentiment.

Probabilité des idées réfléchies.

Les *idées réflechies*, c'est-à-dire les *pensées* tant simples que composées qui naissent de la réflexion, n'ont pas la même certitude. Elles sont le produit de l'analise & de la synthése. De-là vient que par la décomposition elles perdent de leur solidité, & par la composition elles perdent de leur clarté. Ainsi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous sont nécessaires au défaut des connoissances directes.

Incertitude des idées mixtes.

Les *idées mixtes*, c'est-à-dire les idées tant simples que composées qui partent conjointement & des sens & de la réflexion, ne sont pas toujours certaines. Souvent les passions nous trompent & nous font voir ce que nous desirons & non pas ce qui est. Souvent aussi ne connoissant pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports, nous courons risque de mal juger avec ces notions incomplettes.

Distinction des idées en claires & en obscure n'est pas exacte.

On donne encore pour différence des idées, leur clarté & leur obscurité. Cette distinction ne nous paroit pas exacte. Les idées ne nous ont été données que pour éclairer les ténebres de notre esprit, & plus nous avons d'idées particulieres sur un objet, mieux nous le connoissons: or le contraire arriveroit s'il y avoit des idées confuses. Au reste si l'on entend par les idées confuses le défaut d'attention aux objets partiels qui sont représentés par les idées complexes, nous admettons des idées confuses; quoiqu'à la rigueur ce ne soit qu'un défaut d'attention qui provient de la foiblesse de l'impression, de même que les idées qu'on

appelle distinctes ont pour cause la force du mouvement qui les excite.

La foiblesse de l'impression a pour principe 1°. le foible mouvement du sang. 2°. Les fibres lâches & distendues des organes. 3°. La difficulté de ces mêmes fibres à se mouvoir par des causes morbifiques. 4°. Le peu d'énergie de la cause mouvante. 5°. Une seule ou plusieurs de ces causes. Ce qui constitue différens degrés dans l'imagination qui pêche par son peu d'activité, & ce qui différencie un esprit lent, d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées distinctes, part aussi de différens chefs. 1°. De l'impetuosité du mouvement de toutes les liqueurs, qui tire son origine de l'efficacité des causes mouvantes nommées ci-dessus. 2°. De la disposition des fibres à se mouvoir qui provient de leur structure, de leur sécheresse, de leur tension, de leur élasticité. 3°. De la facilité qu'elles ont à se mouvoir à cause de certains mouvemens antécédens plusieurs fois répétés. 4°. De la force impulsive de l'objet sur l'organe des sens. 5°. D'une seule ou de plusieurs de ces causes. Ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui se trouvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.

ARTICLE II.

Sentimens de divers Auteurs sur le Méchanisme de l'Imagination.

Il n'y a pas, dit *Ciceron*, d'opinions si ridicules qu'elles puissent être, qui n'aient été avancées par quelque Philosophe (*k*). Il n'y a pas non plus, suivant *Varron*, de songe de malades, si extravagant qu'il puisse être, qui ne soit conforme à quelque opinion philosophique (*l*). Ce qu'il y a d'étonnant c'est que toutes ces absurdités aient trouvé des sectateurs. Il semble que dans l'harmonie des entendemens humains il y ait une consonance par des cordes montées sur le même ton; ensorte que toutes les fois qu'une de ces cordes vient à rendre un son, même bisarre, tous les esprits qui sont à l'unisson éprouvent les mêmes vibrations dans toutes les cordes qui répondent à celle qui a été remuée (*m*). C'est pourquoi *Aristote* donne pour précepte de se servir autant d'argumens apparens, que de solides raisons (*n*); parce qu'il y a des esprits qui sont plus frappés des apparences, que de la réalité.

Sentiment des Péripatéticiens.

Mais ses sectateurs qui sont en trop grand nombre pour être cités, se sont ils servis d'argumens apparens ou solides, lorsqu'il s'est agi d'expliquer la cause efficiente des idées? De tous les objets de dehors, disent-ils,

(*k*) *Sed nescio quomodò nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* De divinat. lib. 2. versus finem.

(*l*) *Postremò nemo ægrotus quicquam somniat tam infandum quod non aliquis dicat Philosophus.* Fragmenta Varronis.

(*m*) Cette pensée est du Docteur *Swift* qui s'en est servi dans un Ouvrage trop badin & trop critique sur un objet aussi sérieux que celui où il veut porter la reforme. *Conte du Tonneau.* sect. 9. pag. 216.

(*n*) *Non solum certis rationibus, sed apparentibus sæpè potius insistere oportet, animumque advertere.* Ethicorum ad Eudemum *lib.* 1. *cap.* 6.

il s'échappe une infinité d'efpéces (*o*) : ces efpéces entrent par les organes & parviennent jufqu'au cerveau qui en tire des copies. Ces efpéces étant matérielles & fenfibles, font rendues intelligibles par l'intellect agent, & reçues par l'intellect patient. C'eft rendre plus obfcure une chofe qui l'étoit déja beaucoup par elle-même. On ne préfenteroit plus de pareils fiftêmes dans un fiécle auffi éclairé que le nôtre.

Sentiment des Académiciens.

Pythagore, *Socrate*, *Platon* (*p*), & toute la fecte des Académiciens ont foutenu que nous apportions en naiffant toutes nos idées, qu'elles étoient nées avec nous & au dedans de nous. *Proclus* plus fubtile, foutient la même opinion (*q*) ; mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numeraires, & les axiomes dont la vérité eft reconnue par tous les hommes & dans tous les fiécles.

Sentiment de *Locke*.

Locke foutient le contraire, & l'on peut dire que c'eft ici fon triomphe. En effet, il prouve invinciblement qu'il n'y a pas de principes gravés naturellement dans nos ames, par la maniere dont nous acquerons nos connoiffances, par l'ignorance de ces principes dans les enfans, les idiots, les fous, les ftupides & certains peuples, par la raifon que ces idées qu'on fuppofe innées ne font connues qu'après qu'on les a propofées, qu'elles ne font pas connues avant toute autre chofe, & qu'elles paroiffent moins dans ceux où elles devroient fe montrer avec plus d'éclat (*r*). Nous renvoyons pour les preuves à l'Auteur même où nous avons puifé ces argumens, & nous penfons qu'il fera difficile de fe retirer fans être convaincu que nous n'avons pas d'idées empreintes primitivement dans nos ames ; à moins qu'on n'entende par ces impreffions naturelles, la capacité qu'ont nos ames de connoitre certaines vérités ; alors il n'eft plus befoin de difputer, chacun avouera que nous apportons en naiffant la difpofition convenable de nos corps pour exciter des idées dans nos ames.

Conjectures fur le fentiment de *Defcartes*.

Quoique *Defcartes* n'ait rien dit que de très-obfcur fur les idées dans fes ouvrages ; il femble approcher de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produit elle-même fes penfées. Mais fi notre ame produit fes penfées, elle les produira ou avant de connoitre, ou après avoir connu, ou dans le tems qu'elle connoit. Or dans tous ces cas la fuppofition eft impoffible. 1°. Un Peintre ne peut repréfenter un objet qu'il ne connoit pas. 2°. Si l'ame connoit elle n'a plus befoin d'idées. 3°. Enfin pour connoitre il faut avoir les moyens de connoitre, donc l'ame ne fe forge pas elle-même fes penfées. Si cela étoit ainfi, quel eft l'obftacle qui empêcheroit un aveugle de naiffance de parler de la lumiere & des couleurs ? fuivant cette hypothéfe il n'y auroit jamais de fous. L'ame, cette noble partie de nous-mêmes, fe formeroit-elle des idées auffi abfur-

(*o*) *Dico igitur rerum effigies, tenueifque figuras mittier ab rebus fummo de corpore earum*, &c. Lucretius. *lib.* 4.

(*p*) *In Memnone* & *Phedro*.

(*q*) Philofophe Platonicien qui vivoit vers l'an 500 de J. C. a donné des commentaires Grecs fur quelques livres de *Platon*.

(*r*) Effai Philofophique fur l'Entendement humain. *Voyez* tout le premier livre.

des & auſſi ridicules, que celles qu'enfantent les cerveaux des maniaques & des phrénétiques.

Sentiment de *Malebranche* & de *Démocrite.*

Si les opinions ne recevoient d'autorité que du génie de leurs auteurs, & des méditations qu'ils ont fait, certainement le ſiſtême du Pere *Malebranche* ſeroit un de ceux qui devroient le mieux ſe ſoutenir. Ce célébre Metaphyſicien, pour contredire tous les autres Philoſophes, avance qu'*il n'y a point d'idées dans les eſprits créés* (*s*), *que nous voyons toutes choſes dans l'être infini, dans Dieu.* Afin d'appuyer ſon ſentiment il accumule différens paſſages de S. *Thomas* & de S. *Auguſtin.* Malgré l'autorité de ces ſaints peres qui cherchoient plutôt à faire de bons chrétiens que de bons phyſiciens, cette opinion a été refutée tant de fois ſi ſolidement, qu'il ſeroit inutile de la combattre ici par de nouveaux argumens (*t*). La raiſon & l'évidence nous convainquent aſſez de la fauſſeté de ce ſiſtême.

Bayle (*u*) fait voir adroitement que le ſiſtême du P. *Malebranche* n'eſt qu'un développement & qu'une réparation du dogme de *Démocrite.* Ce Philoſophe abdéritain enſeignoit que les images qui s'échappent des objets pour ſe préſenter à nos ſens, ſont des émanations de Dieu, & ſont elles-mêmes un Dieu, & que l'idée actuelle de notre ame, eſt un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette penſée à dire que nos idées ſont en Dieu & qu'elles ne peuvent être les modifications d'un eſprit créé? Ne s'enſuit-il pas de-là que nos idées ſont Dieu lui-même?

Sentiment d'*Abélard.*

Suivant le P. *Bouhours* (*x*), l'infortuné Philoſophe *Abélard* ſe fondant ſur ces paroles de S. *Paul* que *nous voyons maintenant par un miroir & en énigme* (*y*), a fait de l'expreſſion de l'Apôtre une hypothéſe ſinguliere. Il prétend que le malheureux amant d'*Héloïſe* penſoit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête, que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni, & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net qui leur repreſentoit très-diſtinctement les objets (*z*). Le P. *Bouhours*, pour donner un air de vraiſemblance à ce ſentiment, ajoute qu'il vouloit dire ſans doute que » la bile mêlée avec le ſang formoit » dans le cerveau une eſpéce de glace polie & luiſante à laquelle la mé- » lancolie ſervoit comme de fond «. Le commentaire eſt digne du texte. Cependant le P. *Bouhours* ne fait qu'expoſer ici ſa propre doctrine, car il avoit dit plus haut (*pag.* 207.) en ſe demandant d'où viennent les qualités du bel eſprit. » Elles viennent, dit-il, d'un temperament heureux » & d'une certaine diſpoſition des organes: ce ſont des effets d'une tête » bien faite & bien proportionnée; d'un cerveau bien tempéré & rempli

(*s*) La Recherche de la vérité, par N. *Malebranche* Prêtre de l'Oratoire de Jeſus. *Paris* 1762. *en* 4. *vol. in*-12. *tom.* 3. *part.* 2. *chap.* 6.

(*t*) Voyez le Livre *des vraies & des fauſſes idées contre ce qu'enſeigne l'Auteur de la Recherche de la vérité*, par M. Antoine Arnaud *Docteur de Sorbonne. vol. in*-8°. *imprimé à Rouen.* 1723.

(*u*) Dictionnaire Critique. Article *Democrite*, note P.

(*x*) Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par le P. *Bouhours* Jéſuite. in-4°. Paris. 1671. Entretien 4. *Le bel eſprit.* pag. 209.

(*y*) *Videmus nunc per ſpeculum in enigmate.* Epiſtola 1. beati *Pauli* ad Corinthios. *cap.* 13. *verſ.* 12.

(*z*) Nous avons parcouru les œuvres d'*Abélard*, & nous n'y avons pas trouvé la doctrine bifarre qu'on lui ſuppoſe. *Petri Abelardi Philoſophi & Theologi, Abbatis Ruyenſis & Heloiſæ conjugis ejus, primæ paracletenſis abbatiſſæ opera edita à Franciſco Ambœſio equite &c. Pariſiis. in*-4°. de 1200 pages.

» d'une substance délicate ; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par » la mélancolie & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la » pénétration ; la mélancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang » donne l'agrément & la délicatesse . . . . Ces humeurs, toutes matérielles » qu'elles sont, disoit un Philosophe Platonicien, font les beaux génies ; » de même à-peu-près que les vapeurs de la terre font les foudres & » les éclairs. Ce qui veut dire que les esprits du sang & de la bile s'allu- » ment dans le cerveau ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflamme dans » une nuë froide & humide : que les esprits allumés répandent dans la » tête cette *splendeur seche* qui rend l'ame sage & intelligente, selon » *Héraclite* : que comme entre les choses corporelles il n'y a rien qui ait » moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé » que ces esprits, la flamme qui en sort, est la plus subtile, la plus vive » & la plus ardente qui soit dans la nature ; que c'est cette flamme qui » éclaire la raison & qui échauffe l'imagination en même tems ; que c'est » elle qui rend visibles à l'ame les espéces des choses, & qui lui fait voir » tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'est à la lueur de ce » beau feu que l'entendement découvre & contemple les vérités les plus » obscures ; & c'est peutêtre ce feu qui brille dans les yeux des per- » sonnes spirituelles, & qui les distingue des gens stupides, dont les » yeux mornes & sombres marquent assez qu'ils n'ont dans la tête qu'un » feu noir & obscur, plus propre à offusquer l'ame, qu'à l'éclairer «. Nous sommes du sentiment du Pere *Bouhours* qui traite peu après ces idées, de belles visions. Il ne sait si les rêveries des Poetes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces Philosophes.

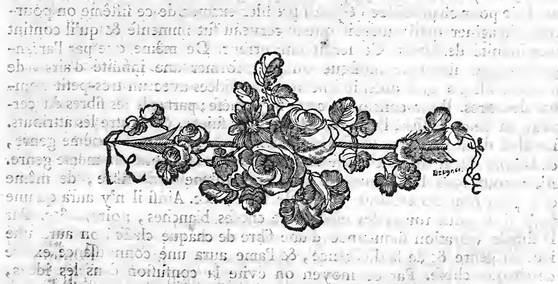
Sentiment de M. *Collet*.

M. *Collet*, dans une Thése qu'il soutint aux écoles de Médecine de Paris, le 27 Janvier 1763, prétend qu'il y a dans le cerveau une fibre destinée pour chaque idée (&). Au premier examen de ce sistême on pourroit s'imaginer qu'il faudroit que le cerveau fut immense & qu'il contint une infinité de fibres. Ce seroit une erreur. De même que par l'arrangement des notes de musique on peut former une infinité d'airs, de même aussi on peut obtenir une infinité d'idées avec un très-petit nombre de fibres. Pour concevoir cette hypothése ; partagés les fibres du cerveau en deux classes, l'une représentera les sujets, & l'autre les attributs. La fibre de la premiere classe représentera tous les sujets du même genre, & la fibre de la seconde classe donnera tous les attributs du même genre. Ainsi pour tous les hommes il n'y aura qu'une seule fibre, de même que pour tous les cailloux une seule fibre, &c. Ainsi il n'y aura qu'une seule fibre pour toutes les espéces de choses blanches, noires, &c. Par la simple vibration simultanée d'une fibre de chaque classe, on aura une idée du genre & de la différence, & l'ame aura une connoissance exacte de chaque chose. Par ce moyen on évite la confusion dans les idées, de même qu'on évite la confusion dans les sensations, en admettant dans

(&) *Ergò sua est in cerebro cuique ideæ fibra.* Nous avons rendu compte de cette Thése dans le Journal économique du mois de Juin 1763.

chaque organe un grand nombre d'autres petits organes propres à tranſmettre chaque ſentiment approprié à l'organe général. Le nerf optique ſort du cerveau diſtingué en pluſieurs petits filets qui ſe raſſemblent enſuite en un ſeul faiſceau, pour parvenir à la cavité orbiculaire de l'œil : là il s'épanouit en pluſieurs filets pour former la rétine. La viſion ſe fait de telle ſorte, que chaque filet nerveux reçoit le rayon de lumiere qui lui eſt deſtiné, ſans être ému par aucun autre. Chaque filet reçoit l'impreſſion de la couleur dont il doit tranſmettre la perception à l'ame, ſans être ébranlé par la couleur qui ne lui eſt pas propre. S'il y a deux couleurs il y aura deux filets ébranlés ; s'il y a trois couleurs il y aura trois filets ébranlés, ainſi de ſuite. Il ne faut pas pour cela admettre dans l'œil une infinité de filets nerveux, il ſuffit qu'il y en ait autant que de couleurs ſimples & primitives.

A cette doctrine M. *Collet* ajoute encore que les ſenſations internes ſe font par les vibrations des fibres ſupérieures des corps cannelés, tandis que les ſenſations externes ſe font par les oſcillations des fibres inférieures des mêmes corps. Les premieres ſont occaſionnées par la volonté & l'empire de l'ame qui pouſſe les eſprits animaux contre la fibre qui doit repréſenter l'objet. Les ſecondes ſont occaſionnées par le reflux des eſprits, reflux produit par l'action des objets ſur les organes. Quoique cette hypothéſe ſoit aſſez ſimple, il reſtera toujours un grand nombre d'objections auxquelles il ſera difficile de répondre. Nous ne voyons pas pourquoi l'ame ne ſe formeroit pas plutôt l'idée elle-même, que de lancer les eſprits animaux contre la fibre qui doit repréſenter l'objet : car, pour en agir ainſi, il faut ſuppoſer dans l'ame la connoiſſance de cet objet qu'elle veut que telle fibre lui repréſente : or ſi l'ame a cette connoiſſance, le méchaniſme ci-deſſus indiqué devient ſuperflu.



CHAPITRE III.

DU RAISONNEMENT.

Définition & différence des autres opérations.

Le Raisonnement est *un acte de l'entendement par lequel nous comparons deux idées.* Suivant cette définition, il est aisé de distinguer le raisonnement de toutes les autres opérations de l'ame. Dans l'imagination nous avons plusieurs idées, il est vrai; mais elles ne sont pas encore absolument unies ensemble, ou absolument séparées. Dans le jugement on compare aussi deux idées; mais on les joint à une troisieme qui en doit faire connoitre les rapports.

Erreur des Physiologistes & des Logiciens.

C'est pour n'avoir pas bien distingué toutes ces opérations entre elles, que les Physiologistes ont traité immédiatement du jugement après l'imagination, confondant le raisonnement avec le jugement. C'est pour cette raison que les Logiciens ont tort de traiter du sillogisme entier quand ils parlent du raisonnement; puisqu'il faut que le jugement y entre pour tirer la conclusion. De-là le défaut de méthode des Philosophes qui placent dans leurs traités le raisonnement après le jugement. Nous raisonnons toujours avant de juger (*a*), & s'il nous arrive quelquefois de juger de quelque chose sans raisonner dans l'instant, c'est que surement dans un âge moins avancé nous avions raisonné sur cette même chose. Au reste, il nous paroit dans l'ordre de la nature que l'on doive assembler deux idées avant d'en réunir trois. Or dans le raisonnement il n'y a encore que deux idées, & ce n'est que dans le jugement qu'on les compare avec une troisieme. Ainsi l'on ne doit pas être surpris si nous ne gardons pas l'ordre des logiques ordinaires pour suivre celui des opérations de l'esprit.

Le raisonnement dépend autant du corps que de l'ame.

Le raisonnement dépend autant des diverses modifications de nos corps, que les sensations & les idées. Aujourd'hui nous raisonnons d'une façon sur une matiere, demain d'une autre. On ne doit pas rejetter cette inconstance sur notre ame qui est toujours la même, & qui aime la vérité toujours une, mais sur la disposition de nos corps qui peut varier tous les jours. On voit encore des personnes persévérer dans l'erreur, s'imaginant de bonne foi suivre le parti de la vérité : sans doute que si leurs ames étoient dégagées des liens dans lesquels elles se trouvent embarrassées, elles quitteroient bientôt les tenebres pour suivre la lumiere; la disposition des organes se trouve telle, qu'elles croient avoir l'évidence de leur côté. Ce point sera éclairci dans le troisieme Livre.

En quoi consiste cette disposition? C'est un problême qui n'est pas facile à resoudre. Notre ame est aussi aveugle sur l'exécution des opéra-

(*a*) Voyez là-dessus une Dissertation dans le Mercure du mois de Février 1743.

tions qui la font connoitre, que sur l'exécution de celles qui la font sentir. Semblable, en cette occasion, à l'œil qui voit tout & ne se voit pas lui-même. En vain dira-t-on que l'ame a un commerce fort étroit avec le corps, cela ne fait qu'augmenter notre surprise, & nous prouver le défaut de moyens que nous avons pour parvenir à toutes sortes de connoissances.

ARTICLE I.

Sentimens de divers Auteurs sur le méchanisme du Raisonnement.

Sentiment des Anciens.

EMBRASSERONS-nous le sentiment des Anciens tant Grecs que Latins (*b*) & des Médecins Arabes, qui ont été tellement préoccupés sur le sujet des ventricules du cerveau, qu'ils ont pris les ventricules antérieurs pour le siége du sens commun, & destiné les postérieurs à la mémoire, afin que le jugement, à ce qu'ils disoient, étant logé dans celui du milieu put faire aisément ses réflexions sur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre ventricule (*c*). Cette opinion n'est fondée sur aucune preuve qui puisse engager à la croire. Il sembleroit que le raisonnement, la mémoire & le jugement seroient des êtres vraiment étendus que l'Auteur de la nature auroit placé dans différentes cavités, & qui joueroient leurs rôles selon le besoin. D'ailleurs, cette belle cavité voutée du troisieme ventricule où ils avoient logé l'ame & établi le principe du jugement, ne s'y trouvant pas, on sent bien quel fonds on peut faire sur le reste du sistême.

Opinion de *Willis.*

Favoriserons-nous le sentiment de *Willis* que nous avons déja cité, qui place le sens commun dans le *corps cannelé*, l'imagination dans le *corps calleux*, & la mémoire dans la *substance* corticale. Quel garant peut nous donner ce savant Anatomiste que ces trois opérations se font séparément dans les trois endroits qu'il leur destine. Il nous décrit le *corps cannelé* comme s'il y avoit des raies dont les unes montent & les autres descendent ; ce qui est absolument faux à l'inspection même, puisqu'elles ont toutes la même direction. Ce que nous avons déja dit de l'opinion précédente doit nous dispenser d'un examen plus détaillé de cette hypothése.

Sistême de *Descartes.*

Le célebre *Descartes* a donné un fameux sistême sur la *glande pinéale*, qu'il fait pancher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour nous donner le pouvoir d'acquiescer à tel sentiment, ou de le reprouver (*d*). Quoique tout le méchanisme qu'il suppose soit fort ingénieux, il pêche par le

(*b*) Galenus, *lib.* 3. *de placitis cap. ultimo & libello de oculis.* Ugo Senensis *in comment. ad artem medicam Galeni, sub rubricâ de figurâ capitis.* Alphonsus Marescottus *in compendio medicinæ* D. Gregorius Nyssenus *lib.* 4. *de virtutibus animæ. cap.* 6. & 7. D. Nemesius *de naturâ hominis cap.* 6. Ant. Zara *anatomia ingeniorum sect.* 1. *memb.* 5.

(*c*) Avicenna *fen* 1. *primi doct.* 6. *cap.* 5. Averroes *in canticis lib. de Memoriâ & reminiscentiâ.* Hali Abbas *cap.* 9. *lib.* 3. *Theorices.*

(*d*) Des Passions de l'ame, par *René Descartes*, *part.* 1. *art.* 31. *ad.* 45. vol. in-12. Paris 1664.

fondement en ne s'accordant pas avec l'anatomie des parties. *Sylvius* & *Stenon* l'ont fait voir très-souvent (*e*). Nous montrerons encore dans la conclusion de ce livre, que l'établissement du siége de l'ame dans la glande pinéale par *Descartes*, est purement idéal & gratuit.

ARTICLE II.

Méchanisme du Raisonnement.

Nous n'avons donc pas jusqu'à présent sur le méchanisme du raisonnement aucune opinion bien fondée. Il s'agit de découvrir maintenant quelque chose de probable qui s'accorde avec la structure de la machine humaine & qui soit conforme à la nature de notre existence. C'est ce que nous allons tâcher de faire après que nous aurons développé l'essence & l'origine du raisonnement.

Raisonnemens naissent de trois sources.

Tous les raisonnemens sont composés par eux-mêmes, puisque ce sont des actes de l'entendement par lesquels on compare deux idées. Ainsi les idées soit simples, soit composées partant de trois principes, savoir des sens, de la réflexion & d'un principe combiné de ces deux premiers, il est évident que la différence intrinséque des raisonnemens doit être prise d'une de ces trois classes selon que les idées en sortiront.

Nature des raisonnemens sensibles.

I°. Les raisonnemens seront *sensibles* lorsqu'ils reconnoitront les sens pour principes. La disette des termes m'oblige de me servir d'un mot équivoque & inusité dans le sens où je l'emploie. Cependant je me crois autorisé par l'exemple de *Locke* qui appelle connoissance *sensitive* celle qui établit l'existence des êtres particuliers.

Les sens sont agités d'une façon plus ou moins vive ou avec la même vivacité. Ce qui fait que les *appréhensions* des objets ou les représentations qu'on s'en forme sont égales, ou inégales : car dans tout rapport on ne connoit que l'égalité ou l'inégalité. C'est pourquoi l'ame dans tous ses raisonnemens ne doit appercevoir que convenance ou disconvenance dans ses idées ; ou pour parler avec *Spinosa* elle ne doit appercevoir que des idées égales, c'est-à-dire celles qui sont conformes aux objets qu'elles représentent ; ou des idées inégales, c'est-à-dire celles qui ne sont pas conformes aux objets qu'elles représentent (*f*).

Ainsi lorsque raisonnant *sensiblement*, je dis *un lis blanc*, le sentiment que j'ai du lis & le sentiment que j'ai de la blancheur étant égaux, je les unis ensemble. En effet, les organes ébranlés par la présence du lait, de la neige & de plusieurs autres substances, m'ont fourni l'idée que je me suis fait de la blancheur. A l'aspect d'un lis, ou par la représentation que je m'en forme, mes yeux sont affectés de la même maniere que les auroient affecté les substances qui m'ont donné l'idée archétype de blan-

(*e*) Voyez le Discours de M. *Stenon* sur l'anatomie du cerveau à Messieurs de l'Assemblée de chez M. *Thevenot* en 1668. Il se trouve dans le cinquieme tome de l'Exposition Anatomique de M. *Winslow*.

(*f*) Voyez la Refutation des erreurs de *Spinosa*, par M. *Le Comte de Boulainvilliers* pag 92.

cheur. Ces ſentimens ſont donc égaux ; je ſuis donc obligé d'énoncer que le ſentiment que j'éprouve par la préſence ou par la repréſentation que je me forme d'un lis eſt égal au ſentiment de blancheur. Voila tout le méchaniſme de ce raiſonnement, qui fait voir que l'ame n'y agit que par ſon attention, & le corps par les différentes modalités qu'il a ſouffert.

Le méchaniſme eſt le même lorſque les ſentimens ſont inégaux, excepté que nous y joignons le ſigne de la négation, parce que l'inégalité n'eſt autre choſe que la diſconvenance, tandis que l'égalité eſt la marque de la liaiſon des idées. C'eſt pourquoi lorſque je dis *un mets non ſalé*, c'eſt la même choſe que ſi je diſois lorſque je goûte de ce mets, je n'éprouve pas la même ſenſation que celle que je reſſens lorſque je mange du ſel. Ce qui forme deux ſenſations, ou, ſi vous voulez, deux idées différentes & inégales entre elles qui ne peuvent pas ſe joindre.

Les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais.

De tout ceci nous tirerons une conſéquence qui étonnera d'abord ; c'eſt que tous les raiſonnemens qui partent des ſens ne peuvent pas être faux. Tous les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais pour parler ſuivant la préciſion la plus exacte (*g*). Le raiſonnement ſenſible eſt l'acte par lequel nous comparons deux idées intimes & actuelles. Or il n'y a nulle idée fauſſe, comme nous l'avons démontré ; or le rapport de convenance & de diſconvenance dans les ſenſations, eſt toujours évident & ne peut jamais être faux. En effet ſi l'on a actuellement l'idée *de blanc* & l'idée *de noir*, il eſt impoſſible de ne pas appercevoir que ce ſont deux idées différentes : or appercevoir qu'une idée eſt, ou n'eſt pas une autre idée, c'eſt raiſonner juſte. Donc il n'y a pas de raiſonnement *ſenſible* faux. Ce qui s'accorde parfaitement avec notre théorie, ou nous ne concevons que des rapports d'égalité ou d'inégalité dans les ébranlemens des organes. Ce qui correſpond également à la liaiſon ou à l'oppoſition des idées. Ces rapports ſont intimes, actuels & exiſtans ; il eſt donc impoſſible qu'ils ſoient faux. Cette vérité paroit tenir un peu du paradoxe, mais étant bien réflechie, elle approche de l'évidence des choſes qui nous ſont le mieux connues.

Nature des raiſonnemens *réfléchis*.

II°. Les raiſonnemens ſeront *réfléchis*. Autre expreſſion auſſi obſcure que celle que nous avons employé en parlant des raiſonnemens *ſenſibles*. Elle ne ſignifie ici qu'une union, ou une déſunion des idées particulieres fournies par la réflexion. Nous avons le pouvoir d'analiſer & de compoſer nos idées par la contemplation & l'attention qui nous eſt propre. Si nous nous livrons à l'analiſe, nous nous formons des idées générales & abſtraites. Si au contraire après avoir diſtingué pluſieurs idées, nous ne les conſiderons que comme faiſant une ſeule notion, c'eſt ce qu'on nomme ſinthéſe, ou compoſition des idées. L'analiſe & la ſintheſe ſont abſolument néceſſaires à des eſprits bornés comme les nôtres. Toutes

(*g*) Voyez les Principes du Raiſonnement expoſés en deux logiques par le P. *Buffier* Jeſuite, *ſecond exercice*, *pag.* 398. Ce ſavant Logicien donne encore plus d'étendue que nous à ce principe ; car il l'affirme de tous les raiſonnemens, ce qui n'eſt pas notre ſentiment.

nos

nos premieres idées sont particulieres, & les moyens qui servent à nous les reveiller sont successifs. Elles demandent tour-à-tour l'attention de notre ame pour être distinguées & ensuite être énoncées par des signes particuliers. Tout cela demande beaucoup de tems, & il seroit à craindre que la vivacité d'une impression n'en fit oublier une plus foible, outre le désordre qui regneroit dans un aussi grand détail. C'est par le secours de ces opérations que l'on renferme dans un seul mot ce qui n'auroit pu entrer dans un long discours sans confusion. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *d'esprit*, *de corps*, *d'animal*, *d'êtres*, &c. Ne pouvant considerer que peu d'idées à la fois, nous sommes obligés d'en rapporter plusieurs sous une même classe.

Suivant ce que nous venons de dire, les raisonnemens *réflechis* ne different des raisonnemens *sensibles*, qu'en ce que l'ame guidant son attention sur plusieurs idées particulieres, les rassemble & les désunit selon qu'elles sont liées ou opposées entre elles. Pour en connoitre le méchanisme, il suffit de considerer le nombre de modifications que reçoit notre être, la conscience que nous en avons, & l'attention qu'a notre ame à rapporter les mêmes modifications sous un même genre, ou à les diviser en espéces, afin de les reconnoitre par tout sans mêlange & sans confusion.

Quelle est la certitude des raisonnemens *réfléchis*.

Si l'analise & la sinthése ont de grands avantages pour nous guider au milieu d'une multitude d'idées particulieres, elles ont aussi un grand inconvénient, souvent elles peuvent nous induire en erreur: car par la premiere il peut arriver que nous ne distinguions pas, ou que nous ne divisions pas nos notions autant qu'elles doivent l'être. On passe légerement sur les plus petites différences que l'on croit devoir négliger, & il arrive la même chose que celle qui se rencontre dans un calcul ou l'on a négligé les fractions; ce calcul est faux. Par la seconde, les notions se rassemblant par un plus grand nombre d'endroits que nous ne pensons, il est à craindre que nous n'en prenions plusieurs pour une seule.

A ces raisonnemens *réflechis* nous en joindrons d'autres qui sont du même ordre, & qui sont d'un usage très-fréquent dans le cours de la vie. Ce sont ceux qui ont des tems differens pour base. Souvent on compare les circonstances présentes avec les circonstances passées, afin d'en tirer des conséquences pour l'avenir: car le raisonnement semblable à l'imagination sur laquelle il est toujours fondé, roule également sur le passé, le présent & l'avenir. Comme il est une comparaison, & que toute comparaison ne peut se faire qu'entre deux termes, il est naturel qu'on raisonne d'un passé qu'on n'a pas vû quelquefois, par les faits présens, & qu'on raisonne sur les évenemens futurs par les évenemens soit passés, soit actuels. C'est une espéce d'analogie qui a un certain degré de certitude dans la morale & dans l'histoire, ou plutôt c'est une véritable analogie qui sert à expliquer un grand nombre de phénoménes dans la Phy-

ſique, & à tenter un traitement particulier dans les maladies difficiles & inſolites.

Nature des raiſonnemens mixtes.

IIIᵛ. Les raiſonnemens ſeront *mixtes*, c'eſt-à-dire qu'ils dériveront des ſenſations & de la réflexion. Nous ne nous contentons pas de connoitre ſimplement les faits & leurs circonſtances; nous en appellons au tribunal de la réflexion qui en cherche les cauſes & les conſéquences. Peu contente de connoitre ce qu'elle voit, elle veut encore connoitre ce qu'elle ne voit pas. De-là elle donne dans les conjectures, elle fabrique des hypothéſes & invente des ſiſtêmes. De-là vient que ſouvent elle s'égare, qu'elle prend les apparences pour la réalité, & que les raiſonnemens *mixtes* ſont les moins certains de tous. Un méchaniſme compoſé des deux méchaniſmes antécédens, donnera un méchaniſme moyen qui expoſera ſuffiſamment la nature des raiſonnemens *mixtes*, & en fera voir toutes les propriétés. Nous nous diſpenſons de l'expoſer ici pour éviter les répétitions, & conſéquemment l'ennui d'une méthode trop ſéche & trop ſcrupuleuſe.

C'eſt par l'aſſemblage de tous ces raiſonnemens que l'on compoſe les diſcours. La Rhétorique donne des regles pour les diſtribuer, les prouver, les orner, auſſi bien que des moyens pour l'invention: deſorte que le raiſonnement dans le ſens des Rhéteurs, eſt une opération de l'ame par laquelle on arrange les preuves dans l'ordre où elles doivent être pour mettre en évidence la vérité, ou le vraiſemblable, pour porter un jugement droit & tirer une juſte concluſion, pour convaincre les autres des ſentimens dont l'on eſt pénétré. Cet art eſt plein d'adreſſe, de ſubtilités & de beautés. Souvent il engage à croire comme vraies, des choſes qui ne ſont qu'idéales, ou illuſoires. Nous ne nous arrêterons pas dans un auſſi vaſte champ; nous aimons mieux faire voir l'utilité qui peut réſulter de nos principes: car toute innovation doit paroitre ſuſpecte lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucun avantage, ou que ſes réſultats ſont de peu de conſéquence.

Diviſion des ſciences, & leur degré de certitude.

Dans la premiere claſſe des raiſonnemens, c'eſt-à-dire dans la claſſe des raiſonnemens *ſenſibles*, ſe trouvent renfermés tous les arts méchaniques, la Phyſique expérimentale, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Mathématiques & toutes les ſciences qu'elles contiennent, telles que l'Algébre, la Géométrie, la Muſique, &c. Toutes ces connoiſſances partent immédiatement des ſens, & portent avec elles un caractere d'évidence auquel il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer. Leur exiſtence eſt réelle, palpable, & pour ainſi dire jointe à la notre. C'eſt pourquoi leur certitude eſt égale à celle de notre exiſtence.

On doit placer dans la ſeconde claſſe la Logique qui eſt l'art de chercher la vérité; la Théologie qui eſt la ſcience des choſes divines; la Métaphyſique cette ſageſſe qui abandonne les corps pour ne s'occuper que des êtres inſenſibles. Ayant fait voir que nous pouvions nous tromper dans les raiſonnemens *réfléchis*, on peut conclure que les connoiſſances qui en dépendent ne ſont pas à l'abri de l'erreur. Ce n'eſt plus ici

l'évidence qui dissipe tous les doutes par sa présence ; c'est l'opinion, la foi, la raison qui donnent toute la certitude à ces réflexions. De-là toutes les disputes pour & contre, toutes les sectes qui ont partagé l'empire des sciences dont nous venons de parler, & toutes ces spéculations dont il s'agit de démontrer la vérité.

La Physique rationelle doit être rangée dans la troisieme classe des raisonnemens, aussi bien que la Morale & la Médecine. L'expérience est la base de toutes ces connoissances, & la réflexion un architecte habile qui en fait le fondement de plusieurs édifices. Mais la nature, quoique constante dans ses loix, ne laisse pas que d'être variée dans ses productions ; ainsi l'esprit humain peut être trompé par les ressemblances. Il se trouve mille exceptions qu'il n'apperçoit pas. Trompé de ce côté-là, il compte davantage sur la variété & l'inconstance des choses. Point du tout, c'est la même regle, c'est la même cause qui produit deux effets opposés, comme on peut le voir dans le mouvement qui est en même tems le principe de la vie & de la mort. Ce n'est pas que nous refusions toute certitude aux connoissances que nous venons de nommer ; elles sont fondées sur certaines vérités qui conduisent à des probabilités, & ces probabilités engagent à une croyance qui tient lieu de l'évidence par tout où elle nous est refusée.

Cette distinction des raisonnemens quoique inconnue jusqu'à présent, doit paroitre d'autant plus utile, qu'elle empêche de confondre les choses, & qu'elle met chaque connoissance à sa place. Elle nous indique aussi le degré de certitude que chaque science peut avoir, & elle coule comme d'elle-même des sources d'où saillissent les idées, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment. Ce qui démontre la connexion de nos principes, & par conséquent leur vérité.

Avantages de cette division.



CHAPITRE IV.

DU JUGEMENT.

Définition du Jugement.

APRÈS avoir assemblé deux idées, on les compare à une troisieme qui en fait connoitre précisement les rapports. Elle nous les fait sentir ou comme étant les mêmes, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qu'on appelle *affirmer;* ou bien comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots *n'est pas*, ce qu'on appelle *nier*. Cette opération est ce qu'on nomme *juger*. Ainsi *le jugement est un acte de l'entendement par lequel, moyennant une troisieme idée, nous trouvons le rapport qu'il y a entre deux autres idées.*

Par les mêmes raisons que nous avons apporté pour prouver que l'imagination & le raisonnement appartenoient autant au corps qu'à l'ame, nous pouvons aussi faire voir que le jugement dépend de l'action réciproque de ces deux substances. En effet s'il arrive quelque dérangement dans le cerveau, l'esprit se trouve aliéné; on avance mille absurdités, mille extravagances. La stupidité, le délire, la folie nous en fournissent des preuves plus que suffisantes.

Vous le conclurez d'autant plus aisément que vous ferez attention aux observations du Professeur *Meckel*, qui sur des expériences réitérées attribue les dérangemens de la raison à la gravité spécifique du cerveau diminuée (*a*). Il résulte de ses observations que la substance médullaire des personnes mortes dans leur bon sens est plus pesante, que celle des animaux, & celle des animaux plus pesante que celle des fous à intervalles lucides, ou toujours furieux. Il est vraisemblable que cette gravité spécifique du cerveau dépend de la quantité ou de la qualité du liquide qui arrose la pulpe corticale ou médullaire, ce qui lui donne plus ou moins de mollesse, plus ou moins de sécheresse, & par conséquent plus ou moins de pesanteur.

Sources des Jugemens & leurs différences.

Les jugemens suivant exactement la nature des raisonnemens, doivent être *affirmatifs* ou *négatifs*. C'est-là la division la plus étendue qu'ils puissent avoir. Ces mêmes jugemens soit affirmatifs, soit négatifs, seront ou *sensibles*, ou *réfléchis*, ou *mixtes* selon la source des raisonnemens dont ils sortiront.

Des Jugemens *sensibles* affirmatifs.

Dans tout jugement *sensible*, les trois sentimens, c'est-à-dire les trois mouvemens organiques qui fournissent des idées, peuvent être égaux. L'égalité étant le signe de l'affirmation, nous sommes nécessités de juger affirmativement. De-là la premiere regle générale du sillogisme. Toutes

(*a*) Ces Observations ont été lues à la rentrée de l'Académie Royale des Sciences de Berlin. On en a donné l'extrait dans le Journal économique du mois d'Octobre 1766. *pag.* 471.

les fois que les deux extrêmes ſont joints avec le moyen, on doit conclure affirmativement. Nous propoſerons un exemple pour pouſſer juſqu'à la démonſtration ce que nous avançons ſur l'eſpéce de jugement dont il eſt ici queſtion. *Ces inſtrumens*, diroit-on, *ſont d'accord, puiſqu'ils rendent les mêmes tons;* & en finiſſant le ſillogiſme, *or ils rendent les mêmes tons, donc ils ſont d'accord.* Voici trois notions : l'idée d'inſtrumens, celle d'accord qui peut appartenir aux inſtrumens, & celle de la nature de l'accord qui eſt de rendre les mêmes tons. Or ces trois notions forment trois impreſſions égales. En effet l'impreſſion de l'accord eſt identique avec celle de rendre les mêmes tons, & cette derniere eſt exactement unie à des machines dont le propre eſt de rendre les tons que nous avouons être les mêmes. Il falloit donc juger affirmativement comme nous avons fait.

De-là l'on voit que le jugement peut être renfermé dans une ſeule propoſition ; & nous croyons pouvoir ſoutenir que toute propoſition eſt un jugement. Nous n'avons achevé notre ſillogiſme que parceque cette maniere de juger des choſes eſt la plus claire, la plus parfaite & la plus évidente. Ce n'eſt pas que nous rejettions les autres manieres de décider : on parvient également à la vérité par l'induction, l'exemple, le dilemme, la gradation & l'enthimême dont il eſt inutile d'examiner ici les propriétés.

Des Jugemens *ſenſibles* négatifs.

Il arrive encore dans les jugemens *ſenſibles* que deux ſentimens ſont inégaux, & que le troiſieme ſentiment eſt inégal à un de ces ſentimens inégaux entre eux; ou bien ce qui revient au même, deux ſentimens ſont égaux & un troiſieme ſentiment eſt inégal relativement aux deux premiers. Le tout bien examiné, on doit juger négativement puiſque l'on apperçoit de l'inégalité. De-là nait la ſeconde regle générale du ſillogiſme. Toutes les fois qu'un terme ſe trouve joint avec le moyen, & que l'autre terme s'en trouve ſéparé, l'on conclut négativement; parce que lorſque de deux choſes l'une peut être aſſociée à une troiſieme, & que l'autre peut en être ſéparée, il ſuit qu'elles ne ſont pas unies enſemble. Nous ne voyons rien dans cette regle qui ne s'accorde exactement avec le méchaniſme que nous venons d'indiquer. Les exemples peuvent en faire ſentir toute la vérité. Suppoſons que quelqu'un diſe, *Pour que la roſe bleſſe ceux qui la cueillent, il faut qu'elle ne ſoit pas ſans épines : or elle bleſſe ſouvent ceux qui la cueillent ; donc elle n'eſt pas ſans épines.* On s'apperçoit bien que le ſentiment qu'on a de la bleſſure n'eſt pas égal à celui de roſe, mais qu'il eſt égal à celui d'un inſtrument qui pique. A cauſe de cette inégalité, la concluſion a du être négative.

Dans quel cas on ne doit porter aucun Jugement.

Enfin dans les jugemens *ſenſibles* deux ſentimens peuvent être inégaux & le troiſieme tout à fait diſſemblable de ces deux premiers. Ce troiſieme ſentiment qui devoit ſervir à connoitre les rapports des deux premiers, ne donnant aucun terme de comparaiſon, nous ne pouvons rien conclure. De-là ſe tire la troiſieme regle générale des ſillogiſmes. Toutes les fois que les deux extrêmes ſe trouvent ſéparés du moyen terme, on

ne doit rien conclure; parce que de ce que deux choses sont séparées d'une troisieme, il ne s'ensuit pas qu'elles soient jointes, ou désunies. Un exemple rendra sensible ce point de doctrine. Supposons que l'on dise *les lis ne sont pas bleus, parce que les roses ne sont pas bleues.* Voici trois sentimens inégaux entre eux, celui du lis, celui de la couleur bleue, & celui de la rose : on ne peut donc pas conclure ni que les lis soient bleus, ni que les lis ne soient pas bleus.

Des Jugemens *réfléchis.*

Il en est de même des jugemens *réfléchis* que des jugemens *sensibles*, ils suivent la même marche, sont astraints aux mêmes regles, & ne peuvent en être soustraits sans conduire à l'erreur. Toute la différence qui se trouve dans ces jugemens, c'est qu'ils sont portés sur des propositions générales, complexes & composées, tandis que dans les jugemens *sensibles* les propositions sont singulieres, particulieres & simples. Il faut donc dans les jugemens *réfléchis* prendre garde davantage aux propositions énoncées, à ne pas changer leur nature dans la suite du raisonnement, & à observer les préceptes déja donnés.

Des Jugemens *mixtes.*

Les jugemens *mixtes* sont des actes combinés des jugemens précédens. Ils retiennent la même nature des raisonnemens mixtes, & en empruntent par conséquent toute leur certitude. Souvent il s'y mêle quelque passion qui fait hasarder bien des choses qui cessent de paroitre vraies lorsque la passion est éteinte. Souvent aussi on porte ces jugemens sur le témoignage de gens que l'on croit incapables de tromper; mais qui ont mal vû, ou qui enflent tout dans leur récit. Quelquefois l'on est d'un sentiment contraire pour contredire, d'autres fois c'est pétition de principe, ou faute de bien comprendre ce qui est avancé. En un mot plusieurs causes peuvent engager à porter de faux jugemens, quoiqu'ils soient rangés sous les loix les plus exactes de la Logique. Il y a un grand nombre de remedes pour combattre chacune de ces causes, mais il est difficile de les appliquer dans le moment qu'ils sont nécessaires. C'est ainsi que les loix les plus sages que la Médecine a fait pour conserver les corps, sont celles qui sont les plus négligées. Un essain de maladies vient-il fondre sur nous? on temporise. Le mal augmente; on a recours aux médicamens, mais le moment de guérir est passé.

Des goûts.

On rapportera à cette classe *les goûts* différens *qui sont des déterminations pour choisir entre différens objets.* En effet le goût, dans le sens moral, est en même tems un jugement & un sentiment. C'est un jugement, puisque pour donner le véritable prix aux choses, n'être pas éblouis par de faux brillans, écarter tout ce qui peut tromper & séduire, il faut raisonner & juger. C'est un sentiment, puisque l'on est déterminé parce qu'on est touché par les bonnes choses, qu'on est blessé par les mauvaises, & que le plus souvent on se décide par les rapports que les choses ont avec notre organisation, ce qui forme les goûts particuliers à chaque sens, à chaque individu, à chaque nation, à chaque classe du peuple; ce qui forme les bons & mauvais goûts, les goûts singuliers & bisarres, les caprices.

C'est sur cette distinction des jugemens que nous fondons leur évidence, leur certitude & leur probabilité. Il n'y a point de jugemens plus évidens que les jugemens *sensibles*, surtout lorsque nous jugeons des êtres par rapport à nous. Il n'en est pas de même lorsque nous décidons de la nature & des propriétés des êtres : ces décisions peuvent être fort incertaines, parce qu'alors elles deviennent des jugemens *mixtes* dont on doit souvent douter. Degrés de certitude des Jugemens.

Les jugemens *réfléchis* doivent aussi être regardés comme fort certains lorsqu'ils émanent de l'attention que nous apportons à nos idées. Mais les notions abstraites qu'on se forme des êtres sont-elles si simples qu'on en conçoive toujours les différences spécifiques ? les notions complexes qu'on a des choses sont elles si claires que chaque membre de leur composition se présente tout-à-coup à la conscience ? l'attention qu'on apporte à ses idées n'est-elle jamais détournée par quelque cause ? qui pourra l'assurer, & ne pas conclure avec nous que ces jugemens sont moins évidens que les jugemens *sensibles*, puisque dans ces derniers il ne s'y rencontre pas les mêmes inconvéniens.

Les jugemens *mixtes* sont les moins certains de tous. Ils procedent souvent des passions, de l'opinion, de la crédulité, du goût & de plusieurs autres motifs qui donnent une apparence de vérité aux choses fausses, qui paroissent démontrer ce qui n'est que douteux, & qui annoncent comme possibles des choses qui ne peuvent exister.

A l'égard des jugemens *universels*, *communs*, & *particuliers*, comme ils ne dépendent que des propositions soit *universelles*, soit *communes*, soit *particulieres*, leur différence tombe sur la nature des propositions énoncées. Ce qui n'entre pas dans le dessein de cet ouvrage ; ainsi nous passerons tout de suite à la mémoire dont on parle ordinairement après les opérations ci-devant décrites.



CHAPITRE V.

DE LA MÉMOIRE.

Définition de la Mémoire.

LA Mémoire est la *faculté de reconnoitre les images déja reçues par les sens, ou reproduites par l'imagination.* Elle est donc toujours postérieure ou au sentiment, ou à l'imagination. Elle n'en differe que par la *reconnoissance*, ou l'action de reconnoitre que telles perceptions ou telles idées ont été déja produites.

La Mémoire appartient autant au corps qu'à l'ame.

Il ne seroit pas moins absurde de douter que la mémoire dépende des organes corporels, qu'il seroit ridicule d'affirmer que les autres opérations de l'ame n'en dépendent pas. *Rondelet* rapporte dans ses ouvrages (*a*) un exemple bien frappant, & qui convainc absolument de la méchanique de cette opération. Un jeune homme reçut un coup violent à la tête. Guéri de sa blessure, il ne se ressouvint d'aucunes des choses qu'il avoit apprises ; de sorte qu'il fut obligé une seconde fois d'apprendre les élémens des sciences. On dit la même chose d'un certain *Messala Corvinus* (*b*) habile Orateur qui oublia jusqu'à son nom par un coup qu'il reçut. *Cristophe De Vega* raconte qu'un Franciscain perdit tellement la mémoire par une fiévre aigue, que quoiqu'il fut avant habile Théologien, il ne connoissoit plus les lettres, & avoit oublié même le nom des choses qui lui avoient été le plus familieres (*c*). Ce phénoméne arrive quelquefois à la suite des fiévres malignes & de fortes attaques d'apoplexie. La peste décrite par *Thucidide* ôtoit la mémoire, & effaçoit tout souvenir du passé dans ceux qui en échappoient (*d*). *Galien* a vû de son tems le même effet causé par une fiévre pestilentielle (*e*). *Lucrece* fait aussi mention de ce phénoméne dans cette belle description qu'il donne de la peste qui regna à Athenes (*f*).

(*a*) Guillelmi Rondeletii *opera medica. append. cap.* 21. *pag.* 314.

(*b*) Plinius *nat. hist. lib.* 7. *cap.* 24.

(*c*) *De arte medendi lib.* 3. *cap.* 30. Voyez la trad. de toute la Med. pratique de M. *Jean Allen.* tom. 2. chap. 3.

(*d*) *Lib.* 2. *bell. pelopones.*

(*e*) *Lib. quod animi mores corporis temp. sequantur cap.* 5.

(*f*) *Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi. De rerum nat. lib.* 6. *sub fin.*



ARTICLE

ARTICLE I.

Sentimens de divers Auteurs sur le méchanisme de la Mémoire.

La nature du méchanisme que nous reconnoissons dans la mémoire, n'est pas aussi évidente que son existence. Tous ceux qui ont tâché de le dévoiler jusqu'à présent, ont embrassé ou des sistêmes peu satisfaisans, ou des frivoles conjectures.

Sistême des portraits gravés dans le cerveau.

Les uns en effet s'imaginent que chaque chose que nous connoissons, laisse un portrait gravé dans notre cerveau, & que dans les choses apprises de suite tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'estampes chez les Imagers; desorte que quand on leve le premier, on trouve le second dessous, & le troisieme sous celui-ci; ainsi de suite jusqu'au dernier. Nous avons vû combien cette supposition de tableaux étoit ridicule lorsque nous avons parlé des idées. Il y auroit en vérité une singuliere confusion dans le cerveau s'il recevoit tous les jours des miniatures de tout ce qui l'environne. Que seroit-ce au bout d'un an? que seroit-ce au bout de dix années.

Sistême des différentes routes dans le cerveau.

D'autres, avec juste raison, peu satisfaits de l'explication précédente, ont cherché à expliquer d'une autre maniere la faculté que nous avons de nous ressouvenir des choses. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient seulement des passages différens dans la substance du cerveau par le moyen des esprits animaux, & que toutes les fois que les esprits repassoient dans ces canaux & se rouvroient ces petits passages, l'ame appercevoit la chose par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la premiere fois. Supposition aussi fausse que la premiere : car si les choses étoient ainsi, le cerveau ne seroit plus qu'un crible. D'ailleurs, si ces routes sont dressées par les objets en différens endroits de la substance du cerveau, comment les esprits feront-ils pour enfiler une route plutôt qu'une autre? ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre? Quel est le guide qui, attentif à toutes les impressions des objets, conduira les esprits, & leur distribuera les quartiers où ils doivent se creuser une route particuliere? De plus l'impression des objets sera-t-elle assez forte pour forcer les esprits à s'ouvrir d'autres passages que ceux que la nature a tracé elle-même? *Malebranche* ce profond Métaphysicien qui en combattant l'erreur n'a pas toujours pû se défendre des atteintes qu'elle porte à l'esprit humain, s'est laissé séduire par cette hypothése qu'il a embrassé sans doute sans en faire auparavant un sérieux examen, & sur l'estime qu'il pouvoit faire de ceux qui l'avoient inventé (*g*).

Opinion de *Duncan*.

Duncan qui nous a laissé un traité sur les fonctions de l'ame, n'a fait que commenter le sentiment de *Willis*. » La même ondulation d'esprits,

(*g*) Recherche de la vérité, tom. 1, liv. 2. chap. 5.

» dit-il (*h*), qui a causé la senfation dans *les corps cannelés*, cause l'imagi-
» nation dans le *corps calleux*; parce qu'elle y devient plus remarquable, » & notre ame a une perception plus claire & plus parfaite. La mémoire » n'étant qu'une imagination réitérée, il semble qu'il faudroit lui donner » le même siége, savoir *le corps calleux*; cependant deux raisons prin- » cipales engagent à croire que c'est dans la substance cendrée que l'ame » se ressouvient des choses; l'une est prise de sa fermeté & l'autre de » sa situation. Sa fermeté le persuade, parce que les conduits qui servent » à la mémoire ne sauroient se conserver & demeurer ouverts dans » une substance mollasse qui s'affaisseroit d'abord comme nous voyons » que les caracteres qu'on imprime sur une boue fort détrempée ne sont » point de durée, au lieu qu'elle les conserve plus long-tems quand » elle a acquis plus de fermeté & de consistance. Sa situation confirme » encore dans ce sentiment, parce qu'étant la plus haute partie du cer- » veau, les ondulations n'y parviennent pas, à moins qu'elles ne soient » extraordinairement fortes. C'est pourquoi nous ne nous souvenons » que des choses qui ont frappé vivement nos sens «.

Il suffiroit de rapporter cette opinion pour la réfuter : car 1°. Nous avons dit lorsque nous avons parlé du raisonnement, que c'étoit une pure fiction dans laquelle, pour ainsi dire, les opérations de notre ame personnifiées jouoient leur rôle sur des théâtres particuliers. 2°. Les ondulations des esprits animaux sont encore un de ces jeux d'esprit qui manquent de fondement. Elles ne pourroient se faire ni dans les corps cannelés, ni dans le corps calleux, ni dans la substance corticale; les fibres élémentaires de ces corps sont trop rapprochées pour le permettre. Il faudroit au moins indiquer les réservoirs où elles pourroient se faire. 3°. Qui pourroit comprendre que des ondulations prises strictement selon leur propre signification, se fassent dans un canal, soient transmises dans un autre pour être ensuite communiquées à un troisieme? Ce raisonnement paroit ridicule, & c'est cependant ce que l'Auteur cherche à persuader, si l'on suit le sistême depuis son commencement jusqu'à sa fin. 4°. On pourroit faire contre ce sentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le sistême précédent, & quelques autres opinions que nous avons déja examinées.

Hypothèse des Modernes sur la Mémoire.

Quatrieme hypothése, la plus vraisemblable, & adoptée de presque tous les Physiologistes modernes. Ce sont les plis & replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce sentiment plus plausible, & donner la raison de la différence notable de la mémoire qui se rencontre dans chaque âge, ils apportent la comparaison d'un parchemin. Si, disent-ils, le parchemin est mouillé, il se plie facilement; mais si l'on vient à l'étendre, il ne garde aucune trace des plis précédens; tels sommes-nous dans l'enfance, nous apprenons facilement, & nous oublions de même. Au contraire si le parchemin a acquis un certain degré de sécheresse, on le

(*h*) Explication méchanique des actions animales, par M. *Duncan*, Docteur en Médecine. vol. *in* 12. *Paris* 1678. Voyez depuis le chap. 18. jusqu'au chap. 21.

plie plus difficilement, mais il conserve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement, & l'on retient bien quand on a appris. Enfin si le parchemin est devenu dur & extrêmement sec, à peine pourra-t-on le plisser, & si l'on en vient à bout, on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contracté. Telle est la vieillesse : à peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant si à force d'exercice l'on retient quelque chose, on ne l'oubliera jamais.

Tout ceci paroît d'autant plus captieux, que cela est pris dans la nature des différens âges des hommes. Car dans la jeunesse les humeurs sont aqueuses & les fibres molles ; dans l'âge viril les humeurs sont plus salines & plus sulphureuses, & les fibres ont une certaine consistance ; dans la vieillesse l'expérience fait voir que les fibres deviennent tellement roides, qu'elles perdent leur élasticité. Mais pesons les choses attentivement : si chaque objet imprime son plis dans le cerveau, quelle confusion ! pour moi je la trouve la même que celle de ces petits portraits assemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées se reveillent les unes après les autres avec justesse & distinction. D'ailleurs qu'elle est la cause qui empêcheroit un plis d'en effacer un autre ; je n'en vois aucune : & il me semble qu'il en peut être de même d'une membrane élastique pliée en un certain sens, que de la lame d'un fleuret faussée, qui, si elle vient à être pliée du sens opposé, reprendra sa premiere droiture. Poussons les conséquences encore plus loin : un homme qui pendant vingt ans a vû, entendu, touché, &c, se ressouvient de ce qu'il a vû, entendu ou touché. Cela posé, je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis ; ou du moins quelle immense membrane seroit capable de les recevoir ? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau, je vous l'accorderai, mais quand bien-même tout le cerveau seroit membraneux, ce qui n'est point, il ne pourroit pas y suffire. Si vous me répondez que cette immense membrane se trouve dans le cerveau ; comme elle est si grande on peut la voir, on peut la montrer. J'attens votre réponse.

Réfutation de cette hypothèse.

ARTICLE II.

Méchanisme de la Mémoire.

CETTE route paroit d'abord épineuse & difficile à parcourir puisque de grands hommes s'y sont égarés. Pour ne pas nous y perdre, saisissons bien ce que c'est que la mémoire, & détaillons bien ses espéces. Cet examen nous tiendra lieu du fil d'Ariane, qui nous conduira comme d'autres Thésées dans un labirinthe où les corps n'ont point d'accès.

La mémoire est cette faculté de se ressouvenir des choses passées, & la conscience intime de les avoir vû, entendu, ou touché. Elle est mere ou si l'on veut la compagne inséparable de toutes les opérations de l'en-

Nature de la Mémoire.

tendement : car pour imaginer, ou ſe former les repréſentations des objets en leur abſence, il faut ſe reſſouvenir des perceptions que nous en avons reçu par leur préſence; pour raiſonner & juger, c'eſt-à-dire comparer deux ou trois idées enſemble, il faut ſe reſſouvenir de la premiere idée en la comparant avec la ſeconde, & ſe reſſouvenir de la premiere & de la ſeconde en les comparant avec la troiſieme. L'imagination eſt donc une eſpéce de mémoire, & la mémoire une imagination réitérée. Souvent auſſi la mémoire n'eſt-elle que l'effet du raiſonnement & du jugement comme nous en donnerons quelques exemples. Elle ne differe donc de toutes ces autres opérations de l'entendement qu'en ce qu'elle eſt la conſcience que nous avons déja reçu certaines impreſſions en rappellant les ſignes & les circonſtances qui les accompagnoient. Conſcience qui tient à notre exiſtence : car ſi vous changez cette maniere d'être actuelle par quelque chute grave, par quelque maladie qui attaque l'économie animale juſque dans ſes fondemens, vous enlevez cette conſcience, ou cette habitude de ſe reſſouvenir des choſes qui nous étoient les plus intimes. Mais cette conſcience n'a pu être enlevée ſans que toutes les autres opérations de l'ame n'ayent été également intéreſſées, parce qu'elles ſont inſéparables.

Le méchaniſme de la mémoire ne peut donc être autre que celui de l'imagination, ſouvent combiné avec celui du raiſonnement & du jugement, c'eſt-à-dire que c'eſt toujours l'ébranlement des organes, ou les ſenſations qui fourniſſent les idées archétypes des choſes; que par des cauſes internes & ſuffiſantes, ou l'imagination, ces idées ſe renouvellent ſucceſſivement; que dans l'ordre de leur ſucceſſion ces idées ſont combinées ou diſtinguées entre elles par le raiſonnement & le jugement; que l'attention qu'on apporte à cette ſuite de perceptions qui ſe ſuccedent ſans ſe confondre, forme la mémoire ou la conſcience intime de la progreſſion de ces perceptions, de maniere qu'on reconnoit par une gradation exacte les antérieures des poſtérieures.

Cette matiere qui étant ainſi préſentée, paroit abſtraite & difficile, deviendra plus ſenſible & plus aiſée à ſaiſir en faiſant pour la mémoire la même diſtinction que celle que nous avons faite pour toutes les autres opérations de l'entendement. Elle doit y être ſoumiſe, puiſqu'elle eſt de la même nature; ce qui conſtituera trois eſpéces de mémoires, l'une *ſenſible*, l'autre *réflechie*, & la troiſieme *mixte*. La premiere ſera ce qu'on appelle ordinairement *reſſouvenir*, la ſeconde ſera *réminiſcence*, & la troiſieme *mémoire* proprement dite.

Mémoire *ſenſible.*

Par *reſſouvenir* ou *mémoire ſenſible* nous entendons ce rapport continuel des ſens, & cette facilité qu'on a de ſe rappeller quelque choſe ſans la participation de l'ame. Des exemples éclairciront ce fait. La vue a été frappée par un ſpectacle qui fait horreur, tel que le ſupplice effrayant d'un malfaiteur, la cataſtrophe terrible d'une tragédie, l'aſſaſſinat d'un parent, ou d'un ami, nous nous en reſſouvenons ſans ceſſe. Ces images épouvantables nous ſuivent par tout; il n'y a que le tems, ou la diſſipa-

tion qui puissent en effacer les tristes empreintes. Il en est de même des spectacles agréables, tels que fêtes publiques, bals, festins, promenades; on s'en ressouvient pendant longtems soit que l'on veille, soit que l'on dorme. Plus l'impression a été vive, plus elle est durable. Elle ne cesse, ou n'est amortie que par d'autres impressions subséquentes d'une nature différente.

L'ouie est susceptible d'impressions aussi durables, que la vue. Lorsque l'oreille a été frappée par des sons flatteurs on en conserve aisément le souvenir. Sans cesse on répete l'air qui a plu; souvent on le répete involontairement.

Tous les autres sens ont aussi leur mémoire particuliere. Les autres organes ont aussi une mémoire qu'on appelle *habitude*. On demande, par exemple, à un maître de violon un air dont il ne se ressouvient pas précisement; il prend alors son instrument, il s'étudie, ses doigts se placent d'eux-mêmes exactement sur les cordes & aux endroits justes qu'il faut toucher pour faire telles ou telles notes. Desorte que par le rapport mutuel des différens sons excités, nous entendons l'air que nous desirions. Il en est de même d'une personne qui sait la musique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit. Un homme qui sait bien écrire, ne se souvient pas au juste dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein, ou un délié. Il a recours à sa plume, prend son papier, forme la lettre, & remarque la situation des pleins & des déliés qui se trouvent exactement à leurs places. La mémoire des doigts est si exacte dans cette occasion que l'on conserve pendant toute sa vie le caractére d'écriture qu'on s'est formé pendant son enfance, caractére qu'on ne peut déguiser qu'après beaucoup d'efforts, & qu'avec beaucoup d'attention.

Or tout ceci ne s'opére que par la liberté avec laquelle s'exécutent les mouvemens des muscles qui servent à ces actions, & cette facilité ne s'est acquise que par des actes très fréquemment répetés. Quelle résistance en effet n'a point eû à vaincre dans sa main toute personne qui joue de quelque instrument à corde? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides, à se plier sans effort; ensuite les poser avec justesse sur les cordes; enfin les écarter ou les presser davantage pour marquer un dieze, ou un bémol; de-là passer à cette vivacité, cette netteté, ce goût avec lequel jouent les Amphions de nos jours. Il en est de même d'une personne qui apprend la musique vocale. Quelle fausseté dans les tons? quelle dureté dans les cadences? quelle irrégularité pour les mesures? mais par l'étude, l'exercice & l'habitude vous la verrez égaler les sirénes de notre siécle. Sans doute que pour surmonter les résistances, que pour franchir tous les obstacles, il a fallu que les muscles de la glotte & de la langue se soient pliés & repliés une infinité de fois dans les mêmes sens. De-là l'agilité, la diversité, le nombre, la précision de tous ces mouvemens.

Il est donc vrai que ce qu'on appelle *habitude* dans les membres &

dans les organes des sens n'est autre chose qu'une mémoire méchanique, & qu'il n'y a pas d'organe qui n'ait la sienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut subsister, ou être détruite indépendamment des autres avec lesquelles elle paroit faire un tout indivisible. Un Procureur de la Cour nommé *Enaut* devint paralitique de tous ses membres (*i*). Après avoir été guéri de cette paralisie universelle, sa langue seule se trouva sans mouvement. Il resta dans cet état avec cette circonstance que quoiqu'il n'eut jamais perdu la mémoire, ni l'habitude d'aucune autre chose, il lui fut impossible cependant d'écrire d'autre nom que le sien, & de former d'autres lettres que celles qui composent *Enaut* qu'il écrivoit en long caractére comme on a coutume de signer.

De la Mémoire *réfléchie*.

La *réminiscence*, ou la mémoire *réflechie* est celle qui paroit ne dépendre que de la volonté. Telle est la faculté par laquelle on se rappelle un discours qu'on a appris, lorsqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des esprits & du sang, par leur cours naturel, par le battement des vaisseaux, il se passe en nous des mouvemens qui réveillent & augmentent la force tonique des organes. Alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel ces mouvemens se sont passés, prend garde à l'ordre dans lequel ils se font dans l'instant: desorte qu'elle distingue l'impression qui étoit antérieure & celle qui doit être postérieure; ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent suivre. On prononcera donc ce discours suivant l'arrangement des mots, des phrases, des nombres, &c, qu'il convient, en un mot tel qu'il se trouve écrit sur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire *réflechie* plus compliquée, & qui prouve combien l'imagination, le raisonnement & le jugement aident à cette espéce de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année est arrivé tel événement. Il fait attention aux sensations les plus vives & les plus durables qu'il a pû éprouver alors. Parmi une multitude de perceptions excitées à l'occasion des causes nommées ci-dessus, il n'en trouve pas une seule qui ait plus de rapport avec le fait sur lequel on le questionne, que celle qui réveille en son ame l'idée de classe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier lorsque la chose s'est passée; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande est arrivé. Supposons encore que cette personne veuille dire précisément dans quelle année; il faut qu'elle fasse attention une seconde fois à ses idées, pour savoir dans quelle classe elle étoit. Ce qu'elle pourra faire en combinant diverses perceptions, choisissant les unes, rejettant les autres; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'est passé. De tout ceci l'on peut voir aisément que le raisonnement ne contribue pas peu à la mémoire; qu'à l'égard du tems il faut certaines époques pour fixer l'attention; que cette mémoire du tems est une espéce de calcul.

(*i*) Journal de Médecine, *Avril 1686. Article 4. pag. 22.*

De la Mémoire *mixte.*

La mémoire *mixte*, ou la mémoire proprement dite, eſt celle qui eſt en partie indépendante & en partie dépendante de la réfléxion. Nous diſons que cette mémoire eſt en partie indépendante de la réflexion. En effet la vie animale conſiſte dans l'action continuelle des ſolides ſur les fluides, & la réaction des fluides ſur les ſolides; deſorte que les organes des ſens ſont émus ſans ceſſe; & que l'on pourroit dire que l'homme pendant toute ſa vie n'eſt pas peut-être un moment ſans avoir des perceptions. Beaucoup de Philoſophes ſont de ce ſentiment (*k*). C'eſt de-là auſſi que procéde cette mémoire que nous avons lorſque nous rêvons, lorſque nous regardons un objet déja vû, ou qui par ſa liaiſon, ſa correſpondance, ſa reſſemblance avec un autre, nous en rappelle le ſouvenir. Il en eſt de même des autres ſenſations, c'eſt-à-dire de l'odorat, du goût, du toucher, &c.

Le ſang étant continuellement agité par les pulſations du cœur & le battement des artéres, il n'eſt pas étonnant que les nerfs ſoient ébranlés pendant le ſommeil de la même maniere qu'ils ont été ébranlés pendant la veille. Ainſi dans les ſonges il nous ſemblera converſer avec nos amis, nous rencontrer avec eux dans les promenades, nous divertir à la campagne, &c. Souvent ces ſonges ſeront extravagans ſelon les divers rapports des mouvemens excités dans les organes. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume ſe joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes, il nous ſemblera être Rois. Tantôt les idées d'or, de châteaux, de palais magnifiques ſe reveillant en nous, il nous ſemblera être riches, habiter de ſuperbes demeures, &c. Toute cette méchanique explique ſuffiſamment le premier fait.

A l'égard du ſecond, par la préſence d'un objet déja vû, il ſe fera ſur le nerf optique des mouvemens pareils à ceux qui ont déja excité quelques émotions dans l'ame. Ayant déja reçu cette impreſſion, on conclura qu'on a déja vû cet objet. Si c'eſt un objet ſemblable, ou qui a quelque rapport à celui qu'on a vû, l'ame y fera attention à cauſe des impreſſions ſemblables. Ainſi elle pourra penſer à l'objet qui a de la reſſemblance avec le dernier; ou bien, par exemple, entendant parler de richeſſes, on a tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée ſimple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penſer à l'or, ou à l'argent.

Nous avons dit auſſi que cette eſpéce de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons pas conclure que nous voyons un objet pour la ſeconde fois, ſans y faire réflexion, comme on vient de le voir dans le ſecond exemple. Cette réflexion vient de la conſcience que nous avons de l'exiſtence antérieure d'un être qui eſt le même nous. C'eſt cette conſcience qui eſt le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle chaque inſtant de la vie nous paroitroit le premier de notre exiſtence, & toutes les facultés de l'entendement ſe réduiroient à une premiere perception.

(*k*) *Deſcartes* eſt, je crois, le premier qui l'ait avancé. On peut voir là-deſſus le Traité de l'Eſprit de l'homme par *Louis De la Forge*, Docteur en Médecine. *chap.* 6.

Conséquences de ce que nous avons avancé.

Les conséquences les plus utiles qu'on puisse tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, sont 1°. que pour bien comprendre ce que c'est que la mémoire, il faut la diviser en ses espéces. 2°. Qu'en général elle est une attention aux mouvemens présens dans l'économie animale, lesquels ont été autrefois excités. 3°. Qu'elle est souvent accompagnée de l'imagination, du raisonnement, & du jugement, & que ces actes de l'entendement correspondent en nature à celle de la mémoire. 4°. Que pour toutes les espéces de mémoire il faut qu'il y ait dans les organes une action tonique, une disposition à l'irritabilité. 5°. Que notre sistême est pris dans la nature, sans qu'il puisse jamais y avoir aucune confusion, & sans admettre dans le cerveau des choses qui n'y sont pas. De plus par ce méchanisme on rendra compte facilement des principaux phénoménes de la mémoire, comme on va le voir.

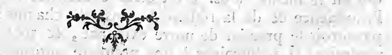
Etats de la Mémoire dans les différens âges.

C'est un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. Les fibres des enfans sont délicates & le battement des artéres est plus fréquent & plus fort proportionnellement que dans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude, cette énergie des fibres à se mouvoir. Dans l'âge viril les fibres sont beaucoup plus fortes & le battement des artéres n'y correspond pas par sa force, ou sa vitesse. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieillesse les fibres sont si roides, qu'à peine souffrent-elle quelque ébranlement. Aussi se trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

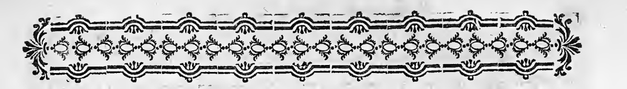
Différens caractères de la Mémoire.

Nous voyons tous les jours des mémoires *promptes*, ou *lentes*, des mémoires *heureuses*, ou *infidéles*. Deux de ces caracteres de la mémoire peuvent-être réunis ensemble ; c'est-à-dire que la mémoire peut être *prompte & heureuse*, *prompte & infidéle*, *lente & heureuse*, *lente & infidéle*.

Elle sera *prompte* dans une disposition organique comme celle de la jeunesse. Elle sera *lente* dans une constitution approchante de celle des vieillards. Elle sera *heureuse* plus les oscillations seront fortes ; elle sera *infidéle* lorsque les oscillations seront foibles. La mémoire portant un double caractere, elle dépendra alors de deux causes. Si elle est *prompte & heureuse*, les fibres seront délicates & leurs vibrations vives ; si elle est *prompte & infidéle*, les fibres seront délicates, mais leurs vibrations ne seront pas assez marquées. Si elle est *lente & heureuse*, les fibres quoique fermes, recevront une quantité de mouvement proportionnée à leur rigidité. Si elle est *lente & infidéle*, outre que les fibres seront inflexibles, la quantité du mouvement sera moindre qu'il ne faudroit pour vaincre une telle résistance.



SECONDE



SECONDE PARTIE.

DE LA VOLONTÉ.

Dans quel ſens on parle ici de la Volonté.

NOUS ne parlerons pas ici de la Volonté comme d'une faculté libre qui fait notre mérite, ou notre démérite envers Dieu ; notre juſtice, ou notre injuſtice envers les hommes ; les devoirs, ou les fautes envers nous-mêmes. Ces matieres ſont réſervées aux Théologiens les plus éclairés, & ce n'eſt pas à nous d'entrer dans un ſanctuaire où la vérité ſe voile pour éprouver notre raiſon. Mais nous parlerons de la Volonté comme d'une faculté qui cede aux deſirs, où qui les reprime ; qui donne la naiſſance ou la mort aux paſſions ; qui cherche, ou qui fuit la vertu.

Toutes ces parties de la volonté étant les ſources où l'eſprit puiſe ce qu'il a de plus ſolide & de plus brillant, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire voir la part qu'y prennent nos corps, afin d'établir par la ſuite des principes inconteſtables qui ſeront de nouveaux moyens pour completter notre ſiſtême.

La Volonté dépend également de nos corps que de nos ames.

Qu'on ne s'y trompe pas, la volonté n'eſt pas moins méchanique que l'entendement. Je veux me mouvoir ; le mouvement ſuit de près la volonté, ſi rien ne bleſſe l'organiſation de mon corps. Je veux réfléchir, les idées s'offrent en foule à mon imagination. Je veux me rappeller les idées que j'ai déja eues, ma mémoire m'obéit. Toutes ces fonctions ne s'exécutent que par de ſimples mouvemens qui ſe paſſent dans l'économie animale, comme nous venons de le dire. Il n'en eſt pas de même lorſque les organes ſont viciés : c'eſt en vain que je voudrois agir. Malgré toute la force de ma volonté je ne puis remuer mon bras dans la paralyſie. Mon ame n'eſt plus maîtreſſe de mon corps dans les convulſions. L'empire de la volonté eſt détruit : & exiſte-t-elle elle-même cette volonté dans de certaines maladies, comme dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans l'épilepſie ? Nous ne pouvons pas ſeulement agir, penſer, nous reſſouvenir, bien loin de vouloir.

Il eſt donc certain que dans ſon eſſence la volonté appartient à l'ame : mais que par les loix qui uniſſent les deux ſubſtances hétérogenes de notre être, elle dépend auſſi de nos corps. La volonté conſiderée ſous ce point métaphyſique, n'eſt pas d'un uſage fort étendu dans les ſciences, comme nous le dirons Liv. III. Partie II. Ses avantages ſont bien plus grands conſiderée comme ſource des vertus & des paſſions. Nous n'en traiterons donc que ſous ce ſimple titre.

CHAPITRE PREMIER.

DES VERTUS.

La nature de la Vertu peu connue jufqu'à préfent.

A-T-ON bien connu jufqu'à préfent la nature de la Vertu ? C'eft un problême à décider. La Vertu, dit *Ariftote* (*a*), confifte dans le milieu. Elle eft le milieu même, dit *Horace* (*b*) & les deux extrêmités font vices. En eft-on plus favant après de telles définitions, & en découvre-t-on mieux le principe éloigné de toutes les vertus ? Si l'on écoute *Ciceron*, nous fommes perfuadés que l'on fera encore plus fatisfait de fa propre ignorance fur cette matiere, que de l'éclairciffement que cet habile Orateur prétend donner. *Virtus*, dit-il, (*c*) *eft habitus per modum naturæ rationi confentaneus.* Aurons-nous recours aux figures ? Les uns nous ont repréfenté la Vertu fous la forme d'un cube, pour nous montrer la fermeté du Sage dans fes bonnes actions. Les autres nous l'ont dépeint fous l'hiérogliphe d'une fphére, pour donner à entendre que de même que tous les points de la circonférence tendent à un centre, de même toutes les actions doivent être comme autant de rayons qui partent du vrai bien, & qui doivent fe terminer au vrai bien. Mais ces allégories laiffent toujours quelque obfcurité après elles ; par l'allufion on fait illufion à l'efprit, & le raifonnement trouve toujours un vuide qu'il voudroit remplir. Peu contens de ce qui a été dit jufqu'alors fur une matiere qui intéreffe tant le cœur & la félicité de l'homme, nous allons propofer en peu de mots nos conjectures, avertiffant cependant que nous ne donnons pas notre fentiment comme une décifion formelle, mais comme les réflexions d'un homme qui cherche la vérité.

Définition de la Vertu.

Nous difons donc que la vertu en général eft *le défir de perfévérer dans fon être, fubordonné à la raifon, ou aux loix divines & humaines.*

Le *défir* eft un enfant de la volonté, & n'eft pas la volonté même. La volonté eft *une faculté générale & libre qui nous porte vers les objets ;* le défir au contraire eft *un effort particulier qui nous porte vers tel objet, ou à telle action, par une détermination précife.*

Explication de cette définition, & preuves de fon exactitude.

Ce *défir* eft commun à tous les hommes. Il veulent tous être heureux. Epineufes difficultés, éminens dangers, rien ne peut les arrêter pour trouver leur félicité. Mais par quel autre moyen peuvent-ils la trouver que par la recherche du bien & la fuite du mal ; ce qui n'eft qu'une feule & même chofe : car qui cherche le bien fuit le mal ; qui fuit le mal

(*a*) *Eft ergo virtus mediocritas quædam.* de moribus lib. 2. cap. 5. *Mediocritas autem feu medium eft duorum vitiorum.* ibid. cap. 6. vid. etiam. Eudemiorum lib. 2. cap. 3.

(*b*) *Virtus eft medium vitiorum & utrinque reductum.*

Eft modus in rebus, funt certi denique fines
Quos ultrà citraque nequit confiftere rectum.
Sat. 1. lib. 1. v. 106.

(*c*) *Lib. 2. Rhetor.*

cherche le bien ? or quel eſt ce bien que tous les hommes déſirent ? ſi ce n'eſt quelque choſe qui lui ſoit eſſentiel, de coexiſtant avec lui, & d'auſſi longue durée que lui. Or le déſir de la perſévérance dans ſon être, ou la tendance à ſon bien être, ce qui revient au même, renferme toutes ces qualités. Il ſe rencontre dans tout ce qui vit avec quelque connoiſſance de ſoi-même, ou avec ſentiment. Il n'y a donc pas de principe plus étendu, & il eſt dans l'eſſence de l'homme (*d*).

Les hommes ne peuvent ſe repréſenter le néant, puiſqu'il n'a aucune propriété; or s'ils pouvoient avoir quelque idée de leur deſtruction, ils auroient quelque idée du néant; ce qui ne peut être, puiſque tout eſt poſitif & réel dans l'exiſtence de l'homme & dans celle de cet univers. Cette idée de l'exiſtence étant ſi intime à la nature de l'homme, forme en lui le déſir de la perſévérance dans ſon être : ce déſir de la perſévérance dans l'être étant produit par l'idée de l'exiſtence, il doit durer autant que ſa cauſe ſubſiſtera. Donc dans un être qui connoit ou qui ſent, le déſir de la conſervation & du bien-être eſt coéxiſtant avec lui, & lui eſt eſſentiel. Donc la deſtruction répugne à ſa nature; donc l'exiſtence ou la perſévérance dans l'être eſt le plus grand bien de l'homme & ſon premier déſir.

Nous avons ajouté que ce déſir de la perſévérance dans ſon être, devoit être ſubordonné à la *raiſon*, aux *loix*, ou à la *Religion*. Sans cela tous les hommes & tous les animaux ſeroient vertueux, puiſqu'ils tendent tous à leur conſervation. Sans cela les vertus ne ſeroient point diſtinguées des paſſions, puiſqu'elles ont le même principe générique, comme on le verra plus bas. La différence eſt que le déſir de la perſévérance dans l'être, qui produit les paſſions, n'eſt dirigé que par les ſenſations. Chap. 2. de cette 2. part.

Méchaniſme général du déſir.

Si nous portons notre vûe plus loin, nous appercevrons dans nos corps le méchaniſme qui occaſionne le déſir en général, & nous découvrirons pourquoi les pierres & les métaux ſont inſenſibles, tandis que tout ce qui reſpire a des déſirs. Les fibres des corps vivans tendent toutes à un certain état. Sont-elles trop tendues ou trop relâchées ? la douleur, ou le mal aiſe qui ſe fait ſentir, avertit du dérangement qui ſe

(*d*) Il ſe rencontre ſur cette queſtion une multitude incroyable d'opinions. *Ariſtippe*, *Epicure*, *Eudoxe*, *Philoxene* & tout les *Cyrénéens*, mirent le *bien* dans la volupté. *Caliphon* & *Decomachus* crurent qu'il n'exiſtoit que dans la volupté jointe à l'honnêteté. *Carneades & Jerôme Gordien*, *in rebus à naturâ primogenitis*. *Diodore* le plaça dans l'accroiſſement. *Théophraſte* dans la fortune; *Alcidamus*, *Herilus* & les diſciples de *Socrate*, dans la ſcience. Suivant *Apollonius* & *Pomponius* les peuples qui habitoient dans la Norique le faiſoient conſiſter dans la joie & la laſcivité; *Platon* & *Plotin* dans l'union; *Bianes Prienus* dans la ſageſſe; *Bion* & *Boriſthenes* dans la prudence; & *Thales* de Milet dans la connexion de ces deux vertus; *Pittacus* de Mitilene dans les bonnes actions; *Ciceron* dans la liberté; *Périandre* de Corinthe & *Lycophanes* dans le pouvoir, le repos, les richeſſes, la ſanté & les honneurs. En un mot, d'autres plus intelligens, qui regardoient comme une erreur de mettre ſon bonheur dans les choſes périſſables de ce monde & dans les affections de nos corps, l'attribuerent à la vertu & aux puiſſances de notre ame. Tel eſt le ſentiment de *Pythagore*, d'*Ariſton*, d'*Empédocle*, de *Cléante*, de *Démocrite*, de *Denys* le Babylonien, d'*Antiſthène*, d'*Hécaton*, de *Poſſidonius*, de *Zenon* & des *Stoïciens*. Tel eſt auſſi le ſentiment d'*Ariſtote*, *lib.* 1. *Ethic.* cap. 7. lib. 2. *magn. moral.* cap. 10. & lib. 3. *polit.* cap. 3. *Varron* a compté près de trois cens opinions ſur ce qui faiſoit la félicité de l'homme en cette vie. Serois-je aſſez heureux pour avoir trouvé la vérité, tandis que tant d'habiles gens ſe ſeroient trompés : je n'oſe m'en flater; mais il y a tout lieu de croire que j'ai approché le plus près du but.

paſſe. Il n'y a donc que ce certain état qui puiſſe plaire; il n'y a donc que celui-là de déſirable; & c'eſt préciſément celui qui tend à la perſévérance de l'être.

Voici, ſi nous ne nous trompons, le nœud qui embarraſſoit tant de Philoſophes, enfin coupé. Le même principe qui engendre les vertus, engendre auſſi les paſſions. Nous portons ce principe dans notre ſein; il eſt né avec nous; il eſt inſéparable de notre nature, & ne peut finir qu'avec nous. Mais cette matiere ſera encore plus éclaircie, ſi nous entrons dans le détail.

Matieres qu'on ſe propoſe de traiter dans ce chapitre.

Nous exiſtons, nous ſommes attachés à notre exiſtence, on médite ſur les moyens de la conſerver, voilà *la Prudence :* on écarte avec courage les moyens qui pourroient la détruire, voilà *la Force.* Pour obtenir ce qui eſt dû à cette exiſtence on rend aux autres tout ce qui leur appartient, voilà *la Juſtice ;* on emploie avec diſcrétion les moyens qui tendent à ſa conſervation, voilà *la Tempérance.* On appelle ordinairement *Cardinales* ces quatre vertus principales auxquelles toutes les autres vertus morales ſe rapportent. Elles ne ſont, comme on voit, que les branches du déſir dont nous venons de parler : car ſelon notre propre définition, il n'y a qu'une ſeule & unique vertu qui eſt le déſir de l'être ſubordonné à la raiſon ou à la Religion, lequel change de nom ſuivant les différens objets auſquels il s'applique.

ARTICLE I.

DE LA PRUDENCE.

Définition & nature de la Prudence.

LA Prudence *eſt un déſir qui tend à nous faire choiſir tous les moyens jugés capables de ſervir à la conſervation de notre être.* C'eſt par elle que nous mettons notre vie à l'abri des inſultes de nos ennemis, que nous conſervons les biens qui ſervent à entretenir notre vie, que dans la ſociété nous ne nous confions qu'à nos amis; c'eſt-à-dire à des gens auxquels nous croyons que notre exiſtence eſt auſſi précieuſe que la leur.

Diviſion de la Prudence.

Il y a trois parties dans la Prudence, dit *Ciceron* (*e*) *;* ſavoir l'Entendement, la Mémoire & la Prévoyance. C'eſt auſſi ce que vouloient nous apprendre les Anciens dans leurs Fables (*f*). Par l'*Entendement* nous voyons ce qui ſe paſſe; par la *Mémoire* nous ſavons ce qui s'eſt paſſé; par la *Prévoyance* nous appercevons ce qui ſe paſſera.

Par l'entendement concevez ici l'attention que l'ame fait à ſes perceptions actuelles; par la mémoire concevez cette conſcience qu'elle a

(*e*) *Lib.* 1. *ad* Herennium.

(*f*) Ils regardoient Apollon comme le Dieu de la Prudence, & ils le repréſentoient aſſis ſur un trépied ſous lequel étoit couché un ſerpent qui eſt le ſymbole de la Prudence. (*Eſtote prudentes ſicut ſerpentes.* S. Matth. *cap.* X. v. 17. *Vide* S. Aug. *quæſt.* 8. *ſuprà* Matth. S. Hyeronim. & S. Chryſoſt. *ſuprà* Matth.) Ce ſerpent avoit trois têtes : l'une de chien, pour nous marquer la mémoire des choſes paſſées; l'autre de lion, pour déſigner l'entendement; enfin la troiſieme de loup, pour repréſenter l'attention à tout ce qui peut arriver. *Vide* Macrobium *in Saturnal.* cap. 20.

d'avoir reçu déja ces perceptions. Si elle combine entre elles ces perceptions passées & présentes & qu'elle en porte un jugement pour l'avenir, cette conclusion doit être regardée comme la prévoyance même: car considerant ce qui s'est passé & ce qui se passe comme les deux prémisses, elle conclura ce qui pourra arriver. Il faut donc un bon raisonnement & un bon jugement pour être prudent. Comme la jeunesse est l'âge de l'imagination, & non pas celui du jugement qui est réservé pour un âge plus mur, on ne doit pas être surpris si la jeunesse est peu prudente.

La prudence étant donc le résultat des opérations de notre entendement, & les opérations de l'entendement étant modifiées suivant l'état de nos organes, on voit clairement dans nos principes la part que prennent nos corps dans la prudence. Au reste si l'on doutoit encore que les corps contribuassent à l'exercice de cette vertu, il suffit pour s'en convaincre d'examiner les effets du vin qui, pris dans une trop grande quantité, jette l'ame dans une espece d'ivresse. Dans cet état purement physique, qu'est devenue la prudence? Elle ne peut s'être évanouie que par ce que les organes ont subi une sensible altération & une disposition contraire à celle qui étoit requise pour l'exercice de cette vertu. La prudence dépend donc autant d'un méchanisme corporel, que d'une réflexion & d'une intelligence propres à l'ame.

Preuve que la Prudence dépend autant de nos corps que de nos ames.

ARTICLE II.

De la Force.

LA Force *est un désir qui nous fait mettre en œuvre les moyens que la Prudence a choisis pour la conservation de notre être.* Avec elle on ne s'effraye de rien; on attaque, on se défend & l'on est toujours sûr de remporter la victoire. Maître de tout, grand, généreux, invincible, on se suffit à soi-même. Content de sa propre grandeur, on méprise tout, dignités, honneurs, richesses, ignominie, pauvreté, la mort même.

Définition & nature de la Force.

Qu'on ne s'y trompe pas, le mépris de la mort part aussi du désir de la persévérance dans son être. Je dis plus, car je soutiens que ce sentiment universel a toujours existé dans ceux-mêmes qui l'ont étouffé par violence, & qui ont procuré leur destruction par un sentiment qui paroit contraire à ce désir. En effet, ceux qui se sont donnés la mort à eux-mêmes, regardoient la vie comme leur plus grand mal; ils fuyoient donc le mal pour chercher le bien. Or nous avons vû que la tendance à son bien être étoit la même chose que le désir de la persévérance dans son être. Quant au mépris de la mort, il peut être fondé sur l'impossibilité de l'anéantissement de l'être. La mort ne peut anéantir ni l'ame ni le corps. Ce qui est spirituel & matériel même est impénétrable à ses coups. L'immortalité de l'ame est fondée sur des preuves convaincantes, indépendamment des révélations de la foi. A l'égard du corps, ce

seroit une erreur en bonne Physique de s'imaginer qu'il est anéanti lorsqu'il est détruit. Il n'y a donc pas de mort dans la nature (*g*), puisque la mort ne peut pas avoir de prise sur les esprits ni sur la matiere.

Méchanisme de la Force.

Mais lorsque vous voudrez connoitre le méchanisme de la force & la part qu'y prennent nos corps, ne la considerez pas sous une seule acception. Elle se présente sous deux faces qui ne sont pas moins avantageuses quoiqu'elles soient absolument différentes : car tantôt elle est la *valeur* qui repousse l'injure avec zêle & vivacité, tantôt elle est la *patience* qui souffre l'injure avec fermeté, & constance.

La *valeur* considerée comme élévation de sentiment paroit plus appartenir à l'ame qu'au corps, & on la nomme *magnanimité*. Cependant elle dépend d'une certaine mobilité des fibres, & des impressions que l'ame reçoit en conséquence de cette mobilité. Plusieurs causes physiques peuvent rendre les fibres plus mobiles : l'étude, l'éducation, les exemples, les leçons, &c, occasionnent cet effet. Aussi l'expérience nous fait elle voir tous les jours qu'il n'y a guéres de personnes vraiment magnanimes, que celles que l'étude a élevées audessus des préjugés, que l'éducation à mises audessus du vulgaire, & que la naissance a placées au milieu des exemples les plus frappans de générosité.

La *valeur* qui est ce courage qui nous fait attaquer avec hardiesse l'ennemi, suppose beaucoup de vigueur dans les organes. C'est la connoissance, ou plutôt la conscience de cette vigueur, & la confiance qu'on y met qui rend hardi & brave. Alors on ne regarde plus comme difficile d'attaquer un homme qu'on présume devoir terrasser. C'est la force physique qui a fait donner le nom à la *force* au sens morale, & la bonne santé, ou constitution robuste qui a donné le nom à la valeur. Plus on examinera de près la nature du courage, plus on verra que la premiere bravoure vient de la supériorité des forces du corps. L'animal qui est foible est toujours craintif, & n'a de ressources que dans la ruse. Un enfant, ou un héros languissant peuvent être mis en équilibre pour le courage. Les gens d'esprit ne sont pas toujours les plus braves, comme nous le dirons par la suite. Ils ont des corps foibles & délicats ; tandis que ce rustre qui a des membres robustes & accoutumés à la fatigue, ne craint pas de s'exposer aux coups, dans l'espérance qu'ils ne détruiront pas son existence, ou qu'il saura les parer en prévenant son ennemi.

Lorsque cette vigueur du tempérament n'est pas naturelle, il faut qu'elle soit empruntée d'ailleurs ; il faut que quelques causes physiques suppléent par leur présence à ce qui manque à la fougue du sang & à l'état athlétique du corps. Le vin, l'eau-de-vie, la poudre à canon, l'opium, inspirent une telle bravoure aux François, aux Allemands, aux Hollandois & aux Turcs, qu'elle leur fait affronter les plus grands périls ; or il est certain que toutes ces choses augmentent la circulation &

(*g*) *Scilicet huc reddi deindè, ac resoluta referri Omnia : nec morti esse locum*, &c. | Virgilius *Georg.* lib. 4.

la rarescence du sang. Tant que cet effet dure, le même sentiment persiste. Mais bientôt après les parties du sang se rapprochent, leur mouvement se ralentit. Si ces liqueurs ou ces drogues ont été prises en trop grande quantité, un engourdissement général se fait sentir, le froid & le sommeil s'emparent de tout le corps, & au lieu de cette vigueur & de cette force, on ne voit plus qu'un cadavre que l'enfant le plus timide fouleroit aux pieds.

La *patience* qui est cette force de supporter avec fermeté les peines, les injures, l'adversité, les infirmités, est fille de la raison. Elle nait de plusieurs idées simples qui prennent leur origine des sens & de la réflexion. Nous renvoyons à ce que nous en avons dit en parlant de l'imagination.

ARTICLE III.

De la Justice.

La Justice *est un désir qui nous engage à faire persévérer toutes les choses dans leur être par la réflexion seule de notre existence.* Cette vertu est une tacite convention de la nature & le lien de la société. Elle est l'origine d'une infinité d'utilités; elle est l'arbitre de la paix & l'accomplissement de toute la loi, puisqu'elle fait rendre tout ce qui est dû à Dieu, aux hommes & à nous-mêmes. Définition & nature de la Justice.

Aimez Dieu par dessus toutes choses, dit la loi, *& votre prochain comme vous-même* (*h*). L'amour de Dieu ne devroit pas être un commandement pour les hommes, mais un devoir légitime auquel ils sont astraints par l'essence même de la justice. Dieu est le principe de leur existence & de la persévérance dans leur être. Ils se rapprochent donc continuellement de ce principe par la pente naturelle qu'ils ont à persévérer dans l'être, & c'est lui qu'ils adorent dans leur conservation. C'est pourquoi S. Paul soutient avec raison qu'il n'y a qu'une seule loi qui est *d'aimer son prochain comme soi-même* (*i*). Or, si l'amour de soi-même est la mesure de l'amour qu'on doit à son prochain, il est donc vrai qu'il faut commencer par s'aimer soi-même avant de réflechir cet amour sur d'autres, c'est-à-dire qu'il faut que le désir de notre existence soit antérieur au désir de la conservation des autres : car si nous cessions d'exister, ou que nous ne prissions aucun goût à l'existence, nous n'aurions ni aucun désir, ni aucun amour.

Nous avons dit que ce désir partoit de la réflexion que nous faisions sur notre existence. En effet notre existence nous est si présente que

(*h*) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ, & in totâ mente tuâ. Hoc est maximum & primum mandatum. Secundum autem est simile huic. Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet & Prophetæ.* S. Matth. *cap.* XXII. *v.* 37. *ad* 41.

(*i*) *Omnis enim lex in uno sermone impletur*, diliges proximum tuum sicut teipsum. *ad Galatas cap.* V. *v.* 14. Qui diligit proximum legem implevit. *Nam non adulterabis, non occides*, &c. *& si quod aliud est mandatum : in hoc verbo instauratur*, diliges proximum tuum sicut teipsum. *Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio. Ad Romanos cap.* XIII. *v.* 8. *ad* 11.

nous ne pouvons pas raisonnablement en douter, elle nous est si intime que nous ne pouvons pas l'oublier, elle nous est si chere que nous fuyons tout ce qui pourroit la blesser, elle nous est si bien connue par sentiment intérieur que nous sommes persuadés que toutes ces qualités se rencontrent dans les objets qui existent avec quelque connoissance d'eux-mêmes : c'est donc ignorer la nature de son existence que de la violer dans les autres ; c'est la chérir que de la conserver dans les autres. De-là vient cette premiere regle de l'équité : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes.*

Méchanisme de la Justice.

Nos ames & nos corps étant unis par l'intérêt de l'existence, il ne peut arriver d'altération dans l'une ou l'autre substance sans que cette vertu morale soit dérangée. Cette altération ne paroit pas pouvoir être rejettée sur l'ame qui par sa nature aime la vérité, & cherche toujours le bien : mais sur le corps qui est sujet à tant de vicissitudes & de changemens. C'est donc aux vices des organes qu'il faut attribuer les fautes commises contre la justice dans la folie. C'est donc à une combinaison méchanique qu'il faut rapporter la fureur qu'excitent dans les hommes quelques baies de *Solanum*, par laquelle ils manquent aux devoirs les plus essentiels de la justice. C'est donc à des modifications corporelles qu'il faut rapporter la rage des hydrophobes, qui leur fait oublier toute loi & toute vertu. L'ouverture de leurs cadavres ne nous fait-elle pas voir des différences propres à suggérer un méchanisme d'ou peut dépendre cette variété ? Le sang qui ne se coagule point après la mort ; ce même sang retiré dans les artéres, ce qui n'arrive jamais dans d'autres cas ; le cerveau engorgé nous présentent des diversités matérielles qui influeront nécessairement sur la substance spirituelle.

De toutes ces observations nous conclurons que suivant les loix de l'union de l'ame & du corps, il est requis un certain méchanisme dans nos corps pour posséder la justice.

ARTICLE IV.

DE LA TEMPÉRANCE.

Définition & division de la Tempérance.

LA Tempérance est *un désir qui, pour nous faire persévérer dans notre être, nous fait régler les plaisirs & les appétits du corps.* Elle renferme en elle deux excellentes parties, *la sobriété* & *la continence.*

Nature de la sobriété.

§. I. *La sobriété* ne peut sortir d'aucune autre source que de cette pente que nous avons pour la conservation de notre être. En effet si nous consultons ce sentiment intime que nous dicte la conservation de notre être, nous verrons bientôt qu'il nous dicte aussi qu'il faut nous nourrir, & non pas surcharger l'estomac ; qu'il faut boire, & non pas nous enyvrer. Les ressorts de notre machine sont trop parfaits, notre santé est trop foible, & notre conservation trop interessée pour ne nous pas faire sentir que l'on détruit l'équilibre lorsque la gourmandise & la crapule portent

à des excès qui, s'ils ne creusent pas toujours sûrement le tombeau, ouvrent au moins les terribles avenues qui y conduisent; je veux dire les anxiétés, les douleurs vives, les longs tourmens & le nombre prodigieux de maladies qui sont les enfans légitimes de l'intempérance.

Le peu d'action des sucs digestifs, le goût qui s'affoiblit, la faim assouvie, la soif éteinte, la pesanteur qui se fait sentir dans l'estomac, & tous les sentimens qui affectent les autres parties du corps à cause de cette admirable sympathie qui regne entre tous les viscéres & l'estomac, nous font assez appercevoir que nous portons dans notre sein le germe des loix qu'a établies la tempérance, & que de les transgresser c'est violer cette vertu même: c'est se mettre au-dessous du rang des animaux irraisonnables, qui par un instinct secret ne se dérangent jamais de cette modération dans le boire & dans le manger prescrite par la nature.

§. II. *La continence* est une vertu par laquelle on s'abstient des voluptés défendues, & l'on n'abuse point des permises. Définition de la continence.

La premiere partie de cette vertu, je veux dire l'abstinence des voluptés défendues, est ce qu'on appelle pureté & pudeur. Si cette abstinence va encore plus loin & nous interdit les plaisirs mêmes permis; c'est chasteté & innocence. Ces dernieres privations sont vraiment contre l'intention de la nature. De la privation des plaisirs, soit défendus, soit permis.

Prenez la place d'un aveugle né, & voyez si vous pouvez vous former quelques idées sur la pudeur. Il n'y auroit sans doute que les vêtemens qui pourroient vous suggérer quelques pensées qui vous indiqueroient plutôt que les hommes ont songé à se mettre à l'abri des injures de l'air, que de couvrir par honte, des parties sujettes à mille infirmités, & que l'on devroit par préférence tenir découvertes. Si l'exemple d'un aveugle né ne suffit pas, jettez les yeux sur les enfans dans lesquels les préjugés n'ont pas encore étouffé la voix de la nature. *Licurgue* ce célebre Législateur avoit fait disparoitre à Lacédémone presque toute pudeur par la maniere dont il vouloit que les enfans & surtout les filles fussent élevés. De cette éducation blamable suivant nos loix, il en résultoit des femmes plus vigoureuses & des enfans plus robustes (*k*). Ce que nous disons de la pudeur, nous l'entendons aussi de la chasteté. Pour s'en convaincre il ne faut que jetter un regard sur certains peuples qui suivent encore les premiers mouvemens que la nature a imprimés en eux. Il n'y a donc que l'obéissance aux loix ou à la religion qui en puisse former des vertus. Nous n'en dirons rien ici, puisqu'elles sortent de notre sujet, n'ayant entrepris de traiter que des désirs qui nous font tendre à la conservation de notre être. Avant de finir cet article, il est bon de remarquer pour ôter lieu à toute équivoque que nous n'entendons point ici par le terme de *voluptés défendues*, ces plaisirs monstrueux, ou plutôt ces crimes qui sont physiquement contre l'ordre de la nature, & qui deshonorent l'humanité, mais nous entendons ces plaisirs licites par eux-mêmes que des raisons de politique, ou des objets

(*k*) *Plutarque* sur *Licurgue*, voyez la *pag.* 47 de la traduction de M. *Dacier*.

d'une perfection plus étendue dans la religion ont proſcrit ou permis ſous certaines conditions.

De l'abus des plaiſirs licites.

La partie que nous conſidererons donc ici dans la continence, ſera celle qui nous empêche d'abuſer des voluptés permiſes. De tous les plaiſirs des ſens l'appétit vénérien eſt le plus vif, & par conſéquent le plus capable de nous porter à l'incontinence, ſi nous n'avions pas en nous un frein qui nous arrêtat. Ce principe qui nous engage à multiplier notre eſpéce, tend auſſi lorſqu'il n'eſt pas reglé, à la deſtruction de notre être : de ſorte que la ſource de la vie devient la ſource de la mort. En effet dans l'acte vénérien l'homme perd une liqueur qui conſervée dans le torrent de la circulation eſt véritablement le baume du ſang (*l*), & dont dépend preſque toute la force du corps (*m*) : il perd une liqueur analogue aux eſprits animaux (*n*), ſi elle n'eſt elle-même l'eſprit animal ; liqueur dont la perte bleſſe toutes les fonctions de l'ame & en ralentit la vigueur (*o*). C'eſt pourquoi la nature prévoyante, & qui tend toujours à la conſervation de l'être, a fait ſucceder à cet appétit violent dans l'animal, un dégoût ſenſible ; elle change tout-à-coup cette force en langueur, & cet érétiſme ſurprenant fait place à l'atonie la plus marquée.

Une métamorphoſe auſſi ſubite devroit ſuffire pour rendre l'homme tempérant. Mais hélas ! il ſemble que le vice ait autant d'attraits pour lui que la voix de la nature, & la vertu. Combien d'inſenſés allument dans leurs entrailles par le vin & les drogues échauffantes un feu qui doit les conſumer. Ceux qui éteignent cette flâme vitale avec les émulſions, le *nénuphar*, le *ſucre de Saturne*, &c, ſont-ils plus ſages ? ce n'eſt pas à nous à le décider. Tout ce que nous ſavons c'eſt que la continence de même que toutes les autres vertus, a un milieu, & que les extrêmités ſont vices. Nous ſavons encore que la continence ſuppoſe le pouvoir de mettre en acte les plaiſirs que la nature a attaché à l'uſage de nos ſens. Nous ſavons que la nature ordonne & force quelquefois l'épanchement de la matiere ſéminale, que la raiſon le regle, que l'auſtérité le retient, que la religion le bénit, que la débauche en abuſe. Quand la nature procure cet épanchement, il en réſulte de la ſanté & de la ſatisfaction ; quand la raiſon le permet, l'ordre dans toutes les fonctions eſt maintenu ; quand l'auſtérité le retient, il en nait des maladies rébelles & ſouvent mortelles ; quand la religion le bénit, il eſt licite, & il en réſulte une poſtérité honorable & qu'on peut avouer ; quand la débauche

(*l*) *Subtilior ſucci nutritii pars per teſtium canaliculoſam compagem ſpirituoſior facta ex veſiculis ſeminalibus per vaſa lymphatica ad corporis ſuccos reflua, toti corpori agilitatem ſpirituaſcentiam, elaterem, robur, calorem, quo caſtrati deſtituuntur, confert, & inſtar medicinæ confortantis & balſamicæ ſe habet.* Frid. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 2. *cap.* 12. §. VII.

(*m*) *Genitura viri provenit ab humido, quod in corpore eſt robuſtiſſimum ; argumentum verò quod robuſtiſſimum ſecernatur, hoc eſt, quia à Veneris uſu, tam paucâ materiâ emiſſâ, imbecilles reddimur.* Hippocrates, *lib. de geniturâ.* §. 1.

(*n*) *Fluidum quod in teſtium vaſculoſâ compage ſecernitur ejuſdem ferè indolis videtur, ac illud, quod corticalis & vaſculoſa cerebri ſubſtantia à ſanguine arterioſo ſeparat.* Scholion *Fabrica enim teſtium & corticis cerebri multùm inter ſe convenit. Utraque fluidum à ſanguine ſeparat magnâ activitate & potentiâ movendi inſtructum.* Hoffman. *ibid.* §. V.

(*o*) *Ab intempeſtivâ Venere & immoderatiori functiones animales detrimentum capiunt.* id. ibid.

s'en mêle, il n'en résulte que de la foiblesse, ou de l'infamie. Mais nous abandonnons à la Morale cette matiere délicate à traiter.

Après avoir jetté les yeux sur ces causes physiques & sur ces effets méchaniques, qu'il nous suffise de dire que nos corps ont beaucoup de part dans l'exercice de cette vertu, & que la Tempérance considerée sous le double aspect de la sobriété & de la continence n'est pas moins méchanique que les vertus antécédentes.

CHAPITRE II.

DES PASSIONS.

Définition des Passions, & développement de leur nature.

NOUS avons déja dit que les Passions *étoient des désirs de conserver son être excités par les sensations.* Si ces désirs ne tendent pas à la conservation de notre être, ils deviennent des vices. L'avarice, la gourmandise, la colére outrée sont des vices parce qu'elles ne tendent pas à notre bien être.

On ne sauroit, dit l'excellent Philosophe Anglois qui a approché le plus près de la vérité des connoissances humaines (*p*): on ne sauroit, » dit-il, trouver de passion qui ne soit accompagnée de désirs. La haine, » la crainte, la colére, l'envie, la honte, &c, ont chacunes leurs *inquiétudes*, & par-là operent sur la volonté: or par-tout où il y a de » l'*inquiétude*, il y a du desir; car nous désirons incessamment le bon» heur; & autant que nous sentons d'inquiétude, il est certain que c'est » autant de bonheur qui nous manque, selon notre propre opinion, » dans quelque état ou condition que nous soyons d'ailleurs «.

Ces désirs produits par les sensations tendent à notre conservation. L'illustre *René Descartes* qui n'a suivi les Anciens ni dans le nombre & les causes des passions, ni dans l'ordre qu'*Aristote* avoit établi, l'a avancé avant nous (*q*): la principale cause des passions, dit-il, est l'émotion produite par la présence d'un objet qui plaît ou qui déplaît. Ce qui vient de ce que nous considerons cet objet ou comme nuisible, ou comme utile: & naturellement nous voulons ce qui est utile, de même que nous fuyons ce qui est nuisible. Sur ces différentes appréhensions de l'objet, l'agitation des esprits dispose les organes à l'exécution de ce que la volonté détermine. D'où il conclut que pour faire un dénombrement exact des passions, il ne faut que savoir en combien de manieres les sens peuvent être mus par les objets, & dans quel ordre les objets les ébranlent. Nous voyons un objet inconnu, de-là l'admiration. De cette vûe nous concevons de l'estime ou du mépris pour cet objet, voici l'amour

(*p*) Essais Philosophique de *Locke*, liv. 2. ch. 21. de la puissance. §. 39.

(*q*) *De Passionibus.*

& la haine. Enſuite nous ſoupirons après la poſſeſſion de cet objet, c'eſt-là le déſir : le poſſedons-nous, naît la joie ſi c'eſt un bien ; vient la triſteſſe ſi c'eſt un mal. Ceci poſé il raiſonne plus en détail ſur ces ſix paſſions qu'il regarde comme primitives (*r*). Au reſte nous ne ſuivrons pas en tout point cet admirable Philoſophe ; non pour diminuer le tribut de louanges qui lui eſt dû, mais pour ſuivre la vérité, & ſimplifier, s'il eſt poſſible, la Doctrine que nous avons reçû juſqu'à préſent ſur les divers déſirs qu'éprouve notre ame dans les ſenſations.

Les Paſſions dépendent autant du corps que de l'ame. *Voyez le livre 2. c. 6.*

Il ſuffit de dire que ces déſirs dépendent des ſenſations pour appercevoir dans nos corps une certaine diſpoſition organique propre à les produire. Pour s'en convaincre il ne faut que jetter un coup d'œil ſur les diverſes inclinations que donnent les différens tempéramens ; il ne faut que faire attention aux mouvemens qui ſe paſſent en ſoi-même dans les différentes paſſions. Ce ſont des mouvemens auſquels tout homme eſt ſujet pendant ſa vie ; ce ſont des mouvemens qui réglent ſa conduite, ſes mœurs, ſa fortune, ſes penchans, & dont dépendent par conſéquent tout ſon bonheur & toute ſa félicité.

C'eſt donc avec raiſon que le docte *Voſſius* définit l'homme un animal qui a reçû la raiſon en partage, mais qui vit au gré de ſes affections (*s*). L'Apôtre S. *Paul*, eſprit plus éclairé qu'aucun autre Philoſophe, nous en fournit des preuves plus que ſuffiſantes. » Je ne fais pas, dit-il (*t*), le » bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Je me plais » dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur : mais je ſens dans les » membres de mon corps une autre loi combattant contre la loi de mon » eſprit, & me rendant captif ſous la loi du péché, qui eſt dans les » membres de mon corps «.

Différence qu'il y a entre les vertus & les Paſſions.

On ſentira aiſément par la définition que nous avons donné des vertus & des paſſions, en quoi conſiſte leur différence. Elles ont pour principe les unes & les autres le déſir de la conſervation de l'être : mais ce principe dans les vertus eſt modifié par des ſentimens réfléchis, tandis que dans les paſſions il eſt réveillé par des mouvemens directs. C'eſt pourquoi ſi conſervant ce principe qui eſt le même dans l'un & l'autre cas, vous le changez de direction, vous verrez les vertus métamorphoſées en paſſions, & les paſſions devenir des vertus. La Prudence doit être en garde contre elle-même, la Force & la Juſtice ont leurs bornes, & la Tempérance a un milieu. D'un autre côté le Sage qui ſait que l'homme ſans paſſions eſt une chimére, dirige vers le bien ce qu'il ne peut détruire. Ainſi la crainte qui lui fait prévenir les dangers ſe change en prudence, lorſqu'il ſe met à l'abri de ſon trouble. Sa colére peut être

Voyez livre 3. part. 2. c. 2.

(*r*) *Ibid.* 2. part. art. 52. ad. 70.

(*s*) *In idol.* lib. 3. cap. 36.

(*t*) *Non enim quod volo bonum, hoc facio : ſed quod nolo malum, hoc ago.* Epiſt. ad Romanos, cap. 7. v. 19. . . . . . 22. *Condelector enim legi Dei ſecundùm interiorem hominem : video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, & captivantem me in lege peccati, quæ eſt in membris meis.*

Et dans une autre Epitre aux Galates, *cap.* 5. v. 17. *Caro enim concupiſcit adverſus ſpiritum, ſpiritus autem adverſus carnem : (hæc enim ſibi invicem adverſantur) : ut non quæcumque vultis illa faciatis.*

convertie en justice, pourvû qu'il la dépouille de sa violence. S'il reprime la fougue de la hardiesse, elle deviendra une véritable valeur. L'amour & la haine, le désir & l'aversion sont des vertus quand la raison les gouverne. L'envie modérée peut devenir une émulation louable; la jalousie reglée peut former un zéle discret; la tristesse reçoit tant d'éloges dans l'Ecriture Sainte, qu'il est aisé de juger que si elle n'est pas au nombre des vertus, elle peut être utilement employée à leur service. Le désespoir dont le nom seul est effrayant, produit des effets qu'on n'auroit jamais dû attendre de l'espérance la mieux fondée. *Ibid. art. 4.*

Nous ajouterons encore que par la définition que nous avons donné des passions, on peut s'appercevoir qu'il n'y a qu'une seule & unique passion qui est le désir de conserver son être; c'est ce qu'on appelle ordinairement *Amour*. La haine elle-même qui paroit si opposée à l'amour ne procéde que de l'attachement que nous avons pour nous-mêmes. L'amour est donc un tronc dont toutes les autres passions forment les branches. C'est à cet amour masqué qu'on a donné différens noms, tels que ceux d'amour propre & social, de haine & d'antipathie, de désir & de crainte, de joie & de tristesse, dont nous allons parler plus en détail afin de découvrir les divers ressorts qui font jouer la passion générale sous des dehors particuliers. Du nombre des Passions.

ARTICLE I.

De l'Amour.

L'AMOUR qui est un terme générique dont on se sert pour exprimer l'action d'aimer, peut être consideré sous différens aspects, d'abord comme l'amour de nous-mêmes, & c'est l'*Amour propre;* secondement comme l'amour de nos semblables, & c'est l'*Amour social;* troisiemement comme l'amour des objets qui ne sont ni nous, ni nos semblables, telles que sont les choses inanimées, & ce sont *les goûts, les inclinations.* Nous allons suivre cette distinction qui est simple & naturelle, mais qui jettera un grand jour sur des sentimens où l'on avoit tellement tout confondu, qu'il paroissoit presque impossible de les bien débrouiller. Différentes espéces d'Amour.

TITRE PREMIER.

De l'Amour propre.

CE désir de conserver son être connu sous le nom d'amour propre, est un aiguillon qui sert à réveiller une ame vertueuse. *Pope* le compare à un petit caillou qui, jetté dans une eau paisible, fait naitre autour du centre qu'il a mis en mouvement un petit cercle qui s'étend ensuite, devient plus grand & encore plus grand. De même l'amour propre embrasse d'abord parent, ami, voisin, ensuite la patrie, & bientôt Avantages de l'Amour propre.

toute la race humaine. Les épanchemens de l'ame s'étendent de plus en plus & comprennent enfin les êtres de toute espéce (*a*).

Origine de l'Amour propre.

Or cette complaisance que nous avons pour nous mêmes & qui est la juste balance pour péser par nos besoins ceux des autres, ne peut tirer son origine que de l'union intime de l'ame & du corps. Tout ce qui est fait pour la satisfaction de l'une & pour la conservation de l'autre est un aiman qui les attire tellement, que les obstacles, si petits qu'ils puissent être, sont autant de monstres propres à vomir le chagrin, l'ennui, les inquiétudes, les allarmes sur nos jours les plus serains.

Donc les corps doivent jouir alors d'une telle liberté dans leurs ressorts, que les fonctions animales ne se ressentent d'aucune peine, ou d'aucun travail; donc l'ame doit jouir alors d'une si grande tranquillité, qu'elle puisse se complaire dans ses idées & dans ses sentimens. Alors par la réflexion qui est propre à la totalité de la subsistance de notre être, l'homme se contemple dans sa grandeur avec prudence; il estime ses talens & sa raison avec justice; il voit la nature entiere faite pour lui, & souvent soumise à lui; il éprouve encore au-dedans de lui un désir qui lui fait aspirer à un bonheur plus durable & plus constant; motifs de gloire & d'ambition, alimens ordinaires de l'amour propre. De-là il est facile d'expliquer pourquoi les personnes spirituelles sont celles qui portent cette passion à ses extrêmités. Leurs esprits sont rendus plus subtils par l'étude & les méditations; l'ame accoutumée à la délicatesse des vibrations des fibres, n'est plus troublée dans son repos. Tandis que ce rustre continuellement agité par les exercices corporels, remuant pésamment des fibres endurcies par le travail, tourmenté par l'embarras de sa subsistance, ne peut jamais penser à la noblesse de l'humanité. Chaque moment le trouve accablé sous le faix des inquiétudes, des affaires, d'espérances vaines, d'entreprises hasardeuses, d'idées basses. Enfin les deux parties de son être sont tellement divisées, qu'elles ne se rapprochent jamais.

Les hommes qui pensent, ou qui ont des talens veulent vivre dans l'esprit d'autrui, même après leur mort; c'est-là le désir de l'immortalité. Sans ce désir les talens seroient engourdis, & personne ne chercheroit à exceller dans les arts. Supposez qu'un homme soit seul dans cet univers; il y sera sans ambition, de même que sans gloire; il ne s'occupera que de la vie végétative; il ignorera ce que peut être l'éloquence, & ne pensera pas aux premiers principes des sciences qui ne pourroient lui être utiles qu'autant qu'ils s'appliqueroient à d'autres êtres pensans coexistans avec lui. Cette espérance d'une vie future nous devient donc pour ainsi dire aussi intime que notre vie actuelle. La gloire ne tend donc qu'à la conservation de l'être & à le prolonger. Si la vie n'est qu'un songe, la gloire seroit aussi réelle que la vie même.

(*a*) Essai sur l'homme, *Epitre* 4.

TITRE SECOND.

DE L'AMOUR SOCIAL.

APRÈS l'amour de nous-mêmes suit naturellement celui de nos semblables ; c'est celui que nous appellons *Amour social.* Nous croyons devoir lui donner trois caractéres, celui d'*Amour de concupiscence*, celui de *simpathie*, & celui d'*amitié*.

§ I.

De l'Amour de concupiscence.

L'Amour proprement dit qu'on a voulu annoblir par les plus grands éloges, n'est autre chose que la concupiscence qu'on veut déguiser sous de beaux dehors. Il est un appétit naturel résultant essentiellement de l'aptitude de certains organes particuliers qui par l'orgasme des humeurs dont elles sont chargées, portent dans l'ame des désirs aussi vifs & aussi pressans que ceux que l'estomac lui occasionneroit par la faim ou par la soif. Désirs qui font incliner vers des individus d'un sexe différent pour la réparation de l'espece.

Méchanisme de la concupiscence.

Comme il étoit de la sagesse divine de donner à chaque homme en particulier des facultés dont le but & l'usage fut de veiller à sa propre conservation, de même son ouvrage eut été imparfait s'il n'eut pourvû à la conservation de toute l'espéce. En conséquence lorsque l'homme & la femme furent créés, ils reçurent des organes dont la conformation respective concouroit à la reproduction de leur espéce. L'instinct, ou la connoissance qu'ils eurent de la destination réciproque de ces organes ne suffisoit pas. Leur usage considéré en lui-même est quelque chose de si insipide, pour ne rien dire de plus, que l'homme ne s'y seroit peut être jamais déterminé si le créateur n'eut pourvû à cet inconvénient en attachant à ces mêmes organes un sentiment secret qui lui servit d'aiguillon & l'excitat à en tirer parti (*b*).

Alors l'amour pour exercer ses droits attend que la nature dans le tems prescrit, ait pourvû à la perfection des organes qui lui sont dévoués, & nous ait rendu capables de payer à la société ce que nous devons à la reproduction générale. Ce même amour semble dédaigner un corps languissant. L'aptitude d'en concevoir & d'en allumer les feux s'affoiblit à mesure que l'âge engourdit les sens dont il est né, & nous annonce la décadence & la destruction de la machine.

Ces idées d'appétit naturel ne seront pas du goût des partisans de l'amour épuré & indépendant des organes : mais quelque soit la délicatesse de l'impression de leur cœur, nous leur recommandons de se défier de celle du corps. Tôt ou tard le corps s'intrigue dans les affaires du

(*b*) *Voyez* l'Essai sur le méchanisme des Passions en général, par M. *Lallemant* Docteur Régent de la Fac. de Méd. de Paris. *in-12. 1751. Avant propos, pag. 33. & suiv.*

cœur (*c*). Ils diront en vain que les mouvemens de la nature ne ſont en amour que des acceſſoires ſubordonnés à la raiſon & au ſentiment. Nous conviendrons avec eux qu'on peut ſe diſſimuler les impreſſions de la nature ; la raiſon, la bienſéance, la religion, les mœurs peuvent en reprimer l'énergie, & les maſquer ſous les dehors de l'amitié. On a beau faire, l'amour reçoit toujours de l'aptitude des organes quelques traits diſtinctifs qui garantiſſent de la mépriſe ; quelque rang que nous nous donnions au-deſſus des animaux, nous en approchons de trop près par notre conſtitution organique pour nous méprendre ſur les traits de reſſemblance. Comment qualifieroit-on dans les animaux cet amour du mâle pour ſa femelle, cette affection réciproque & ſoutenue de la femelle pour ſon mâle ? diroit-on que c'eſt une affection pure, honnête, déſintéreſſée. Non vraiment, on riroit de celui qui avanceroit une opinion auſſi ridicule, & on applaudiroit à celui qui ſoutiendroit que c'eſt un attrait, un déſir machinal de la reproduction de l'eſpéce.

Nous ne diſons pas qu'il ne ſe puiſſe, entre deux perſonnes de différent ſexe, rencontrer des mouvemens d'amitié réflechie & fondée ſur l'eſtime indépendamment des impreſſions de la nature. Pour lors ces mouvemens ne ſeront plus de l'amour. Ce n'eſt pas la différence des ſexes qui en détermine le caractére poſitif ; c'eſt cet appétit ſecret qui eſt au-dedans de nous, ſans que nous nous en appercevions quelquefois, qui le caractériſe, & en eſt une condition eſſentielle & inſéparable.

Pour s'en convaincre il ſuffit d'interroger l'amour dans ſes circonſtances. On rougit de ſon amour devant ſes meilleurs amis. On le cache avec ſoin aux yeux de la ſociété. On ſe le diſſimule à ſoi-même. Une perſonne bien née frémit d'en faire l'aveu à celui même qui le lui a inſpiré. Si l'amour n'étoit qu'un ſentiment délicat, indépendant des ſens de la concupiſcence, on ne feroit aucune difficulté d'en avouer les impreſſions. L'amitié n'eſt pas à beaucoup près auſſi miſtérieuſe. L'amour ſous les dehors épurés de celle-ci cache un appétit ſecret pour quelque choſe que la ſociété a conſacré aux ténebres & au ſilence. Le miſtére qui fait une des circonſtances ordinaires & un des charmes de l'amour, eſt un témoin de plus qui dépoſe contre lui.

Efficacité de certaines drogues pour exciter à la concupiſcence.

Qui ne connoit pas la réuſſite des philtres, & l'efficacité de certains alimens échauffans pour exciter les amoureux déſirs. Ils ne produiſent leur effet que parce qu'ils augmentent le jeu des organes deſtinés à la génération. Nous ne prétendons pas, comme l'ont cru certaines perſonnes, que ces remedes ſimples, ou ces différentes préparations pharmaceutiques dirigent vers tel objet préciſément ; ce feroit une erreur rejettée

(*c*) *Sic igitur veneris qui telis accipit ictum ....*
Unde feritur, eò tendit, geſtitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum.
Namque voluptatem præſagit multa cupido.
Hæc Venus eſt nobis : hinc autem eſt nomen amoris.
Hinc illæ primùm veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta & ſucceſſit frigida cura .....
Nec veneris fructu caret is, qui vitat amorem,
Sed potius, quæ ſunt ſine pœnâ, commoda ſumit.
Lucretius. *Lib.* 4.

par

par l'expérience. Nous penſons ſeulement qu'elles diſpoſent efficacement à l'amour en général, que nos corps, avant l'effet de ces remedes, avoient une diſpoſition organique qui maintenoit en nous l'indifférence, que ces diſpoſitions dérangées par ces remedes ont changé cet état en celui qui nous dirige le plus vers l'amour. Il ſuffit pour ſe convaincre tant de ce principe que de tout le reſte de notre doctrine, de remarquer que ceux qui ont le ſang le plus bouillant, le tempérament le plus chaud, ſont les plus ſuſceptibles d'amour.

Comme un ſentiment plus fort efface un plus foible, ſi cette effervescence qui ſe paſſe aux parties naturelles eſt ſuſpendue par de violentes diſtractions, ou par de plus fortes paſſions, l'amour s'évanouit. Il craint le tumulte, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on le regarde comme fils de la molleſſe & du plaiſir. Ce n'eſt pas au milieu des combats que vous le trouverez; ſes traits y ſont plus foibles que ceux des ennemis. Ce n'eſt pas dans le fond du cabinet d'un Philoſophe abſorbé dans ſes méditations, il n'eſt qu'un enfant contre un héros. Ce n'eſt pas dans l'obſcurité des cachots où les criminels ſont en proie à leurs remords, ces ténebres ſont trop épaiſſes pour que ſa lumiere puiſſe les diſſiper. Ce n'eſt pas auprès des parens ou des amis allarmés de la mort précipitée d'une perſonne qui leur étoit précieuſe, leurs pleurs éteindroient ſon flambeau. Des eſprits agités ſont peu capables de ſentir ſa douceur; ce n'eſt que dans le ſein de la tranquillité qu'on prête une oreille attentive à la voix de la concupiſcence.

L'occupation, la crainte, l'avarice, l'ambition ont bien plus de pouvoir pour éteindre les feux des déſirs amoureux, que la raiſon même qui n'eſt qu'un ſentiment doux qui laiſſe ſubſiſter dans leur entier la fougue du ſang & le reſſort des organes. *La Bruiere* avoit donc raiſon de dire (*d*) que » vouloir oublier quelqu'un, c'eſt y penſer. Que l'amour a » cela de commun avec les ſcrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions » & les retours que l'on fait pour s'en délivrer; qu'il faut, s'il ſe peut, » ne pas ſonger à ſa paſſion pour l'affoiblir «.

§. II.

Si l'amour eſt ſubit, ſon action vive & les rapports plus cachés, on l'appelle ordinairement *ſimpathie*. C'eſt ainſi que le grand *Corneille* peint cette affection (*e*). De la ſimpathie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par de doux rapports les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſai quoi qu'on ne peut expliquer.

(*d*) Les Caracteres ou les mœurs de ce ſiecle. tom. I.

(*e*) Dans Rodogune, acte I.

Ici les qualités occultes des Anciens & l'*Arché* de *Van-Helmont* jouent leur plus grand rôle. Mais la saine Physique aujourd'hui victorieuse des préjugés & de l'erreur a délivré la raison d'un joug aussi méprisable, qu'inutile.

Un Auteur moderne (*f*) donne par plaisanterie, si je ne me trompe, une raison des plus originales de la simpathie & de l'antipathie. J'allai, dit-il, dans un jeu de peaume, & je sentis de l'inclination pour un des joueurs & de l'aversion pour l'autre, avec une sorte d'envie que l'un gagnât & que l'autre perdît. Je les regardai tous deux avec le microscope. L'agitation dans laquelle ils étoient les faisoit transpirer abondamment, & la vapeur parvenoit jusqu'à moi. J'en examinai la nature, & je m'apperçus que les parties de la vapeur qui venoit de la personne pour laquelle je sentois une espéce d'inclination, avoient une telle figure, qu'elles pouvoient aisément s'accrocher avec celles que je transpirois moi-même. Au contraire celles qui sortoient de la personne pour laquelle j'avois conçu une si subite aversion, étant figurées en pointes, les unes aiguës, les autres émoussées, j'en étois blessé. Ainsi je connus que la vraie cause de nos aversions & de nos inclinations consistoit dans la forme des parties de la transpiration plus ou moins opposées à celles de la vapeur qui sort de notre propre corps.

Un tel microscope devroit être bien précieux! Il seroit à souhaiter que tous les Physiciens se munissent d'un pareil instrument. Mais sans nous arrêter ici à réfuter par des argumens sérieux une fiction dont l'Auteur s'est amusé & avec laquelle il prétendoit sans doute divertir le public, voyons si sans microscope nous pourrons dans nos principes découvrir la nature de cette affection dont les effets sont presque magiques.

Nature & méchanisme de la sympathie. *Livre 1. part. 1. ch. 1. art. 1.*

Pour qu'une sensation soit agréable il faut, comme nous l'avons déja dit, que la cause qui meut les fibres, frappe doucement & excite un mouvement conforme à leur nature. Or pour qu'un objet nous paroisse agréable il faut que la maniere dont il nous touche soit proportionnée à la quantité de mouvement que peuvent recevoir nos fibres. Alors l'ame sentant des impressions qui ne tendent qu'à son bien être, jouit d'une pleine satisfaction & conçoit un attachement secret pour l'objet qui lui procure un si grand contentement. Ainsi la beauté, la délicatesse des traits, une apparence aimable, les dehors séduisans des objets vûs, entendus, touchés, &c, excitant pour l'ordinaire dans nos corps des ébranlemens conformes à leur nature, & dans l'ame des impressions douces & satisfaisantes, nous devons concevoir pour les objets ainsi modifiés, une inclination secrete & une pente simpathique.

Après ces observations tirées de ce que nous avons de plus intime dans notre être, on ne sera plus surpris de la promptitude de la simpathie; & comme il est vraisemblable que l'on cherche à conserver ce qu'on aime, on trouvera aussi la permanence de la simpathie, à moins qu'il

(*f*) C'est Dom *Bonaventure d'Argonne*, Chartreux connu sous le nom de *Vigneul de Marville* dans ses Mélanges. Voyez aussi les Mémoires de Trévoux, Décembre 1730, article 113.

n'arrive un changement notable dans la constitution de l'être. Souvent l'expérience a fait voir que l'on haïssoit quelquefois mortellement ce que l'on avoit aimé autrefois avec tant de fureur.

§. III.

De l'amitié.

L'Amitié est l'affection constante qu'on a pour quelqu'un qu'on estime : soit que cette affection soit seulement d'un côté, soit qu'elle soit réciproque. Nous la voulons constante ; si elle n'étoit que passagére, ce ne seroit que ce qu'on appelle dans le monde une simple connoissance. Nous voulons aussi que la personne chérie soit estimable. L'amitié, dit le célébre Orateur Romain qui a si bien écrit sur le doux épanchement des ames de deux amis, a été donné par la nature, pour aider la vertu & non pas pour accompagner le vice (*g*).

Après ce caractére de l'amitié doit-on être étonné si on lui a donné les plus grands éloges. Elle les mérite sans doute : mais si rien n'est si beau que ce qu'on en a dit, il seroit à souhaiter que cela fut toujours véritable. Ce que les hommes ont nommé amitié, selon M. De la *Rochefoucault* (*h*) n'est qu'un commerce d'intérêt, où l'amour propre se propose toujours quelque chose à gagner. Cette opinion semble puisée dans notre sistême. C'est s'aimer soi-même, disons-nous, que d'en aimer un autre ; c'est aimer des choses qui flattent nos sens, notre façon de penser, notre maniere d'être actuelle. En vain objecteroit-on qu'on brave quelquefois les périls les plus grands, la mort la plus affreuse pour conserver ce qu'on aime. Seroit-ce là s'aimer soi-même ? Oui c'est s'aimer & regarder comme un plus grand bien la destruction totale de son être, que le moindre dérangement fait à cet état actuel de l'existence qui nous plait. C'est avec raison qu'on regarde un véritable ami comme un autre soi-même : par un ami nous avons une double existence, ou pour mieux dire c'est la même existence dans deux individus différens (*i*).

Jusqu'à présent l'on avoit cru avec juste raison que l'amitié consistoit dans cette conformité universelle de sentimens, qui fait aimer & haïr les mêmes choses, de sorte que le rapport des humeurs & des caractéres formoit les liaisons d'amitié. M. Le Baron de *Holberg* soutient au contraire que l'antipathie nait de la conformité des inclinations, des tempéramens, & la simpathie de leur différence. Un homme très-lent, dit-il, a besoin d'un ami très-vif qui le fasse sortir de sa léthargie ; & ce dernier a besoin d'un ami flegmatique qui lui passe ses vivacités. Tous les rapports soit d'états, soit de caractéres, sont autant de raisons d'inimitié. Le vice qu'on a est souvent celui que l'on hait le plus dans les autres ; plus

(*g*) *Virtutum amicitia adjutrix a naturâ data est, non vitiorum comes. M. Tullii cicer.* Lælius *sivè* de Amicitiâ. *versus finem.*

(*h*) Pensées de M. le Duc de ***. *Edit. de Paris* 1765. maxime 81. *Voyez aussi la Remarque de M. l'Abbé* de la Roche.

(*i*) *Est enim is amicus quidem qui est tanquam alter idem. Quod si hoc apparet in bestiis ..... quantò id magis in homine fit naturâ, qui & se ipse diligit & alterum acquirit cujus animum itâ cum suo commisceat, ut efficiat penè unum ex duobus.* Cic. *ibid.*

un homme eſt vain, moins il peut ſupporter la vanité d'autrui qui choque la ſienne. Les ambitieux ſe traverſent dans leurs projets & ne ſauroient manquer de ſe déteſter. C'eſt ainſi que M. De *Holberg* ſe ſert de l'amour propre contre l'amour propre même. Il penſe qu'on ſe pardonneroit plus volontiers ſi l'on pouvoit une bonne fois ſe perſuader que les hommes que nous regardons comme nos ennemis, ſont préciſément ceux qui nous reſſemblent le plus par le caractére. Nous ne diſcuterons pas ici cette opinion. Peu importe celle qu'on embraſſe pour le fond de notre doctrine.

L'amitié eſt une paſſion.

On nous blamera peut être de mettre l'amitié dans le rang des paſſions. Mais dans quelle claſſe mettra t'on cette inquiétude qu'éprouvent deux amis abſens l'un de l'autre, ce pouvoir inconnu qui les raſſemble, ces mouvemens divers dont ils ſont agités ſuivant les occurrences? dans quelle claſſe mettra-t-on cet attachement d'un enfant pour ſa nourrice, ou pour ſa gouvernante? il ſe déſole lorſquelles le quittent, il crie, il pleure, il frappe des pieds, il s'arrache les cheveux, il ne veut ni boire ni manger, il ne dort plus, il pâlit, il maigrit, il ſe *chême*, c'eſt un véritable déſeſpoir dont pluſieurs ſont morts. En vain cachera-t-on cette affection ſous le nom d'inſtinct, ou d'habitude? on y retrouvera tous les traits des paſſions. En vain l'aſſimilera t'on à l'amour? un enfant ne peut avoir ces déſirs qu'allument la concupiſcence. C'eſt l'amitié ſeule qui le fait agir pour l'intérêt aveugle de ſa conſervation & de ſon exiſtence. Quelle induction ne tirerions nous pas de la belle union de ces héros de l'amitié, *Oreſte* & *Pilade*, *Caſtor* & *Pollux*. Cet attachement, dit S. *Evremont*, paſſeroit aujourd'hui pour chimérique & pour un attachement outré qui n'eſt bon qu'à faire le ſujet d'une tragédie; mais il n'en ſera pas moins vrai que l'amitié a tout le caractére, toute la force & toute la vivacité des paſſions.

Tendreſſe des peres.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la tendreſſe paternelle & du reſpect filial. Cette ſenſibilité d'un pere pour un fils part de la même ſource que l'amitié. Un pere voit couler ſon ſang dans les veines de ſon fils, ſes vertus & ſes vices lui deviennent perſonnels. Ce fils doit lui ſuccéder dans tous ſes droits, dans tous ſes honneurs, dans tous ſes domaines. C'eſt un autre lui-même qui fera vivre ſon nom après ſa mort. De ſon côté un fils eſt animé des eſprits de ſon pere, il participe à ſa bonne ou mauvaiſe réputation de même qu'à ſon héritage, il a la même exiſtence. Ces affections étant ſemblables à l'amitié, & même identiques avec elle, elles doivent être aſtraintes aux mêmes loix & au même méchaniſme. Ainſi il eſt inutile d'entrer à ce ſujet dans un plus grand détail.

TITRE TROISIEME.

DES GOUTS ET DES INCLINATIONS.

Il est une espéce de sentiment que l'on qualifie du nom d'amour, c'est l'attachement que nous avons pour des choses qui ne sont ni nous, ni nos semblables, ou si l'on veut, des choses inanimées, telles que le vin, la musique, la peinture, &c, cet attachement vient des sens. Chacun des sens a son amour ou une volupté qu'il éprouve par des chatouillemens qui lui sont propres. Cet amour est distingué dans l'usage par le nom de *goût*, de *penchant*, d'*inclination*. Des Goûts.

L'œil a vû un objet tout à fait aimable qui renfermoit en lui tous les charmes de la beauté. C'étoit un ensemble parfait, des graces naïves, badines & ravissantes. La vuë communique au cœur les émotions les plus tendres, le sang bouillonne & communique son feu à des parties dont le sentiment est exquis. L'ame regarde ces impressions comme les plus délicieuses dont elle puisse jouir tant qu'elle sera jointe à la matiere. Par sa liberté & sa pente naturelle au bonheur, elle réflechit sur cet état, & est fort attentive que rien ne le dérange. C'est ainsi qu'entre par les yeux l'amour qu'on conçoit pour des êtres raisonnables. De la même maniere aussi nait fort souvent le penchant que nous donne la vuë pour des objets inanimés. La différence n'est que dans l'organe où la passion établit son siége & s'arrête. La concupiscence n'est telle que parce qu'elle réside vers les parties naturelles; tandis que l'amour du beau objectif réside dans les nerfs optiques, & ne va pas plus loin. La simmétrie, l'ordre, la proportion, la régularité, les couleurs répandent sur les objets inanimés un vernis enchanteur. C'est ce qui forme le beau dans tous les arts, beau qui attire tous les suffrages & notre admiration. De-là vient notre goût pour la peinture, la gravure, la sculpture, l'architecture, les chefs d'œuvres de la nature & des arts. Goût qui n'appartient qu'à ceux qui jouissent de la vuë, refusé par conséquent aux aveugles, & qui est quelquefois si vif, qu'on a cru pouvoir le mettre au nombre des passions & le décorer du nom d'amour. De la vuë.

L'ouie nous fournit des exemples des personnes passionnées pour la musique. L'harmonie d'un concert nous ravit, nous procure de douces extases, & réveille en nous mille mouvemens accessoires à la conservation de l'être. De l'ouie.

L'amour du vin, de la bonne chére, de la débauche, enfin de tout ce qui concerne l'organe des saveurs, est une inclination aussi forte que les premieres. Mille exemples dans le cours de la vie civile le prouvent tous les jours. On voit des ivrognes vouloir boire en dépit de leur réputation qui se diffame, de leurs affaires domestiques qui dépérissent, de la tendresse de leurs femmes qui gémissent, de l'amour pour leurs enfans qui se plaignent hautement de leur éducation négligée, de leur De l'organe des saveurs ou du goût.

naiſſance avilie, de leur fortune renverſée. *Apicius* ce célebre gourmet qui tenoit à Rome école de gourmandiſe, avoit dépenſé deux millions & demi à faire bonne chere. Se voyant fort endetté, il ſongea enfin à examiner l'état de ſon bien, & ayant trouvé qu'il ne lui reſteroit que deux cent cinquante mille livres, il s'empoiſonna, comme s'il eut craint de mourir de faim avec une telle ſomme (*k*).

Dans la *Malacie* & dans le *Pica* vous avez des exemples de mets & de ragoûts que l'organe des ſaveurs déſire avec une eſpéce de fureur. La *Malacie* eſt *cet appétit exceſſif des choſes uſitées que l'on déſire avec un empreſſement extraordinaire, & qu'on mange avec excès*, comme lorſqu'une femme groſſe demande avec trop de paſſion ou des harengs, ou quelque viande fort commune. Le *Pica* eſt *cet appétit dépravé qui fait déſirer des choſes abſurdes & incapables de nourrir*, comme des charbons, des cendres, du plâtre, du ſel, de la chaux, de la craie, du vinaigre, du poivre & une infinité d'autres ſemblables. Ces appétits biſarres ſont aſſez ordinaires aux filles, & ſurtout à celles qui ont les pâles couleurs. Les hommes y ſont plus rarement ſujets. Ils viennent, ſuivant la plupart des Médecins, des mauvais levains de l'eſtomac, qui dépravent le goût: à quoi l'on peut ajouter le déreglement de l'imagination cauſé par de mauvais exemples ou par des préjugés ridicules. Ces appétits ſont ſi forts que les larmes viennent aux yeux de ceux à qui on refuſe le mets déſiré, & qu'ils aiment mieux ne pas manger & ſe laiſſer périr de faim plutôt que de ne pas prendre ces choſes qu'ils convoitent avec tant d'ardeur.

De l'odorat. L'odorat a auſſi ſes paſſions, & ces paſſions ſont des eſpéces d'épidémies qui prennent avec fureur, qui s'étendent rapidement & qui finiſſent ſans qu'on en devine la cauſe. Les Cyrénéens, les Grecs & les Latins ne trouvoient pas d'odeur plus agréable que celle de l'*aſſa fétida* (*l*) que nous déteſtons aujourd'hui par rapport à ſa vapeur vireuſe & approchant de l'ail. Ils en faiſoient tellement leurs délices qu'ils l'appelloient le *mets des dieux*, & nous la mépriſons tellement que nous la nommons *merde du diable*. Nos peres ne pouvoient ſouffrir l'odeur du citron, tandis que de nos jours nous la faiſons entrer dans les parfums les plus recherchés. Il n'y a pas cent ans que l'odeur du muſc étoit en très-grande vogue, aujourd'hui on l'écarte avec ſoin & les vaporeux la craignent plus que l'ennemi le plus redoutable. Dans ce ſiécle c'eſt le tabac qui eſt à la mode, il regne en deſpote, il exerce un pouvoir tirannique ſur ceux qui s'y ſont habitués. C'eſt envain qu'on leur repréſente que le nez n'eſt pas fait pour ſervir d'égout à toutes les humeurs qu'il plait d'y attirer par force, que c'eſt ſe provoquer un catarre continuel, que c'eſt placer trop près du ſiége de l'ame un receptacle d'immondice, qu'en ouvrant ſa tabatiere c'eſt ouvrir la boëte de Pandore d'où doivent ſortir mille maux auxquels on n'auroit pas été ſujets, que c'eſt appeller au plus

(*k*) Seneca *Libro de conſolatione ad matrem Helviam* Dio. *lib.* 57. Quelques critiques prétendent que le traité *de Re Culinariâ* que nous avons, eſt fort ancien, mais n'eſt pas d'aucun des *Apicius*.

(*l*) *Tractatus de materiâ medicâ* à Steph. Franç. Geoffroi. *Edit.* 1741. *in*-8°. *vol.* 2. *pag.* 608.

vite une mort qui ne venoit qu'à pas lents. On écoute ces raiſons, on les approuve & on prend du tabac. C'eſt ainſi qu'on rapporte que M. *Fagon*, célebre premier Médecin de Louis XIV, bourroit ſon nez avec du tabac à priſes répetées dans le tems qu'aux Ecoles de Médecine de Paris il faiſoit ſoutenir une Théſe contre l'uſage trop fréquent du tabac (*m*).

Du toucher.

C'eſt au toucher que l'on doit rapporter la laſciveté, la molleſſe & cette nonchalance qui paſſe aujourd'hui pour philoſophique. En un mot, c'eſt aux ſens en général qu'on doit rapporter tous ces motifs aveugles & ſéducteurs qui nous portent au jeu & nous engagent à amaſſer des richeſſes par toutes ſortes de moyens. Qui pourroit détailler le nombre prodigieux de tragédies ſi variées par leur intérêt & par leur dénouement qu'ont produit ces différens amours ſur le théâtre du monde? marques évidentes de l'aſcendant de ces paſſions qui égalent bien les autres par leur force & leur tirannie.

ARTICLE II.

De la Haine.

De la haine. Son méchaniſme.

Si l'amour eſt un ſentiment qui nous fait chercher le bien, la haine eſt un ſentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux déſirs, comme nous l'avons déja avancé, tendent immédiatement à la conſervation de l'être, & ſont déterminés dans les paſſions par les ſenſations. C'eſt donc par un méchaniſme tout oppoſé à celui de l'amour qu'eſt produit la haine, quoique la fin ſoit la même: car la pourſuite du bien & la fuite du mal naiſſent de ce principe univerſel qui nous fait déſirer de perſévérer dans l'être. Ainſi des organes tellement diſpoſés, que les différentes modifications occaſionnées par les objets ſeroient contraires à la conſtitution animale, ſont vraiment l'état qui doit donner naiſſance à la haine. En effet les impreſſions doivent être diſgracieuſes, & l'ame en concevoir un déplaiſir qui lui inſpirera la haine, ou la fuite de pareils objets.

Ce que nous avons dit de l'amour ſert de preuves à ce que nous avançons ici ſur une paſſion qui lui eſt directement oppoſée. Un eſprit conſéquent verra encore qu'il y a autant d'eſpéces de haines, qu'il y a de ſortes d'amours: puiſque toute affection réelle ſuppoſe ſa négation, ou ſon contraire: puiſque l'amour & la haine ſont dirigés par les ſens, & que dans l'un & l'autre cas les ſens peuvent être modifiés de cent façons diverſes.

(*m*) Voyez cette Théſe *Ergò ex tabaci uſu frequenti vitæ ſumma brevior*, 1699. Elle a été ſoutenue depuis, le 29 Mars 1753. Nous en avons rendu compte dans le Journal Economique du mois d'Octobre 1753. pag. 122.

TITRE PREMIER.

DE LA HAINE DE SOI-MÊME.

Haine de soi-même dans plusieurs.

IL paroit d'abord étonnant qu'on puiſſe ſe haïr ſoi-même, mais il y en a trop d'exemples pour qu'il ſoit permis d'en douter.

L'Evangile conſeille l'humilité, la patience, le renoncement parfait à ſoi-même, la fuite de ſoi-même. Ce principe excellent a été pouſſé juſqu'à la haine de ſoi-même, tandis qu'il n'exigeoit que la haine de ſes défauts, de ſes vices, de ſes imperfections. De-là ce peuple de Cénobites, d'Anachorétes, & un certain genre de martirs. Sans doute que l'abnégation de ſoi-même néceſſaire pour la perfection chrétienne a été recommandée pour contrebalancer les efforts de l'amour propre qui ramenant tout à nous, nous feroit oublier les beſoins de notre prochain. Ce précepte étoit donc fait pour nous rendre plus compatiſſans; mais il eſt des gens d'un caractére dur, peut-être féroce, qui renoncent ſans peine à toutes les douceurs de la vie, & qui ne veulent pas que les autres y participent. Ils ont ſouvent outré cette morale, & au lieu de s'en tenir à ce détachement d'eux-mêmes, ou plutôt de leur corruption, ils ont embraſſé un genre de vie qui eſt un continuel ſuicide, ou qui tend ſans ceſſe à l'abolition de l'eſpéce. Si on leur a recommandé l'humilité ou les humiliations & les mortifications, la religion n'exigeoit pas d'eux des devoirs contraires à l'intention du créateur, & aux forces des créatures. Les humiliations domptent l'eſprit, terraſſent l'orgueil, rendent ſouples & obéiſſans, & nous mettent à portée de ſouffrir les injures, les affronts & les perſécutions ſans impatience & ſans murmure. C'eſt le moyen d'étouffer le germe des guerres, des querelles, des procès, des combats, & de rompre cet eſprit d'indépendance qui empêcheroit les hommes de vivre en ſociété. Les mortifications domptent la chair & tiennent en bride les paſſions. C'eſt encore ſouvent par le jeune & les abſtinences qu'on rétablit ou que l'on conſerve ſa ſanté. La religion n'eſt donc partout que ſageſſe, & ſa morale eſt partout conforme à la ſaine raiſon.

Il ſembleroit que les Brachmanes ces Philoſophes Indiens ſe ſeroient haïs eux-mêmes. Ils menoient une vie fort rigide, couchoient ſouvent à la belle étoile dans les ſaiſons les plus rudes, ne mangeoient pas de viande, & n'avoient pas de commerce avec l'autre ſexe. Quelques-uns parmi eux marchoient ſur les ſables brulans les pieds nuds, & la tête nue expoſée aux rayons ardens du ſoleil, & ne vivoient que d'herbe. Ils ne ſe perſuadoient pas que les accidens de la vie fuſſent un bien ou un mal, puiſque les mêmes choſes plaiſoient aux uns & déplaiſoient aux autres, & ſont même agréables & déſagréables à une même perſonne en différens tems. La mort étoit pour eux comme une naiſſance à la vie véritable & bienheureuſe pour ceux qui ont bien philoſophé. Avec cette

croyance

croyance plusieurs d'entre eux bâtissoient leur bucher ; & se tenoient immobiles tout auprès pendant que le feu les rôtissoit. Après cela ils entroient gravement & majestueusement au milieu des flammes & ne se remuoient pas plus qu'une statue après s'être couchés sur le feu (*n*).

Les Gymnosophistes semblables en leurs mœurs aux Brachmanes n'habitoient ni maison, ni cellule, ils ne vivoient que des fruits que la terre leur fournissoit elle-même, ils renonçoient au vin & à l'autre sexe, ils avoient une extrême patience à se tenir dans une même situation quoiqu'elle fut très-gênante. Le dogme de la transmigration des ames leur inspiroit une extrême indifférence pour la vie, ou pour la mort. C'étoit encore une chose honteuse parmi eux que d'être malades, desorte que ceux qui vouloient éviter cette ignominie se bruloient tout vifs (*o*). C'est ainsi que *Calanus* se fit mourir à la suite d'*Alexandre*.

Examinant d'un peu près la doctrine de chacune de ces sectes où l'on voit peu de soin pour soi-même, une contrainte perpetuelle dans le régime, peu d'amour pour sa propre conservation, on entrevoit toujours le germe de l'amour de soi-même. C'est l'espérance d'une vie future meilleure qui fait soutenir les travaux, les tourmens & la mort. C'est toujours l'espérance d'un bien à venir qui leur fait supporter un mal actuel regardé comme plus petit que le bien futur à posséder ; ou le mal futur à éviter (*p*).

Cette intrépidité à se livrer sans hésiter à la mort, conduit insensiblement au suicide. Cet attentat à la vie paroit naitre d'une haine complette de soi-même. C'est souvent un désespoir & une folie où la raison ne peut pas avoir de part. Si l'on y joint la réflexion, c'est qu'on regarde la vie comme un fardeau plus pesant à porter que l'ignominie & la non-existence. Ce seroit donc alors la fuite du mal, ou l'amour du bien qui y détermineroit.

TITRE SECOND.

DE LA HAINE CONTRE SES SEMBLABLES.

LA Haine générale qu'on a contre les hommes s'appelle *misantropie* ; celle qu'on a pour quelques particuliers est *inimitié*. Il y a encore une espece de haine dont on croit ne pas pouvoir rendre raison, on la nomme *antipathie*.

(*n*) Lucianus *de morte Peregrini. pag.* 772. *tom.* 2. Il cite *Onéfícrite* qui avoit vû bruler *Calanus*. Voyez-le aussi *in fugitiv.* pag. 790 du même tome.

(*o*) Strabon. *pag.* 493.

(*p*) M. *Sherlock* Evêque de Londres dans un ouvrage qu'il a fait sur la Résurrection de J. C. *, rapporte qu'un criminel appliqué à la question, endura avec fermeté toutes les tortures sans avouer jamais le crime dont il étoit justement accusé. Quand on lui demanda ensuite comment il avoit pû résister aux douleurs de la torture, il répondit qu'il avoit peint une potence sur le bout de son soulier, & que dès qu'on l'appliquoit à la question il jettoit les yeux sur cette potence, ce qui le faisoit souffrir courageusement pour sauver sa vie.

* *Les témoins de la Résurrection de J. C. examinés & jugés selon les regles du barreau, pag.* 229.

§. I.

De la Misantropie.

Un Misantrope est un esprit chagrin qui trouve toujours quelque chose à reformer à la conduite publique. Sa mauvaise humeur ne peut rien approuver. C'est une mélancolie profonde qui fait les misantropes. Aussi les met-on tous au nombre des attrabilaires. Nous dirons d'où vient ce fond de tristesse en parlant des temperamens mélancoliques.

§. II.

De l'Inimitié.

L'Inimitié est une haine contre quelqu'un qui nous a offensé, mortifié, deprimé, nuit dans notre honneur, dans notre avancement, dans notre fortune, & dont l'existence actuelle nuit à la notre. De-là cet esprit de vengeance, ce désir de perdre & d'exterminer l'objet de notre haine.

Quoique la rivalité, la concurrence, la jalousie, ne supposent pas toujours l'inimitié, elles y disposent efficacement & peuvent être rangées sous son titre. La rivalité de deux maisons, de deux nations, de deux grands hommes, a souvent causé de grands désordres, & de telles guerres qu'il a fallu des siécles pour les éteindre. On peut les regarder comme des étincelles dont il nait de grands incendies.

§. III.

De l'Antipathie.

Du premier aspect on conçoit une aversion particuliere pour des personnes qu'on ne connoit pas, & qui souvent sont fort estimables. Si l'on en demandoit la raison, l'on seroit fort embarrassé de répondre, & l'on ne répéteroit que ce qu'à dit *Martial:*

Je te hais, Sabidus, *sans en savoir la cause*,
Je te hais & mon cœur ne peut dire autre chose (*q*).

Mais considerant cette question en Métaphysiciens, nous verrons que le plaisir & la douleur sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions (*r*), & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuse & importune, qui irrite de

(*q*) *Non amo te*, Sabidi, *non possum dicere quare,*
Hoc tantum possum dicere, non amo te.
Lib. 1. *Epigram.* 89. Voyez aussi le Recueil des Poësies du P. *Du Cerceau.* pag. 370.

(*r*) *Locke.* Liv. 2. chap. 20. §. 3.

néceſſité le ſujet qui la reſſent contre l'objet qui la cauſe (*s*). Ainſi par l'effort néceſſaire qui détermine chaque être à continuer ſon exiſtence, nous devons fuir tout objet qui n'a pas de rapports avec notre conſtitution, ou qui n'en a que d'opposés : qui ſemble diminuer notre puiſſance ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaiſir, ou nous en prive, ce qui eſt la même choſe que cauſer du mal. Une ſeule ou pluſieurs de ces qualités ſi contraires à notre bonheur ſe rencontrent ſûrement dans les objets animés qui nous ſont antipathiques. L'antipathie n'eſt donc pas un ſecret pour qui ſait ſonder le fond de ſa nature & connoit les déſirs gravés dans ſon eſſence.

TITRE TROISIEME.

DES AVERSIONS.

NOUS appellons averſions la haine que nous avons pour les choſes inanimées. Si cette averſion eſt forte, c'eſt *horreur*; ſi elle eſt foible, c'eſt *dégoût*, *répugnance*. Souvent cette horreur ou ce dégoût tirent leur origine dès notre plus tendre jeuneſſe, & dans un tems où notre raiſon eſt encore aſſoupie. Si ces objets ſe préſentent à nos ſens par haſard, une eſpéce de frémiſſement s'empare de tout le corps, ſouvent on ſe trouve mal juſqu'à perdre connoiſſance, & quelquefois il arrive des ſimptômes encore plus terribles. La deſcription de cette choſe, ou le ſimple récit qu'on en fait eſt capable de produire les mêmes effets. Examinons ſuccintement les averſions de chacun des ſens. Averſions.

Il y a des choſes horribles à la vuë, il y a des choſes dégoutantes à la vuë. Les premieres font hériſſer les cheveux ſur la tête, nous font pâlir, interceptent le mouvement du cœur & nous font quelquefois tomber en ſincope. Les ſecondes portent directement leur impreſſion vers l'eſtomac, cauſent des nauſées, & excitent ſouvent le vomiſſement. Quelques averſions de la vuë ont un méchaniſme plus caché, mais vous pouvez les rapporter à ces mêmes cauſes qui occaſionnent le trouble dans l'économie animale. De la vuë.

Le Maréchal d'*Albret* s'évanouiſſoit quand il voyoit la tête d'un marcaſſin. *Buſſi* forme à ce ſujet un plaiſant doute. Il demande s'il ſeroit permis en honneur à un homme qui ſe battroit contre le Maréchal d'*Albret*, de porter une tête de marcaſſin dans la main gauche (*t*). Chacun ſait le trait de *Jacques I.* Roi d'Angleterre, qui ne pouvoit voir ſans frayeur une épée hors de ſon fourreau. Le Chevalier *Digbi* en accuſe l'imagination de la mere, qui, dans le tems qu'elle étoit enceinte, vit aſſaſſiner à côté d'elle un de ſes amis (*u*). Mais nous verrons quel fond on doit faire ſur de pareilles vertus de l'imagination des femmes groſſes (*x*). Il *Liv. 3. ch. 2. art. 2.*

(*s*) *Boullainvilliers* Réfutation de *Spinoſa*. page 245.

(*t*) Mémoire de *Buſſi*. tom. 2. pag. 34.

(*u*) Dans un Traité qu'il a fait ſur la poudre de ſimpathie.

(*x*) Voyez auſſi la Théſe ſoutenue aux Ecoles de

est plus naturel de rejetter cette aversion sur sa timidité & son peu de courage. Nous ne troublerions pas ses mânes pour lui faire ce reproche, si l'on n'avoit dit avant nous :

Elisabeth fut Roi, Jacques premier fut Reine ;
Cette erreur de nature est un beau phénoméne (y).

Nous pourrions rapporter mille exemples bien attestés de pareilles aversions : mais ce seroit vouloir prouver une chose que l'expérience confirme tous les jours.

De l'ouie.

Il est des sons aigres, des bruits effrayans qui déchirent les oreilles, & auxquels on ne peut s'accoutumer. Le son que produit une scie lorsqu'on la lime, fait grincer les dents, occasionne une contraction dans tous les muscles du visage, & cause une espéce d'horripilation par tout le corps. Nous marquons de la répugnance pour certains airs ou trop triviales, ou trop rebattus. L'empéreur *Germanicus* ne pouvoit souffrir ni la vue, ni le chant des coqs. L'histoire rapporte plusieurs exemples de personnes qui entroient en fureur par les dissonances répetées de la musique. Tout ceci doit être expliqué par la violence que ces sons font sur l'organe de l'ouie. Violence qui approche en quelque maniere de la douleur.

Du goût.

L'organe des saveurs a aussi des répugnances qui sont de vraies aversions. C'est peut être le plus fantasque des sens à ce sujet. L'on mange quelquefois avec plaisir dans la jeunesse ce qu'on a rebuté dans l'enfance. L'habitude des meilleurs mets nous en dégoute au point même de ne plus en pouvoir souffrir la vuë. Cette aversion souvent est si aveugle, que la raison la plus éclairée ne peut la vaincre. On présente à un malade qui jouit de la plus saine raison, une médecine dont il doit attendre le soulagement le plus prompt & le plus efficace. Malgré l'empire de sa volonté, le gosier se ferme, l'estomac se révolte, il a des mouvemens convulsifs qui lui font rejetter ce qu'il ne peut contenir. Ces aversions sont donc indépendantes de l'ame, & dépendent autant des organes, que la répugnance d'un cheval à passer auprès d'une charogne, ou d'un moulin : il essuiera plutôt vingt coups d'éperons, que de passer outre. Cependant suivant l'opinion de quelques Physiciens, cet animal est une pure machine. Tout ce qu'on peut lui accorder de plus, c'est un instinct naturel ; il vaudroit mieux dire un être de raison qui les dirige. Mais ici à quoi sert la raison de l'homme ? elle ne peut servir tout au plus qu'à vaincre peu-à-peu cette aversion, & à prendre les moyens les plus sûrs pour y parvenir.

De l'odorat.

La bonne ou mauvaise qualité des odeurs n'est pas toujours ce qui les fait aimer, ou détester. Nous en avons vû qui haïssoient l'odeur de la rose, tandis que d'autres préféroient des odeurs très-puantes. Il y

Médecine de Paris le trois Juin 1741. *Ergò non datur imaginationis maternæ in fœtum actio* M. Josepho Exup. Bertin *Præside.*

(y) *Rex fuit* Elisabeth, *sed nunc regina* Jacobus. *Error naturæ sic in utroque fuit.*

a des femmes vaporeuses qui se délectent à sentir le castoreum, la savate brulée, l'esprit volatile de corne de cerf succiné. Tout est relatif dans le sentiment. Ce qui plait aux uns peut déplaire aux autres. Cela dépend de la disposition organique & du degré d'irritabilité des nerfs. Il en est de même pour l'odorat que des autres sens. » J'en ai vû, dit *Montagne*, » fuir la senteur des pommes plus que les arquebusades; d'autres s'effrayer » pour une souris; d'autres rendre la gorge à voir de la crême; d'au- » tres à voir brasser un lit de plume (z) «. *Pierre d'Apono*, homme de beaucoup d'esprit & Médecin de profession qui mourut dans les redoutables prisons du S. Office, & qui nous a laissé un ouvrage intitulé *Le Conciliateur*, avoit une si grande aversion pour le lait & le fromage qu'il n'en pouvoit flairer ni même voir, sans tomber en défaillance (&). M. *Deslandes* dans son excellente histoire critique de la Philosophie, en réfléchissant sur ces sortes d'antipathies, dit (w) qu'il semble que ce soit un sixieme sens que la nature ait accordé à certains hommes, mais un sens incommode & qui ne prépare que des contretems fâcheux. Dans nos principes il est fort inutile d'admettre ce sixieme sens. C'est multiplier les êtres sans nécessité.

Le toucher ce sens qui sert à connoitre & à sentir les corps palpables, & leurs qualités comme le mou & le dur, l'humide & le sec, le chaud & le froid, a aussi ses aversions. C'est avec une espéce d'horreur qu'on touche les araignées, les chenilles, les morts, & tous les objets qui sont dégoutans à la vue. Les aversions sont souvent filles de la timidité; mais il n'en sera pas moins vraies, qu'elles sont quelquefois dans l'organe & qu'elles tendent à faire éviter des choses contraires à la santé, ou à notre constitution. **Du toucher.**

ARTICLE III.

Du Désir.

Le Désir dont nous parlons ici n'est pas cet effort nécessaire qui nous fait tous tendre au bien être, & qui est le pere des vertus & des passions. Nous entendons ici par le terme de *Désir* regardé comme passion, une inquiétude particuliere qui nous fait chercher avec empressement, & embrasser avec ardeur les moyens qui peuvent nous conduire au bien être, soit en cherchant à posséder l'objet aimable qu'on a apperçu, senti, connu, soit en évitant l'objet digne de haine qu'on a apperçu, senti, ou connu. De-là vient qu'il doit y avoir autant de désirs qu'il y a de moyens qui conduisent à cette fin. En général on peut les réduire à deux: désir de possession pour l'objet aimé, c'est ce que **Définition du Désir particulier.**

(z) Essais de *Michel* Seigneur *de Montagne*, Liv. 1. chap. 25 pag. 92 *Edit. in-folio*. Paris 1640. Voyez aussi Gassendi *Physic. part. 1. lib. 6. cap. 14.*

(&) Voyez Martin Schoockius *de adversatione casei*. Merklinus *in* Lindenio *renovato. pag.* 879.

(w) Histoire critique de la Philosophie, *tom.* 3. *liv.* 7. *chap.* 44. §. 6. *pag.* 337. *Edit.* en 4. *vol. in-12.* Amsterdam 1756.

nous nommons *espérance :* désir de fuite pour l'objet qu'on hait, c'est ce que nous nommons *crainte.*

Ces désirs ne paroissent pas avoir un méchanisme distingué de celui qui imprime en nous le sentiment de notre conservation. C'est toujours la tendance des fibres à se mettre dans un certain état, lequel une fois possédé, ou acquis, l'ame est affectée de plaisir. C'est ainsi que la tête tend à être droite, & que trop courbée en devant, ou trop jettée en arriere, on éprouve un malaise qu'on a coutume d'appeller *gêne.*

TITRE PREMIER.

DE L'ESPÉRANCE.

Elle n'ait de l'imagination.

L'ESPÉRANCE est une pensée douce & flateuse que nous nous formons sur un bien à venir. Cette pensée d'un bien futur donne de la joie, de même que le souvenir d'un passé agréable donne du plaisir. L'espérance est donc fille de l'imagination, & cette fille quelquefois n'a pas plus de solidité que sa mere. Nous renvoyons donc sur ce sujet à ce que nous avons dit des idées lorsque l'esprit s'élance dans l'avenir.

TITRE SECOND.

DE LA CRAINTE.

Deux espéces de craintes.

LA crainte ainsi que l'espérance porte sur l'avenir. L'espérance est pour le bien, la crainte est pour le mal. On espére le bien, on craint le mal. Et comme il y a deux espéces de maux, l'un négatif & l'autre positif, il peut aussi y avoir deux espéces de craintes, l'une qui nous fait appréhender qu'un bien que nous désirons n'arrive pas, on pourroit la nommer *appréhension*, & l'autre qui nous fait prévoir un mal réel qui nous menace, on pourroit la nommer *peur*, *timidité.* Dans l'un & l'autre cas le cœur se resserre, la respiration est plus gênée, le visage pâlit, on a un air consterné, les pas sont mal assurés & toute l'habitude du corps devient tremblante. Tels sont les effets de la crainte sur les organes; ils sont même plus forts lorsqu'elle va jusqu'à la *frayeur* & l'*épouvante.* C'est alors qu'elle peut nous rendre immobiles, & nous ôter l'usage de la parole & de la voix.

L'un & l'autre enfant du désir prend son origine dans notre propre organisation, indépendamment du raisonnement & de la volonté. Il nait des hommes présomptueux qui espérent toujours, c'est peut être la source de la vanité, de l'orgueil, de la fermeté, de l'opiniâtreté, de l'intrépidité. Quelle nombreuse famille sous un seul chef! Il est des tempéramens timides qui redoutent tout, c'est peut être le principe de la poltronerie & de la lâcheté. C'est ce qui doit nous faire avouer avec les personnes les plus consommées dans la morale, qu'il y a des vertus & des vices de tempérament.

ARTICLE IV.

De la Joie et de la Tristesse.

A peine le désir est-il satisfait, qu'immédiatement suivent deux autres passions ; la *joie* & la *tristesse*. La *joie*, lorsque contens du bien présent, ou d'un bien futur regardé comme assuré, nous pouvons, ou nous devons en jouir sans obstacles, & sans crainte de le perdre : la *tristesse*, lorsque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pû jouir plus longtems, ou lorsque nous sommes tourmentés par un mal actuellement présent. Cherchons leur méchanisme. Ce que c'est que la joie & la tristesse.

Nous pensons ici de même que *Descartes*, & nous croyons avec lui que c'est la bonne disposition du corps qui a été le premier sujet de joie que l'ame a ressenti. Dans cet état les esprits ont coulé avec facilité, le cœur s'est dilaté avec une juste force, le sang a circulé avec liberté, & le corps a ressenti une douce chaleur. Mais cette bonne disposition ayant pû être viciée soit parce que les humeurs ont été altérées, soit parce que les solides n'ont pas conservé cette tension & cette irritabilité nécessaires, le cœur ne se contracte plus avec la même facilité ; la circulation se rallentit ou devient irréguliere, la sécrétion de la bile est suspendue, le corps est en proie à une espéce de froid, & l'ame à la tristesse. Disposition des corps dans la joie & dans la tristesse.

Si quelqu'un doutoit que ces deux passions n'eussent leur principe dans les ressorts de notre machine, ne pourroit-on pas lui demander pourquoi, sans en avoir aucun sujet, il se léve certains jours ou plus gai, ou plus triste qu'à l'ordinaire ? il y a une chose qui nous paroit certaine, c'est que par l'idée que nous avons de l'ame, elle n'est pas susceptible de vicissitudes comme le corps, & qu'elle est inaltérable dans son essence. Ce n'est donc qu'à une certaine disposition du corps qui doit modifier l'ame d'une maniere quelconque, que l'on doit rapporter ce changement. Preuves qu'elles dépendent des dispositions corporelles.

Si la joie étoit indépendante du méchanisme du corps, pourquoi ne l'éprouveroit-on ordinairement que lorsqu'on jouit d'une bonne santé, & que tous les organes font leur fonction avec une espéce d'aménité ? pourquoi le visage prendroit-il un air riant, & verroit-on sur le front une sérénité qu'on apperçoit mieux qu'on ne peut la peindre ? pourquoi les muscles inspirateurs & expirateurs éprouveroient-ils une espéce de convulsion qui est la cause méchanique du ris ? pourquoi le mouvement du cœur seroit-il un peu augmenté, sans pour cela occasionner de trouble dans la circulation, de sorte qu'on sent une chaleur plus douce dans les entrailles, un leger chatouillement à la peau, une légereté dans tout le corps, une agilité, une flexibilité dans tous les membres, qui les force à faire certains mouvemens connus sous le nom de sauts, ou de danse. Phénoménes qui se passent dans le corps à l'occasion de la joie.

Dans la tristesse au contraire le visage est abbatu, les yeux sont mouillés de larmes, le front porte des marques évidentes du mécontentement, la respiration est gênée, on soupire, le cœur semble serré, on A l'occasion de la tristesse.

croiroit qu'il eſt embarraſſé dans des liens, le pouls s'affoiblit, toutes les fonctions languiſſent, on veut fuir la lumiere, la ſociété, les conſolations mêmes. En faut-il davantage pour établir l'empire de cette paſſion ſur nos corps.

Par l'impreſſion inopinée de la joie, ou de la triſteſſe exceſſive, l'action tonique abandonne les vaiſſeaux pour ſe concentrer vers le cœur. Ces vaiſſeaux ainſi deſtitués de leur force tonique, reçoivent facilement le ſang qui y eſt chaſſé avec la derniere violence, mais n'étant plus ſuſceptibles d'aucune réaction ſur ce fluide, ils ne peuvent plus en pouſſer vers les oreillettes une quantité aſſez conſidérable pour forcer la réſiſtance & le reſſerrement des ventricules. De-là les ſincopes & la mort ſubite qu'occaſionnent la joie, la triſteſſe & quelques autres paſſions comme la crainte & la colére.

Aulugelle parlant d'un certain *Diagoras* de l'Iſle de Rhodes, lequel avoit trois fils excellens dans leurs profeſſions, l'un dans les armes, l'autre à la lutte & le troiſieme à la courſe, nous rapporte (*a*) que ces trois fils ayant été aux Jeux Olimpiques, & ayant remporté les prix, cauſerent tant de joie à leur pere que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville & au milieu des acclamations du peuple qui, en lui jettant des fleurs, le félicitoit du mérite de ſes enfans. La même choſe eſt arrivé à *Chilon* le Lacédémonien, qui mourut d'un ſaiſiſſement de joie en embraſſant ſon fils qui revenoit victorieux des Jeux Olimpiques (*b*). *Clidême* l'Athénien fut ſuffoqué par la joie au moment qu'on lui poſoit une couronne d'or pour récompenſer ſes talens (*c*). L'Hiſtoire Romaine fait auſſi mention (*d*) d'une vieille femme qui mourut de joie en voyant revenir ſon fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Cannes. L'hiſtoire de Bretagne du Pere *Lobineau* fait mention d'une dame *de Châteaubriant*, qui mourut d'un tranſport de joie en embraſſant ſon mari au retour d'une croiſade.

Quoique l'hiſtoire fourniſſe quelques exemples de perſonnes mortes ſubitement de ſaiſiſſemens de triſteſſe, ces exemples ſont beaucoup plus rares que ceux qu'à foudroyé la joie. L'action de la triſteſſe ſur les fonctions vitales n'eſt pas auſſi prompte que celle de la joie. Elle agit plus lentement, & ſi quelquefois elle enfante des fiévres aiguës qui enlevent les malades en peu de jours, le plus ſouvent elle donne lieu à ces longues affections qui deſſéchent les os mêmes (*e*) & qui refuſent aux malheureux la douce conſolation de mourir (*f*). Nous ne citerons pas ici de ces exemples éclatans, nous ſerions obligés de faire des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des perſonnes auxquelles le chagrin plonge avec gradation & tourmens le poignard dans le ſein.

(*a*) *Libro* 2. *cap.* 15.

(*b*) Chilo *autem obiit, ut* Hermippus *ait, Piſæ, amplexus atque oſculatus filium, quod in olimpiâ fuiſſet coronatus. Defunctum aſſerunt immodicâ lætitiâ.* Diog. Laert. *lib.* 1. *in vitâ* Chilonis.

(*c*) Clidemus *Athenienſis dum ab hiſtrionibus ob præſtantiam auro coronatur, præ gaudio moritur.* Tertullianus. *lib. de animâ.*

(*d*) *Apud* T. Livium *decad.* 3. *lib.* 2. Valerium Maximum *lib.* 9. *cap.* 12. Plinium *lib.* 7. *cap.* 32. & 33.

(*e*) *Spiritus triſtis exſiccat oſſa. Salomon proverbiorum. cap.* 17.

(*f*) *Quam miſerum eſt mortem cupere, nec poſſe emori.* L. Annæi Senecæ *ac* P. Siri mimi *ſententiæ. ſent.* 608.



CONCLUSION
DE CE PREMIER LIVRE.

NOUS venons de rendre compte de tous les phénoménes qui naissent de l'union de l'ame & du corps. Le méchanisme le plus simple nous a suffi pour expliquer tant de prodigieuses variétés que produit l'association de deux substances hétérogènes. En cela nous n'avons fait qu'étendre & perfectionner la pensée de presque tous les Philosophes modernes, qui, d'un commun accord, avouent qu'il est nécessaire qu'il arrive des ébranlemens dans les organes pour que l'ame soit avertie de ce qui se passe soit au-dehors, soit au-dedans du corps.

Conformité de notre sentiment avec celui de tous les Philosophes modernes.

Descartes dans son Traité des passions ne parle que d'émotions dans le cerveau causées par les esprits animaux. *Malebranche*, ce profond Métaphysicien qui a si bien prouvé qu'il n'y avoit nul rapport de causalité d'un corps à un esprit, pas même d'un corps à un corps, & d'un esprit à un autre esprit; puisque nulle créature ne peut agir sur une autre par une efficacité qui lui soit propre, déclare lui-même positivement que Dieu a voulu & qu'il veut sans cesse que les divers ébranlemens du cerveau soient toujours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni (*a*). C'est cette volonté constante & efficace du Créateur, qui fait proprement l'union de l'ame & du corps.

Principalement avec celui de *Descartes* & de *Malebranche*.

Mais que devient tout notre sistême si la matiere n'existe pas comme en ont douté plusieurs Philosophes, & comme paroît encore en être certain aujourd'hui *Berkeley*, qui entreprend de démontrer qu'elle ne peut exister. Ce Prélat après avoir exposé l'insuffisance des sensations pour nous assurer de l'existence des corps, prétend que les choses sensibles, c'est-à-dire, ce que nous prenons pour des corps, ont toutes les propriétés d'être apperçûes immédiatement par notre entendement; que les choses que notre entendement apperçoit immédiatement, ne peuvent être que des idées, & que les idées ne peuvent exister que dans un esprit; que par conséquent les choses sensibles ne sont point matérielles (*b*). Cette hypothése différe de celle du P. *Malebranche*, en ce que ce Philosophe dit que nous ne voyons les choses qu'en appercevant les attributs de la substance intelligible de Dieu qui peuvent nous les représenter: tandis que l'Evêque de Chloane soutient que les choses que nous apper-

Sistême de *Berkeley* sur la non existence de la matiere.

(*a*) Tom. 1. Entret. 4.

(*b*) Dialogue entre *Hylas* & *Philonoüs*, dont le but est de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, &c. par *Georges Berkeley* Evêque de Chloane. 1750.

cevons sont connues par l'entendement d'un esprit infini, & produite en nous par sa volonté.

Réfutation de l'immatérialisme.

Outre que l'on pourroit faire mille difficultés contre le dogme de l'immatérialisme, nous ne voyons pas comment l'"on peut satisfaire à la question suivante. Si les choses sensibles ne sont que des idées, pourquoi les aveugles nés n'ont-ils aucune idée des couleurs. La matiere existant, on explique facilement pourquoi on éprouve certains sentimens de douleur & de plaisir, & l'esprit le moins philosophe apperçoit qu'ils nous ont été donnés pour nous avertir de ce qui peut être utile ou nuisible à la conservation du corps. S'il n'y a en nous qu'une substance spirituelle, de quelle utilité nous peuvent être ces différentes sensations.

Conformité de ce sistême avec le nôtre.

Au reste ne faisons pas un crime à *Berkeley* de s'être écarté de l'opinion reçue: peu-à-peu il s'en rapproche, & rentre dans le sistême général. » Nous sommes, dit-il (*c*), comme enchaînés à un corps; c'est-à-» dire, que nos perceptions sont liées à des mouvemens corporels. » Les loix de la nature sont que nous nous sentions affectés à chaque » altération qui arrive dans les parties nerveuses de ce corps sensible «.

Fondement sur lequel est bâtie notre hypothése.

Selon le plan que nous nous étions proposés dans cet Ouvrage, il s'agissoit de déterminer la nature de ces mouvemens qui se passent dans les organes, soit que l'on sente ou que l'on pense, soit que l'on se ressouvienne, ou que l'on veuille. Pour le faire nous avons toujours choisi le méchanisme le plus simple, le plus conforme aux loix de la nature & aux regles du raisonnement : c'est pourquoi nous nous croyons en droit de conclure ici :

Différens corollaires qu'on en peut tirer.

1°. Que chaque opération de l'entendement peut être divisée en trois classes : savoir en sensible ou directe, en réfléchie & en mixte.

Sensations Imagination Raisonnement Jugement Mémoire	Sensibles ou directes. Réfléchis. Mixtes.

2°. Que les sensations directes sont produites par la présence des objets qui excitent quelque ébranlement sur les organes.

Que les idées sensibles dépendent du méchanisme inverse qui produit les sensations directes, & le même, mais avec un peu moins d'intensité dans l'exécution, que celui qui produit les sensations réflechies, c'est-à-dire qu'un mouvement extérieur produisant les sensations directes, c'est un mouvement intérieur qui donne les sensations réflechies & les idées sensibles.

Que le raisonnement sensible consiste dans l'examen du rapport qu'ont entre elles deux perceptions.

(*c*) Pag. 215.

Que le jugement ſenſible eſt la découverte du rapport qu'ont entre elles ces perceptions.

Que la mémoire ſenſible eſt une habitude des organes.

3°. Que toutes les opérations réflechies de l'entendement partent de la puiſſance qu'a l'ame de contempler ſes propres opérations, de les combiner & de les reproduire, ce qui arrive par la conſcience qu'elle a de ſon être & de l'attention qu'elle apporte à ſon exiſtence.

4°. Que les opérations mixtes de l'entendement ſont des actions combinées de la réflexion & des ſens.

5°. Que la volonté conſiderée comme ſujet des vertus & des paſſions, n'eſt pas moins méchanique que l'entendement.

6°. Que les vertus & les paſſions dans leur nature appartiennent autant au corps qu'à l'ame.

7°. Que la vertu en général eſt le déſir de perſévérer dans ſon être, ſubordonné à la raiſon, ou aux loix Divines & humaines.

8°. Que les paſſions au contraire ſont des déſirs de perſévérer dans ſon être, excités par les ſenſations.

Une partie de notre ſiſtême étant fondée ſur un méchaniſme qui ne peut être montré, & qu'on ne pourra jamais montrer aux yeux, donnera lieu ſans doute à quelques eſprits Mathématiciens qui cherchent la démonſtration dans toute choſe, ſans cependant la trouver toujours, de conclure que notre ſiſtême n'eſt qu'un jeu de l'imagination qui peut être détruit par un autre jeu de l'imagination. I. Objection.

Nous ne pouvons répondre à cet argument que par des inductions dont la probabilité doit nous tenir lieu de l'évidence, qui ſans doute nous échappera toujours dans une matiere auſſi obſcure. On admiroit autrefois cette fameuſe ſtatue de *Memnon* qui ſaluoit le ſoleil levant (*d*). On ſe reſſouvient avec plaiſir de la colombe de bois d'*Architas de Tarente* (*e*), qui voloit d'elle-même ; de cette ſtatue qui alla préſenter à un Roi de Barbarie un placet pour la délivrance de l'eſclave qui l'avoit faite (*f*) ; de cet aigle qui vola l'eſpace de deux lieues au-deſſus de la tête d'un Empereur qu'on alloit couronner (*g*). En un mot nous ſommes étonnés de mille autres ouvrages qui dénotent autant le génie, que l'adreſſe de leur auteur (*h*). Qui de nous après avoir vû le flûteur automate, & ce canard factice qui digéroit, n'a été ſurpris de la ſagacité de M. *Vaucanſon*, & n'a douté ſi un jour nous ne ſerions pas aſſez heureux pour trouver l'art de Promethée.

(*d*) Tacit. *annal. lib.* 2. Juvenal. *Sat.* 5. Philoſtr. *de vitâ Apollonii*, *lib.* 6. *cap.* 3. Plin. *lib.* 36. *cap.* 7. Pauſan. *in attic. Lucian. in pſeudom.* Cælius Rhodiginus, *lib.* 22. *cap.* 5. Tzetzes, &c.

(*e*) Aul. Gell. *noct. attic. lib.* 10. *cap.* 12.

(*f*) Journal des Savans de 1680, & de 1683.

(*g*) Gaſſendi, *in Regiomontanum.*

(*h*) La mouche de fer préſentée à Charles-Quint par Charles *de Mont-Royal*, laquelle prenant, comme dit *Salluſte Dubartas.*,

ſa gaillarde volée,
Fit une entiere ronde, & d'un cerveau las
Comme ayant jugement ſe percha ſur ſon bras.

6°. jour de la 1. ſemaine.

L'horloge de Strasbourg. Voyez les Voyages de M. *Dumont*, tom. 1. pag. 54. La pendule de Verſailles, &c.

Tous ces ouvrages, il eſt vrai, ſont ſurprenans : mais, hélas! qu'ils ſont éloignés de la perfection! l'eſprit de l'homme eſt renfermé dans des bornes trop étroites, & les inſtrumens dont il ſe ſert ſont trop groſſiers pour prétendre y parvenir. Le méchaniſme eſt par-tout ſoupçonné, & par-tout évident. Ce ſont des hommes qui ont fait ces reſſorts; ils ne peuvent être par conſéquent cachés aux yeux des hommes. Peut-être même que des mortels plus induſtrieux, par un méchaniſme tout différent, nous oſerions dire tout oppoſé, produiront le même effet. O comble de foibleſſe & d'ignorance! Tandis que d'un autre côté ſi nous jettons les yeux ſur le ſage Ouvrier qui a fait l'homme; quelle puiſſance? quelle intelligence ne lui trouverons-nous pas? La délicateſſe, la grandeur, la petiteſſe des parties l'ont-elles empêché de travailler? le nombre & la variété l'ont-ils épouvanté? l'arrangement, l'ordre, les rapports, les convenances, l'ont-ils détourné? Non ſans doute. Tout étoit préſent à ſon eſprit. Une ſeule parole a ſuffi pour finir ſon ouvrage, & les régles & les loix qu'il a établi au moment de la création, ſeront les mêmes juſqu'à la fin des ſiécles; parce que ſa volonté eſt conſtante & ne peut être ſujette à aucune viciſſitude. Ce ſont ces mêmes régles & ces mêmes loix que Dieu s'eſt propoſé dans la formation de l'homme, que nous avons cherché à découvrir : & nous croyons pouvoir dire avec quelque vraiſemblance que pluſieurs peuvent nous être connues par la ſaine raiſon & par l'attention à l'ordre de la nature : moyens deſquels le Créateur n'a pû s'écarter ſans ſe tromper, ou ſans vouloir nous tromper; ce qui eſt impoſſible.

Or dans le méchaniſme que nous avons établi pour expliquer les fonctions animales nous avons apporté les preuves qui nous ont paru les plus raiſonnables, les démonſtrations que l'expérience & la ſtructure des parties autoriſoient; enfin les raiſons priſes dans l'ordre de toute la nature. Nous pouvons donc nous flatter que ce méchaniſme n'eſt pas un être de raiſon, & que s'il n'eſt pas en tout point conforme au plan que s'étoit propoſé le Créateur, il doit en approcher dans beaucoup d'autres. L'eſprit de l'homme eſt ſi limité; il y a tant de combinaiſons à faire, il y a tant de circonſtances à peſer, qu'aſſurement nous nous ſommes trompés dans certains endroits. Nous ajoutons même qu'il y a de certains cas où les hommes pourront toujours ſe tromper. Mais il viendra un tems où

Nous concevrons ces merveilles cachées
Quand de nos ſens nos ames détachées
Auront enfin dans le ſéjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux (i).

II. Objection. Peut-être nous demandera-t-on s'il eſt poſſible que le mouvement du ſang & l'ébranlement des organes produiſent des idées? Sans entrer dans des raiſonnemens Méthaphyſiques, nous n'avons à répondre que

(i) Rouſſeau, lib. 2. Alleg. 2.

par une comparaiſon fort ſimple qui réſout la queſtion. Lorſqu'on entre chez un horloger & qu'on voit ſur ſa table des roues de cuivre, des reſſorts d'acier, des ſpirales, des balanciers, s'imagineroit-on ſans en être inſtruit auparavant, que le produit de l'arrangement de toutes ces choſes eſt de marquer les heures; c'eſt-à-dire une ſucceſſion du tems qui paſſe toujours & ne revient jamais, qui eſt éternel & périt dans chaque moment de l'éternité, & qui n'a aucune trace que celle du ſouvenir? Il n'y a aucun morceau de cuivre qui ait eſſentiellement la propriété de marquer les heures : mais cet effet vient de l'enchaînement, de la correſpondance & de l'action unanime des piéces qui compoſent la machine. C'eſt ainſi que la tête n'a pas les idées par elle-même : mais par l'arrangement des organes des ſens qui y ſont attachés & qui reçoivent du cerveau les filets nerveux, cauſe de leur action tonique, il en réſulte un ſentiment, une exiſtence, ou plutôt une vie que nous appellons *idée*.

On pourroit peut-être encore conclure après la lecture de cette premiere Partie de notre Ouvrage, que nous ne fixons pas le ſiége de l'ame dans aucun organe déterminé, puiſque nous expliquons toutes les fonctions animales par les ébranlemens de chacun des ſens, ſans admettre un ſens commun. Cette conſéquence ne ſeroit pas un crime; mais elle pourroit être une erreur. Car bien loin de croire comme *Deſcartes*, que l'ame eſt logée dans la glande pinéale, bien loin de la contraindre de demeurer dans le corps calleux ou toute autre partie du cerveau comme l'ont prétendu quelques autres; nous ſoutenons au contraire que l'ame peut exiſter par tout ailleurs, & qu'il y a très-fort lieu de douter qu'elle puiſſe exiſter dans les corps.

III. Objection.

Réponſe.

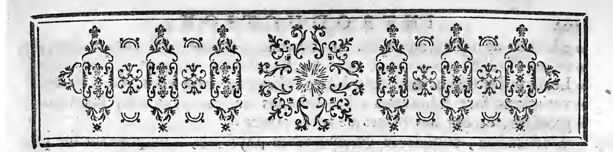
En effet les corps ſont des ſubſtances étendues. L'ame eſt un eſprit, & par conſéquent inétendue. Or l'étendu ne peut agir ſur l'inétendu (*k*). Les ames n'agiſſent donc pas ſur les corps, ni les corps ſur les ames. Cependant l'expérience nous apprend qu'après certaines affections qui appartiennent à l'ame, le corps pâlit, friſſone, eſt agité; cependant l'expérience nous apprend que dans certaines maladies, comme dans l'inflammation des membranes du cerveau, le délire & les convulſions ſurviennent. Ce qui dénote un rapport d'actions réciproques de ces deux ſubſtances hétérogènes. Il faut donc qu'il y ait un médiateur qui puiſſe agir en même tems ſur l'étendu & ſur l'inétendu, & qui communique les ſenſations agréables ou déſagréables à l'une & à l'autre ſubſtance. Or ce médiateur eſt Dieu même, puiſque lui ſeul peut phyſiquement produire le mouvement, & que lui ſeul peut agir en même tems ſur les eſprits & ſur les corps. Dieu étant tout-puiſſant, il communiquera auſſi facilement à l'ame telle ou telle ſenſation dépendante de tels ou tels mouvemens excités dans les organes, ſoit qu'elle ſoit autour du corps, ſoit qu'elle exiſte par tout ailleurs. La choſe doit ſe paſſer de même à l'égard des mouvemens qui s'excitent dans l'ame & qui doivent

(*k*) *Tangere nec tangi niſi corpus nulla poteſt res.* Lucretius *de rerum naturâ lib.* 1. *verſ.* 304.

faire impreſſion ſur le corps. Nous concluons donc ici avec raiſon que les ames exiſtent dans l'intelligence de Dieu, & que les corps exiſtent dans ſon immenſité : deux ſubſtances auſſi hétérogénes ne pouvant exiſter dans le même attribut de Dieu. Ce qui nous paroit avoir plus de vraiſemblance & moins de contradictions, que la notion commune. Ce qui revient au même que l'union de l'ame & du corps ; puiſque Dieu eſt un & infini, puiſque Dieu eſt immenſe & tout entier dans chaque partie de ſon immenſité.

Ces principes poſés, & notre ſentiment ſur les différentes opérations animales ſuffiſamment établi, cherchons à préſent les diverſes cauſes méchaniques qui font varier ces mêmes opérations. C'eſt ce qui doit faire la matiere de notre ſecond Livre.

Fin du I. Livre.



LIVRE SECOND.

DES CAUSES PHYSIQUES

QUI INFLUENT SUR LES ESPRITS.

INTRODUCTION.

Il n'eſt rien de déſuni dans la nature. Tout s'y lie à tout : & l'homme, cet être que ſon orgueil voudroit ſéparer des autres, y eſt tellement uni à l'air, à l'eau, au feu, à la terre, qu'il ceſſe d'être ſi on le ſépare de ces élémens qui lui conſervent la vie, qui contribuent à ſa ſanté, & qui modifiant différemment ſon corps, doivent néceſſairement modifier différemment ſon eſprit. L'homme eſt uni à tous les êtres.

Tout ce qui produit, environne ou entretient nos corps, peut donc apporter des changemens notables dans nos ames. Il ne faut qu'ouvrir les yeux ſur les objets qui nous ſont le plus intimes & qui nous touchent le plus près pour s'en convaincre. C'eſt de nos peres que nous recevons le germe des vertus & des paſſions. Le ſexe que nous recevons des mains de la nature, nous donne un génie particulier. Ce génie particulier eſt différemment modifié par les climats qu'on peut regarder comme une des cauſes premieres de la différence des eſprits, des talens, des mœurs, des coutumes & des loix. Si l'on compare, dit *Hippocrate*, qui différe peu des Phyſiciens modernes (*a*), » ſi l'on compare les peuples » de l'Aſie avec les Européens, il eſt certain que les Aſiatiques ſont plus » timides, plus efféminés & plus foibles que les peuples de l'Europe, » qui ſont doux dans leurs mœurs, parce que les ſaiſons de l'année ne » ſont ni extrêmement chaudes, ni extrêmement froides : leur perpé» tuelle égalité entretient l'ame dans la même aſſiette. Les changemens qui » arrivent dans l'air, en affectant les corps, réveillent l'eſprit & l'em- La génération, le ſexe, les climats, les ſaiſons modifient différemment ſon eſprit.

(*a*) *Lib. de aëre, locis & aquis. Galien* dans ſon livre, *quod animi mores, corporis temp. ſeq. cap.* 8. a raſſemblé pluſieurs paſſages d'*Hippocrate*, ſur ce ſujet.

» pêchent de rester en repos. Le caractére, ajoute-t-il encore dans le » même Traité, correspond avec les singularités des pays qu'on habite. » Lorsque les saisons sont tout-à-fait différentes entre elles, & que leurs » variations sont fréquentes, les habitans de ces pays sont sauvages, » grossiers, & ont des usages de toute espece «.

L'éducation soit physique, soit morale, modifie aussi son esprit différemment.

L'éducation, considerée comme cause physique, a un pouvoir sur les esprits si remarquable, qu'il faudroit avoir toujours fermé les yeux sur les opérations simples & conséquentes de la nature pour ne s'en être pas apperçû. Mais l'éducation considerée comme cause morale, a des ressorts plus cachés, quoiqu'elle soit aussi subordonnée aux causes physiques. C'est une de ces opérations mixtes propres à former les esprits, mais qui ne détruiront jamais ce fond, cette nature, ce penchant, cette inclination insurmontable de quelques-uns, & ce je ne sai quoi de quelques autres qui les entraîne. Ce seroit donc un excès de confiance de tout attendre de la bonne éducation morale, puisque cette nature si rebelle à l'homme qu'il chercheroit en vain à l'anéantir par ce moyen, dépend des dispositions que la température du climat met en lui, ou de l'organisation singuliere qu'à pû lui donner un tempérament particulier produit lui-même par mille causes différentes.

Pouvoir des tempéramens sur l'esprit.

Il n'y a qu'une seule opinion au sujet de l'efficacité des tempéramens sur l'esprit. On n'a repeté que sous différens termes ce que *Galien* avoit dit en peu de mots. » C'est de la bile, nous dit-il (*b*), que partent la vivacité, la finesse & la pénétration de l'esprit. C'est de l'humeur mélancolique que lui vient sa fermeté & sa constance. La pituite est » peu propre à former les mœurs & le génie. Le sang nous dispose à la » simplicité & nous fait souvent pencher vers la folie «.

Pouvoir du régime de vivre sur l'esprit.

Le régime de vivre qui est général pour tous les hommes & particulier pour chacun d'eux, découvre à quiconque veut y réflechir, une puissance très-étendue sur la plus noble partie de nous-mêmes. Quelques-uns de ses effets passagers mettent cette vérité en si grande évidence, qu'ils empêchent de contester ses effets les plus durables, & font présumer que la nature étant toujours conséquente dans ses opérations, les choses ne peuvent se passer autrement.

On peut encore ajouter plusieurs causes telles que l'âge, la santé, les maladies.

Que dirons-nous de la puissance de l'âge, de la santé & des maladies sur l'esprit. On ne peut se soustraire au pouvoir de toutes ces causes par rapport à la nécessité qui nous entraîne dans le torrent commun où roule cet univers. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les preuves. Nous traiterons séparément de chacune de ces matieres, soit pour éviter l'obscurité, soit pour assurer davantage les fondemens de notre doctrine.

Détail des matieres dont on doit parler dans ce livre.

1°. Nous expliquerons le pouvoir qu'a la génération sur les qualités de l'entendement & de la volonté.

2°. Nous chercherons l'origine de la différence que le sexe donne au génie.

3°. Nous ferons voir combien les climats différencient les esprits, &

(*b*) *Comment* 1. *de naturâ humanâ.*

nou

nous les regarderons comme une des premieres causes de la diversité des mœurs.

4°. Nous comparerons les saisons entre elles, & nous indiquerons les variétés qu'elles peuvent occasionner dans nos ames.

5°. Nous examinerons ce que peut sur l'esprit l'éducation considerée soit comme cause morale, soit comme cause physique.

6°. Nous montrerons les différences de caractere & de génie qu'occasionnent les tempéramens qui tiennent toujours du caractere général de celui de la nation, mais qu'altérent souvent l'éducation & le régime de vivre.

7°. Nous parlerons des différentes modifications dont l'ame est susceptible par le regime de vivre. Outre que nous entrerons dans un certain détail sur le boire & le manger, nous traiterons encore de l'exercice & du repos, des récrémens & des excrémens, de la veille & du sommeil, développant toujours les diverses nuances dont ces causes peuvent colorer l'esprit.

8°. Nous détaillerons les divers changemens qu'opere sur les esprits l'âge qui souvent n'agit lui-même qu'en déguisant le tempérament.

9°. Nous considererons la puissance de la santé & de la maladie sur l'esprit. Ce sont des modes qui affectent chaque âge, chaque sexe, chaque tempérament dans telle saison ou sous tel climat : de sorte que l'on peut dire que leur pouvoir se partage pour se multiplier à l'infini.

CHAPITRE PREMIER.

DU POUVOIR DE LA GÉNÉRATION SUR L'ESPRIT.

De tous tems on a reconnu le pouvoir de la génération sur l'esprit.

TOUT retentit du pouvoir de la naissance sur le génie, & les inclinations. » On découvre, dit *Horace* (c), dans les jeunes *Tiberes*, & » *Drusus* les mêmes penchans d'*Auguste*. Les braves & les sages sont » engendrés par des gens pleins de courage & de probité. Vous trou» verez dans le taureau & dans le cheval les mêmes qualités & le » même mérite de leurs peres. Jamais un aigle intrépide n'a produit » une timide colombe «. Dans notre siécle, *Santeuil* presque rival d'*Horace* dans ses odes sacrées, ou ses hymnes, s'est écrié avec le même enthousiasme, » c'est du sang qui a coulé dans les veines de vos ancêtres & » qui coule maintenant dans les vôtres, que vous avez reçu tant d'é» clatantes vertus ; cette excellence de génie, cette présence d'esprit » dans les matieres les plus difficiles, cette solide piété, cette religion » conservée depuis si longtems avec tant de pureté dans votre famille ;

(c) *Lib. 4. Ode 3.*

» en un mot cette fermeté inébranlable dans le bien, la justice & la » vérité (*d*).

Sentiment des Anciens sur ce pouvoir de la génération, & sa réfutation.

Le fait paroit assez constant : mais la maniere dont les vices & les vertus se transmettent des peres aux enfans ne nous est point pareillement connue. Aurons-nous recours, comme les Astrologues, à l'influence des étoiles qu'ils croient présider à notre naissance pour former en nous les bonnes & les mauvaises mœurs, & toutes les qualités de notre esprit? Autant vaudroit-il avoir recours au hasard, c'est-à-dire, à une chose qui n'existe pas. C'est donc vouloir trancher une difficulté par une autre plus grande, & expliquer une chose connue par une inconnue.

Sans nous arrêter à combattre des puérilités, ou plutôt de vieux mensonges qu'on a banni depuis longtems de la saine Physique, nous proposerons notre sentiment en développant le sistême de la Génération, & examinant toutes les modifications que peuvent recevoir les corps par les agens qui les produisent, pour nous élever ensuite aux impressions que l'ame en peut ressentir.

Maniere dont se fait la génération, & se communiquent les qualités des peres.

A peine les deux sexes ont-ils atteint l'âge de puberté, qu'un désir naturel de multiplier leur espéce se fait sentir comme par degrés. La nouveauté du sentiment les agite, l'imagination augmente la rapidité de la pente, & le cœur séduit par les yeux se livre tout entier à sa passion, & laisse triompher la nature. Alors attirés par une vertu presque magnétique, ils s'approchent, ils se joignent, & goutent le plaisir attaché à la production d'un autre soi-même. Dans ce tendre ravissement le mâle comme électrisé par la femelle se sent tout en feu, & laisse couler cette liqueur vivifique où est contenu le germe d'un être pareil à lui. La femelle n'éprouve pas de moins douces extases, le sang circule chez elle avec plus de facilité & de vîtesse, une douce chaleur s'empare de son corps, les vaisseaux se dilatent ; en un mot c'est une terre préparée pour recevoir une semence qui doit fructifier. Nous avons prouvé dans nos mémoires (*e*) que cette matiere séminale tient au principe de la vie ; que ce n'est pas une humeur simple filtrée dans une glande, & simplement utile ; que ce n'est pas un excrément du sang travaillé dans un organe placé hors du corps ; mais que c'est un fluide émané du cerveau qui prend son cours par le grand nerf simpathique ; que ce fluide contient un petit cerveau qui est la graine, ou le noyau d'où nait le fœtus. Cette graine rapportera un fruit semblable à tous ceux de son espéce, il en aura toutes les propriétés & tous les vices. C'est ainsi que la semence des plantes ombelliféres ne produit pas une plante légumineuse, & que celle des plantes légumineuses ne produit pas une plante de la famille des cruciféres. Il sera facile d'expliquer dans cette hypothése pourquoi les enfans ressemblent à leur pere tant du côté de l'organisation, que du côté des qualités de l'esprit. Si cette ressemblance est quelquefois défigurée, c'est que le développement du germe est altéré

(*d*) *In carmine panegyrico ad illustr. virum* D. Achillem Harleum, *sub. fin.*

(*e*) *Mém. sur diff. sujets de Médecine.*

dans la terre où il devoit s'accroître, dans les mains qui lui ont fourni sa nourriture, & par mille autres circonstances qu'il est inutile de détailler. C'est ainsi que la mere peut de sa part modifier différemment les organes du fœtus & lui communiquer une partie de ses qualités bonnes ou mauvaises.

Qu'on ne se contente pas de cette hypothése que nous croyons la plus vraisemblable & la mieux prouvée. Voyons si dans les sentimens reçus jusqu'à présent on peut rendre raison du fait dont il est ici question. Supposons que ce germe dont nous parlons soit un petit animal comme l'ont prétendu *Leeuvenoëck*, *Hartsoëker* & plusieurs autres, supposons qu'il soit un petit globule élastique comme l'assure M. *Needham* (*f*); ou un assemblage de molécules organiques vivantes, comme le croit M. *Buffon* (*g*). Il doit ordinairement retenir toutes les qualités de la liqueur séminale, & en contracter tous les vices, puisqu'il en a été formé, qu'il y est entretenu & qu'il s'y conserve.

Mais la matiere séminale prenant sa source du sang & en étant comme l'essence, elle doit en retenir la nature. Or si le sang est infecté de quelque levain particulier comme le vérolique, le scrophuleux, le scorbutique, le gouteux, &c, la matiere séminale sera aussi viciée & par conséquent le germe participera aux vices dominans de son pere. Il ne faut pas se persuader que cette étincelle d'un feu primitif puisse souvent s'altérer ou s'éteindre; les élémens ne changent pas aisément de nature. D'ailleurs c'est un levain qui fermentera & qui s'augmentera lorsque le germe une fois développé croîtra & se fortifiera. Ne pensons pas non plus que le sang de l'enfant devenu adulte puisse facilement changer de caractére. Quelques vicissitudes que le sang éprouve dans les différens âges, dans les diverses constitutions de l'air, ou par le différent régime de vivre, il sera présque toujours le même quant au fond. C'est ainsi que le vin du Rhin se ressemble toujours à lui-même soit qu'il soit moust, soit qu'il soit vinaigre: on le distinguera toujours d'un vin de Bourgogne considéré dans tous ces états.

Mais dira-t-on nous transpirons beaucoup, & nous perdons beaucoup, tant par les récrémens, que par les excrémens. Cette perte prise sur la masse totale de nos humeurs est réparée par une certaine quantité de chyle qui doit renouveller le sang & absorber par conséquent ce levain. D'ailleurs les parties de ce levain doivent se briser & s'anéantir par le mouvement seul de la circulation. I. Objection.

Vaines objections: car 1°. les parties du levain qui restent, communiqueront leur nature au nouveau chyle qui doit entrer. 2°. Par la trituration, par les frictions contre les parois des vaisseaux, par les collisions des parties entre elles, par la chaleur du sang, ce levain ne peut devenir que plus subtil: ce qui facilitera sa régeneration. Il ne peut faire Solution.

(*f*) Nouvelles Observations microscopiques. *in*-12. *Paris* 1750. Voyez surtout la Lettre à M. *Folkes* sur la génération, la composition & la décomposition des substances animales & végétales.

(*g*) Hist. nat. générale, & part. *tom*. 3.

une perte sans multiplier ses avantages. C'est une hydre dont il faudroit d'un seul coup emporter les sept têtes; ce qui seroit bien difficile pour ne pas dire impossible.

II. Objection.

Suivant ce sistême, repliquera quelqu'un, personne ne sera à l'abri des maladies héréditaires. Autre objection qui n'est pas plus difficile à résoudre que la premiere.

Solution.

En effet tous les peres ne sont pas infirmes ou valétudinaires. Secondement toutes les maladies ne sont pas héréditaires ; il n'y a que les maladies chroniques qui le soient. Troisiemement il faut une cause déterminante pour mettre en œuvre ce levain. Quatriemement tous les germes ne sont pas propres à recevoir les impressions du levain paternel : c'est ainsi qu'une certaine espéce d'eau est propre à la teinture tandis que l'autre ne l'est pas : c'est ainsi que plusieurs personnes vivant dans un air contagieux, les unes périssent de la peste, tandis que les autres n'en sont point attaquées.

De ce principe on pourra inférer 1°. que parmi les enfans d'un même pere, l'un peut participer aux vices parternels tandis que l'autre en sera préservé. 2°. Que de deux sortes d'infirmités qui peuvent être héréditaires & qui se rencontrent dans le même pere, il n'y en aura peut-être qu'une qui attaquera les enfans par rapport à cette analogie qui se doit trouver dans les liqueurs, & ces proportions qui se doivent rencontrer dans l'économie animale.

Maniere dont les qualités des meres se transmettent par la génération.

A peine l'homme a-t-il laissé échapper cet esprit séminal qui doit perpétuer son espéce, qu'il paroit que tout le reste du grand œuvre de la génération soit réservé à la femme. La matiere prolifique portée par les vaisseaux absorbans dans la masse du sang de la mere, occasionne un trouble dans toutes les humeurs, & y excite une effervescence propre à les subtiliser. Le dégoût, la perte de l'appétit, les nausées, les vomissemens, l'enflure des mamelles, &c, qui arrivent après la conception, sont une sûre marque de cette fermentation. De-là l'on peut augurer 1°. que par cette fermentation il se prépare un esprit propre à nourrir l'embrion qui vient de germer. C'est ainsi qu'après la fermentation des végétaux il en résulte un esprit. De-là l'on peut augurer 2°. que cette fermentation est le prélude d'une nouvelle sécrétion dans la mere ; c'est-à-dire du lait uterin qui sert à la nourriture du fœtus, & du lait des mamelles, aliment de l'enfant nouveau né. Ainsi l'enfant reçoit de la mere l'esprit qui coule dans ses nerfs & le sang qui coule dans ses veines. Il seroit donc impossible qu'il ne participât point aux vices ou au vertus de sa mere. Ce seroit porter le feu dans son sein & ne pas brûler ; ou pour mieux dire, ce seroit être, & ne pas être en même tems.

Ces principes une fois établis, faisons-en l'application aux fonctions de l'esprit.

Les qualités de l'entendement & de la volonte sont commu-

Les opérations de notre ame, comme nous l'avons déja dit, sont de deux sortes ; les unes regardent l'entendement & les autres la volonté. Ainsi les bonnes ou mauvaises qualités de l'esprit qui peuvent être héréditaires, doivent regarder ces deux opérations générales de notre

ame. Les bonnes qualités de l'entendement sont une vive imagination, un raisonnement juste, un jugement certain & une mémoire heureuse: celles de la volonté sont les vertus & les passions renfermées dans de justes bornes. Les vices de l'entendement sont la stupidité, la folie, le raisonnement & le jugement faux, la mémoire lente & infidéle. Ceux de la volonté sont les passions dominantes qui forment la base de notre caractére & de notre génie; lesquelles peuvent nous rendre haissables ou suspects. niquées aux enfans par la génération.

Il paroît certain que les bonnes qualités de l'entendement & de la volonté dépendent de la bonne constitution du cerveau & de l'excellente nature du fluide qui l'arrose: or ces deux propriétés peuvent dépendre de la génération: elles en dépendent en effet si les vices peuvent se communiquer par l'acte qui nous engendre, puisque les puissances générales de notre ame ne sont mises en acte que par des voies purement méchaniques: or les vices peuvent se transmettre par la génération. Pour rendre ce point de Doctrine plus sensible, il faut remarquer,

Premierement que les fibres des organes peuvent pécher 1°. Par leur texture trop molle ou trop compacte. 2°. Par leur tension trop lâche ou excessive. 3°. Par le rapport qu'elles doivent avoir entre elles. 4°. Par un ou plusieurs de ces vices.

Secondement que le sang & ses principes peuvent pécher 1°. Par leur nature trop grossiere ou trop subtile. 2°. Par leur quantité trop grande ou trop petite. 3°. Par leur mouvement trop vif ou trop lent. 4°. Par un ou plusieurs de ces défauts.

Ces défauts de la nature des fibres & du fluide qui les met en mouvement, peuvent être tellement combinés que les oscillations des fibres ne seront pas justes ou sensibles, & que le rapport de ces mêmes vibrations ne sera pas exact; ce qui entraîne avec soi la fausseté de certaines comparaisons dans les idées & des jugemens qu'on en porte. Des fibres trop roides pour se mouvoir, & un sang trop lent dans sa course, seront des obstacles à la mémoire. Plusieurs des vices nommés ci-dessus réunis ensemble donneront lieu à la stupidité & à la folie. En un mot les passions outrées doivent dépendre de ces mêmes combinaisons.

Rien n'empêche que les vices des fibres des organes ne dépendent de la conformation primordiale, sur-tout lorsque les corps des parens sont d'un tissu lâche & spongieux, d'un tempérament sec & atrabilaire, d'une nature foible & délicate, d'une constitution cacochime, ou d'une complexion ferme, vigoureuse, athlétique, &c; ce qui dépend originairement de la nature des liqueurs, puisque toutes les parties solides du corps humain ont passé par l'état de fluidité avant d'acquerir aucune consistance.

Avant de finir cet article, nous nous arrêterons quelques instans sur une question qui a rapport au sujet présent. On prétend que les bâtards ont l'esprit plus brillant & plus vif que les enfans légitimes. Seroit-ce à cause que leurs parens ont apporté plus de ferveur dans la copulation? Des bâtards.

Dans ces circonstances la jouissance est comme un rapt, & les enfans qui en sont produits, sont comme un larcin fait aux loix & à la pureté de la religion. Or de même qu'un voleur a les esprits émus, crainte de surprise, de même aussi ceux qui jouissent des faveurs d'un amour furtif, conduisent leurs entreprises avec tant d'adresse, ont tant d'obstacles à surmonter, tant d'argumens à proposer pour séduire, tant de détours à prendre pour parvenir, prennent tant de plaisir aux approches, apportent tant de ferveur à une jouissance qui leur a couté tant de sollicitude & de travaux, éprouvent tant d'émotions soit avant soit après leur victoire, que les enfans qui sont engendrés dans le feu d'une telle action, doivent avoir à ce qu'il nous semble, quelque vivacité d'esprit extraordinaire, & en devoir être plus ingénieux, comme si il dégoutoit sur eux quelque portion de l'industrie de leurs parens. Tels ont été autrefois *Remus* & *Romulus*, *Ramir* premier du nom, Roi d'Arragon; *Guillaume* Duc de Normandie, *Pierre Lombard* le maitre des Sentences, *Auger Busbec* (*h*), & dans ces derniers tems *Celio Calcagnini* (*i*), *Erasme* (*k*) & autres grands personnages (*l*).

Les femmes devenues grosses de cette façon ont un soin extrême de cacher le fruit dérobé de leurs amours clandestins. Elles sont intriguées par mille allarmes, elles sont agitées par mille remords, elles passent les nuits sans dormir, leur sang s'allume, elles maigrissent & les embrions sont nourris d'un suc mélancolique qui peut porter dans leurs entrailles cette étincelle du génie qui doit un jour les distinguer.

Néanmoins il y a des bâtards qui peuvent être stupides & de mauvaise vie comme les autres hommes. Nous ne proposons ces raisons que parce que ces enfans illégitimes paroissent ordinairement avec plus d'avantages que les autres; peut-être aussi cela vient-il par le soin qu'ils ont de cacher le défaut de leur naissance, par la culture de leur esprit & par l'application à laquelle ils sont nécessités pour mettre en œuvres leurs talens; peut être encore cela vient-il par l'attention des peres ou des meres, qui sont obligés de former l'industrie de ces enfans afin de leur donner un état, ne pouvant participer à une succession directe.

Voici ce que *Baillet* nous rapporte (*m*) de *Cristophe de Longueil* qui étoit venu au monde hors des liens d'un légitime mariage. » Il étoit fils

(*h*) Homme Illustre par ses ambassades & ses connoissances dans l'Histoire & dans la Physique. Il nous a laissé *la Relation de ses deux voyages de Turquie*. Voici ce qu'en dit M. *De Thou*, lib. 104. pag. 405. *Vir eruditione, rerum agendarum peritiâ, candore & probitate insignis, qui unam atque alteram legationem ad portam Otthomanicam sub* Ferdinando *Cæsare magnâ suâ cum laude gessit, & elegantissimis ac lectu jucundissimis epistolis explicavit, ex quibus quam plurima in hos annales me transcripsisse ingenuè fateor.*

(*i*) *Paul Jove*, in Elog.

(*k*) Il avoue lui-même que son pere & sa mere ne furent jamais mariés. Il est vrai qu'il dit que sa mere n'accorda la derniere faveur que sous espérance de mariage. *Clam habuit rem cum dictâ marga retâ, spe conjugii.* Mais il ne fut jamais légitimé *per subsequens matrimonium.* Il sera donc mis légitimement dans le catalogue des bâtards illustres. Erasmus *in vitâ suâ* à Merula *anno* 1607. & scriverio *anno* 1615 *vulgatâ.*

(*l*) *Pontus Heuterus* a donné une longue liste des bâtards illustres dans son Traité *de liberâ hominis nativitate, seu de liberis naturalibus.*

(*m*) Traité historique des enfans qui sont devenus célebres par leurs études ou par leurs écrits; par *Adrien Baillet in*-12. *Paris* 1688. *pag.* 98 n°. 31.

» d'un Evêque, mais il pouvoit se consoler de cette confusion avec » *Melin de S. Gelais* qui étoit redevable de sa vie à un pareil hasard (*n*); » & s'il eut vécû plus long-tems, il auroit vû dans la personne de *Jean-* » *Antoine De Baïf*, qu'il n'étoit pas l'unique savant de son espéce dans » la république des lettres (*o*). Il a eû aussi un avantage qui lui a été » commun avec *S. Gelais* & *Baïf*, c'est d'avoir eû un pere qui non » content de le reconnoitre, a pris encore tous les soins nécessaires pour » une belle éducation & pour d'excellentes études.... Avec un génie » dont rien n'étoit capable d'arrêter la pénétration & une mémoire qui » ne laissoit rien perdre, il fit des progrès immenses dans les sciences....«. On fit imprimer son travail sur l'histoire naturelle de *Pline*, travail qu'il avoit fait dans sa plus grande jeunesse sans le secours d'*Hermolaus Barbarus* dont il n'avoit pas encore oui parler, & qui lui mérita les plus grands applaudissemens.

Ayant éclairci tous les points qui concernent l'influence de la génération sur l'esprit, nous pouvons donc assurer sans craindre de nous éloigner de la vérité.

COROLLAIRE I.

Que le germe contenu dans la liqueur prolifique du pere doit participer à ses bonnes ou mauvaises qualités.

COROLLAIRE II.

Que ce germe peut acquerir une nouvelle perfection, ou subir de nouvelles altérations dans le développement qui se passe chez la mere.

COROLLAIRE III.

Que ces premieres qualités sont presque inaltérables.

COROLLAIRE IV.

Que dans la génération la puissance d'altérer les corps d'une façon soit simple, soit composée, s'étend aussi sur les esprits.

COROLLAIRE V.

Qu'en effet les deux puissances générales de notre ame se trouvent différemment modifiées dans la génération.

(*n*) *Melin de S. Gelais* fils naturel d'*Octavien de S. Gelais* Evêque d'Angoulême. Il florissoit dans le seizieme siécle & mérita le nom d'*Ovide François*.

(*o*) Il étoit fils naturel de *Lazare de Baïf*, & est mort en 1592. Le catalogue de ses poësies se trouve dans la Bibliotheque Françoise de *La Croix du Maine*, & encore plus amplement dans celle de *Du Verdier Vauprivas*.

Corollaire VI.

Qu'ainsi la raison se trouve conforme à l'expérience, & démontre que le pouvoir de la génération sur les esprits est certain. La génération sera donc un moyen physique pour perfectionner l'esprit : moyen, il est vrai, que nous ne pourrons pas nous appliquer à nous-mêmes, mais que les peres jaloux d'avoir des successeurs spirituels & de bonnes mœurs, mettront en œuvre. Ils réussiront à leur gré s'ils observent scrupuleusement certains préceptes que la raison, la prudence & l'usage ont dictés, & qu'ils trouveront écrits dans les ouvrages des savans Naturalistes (*p*). Nous y renvoyons nos lecteurs d'autant plus volontiers que cette partie considerée sous le point de vûe où nous la posons, sort de notre sujet, & qu'ils seront pleinement satisfaits par la variété, l'étendue & le savoir dont cette matiere est traitée.

CHAPITRE II.

DE LA PUISSANCE DU SEXE SUR L'ESPRIT.

Contrariétés dans le caractere des hommes.

L'Homme n'est pas si facile à peindre qu'on pourroit se l'imaginer. Pour y réussir il faut fondre ensemble les couleurs les plus opposées. Cet être dont l'origine est toute céleste & proclamé roi des animaux, est la proie des vices les plus bas, & l'exemple des plus grandes vertus. Sage & insensé, patient & colere, modeste & présomptueux, débonnaire & cruel, diligent & paresseux, ami & ennemi, il forme le tableau le plus bisarre qu'on puisse concevoir. C'est un vrai contraste de vertus & de passions tantôt séparées, tantôt unies par l'accord le plus étrange.

Prééminence du caractere général des hommes sur celui des femmes.

Cette perspective dans laquelle on peut considerer l'homme en général, ne lui est pas trop favorable ; mais si vous lui donnez un terme de comparaison, la scène change, & le point de vûe devient plus avantageux. On ne peut pas choisir un sujet qui ait plus de conformité avec lui que la femme. Ici il remporte le prix. Hardi, courageux, constant, sublime, profond & né pour être libre, il surpasse de beaucoup le sexe timide, pusillanime, volage, occupé des plaisirs, de la parure, des modes & portant facilement le joug de l'esclavage.

Avantages du génie particulier des

Si pour rendre hommage à la vérité, je suis contraint de soutenir une thése trop dure pour le beau sexe, je ne dois pas non plus dissimuler les

(*p*) Vid. imprimis *Hippocrat.* de genitura, de morbo sacro, de victûs ratione, lib. 1. *J. B. Helmont*, cap. *quod astra necessitant non inclinant*, &c. *Jean Huarte*, examen des esprits, chap. 18. art. 4. *Jourdain Guibelet*, examen de l'examen des esprits, chap. 49. p. 785.

avantages

avantages réels qu'il a ſur les hommes. Outre la beauté & les graces du corps, il poſſede une certaine fineſſe d'eſprit & une certaine délicateſſe à laquelle les hommes n'atteindront pas par eux-mêmes. Ce n'eſt que par le commerce avec les femmes qu'ils acquierent cette gaieté, cette élégance, cette politeſſe, cette complaiſance à laquelle ne parviendra jamais ce beau génie élevé dans les forêts, nourri au milieu du tumulte des armes, ou enivré des vapeurs de la mer. C'eſt un caractere farouche, indomptable, incivil & fait pour lui ſeul. L'homme même qui a le plus d'eſprit n'eſt qu'un diamant brute s'il n'a éte façonné par le beau ſexe. femmes ſur celui des hommes.

Ciceron avoit appris des meilleurs maîtres les élémens de la Grammaire & du langage. Il s'étoit inſtruit dans les belles-lettres par les leçons du Poëte *Archias.* Ses maîtres en Philoſophie avoient été les principaux chefs de chaque ſecte ; *Phedre* l'Epicurien, *Philon* l'Académicien, *Diodore* le Stoïcien. Il s'étoit perfectionné dans la connoiſſance des loix entre les mains des deux *Scævola* les plus habiles Juriſconſultes & les plus grands politiques de Rome. Et rapportant toutes ſes études à l'ambition qu'il avoit de s'acquérir un rang diſtingué dans l'art de l'éloquence, il avoit ſuivi les plus fameux orateurs de ſon temps, il avoit aſſiſté à leurs plaidoyers & à leurs lectures, il s'étoit exercé lui-même à compoſer & à déclamer ſous leur direction; enfin pour ne rien négliger de ce qu'il croyoit propre à polir & à orner ſon ſtyle, il réſolut d'employer les intervalles de ſon loiſir dans la compagnie des femmes de Rome qui avoient le plus de réputation pour la politeſſe du langage. Ainſi pendant qu'il prenoit les leçons de *Scævola* l'Augure, il ſe procuroit ſouvent l'entretien de *Lælia* ſon épouſe, dont les diſcours ſuivant le témoignage qu'il en rend lui-même (*q*), avoient la teinture de toute l'élégance de ſon pere *Lælius*, l'orateur le plus poli de ſon ſiecle. Il avoit la même liaiſon avec *Mucia* fille de *Lælia*, qui épouſa le célebre orateur *L. Craſſus*, & avec les deux *Licinia*, l'une femme de *L. Scipion* & l'autre du jeune *Marius*, qui excelloient dans cette délicateſſe de langage héréditaire dans leur famille, & qui ont rendu leur nom célebre en ſervant à la tranſmettre à la poſtérité (*r*).

Ce génie ſingulier & diſtinctif des femmes nous oblige à avoir recours à une cauſe plus ſpéciale que les climats, que l'éducation, que le régime de vivre & que les tempéramens; c'eſt la conformation primordiale. Les fibres des corps féminins ſont beaucoup plus foibles & d'un tiſſu plus lâche que celles des hommes. C'eſt ce qui fait que les femmes croiſſent plus vite que les hommes & qu'elles ſont plutôt raiſonnables. Mais ſi elles atteignent plutôt l'âge de puberté, elles atteignent auſſi plutôt au terme de la vieilleſſe (*s*), les fibres des organes étant plus ſou-

(*q*) *Legimus Epiſtolas Corneliæ, matris Gracchorum . . . Auditus eſt Læliæ, Caii filiæ, ſæpè ſermo : ergò illam patris elegantiâ tinctam videmus ; & filias ejus Mucias ambas quarum ſermo mihi fuit notus, &c.* Brut. 319.

(*r*) Hiſtoire de la vie de *Ciceron* par *Midleton*, trad. de l'Anglois par M. l'Abbé *Prevôt*, liv. 1.

(*s*) *Puellæ citius pueris pubeſcunt. Citius etiam ſapiunt & ſeneſcunt propter corporum imbecillitatem & victus rationem.* Hipp. *de octimeſtri partu. ſub fin.*

ples & plus délicates, ne peuvent produire que des impreſſions conformes à leur nature. Ce n'eſt pas ici l'intenſité du mouvement qui donne des différences, c'eſt la qualité. Un exemple rendra notre penſée plus claire. On peut exécuter ſur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait ſur la troiſieme corde. La différence eſt d'une octave. Ici le ſon eſt plus aigu & plus gracieux, là il eſt plus grave & plus mâle; cependant il eſt le même pris intrinſéquement. L'une & l'autre corde peuvent donner un juſte rapport de la différence des fibres de l'un & de l'autre ſexe.

Que le tempérament des femmes n'eſt pas plus chaud que celui des hommes.

Nous ne croions pas que le tempérament des femmes ſoit plus chaud que celui des hommes. Nos peres l'ont avancé ſans beaucoup de fondement (*t*). En effet ſelon les plus habiles Phyſiologiſtes, les ſignes de la chaleur dans un tempérament ſont de larges vaiſſeaux, un poux ferme & fréquent, la circulation rapide, la force dans les exercices, &c: ſignes qui ſont plus appropriés à la complexion des hommes qu'à celle des femmes. Mais, dira-t-on, cette pente plus grande à la colere & à la laſciveté dans les femmes que dans les hommes, eſt une preuve inconteſtable de cette chaleur plus grande. Cette objection n'eſt pas difficile à réſoudre ſi l'on conſidere que la plupart des femmes ſont plus ſanguines que les hommes. Le tiſſu peu compact de leurs fibres, le tribut lunaire qu'elles payent juſqu'à un certain âge, la vie ſédentaire & oiſive qu'elles menent, prouvent aſſez ce ſentiment: or lorſque nous parlerons des tempéramens, nous ferons voir que la colere & la laſciveté ſont comme inſéparables dans le tempérament ſanguin; donc pour rendre raiſon de ces deux paſſions plus communes dans les femmes que dans les hommes, il ne faut pas avoir recours à une chaleur plus grande dans l'un que dans l'autre ſexe. Donc il faut remonter juſqu'à la conformation primordiale pour en déduire le caractere ſpécifique du beau ſexe.

S'il eſt poſſible par des voies phyſiques d'approcher de ce caractere diſtinctif des femmes.

Comment atteindre à cette conſtitution originaire? Voici la difficulté. Au premier coup d'œil la choſe paroîtra impoſſible, mais l'induction nous rapprochera l'objet & le rendra plus palpable. Une voix rude devient plus douce par l'exercice, par le régime de vivre, & ſelon les conſtitutions de l'air. Un inſtrument acquiert plus de ſoupleſſe & d'harmonie, plus il eſt touché & ſelon que l'air eſt plus ou moins humide. Par les mêmes cauſes la corde rend ſous l'archet des ſons plus fins & plus tendres. Quoique ce ſoit le même inſtrument qui ſoit touché & la même oreille qui juge, cependant elle appercevra des ſons bien différens, ſinon en nature, du moins en qualité. Il en eſt de même de ces humeurs auſtéres, féroces & intraitables; l'uſage & le commerce du monde les liment, les apprivoiſent & les rendent plus polies & plus ſouples. Le régime de vivre & le climat les adouciſſent & les diſpoſent à la vie

(*t*) *Calidiorem mulier habet ſanguinem, ideòque viro eſt calidior.* Hippoc. *de morbis mulierum.* lib. 1 Parmenides *mulieres eſſe viris calidiores, Author eſt: quæ ſententia quibuſdam aliis etiam placuit, argumento copiæ ſanguinis quâ menſtrua fiant.* Empedocles *contrà opinatur.* Ariſtoteles *de partibus animalium. lib.* 2. *cap.* 2.

civile & ſociable. Il en eſt de même de ces femmes livrées aux exercices les plus violens, endurcies par la fatigue, accoutumées au régime de vivre le plus dur; elles ceſſent pour ainſi dire, d'être femmes, elles perdent leurs purgations ordinaires, elles deviennent hommaſſes, & ſont d'un tempérament beaucoup plus chaud que ce phlegmatique élevé à l'ombre dans le ſein du repos & de l'oiſiveté, nourri de viandes délicates & couché ſur le plus tendre duvet. On ne croiroit pas que c'eſt un homme; il a le teint pâle, la peau blanche, les yeux languiſſans, l'eſtomac foible; quelquefois même il paye périodiquement par les veines hémorroïdales le même tribut que le plus grand nombre des femmes ne peut retenir ſans être accablé de mille maux. Son caractere eſt tranquille & pacifique, ſon eſprit eſt froid & borné, ſon cœur eſt lâche & efféminé.

Interprétation de ce que l'on vient de dire ſur la chaleur des femmes.

Ainſi quoique nous ayons dit que les femmes avoient moins de chaleur que les hommes, cela ne doit s'entendre que des mêmes tempéramens comparés enſemble. Sans doute une femme bilieuſe doit être plus chaude & avoir le pouls plus élevé & plus fort qu'un homme pituiteux (*u*). Cela doit auſſi s'entendre des mêmes tempéramens pris dans les mêmes climats. Car une femme Affricaine ſanguine doit être plus chaude qu'un Moſcovite ſanguin.

Les femmes ſont capables des ſciences qui appartiennent à l'imagination.

De ce que nous admettons auſſi dans la conformation originaire des femmes une plus grande délicateſſe dans les fibres, qu'on n'aille pas inférer de-là que les femmes ſoient moins propres que les hommes pour les ſciences qui ſont les filles de l'imagination, & leur génie peu fait pour le ſublime. Ce ſeroit démentir les faſtes de l'antiquité Grecque & Romaine où l'on voit les noms des *Sapho*, des *Leontium*, & des *Corinnes* écrits en lettres d'or. Mais ſans remonter juſqu'à des ſiecles ſi reculés, & ſans ſortir les limites de la France, n'a-t-on pas vû lorſque les Sciences ont voulu ſortir du tombeau où elles paroiſſoient enſevelies, la ſavante *Clémence Iſaure* inſtituer les Jeux Floraux à Toulouſe, la belle *Laure* fixer par les graces de ſon viſage & de ſon eſprit le plus amoureux de tous les Poëtes, *Marguerite de Valois* Reine de Navarre, imaginer des contes dont le ſel incorruptible ſe fera ſentir à la poſtérité même la plus éloignée? Il n'y a point de ſiecle qui n'ait produit des femmes ſavantes & illuſtres. De nos jours ne comptons-nous pas les Comteſſes *de la Suze* & d'*Aulnoy*, Meſdames *des Houlieres*, *de Gomez* & *de la Sabliere*, Meſdemoiſelles *Scudery* & *Barbier*, Madame *de Ville-Dieu*, de qui on diſoit qu'elle s'étoit ſervie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ſes ouvrages, où l'on voit qu'elle connoiſſoit bien la puiſſance de ce Dieu.

Elles ſont peu capables des études qui appartien-

Toute la conſéquence qu'on peut tirer de ce que les femmes ont les fibres plus molles, plus fines & plus délicates que celles des hommes, c'eſt qu'elles doivent avoir un caractere plus enjoué & plus badin, un

(*u*) *Sanè bilioſa mulier pituitoſo viro calidior erit, eritque huic major pulſus & fortior quàm viro*, Valeſius, *lib.* 1. *controv. medic. cap.* 9.

nent au jugement. esprit plus vif & plus inconstant que celui des hommes qui ne leur permet pas de s'adonner à un genre d'étude triste, froid, ennuyeux, long & difficile. On les a vû, il est vrai, réussir dans la Poësie, dans les Romans, dans le style épistolaire; mais les-a-t-on vû arracher les épines de la Théologie, pâlir sur les volumes immenses des Loix, sonder les trésors de la Médecine en ouvrant des cadavres, en supportant les fatigues que demande la Botanique, en exposant leurs corps à la chaleur des feux qu'allume la Chymie? Non sans doute, & nous ne devons pas en faire un crime au beau sexe : car si la chose étoit ainsi, nous y perderions ses graces & son enjouement. Si quelque femme s'est appliquée à une étude stérile & sérieuse, il ne faut la regarder que comme une exception à la loi générale. C'est ainsi que Madame *Dacier* s'est distinguée entre nos traducteurs & nos meilleurs critiques, par l'amour & l'application continuelle qu'elle eut pour les sciences. On peut la mettre au nombre des plus illustres Grammairiens, & la regarder comme la seule Dame qui se soit appliquée à une science aussi épineuse que celle de la critique. Cet exemple ne nous empêchera pas de conclure que quoique les femmes soient propres pour les ouvrages de l'imagination, elles ne peuvent cependant atteindre à ces sciences qui naissent du concours des raisonnemens & des jugemens suivis. Leur part est presqu'égale à celle des hommes. Souvent on préfére l'agréable à l'utile & le clinquant à l'or. Le plus grand Philosophe seroit souvent fâché de n'être pas la dupe de son imagination, & de juger tout au tribunal de sa raison.

Des Eunuques. Que pouvoit demander davantage l'homme à son créateur sinon d'être pourvû d'un sexe qui lui donna pour ainsi dire l'immortalité en perpétuant son espéce, & qui fut l'instrument le plus vif de ses plaisirs? Il en a été pourvû de ce sexe, mais par cette maligne inquiétude qui lui fait tout défigurer, tout mutiler, il s'en prive quelquefois volontairement, & par une barbarie impardonnable il en prive des innocens que cette privation rend malheureux toute leur vie. En France on ne retranche aux hommes les parties de la génération que pour cause de maladie qui rend cette opération nécessaire. En Italie on fait des eunuques pour conserver aux hommes cette voix argentine qu'ils ont pendant l'enfance. En Orient on a des eunuques pour garder les femmes.

Il est étonnant combien cette mutilation influe sur le caractere de ces hommes. Elle les rend efféminés, lâches, traitres & bisarres. » Les châ- » trés, dit *Dionis* en parlant de la castration, ont encore plusieurs dé- » fauts qui leur sont particuliers; ils sont puans, ils ont un teint jaune, » le visage ridé & la voix efféminée; ils sont insociables, dissimulés, fourbes, & on ne les voit pratiquer aucune vertu humaine (*x*) «. Il faut entendre ceci seulement de ceux qu'on a fait eunuques dans l'enfance, & non pas de ceux qui ayant le caractére déja formé & ayant déja fourni une partie de leur carriere, sont devenus eunuques par accident comme

(*x*) Cours d'opérations de Chirurgie par *Dionis*, augmenté par *De La Faie*, Paris 1765. *in* 8°, *pag.* 368.

le malheureux *Abélard*, ou par une piété mal entendue comme *Origéne* qui en interpretant d'une maniere trop litterale le verset 12 du chapitre 19 de S. *Mathieu*, où il est parlé de ceux qui se font eunuques pour le royaume des cieux (*y*), avoit armé ses propres mains contre lui-même. Ces deux hommes ont été célébres par leur esprit & leur savoir. Il est vraisemblable, qu'ils n'auroient pas eû autant de mérite, s'ils eussent été privés dès leur bas âge des marques de leur sexe.

Nous ne disons rien ici sur les androgynes : s'en rencontre-t-il vraiment ? c'est une question qui n'est pas encore décidée parmi les plus fameux Naturalistes. Il paroît assez vraisemblable qu'on peut les ranger dans la classe de ces femmes qui ont une certaine partie plus allongée qu'elles ne devroient l'avoir. Cependant s'il en existoit quelques-uns, il faudroit attribuer le fond de leur caractere & de leur génie à la nature du sexe auquel ils se rapporteroient le plus. Peut-être que du mêlange des deux sexes il en résulte un génie particulier. Nous n'avons pas assez d'observations pour avancer rien de certain sur cet article. Quelques personnes ont cru que le Philosophe *Empedocle* étoit hermaphrodite (*z*). D'autres ont aussi avancé que *Favorinus*, ancien Philosophe natif de Marseille, avoit l'un & l'autre sexe (&). Nous ne donnons pas ces faits comme exactement vrais, au contraire ils nous paroissent fort douteux. Mais laissons ces anecdotes peu certaines & peu intéressantes, appliquons-nous plutôt à recueillir de la doctrine établie dans ce chapitre, les conséquences qui nous semblent les plus vraies.

Des androgynes. Leur caractere.

COROLLAIRE I.

La différence du sexe donne aussi des diversités pour le caractere.

COROLLAIRE II.

Cette diversité de caractere ne part point de la différence ou de la chaleur des tempéramens, mais de la conformation primordiale.

(*y*) *Et sunt Eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum* Origene n'est pas le seul qui se soit attaché au sens littéral de ce passage. *Léonce* d'Antioche fut déposé pour avoir exercé cette cruauté sur lui ; & l'Evêque d'Alexandrie excommunia deux moines qui avoient imité cet exemple, sous prétexte de se garantir des mouvemens impétueux de la concupiscence. Il y a eû dans le troisieme siécle une secte d'hérétiques nommés Valésiens qui avoient la manie de faire eunuques non-seulement tous ceux de leur secte, mais même tous ceux qu'il rencontroient. Voyez S. Epiphane, héres. 58. *Baronius* an. 249. n. 9. & 260. n. 69. On fut obligé dans le Concile de Nicée de condamner ceux qui se faisoient eunuques eux-mêmes, pour se délivrer des désirs sensuels *Herman.*

(*z*) On s'est peut-être cru fondé sur ce qu'*Empedocle* dit de lui-même,

Nam, memini, fueram quondam puer atque puella,

Mais il nous paroit vraisemblable qu'il ne fait qu'annoncer ici qu'il croyoit à la métempsicose, & qu'il décrit les formes par où il avoit passé. C'est ce dont on peut s'assurer davantage en lisant le vers qui suit immédiatement

Plantaque & ignitus piscis, pernixque volucris.

Vid. *Diog. Laertium* in vitâ *Empedoclis*. *Philostrat.* lib. 1. cap. 1. vitæ *Apollon.*

(&) Vid. *Cælium Rhodiginum*, cap. 12. lib. 14. lect. antiq.

COROLLAIRE III.

Par l'usage & les causes Physiques dont nous parlerons ci-aprés, les hommes peuvent se disposer à ce caractere particulier.

COROLLAIRE IV.

Les femmes ont un esprit plus enjoué, plus volage que celui des hommes, & sont capables de réussir dans toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination.

COROLLAIRE V.

Les femmes ne peuvent réussir dans de certaines études longues, pénibles, & qui sont le produit d'une longue suite de raisonnemens & de jugemens.

COROLLAIRE VI.

Les parties sexuelles de l'homme étant retranchées dans l'enfance ou la jeunesse, changent absolument le caractere & les mœurs.

CHAPITRE III.

DU POUVOIR DES CLIMATS SUR LES ESPRITS.

Définition des Climats.

LES Géographes ne se sont pas contentés de diviser la terre en zones pour en marquer la différente température ; ils l'ont encore divisée en *Climats*, par rapport à la grandeur des jours artificiels qui dépend de l'obliquité de l'écliptique, & de l'inclinaison de l'horison vers l'équateur. De sorte qu'on peut définir le Climat une espace du globe terrestre compris entre deux cercles paralleles à l'équateur.

Différence du génie des peuples selon la différence des Climats.

Si nous considerions chaque peuples qui habitent les contrées comprises entre chacune de ces paralleles, nous les trouverions aussi différens dans leurs mœurs, leurs coutumes & leurs loix, qu'ils sont différens par le génie & par le caractere. La différence seroit encore d'autant plus marquée que l'éloignement seroit plus grand. Ici nous verrions des nations entieres barbares, brutales, méfiantes, perfides & méchantes : là des peuples civils, pleins de bonne foi & de probité, doux, affables & généreux. Ici nous rencontrerions des nations sérieuses, inspirées par l'audace & la fureur, accoutumées au carnage & ne respirant que la guerre ou son désordre : là nous examinerions avec plaisir des peuples enjoués & addonnés aux sciences que la paix & le repos entretiennent;

on y croiroit trouver la patrie des beaux arts. Ici ce sont des hommes voluptueux, lascifs, irreligieux & ne sachant mettre aucun frein à leurs passions; là ce sont des hommes laborieux, accoutumés à la fatigue, appliqués au commerce, attachés à leur religion, dévots souvent jusqu'à la superstition.

Depuis tant de siecles que les choses sont ainsi sous chaque climat, une cause variable auroit-elle été capable de produire ces effets? Non sans doute: ce n'est qu'à la nature des climats qu'on peut les attribuer. Cause qui ne varie jamais, du moins sensiblement; cause qui ne peut recevoir d'altérations que par d'autres causes physiques telles que la situation des montagnes, l'exposition des vallées, la disposition des rivieres, la fréquence des lacs & des marais, la position des bois & des forêts, l'abondance des mines de quelque nature qu'elles puissent être; cause enfin générale & dont tout homme ne peut éviter le pouvoir.

Preuve de la puissance des Climats pour différencier les génies.

Mais nous serions trop longs s'il falloit entrer dans ces détails, examiner les nuances des caracteres des peuples qui sont les plus voisins, trouver des raisons de certaines ressemblances parmi les nations éloignées & qui habitent des climats opposés, rapporter les événemens qui ont occasionné quelque changement sensible dans le génie des peuples. La vie de plusieurs hommes suffiroit à peine pour comparer toutes ces choses, remplir exactement toutes ces idées, & composer un ouvrage parfait sur cette matiere. *Galien* nous offre un chemin plus court & sa division nous paroit complette. » Qui peut ignorer, dit-il (*a*), combien » different de corps & d'esprit les peuples Septentrionaux de ceux qui vi» vent sous la zone torride? Leurs coutumes sont tout-à-fait opposées. » Qui peut ignorer encore que ceux qui habitent des régions tempérées » & tiennent le milieu entre les peuples du Midi & du Nord, ayent un » corps mieux conformé, des mœurs plus douces & plus policées, un » génie plus heureux & une prudence plus grande.

Voici donc tout le plan de ce chapitre établi. 1°. Nous examinerons le génie des peuples Septentrionaux. 2°. Celui des peuples Méridionaux. 3°. Celui de ceux qui vivent dans les régions tempérées. 4°. Nous prouverons que le climat est une des causes les plus essentielles pour différencier les génies.

Division de ce chapitre.

ARTICLE I.

CARACTERE DES PEUPLES DU NORD.

DANS les contrées du Nord la transpiration est moindre que dans les régions qui approchent de plus près de l'équateur. Le froid extérieur resserre les fibres, rend les pores de la peau plus étroits, & empêche cette dissipation insensible, la plus considérable de toutes les excrétions qui se fassent dans la machine humaine. Il reste donc une quantité surabondante de sucs nourriciers, qui doit se distribuer égale-

Constitution physique des peuples Septentrionaux. Raison de cette constitution forte & vigoureuse.

(*a*) *Lib. Quod animi mores seq. corporis temp. c.* 9.

ment dans toute l'économie animale pour entretenir une espéce d'équilibre entre les humeurs fournies pour l'entretien & la réparation du corps, & les humeurs qui doivent s'exhaler suivant les loix du mouvement. C'est de-là sans doute que naissent cet embonpoint, cette grandeur & cette vigueur de presque tous les peuples du Nord.

Raison de cette constitution relativement à leur esprit.

Les fibres des organes des sens sont ordinairement de la même qualité que celles de toute l'habitude du corps. Dans ces contrées elles seront donc fort compactes, extrêmement tendues & peu mobiles. Si l'on considere d'ailleurs l'action du froid sur les fluides qui est de les condenser & d'en retarder le mouvement, on conclura facilement que le liquide animal doit être peu actif & d'une nature assez grossiere. C'est par ces principes que l'on peut expliquer la lenteur & la rudesse de l'entendement des nations Septentrionales. Cependant il est impossible que des causes accidentelles ne mettent souvent en jeu des ressorts aussi difficiles à remuer par les puissances ordinaires. Lorsque ce mouvement arrive, l'ame ne peut appercevoir que les actions & les réactions de grandes forces. Elle doit donc en concevoir elle-même des sentimens de force & de hardiesse. De-là ces peuples doivent être courageux, intrépides & belliqueux.

Examen de leur caractere. Ils sont guerriers, courageux, intrépides.

Ces conséquences que nous tirons seulement du raisonnement sont autant de faits que confirme l'histoire. Le Danemarck qui est un des plus anciens Royaumes du Nord, fut autrefois habité par les Cimbres & les Teutons, hommes nés pour les combats & pour supporter les plus grands travaux militaires. Cette vaste étendue de pays qui renferme les Royaumes de Suede & de Norvege, & qu'on nomme ordinairement la Scandinavie, fut anciennement peuplée par diverses nations qui vivoient brutalement & hors de toute sorte de commerce. Les deserts leur donnoient un air extrêmement farouche, & leur tempérament dur & inflexible les rendoit cruels & impitoyables. On trouve encore au nord de l'Europe la Moscovie à laquelle on donne aussi le nom de Russie. Les Moscovites avant le Czar *Pierre* I. avoient toute la grossiereté des gens peu instruits. Leur meilleure qualité étoit d'être fort sobres & de se contenter de peu, surtout à la guerre. La Pologne qui est une espéce de République moins avancée vers le septentrion que les autres Royaumes dont nous venons de parler, renferme dans son sein des peuples vaillans, guerriers, jaloux de leurs droits & de leur liberté, redoutables à leurs voisins, & célébres par leur valeur, qui les a fait plus d'une fois triompher de leurs ennemis.

Preuves historiques.

Il ne faut donc plus s'étonner si les Empires se sont toujours agrandis des régions Septentrionales vers les Australes, & jamais des régions Australes vers les Septentrionales. C'est ainsi que les Assyriens ont été vainqueurs des Chaldéens, les Medes des Assyriens, les Grecs des Perses, les Parthes des Grecs, les Romains des Carthaginois, les Turcs des Arabes, les Tartares des Turcs. Les Romains n'ont jamais pû aller au-delà du Danube où se trouvent ces contrées qui ont produit les Goths, les

les Huns, les Scythes & tous ces peuples qui sortoient en foule de leurs cabannes pour livrer la guerre au reste du genre humain. L'Asie a été subjuguée treize fois; onze fois par les peuples du nord & deux fois seulement par les peuples du Midi.

On peut voir dans l'histoire de la Chine que les Empereurs (*b*) ont envoyé des colonies Chinoises dans la Tartarie. Ces Chinois sont devenus Tartares, braves soldats, & mortels ennemis de la Chine (*c*). Ce fait ne doit plus nous surprendre, puisque ces peuples se sont trouvés sous un ciel où les hommes naissent naturellement belliqueux. Ces peuples immenses, soumis à l'obéissance du Kam, sont tous braves & infatigables. Les Géographes les distinguent par les différens noms de *Précops*, de *Nogais*, de *Circasses*, & de *Kalmoucks*.

Caractere des Tartares.

La constitution des Tartares *Précops* est des plus robustes. Accoutumés de bonne heure à souffrir la faim & la soif, le froid & le chaud, ils se contentent de peu, vivent de la chair de cheval, supportent facilement les plus dures fatigues de la guerre, & bravent leurs ennemis.

Les *Nogais* sont errans par les deserts à la maniere des anciens Scythes dont ils ont retenus l'humeur farouche & toute la rudesse. Ils sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins, & encore plus méchans hôtes. On lit tous ces défauts dans l'air de leur visage qui est affreux & difforme. C'est des *Nogais* que le Kam tire ses plus nombreuses troupes. Leurs marches ressemblent aux incendies & aux ouragans: partout ou ils passent ils ne laissent que la terre nue.

Les Tartares *Circasses* habitent l'Adda, qui confine du côté du nord avec les Nogais, & du côté du sud avec la mer noire. On peut dire que ces peuples sont les moins belliqueux des Tartares. Ils passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse que vaillans à s'en servir dans les combats. Ce qui ne vient sans doute que de leur situation plus méridionale. Ces Tartares qui forment un si beau peuple, ont pour voisins les *Kalmoucks*, qui sont des monstres pour la figure; mais plus guerriers & plus intrépides. Tels sont les peuples de la Tartarie, pays si vaste qu'on n'a pas encore pû en déterminer les limites.

Effets conséquens du caractere général de ces peuples.

Cette courte exposition des peuples qui sont au nord suffit pour faire entrevoir leurs vices & leurs vertus. Cette force plus grande, par exemple, doit entraîner avec elle tous les effets qui en dépendent. Elle donne plus de connoissance de sa supériorité : c'est-à-dire, moins de désir de la vengeance; elle donne plus d'opinion de sa sûreté; c'est-à-dire plus de franchise : enfin elle donne plus de confiance dans les autres, c'est-à-dire, moins de soupçons, de politique & de ruses. Ajoutez à tous ces traits un jugement sain, & vous aurez les traits principaux qui forment le caractere général des peuples du Nord. Mais ne vous attendez pas à trouver cette délicatesse qui plaît, cette politesse qui flate, ce

(*b*) Comme *Vouty* cinquieme Empereur de la cinquieme Dynastie.

(*c*) Voyez les Voyages du Nord, tom. 8. l'Histoire des Tartares, & le quatrieme volume de la Chine du P. *Duhalde*.

goût qui prévient. La perception des rapports se fait bien sentir, mais les vibrations des fibres sont d'une intensité trop grande pour produire cette finesse & ce ménagement que l'on demande dans des gens d'esprit.

La fécondité est une suite aussi de la force de ces peuples.

Si cette force & cette vigueur des peuples Septentrionaux dépend comme nous l'avons dit de la surabondance du suc nourricier, on doit également en déduire leur fécondité. Il est vraisemblable que la matiere séminale est une portion de limphe émanée du cerveau par les nerfs & destinée par la nature tant à la reproduction de l'espéce qu'à l'entretien & à l'accroissement des corps. Les personnes qui jeunent ou qui veillent ne ressentent pas l'aiguillon de la chair, parce que la portion de cette limphe nourriciere est employée entierement à la nutrition & qu'il n'en peut rester pour l'acte qui reproduit l'être. De même les enfans ne sont peu propres à la génération, que parce que cette surabondance de sucs nourriciers est employée à l'accroissement de leurs corps. Des peuples aussi robustes que les Septentrionaux doivent donc multiplier prodigieusement leur espéce. Aussi a-t-on vû souvent des millions d'hommes sortir de ces contrées, & semblables à un déluge, couvrir & dévaster le reste de la terre. C'est donc avec justice que le Goth *Jornandez* (*d*) appelloit le Nord la fabrique du genre humain. On devroit aussi l'appeller » la fabrique des instrumens qui brise les fers forgés au Midi (*e*). C'est-là » en effet que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leur pays » pour détruire les tirans & les esclaves, & apprendre aux hommes » que la nature les ayant fait égaux, la raison n'a pû les rendre dépen» dans que pour leur bonheur «.

ARTICLE II.

CARACTERE DES PEUPLES DU MIDI.

Caractere général des peuples du Midi.

SI nous considerons à présent les peuples qui sont le plus près de l'équateur, nous devons trouver en eux des qualités d'esprit opposées directement à celles des nations Septentrionales, puisque ces peuples sont diamétralement opposés à ceux du Nord par rapport aux excessives chaleurs qu'ils souffrent. C'est aussi ce que l'on observe; car si les premiers sont courageux & intrépides, les seconds sont timides & nullement propres à porter les armes (*f*). Des corps qui n'ont que la petitesse, la maigreur & la foiblesse en partage, sont-ils faits pour des guerriers.

Des Asiatiques.

Tous les Asiatiques sont lâches & deviennent facilement les esclaves

(*d*) *Jordanus* qu'on nomme mal-à-propos *Jornandez*, moine qui vivoit vers l'an 564, nous a laissé un *Abrégé de l'Histoire des Goths*, & un *Traité de la succession des Royaumes*. C'est un très-mauvais écrivain, dit M. *De saint Marc*, mais un historien fort utile faute d'autres. Voyez l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire générale d'Italie* par M. De saint Marc, *Paris* 1761 *tom.* 1. *pag.* 145.

(*e*) Esprit des loix, *liv.* 17. *chap.* 5.

(*f*) *Quidquid ad Eoos tractus, mundique teporem*
Labitur, emollit gentes clementia cœli.
Omnis in Arctois populus quicumque pruinis
Nascitur, indomitus bellis & mortis amator.
Lucanus, *Pharsal. lib.* 8.

de ceux qui ne demandent que leur obéiſſance. Ils ont ſi peu d'ambition qu'ils paſſent ſans ſe faire de violence du reſpect à la ſervitude, & ne reconnoiſſent pas d'autre félicité que la pareſſe ou le repos qu'ils goûtent aiſément dans la captivité.

Les Perſans qui s'établiſſent aux Indes prennent à la troiſieme génération la nonchalance & la lâcheté Indienne (*g*). Les enfans des Européens qui naiſſent aux Indes, perdent le courage qui eſt comme naturel dans le climat de leurs peres. Nature du Climat Indien.

Voulez-vous voir un effet contraire & qui ne peut ſe rejetter que ſur la nature des climats, jettez les yeux ſur les Abyſſins. Ces peuples dans leur pays ſont timides juſqu'à la lâcheté, & ſe diſtinguent dans les pays étrangers par leur valeur & par leur hardieſſe. Auſſi eſt-il paſſé comme en proverbe dans l'Inde *qu'un bon ſoldat doit être Abyſſin.* On en fait tant de cas dans les Royaumes de Ballagat, de Cambaïe & de Bengale, qu'ils occupent les premiers poſtes de la milice (*h*). Des Abyſſins.

Un exemple bien ſimple peut rendre raiſon de cette foibleſſe & de ce manque de courage, qui eſt un des traits principaux du caractere des Orientaux. Si vous mettez un homme dans un lieu chaud & fermé, il ſe ſentira foible, énervé, languiſſant & dans une nonchalance difficile à décrire. Si dans cette circonſtance on va lui propoſer une action hardie, on l'y trouvera très-peu diſpoſé. Sa foibleſſe & ſa lenteur préſentes le décourageront totalement; il craindra tout parce qu'il ſentira qu'il ne peut s'oppoſer à rien. Raiſon de la lâcheté de ces peuples.

Si les nations qui habitent les pays Septentrionaux ne ſont nullement malignes, les peuples qui habitent les régions auſtrales ſont tout-à-fait ruſés (*i*). Si les peuples qui vivent au Nord ſont francs & conſtans, les Africains ſont menteurs (*k*) & volages (*l*). C'eſt une remarque de preſque tous les voyageurs, que les Négres, c'eſt-à-dire, les habitans des côtes d'Afrique, ſont grands parleurs, menteurs, & toujours prêts à tromper (*m*). Ceux-ci ont l'eſprit naturellement lourd; ceux-là au contraire l'ont fort vif. En un mot ces peuples ſont totalement différens & par le génie & par le caractere. Autres traits de leur caractere.

Cependant ils ſe reſſemblent en un point; c'eſt que ni les uns ni les autres ne ſont propres pour les ſciences. La cauſe à l'égard des premiers ſe tire facilement des principes déja poſés. A l'égard des ſeconds, il eſt certain que la chaleur du climat deſſéche les fibres & les rend extrême- Inaptitude de ces peuples pour les ſciences.

(*g*) *Bernier*, ſur le Mogol, *tom.* 1. *pag.* 182.

(*h*) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, liv. 1. chap. 18. §. 2.

Ce trait eſt tiré du Journal de Dom. *Jean de Caſtro.*

(*i*) *Quæ in frigidis regionibus degunt gentes & quæ per Europam, animo quidem abundant, ingenii verò & artificii parùm habent. Quæ verò Aſiam incolunt, ingenio & arte abundant, ſed magnanimitate carent, quo circà perpetuò parent ac ſerviunt.* Ariſtoteles, *lib.* 7. *Politicorum. cap.* 7.

(*k*) *Quippè domum timet ambiguam Tyrioſque bilingues.*

Virgil. *Æneid. lib.* 1.

(*l*) Tit. Liv. *lib.* 3. *Dec.* 5.

(*m*) Les Voyages de *Cada Moſto* en 1455. Dans les collections de *Ramuſio* & de *Grynæus.* Voyages des Indes Orientales en 1690, par un garde de la marine ſervant ſur le bord de M. *Duqueſne*, *p.* 32.

ment irritables & vibratiles. Elle dissipe encore la plus grande partie de la sérosité du sang, qui privé de sa portion balsamique, devient acre, salin & sulphureux, & doit fournir des esprits forts actifs. De-là la vivacité & l'inconstance de l'esprit de ces peuples. Mais les oscillations quoique vives sont de peu de durée, & le liquide animal quoiqu'actif est en trop petite quantité pour fournir à la grande dépense qu'exigent l'attention, les lectures, les méditations, les veilles des personnes qui s'appliquent à l'étude. Nous croyons pouvoir conclure de-là que ces peuples ne sont nullement propres pour les sciences.

Les observations générales sont sujetes aux exceptions. C'est ainsi que parmi la nation la plus ingrate & la plus infidele, il se trouve des hommes reconnoissans & de bonne foi. C'est ainsi qu'au milieu de ces terres qui portent les hommes les plus ignorans, sont germés les principes de tous les arts. C'est aux Arabes & aux Egyptiens que nous sommes redevables des premiers élémens de toutes les sciences. Le soleil, il est vrai, leur desséche le sang; mais un grand nombre de causes, toutes physiques, peut faire varier cette exsiccation & la rendre comparable au degré d'épaississement que l'on remarque dans le sang des mélancholiques. Or ce degré d'épaississement est l'état du sang le plus propre pour rendre l'homme attentif à ses idées, susceptible de réflexion, & passionné pour toutes les découvertes que lui fournit son entendement. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que disoit *Héraclite* touchant les pays chauds & secs. C'est dans ces pays, disoit-il, que la constitution des ames est plus parfaite (*n*).

Voyez le c. 6. art. 2. §. 4. Et Liv. 3. ch. 2. art. 2.

Naturel des Egyptiens.

Ainsi quoique les Egyptiens soient aujourd'hui ignorans & poltrons au souverain degré, nous sommes cependant persuadés qu'ils conservent encore quelques étincelles de ce feu Oriental qui montroit la vérité sous le voile de l'allégorie. On les voit encore aujourd'hui enjoués, voluptueux & ne respirant que le plaisir.

Si nous en croyons l'Auteur de la description de l'Egypte, le climat Egyptien produit des métamorphoses bien singulieres. A peine un Turc naturellement sérieux a-t-il fait quelque séjour dans le pays qu'il devient enjoué. Ses enfans naissent poltrons & lâches; aussi par une loi de l'Etat ils ne peuvent posséder aucunes charges, & ne s'élevent jamais au-dessus de l'emploi de soldat. Les animaux étrangers éprouvent un semblable changement. Les chevaux Arabes y deviennent plus beaux, mais moins vigoureux. Les lions perdent de leur courage, les lévriers y sont moins vîtes, les aigles & les éperviers y sont moins forts (*o*). Ces faits confirment les exemples que nous avons cités dans l'article précédent.

(*n*) *Ubi terra sicca est, anima sapientissima est & optima.* Héraclit. *ap.* Stanl. *hist. Philosop. part.* 8. *in* Héraclit. *p.* 836.

(*o*) Description de l'Egypte composée par Monsieur l'Abbé *le Mascrier* sur les Mém. de M. *Maillet* Consul de France au grand Caire, Lettre 2.

ARTICLE III.

Caractere des peuples des régions tempérées.

Les peuples contenus dans ces régions ſont renfermés entre le 35[e] & le 53[e] degré. On trouve dans cet eſpace les Anglois, les François, les Italiens, les Eſpagnols, les habitans de la Turquie en Europe, de la Grece, de la Hongrie, &c. Pour éviter la longueur ne prenons que les quatre premiers de ces peuples, & mettons-les dans le même point de vûe que nous avons mis les précédens.

Caractere des Anglois.

Commençons par les habitans de la Grande Bretagne. Dans ce climat l'air y eſt aſſez tempéré & ne tient rien des grandes chaleurs de l'Indouſtan ou des froids de la Laponie; mais il y eſt un peu plus froid qu'en France. Ajoutez à cela que la grande abondance des mines qui ſe trouvent dans cette contrée fournit à l'air une multitude de parties hétérogènes qui doivent épaiſſir les liqueurs. La preuve de cette influence dans l'air peut ſe tirer de ces brouillards qui s'y élevent très-ſouvent. Suivant la conſtitution d'un tel climat, il eſt certain que les corps des Anglois doivent avoir un grand rapport avec ceux de nos mélancoliques François. Auſſi les Anglois ſont-ils naturellement mélancoliques, & aucun peuple ne pouſſe la mélancolie auſſi loin qu'eux. Or nous avons déja dit que perſonne n'étoit plus capable de réuſſir dans les ſciences que les mélancoliques, ſurtout dans les ſciences abſtraites, dans les Mathématiques, les connoiſſances Phyſiques, la Théologie la plus profonde & les ouvrages qui demandent la plus grande force & la plus pénétrante ſubtilité de l'eſprit. *Ariſtote* & *Ciceron* ſont d'accord ſur cet article (*p*). Voila ſans doute la raiſon pourquoi ce Royaume a vû fleurir dans ſon ſein les *Newtons*, les *Drydens*, les *Shakeſpéares*, les *Miltons*, les *Popes*, & mille autres génies dont un ſeul ſuffit pour immortaliſer une nation.

Des Normans & des Bretons.

Si vous voulez obſerver les nuances des couleurs que le climat donne à l'eſprit, jettez les yeux ſur la Normandie & la Bretagne, qui ſont très-peu diſtantes de l'Angleterre, & qui ont fourni à la France tout ce qu'elle a eu de plus conſidérable en Poëtes & en Orateurs. Les Normands ſemblables aux Anglois, ſont proceſſifs & chicaneurs, aiment les ſciences & ſe diſtinguent par leur humeur guerriere. Les exploits merveilleux du fameux *Guichard*, de *Guillaume* le conquérant, du vaillant *Richard*, & de l'intrépide *Robert* Ducs de Normandie, ſont des titres immortels & inconteſtables de la valeur Normande. Mais ſans aller fouiller dans

(*p*) *Ariſtoteles quidem ait, omnes ingenioſos melancholicos eſſe. Ut ego me tardiorem eſſe non moleſtè feram enumerat multos; idque quaſi conſtet, rationem cur ita fiat, affert. Quod ſi tanta vis eſt ad habitum mentis in iis quæ gignuntur è corpore ea ſunt, &c.* Tullius, Tuſculan. *quæſt. lib.* 1. Voyez le Chap. des Tempéramens, ci-deſſous note (*c*).

des ſiecles ſi reculés, vous trouverez encore mille héros qui ont été des prodiges d'intrépidité. Des champs de Mars ſi vous montez ſur le Parnaſſe, vous trouverez *Daniel*, *le Gendre*, *Vertot*, *Brébœuf*, les deux *Corneilles*, *Porée*, *Fontenelle* & pluſieurs autres que Rome & Athenes euſſent revendiqué pour leurs citoyens.

Des François.

Quelle nation noble & puiſſante ſe préſente actuellement à nos regards. Ce ſont les François. Que de ſujets différens par leurs génies particuliers ſous le même Monarque! Quel contraſte! Si la vivacité des Gaſcons nous plaît, la péſanteur des Limoſins nous aſſomme; ſi l'étourderie des Picards nous choque, la bonté du Champenois nous raſſure. On ne peut faire vingt-cinq lieues ſous le ciel tempéré qui éclaire ce floriſſant Royaume, ſans que l'on apperçoive des caracteres particuliers qui n'appartiennent qu'à ceux qui vivent ou qui naiſſent dans cette étendue de pays (*q*). Mais en général & de l'aveu de tout le monde, les François ſont civils, affables, enjoués, bienfaiſans, de bon goût, & propres à polir ce que les autres n'avoient encore enfanté que ſous une maſſe informe. Ces excellentes qualités naiſſent ſans doute de la température d'un climat où les ſaiſons ſe ſuccedent aſſez régulierement les unes aux autres, où les pluyes amolliſſent de tems en tems ce que le contact de l'air auroit pû deſſécher, où les vents doux & preſque jamais impétueux donnent à toute l'atmoſphere un mouvement libre, proportionné & ſalutaire (*r*).

Des Italiens.

Si le ſoleil qui éclaire l'Italie a aidé la nature à former les *Céſars* & les *Auguſtes*, il ne l'a pas moins aidé à produire dans tous les tems ces grands génies qui ont fait l'ornement & la gloire de leur ſiecle. En effet cette ſuite preſque ſans interruption de beaux eſprits dans tous les genres dont l'Italie eſt la mere, ne prouve-t-elle pas clairement qu'il n'y a qu'une cauſe conſtante, je veux dire la nature des climats, qui différencie le génie & le caractere des nations. L'Italie, il eſt vrai, nous a donné autrefois un *Virgile*, un *Horace*, un *Ovide*, un *Properſe*, un *Perſe*, Auteurs ſans égaux & dont on ne devoit pas eſperer de ſucceſſeurs: cependant elle nous donne aujourd'hui un *Taſſe*, un *Arioſte*, un *Sannazar*, un *Marino*, & un *Guarini*. Elle a produit autrefois pour l'hiſtoire un *Tacite*, un *Saluſte*, un *Tite Live*, & dans nos ſiecles elle a enfanté *Guicciardin*, *Bentivoglio*, *Davila* & le ſavant *Baronius*.

La chaleur de ce pays bien moindre qu'en Afrique & plus forte qu'en France, volatiliſe les ſucs, & rend les fibres très-vibratiles en les deſſéchant juſqu'à un certain point. De-là cette pénétration, cette vivacité, cette fécondité & cette imagination brillante, prompte, pleine de

(*q*) Voici ce qu'*Abélard* dit en parlant de lui-même. *Egò igitur oppido quodam oriundus, quod in ingreſſu minoris britanniæ conſtructum ab urbe Nanneticâ verſus orientem octo credo milliariis remotum, proprio vocabulo Palatium appellatur. Sicut natura terræ meæ vel generis animo levis, ita & ingenio extiti ad litteratoriam diſciplinam facilis.* Petri Abelardi *Epiſtola* 1.

(*r*) *Qui temperatâ regione degunt, iis eſt acre ingenium, inſignis facultas ad quæque addiſcenda, expedita oratio, ad excogitandum acuti, ad explicandum uberes, & ad eloquendum mirè prompti.* Zara, *anat. ingenior. ſect.* 1. *membr.*

faillies & de cafcades qu'on admire dans les Italiens. A l'égard des principaux traits du caractere, les Italiens font jaloux par tempérament, fuperftitieux & débauchés. Les Napolitains, les Siciliens, les Vénitiens & les Romains fe reffemblent tous de ce côté. Ces défauts font communs à ceux qui habitent un climat plus chaud que la France; & vous trouverez la même chofe en Turquie & en Efpagne.

L'Efpagne qui eft la derniere terre de l'Europe du côté de l'Occident, n'eft féparée de l'Afrique que par un petit détroit. On peut la comparer aux meilleures contrées du monde : elle ne le céde à aucune autre ni pour la bonté de l'air, ni pour la fertilité de la terre, ni pour l'abondance de ce qui eft néceffaire à la vie de l'homme & de ce qui peut contenter fa délicateffe & fon luxe. On s'attendroit volontiers à trouver dans un pays auffi riche & auffi fécond, des habitans fimples, affables, enjoués & diligens, mais l'expérience nous fait voir malheureufement le contraire. Une ridicule vanité eft l'effence du caractere des Efpagnols. Ils font férieux à l'extrême, pareffeux & arrogans à un point qui paffe l'imagination. Quoiqu'exceffivement fiers & orgueilleux, ils font pauvres & peu inftruits. Leur amour eft furieux & intéreffé, leur dévotion n'eft qu'une bigoterie qui les rapproche beaucoup des Italiens, avec lefquels ils fimpatifent affez; plus adroits cependant que ces derniers, ils foumettent avec art leur jaloufie à leur fuperftition. Leurs livres de doctrine font peu faits pout inftruire, leurs hiftoriens font vifionaires & ridicules, leurs romanciers extravagans & connus feulement à préfent par la cenfure ingénieufe qu'en a fait *Cervantes*, leurs poëtes font nombreux & généralement mauvais, leurs théologiens n'ont mérité que le mépris de *Pafcal.*

Des Efpagnols.

On peut ranger les Portugais dans la même claffe que les Efpagnols. Jaloux à l'excès, fanfarons quoique fortement taxés de poltronerie. Au refte ils font plus vifs que les Efpagnols, & font pour ainfi dire, les Gafcons d'Efpagne. Je n'ai pas prétendu outrager ici aucune de ces deux nations, je les refpecte par bien des titres, j'ai feulement cherché à faire voir ce qui les différencioit des autres peuples. Comme les défauts font ordinairement plus frappans que les vertus, ils fe font préfentés les premiers, & peindront mieux mon idée. Bien loin de leur refufer aucune bonne qualité, je leur accorde toutes celles que la réflexion fur la nobleffe de fon être doit faire éclore. Mon difcours eft général & ne regarde pas le particulier. Jamais aucun François ne fe trouvera bleffé lorfque j'avancerai que les François font volages, amateurs de la nouveauté, efclaves des modes, & un peu enclins à la médifance.

Des Portugais.

ARTICLE IV.

Que les Climats sont une des principales causes de la différence des génies.

Le pouvoir des Climats eſt général & conſtant.

Le caractere & le génie propre à chaque nation différent donc entre eux, ſelon que la poſition de leur climat eſt plus ou moins éloignée de l'équateur. C'eſt une conſéquence qui paroît juſtement tirée des principes établis dans les articles précédens. La nature des climats eſt donc une des principales cauſes de la différence des génies : autre conſéquence qui n'eſt pas moins vraie que la premiere. En effet, pour produire un effet général & conſtant, il faut que la cauſe ſoit générale & conſtante. Or le caractere & le génie de chaque peuple eſt général & conſtant. De tout tems les Ecoſſois ont été vaillans & jaloux de leurs droits, les Allemands braves, francs & flegmatiques, les Hollandois ſimples, naturels & d'un grand ſang froid, les Provençaux vifs & ingénieux, les Savoyards lourds & péſans. Dans tous les tems un air brûlant a allumé dans le cœur un feu violent que rien ne peut éteindre. Il n'eſt point de périls qu'une femme Africaine n'affronte, point de riſque qu'elle ne coure pour contenter ſa paſſion : la mort même ne peut l'intimider. De-là vient qu'à Alger le beau ſexe eſt encore beaucoup plus ſuſceptible de galanterie qu'à Conſtantinople.

Or la conſtitution du climat eſt la cauſe la plus générale & la plus conſtante qui puiſſe produire de tels effets. Ce ne ſera pas le régime de vivre ? Il n'y a peut-être pas vingt perſonnes qui vivent de la même maniere dans la même contrée. Ce ne ſera pas le tempérament ? il n'eſt que cauſe ſécondaire & tient de la nature du ſol où l'on eſt né. Ce ne ſera pas la coutume ? aujourd'hui une coutume, demain une autre. Concluons donc que la nature des climats eſt une des cauſes les plus efficaces pour différencier les génies.

Comparaiſon des Auteurs de différens climats.

La vérité de la thèſe que nous ſoutenons ne paroîtra pas moins évidemment dans le parallele des Auteurs de différens climats qui ont écrit dans le même genre. Parmi les orateurs, voyez *Ciceron* & *Démoſthenes*, qui avec juſtice, occupent le premier rang. » *Démoſthenes*, dit » *Longin* (*s*), eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis : *Ciceron* au contraire, en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force & de la véhémence avec laquelle il ravage & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour l'autre, on peut dire à mon avis, que comme un grand embrâſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint pas, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages, & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces «.

(*s*) Traité du ſublime, chap. X.

La

La différence des climats de Rome & d'Athenes n'eſt-elle pas capable de produire cette variété.

Si vous comparez *Horace* & *Deſpreaux*, vous verrez que ſi le premier l'emporte par l'énergie & la gloire de l'invention, ce n'eſt que parce qu'il étoit Romain, & que ſi le ſecond lui diſpute la politeſſe & la correction, il n'en eſt redevable qu'au climat François. Si vous comparez *Addiſſon* & *Racine*, de combien ce dernier ſurpaſſe-t-il le premier? autant que le François ſurpaſſe l'Anglois en tendreſſe & en délicateſſe de ſentiment. Du cothurne ne paſſez pas au ſocle: *Wicherley*, *Vanbrugh* & *Congréve* ſont trop au-deſſous de *Moliere*. Il n'appartient qu'au François ſeul de corriger les mœurs en badinant (*t*). L'Anglois eſt trop ſérieux pour ne pas ſortir de ſon caractere lorſqu'il veut prendre le ton badin, amuſant & comique. Mais ſi vous paſſez dans le ſanctuaire de la Philoſophie, vous trouverez *Hobbes*, *Newton* & *Locke* rivaux de *Gaſſendi*, de *Deſcartes* & de *Malebranche*. De Londres jettez un coup d'œil ſur le pays Latin, vous appercevrez un *Waller* au-deſſous de *Catulle*, & un *Milton* diſputant les lauriers d'*Homere*, mais cédant les graces à *Virgile*.

Que l'on compare encore ſi l'on veut *Corneille* avec *Sophocle*, Milord *Roſcomont*, *Dorſet*, le Duc de *Buckingham* avec *Euripide* & les autres Dramatiques Grecs, *Pope* avec *Boileau*, le Comte de *Rocheſter* avec *Horace*, on ſentira toujours évidemment que la différence de leurs génies ne part que du caractere général de la nation. Chacun peut choiſir ſes termes de comparaiſon, remarquer les différences qui peuvent en réſulter, & s'aſſurer ſi c'eſt une vérité ou un paradoxe que nous ſoutenons ici.

On nous objectera peut-être que ſans qu'il ſoit arrivé de changemens dans les climats, on a vû changer, pour ainſi dire, le caractere des peuples qui les habitoient. C'eſt ainſi que les Perſans abandonnés à la molleſſe, incapables de ſoutenir des exercices violens, inhabiles aux affaires de politique ainſi qu'à la profeſſion des armes, jouiſſent maintenant d'une réputation acquiſe par une induſtrie qu'ils ne connoiſſoient pas autrefois. Eſclaves ſous des Rois inceſſamment plongés dans le plaiſir, ſoumis par la ſeule préſence du conquérant de l'Aſie, ils parurent ſe relever ſous le nom de Parthes, & diſputerent long-tems aux Romains l'Empire de la plus riche partie du monde. Souvent ils obtinrent des avantages aſſez conſidérables pour oſer porter la guerre juſqu'aux portes de Conſtantinople, & donner des fers aux Empereurs d'Orient. C'eſt donc fauſſement que nous attribuons aux climats quelque pouvoir ſur l'eſprit. Celui des peuples dont nous parlons a ſans doute toujours été le même. Pourquoi leur génie & leur caractere a-t-il paru changé? Objection.

Il eſt aiſé de juſtifier nos principes ſur cet article. Le climat, il eſt vrai, preſqu'immuable, eſt incapable de produire ces variations: auſſi ne faut-il les attribuer qu'aux révolutions, qui, ſans changer le génie des peu- Réponſe.

(*t*) *Caſtigat ridendo mores.* C'eſt la deviſe que *Santeuil* a donné pour la Comédie Italienne.

ples, leur fournissent quelquefois des moyens de paroître ce qu'on ne les croyoit pas. Ajoutez que les caracteres des Princes qui gouvernent, donnent souvent le ton à celui des sujets (*u*).

C'est ainsi que les Persans qui ont éprouvé plusieurs changemens de cette nature dans leur gouvernement, ont été contraints de se plier selon les faces différentes de leurs affaires. Ils avoient brillé sous les *Sapors*, les *Cosroës* & leurs successeurs, ils subirent avec le reste de l'Asie le joug des Sarrasins, & ne se releverent que sous les descendans d'*Hali* disciple de *Mahomet*. Leur puissance formidable sous *Cha* le grand s'est toujours vûe en état de tenir tête aux forces réunies de l'Empire Ottoman. Intrépides aujourd'hui, ils ont sçu reconquerir des Provinces qu'ils avoient perdu sous des Princes moins belliqueux que *Thamas-Kouli-Kam*, & se sont même rendu tributaire un Royaume plus vaste & beaucoup plus étendu que le leur.

Nous ne croyons pas qu'il soit plus difficile de rendre raison par les mêmes principes, de l'inaction & du peu de vivacité des Grecs d'aujourd'hui. Autrefois fins & déliés dans les affaires, également propres aux sciences, aux armes & aux menées délicates de la politique, ils réunissoient les qualités les plus opposées. Généraux habiles, Orateurs éloquens, Poëtes sublimes, tragiques, comiques & voluptueux, ils possédoient tous les talens qui honorent l'esprit (*x*). Soumis à l'Empire Romain ils eurent encore la gloire de former leurs vainqueurs, & d'adoucir leur férocité. Ils se soutinrent dans les premiers siécles de l'Eglise, & l'Ecole d'Athenes donna des rivaux Chrétiens aux *Isocrates*, & aux *Démosthenes*. Eclairés par la présence des Empereurs, dont le plus grand vint placer au milieu d'eux le siége de son Empire, ils conserverent & la politesse & les lettres.

Tant que Rome a joui de son Etat Républicain, chaque Consul étoit un Orateur habile. Le pouvoir arbitraire y fut-il une fois introduit, qu'il peut être regardé comme l'époque de la ruine du génie & de l'extinction de la vérité & du bons sens? A peine la liberté expiroit à Rome sous la Dictature de *Jules-César*, que nous voyons un des plus beaux esprits qui soient jamais sortis du sein de la République, si embarrassé dans sa maniere d'écrire & dans le choix de son sujet, que la crainte d'offenser lui fait prendre le parti de supprimer entiérement son ouvrage. » Abandonnons tout, écrit-il à son plus cher ami, & soyons du moins à moitié » libres. Nous ne le ferons qu'en nous taisant & en nous cachant (*y*) «. C'est la même cause qui a fait tomber par degrés le langage & le génie Romain, de cette parfaite élégance qu'on admire dans *Ciceron*, jusqu'à

(*u*) ...... *componitur orbis*
Regis ad exemplum, nec sic inflectere sensus
Humanos præcepta valent ac vita regentis.
Claudianus.

(*x*) *Tribuo Græcis litteras : do multarum artium disciplinam : non adimo sermonis leporem, ingenii acumen, dicendi copiam.* M. Tullius *pro* Lucio Flacco.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Horatius *de Arte Poëticâ* v. 323.

(*y*) *Obsecro, abjiciamus ista & semiliberi saltem simus : quod assequemur & tacendo & latendo.* Tull. ad. Attic. 13. 31. Voyez aussi l'Histoire de Ciceron, liv. 8.

cette grossiereté & cette barbarie qu'on trouve dans les productions du bas Empire.

En effet après la mort de *Ciceron* & la ruine de la République, l'éloquence Romaine disparoissant avec la liberté, laissa succeder à sa place un phantôme qui prévalut bientôt dans toutes les parties de l'Empire (z): au lieu de cette maniere noble, naturelle, abondante, qui embrassoit librement toutes sortes de sujets, on ne vit plus qu'une méthode séche & resserrée, un genre sententieux, des sujets recherchés & des tours contraints : en un mot, une éloquence convenable aux occasions pour lesquelles on la faisoit servir ; c'est-à-dire, propre à faire des panégyriques & des complimens serviles aux tyrans. On peut observer cette différence dans tous les écrivains qui ont suivi *Ciceron*, jusqu'à *Pline* le jeune qui a porté le nouveau style à sa derniere perfection dans son fameux Panégyrique de l'Empereur *Trajan*. Cette Piece est un chef-d'œuvre pour la beauté des pensées & la délicatesse des complimens. Mais les lettres du même Auteur, qui méritent l'estime qu'elles ont obtenues par le sçavoir & l'esprit qui s'y font admirer, nous découvrent une séche-resse & une stérilité qui ne peut venir que de la terreur d'un maître. Tous les récits & toutes les réflexions de l'Ecrivain se renferment dans la vie privée. On n'y trouve rien d'important qui appartienne à la politique. Les grandes affaires, l'explication des conseils publics, les motifs & les ressorts des événemens y sont toujours des sujets étrangers. *Pline* avoit possedé les mêmes emplois que *Ciceron*, dont il affecte de suivre l'exemple avec une espece d'émulation (&) ; mais tous ces honneurs n'avoient plus d'éclat que par leurs titres. Ils étoient conférés par un pouvoir supérieur, l'administration s'en faisoit avec la même dépendance ; de sorte que sous le nom de Consul & de Proconsul on cherche inutilement l'homme d'Etat, le Magistrat & le Politique.

Enfin Rome passée successivement au pouvoir de plusieurs tyrans, avec le titre de capitale du monde, avoit vû s'éteindre les arts. *Boëce* seul sous un Prince barbare, faisoit encore honneur à l'Italie par son esprit & par sa constance (*a*). Les Papes sçurent bien faire revivre la dignité d'Empereur ; mais les sciences ne sortirent pas de leur tombeau, & *Charlemagne* fit de vains efforts pour les ranimer.

On voit un effet sensible de ce que nous avons déja prouvé ; & c'est ainsi que les Princes sont seuls ordinairement les destinées des beaux arts, & que les sciences sont cultivées à raison de l'appui que leur prête le trône. Les Romains viennent de nous en fournir un triste exemple, & la pareille révolution qui éteignit les arts chez eux, les enleva aux Grecs pour toujours. L'Empire d'Orient renversé jusque dans ses der-

(z) Vie de Ciceron, liv. 12.

(&) *Lætaris quòd honoribus ejus insistam quem æmulari in studiis cupio*. Plin. *ep*. 4. 8.

(*a*) *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëtius*, Poëte Latin, fut Consul seul l'an 510. Ses vers sont insérés dans ses cinq livres de la Consolation qu'il composa dans la prison où *Théodoric* Roi des Goths, dont il étoit le principal Ministre d'Etat, l'avoit fait enfermer. Ses vers sont remplis de graves sentences & de belles pensées qui sont soutenues des graces de la diction.

nieres divisions, ensevelit les Lettres dans ses ruines, & *Mahomet* maître de Constantinople, leur porta le coup mortel. A peine les Grecs modernes savent-ils lire les caracteres anciens. Les monumens les plus précieux sont négligés.

M. *de Tournefort* dans son voyage du Levant, descendit dans la grotte d'*Antiparos* malgré les Prêtres qui étoient ses guides, & qui étoient presque tentés de le croire insensé. Ils ne pouvoient s'imaginer quel motif l'engageoit au milieu des périls pour observer des pierres. Ils concevoient avec peine quel objet digne de sa curiosité lui offroient des lettres effacées, & tracées anciennement sur des marbres presque brisés. Ainsi l'étranger connoissoit mieux le prix de ces trésors échappés aux rigueurs du tems, que les naturels du pays. Tel est l'état de ces peuples sous des tyrans ennemis des beaux arts. Tel peut-être sera la malheureuse destinée des autres peuples de l'Europe, qui sont gouvernés aujourd'hui par les mœurs. Si par un long abus du pouvoir, si par une grande conquête le despotisme s'établissoit à un certain point, il n'y auroit pas de mœurs ni de climats qui tinssent : & dans cette belle partie du monde la nature humaine souffriroit, au moins pour un tems, les insultes qu'on lui fait dans les trois autres (*b*).

Je m'arrête ici de peur d'entrer dans une carriere que je ne pourrois pas fournir. Chacun peut y suppléer en choisissant lui-même des termes de comparaison. Je me contenterai d'extraire ici la dissertation d'un moderne qui est du même avis que moi. Cet extrait servira à répondre à plusieurs autres objections qu'on pourroit encore faire contre la doctrine proposée. L'esprit, dit-il (*c*), est tellement susceptible des affections & des impressions du corps auquel il est étroitement uni, & ce corps est si dépendant du terrein qui le porte, de l'air qu'il y respire, des alimens qui le sustentent, qu'on ne peut douter que la différente température des pays n'influe beaucoup sur le génie & le caractere des hommes, & ne contribue infiniment à l'extrême différence qu'on y remarque par rapport à la beauté, l'élévation & la capacité de l'esprit dont les uns paroissent presqu'entierement dépourvus, pendant que d'autres en sont très-bien partagés.

Il est vrai que cette étrange disproportion se voit aussi dans la même contrée, dans la même ville. Le peuple qui s'y trouve mêlé parmi quantité de beaux esprits, n'aura cependant rien que de très-commun, & même entre les personnes de distinction, on en verra plusieurs qui n'ont qu'un esprit médiocre, & quelquefois des idées fort plates.

Mais 1°. les meilleurs terreins quoique plus propres que d'autres à produire d'excellens fruits, n'en produisent pas toujours de tels. Il y a dans la nature mille exceptions, mille circonstances variées à l'infini qui l'em-

(*b*) Voyez le livre de l'Esprit des Loix, liv. 8. chap. 8.

(*c*) Réflexions de M. *Simonnet* Prieur-Curé d'Heurgeville, sur la question proposée par M. *Ancelot* dans le Journal de Verdun mois d'Octobre 1735. *Si ce n'est pas une erreur de dire que certains cantons sont plus propres à produire de beaux esprits, que d'autres.* Journ. hist. sur les mat. du tems, Janv. 1736.

pêchent ſouvent d'arriver à ſa perfection, dans les endroits mêmes qui lui ſont les plus favorables : ce qui n'a pas moins lieu à l'égard de l'eſprit, qu'à l'égard de toutes les autres productions. Divers obſtacles l'empêchent de ſe développer, divers accidens arrêtent le cours des influences qui lui ſeroient les plus avantageuſes.

2°. Les durs & pénibles travaux auxquels ſe trouvent partout aſſujettis la plupart des hommes, particulierement ceux qui ſont de vile condition; les ſervitudes de la vie qui occupent les uns uniquement; les paſſions déréglées qui tyranniſent les autres, ne permettent pas à l'eſprit de prendre ſon eſſort & le font baſſement ramper ſur la terre, quelque beau qu'il ſoit en lui-même, ou qu'il puiſſe devenir.

3°. Que le canton ſoit le plus propre à produire de beaux eſprits, ſi l'éducation manque, il ne les pourra mettre dans un jour favorable. Ils avorteront; ſemblables à de belles fleurs, mais tendres & délicates qui dégénérent & s'abâtardiſent lorſqu'on les néglige & qu'on n'a pas ſoin de les cultiver. Voila pourquoi dans les cantons les plus favorables aux beaux eſprits il y en a tant d'obſcurcis & même d'anéantis.

Il peut arriver auſſi, & tous les ſiécles en fourniſſent des exemples, que les pays les plus décriés ſur ce point, produiſent quelquefois de beaux génies. La Béocie malgré ſon air épais, & la groſſiereté ordinaire de ſes habitans (*d*), porta un *Plutarque*, un *Pindare*, un *Epaminondas*, &c; ce ſont de ces événemens rares & ſinguliers qui paſſent pour des prodiges, de même qu'on voit quelquefois une belle plante croître par hazard dans un terrein ſec, aride, & propre ſeulement à porter des ronces & des chardons.

Nous ajouterons à ce que dit ici M. *Simonnet* de la Béotie, que les Abdéritains ont été fort décriés du côté de l'eſprit. *Ciceron* en parle fort mal dans ſes lettres à *Atticus*. Il y fait ſentir qu'à Abdere les affaires ſe traitoient fort ſotement & ſans rime ni raiſon (*e*). Il n'eſt pas plus obligeant pour cette ville dans un autre livre où après avoir rapporté une opinion ridicule, il ajoute qu'elle étoit plus digne de la patrie de *Démocrite* que de *Démocrite* lui-même (*f*). *Martial* n'a pas jugé plus avantageuſement des Abderitains (*g*). *Juvenal* ne pouvant nier que *Démocrite* n'eut beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, prétend que c'eſt une preuve que les grands hommes peuvent naître dans un air groſſier & dans le pays des ſots (*h*). En effet il eſt ſorti beaucoup de grands hommes de cette ville. *Protagoras*, *Démocrite*, *Anaxarque*, l'hiſtorien *Hécatée*, le poëte *Nicenætus* & pluſieurs autres dont les catalogues des hommes illuſtres faiſoient mention, étoient Abderitains (*i*).

(*d*) *Bæotum craſſo jurares aere natum.* Horat.

(*e*) *Epiſt. 16. Libri 4. & Epiſt. 7. lib. 7.*

(*f*) *Quæ quidem omnia ſunt patriâ Democriti, quàm Democrito digniora.* De naturâ deorum *lib.* 1. c. 42.

(*g*) *Abderitanæ pectora plebis habes.* Lib. X. Epigram. 25.

(*h*) Democriti *prudentia monſtrat*
Summos poſſe viros & magna exempla daturos,
Vervecum in patriâ, craſſo que ſub aere naſci.
Sat. X. verſ. 49.

(*i*) *Plurimi autem Abderitæ extitere, de quibus doctorum virorum indices commemorant.* Stephanus Byſant. verbo ἄβδηρα.

Toutes ces variations qui ne ſont qu'accidentelles, n'empêchent pas que chaque royaume, chaque pays, chaque province même n'ait ſes propriétés par rapport à l'eſprit & au génie ordinaire de ſes habitans. L'une porte des eſprits fins & ſubtils, l'autre des eſprits peſans, lourds & groſſiers; celle-ci des eſprits bas, rampans, flatteurs, patelins; celle-là des eſprits altiers, impérieux, inflexibles. Quelques-uns des eſprits ſatiriques, piquans, malins; d'autres des eſprits doux & paiſibles : ici regne la vivacité, l'action, l'ardeur au travail; là on ne voit qu'indolence, pareſſe, fainéantiſe.

A peine ces principes très-ſenſés parurent-ils, qu'il s'éleva auſſitôt un antagoniſte qui prétendit que les avantages du climat ſe bornoit au corps (*k*). Ils contribuent, ajoutoit-il, à la force du tempérament, à la bonté de la complexion & à la pureté du ſang. Mais n'eſt-ce pas avouer que l'ame reçoit les influences des climats, puiſqu'elle eſt tellement unie au corps, qu'elle en ſubit toutes les modifications. Ne feroit-ce pas comme ſi l'on diſoit que les raiſins de la Bourgogne, de la Champagne & du Languedoc reçoivent effectivement les influences du ſol & du ſoleil, mais que le vin qu'on en retire ne s'en ſent pas, & n'en obtient pas cette qualité qui les différencie tellement les uns des autres, qu'on ne pourroit pas faire en Champagne du vin qui reſſemble à celui du Languedoc, & faire en Languedoc du vin qui reſſemble à celui de Champagne. C'eſt ainſi qu'à Paris on voit des petits maîtres & de beaux eſprits. Ce feroit en vain qu'un Suiſſe prétendroit les imiter, ou les égaler : il feroit rire tous ceux qui le contempleroient. Ce n'eſt pas qu'un Suiſſe ne puiſſe avoir de l'eſprit; mais le bel-eſprit de France, cette aiſance dans les compagnies, ces reparties agréables, ces minuties fines & polies, cette liberté qui tient quelquefois de l'étourderie, ne s'apprennent pas dans les colléges.

Après toutes ces diſcuſſions nous nous croyons en droit de tirer les corollaires ſuivans.

COROLLAIRE I.

La différence des climats eſt une des premieres cauſes de la différence des génies & des caracteres.

COROLLAIRE II.

Pluſieurs cauſes Phyſiques peuvent faire varier la nature que devroient avoir les climats relativement à leur poſition. C'eſt ainſi que pluſieurs cauſes conjointes peuvent altérer les diſpoſitions primitives que nous donnent ces mêmes climats.

(*k*) Réfutation de l'opinion de M. *Simonnet* par M. *De La Gardette*, Prêtre du Diocèſe de Clermont; Journal de Verdun, Février 1736, p. 102.

COROLLAIRE III.

Celui-là est heureux qui est né sous un climat favorable aux bonnes dispositions de l'esprit.

COROLLAIRE IV.

Celui qui est né sous un climat infortuné où l'esprit languit, peut en le quittant acquerir dans un autre les dispositions qu'il souhaite; c'est-à-dire qu'il amollira ce caractere dur & barbare, dans ces climats où regne la politesse; qu'il bannira cette timidité sous ce ciel où le courage réside; qu'il changera ce peu d'aptitude pour les sciences & les beaux arts, parmi ces peuples pensifs, abstraits & profonds, &c.

COROLLAIRE V.

Ce changement de climat bien entendu doit être regardé comme un moyen Physique pour corriger les défauts de l'esprit, & acquerir une nouvelle portion de génie.

CHAPITRE IV.

DU POUVOIR DES SAISONS SUR L'ESPRIT.

L'ESPRIT humain est un vrai caméleon qui prend toutes les couleurs des objets qui l'environnent. Le soleil lance-t-il ses rayons avec plus ou moins de vigueur sur notre atmosphere? nos ames semblent prendre des forces ou s'affoiblir. L'air est-il plus ou moins serain? les liquides qui donnent l'action à notre machine sont plus ou moins purs. *Action de l'air sur l'ame.*

Lorsque le printems semble renouveller la nature, les hommes respirent un air plus doux qui leur inspire la gaieté, & dégage l'imagination de ces frimats qui sembloient la glacer pendant l'hiver. Leurs corps éprouvent la même effervescence que celle qui agite tous les autres individus. Le sang circule avec plus de vîtesse & s'épure dans les émonctoires destinés à recevoir ses parties grossieres ou hétérogènes. La transpiration suspendue par les vents du Nord qui ont soufflé pendant l'hiver, se rétablit, pointille sous la peau & occasionne un léger chatouillement dans toute l'habitude du corps. De-là cette douceur, cette satisfaction, ce bien-être que l'on ressent lorsque le soleil commence à lancer ses rayons en entrant dans le signe du Belier. C'est précisément dans cet heureux moment où nos corps jouissent des meilleures dispositions, *Effet du Printems sur l'esprit.*

que toute la nature ſemble parler à nos ſens; & que nous éprouvons le plus grand nombre de ſenſations agréables. La terre ſe couvre de verdure & de fleurs qui parfument l'air de mille odeurs gracieuſes, les arbres ſe parent de leurs feuilles, & offrent des retraites aux oiſeaux amoureux qui par leurs chants annoncent la ſaiſon des plaiſirs & de la régénération de la nature; le ciel devenu plus ſerain ne voile plus à nos yeux par ſes pluies & ſes brouillards continuels ce qu'il renfermoit de plus beau. En un mot notre vûe, notre odorat, notre oüie & toute la ſuite de nos ſens eſt enchantée & ſatisfaite. Toutes ces ſenſations fourniſſent à l'ame une foule d'idées riantes & naturelles auſquelles elle ne peut ſe refuſer. Ce ſont mille peintures animées ſur leſquelles notre eſprit s'arrête volontiers, & porte ſon jugement ſuivant le point de vûe où il les a conſideré.

Effet de l'Eté ſur l'eſprit.

Lorſque le tems de la moiſſon approche, la chaleur du jour dilate les vaiſſeaux, raréfie le ſang & ſubtiliſe les eſprits. C'eſt alors que le ſpectacle de l'univers n'eſt pas moins intéreſſant que varié. Tout annonce l'abondance & promet à l'homme de ſatisfaire ſes deſirs. Après un ſommeil doux & tranquille, il apperçoit l'aurore qui colore de ſes rayons l'horiſon, & qui rafraîchit de ſes larmes la chaleur de l'atmoſphere. Il profite du calme qui regne dans la nature; livré à la multitude de ſes idées & de ſes réflexions, il conçoit les plus vaſtes projets, & jouit de toute l'étendue de ſes connoiſſances. Le ſoleil s'éleve inſenſiblement ſur l'horiſon, la chaleur augmente, il eſt tems de ſe retirer à l'ombre. L'ame goûte un ſentiment voluptueux; en évitant une peine elle trouve encore un plaiſir, & ce plaiſir eſt d'autant plus grand, que l'endroit où l'on eſt retiré eſt agréable & offre à la vûe quelque perſpective gracieuſe. Enfin arrive le crépuſcule, les zéphirs commencent à tempérer l'ardeur de l'air, les promenades offrent mille charmes qu'on ne découvriroit pas à une plus grande lumiere. Bientôt l'eſprit ſe replie ſur lui-même; ce n'eſt plus le torrent de l'imagination qui l'entraîne, ce ſont les aiguillons du raiſonnement qui l'agitent & le preſſent. S'il eſt impoſſible que notre ame ſe refuſe aux impreſſions que reçoivent nos corps, il eſt donc impoſſible auſſi que parmi un ſi grand nombre de ſenſations que nos corps éprouvent en un ſeul jour d'Eté, notre ame ne conçoive des idées conformes à la nature des ſentimens que nos organes ont reçu. Plus ces ſentimens ſont vifs & multipliés, plus auſſi les idées qui en doivent naître ſeront vives & nombreuſes. Or dans cette ſaiſon une multitude infinie d'objets frappe diverſement nos ſens & excite ſur eux des impreſſions vives & agréables. Mille fruits délicieux & de diverſes ſaveurs ſatisfont notre goût, mille fleurs ſuaves & aromatiques flattent notre odorat, mille tableaux amuſans charment notre vûe dans la campagne. Les bains tempérent la chaleur du ſang, amolliſſent les houpes nerveuſes de la peau, qui auroient pû être deſſéchées, débouchent les pores, & rendent la tranſpiration plus libre. En un mot, il n'y a aucun ſens qui ne puiſſe être ſatisfait agréablement pendant l'Eté.

Après

Après l'équinoxe de Septembre l'imagination par son inconstance, ses caprices, ses boutades, fait voir qu'elle se ressent des vicissitudes de l'automne. En effet dans cette saison tantôt les vents de l'ouest soufflent avec impétuosité & amenent des pluies longues & abondantes. Tantôt les vents du nord & du midi enfantent des orages qui portent dans leur sein la grêle, la foudre & l'épouvante. Tantôt à une chaleur modérée succédent des froids assez cuisans. Nos esprits se ressentent tellement de ces alternatives, que sans aucune cause morale ils sont gais ou tristes, enjoués ou sérieux. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les ames de ces hommes dont les sentimens sont au-dessus de ceux du vulgaire, qui éprouvent ces vicissitudes. Voyez ce vigneron, qui malgré qu'une ample vendange flatte ses espérances, perd la moitié de sa gaieté si le ciel se couvre de nuages, ou si la terre est enveloppée de brouillards. Si au contraire le soleil darde ses rayons avec toute sa vigueur, bientôt vous l'entendez par ses chants d'allegresse annoncer toute la satisfaction de son ame & sa servitude aux loix générales qui entraînent toute la nature.

Effet de l'Automne sur l'esprit.

Pendant l'hiver combien le désordre de la nature ne fournit-il pas de réflexions soit pour le physique, soit pour le moral? Le cours des ruisseaux est suspendu, & les rivieres portent les fardeaux les plus lourds sans que leurs flots glacés cédent à l'effort & à la pesanteur des masses énormes qui les compriment. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, la terre est couverte de neige; les vents du Septentrion soufflent un froid vif & cuisant. Tandis que le Physicien cherche la cause de tous ces phénomênes, les papilles nerveuses de sa peau souffrent une sensation désagréable, qui, sans qu'il y pense, le dispose insensiblement à la tristesse, & l'excite à se recueillir en lui-même. Il s'apperçoit alors que la saison des plaisirs est écoulée, qu'il atteindra peut-être à l'hiver de son âge, qui sera bientôt suivi de la caducité & de la mort. S'il s'approche du feu, il semble que sa langue se délie, ses esprits ne sont plus engourdis, la chaleur lui rend sa gaieté & toute la vivacité de son imagination. Ici l'ame du physicien tient bien au physique.

Effet de l'Hiver sur l'esprit.

Pour faire sentir la connexion de nos principes, ce seroit sans doute ici le lieu de comparer les saisons avec les climats, de sorte qu'on pourroit mettre en paralléle le printems & l'automne avec les régions tempérées, l'Eté avec les contrées du Midi, l'hiver avec les climats Septentrionaux. Mais cette comparaison déja facile par elle-même, se trouve suffisamment développée par ce que nous avons déja dit. Il est plus à propos de faire voir que la vérité que nous avons établi en général, se trouve aussi prouvée par l'expérience journaliere. Le célébre *Pope* avouoit qu'il composoit plus facilement pendant le printems que pendant toute autre saison. Cependant il y a quelques exceptions à cette regle générale, mais ces cas particuliers doivent être attribués au tempérament ou à quelqu'autre cause. *Milton* dit dans une de ses Elégies Latines que son esprit produisoit plus heureusement dans une saison que dans l'autre: & un de ses neveux raconte comme une observation de ce sublime

Cette théorie est confirmée par les exemples de *Pope*, de *Milton*, de *Tschirnaus*.

S

Poëte, que son imagination étoit dans sa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre jusqu'à l'équinoxe du printems. M. *De La Hire* a connu un enfant qui perdoit sa mémoire pendant l'Eté pour ne la retrouver qu'à l'equinoxe d'automne (*l*). Quoiqu'il en soit, ce fait confirme la thése que nous soutenons.

Nous traduirons analitiquement ici un morceau de l'ouvrage de l'Auteur qui nous a donné la Médecine de l'ame & du corps. Il revient trop bien à notre sujet pour le passer sous silence. Sur la fin de l'automne, dit-il (*m*), » je réflechissois sur le travail que je devois continuer pendant l'hiver. Alors je dînois peu, je ne soupois point, je m'entretenois » avec des amis instruits des matieres que je voulois traiter, ou je lisois » des livres qui avoient quelque rapport avec mon dessein. Je me levois » de grand matin lorsque tout étoit tranquille, & je me livrois à mon » imagination, ayant toujours soin de la ramener à mon objet lorsqu'elle s'en écartoit. C'est ainsi que je continuois mon travail pendant » tout l'hiver. Par ce moyen j'écrivois avec une si grande facilité, que » j'en étois étonné moi-même, & je goûtois un tel plaisir que je ne crois » pas que l'on puisse dans la vie en goûter un plus doux. Qu'il me soit » permis de rapporter ce que j'éprouvois alors. Pendant la nuit je voyois » des étincelles de feu qui disparoissoient lorsque j'y faisois attention. » Souvent je les appercevois lorsque je méditois, & elles devenoient » plus ou moins vives selon que j'étois plus ou moins appliqué à l'étude. Ce qui nous doit faire conjecturer avec quelle force & quelle » grande vîtesse les esprits animaux sont agités dans ces momens «.

Jacques De Vallée, Seigneur *Des-Barreaux*, ce bel esprit du dernier siecle qui nous a laissé un sonnet si fameux & si devot qu'il composa quelque tems avant sa mort, se plaisoit à changer de domicile selon les saisons de l'année. Il alloit chercher le soleil sur les côtes de Provence pendant l'hiver & passoit à Marseille ces trois mois de la vilaine saison. La maison qu'il appelloit sa favorite, étoit dans le Languedoc chez le Comte de *Clermont Lodeve*, où il disoit que la bonne chere & la liberté étoient assises sur leur trône; quelquefois il alloit sur les bords de la Charente voir *Balzac*; de-là il passoit à Chenailles sur la Loire, maison agréable & de plaisir; enfin, sur la fin de sa vie il se retira à Châlons sur Saone, le meilleur air, disoit-il, & le plus pur qui soit en France. C'étoit par des voyages aussi gracieux, qu'il sut conserver cette liberté d'ame qui lui faisoit mettre tant de sel & d'agrémens dans ses conversations (*n*).

Attention qu'il faut avoir aux Saisons, relativement à la nature de ses travaux.

Après ces observations nous nous croyons en droit de conclure, qu'il est très-intéressant de choisir la saison où l'esprit montre le plus de vigueur, lorsqu'il s'agit de travailler à quelque ouvrage qui doit nous assurer un nom dans la postérité. Il nous semble que l'imagination est plus

(*l*) Histoire de l'Acad. Royale des Sc. an. 1707.

(*m*) *Medicina mentis & corporis*, part. 2. sect. 3. pag. 224.

(*n*) *Voyez le Dictionnaire* de Bayle, *Article* Des Barreaux, *note* E.

féconde depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre. C'eſt le tems où la nature eſt plus riche, que nous éprouvons un plus grand nombre de ſenſations, & que nous avons par conſéquent un plus grand nombre d'idées. Depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars les ſens ſont plus tranquilles. C'eſt le tems où nous pouvons revenir ſur nos idées, les comparer, & en tirer des conſéquences. C'eſt ſur ce principe que nous engagerions à ne ſe livrer aux ouvrages qui appartiennent à l'imagination, que pendant le printems & l'été, tandis que nous conſeillerions de ne polir ces ſortes d'ouvrages & de ne travailler à ceux qui dépendent du jugement que pendant l'hiver & une partie de l'automne.

Ainſi des principes déja poſés on en peut déduire ces corollaires comme autant de conſéquences certaines.

Corollaire I.

Les ſaiſons ainſi que les climats agiſſent efficacement ſur les eſprits.

Corollaire II.

La maniere générale dont agiſſent les climats doit nous indiquer la maniere ſpéciale dont agiſſent les ſaiſons. Ce qui eſt une ſuite néceſſaire de notre ſiſtême.

Corollaire III.

On doit avoir égard aux ſaiſons lorſqu'il s'agit d'entreprendre quelque ouvrage qui ſe rapporte ſoit à l'imagination, ſoit au jugement.

Corollaire IV.

Ainſi les ſaiſons deviennent un moyen phyſique ſoit pour aider le génie, ſoit pour regler les opérations de l'ame.



CHAPITRE V.

DU POUVOIR DE L'ÉDUCATION SUR LES ESPRITS.

LE terme d'Éducation pris dans un ſens général, eſt équivoque. Tantôt il ſignifie la maniere d'inſtruire les jeunes enfans & de diriger leur conduite ſuivant une certaine morale pratique, ou ſuivant certains uſages. Tantôt on l'applique aux ſoins que l'on prend pour nourrir, élever & entretenir ces mêmes enfans. L'eſprit & le corps qui ſont les ſujets de l'éducation, ont donné lieu à ces deux ſens. Mais ſous quelque face que l'on conſidere l'éducation, elle a des droits inconteſtables ſur la maniere d'être des hommes; c'eſt ce que nous allons voir en la conſidérant ſoit comme ſpirituelle, ſoit comme corporelle.

ARTICLE I.

DE L'ÉDUCATION SPIRITUELLE.

Néceſſité de l'éducation ſpirituelle.

L'ÉDUCATION morale d'un enfant reſſemble à la culture des plantes. Celles-ci portent de plus ou de moins excellens fruits, à raiſon des ſoins que ſe donne le Jardinier. De même auſſi la bonne ou mauvaiſe conduite de l'homme dépend ſouvent des premieres impreſſions qu'il a eû pendant ſa jeuneſſe qui quelquefois ſe prête aux formes que l'on ſouhaite lui donner. Vient enſuite l'habitude qui eſt une ſeconde nature : de ſorte que l'on diroit que la vertu eſt comme naturelle chez les uns, & que le vice eſt comme inné chez les autres. *Licurgue*, ce fameux Légiſlateur, nous en donne un exemple ſenſible dans ces deux chiens, qui, nés du même pere & de la même mere, acquirent par l'éducation des inclinations fort différentes, l'un étant devenu fort gourmand, & l'autre bon chaſſeur (*o*). Le pouvoir de l'éducation morale ſur les ames une fois établi, il doit s'enſuivre la néceſſité d'une bonne éducation. Car ſi les premieres impreſſions ſont ſi difficiles à effacer, on doit conclure qu'il faut n'en donner, ou n'en recevoir que de bonnes.

L'Education morale n'eſt pas indépendante des ſens.

Il ne faut pas s'imaginer que l'éducation morale que l'uſage fait regarder comme ſpirituelle, ſoit totalement indépendante des organes corporels. Ce ſeroit une erreur. Lorſque je donne des préceptes, l'air eſt remué par mes paroles ; cet air agité frappe l'oreille, le nerf acouſtique eſt ébranlé, à l'occaſion de cet ébranlement l'ame de celui qui m'écoute, eſt avertie de la maniere dont je penſe. Tout ce qui vient de s'exécuter

(*o*) Plutarchus *de præclaris Lacedemoniorum dictis. Et de modo pueros educandi.* Voyez la Fable 165 de la Fontaine.

chez moi, s'éxécute chez lui d'une maniere inverſe : car la façon de recevoir les impreſſions, les ſentimens, les penſées, eſt la méchanique renverſée de celle qui les communique. Preuve évidente que cette éducation qui paroît toute ſpirituelle, & qui paroît ne s'exécuter que par des voies immatérielles, eſt encore dépendante de nos corps. C'eſt ce point de doctrine que nous allons examiner. Il eſt trop eſſentiel à la perfection de notre ouvrage pour le paſſer ſous ſilence, ou pour ne pas y inſiſter.

Nous diviſerons donc avec *Plutarque* l'éducation morale en nature, raiſon, & uſage (*p*). La nature eſt ce champ où les connoiſſances ſont ſemées. La raiſon n'eſt autre choſe que le jugement, où les préceptes qui font germer ces précieuſes ſemences, les empêchent de ſe corrompre, & les délivrent de tout obſtacle. Enfin l'uſage eſt l'emploi du fruit qu'ont produit les plantes cultivées avec ſi grand ſoin. La nature fournit donc le principe; les progrès & l'accroiſſement ſont dûs aux préceptes, ou au jugement; l'uſage enfin met le dernier ſceau à l'ouvrage. Ces trois parties de l'éducation ſont aſſez intéreſſantes par elles-mêmes pour qu'on les examine ſéparément afin de découvrir la part qu'y prennent les corps. Diviſion de l'Education morale.

1. La partie la plus néceſſaire dans l'éducation c'eſt la nature. Sans elle tous les ſoins ſont ſuperflus. Elle eſt préciſément le terroir qui donne la bonne ou mauvaiſe qualité aux plantes (*q*). Suivant nos principes elle n'eſt qu'une certaine diſpoſition des organes ſur laquelle les climats, le régime de vivre & pluſieurs autres cauſes phyſiques ont un pouvoir inconteſtable. L'éducation morale qui fait abſtraction de la nature, reſſemble à la routine d'un Jardinier qui ſeme ſans faire attention à la qualité du ſol ou de la graine. Il eſt des terreins ingrats que l'on cultiveroit en vain. Il eſt des arbres ſecs qui ſe rompent plutôt que de plier. De la nature.

Tant que l'ame demeurera unie au corps, il y a des loix auxquelles elle ſera tellement aſſujettie, qu'il n'y a que ſa diſſociation qui puiſſe l'en délivrer. L'impreſſion de l'éducation ſur les ames par le moyen des mouvemens phyſiques, eſt une de ces loix générales qui ſont à l'abri de tout anéantiſſement. Ainſi des organes plus ou moins bien diſpoſés, ſeront les cauſes d'une meilleure ou d'une moindre éducation; c'eſt-à-dire, conſtitueront ce fond capable de fertiliſer ou d'étouffer les ſemences que l'on y confiera.

Or en ne conſultant que la ſaine raiſon, il paroît certain que les organes des ſens exacts & libres, un tempérament dans lequel les fibres ſoient ſuffiſamment tendues & aiſément vibratiles, un ſang qui fourniſſe des eſprits déliés, actifs, donnent cette heureuſe conſtitution où les ſoins de l'éducation ſeront récompenſés au centuple. Toutes les diſpoſitions qui varieront en quelque choſe de cette heureuſe conſtitution, ſe-

(*p*) *Oper. moral.* tract. 1. *de modo pueros educandi.*

(*q*) *Imprimis naturâ opus eſt, quâ repugnante irrita ſunt omnia .... Natura namque noſtra, agri, doctorum præcepta, ſeminum rationem habent. Inſtitutio à puero tempeſtivæ ſationi reſpondet. Locus verò diſciplinæ accommodatus, aëri ambienti, ex quo iis quæ è terrâ naſcuntur alimentum ſuppeti. Diligens ſtudium agricultura eſt. Tempus autem hæc ad plenam nutritionem confirmat.* Hip. *Sect.* 1. *lib. qui inſcribitur* Lex.

ront auſſi varier les ſuccès de l'éducation. Ces diſpoſitions ſont-elles douteuſes? les effets de l'éducation ſeront incertains. Sont-elles tout-à-fait mauvaiſes? peines inutiles, éducation vaine. De-là ce précepte que nous donnerons dans la ſuite, qu'il faut corriger la nature défectueuſe avant que l'art cherche à l'embellir & à la perfectionner. Jamais l'éducation morale ne changera des fibres trop groſſieres, en des fibrilles plus délicates, ni un ſang fougueux en un ſang plus moderé. Jettons nos regards ſur le fils de *Ciceron*. Les Hiſtoriens rapportent que malgré tous les ſoins qu'on avoit apporté pour le bien élever, il paya la ſageſſe & la ſcience de ſon pere par beaucoup d'ignorance. Il fut cependant à Athenes, le centre du ſçavoir & de la politeſſe; il étudia ſous *Cratippe*, le Philoſophe le plus eſtimé de ſon ſiécle; il avoit en main les écrits de ſon pere, les livres de ces génies ſi eſtimés qui vivoient de ſon tems, & qui avoient vécu avant lui. Il faut donc avouer qu'on ne peut recevoir une bonne éducation ſi la nature n'a mis en nous d'heureuſes diſpoſitions, ou ſi l'on ne ſuppléé par l'art aux diſpoſitions que la nature nous aura refuſé (*r*).

Le Centaure *Chiron*, cet ancien Médecin que *Pelée* donna pour Précepteur à *Achille*, étoit ſans doute pénétré de cette vérité que la complexion des corps & les qualités du ſang & des humeurs étoient requiſes avant de donner des préceptes. Pour diſpoſer de bonne-heure ſon éleve aux emplois pénibles de la guerre qui devoit faire ſon unique occupation pendant toute ſa vie, il le nourriſſoit d'une maniere extraordinaire; il lui faiſoit avaler la moëlle des lions & des ſangliers, afin qu'il prit la force & le naturel de ces bêtes féroces, accoutumées au ſang, au carnage & à dévorer les autres animaux (*s*).

De la raiſon. II. Dans l'éducation morale on peut entendre deux choſes par la raiſon; 1°. la maniere dont nous acquerrons nos connoiſſances, 2°. les préceptes.

Si nous penſons murement à l'origine de nos connoiſſances & à leurs progrès, par quelque cauſe que ce ſoit, nous verrons que plus nos organes ſe développent, plus notre entendement ſe développe auſſi: que plus nos organes ſont ébranlés, plus nos connoiſſances ſe multiplient: que la différente texture & les divers degrés de ſenſibilité des organes occaſionnent la variété des caracteres: que ces organes peuvent être tellement modifiés par les climats, le régime de vivre & les autres conditions de la vie, qu'on ne ſe reſſemble plus à ſoi-même à l'âge de vingt ans & à l'âge de quarante. Nous n'avons que deux ſortes de ſenſations, le plaiſir & la douleur. Ces deux ſentimens excitent dans l'enfant mille mouvemens; il pleure, on lui préſente ce qui lui eſt néceſſaire; ſa nourrice lui parle,

(*r*) *Nam nihil invitâ facies, dicesve Minervâ.*
Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium: alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Horatius de arte poet. verſ. 408.

(*s*) Voyez l'Hiſtoire Poëtique du P. *Gautruche* corrigée par M. l'Abbé de B ***. *liv.* 2. *chap.* 16.

son oreille devient attentive, elle s'accoutume aux sons & en apperçoit les différences ; la langue par la sympathie qu'elle a avec l'oüie, articule confusément quelques monosyllabes, puis des mots un peu plus longs ; les yeux qui voient souvent le même objet s'y habituent, & les distinguent de tous les autres ; la mémoire lui applique le nom qu'on lui a donné, & en retient toutes les qualités ; l'imagination jointe au raisonnement, verra les rapports & les différences qu'aura cet objet avec tous les autres. C'est ainsi que nous acquerrons nos premieres connoissances sans aucune regle réflechie de notre part, ou de ceux qui nous approchent. Tout n'est que machinal, & il n'y a que le sensible qui nous frappe & qui puisse se faire connoître de nous.

Sommes-nous plus avancés en âge ? on nous confie à des maîtres pour en recevoir les préceptes, on nous met des livres entre les mains pour en retenir les maximes. C'est encore par la vûe & par l'oüie que nous recevons ces instructions. Ce n'est qu'en faveur de telle ou telle motion excitée sur ces organes & des mouvemens conséquens, que l'ame est imbue de tel ou tel précepte. De quelque maniere que les connoissances soient transmises, communiquées, reçues, imprimées on y apperçoit toujours une méchanique évidente. Il est vrai que par les motions primitives que l'art excite sur les sens, les fibres acquierent une certaine facilité pour se mouvoir, sur-tout si ces motions sont répétées : mais l'aptitude au mouvement existoit antérieurement. Les préceptes ne peuvent donc fructifier que dans ce fond fertile & heureux, où la nature feroit, pour ainsi-dire, tout par elle-même ; que dans ces terreins qui ne différent que de quelques degrés de ce fond fertile & heureux ; que dans ces champs cultivés, préparés & améliorés par l'art. Si l'on réussissoit à changer les caracteres par les préceptes, verrions-nous tant de monstres sortir du sein de la sagesse ; *Seneque*, *Socrate*, *David* : quels maîtres ! *Neron*, *Alcibiade*, *Absalon* : quels éleves ! Persuadés de l'insuffisance des leçons pour nous rendre meilleurs, ou plus ingénieux, nous ne parlerons pas de l'éducation spirituelle dans la suite de ce traité : car 1°. nous avons des moyens physiques qui vont directement à la source du mal ; tels sont les climats, le régime de vivre, le changement de tempérament, toutes les parties de la Thérapeutique, &c. 2°. Ce traité n'est pas fait pour ceux qui jouissent de toute la liberté d'un esprit sain, mais seulement pour ceux dans lesquels une nature ingrate a mis des dispositions contraires au libre exercice des fonctions animales, & par conséquent impénétrables à la puissance de l'éducation morale.

III. L'usage n'est pas la partie la plus à négliger dans l'éducation. De l'Usage. L'on acquiert des talens dans le secret ; il s'agit de les mettre au jour. Il n'y a point de science pratique qui n'enseigne la direction & la fin de son objet. La Rhétorique nous apprend à bien discourir, la Logique nous conduit à la vérité, la Médecine nous présente les moyens pour entretenir l'homme dans sa santé & pour le guérir de ses maladies, la Géométrie la regle & le compas à la main, nous fait mesurer toutes les grandeurs,

l'Arithmétique & l'Algebre vont jusqu'à la démonstration ; il n'est pas en un mot, dans les Mathématiques, dans les arts, dans la morale & dans la religion, de connoissances dont on ne puisse tirer des conséquences pratiques. Or il est certain que l'usage qu'on fait de ces conséquences ne peut se faire que par un méchanisme évident. Qu'on nous permette ici d'éviter la longueur du détail.

L'usage peut encore être consideré relativement à l'emploi que l'on fait de ses talens dans la société. Le choix des compagnies, nous dit-on, dans les traités de l'éducation morale, est ce qu'il y a de plus important. On connoit aisément les hommes par la société. Les corbeaux sont sur les cadavres, & les abeilles sur les fleurs. L'exemple est encore une de ces choses qui nous font prospérer ou échouer dans l'usage. Il y a tant de mauvais exemples, qu'on pourroit dire avec les Anciens : *Legibus non exemplis vivendum.* Rarement choisit-on le meilleur modéle, & le cœur humain est si dépravé, qu'il est d'abord affecté de ce qui est le plus mauvais. Je m'arrête sur ces excellentes maximes de la morale, & je ramene tout à mon principe. Notre conduite est reglée sur nos penchans & notre façon de penser ; nos penchans procédent de la force de nos vertus ou de nos passions, dont nous avons mis le méchanisme à découvert en parlant de la volonté ; notre façon de penser émane d'une certaine suite de raisonnemens & de jugemens dont nous avons fait voir les ressorts en traitant de l'entendement : l'usage est donc méchanique partout ; & s'il a plus de droits sur nous que les préceptes, c'est qu'il influe plus directement sur les organes de nos sens.

Explication de notre sentiment sur l'Education morale.

Ce que nous venons de dire sur l'éducation spirituelle doit s'entendre dans le général. Il est des cas particuliers où sa puissance se manifeste toute entiere. En général, l'éducation morale s'opere par des voies méchaniques. C'est elle qui excite en nous des mouvemens qui n'auroient jamais été excités par d'autres moyens. C'est elle encore qui donne aux fibres une certaine facilité pour se mouvoir. Mais tout cela n'opere pas directement sur un naturel tout-à-fait disgracié. Il est des pierres d'une telle essence qu'elles ne produiront jamais aucun éclat malgré tout le poli qu'on tâchera de leur donner. Dans le particulier l'éducation nous procure une infinité de connoissances, soit pour la vie intérieure, soit pour la vie civile ; elle nous rend affables & nous fait aimer & désirer de chacun ; elle nous fait moderer certains appétits dépravés de notre nature, qui nous feroient haïr par leur impétuosité. C'est donc avec raison que de grands philosophes n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles dans la vûe de donner aux hommes des maximes de probité, de politesse, d'amour pour ses devoirs, & de complaisance selon la coutume, les temps & les circonstances. Ne pourrions-nous pas écrire ici les noms des *Fenelons*, des *Crousas*, des *Lokes* & des *Rollins*, qui par les sentimens d'humanité qu'ils ont voulu inspirer à tous les hommes, se sont élevés au-dessus de l'humanité même. Nous inscririons aussi volontiers ici *Jean-Jacques Rousseau*, si, par une métaphysique trop recherchée & souvent déplacée,

placée, par des leçons bisarres & inspirant souvent la haine des hommes & des talens, il n'eut fait plutôt de son *Emile* un sauvage raisonneur, qu'un citoyen policé (*t*).

Nous ne revoquons donc pas en doute le pouvoir particulier de l'éducation morale sur les esprits. Un seul coup d'œil sur une personne qui a reçu cette éducation, & sur une autre qui ne l'auroit pas reçu, nous démentiroit bien vîte. Chacun sait encore que les meilleurs terreins sont ceux qui deviennent le plus aisément en friches, lorsqu'on n'a pas le soin de les cultiver. Ce que nous prétendons assurer ici, c'est qu'elle n'est pas indépendante de nos sens, & qu'il ne faut pas toujours tout en attendre. Il se trouve des personnes dont il faut corriger la constitution corporelle avant de leur donner des préceptes. Il y en a d'autres qui ont besoin de causes qui agissent directement sur le principe qui fait la différence des esprits, afin de posseder ou de rectifier quelque talent que l'éducation morale malgré toute sa puissance n'a pû leur donner, ou du moins perfectionner. Ce qui établit l'étendue de la Médecine & la nécessité de ce Traité. Tout ceci paroîtra d'abord tenir un peu du paradoxe, mais ce sistême est pris dans la nature de la chose, & porte avec lui un caractere de vérité ineffaçable.

ARTICLE II.

De l'Éducation corporelle.

Nous appellons Éducation corporelle le régime de vivre que l'on fait observer à un enfant depuis le moment de sa naissance, jusqu'à un âge où la raison commence à faire briller quelques-uns de ses rayons: car c'est alors que devenu jeune homme, il est livré à lui-même, & qu'il est libre dans le choix des choses non naturelles.

Ce que l'on doit entendre par Education corporelle.

Il semble d'abord que la nature ait ordonné à chaque mere de nourrir ses enfans. Une pernicieuse coutume établie en France, a fait désobéir les meres à cette intention de la nature. Outre que cette loi est avantageuse pour la santé de la mere, elle l'est aussi pour celle de l'enfant. Nous n'avançons rien ici qui ne soit très-probable, & que la raison ou l'expérience ne confirme (*u*).

Que les meres doivent nourrir leurs enfans, par rapport à elles-mêmes.

En effet il en est de même de la sécrétion du lait supprimée, comme de la suppression de toutes les autres sécrétions. Le lait qui reflue dans la masse du sang, l'aigrit, l'enflâme, l'épaissit. La pléthore est le moindre mal qu'il puisse procurer: à cette pléthore se joint ordinairement la cacochimie: de-là naissent mille obstructions, des fiévres exanthématiques, des éréspéles, des abscès, des skirrhes & des cancers que les opérations les plus cruelles peuvent seules guérir, ou que la mort la plus

(*t*) Emile, ou de l'Education par J. J. Rousseau Citoyen de Geneve. Amsterd. 1765.

(*u*) De l'Obligation aux meres de nourrir leurs enfans, par M. *Hecquet* D. M. P. Voyez aussi la thése *Ergò prolem lactare matribus saluberrimum.* 11. Aprilis 1741.

douloureuſe peut ſeule terminer. C'eſt en allaitant leurs enfans que les meres peuvent éviter tous ces maux. N'eſt-ce pas l'intention du Créateur, qui ne leur a donné deux mamelles que pour cet uſage. L'embonpoint, la fraîcheur & les graces d'un beau ſein ſont-elles préférables à la douce ſatisfaction de donner à ſon ſang même ſon propre ſang pour nourriture. Les bêtes les plus féroces préſentent à leurs petits leurs mamelles pour les allaiter. N'y auroit-il donc que les femmes qui favoriſées d'un naturel plus doux, voudroient ſurpaſſer en cruauté les bêtes les plus cruelles, & par une injuſtice criante, refuſer à leurs enfans ce qu'elles ſont obligées de leur donner? Elles ſeront moins fécondes ſans doute, puiſqu'une fois devenues nourrices, elles éviteront les voluptés de la couche nuptiale; mais au moins elles auront la conſolation de voir croître une famille ſaine & robuſte. Les femmes qui deviennent groſſes ſi ſouvent, ne peuvent pas jouir de cet avantage. Les parties continuellement fatiguées par les travaux des groſſeſſes, perdent leur reſſort, & ne mettent au jour que des embrions infirmes & valétudinaires. Il en eſt de même de la matrice que d'un champ qu'il faut laiſſer repoſer, ſi l'on ſouhaite faire une bonne récolte; ſi on l'épuiſe par le travail, la ſemence qu'on y jettera trompera l'eſpérance du moiſſonneur.

Et par rapport à la ſanté de leurs enfans.

C'eſt donc déja un grand avantage pour les familles que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans. Il eſt encore d'autres ſalutaires effets que continue d'éprouver l'homme qui vient de naître. L'eſtomac & les inteſtins ſont chargés d'une lie qui s'y eſt amaſſée avant la naiſſance, & dont il faut les débarraſſer pour éloigner mille maladies qui ſont prêtes à fondre ſur la tête de l'enfant nouveau né. Les engorgemens, la mauvaiſe chilification, les tranchées, les vers, le rachitis, le maraſme ſeroient les fruits de cette terrible négligence. L'art ne trouvera jamais de purgatif plus doux, ni de mieux proportionné à la délicateſſe des organes de l'enfant, que le lait de la mere qui paroît auſſi-tôt après l'accouchement. Il eſt alors une liqueur ſéreuſe & légere qui débarraſſe l'eſtomac de ſes impuretés, qui facilite l'écoulement des urines, qui provoque doucement la tranſpiration, qui nourrit autant qu'il eſt néceſſaire, à cauſe de cette conformité qu'il trouve dans toutes les humeurs, & par cette facilité qu'il trouve à s'y mêler, tirant leur origine de la même ſource. Le lait d'une autre femme fût-il en ſoi meilleur, il ſera relativement moins bon pour l'enfant, parce que ce ſera pour lui un changement de nourriture, & que ce lait aura moins d'analogie avec toutes les liqueurs qui coulent dans ſes veines.

Pouvoir de la lactation ſur les eſprits.

Tant de raiſon devroient ſans doute engager les meres à allaiter elles-mêmes leurs enfans. Un motif plus puiſſant devroit les y engager encore plus : c'eſt que le caractere des nourriſſons ſe trouve plié ſur l'humeur des nourrices. Une nourrice colere nous préſente des éleves féroces & cruels; une nourrice voluptueuſe nous offre des nourriſſons laſcifs; une nourrice adonnée au vin éleve des enfans qui ſont enclins à l'ivrognerie. *Diodore de Sicile* rapporte que la nourrice de *Néron* aimoit

le vin, & qu'en conséquence son nourisson fut ivrogne. Le même Auteur attribue la cruauté de *Caligula* à la coutume qu'avoit sa nourrice de s'enduire le mamelon de sang pour le faire prendre à son nourrisson. Que tous ces faits soient apocriphes, il n'en sera pas moins vrai que les nourrices communiquent leurs tempéramens à leurs éleves, & par conséquent les qualités de leurs esprits & de leurs cœurs.

Lorsque nous disons que les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans, nous ne l'entendons que de celles qui sont douées d'un excellent caractere & de talens qui supposent en elles un certain génie. Nous en écartons toutes celles dans lesquelles les défauts sont trop remarquables & dans lesquelles on n'entrevoit que la vie végétative ou animale. C'est alors qu'il faut avoir recours à une seconde mere qui reçoive l'enfant étranger entre ses bras, & lui transmette ses vertus & son naturel. Le choix des nourrices est ce qu'il y a de plus important pour la vie & pour les mœurs des hommes. Ce que nous avons déja dit suffit pour en démontrer la vérité. Car si le lait a un tel pouvoir sur le corps des enfans, qu'il opere sur eux les mêmes effets qu'il a souffert dans les nourrices, comme on le voit par les médicamens qui, donnés aux nourrices, operent par la lactation les mêmes effets dans les nourrissons; pourquoi ne pas estimer de-là son pouvoir sur les esprits, puisque les différentes modalités des corps emportent essentiellement avec elles les différentes modalités des ames.

S'il est certain comme on l'a observé depuis des siecles entiers, que les passions ou les vertus se transmettoient par la lactation (*x*); il n'est pas moins certain que les enfans allaités par leurs meres, mettant toutes choses égales, sont beaucoup plus spirituels que ceux qui ont été confiés aux soins d'une nourrice. Sans doute que cela ne vient que de cette parfaite analogie des sucs fournis & des humeurs à conserver: tandis que les enfans livrés à d'autres mains doivent ressentir les funestes effets d'un changement subit. Si l'économie animale ne se trouve pas totalement dérangée dans ces conjonctures, elle est cependant endommagée dans ses ressorts. Ce n'est plus ce jeu aisé, libre & délicat; c'est un travail dur, pénible & ingrat. Doit-on à présent s'étonner si peu d'enfans ressemblent à leurs peres; & un pere courageux doit-il être surpris d'avoir engendré un lâche, de même qu'un homme spirituel d'avoir donné le jour à un stupide.

Déplorons donc l'aveuglement des femmes qui vivent dans ce siécle & dans cette contrée. L'on croiroit à les entendre, que l'éducation corporelle doit être totalement reléguée dans les campagnes & bannie des villes; que des soins grossiers suffisent à des corps délicats; que la simplicité d'une

(*x*) Voyez *Ambroise Paré* 24. liv. de la génération, chap. 24. *Harmoniæ Gynæcior*, *part.* 1. *ex* Moschione, *cap.* 18. Lud. Bonaccioli *enneas muliebris*, *cap.* 8. *sub fin.* Helmontius, *tract. infant. nutrit. pag.* 623. Ettmullerus, *Collegium pract. tom.* 2. *part.* 1. *pag.* 1066. Reyes, *Camp. Elys. quæst.* 41. *pag.* 586. Fort. Licetus, *de monstror. causis, nat. & diff. lib.* 2. *cap.* 64. *Pædotrophia* Scevolæ Sammarthani, *lib.* 1.

payſanne ſurpaſſe la politeſſe de leurs mœurs. Laiſſons débiter cette pernicieuſe doctrine, & tâchons de réſiſter au torrent. Voici nos concluſions ſur cet artile. Une mere doit allaiter ſon enfant, la nature lui dicte & lui en fait un devoir : elle ne peut ſe ſouſtraire à ce commandement que par des raiſons valables; le corps de ſon enfant en ſera toujours d'une plus heureuſe conſtitution, & ſon eſprit en ſera toujours plus excellent. L'obſervation ſe trouve d'accord la-deſſus avec le raiſonnement.

Nous ne diſons rien ici de toutes les choſes non naturelles qui peuvent entrer dans l'éducation corporelle, telles que l'air, l'exercice, la diéte, &c. On pourra ſoi-même voir de quelle importance ſont ces choſes, ſoit par ce que nous en avons dit juſqu'à préſent, ſoit par ce qui nous en reſte à dire. Nous tirerons ſimplement ici quelques corollaires.

COROLLAIRE I.

Que l'éducation morale ne s'opére que par des voies méchaniques.

COROLLAIRE II.

Que l'éducation morale n'opere pas directement ſur la nature des eſprits.

COROLLAIRE III.

Que l'éducation morale n'eſt pas à négliger, puiſqu'elle procure des mouvemens qui ne s'exciteroient jamais, ou qui ne ſeroient excités que très-difficilement par tout autre moyen.

COROLLAIRE IV.

Que dans l'éducation corporelle la lactation eſt le premier ſoin. Que ce ſoin ne doit pas être confié à des nourrices étrangeres, comme l'a établi la coutume; encore moins à des animaux, comme le prétendent quelques Novateurs ridicules : les meres ſeules doivent allaiter leurs enfans.

COROLLAIRE V.

Que par ce moyen l'intégrité des fonctions de l'ame & du corps ſera conſervée. De-là il n'arrivera pas des changemens ſi conſidérable dans les familles, & l'on ne verra pas les enfans toujours héritiers des noms de leurs ancêtres & rarement de leurs vertus.

COROLLAIRE VI.

Que cette éducation corporelle eſt un vrai moyen phyſique de diſpoſer les enfans à jouir de toutes les richeſſes d'un entendement libre & ſain, & d'une volonté qui ſent toute l'étendue de ſon pouvoir.

CHAPITRE VI.

DE LA PUISSANCE DES TEMPÉRAMENS SUR L'ESPRIT.

CHACUN parle de ſon Tempérament & preſque perſonne n'en connoît la vraie nature. Il eſt varié d'une maniere infinie pour les autres, & eſt unique pour nous. Il eſt à la diſpoſition intrinſéque des corps ce que la phyſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont au viſage; il eſt à la forme diſtinctive des eſprits ce qu'eſt le caractere dans les ames, ou leurs manieres d'être particulieres; il a une ſanté qui lui eſt propre & des qualités différentes de celles qui conviennent à d'autres complexions. Toutes ces choſes ne peuvent ſe concevoir aiſément qu'après que l'on ſe ſera formé une idée exacte de la nature des tempéramens en général & que l'on aura fait un examen particulier de chaque eſpece de tempéramens

Idée générale des Tempéramens.

ARTICLE I.

DES TEMPÉRAMENS EN GÉNÉRAL.

LES Anciens qui expliquoient tout par les quatre premieres qualités des êtres, c'eſt-à-dire, par la chaleur, le froid, la ſéchereſſe & l'humidité, croyoient que la diverſe aptitude pour l'exercice de toutes les fonctions ne reſſortiſſoit que de ces qualités primitives. De-là ils ont admis neuf eſpeces de tempéramens, quatre ſimples, quatre compoſés & un tempéré; les ſimples ſont les tempéramens chauds, froids, ſecs & humides; les compoſés ſont ceux qui renferment en eux deux des quatre premieres qualités, tels ſont les tempéramens ſanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques; enfin le tempérament dit tempéré eſt cette conſtitution dans laquelle les qualités premieres tiennent le milieu dans une juſte proportion.

Sentimens des Anciens ſur les Tempéramens.

Nous ne cherchons pas à nous écarter des idées déja reçues. Cependant nous penſons qu'on ne peut s'en tenir à la diviſion que les Anciens ont fait des tempéramens, qu'avec quelque reſtriction. Il y a autant de tempéramens qu'il y a de perſonnes qui exiſtent. Tant de cauſes en effet concourent pour produire les complexions, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en réſulte qu'un certain nombre déterminé. L'origine, le ſexe, l'âge, l'air, les ſaiſons, les climats, la force du cœur, l'élaſticité des viſceres, le boire, le manger & toutes les autres conditions de la vie, ſont autant de cauſes qui, variant elles-mêmes à l'infini, différencient tous les tempéramens & donnent mille nuances à la même eſpece de tempé-

Obſervations ſur ce ſentiment. Infinité de Tempéramens. La conſtitution tempérée rejettée.

ramens. C'est ainsi que parmi les couleurs primitives il se trouve dans chaque espece une infinité de tons & de dégradations. Mais quand bien même il ne se trouveroit pas une si grande multitude de causes pour varier les tempéramens, le sang lui-même par ses diverses modalités peut seul fournir cette quantité innombrable de différences ; ses particules varient dans leur configuration, dans leur mêlange, dans leur nombre ; elles varient dans leur principe & dans leur mouvement soit progressif, soit intestin : tant de manieres d'être vont à l'infini. Comme l'esprit humain ne peut pas embrasser une aussi grande étendue, il faut lui fournir des termes de comparaison ausquels il puisse rapporter les principales différences qui peuvent s'observer. C'est pourquoi nous admettrons huit classes générales de tempéramens ; quatre simples & quatre composés. Nous rejettons absolument la constitution tempérée : car nous ne pensons pas qu'il soit possible de rencontrer cette combinaison scrupuleuse, ou plutôt cette proportion géométrique, comme dit *Aristote*, dans des corps qui penchent tous les jours vers leur ruine. Ici ce sont les humeurs, qui, par leur continuel broiement, tendent à l'alcalescence ; là ce sont les solides qui perdent de leur substance & de leur ressort.

Recherche sur le principe des Tempéramens. Ridiculité de l'Astrologie.

Le point le plus essentiel n'est pas de savoir le nombre des tempéramens, il est bien plus intéressant d'en connoître la cause efficiente. Quelques-uns de nos peres qui n'avoient encore vû que l'aurore de la Physique, ne pouvant appliquer leurs principes à tous les cas possibles, ont eu recours à l'Astrologie. Erreur pire que la premiere. Si l'on en excepte le Soleil, que peut sur nos corps l'influence des astres qu'ils reglent selon leur fantaisie ou selon leur besoin ? Faut-il la présence de la Lune pour faire des lunatiques ? Saturne y auroit bien mieux réussi avec ses quatre satellites. Faut-il forcer Jupiter à fabriquer ces humeurs joviales ? tandis que le Soleil par sa présence récrée toute la nature. Laissons les planettes en repos & ne les accusons pas de choses qu'elles n'ont jamais pu faire. Si Mars & Vénus sont coupables, ce n'est que de porter le nom de quelque criminel.

Opinion des Chymistes sur la nature des Tempéramens.

L'eau, la terre, le sel & le soufre sont les quatre agens que les Chymistes retirent de tous les corps par l'analyse. C'est de la combinaison de ces principes que dépendent les propriétés des mixtes. C'est aussi sur ce fondement que ces studieux observateurs des ressorts secrets de la nature ont établi toute leur doctrine sur les différentes constitutions des hommes. Si le soufre domine, disent-ils, c'est un tempérament chaud & sec, ou bilieux ; si c'est le sel, c'est un tempérament chaud & humide ou sanguin ; si c'est le phlegme qui est en plus grande abondance, c'est un tempérament pituiteux ; enfin si c'est le principe terreux qui surpasse tous les autres, c'est un tempérament mélancolique.

Notre doctrine sur la nature des Tempéramens.

Pour une plus grande exactitude nous ajouterions l'air à ces quatre premiers principes. C'est peut-être de lui que dépend l'élasticité de nos solides, & c'est sans doute de son mêlange avec nos liqueurs que dérive un grand nombre de leurs propriétés. Mais sans chercher la cause éloi-

gnée des tempéramens, ne parlons que de leur cause prochaine. Il nous semble qu'elle n'est autre chose que la force mouvante du cœur, & la nature du liquide qui est à remuer; ce qui constitue cette organisation de nos corps propre à caractériser la maniere dont s'exercent nos différentes fonctions. En effet le pouls qui indique soit l'état présent du cœur comme premier moteur, soit la nature, la quantité & le mouvement du sang comme source générale d'où sortent toutes les autres humeurs, nous dénote en même tems la maniere dont se comportent les fonctions vitales & naturelles; & si par malheur il arrive quelque dérangement considérable à notre machine, quel autre témoin plus sincere que le pouls peut interroger le Médecin? Il en est de même pour les fonctions animales. C'est par le pouls qu'on peut connoître toute l'étendue des facultés de l'entendement & de la volonté. Un pouls élevé, tendu, vif ou fort, désigne sans doute d'autres inclinations & d'autres mœurs qu'un pouls petit, souple, lent ou foible. C'est en parlant des tempéramens en particulier que nous allons en donner des exemples.

ARTICLE II.

Des Tempéramens en particulier.

On ne doit pas s'attendre à trouver une Physiologie complette sur chacun des tempéramens. Nous avons cru devoir négliger la partie qui regarde absolument le corps, pour traiter plus en détail la partie qui regarde l'esprit. Ainsi nous allons commencer par développer le caractere des tempéramens simples, ensuite nous découvrirons celui des tempéramens composés.

Paragraphe premier.

Des Tempéramens simples.

Par tempéramens *simples* nous n'entendons pas des tempéramens tellement pourvus d'une seule qualité, qu'ils en excluent toutes les autres. Ils seroient des êtres de raison. Ce que nous concevons ici, c'est que parmi les quatre premieres qualités, il peut y en avoir une seule qui prédomine, les autres étant dans un rapport à-peu-près égal. Nous avons déja dit que ces tempéramens étoient au nombre de quatre, savoir, le chaud, le sec, le froid & l'humide.

§. I. En général les personnes d'un tempérament chaud ont les cheveux blonds, épais & crépus. La partie blanche de l'œil laisse entrevoir des lacis de vaisseaux sanguins assez considérables. Les caroncules lachrimales & les lévres sont colorées d'un vermeil assez vif. La rougeur éclate sur le visage. Le pouls est élevé & fréquent, l'habitude du corps est maigre & robuste. La peau est brûlante. Les vaisseaux sont fermes, Du Tempérament chaud.

élaſtiques & capables de pouſſer avec force un ſang compact & ſalin.

Caractere des perſonnes de ce Tempérament.

Si nous conſiderons leur caractere, nous verrons que ces perſonnes ſont promptes & emportées ; mais leur colere eſt un feu qui s'éteint à l'inſtant, & qui laiſſe à peine quelques traces de ſon ardeur. Elles ſont bienfaiſantes, portées à rendre ſervice, douées d'un eſprit aſſez propre pour les ſciences, cependant ſujet à ſe rebuter dans les difficultés & dans les recherches. La vivacité & l'impatience produiſent cet effet & les obligent de ne s'attacher qu'aux Arts qui ne ſont que le produit d'un certain arrangement d'idées ou d'images, comme ſont l'Eloquence, la Poëſie, la Peinture, le Génie, l'Architecture, &c. Si nous pénétrons plus avant, nous les verrons agir ſans réflexion, audacieuſes, téméraires, laſcives & diſſolues.

Dans une telle complexion le ſang eſt ſalin, ſubtile & circule avec une certaine activité ; les fibres ſont très-irritables & toujours dans un certain degré de tenſion. De-là les idées vives, il eſt vrai, mais les vibrations excitées étant de peu de durée, l'impreſſion ſera paſſagere, ce qui occaſionnera cette légereté que l'on remarque dans les perſonnes de ce tempérament, ce qui rendra compte auſſi de cette colere auſſitôt éteinte qu'allumée & de ce courage porté juſqu'à la témérité, qui eſt l'effet ordinaire d'une imagination vive, impétueuſe & peu ſuivie de réflexions.

La liqueur prolifique dans ce tempérament a une grande activité. Les véſicules ſéminales picotées, & pour ainſi dire, irritées procurent dans les parties de la génération un influx conſidérable de fluide animal. Source de ce penchant à la laſciveté qui devient preſque inſurmontable dans les perſonnes de la complexion dont nous venons de parler.

Du Tempérament ſec.

§. II. La chaleur eſt ordinairement ſuivie de la ſéchereſſe : mais un tempérament peut être ſec ſans être chaud. Les vieillards en ſont un exemple : car leur complexion fait voir une ſéchereſſe aſſez conſidérable ſans chaleur. Nous pouvons donc aſſurer l'exiſtence d'un tempérament ſec, ſans y admettre cette chaleur du tempérament chaud. La confuſion que quelques-uns ont tâché d'apporter dans ces deux conſtitutions eſt donc inutile & frivole. Nous avouerons volontiers que ces deux complexions ſe reſſemblent en bien des points : mais cette reſſemblance n'empêche pas qu'elles ne ſoient réellement diſtinctes.

Dans le tempérament ſec, la maigreur eſt bien plus grande que dans le tempérament chaud. Les vaiſſeaux ſont plus compactes, plus étroits & plus élaſtiques. Les liqueurs ſont en plus petite quantité, plus dépouillées d'humidité & plus âcres.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament ſec.

De-là les hommes doués d'un pareil tempérament ont l'eſprit plus léger & plus vif que les précédens, parce que l'activité des eſprits compenſe leur abondance, parce que la vigueur des vibrations des fibres compenſe cette eſpece de rigidité qu'elles auroient pû acquerir. Ils ſont prompts à ſe mettre en colere, à cauſe de la force avec laquelle toutes les impreſſions ſe font. Ils n'ont pas la mémoire heureuſe & ils oublient facilement ; parce que les puiſſances mouvantes qui doivent réïtérer les mêmes

mêmes oscillations, n'ont pas assez d'énergie pour les renouveller dans le même nombre & avec la même vigueur ; ce qui dépend de la résistance des fibres plus grande que l'effort de ces puissances.

§. III. Le tempérament froid se reconnoît aux signes contraires du tempérament chaud. La peau est unie & sans poils, les cheveux sont fins & en petite quantité, le visage est pâle, la grosseur, la foiblesse, la lenteur & le froid font l'appanage d'un corps qui s'enfle facilement. L'examen du mouvement des arteres fait appercevoir un pouls lent & tardif. Enfin par la combinaison du maintien extérieur on peut présumer que les solides lâches & languissans poussent avec peu de vigueur des fluides aqueux & dénués de principes actifs. Du Tempérament froid.

L'infortune de l'esprit suit de près celle du corps. La délicatesse, la mollesse; disons plus, l'oisiveté sont la fin de tous les plaisirs d'un homme de ce tempérament. La crainte, la timidité, les frayeurs sont les passions qui assiégent son ame. Ce n'est point un de ces génies farouches que l'on n'ose approcher : au contraire il est très-doux & très-complaisant. Ce n'est pas un de ces génies dont le solide, ou le brillant ravissent; c'est tout-au-plus une médiocrité supportable. Ce n'est point un de ces génies sublimes qui tendent toujours au grand ; la crainte de se gêner lui fait négliger les moyens propres à y parvenir & l'engage à se contenter du peu qu'il a, ou qu'il pourroit acquérir sans peine. Tous ces phénoménes s'expliquent facilement après ce que nous venons de dire. Caractere des personnes d'un Tempérament froid.

§. IV. Si la bouffissure survient & accompagne les simptômes déja énoncés ; on peut assurer que c'est un tempérament humide. Dans cette complexion l'on est peu enclin à la colere, ou à la vengeance. On ne raisonne point sans peine ni embarras. L'imagination est lente, l'esprit est rampant, presque charnel & ne s'occupe que de choses viles. On est mol, paresseux, dormeur, lâche & efféminé. Du Tempérament humide. Caractere des personnes d'un Tempérament humide.

Quelles vibrations doit-on attendre des fibres lâches ? Quels mouvemens peut-on espérer d'un sang séreux & qui manque d'activité ? Tout ne peut être que sans force & sans énergie. Donc l'imagination sera tardive, le raisonnement embrouillé, le jugement peu certain, & la mémoire ingrate & infidéle. Voici en peu de mots toute la théorie qu'on peut donner sur le tempérament humide qui ne différe qu'en quelques points de la complexion froide.

PARAGRAPHE II.

DES TEMPÉRAMENS COMPOSÉS.

NOUS avons déja dit qu'il y avoit quatre tempéramens composés, c'est-à-dire, quatre sortes de tempéramens qui résultoient de l'assemblage de deux qualités premieres. Le tempérament chaud & humide s'appelle sanguin, celui qui est chaud & sec, se nomme bilieux, celui qui est froid & humide, reçoit le sur-nom de pituiteux ; enfin la constitution

froide & séche, s'appelle mélancolique. C'est chacune de ces complexions que nous allons examiner en particulier.

Du Tempérament sanguin.

§. I. Un corps peu garni de poils ordinairement blonds ou roussâtres, une habitude molle & grasse, des vaisseaux étroits quoiqu'en assez grand nombre, ou des veines assez larges & remplies d'un sang qui acheve son circuit avec facilité, la peau colorée d'un rouge peu chargé, sont autant de marques qui dénotent un tempérament sanguin. Le pouls est égal & modéré; les sécrétions & les excrétions se font librement; l'appétit, la digestion & la nutrition se dérangent rarement. Dans cette complexion la pente au sommeil est fort grande, & les sanguins peuvent être placés après les phlegmatiques, si on les considere du côté de la facilité qu'ils ont à dormir.

Caractere des personnes d'un Tempérament sanguin.

A l'égard du caractere, les sanguins sont braves, courageux & agissans; ils aiment le luxe, les plaisirs & le repos; ils bannissent les chagrins, les soucis & les inquiétudes; aimables & gracieux, ils ne cherchent qu'à mener une vie délicate & sensuelle. Mais dans le général, ce caractere se trouve quelquefois gâté par des vices assez laids lorsqu'ils sont trop sensibles: souvent on y remarque la pétulance, la pente aux querelles, l'emportement, l'effronterie, l'impudence & la lasciveté.

Ce seroit une erreur que de croire qu'on puisse être homme, & sans vice. Celui-là est le plus parfait qui a le moins de défauts. Il ne faut donc pas tant s'attacher aux difformités de ce tempérament, qu'aux beautés qui lui sont propres. Cette heureuse imagination, cet esprit enjoué, cette facilité à s'exprimer, doivent sans doute le faire regarder comme une de ces complexions qui nous disposent le plus à la vie civile & à nous rendre propres pour la société.

Sans multiplier ici des raisonnemens que nous avons faits plusieurs fois, on peut conclure par cette heureuse habitude du corps & par cette aisance avec laquelle circule le sang, que les fibres des organes sont exactement tendues, & que les esprits en suffisante quantité sont poussés avec vigueur. De-là les idées promptes, le jugement vif & l'expression aisée. De-là la gaieté & l'enjouement. S'oppose-t-on quelques momens à cette humeur qui souffre difficilement la résistance, tout-à-coup on entrevoit des manieres dures & emportées. C'est ainsi que du choc de l'acier contre un caillou, naissent des étincelles. Enfin si l'on ajoute à ces principes l'abondance d'une liqueur séminale, active, on expliquera facilement ce penchant aux plaisirs charnels, qui est si violent dans ce tempérament. Nous en avons dit suffisamment pour que chacun puisse suppléer par son savoir & son habileté à ce qui manque à ce précis.

Du Tempérament phlegmatique.

§. II. Les marques essentielles ausquelles on peut reconnoître les phlegmatiques, sont des fibres molles & détendues, une bouffissure presque générale, des vaisseaux d'un très-petit diamêtre & pleins d'un sang abondant en sérosité, & qui accomplit sa course d'un pas lent & mesuré.

Caractere

Si dans ce tempérament les fonctions du corps se font d'une maniere

foible & languissante, celles de l'esprit n'en sont pas plus actives pour cela. Vous ne trouverez point dans les phlegmatiques cette vivacité, ce piquant, cette subtilité de l'esprit, ce sublime, ce bon goût qui distingue du vulgaire : ils sont de ces caracteres paisibles, doux & tranquilles ; leur imagination est lente, leur mémoire est infidéle, & rarement Vénus les regarde-t-elle d'un œil favorable. des personnes phlegmatiques.

Il n'y a rien ici qui ne soit physique & méchanique. Tous ces effets partent du même principe. Dans ce tempérament le sang est presque limphatique. Que de conséquences à tirer de cette cause ? De-là les sels dissous dans une trop grande quantité d'eau perdent toute leur force, & ne peuvent plus se faire sentir ; de-là l'activité des soufres modérée & empêchée dans son action ; de-là les fibres amollies, lâches & détendues ; de-là l'inaction des vaisseaux sur les humeurs, & la foiblesse du choc des liquides contre les solides ; de-là le peu de ressort des organes & la foiblesse des impressions ; de-là l'imagination lente, la mémoire infidéle, la douceur innée, la tranquillité physique & la continence habituelle des phlegmatiques.

Du tempérament bilieux.

§. III. Dans le tempérament bilieux les fibres sont plus rapprochées & plus élastiques, le diamêtre des vaisseaux glus grand, le sang poussé avec plus de force & de vîtesse que dans le tempérament sanguin. Le sang divisé par l'action & la réaction des causes mouvantes, parvient facilement aux vaisseaux capillaires de la peau ; ce qui la fera paroître d'une couleur rouge, mais plus foncée que dans les sanguins. La transpiration étant abondante, il est impossible qu'une partie de la matiere qui sert à la nutrition, ne s'envole avec les autres parties qui s'évaporent ; de-là la maigreur des bilieux.

Caractere des personnes bilieuses.

Les personnes qui possedent un tel tempérament, ont l'esprit grand, facile, pénétrant, & tout-à-fait propre pour les Sciences, de sorte que l'on pourroit dire d'eux en faisant encore allusion à leurs tailles médiocres, ce que *Virgile* disoit autrefois des Abeilles : il y a de grandes ames dans ces petits corps. On remarque dans cette constitution une certaine sécheresse dans le sang, qui doit maintenir les fibres dans un certain degré de vibratilité. Or c'est dans cette facilité des fibres à se mouvoir, que dépend cette aptitude à saisir promptement les choses, & à en pénétrer facilement la nature, ce qui est le caractere propre de la complexion bilieuse.

Pour finir ce portrait, il faut ajouter une ferme résolution qui part plutôt de l'opiniâtreté que de la constance, & une colere qui prend plutôt son origine du tempérament que du sujet capable d'aigrir. Le premier effet dépend de la vibratilité des fibres ; alors l'objet est toujours représenté à l'esprit dans le même point de vûe, & sans jamais rien perdre de la force avec laquelle il imprime ou découvre en nous son image. On rapportera donc ce phénoméne à la durée & à l'intension des oscillations des fibres & au renouvellement des mêmes oscillations en quantité & en qualité. Pour le second effet, il dépend de la seule force des motions

excitées. Il est vraisemblable que les fibres étant très-vibratiles, les motions seront très-vives; & qu'en conséquence de ces mouvemens, l'ame sera souvent affectée d'une maniere désagréable; c'est ce qui lui fera concevoir des sentimens de haine d'autant plus vifs pour les objets, qu'ils la choqueront d'une maniere plus sensible & plus outrageante. Ces dispositions se trouvant dans les bilieux, on ne doit pas être surpris de les voir sujets à un emportement prompt & durable.

Les personnes rousses sont ordinairement de ce tempérament, mais poussé à son plus haut degré. Ainsi il n'est pas étonnant de les voir malignes, méchantes, fourbes, rusées, intrigantes, parlant de tout & se mêlant de tout. On croiroit que *Juvenal* en a fait le portrait en parlant (*a*) de ce pauvre Grec auquel la faim donnoit tous les talens possibles. Dans ce seul homme vous trouviez un Grammairien, un Rhéteur, un Géometre, un Peintre, un Médecin, un Danseur de corde, &c. Il étoit en un mot tout ce que vous vouliez qu'il fût.

On sait par tradition que *Ronsart* étoit rousseau (*b*). Ce Poëte étoit d'un orgueil insupportable, & tous ses contemporains s'en plaignoient. Il s'imaginoit que la poësie étoit née en France avec lui. Il regardoit le Parnasse avec les mêmes yeux qu'un Conquérant envisage un pays qu'il vient de soumettre; il se croyoit en droit d'y renverser tout & d'y établir de nouvelles loix. Malgré ces reproches il faut avouer qu'il y a de la grandeur & de la noblesse dans ses himnes & dans ses odes. Il avoit beaucoup de talens pour les vers liriques, & l'on peut dire sans exagération, que *Ronsart* étoit un Poëte du premier mérite. Il étoit d'une complexion délicate. La goute & plusieurs autres infirmités l'attaquérent dès la cinquantieme année de son âge; il n'eut plus depuis qu'une santé extrêmement languissante, fruit ordinaire d'une vie déréglée. *Voyez* la vie de *Pierre Ronsard* par *Claude Binet*.

Du Tempérament mélancolique.

§. IV. Les mélancoliques enfin sont reconnoissables par des signes qui ne sont point équivoques. Vous les verrez avec un teint brun ou d'une couleur jaune, les cheveux noirs, la peau rude, une maigreur extrême, les vaisseaux étroits & fermes, un sang épais & visqueux, dont les humeurs ne se séparent que très-difficilement. Toutes ces marques distinctives d'un tempérament mélancolique, sont une suite nécessaire de la nature grossiere des molécules du sang, de laquelle part aussi ce génie particulier qui caractérise cette complexion séche & froide.

Caractere des mélancoliques.

En effet, les mélancoliques sont tristes, réveurs, inquiets & craintifs. Quatre effets qui annoncent la cause énoncée ci-dessus. Les vaisseaux étant étroits & les parties du sang grossieres, la circulation ne se fera

(*a*) Sat. 3. v. 72. *Martial* a aussi peint (*lib.* 12. *Epig.* 44.) un certain *Zoïle* dont il dit qu'il avoit les cheveux roux & la barbe noire, qu'il étoit borgne & boiteux & que ce seroit un grand hasard s'il avoit le cœur bon.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine cæsus,
Rem magnam præstas, Zoïle si bonus es.

(*b*) C'est apparemment parce que la plupart de ceux de cette famille naissoient roux, qu'ils eurent le surnom de *Roussart*, qu'on a depuis prononcé *Ronsart*. C'est la remarque de M. *De La Monnoie*, jugement des Savans de *Baillet*, tom. 4.

qu'avec peine dans les vaisseaux capillaires à cause de la proportion peu exacte des molécules du fluide qui doit entrer, & du diametre du canal qui doit recevoir. De-là l'effort de ces mêmes molécules ; de-là la rénitence des parois du canal. L'action & la réaction se trouvent mutuellement répetées ; c'est un choc consécutif, c'est un combat perpétuel : or tout ceci ne peut s'accomplir qu'il n'y ait une douleur véritable, quoique sourde, nous oserions même dire insensible, parce que les organes sont continuellement ébranlés par des mouvemens contraires à l'intégrité de l'œconomie animale. L'ame par rapport à son étroite liaison avec le corps, doit concevoir une vraie tristesse, être inquiette, & craindre sa dissociation.

Cette timidité & ce chagrin ne sont pas d'aussi grands maux qu'on pourroit se l'imaginer. Alors l'ame peu dissipée par les objets qui l'environnent, ne s'occupe plus que d'utiles rêveries, & estime tout selon sa juste valeur (*b**) On voit aussi pour l'ordinaire, les mélancoliques toujours pensifs & toujours absorbés dans les méditations. Par le principe déja établi, l'on expliquera encore pourquoi les mélancoliques sont les personnes les plus propres à réussir dans les sciences abstraites, profondes & de longue haleine. Cette continuité & cette force des oscillations des fibres leur fournissent des idées justes, un raisonnement sain & un jugement exact. Ajoutez à tous ces avantages, une mémoire heureuse & fidéle, & vous aurez les principaux traits du caractere qui appartient aux mélancoliques.

Sentiment des Anciens sur la mélancolie.

Tous ces avantages ont fait dire à *Aristote* (*c*) que les grands personnages sont de naturel mélancolique. Il cite pour exemple *Empedocle*, *Socrate* & *Platon*. *Plutarque* pour confirmer cette vérité, nomme *Lisandre*, qui fut le premier auquel les Grecs firent des sacrifices & chanterent des himnes. *Marcuce* qui a recueilli ce que *Galien*, *Rufus*, *Possidonius* & plusieurs autres Auteurs ont écrit sur la mélancolie (*d*), ne manque pas de donner les éloges qui conviennent à la mélancolie naturelle. Il se trompe, il est vrai, sur la cause prochaine qu'il dit après *Galien*, être la noirceur des esprits. Nous sommes surpris quayant reconnu un pareil principe, il entreprenne de réfuter *Averroës*, qui admettoit par la raison des contraires, la blancheur des esprits pour produire la gaieté (*e*).

Sentiment de Marcuce.

Le tempérament mélancolique feroit l'ambition de bien des personnes, si malgré cet air sombre qu'il répand sur le visage, il ne nous rendoit sujets à une colere qui ne sçait ce que c'est qu'oublier ou pardonner. Mais ce défaut est assez corrigé par cette irrésolution qui nous fait temporiser & nous fait hésiter longtems avant de nous déterminer. Le parti est-il

(*b**) *Cor sapientum ubi tristitia & cor stultorum ubi lætitia.* Eccles. cap. 27.

(*c*) *Cur homines qui ingenio claruerunt, vel in studiis philosophiæ, vel in republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus ? . . . annis verò posterioribus*, Empedoclem, Socratem, Platonem, *& alios complures viros insignes hoc fuisse habitu novimus, atque etiam partem ordinis poëtarum ampliorem.* Aristoteles. *Problematum sectio.* 30. *quæst.* 1.

(*d*) *Quadripartitum melancholicum* Gasparis Marcucii *nobilis Lucensis Romæ* 1645.

(*e*) Idem. *Part.* 1. cap. 16.

une fois pris? c'eſt une fermeté ſans égale, & une perſévérance immuable. En un mot, cette modération jointe à la frugalité & à la ſobriété, fait ſon panégyrique, auſſi-bien que cette honte de ſes erreurs & ce repentir des fautes paſſées qu'il inſpire. Nous pouvons donc aſſurer :

COROLLAIRE I.

Qu'en général il y a une infinité de tempéramens que l'on peut abſolument réduire à huit claſſes diſtinctes & réelles.

COROLLAIRE II.

Que la nature du tempérament tire ſon origine de la nature du ſang.

COROLLAIRE III.

Que la nature du ſang régle ſon mouvement.

COROLLAIRE IV.

Que le mouvement du ſang régle les mouvemens de l'ame, puiſqu'on vient de voir que la circulation libre, aiſée, rapide, diſpoſoit à la colere, à l'impatience, à la bravoure, à la témérité; tandis qu'un circuit lent & difficile du ſang, nous rendoit triſtes, timides, irréſolus, craintifs, &c. (*f*).

COROLLAIRE V.

Que le pouvoir des tempéramens ne s'étend pas ſeulement ſur les corps & ſur les mœurs, mais qu'il diſpoſe encore à telle eſpece de génie, & donne plus ou moins d'aptitude pour telle ou telle ſcience.

COROLLAIRE VI.

Que les climats, le régime de vivre, l'éducation corporelle, ayant un pouvoir efficace ſur la nature du ſang, il eſt évident que ces cauſes doivent produire les mêmes effets ſur les tempéramens. Donc par ces cauſes méchaniques, on peut apporter un changement notable à ſon tempérament, l'altérer, peut-être même l'échanger; donc l'on peut ſe procurer telle eſpece de caractere ou de génie; donc l'on peut permuter un fond ingrat & ſtérile, avec un fond abondant & fécond; donc les tempéramens ſont un moyen phyſique pour acquérir de l'eſprit, ou pour remédier à ſes vices.

(*f*) *Vid.* Fred. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 1. *cap.* 9. §. 30.

CHAPITRE VII.

DU POUVOIR DU RÉGIME DE VIVRE SUR LES ESPRITS.

VOYEZ ce laboureur accoutumé aux travaux les plus durs ; cet homme qui ne se délasse de ses fatigues que par d'autres tourmens ; ce mercenaire, qui le front en sueur se contente de vils légumes à ses repas. On diroit que leurs ames s'épuisent par les peines de leurs corps. C'est presque toujours l'instinct qui les dirige. Si le génie paroît quelquefois, ce n'est que comme cet éclair qui sort d'un nuage fort obscur. Considerez maintenant cet homme délicat qui mesure son travail sur ses forces, ce citoyen des villes policées, qui choisit des alimens aussi agréables à son palais, que propres à sa constitution, ces prosélites des sciences, qui dans le sein de la retraite compensent par leurs veilles, l'exercice nécessaire pour l'entretien de la vie, & de la santé. C'est dans ces corps où la raison & le jugement jamais obscurcis par les vapeurs des sucs grossiers & indigestes, & jamais éteints par l'épuisement des forces, se montrent dans toute leur vigueur, & jouissent de tous leurs droits. Pouvoir étonnant du régime de vivre sur les esprits. Ce seroit en vain que l'on prétendroit le contester : l'expérience, maîtresse de tous les arts, & le sceau de la vérité, tireroit bientôt de l'erreur. Faites abstraction des climats, du sexe, des tempéramens, de l'une & l'autre éducation, &c. vous trouverez quelques faces de l'esprit, que le seul régime de vivre aura le pouvoir de colorer. Effet du Régime de vivre sur les esprits.

Ce n'est pas ici un dogme nouveau ; c'est une vérité reçûe dans les siecles les plus reculés. Nous avons dans *Hippocrate*, une savante Dissertation sur cette matiere. L'on diroit volontiers que cet homme divin auroit connu aussi bien les différens états de l'ame que ceux du corps. Nous serions trop longs, s'il falloit transcrire ici la Doctrine de ce sage observateur sur cet article ; nous nous contenterons de copier quelques endroits qui servent à prouver notre thèse. *Quod si*, dit-il (*a*), *recta adhibeatur victûs ratio, prudentiores & acutiores præter naturam evadant. His autem conducit ut victûs ratione quæ ad ignem magis accedat, utentur, & neque cibis, neque potionibus expleantur.* Après avoir examiné un autre tempérament, il ajoute : *Et hâc sanè curâ ejusmodi animus prudentissimus evaserit : prudentis igitur & imprudentis animi hæc contemperatio causa est, velut à me scriptum est, victûs tamen ratione melior & deterior fieri potest.* Telle fut la façon de penser de ce savant Médecin sur le régime de vivre ; Autorité d'Hippocrate.

(*a*) *Lib.* 1. *de salubri victûs ratione, sub fin.*

laquelle fut adoptée par *Socrate*, par *Platon*, par *Xenophon*, par *Galien* & par tous les autres Philosophes qui ont vécu après lui (*b*).

Nous examinerons dans ce Chapitre ce que peuvent sur l'esprit les alimens, l'exercice & le repos, les récrémens & les excrémens, la veille & le sommeil. Toutes ces choses non naturelles entrent dans le régime de vivre (*c*), & sont les seules dont il nous reste à parler, puisque nous avons suffisamment discuté les propriétés de l'air sur l'esprit en parlant des climats & des saisons, & que nous avons décrit les effets des passions en traitant de la volonté.

ARTICLE I.

Des Alimens.

Nécessité de la nourriture & de la boisson.

De l'action & de la réaction continuelle des solides & des fluides du corps humain, il doit s'en suivre nécessairement le détriment des uns & la dissipation des autres. La nature, cette mere sage & prévoyante, nous offre des alimens tant solides que liquides, pour réparer ces pertes. Lorsqu'il s'agit d'en faire usage non seulement pour maintenir nos corps dans un état sain, ou pour les rétablir lorsqu'ils sont attaqués de maladies, mais encore pour procurer quelques avantages à l'esprit, ou le conserver dans la même assiéte, l'on doit examiner scrupuleusement la quantité & la qualité de la nourriture & de la boisson que l'on prend. Nous allons proposer notre sentiment sur chacun de ces chefs assez intéressans pour mériter de notre part quelques détails.

Paragraphe premier.

De la quantité des alimens.

On peut diviser les alimens en deux classes générales; c'est-à-dire, en alimens solides & en alimens liquides. C'est de leur juste quantité que dépend l'intégrité de toutes les fonctions tant vitales & naturelles, qu'animales. Cette quantité doit être proportionnée à l'âge, au sexe, aux forces, aux saisons, au tempérament, à l'exercice & au tems. Il y a même encore une proportion à garder entre le boire & le manger, sans laquelle il est difficile de fournir au corps une exacte réparation.

(*b*) Plato, *lib.* 2. & 5. *de legibus*, *affirmat plurimum momenti ad perrestiganda hominum ingenia victûs rationem adferre solere. Idem prorsùs* Galenus, *lib. de cibis boni & mali succi.* Item, *lib. Quod animi mores, corporis temp. seq. cap.* 9. Averroës, *lib.* 5. *collectan. cap.* 32. Plinius, *lib.* 11. *cap.* 37. Cælius Rhodiginus, *lib.* 3, *cap.* 13. Marsilius Ficinus, *lib. de sanitate tuendâ.* Ant. Zara, *Anat. ingenior. sect.* 1. *membr.* 6.

(*c*) *Sex sunt res non naturales* : 1. *aër*, 2. *cibus & potus*, 3. *motus & quies*, 4. *animi affectus*, 5. *retenta*, *excreta*, 6. *somnus*, *vigiliæ. Hoc nomine donatæ, quia usu vel abusu, bonæ naturales, aut malæ contra naturales fieri queunt.* Boërhaave, *instit. med.* n. 745.

TITRE PREMIER.

DE LA QUANTITÉ DES ALIMENS SOLIDES.

En général la quantité des alimens ſolides doit toujours être médiocre. La ſobriété eſt une de ces vertus qui conduit certainement à la perfection de l'entendement. La crapule au contraire, l'affoiblit, le gâte & ſouvent même l'éteint. L'eſtomac peu chargé de nourriture, a bientôt diſſout par l'action de ſes ſucs le peu qu'on lui a confié. Toutes les parties du chile qui paſſent dans le ſang ſont ſuffiſamment travaillées. Il ne reſte rien dans les premieres voies qui puiſſe troubler une ſeconde digeſtion. Rien ne peut donc gêner alors ni les fonctions du corps, ni l'action de l'ame. L'eſtomac au contraire eſt-il ſurchargé d'alimens? il n'exécute ſon devoir qu'avec peine. Un chile épais, mal travaillé, quelquefois aigri, paſſe dans les veines, & y cauſe un trouble qu'il eſt ſouvent bien difficile d'appaiſer. Alors l'ame languit & ſemble être aſſoupie par les fumées des viandes & des mets que la volupté à préparé, & que la gourmandiſe a fait dévorer. Il eſt des peuples qui ſe contentent de peu, & dont la frugalité devroit nous ſervir d'exemple. Ils vivent plus longtems que nous, ils jouiſſent d'une meilleure ſanté & ſont plus robuſtes, plus agiles, plus ingénieux, & plus infatigables que ceux qui ſont moins tempérans. Les Allemands toujours voraces & toujours inſatiables, craignent de mourir de faim, s'ils ne ſe rempliſſent de viandes, & appréhendent de mourir de ſoif, s'ils ne boivent à la Grecque. C'eſt cette maniere de vivre qui donne à la plupart des peuples du Nord cette rudeſſe dans leurs mœurs, & cet engourdiſſement dans leur eſprit.

Celui qu'un noble eſprit anime
A s'élever juſqu'au ſublime,
Doit ſuivre avec auſtérité
Les loix de la frugalité.
Qu'il ſe garde d'aller en lâche paraſite,
A la table des Grands encenſer leur mérite.
Qu'il évite avec ſoin les débauchés fameux;
Le vin que l'on boit avec eux
Offuſque de l'eſprit cette chaleur ſubtile (d).

C'eſt *Pétrone* qui parle ici, & ce Romain voluptueux doit être écouté lorſqu'il recommande la modération dans les plaiſirs. Ce que nous venons de dire, on doit ſeulement l'entendre de la tempérance, & non pas d'une diéte trop ſévere. Nos corps qui tranſpirent continuellement, ont

(d) *Artis ſeveræ ſi quis amat effectus*
Mentemque magnis applicat, &c.
Tit. Petron. *Satyric.*

besoin d'une réparation continuelle; sans elle ils seroient bientôt détruits: semblables au feu qui ne vit que par le détriment d'autres corps, & qui s'éteint si l'on ne lui fournit sa proie ordinaire. Par l'abstinence trop rigide les esprits se trouvent en très-petite quantité, & les fibres dans un tel état de langueur qu'à peine l'ame peut-elle exercer aucune de ses fonctions.

On nous objectera peut-être que la faim rend ingénieux. *Nova artificia fames edocuit* (*e*). Cette objection n'est vraie que dans un certain sens: car il faut distinguer la faim passagere d'une faim presque continuelle, telle que peut être l'abstinence absolue dont nous parlions dans l'instant. Il faut encore distinguer ce génie propre aux ruses que donne l'appréhension de mourir de faim, de cette aptitude aux sciences, qui n'aît du concours de mille causes différentes. Ici ce ne sont que les derniers efforts d'une machine prête à se déranger, ou qui craint sa destruction: là c'est un arrangement & un ordre permanent. On compareroit avec raison tout ce à quoi peut nous engager la faim passagere à ces mouvemens que fait faire la nature sans que nous y fassions réflexion. Tels sont ceux d'un homme qui chancelle & qui est prêt à tomber. Sans qu'il fasse attention que c'est le défaut d'équilibre qui sera la cause de cette chûte, il porte un pied, ou un bras, la tête même en avant, ou en arriere pour restituer l'équilibre où il manque. Tels sont ceux d'un homme qui appercevant quelque corps dur qui vient le frapper à la tête, présente son bras pour le parer, sans y réfléchir dans ce moment; aimant mieux que son bras reçoive l'impression du coup, que sa tête dont les blessures sont plus dangereuses. Ou bien il se retire en arriere, quoiqu'il ne fasse pas pour lors attention que la force diminuera d'autant plus, que le corps aura plus de chemin à parcourir. On peut aussi ajouter que dans la faim passagere les esprits ne manquent pas encore & qu'ils sont en assez grande quantité. L'estomac seul souffre dans ces momens & les autres parties du corps ont encore beaucoup de vigueur. Au lieu que dans cette diéte sévere dont nous venons de parler, les esprits sont en très-petite quantité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de vibrations momentanées, telles qu'il en faudroit pour imaginer quelque subtilité: mais il s'agit d'oscillations constantes, durables & marquées, en un mot telles qu'elles sont nécessaires aux personnes qui veulent faire un usage suivi de leurs idées. Ces oscillations ne peuvent pas exister pendant l'abstinence absolue (*f*).

Nous disons donc que si l'on fait se prescrire la juste quantité d'alimens qui convient à son corps, laquelle a été mise par *Hippocrate* en propor-

(*e*) Senec. *Epist.* 15.
Famem fuisse suspicor matrem mihi ...
Nam illa omnes artes edocet ubi quem attigit.
Plaut. *Stichi Act.* 1. *Scen.* 3.
Omnia novit
Græculus esuriens, in cœlum jusseris, ibit.
Juvenal. *Sat.* 3. v. 77.
Vid. etiam Auli Persii *Prologum.*

(*f*) *Commodo enim alimento ammixto, stabilior longè animus evadit, quàm alimenti indigens.* Hipp. *De victûs ratione.*

tion avec l'exercice (*g*), & par le célèbre *Sanctorius* en proportion avec la dissipation, ce qui revient au même, les digestions doivent se bien faire, le sang être d'une bonne nature & le suc nerveux en suffisante quantité. Les solides acquéreront une grosseur proportionnée & une tension exacte. Disposition tout-à-fait convenable à celle que nous requérons pour le libre exercice des fonctions de l'ame. Nous ne pouvons nous empêcher de proposer pour exemple *Socrate*, qui s'étoit accoutumé à une vie si sobre, qu'il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité qu'on se contentoit de moins de choses (*h*). *Platon* étoit aussi un exemple de sobriété (*i*). Tout le monde loue la tempérance de *Caton*, & chacun sait qu'il parvint à un tel degré d'éloquence, qu'on l'appelloit le *Demosthene* Romain. Le Poëte & l'Orateur les plus estimés & les plus estimables, *Virgile* & *Ciceron*, étoient d'une sobriété sans égale (*k*). *Galien* ce subtile Péripatéticien & ce fameux Commentateur d'*Hippocrate*, fut si sobre qu'il parvint à une extrême vieillesse sans avoir eu aucune grande maladie. Il observoit un régime si exact qu'il n'a jamais ni trop mangé ni trop bû, ce qui lui procura une santé non seulement continuelle, mais aussi ce qui lui donna une haleine douce & fort suave & une grande présence d'esprit jusqu'à la fin de ses jours (*l*). *Gassendi*, ce célèbre Philosophe, étoit très-sobre (*m*). *Barthole*, ce fameux Jurisconsulte, pesoit ses alimens & mesuroit sa boisson, afin d'avoir toujours l'esprit égal & toujours bien disposé. Les avantages que la sobriété procure à l'esprit sont donc réels, & le point où se trouve cette vertu est le milieu qui est entre la crapule (*n*) & l'abstinence absolue (*o*).

Louis Cornaro, Vénitien, nous a laissé un traité de la sobriété. C'est par le moyen de cette vertu qu'il parvint à une extrême vieillesse & qu'il conserva jusqu'à la mort la finesse & la vivacité de ses sens. Aussi ne manque-t-il pas de faire un éloge complet de cette vertu qui préserve nos corps de mille infirmités, & qui donne plus de vigueur à notre esprit. C'est de cette source pure, dit-il, que naissent la vie, la santé, l'allégresse, l'application à l'étude des choses honnêtes, & les actions

(*g*) *Si enim inventa fuerit præter hæc cujusque naturæ conveniens ciborum mensura & laborum numerus, ita ut neque suprà, neque infrà modum excedat, inveniri exactè poterit in hominibus sanitas.* lib. 1. de victûs ratione. Il ajoute encore *Videndum est num cibus labores superet, aut labores cibos, an verò moderatè inter se habeant. Utrumcunque enim superetur, indè morbi oriuntur .... qui comedit nisi etiam labore se exerceat sanus esse nequit.*

(*h*) Xenophon *memorab. lib.* 1. *pag.* 731. Diog. Laërt. *lib.* 2. *in vitâ Socratis.* Histoire Ancienne par M. Rollin, liv. 9. chap. 4. §. 1.

(*i*) *Vixit autem cælebs & sobrius admodum.* Platonis *vita auctore* Marsilio ficino.

(*k*) *Cibi, vinique minimi.* Tit. Claud. Donatus *in vitâ.* P. Virgilii Maronis. Voyez aussi la Vie de Ciceron, liv. 12. *jam cit.*

(*l*) Cælius Rhodiginus *lectionum antiquarum. lib.* 16. *cap.* 40.

(*m*) Lettres de Guy Patin. tom. 1. lettre 17.

(*n*) *Immodici sensus perturbat copia cibi*
Indè quis enumeret quot mala proveniant;
Corporis exhaurit virtutem animique vigorem
Opprimit, ingenium strangulat atque necat.
Schol. Salernit.

(*o*) *Quantum decedit cibo & potui tantum decedit spiritibus & viribus, quantum spiritibus tantum studiis.* Wedelius *de Diætâ litteratorum. Non temerè tamen cibo & potui aliquid demendum est, sed ipso satiendum corpus, non onerandum, ut spiritus ad studia necessarii reficiantur, & aptè illud resarciatur ac restauretur, quod tùm caloris vi, tùm aëris circumfusi necessitate dissipatum à corpore fuit.* Frid. Hoffmannus *de prolongandâ litteratorum vitâ cap.* 5.

dignes d'une belle ame. La réplétion, la ſatiété, la crapule, les humeurs ſuperflues, les vapeurs nuiſibles, les intempéries, les fievres, les douleurs, les ennuis, les périls de la mort s'enfuient devant elle comme les petits nuages devant le ſoleil. Par ſa beauté elle attire les eſprits généreux, elle promet à tous la conſervation d'une vie douce & longue. Par la facilité dont elle eſt accompagnée elle invite chacun à obtenir des victoires ſans beaucoup de travail. Enfin elle eſt la bénigne conſervatrice de la ſanté du riche comme du pauvre, de l'homme comme de la femme, du vieillard comme des jeunes gens. Elle enſeigne la modeſtie au riche, l'économie au pauvre, au mari la continence, à la femme la chaſteté, au vieillard les moyens de ſe défendre de la mort, aux jeunes gens la maniere de s'aſſurer une longue vie. La ſobriété épure les ſens, rend le corps agile, l'entendement vif, l'eſprit prompt, la mémoire bonne, les mouvemens ſouples, les actions faciles. Par elle l'ame comme dégagée de la matiere qui l'embarraſſe, jouit de ſa pleine liberté, le ſang circule librement, une chaleur douce & tempérée eſt le fruit qui en réſulte. Enfin toutes nos puiſſances par un ordre très-beau conſervent un ordre très-beau.

Cornaro ſe cite lui-même comme une preuve authentique de ce qu'il avance. Ma vieilleſſe, ajoute-t-il, eſt préférable en tout à la jeuneſſe & à la vieilleſſe d'un autre, parce que la ſobriété l'ayant rendue exempte des troubles de l'ame & des maladies du corps, elle ne ſe reſſent pas des incommodités dont une infinité de jeunes gens & de vieillards languiſſans ſont aſſaillis. Pour faire comprendre combien je ſuis ſain de corps & d'eſprit, on peut remarquer qu'ayant quatre-vingt trois ans j'aurois compoſé une Comédie auſſi gaie & auſſi pleine de plaiſanteries & de bons mots, que le jeune homme le plus jovial auroit pû le faire. Dois-je donc être eſtimé moins heureux & plus foible de jugement, que ce Poëte Grec qui compoſa une Tragédie à l'âge de ſoixante-treize ans; ouvrage dont le ſtile ſérieux convient beaucoup mieux aux vieillards que le ſtile enjoué de la Comédie. Afin que rien ne manque au contentement de ma vieilleſſe, j'ai toujours devant les yeux comme un certain objet de l'immortalité en la ſucceſſion de ma poſtérité. Je trouve chez moi onze garçons nés d'une même mere, très-vigoureux & très-propres aux belles lettres. C'eſt avec plaiſir que je les entens chanter, & c'eſt avec le même plaiſir que je mêle ſouvent ma voix avec la leur, ma voix étant plus claire & plus harmonieuſe qu'elle n'étoit auparavant.

On nous pardonnera une citation auſſi longue, elle doit ſervir d'exemple du nerf des penſées & de l'élocution d'un homme qui a atteint un âge fort avancé par la ſobriété. Ce livre de *Cornaro* a été traduit en Latin par *Leonard Leſſius* qui a accompagné d'un commentaire ſa traduction (*p*). C'eſt ainſi qu'il apprécie les avantages de la ſobriété. Cette

(*p*) *Traité du Régime de vivre pour la conſervation de la ſanté du corps & de l'ame juſqu'à une extrême vieilleſſe.* Traduction Françoiſe du Latin du R. P. *Leonard Leſſius* de la Compagnie de Jeſus; par *Sebaſtien Hardy* Pariſien, ſieur de la Tabaize & Receveur des Aides & Tailles du Mans. *Paris.* 1623.

vertu, dit-il, chasse les maladies, rend le corps agile, sain & pur, l'exempte de toute infection, donne une longue vie, rafine notre goût, conserve nos sens & notre mémoire, aiguise nos esprits, maitrise nos passions, bannit loin de nous la colere & les ennuis, rabat les efforts de la concupiscence. Enfin elle remplit l'ame & le corps de plusieurs biens, ensorte que ce seroit avec justice qu'on l'appelleroit mere de la gaieté, de la sagesse, & de toutes les vertus.

L'intempérance au contraire charge l'estomac, détruit la santé, introduit les maladies, rend le corps sale & plein d'excrémens, excite à la paillardise, assujettit l'ame aux passions, émousse les sens, affoiblit la mémoire, obscurcit l'imagination & le jugement, rend stupide & moins propre à l'exercice de toutes les fonctions animales.

Ces traités particuliers confirment les regles générales que nous avons donné en parlant de la tempérance, lorsque nous avons fait voir qu'elle tendoit à la perfection de l'entendement. Ce qui fait voir en même tems que si un seul des principes que nous avons établi pour l'avantage de l'esprit, peut procurer par lui-même un si grand nombre de secours, combien à plus forte raison la complexion de plusieurs principes qui tendent au même but, & dont l'étendue n'est pas limitée.

TITRE SECOND.

DE LA QUANTITÉ DES ALIMENS LIQUIDES.

LA nécessité de boire est assez prouvée par la quantité de nos fluides, qui surpasse de beaucoup celle des solides, & par cette facilité que les liqueurs ont à s'exhaler. Mais quelle doit être la quantité de la boisson? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

La juste proportion que l'on doit établir entre le boire & le manger, doit être la regle que l'on doit suivre. De sorte qu'une personne qui mange beaucoup, doit boire beaucoup; de même qu'une personne qui mange moins, doit boire moins. Cependant comme dans la composition de nos corps il entre plus de matiere fluide que de solide, il paroît que la boisson doit surpasser en quantité la nourriture solide. C'est une chose à laquelle les personnes appliquées à l'étude ne font pas assez d'attention, & c'est aussi une des causes principales pour laquelle elles sont si sujettes à la mélancolie.

La quantité de la boisson doit encore être reglée sur la qualité de la liqueur. On ne boit pas dans la même proportion l'eau, le vin, la bierre, l'eau-de-vie, &c. Il faut de plus avoir égard au tempérament, à l'âge, à la saison : de l'eau pure seroit nuisible à un estomac froid, à un corps pituiteux, à un homme d'un tempérament phlegmatique, dans une saison ou dans un lieu trop humide. Le vin qui conviendroit dans ces cas, seroit contraire à ces constitutions vives & qui ont beaucoup de feu, aux enfans, aux jeunes gens, à ceux qui s'exercent beaucoup, sur-tout l'Eté, ou

dans un lieu fort ſec. La bierre feroit mal à ces perſonnes dans leſquelles elle fermente, s'aigrit & produit beaucoup de vents; tandis qu'elle eſt ſalutaire à ceux auſquels elle donne la liberté du ventre, provoque les urines, & fournit au ſang une grande abondance de ſucs nourriciers. Mais nous réſervons tous ces détails pour l'article où nous parlerons de la qualité des boiſſons; nous y ferons voir en même tems ce qui peut en réſulter pour l'eſprit.

PARAGRAPHE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS.

COMME il y a une infinité d'alimens tant ſolides que liquides, nous ne parlerons que des alimens les plus uſités, & de leurs propriétés à l'égard des fonctions de l'ame : car ce feroit vouloir écrire d'amples volumes, que de prétendre examiner toutes les qualités de chacun en particulier.

TITRE PREMIER.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES.

LES alimens ſolides ſont ou ſimples, ou compoſés. Les ſimples ſont ceux que les hommes mangent tels que la nature leur préſente, ou ſans autre préparation que la cuiſſon. Les compoſés ſont ceux qu'un art plus rafiné a joint à différens mixtes, ſoit pour en augmenter la ſaveur, ſoit pour plaire davantage au goût.

MEMBRE I.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES SIMPLES.

TROIS regnes fourniſſent nos alimens ſolides ſimples. C'eſt ainſi qu'il a plû à nos peres d'appeller les ſources où nous puiſons notre nourriture. Les végétaux, les animaux & les minéraux; c'eſt-à-dire, les plantes, les viandes & les ſels ſont les objets auſquels nous avons recours lorſqu'il s'agit de ſatisfaire notre faim.

Du regne végétal. Le pain.

§. I. D'abord ſe préſente le regne végétal. Le pain étant la nourriture la plus ordinaire, nous conſeillons de faire uſage de celui qui eſt fait avec la farine de froment la plus pure, & qui a bien fermenté. Les autres ſortes de pain donnent un chile plus groſſier; par conſéquent ſont moins propres à fournir cette matiere déliée qui ſe filtre dans le cerveau & que les nerfs ſucent pour donner la vie, la force, la vivacité à l'animal.

Les légumes.

Les légumes ſont encore des alimens très-communs. En général nous les condamnons tous comme fourniſſant un ſuc trop épais. *Pithagore*, à ce qu'on prétend, défendit à ſes éleves de manger des féves parce

qu'elles nuisoient à l'entendement & à la tranquillité d'un esprit qui cherche la vérité (*q*). Les haricots & les pois peuvent bien nourrir les corps : mais les puissances de l'ame sont comme enchaînées par ces alimens trop terrestres. Nous rejettons également la lentille, quoique le Poëte *Sopater* fût surnommé lenticulaire (*r*) à cause qu'il aimoit beaucoup ce légume. C'est un fait particulier dont on ne peut rien conclure pour le général.

Les plantes échauffantes.

Les plantes aromatiques que l'on regarde comme céphaliques dans l'usage, ne peuvent qu'animer la circulation & aiguiser les esprits. Telles sont le poivre, le gerofle, la muscade, le thin, le serpolet, la sarriette, l'origan, le laurier, le romarin, le basilic, &c. Les plantes stomachiques doivent aussi procurer le même effet. On peut ranger dans cette classe l'absinthe, le baume, l'estragon, le persil, le cerfeuil, la chicorée, la sauge, & les plantes carminatives, telles que l'anis, la coriandre, le chirouis, la carotte, le panais, &c.

Les plantes rafraîchissantes.

Les plantes rafraîchissantes doivent avoir un effet contraire, puisqu'elles rallentissent les mouvemens du sang & diminuent la force tonique des fibres. Telles sont la laitue, l'oseille, le pourpier, la citrouille, le concombre, le melon, les cerises, les fraises, les framboises, les mûres & tous les fruits aigrelets. Les herbes émollientes approchent beaucoup de la nature de celles-ci, comme, par exemple, les épinars, la poirée, l'arroche, les choux, &c. Elles doivent être rangées dans la même classe & produire le même effet. Dans le cours de cet Ouvrage nous parlerons plus en particulier de quelques-unes de ces plantes ; il suffisoit pour le présent de les montrer sous un point de vue général, afin d'éviter la longueur, les répétitions & l'ennui qu'occasionnent ordinairement ces sortes de détails.

Du regne animal.
Le porc.

§. II. Nous passons donc aux alimens que fournit le regne animal. On doit regarder la chair de porc comme trop nourrissante. Les Athlétes s'en servoient autrefois pour devenir extrêmement robustes. Mais toutes les extrêmités sont vices. Par cette nourriture trop abondante, les fibres deviennent trop grossieres & moins mobiles. Les Prêtres d'Isis, dit *Plutarque* (*s*), cherchent à ne point devenir trop gras & tâchent que leurs ames soient renfermées dans des corps légers & dispos, afin que la partie divine ne soit pas opprimée, ni accablée par le poids & la forme de celle qui est mortelle. La chair de porc étant de difficile digestion, elle ne peut convenir qu'aux personnes robustes & accoutumées à la fatigue ; tandis qu'elle seroit nuisible aux gens de cabinet, dont l'estomac foible & paresseux pour l'ordinaire, peut à peine digérer les meilleurs alimens. Cette qualité si nourrissante ne peut provenir que d'un suc lent & visqueux, & par conséquent incapable de produire un chile d'une bonne nature.

Des prépa-

Quoique la chair de porc n'approche des tables les mieux servies,

(*q*) Tullius *lib.* 2. *de divinat.*
(*r*) φάχιος *apud* A. Gellium *lib.* 4. *cap.* 11.

(*s*) De Iside & Osiride.

ra ions du porc. qu'endurcie à la fumée, ou bien ſalée & épicée, elle n'en eſt pas pour cela plus eſtimable : au contraire elle eſt encore plus préjudiciable à la ſanté. Elle procure alors aux humeurs une âcreté muriatique qui doit nuire à l'intégrité des fonctions. Ainſi banniſſez de vos repas, les jambons, les andouilles, les ſauciſſes & les autres préparations du cochon, ſi vous voulez jouir de la vigueur de cette condition dans laquelle l'idée qu'on ſe forme des choſes eſt la plus intime.

Le bœuf & le veau. La viande de bœuf eſt un aliment que l'on ſert par tout. Le ſuc en eſt moins groſſier que de celle du porc : mais elle n'a pas encore cette fineſſe propre à entretenir les fibrilles dans leur délicateſſe, & le ſuc nerveux dans une fluidité parfaite. Le veau eſt bien plus capable de remplir cette double indication, & par conſéquent bien plus eſtimable de ce côté.

Le mouton, les brebis, les agneaux. Les moutons, comme plus ſulphureux, doivent fournir des eſprits plus vifs. La chair des brebis eſt trop coriaſſe & trop malaiſée à digérer : celle des agneaux eſt beaucoup plus tendre & par conſéquent préférable.

Le lievre, les lapins. Les Anciens eſtimoient beaucoup le liévre, & le préféroient à toutes les autres viandes. Une ſeule choſe les retenoit dans l'uſage qu'ils en faiſoient. C'eſt qu'il engendre, diſoient-ils, un ſang mélancolique. Cette raiſon ſeroit trop frivole pour s'abſtenir du liévre, ſi par le régime de vivre on vouloit tendre à une plus grande perfection dans l'exercice des fonctions animales : au contraire ce ſeroit un motif plus preſſant pour en faire uſage, puiſque la mélancolie nous diſpoſe à un certain recueillement intérieur dans lequel nous appercevons plus immédiatement les actions combinées des deux ſubſtances hètérogènes de notre être. Les lapins de garenne ſont d'une qualité aſſez ſemblable à celle des liévres. Les lapins nourris dans les villes ſont moins eſtimés.

La volaille, les œufs. La volaille paroît remporter le prix ſur tous les autres alimens lorſqu'il s'agit d'obtenir une certaine conſtitution où l'ame puiſſe déployer ſes facultés avec la plus grande liberté poſſible. Les poulets, les chapons, les pigeons, la perdrix, la caille, la grive, les allouettes, la bécaſſe, le faiſan tiennent le premier rang. Les oies, les canards tant ſauvages que domeſtiques, les dindes, ayant une chair d'un tiſſu plus compact, viennent après. On peut encore ranger ici les œufs qui ſont un aliment de facile digeſtion & qui fourniſſent au corps une ſuffiſante réparation pour les pertes qu'il auroit pû faire.

Les poiſſons. Ce ſeroit ici le lieu d'examiner les différens vivres que nous donnent les mers, les fleuves & les étangs : mais ce ſeroit nous jetter dans des diſſertations de longue haleine, & qui deviendroient fatiguantes par les diſcuſſions dans leſquelles il faudroit entrer. Nous nous contenterons de dire en général que les poiſſons ſont peu favorables à la digeſtion, ſoit parceque les uns ſont coriaſſes, ſoit parceque les autres ſont viſqueux. D'ailleurs il y en a beaucoup dont on ne peut retirer qu'un ſuc aqueux, & par conſéquent peu capable de ſervir à la nourriture des corps, ou à une plus grande activité dans les fonctions animales.

§. III.

§. III. Le regne minéral nous offre les sels qui sont plutôt assaisonnemens qu'alimens. Nous voulons que l'usage en soit modéré. Alors les digestions en seront plus promptes, les liqueurs plus actives & les fibres plus élastiques ; par conséquent, l'esprit bien plus libre dans toutes ses opérations. Du regne minéral. Le sel.

En réfléchissant sur ce que nous venons de dire sur la qualité des alimens solides simples, on en peut tirer deux conséquences très-vraies pour la qualité de tous les alimens relative à l'esprit. La premiere c'est que les alimens grossiers engendrent des humeurs épaisses & des esprits peu déliés, & que les nourritures plus délicates fournissent au contraire des sucs plus rafinés. La seconde c'est que les alimens de facile digestion donnent un sang plus subtil & des sucs plus épurés, & par conséquent plus convenables aux personnes qui s'adonnent aux sciences, ou qui menent une vie sédentaire. Conclusions sur la qualité des alimens relative à l'esprit.

MEMBRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES COMPOSÉS.

PARMI ceux qui ont examiné avec le plus de soin les moyens qui paroissent les plus efficaces pour conserver la santé, il s'en trouve qui posent un principe auquel ils donnent autant d'étendue qu'aux regles générales que nous venons d'établir. Les alimens les plus simples, disent-ils, sont les meilleurs. Par cette loi ils condamnent tous les ragoûts, tous les mets que la délicatesse ou la luxure ont inventés ; en un mot, tous les alimens composés où les trois regnes confondus ensemble ne connoissent plus de maîtres que le goût ou l'appétit. Plusieurs Médecins condamnent les alimens solides composés.

Outre que cette loi ne seroit point favorable pour l'esprit, elle n'est pas encore exacte pour la santé des corps. Les motifs qui ont fait proscrire le régime de vivre varié, sont fort bons ; mais les objections qu'on a fait contre lui ne sont pas sans replique. *Hippocrate* (*t*), apporte pour raison que par ce régime l'on mange beaucoup plus, & que la digestion se faisant en différens tems à cause de la diverse nature des alimens, il doit s'exciter de grands troubles dans l'estomac.

A cela nous répondons qu'il y a un milieu dans tout, que tout est relatif, & qu'en général un homme qui usera modérément des alimens composés, se portera mieux qu'un homme qui usera d'un régime simple & cependant superflu. Il faut donc mettre toutes choses égales. Nous avouons que les mets divers sont bien plus attrayans qu'un mets simple dont l'on fait tous les jours usage : mais l'homme n'a-t-il pas sa raison pour guide, & ne seroit-ce pas lui faire injure que de se méfier d'elle continuellement.

(*t*) *Est prava victûs ratio, primùm quidem cum quis copiosiores cibos corpori exhibeat, quàm ipsum ferre possit, neque labore aliquo ciborum copiam compensat ; Deindè cum varios & dissimiles inter se cibos immittat. Dissimilia enim seditionem excitant, & alia otiùs alia tardiùs concoquuntur.* lib. de flatibus.

Les alimens solides simples ne sont pas toujours les plus salutaires.

Nous avons dit que cette loi n'étoit pas trop exacte pour la santé des corps : *Hippocrate* lui-même recommande de s'accoutumer à tout, afin que devenu robuste par ce régime, on ne se trouve pas incommodé lorsque dans certaines occasions l'on est contraint de manger des choses toutes contraires à celles ausquelles on s'étoit accoutumé (*u*).

Les liqueurs du corps humain étant si dissemblables, & les parties solides qui le composent étant si différentes, un régime qui seroit toujours le même, ne seroit pas capable de prendre tant de formes, & de nourrir ces parties exactement. En vivant d'un régime varié, on suit la regle de la nature. Ne voyons-nous pas les animaux manger toutes sortes de choses sans que leur santé en soit altérée ? Un bœuf, par exemple, mange une infinité de plantes diverses. Une poule ne se contente pas d'une seule espece de grains ; elle mange de l'orge, du bled, du seigle, du millet, des mouches, des araignées, des vers, &c. Concluons donc que pour la santé des corps il faut un régime de vivre varié que la raison doit diriger. Concluons encore que les alimens composés qu'on n'a pas cependant rendu poisons par la mauvaise préparation, ne sont pas aussi à craindre qu'on pourroit se l'imaginer.

Ils ne sont pas toujours les plus avantageux pour l'esprit.

Nous avons ajouté que cette loi n'étoit pas favorable pour l'esprit. En effet les alimens dont on peut user journellement, ne sont ni salins, ni sulphureux. Ceux-mêmes qui soutiennent le plus vivement la regle dont nous parlons, les défendent. Le suc nerveux ne pourroit acquérir une certaine subtilité, & les sens cette énergie qui les rend attentifs à la moindre impression. Concluons donc encore qu'un régime de vivre simple & toujours uniforme, n'est point favorable pour l'esprit. Partant de ce principe, on doit permettre aux gens de Lettres l'usage modéré des ragoûts & de quelques mets succulens & épicés, soit pour aiguillonner la lenteur de leurs digestions, soit pour volatiliser leur suc nerveux qui se fixe peu-à-peu. Ces sortes d'alimens remplissent exactement deux indications principales dans le régime de vivre. La premiere la conservation de la santé du corps ; la seconde le libre exercice des fonctions animales.

TITRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES.

Les boissons peuvent se diviser en deux classes générales ; c'est-à-dire, en boissons naturelles & en boissons artificielles. Les unes & les autres ont des propriétés qui tendent par l'usage qu'on en fait, soit à la perfection, soit à la dépravation de l'esprit.

(*u*) Sect. 1. aphor. 5. *Sanis parùm tuta est tenuis & certò præscripta & accurrata victûs ratio, parùm tuta est, quoniam errata graviùs ferunt. Eam igitur ob causam tenuis & accurratus victus pleniore maximâ ex parte periculosior est.*

MEMBRE I.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES NATURELS.

LA nature présente aux hommes l'eau pour se désaltérer. Quoique cette boisson soit la plus simple, il y a cependant un choix à faire lorsqu'on veut conserver les fonctions animales dans leur intégrité (*x*). Une eau claire, pure, coulante, légere, sans goût, sans odeur; en un mot, telle qu'on la puise au milieu des rivieres, est sans doute préférable à une eau trouble, bourbeuse, croupissant dans les marais ou les étangs. Il n'y en a pas de plus nuisible que celle qui a passé au travers des plombs, à cause des particules qu'elle en détache, & qu'elle entraîne avec elle. De l'eau.

L'eau est la boisson la plus convenable pour entretenir la santé des corps. Toutes les autres boissons sont altérantes; tandis que celle-ci est nourissante & posséde mille vertus dont une seule suffit pour faire son éloge. Si cet élément maintient les corps dans leur état naturel, il maintient aussi l'ame dans son assiéte ordinaire. L'esprit alors libre & tranquille, ne s'éleve pas au-dessus de sa sphére, & juge sainement des choses. C'est ce calme & cette prudence de l'esprit, qui fait qu'on a regardé jusqu'à présent les buveurs d'eau comme peu disposés au génie; c'est-à-dire, à ces émotions secrettes qui font sentir toute l'activité d'un être pensant, & à ces troubles qui forment l'entousiasme. Aussi voit-on presque tous les buveurs d'eau paisibles, taciturnes, & d'un tempérament un peu froid. Qualité de l'eau à l'égard du corps & de l'esprit.

Mais on leur a fait des reproches plus vifs. Souvent on les a taxé d'avoir un génie languissant & incapable d'enfanter quelque ouvrage qui puisse prétendre à l'immortalité (*y*). Ces reproches tombent sur l'abus de l'eau prise en trop grande quantité, ou à contre-tems. Il est des personnes dont l'ame a besoin d'être agitée pour concevoir ou pour sentir. Il en est d'autres d'une constitution phlegmatique dans lesquelles les impressions sont foibles. Par l'abus de l'eau les fibres sont continuellement relâchées & amollies par un sang qui devient de plus en plus aqueux, & l'on conserve ce tempérament pituiteux, qui est de tous les tempéramens le moins propre pour les sciences. *Voyez le chap. 6. de ce livre.*

Ces personnes doivent donc faire quelquefois usage du vin pur, ou du moins corriger les mauvais effets que l'eau peut produire sur elles en la mêlant avec le vin. D'un côté le sang acquérera la fluidité qu'il doit avoir; de l'autre le ton des fibres sera animé par les aiguillons du vin. Mais qu'elle doit être la proportion du vin & de l'eau dans leur mélange? C'est Mélange de l'eau avec le vin.

(*x*) *Ut autem ingenia præclara evadant, maximè interest callere, quo in loco quis degat, quibusve aquis utatur* Ant. Zara *sect.* 1. *Membr.* X.

(*y*) *Nulla placere diù nec vivere carmina possunt*
Quæ scribuntur aquæ potoribus.
Horat. *epist. lib.* 1. *ep.* 19.

ce qui ne peut être décidé que suivant les constitutions, les âges, les saisons, les climats, le sexe & suivant la qualité des vins.

Les mauvais effets de l'eau peuvent encore être corrigés dans ces cas, en y faisant infuser quelques plantes aromatiques, en y ajoutant du caffé, comme nous le dirons en parlant des boissons artificielles. Alors l'eau chargée de parties ameres, augmentera le ressort des fibres, animera la circulation, & facilitera l'exercice des fonctions animales.

MEMBRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES ARTIFICIELS.

LES boissons artificielles sont de deux especes. Elles sont fermentées, ou non fermentées.

§. I. Les boissons fermentées produisent toutes le même effet. Prises à une certaine dose elles sont toutes enivrantes, c'est-à-dire, que par la rarescence qu'elles produisent dans le sang, elles occasionnent ce trouble de la raison qu'on appelle ivresse.

Du vin. Parmi les boissons fermentées ou enivrantes, le vin doit tenir le premier rang. Ses qualités sont différentes selon l'année & selon le terroir où il a été fait. Le vin rouge nourrit beaucoup, & répare bien les forces. Le vin blanc est plus léger & passe facilement par les urines. Les vins de liqueur fermentent ordinairement dans l'estomac, & portent à la tête. On doit éviter ces sortes de vins. Ils ne fomentent que la gourmandise, & détruisent la santé.

Quoiqu'en disent les Pythagoriciens, nous souhaitons que l'on fasse un usage moderé du vin. Cette liqueur est trop utile aux hommes pour la condamner par un excès de sévérité. C'est l'abus qu'il faut interdire & non le vin. Il aide la digestion, il facilite la circulation, il brise les sucs grossiers, il rend la transpiration plus abondante, il rétablit les forces subitement; en un mot, il posséde toutes les vertus propres à entretenir les corps en santé, & à prévenir un grand nombre de maladies.

Les corps ne sont pas les seuls objets des bienfaits du vin: les esprits se ressentent aussi de ses benignes influences. *Homere*, ce chantre immortel des Dieux & des Héros, animoit quelquefois la vivacité de son imagination par l'usage de cette précieuse liqueur (ʒ). *Eschile* ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit échauffé par le vin (&): & l'ancien *Lamprias* ne se montroit jamais si riche & si fertile en inventions, que lorsqu'il avoit bû plus qu'il ne faisoit en tout autre tems. C'est pourquoi il avoit coutume de dire qu'il ressembloit à l'encens auquel la chaleur fait

(ʒ) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.* Horat. *lib.* 1. *ep.* 19.

(&) Athenæus *lib.* 1. *pag.* 22. & *lib.* 10. *pag.* 428.

exhaler son odeur agréable (*a*). *Ennius*, *Caton* (*b*) & le facétieux *Rabelais* (*c*), ont prêché d'exemple. Cette gaieté que le vin communique, cet oubli des chagrins les plus cuisans qu'il procure, cette hardiesse qu'il inspire, ce génie vif & brillant qu'il donne, sont autant de marques de son excellence pour disposer l'ame à jouir de tous ses droits.

Nous recommandons simplement l'usage moderé du vin. L'ivrognerie, bien loin de donner des forces à l'esprit, ne fait que lui ôter sa vigueur; bien loin de le rendre plus brillant, elle ne fait que l'obscurcir. *Per ebrietatem*, dit *Hippocrate* (*d*), *aucto repentè sanguine, animi functiones, ejusque intellectus concidunt.* Il ne faut que jetter les yeux sur un homme ivre. Sa langue embarrassée montre évidemment le trouble de ses esprits. La perte de sa mémoire, son peu de retenue, ses discours insensés, sont assez voir que la violence du vin assiége l'ame jusques dans son sanctuaire (*e*). Cet homme a-t-il coutume de s'enivrer? bientôt il devient stupide & semble n'avoir pas plus de raison qu'un outre qu'on emplit & qu'on désemplit.

Quand l'expérience ne viendroit pas à notre secours, la saine Physique feroit pressentir ces effets. Les parties spiritueuses & inflammables du vin pris immodérément, allument le sang & y causent un trouble étonnant. Par l'habitude les fibres se desséchent, les sens languissent & les fonctions de l'ame sont abolies. Tandis que par l'usage moderé de ce nectar, le sang circule aisément, les nerfs obtiennent & conservent cette irritabilité qui est le premier mobile de tout leur jeu. De-là ces bons mots, ces conversations pleines d'un sel attique, ces propos agréables que l'on entend à ces tables que sert la prudence, & qui bannissent la lésine ou la prodigalité.

Des liqueurs spiritueuses.

L'eau-de-vie, l'esprit de vin, les ratafiats, toutes les liqueurs spiritueuses sont très-contraires à la santé. Quand même on en feroit sobrement usage, si l'on en contracte l'habitude, la santé y est encore intéressée. Ces liqueurs racornissent les fibres de l'estomac, émoussent le goût, diminuent l'appétit, obliterrent les petits vaisseaux limphatiques & lactés du mésentere & disposent à l'hydropisie. Mais prises rarement & à petite dose, elles ne sont pas dangereuses à ceux qui ne sont pas valétudinaires, elles donnent de la gaieté, augmentent les saillies de l'imagination, & la facilité d'exprimer ses idées.

(*a*) Plutarchus, *lib.* 1. *Symposiac. quest.* 3. *& lib.* 7. *quæst.* 10.

(*b*) *Narratur & prisci Catonis*
Sæpe mero caluisse virtus.
Horat. *lib.* 3. *Ode* 15.

(*c*) Vid. tom. 3. des Œuvres de François Rabelais, Prologue. Et sa Vie par M. l'Abbé *Perrau*, nouvelle édit. 1752.

(*d*) *Lib. de Flatibus.*

(*e*) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici ces beaux vers de *Lucrece* qui peignent si bien l'état de l'ame & du corps d'un homme ivre.

Denique cur, hominem cum vini vis penetravit
Acris, & in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? Clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcumque sequuntur,
Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso.
T. Lucretius *de rerum nat. lib.* 3.

De la bierre.

La bierre est une boisson très-ancienne puisqu'on prétend qu'*Osiris* en a montré le premier l'usage aux Egyptiens. L'expérience journaliere fait voir qu'elle produit les mêmes effets que le vin. *Pline*, à cette pensée s'est écrié, » *ô admirable adresse des hommes ! ils ont trouvé le moyen* » *de s'enivrer avec de l'eau* (*f*). On retire de la bierre un esprit ardent assez semblable à l'esprit de vin, mais moins gracieux au goût & à l'odorat; ce qui vient de son huile empireumatique, dont on peut à peine le délivrer. La bierre blanche est plus légere que la rouge, & par conséquent préférable. On doit encore la choisir d'un moyen âge; car ou trop ancienne ou trop nouvelle, elle nuit à la santé.

De tout tems la bierre a été regardée comme inférieure en qualité au vin, & c'est avec raison. Les personnes qui en font un usage habituel, sont assez grasses ordinairement; mais on remarque une espece de lenteur dans leurs actions. Les Flamands peuvent être cités pour exemple. Le sang qui résulte d'une pareille boisson est épais, se meut difficilement dans ses vaisseaux, & est cause que les fonctions animales ne s'exécutent point avec toute la vivacité réquise. Ainsi en considérant la bierre selon son pouvoir relatif à l'esprit, elle doit être bien moins estimée que le vin.

Nous ne prétendons pas en rejetter l'usage passager & moderé, quoique nous en proscrivions l'usage continuel & immodéré. Par l'usage passager qu'on en fait, elle produit les mêmes effets que le vin à l'égard de l'esprit. Elle donne plus de forces au cœur, elle anime la circulation & donne plus de vigueur aux sens. Un plus grand nombre d'idées se présente alors à l'imagination, les raisonnemens sont plus hardis; en un mot, toutes les puissances de l'ame ont plus de force & d'énergie.

Du cidre.

Le cidre est le suc des pommes exprimé & fermenté. La Normandie est la Province de la France qui fournit le meilleur. Les humeurs qui naissent de l'usage de cette boisson, sont beaucoup plus épaisses que celle que peut produire le vin. De-là celles-ci doivent par leur propre pesanteur séjourner longtems dans les parties inférieures; tandis que celles-là plus volatiles doivent affecter davantage le cerveau. L'observation n'y est pas contraire. La saignée du pied est plus dangereuse à Caën qu'à Paris. En Normandie les plaies des jambes se guérissent très-difficilement, & se changent très-souvent en ulceres de mauvaise nature; tandis que dans les pays où l'usage du vin est fort commun, les blessures de la tête sont fort à craindre, & les maux des jambes fort négligés.

Ainsi nous ne croyons rien hazarder ici en affirmant que le cidre donne moins d'avantage à l'esprit que le vin & la bierre même. Cette vertu incrassante qu'il possede dans un degré éminent, est la cause de cet effet. Par l'usage habituel qu'on en peut faire, les fibres élémentaires des nerfs deviennent trop grosses, & par conséquent inhabiles au mouvement: le fluide animal devient trop épais, nous pourrions même dire glutineux:

(*f*) *Ægyptus quoque è fruge sibi potus similes excogitavit . . . . heu mira hominum solertia ! inventum est quemadmodum aqua quoque inebriaret.* lib. 14. cap. 22. ad fin.

car d'où peut naître cette ivresse si opiniâtre, qu'il faut presque deux jours pour la dissiper.

De l'eau de miel. De l'hydromel. De l'hypocras.

Avant de terminer ce qui concerne les liqueurs fermentées, nous ferons mention des boissons faites avec le miel. Ce n'est pas qu'elles soient fort en usage, mais c'est que *Pline* en préconise les excellentes qualités pour l'esprit. Ce savant Naturaliste considére trois especes de boissons faites avec le miel. La premiere est celle qu'on fait avec le miel & l'eau soit froide soit chaude, & que l'on boit à l'instant, c'est ce qu'on nomme *eau miellée*; la seconde est également faite avec le miel & l'eau, mais on la garde & on la laisse fermenter, c'est ce qu'on nomme *hydromel.* La troisieme enfin se fait avec le miel & le vin, c'est ce qu'on appelle *hypocras.* Voici ce qu'il dit de l'eau miellée. Il faut en donner à ceux qui sont d'un tempérament froid, qui ont l'ame basse & sans courage, & qu'en un mot on appelle des poltrons. Comme sa propriété est d'adoucir, il faut aussi en donner à ces caracteres durs qui seront rendus plus souples par une liqueur aussi douce : car chacun peut savoir par sa propre expérience combien la nourriture est propre à temperer la colere, les chagrins, la tristesse, & à réfréner les emportemens des passions. C'est pourquoi on doit avoir attention aux choses qui sont non-seulement des remedes pour les corps, mais qui deviennent aussi des correctifs pour les mœurs (*g*). L'hypocras fait avec le vin vieux a toujours été fort utile..... Plusieurs sont parvenus à une extrême vieillesse avec cette seule boisson & sans autre nourriture. *Pollion Romulus* qui avoit cent ans passés, en est un fameux exemple. Un jour l'Empereur *Auguste* étant chez lui, lui demanda comment il avoit fait pour conserver jusqu'à cet âge cette vigueur de corps & d'esprit qu'on lui voyoit encore. Il répondit qu'il n'avoit pas usé d'autre secret, sinon que de se servir intérieurement d'hypocras, & d'huile extérieurement (*h*).

§. II. Toutes les boissons non fermentées sont altérantes, c'est-à-dire, qu'elles changent la constitution actuelle des solides & des liquides du corps humain, sans aucune évacuation sensible. Nous allons choisir parmi ces boissons celles qui sont le plus en usage, & nous examinerons particulierement leurs propriétés relatives à l'esprit.

Du chocolat.

Le chocolat est une composition faite avec le cacao & la vanille. On y ajoute du sucre, de l'ambre-gris & de la canelle; cela varie chez les différens peuples. Le cacao est une espece d'amande fort huileuse assez semblable aux pistaches. La vanille est une gousse étroite & longue qu'on apporte du Pérou & du Mexique. Par l'analise chimique on en tire une huile essentielle, aromatique, d'une odeur très-subtile.

(*g*) *Hunc potum bibendum alsiosis : item animi humilis & præparci, quos illi dixere micropsychos.... Ergò & hæc animi asperitas, seu potius animæ, dulciore succo mitigatur.... Experimenta in se cuique : nullius non ira, luctus que, tristitia, & omnis animi impetus cibo mollitur. Ideoque observanda sunt quæ non solùm corporum medicinam, sed & morum habent.* Plinius *lib. 22. cap. 24.*

(*h*) *Semper mulsum ex vetere vino utilissimum.... Multi senectam longam mulsi tantum nutritu toleravere, neque alio ullo cibo, celebri* Pollionis Romuli *exemplo; centesimum annum excedentem cum divus Augustus hospes interrogavit, quânam maximè ratione vigorem illum animi corporisque custodisset. At ille Respondit : intùs mulso, foris oleo. id. ibid.*

De ces deux ſubſtances triturées enſemble, on en forme une pâte que l'on reſerve pour l'uſage. Quelques-uns la délayent dans l'eau; d'autres la délayent dans le lait pour en faire une boiſſon qui eſt fort gracieuſe au goût, fort nourriſſante, mais pleine de ſoufres qui augmentent conſidérablement le mouvement inteſtin du ſang. C'eſt de cette ſource que coulent toutes les propriétés qu'on accorde au chocolat, comme d'augmenter la force de l'imagination, de fortifier la mémoire & de donner plus d'activité aux paſſions.

Du caffé. Le caffé eſt une plante qui croît naturellement à Moka & dans le reſte de l'Arabie. On l'a cultivée depuis dans les Iſles de Bourbon, de Saint-Domingue, de la Martinique & de Cayenne. Il n'y a pas longtems que l'on ſe ſert de ſon infuſion en France. Cet uſage eſt beaucoup plus ancien parmi les Arabes, les Ethiopiens, les Egyptiens & les Turcs.

Il eſt certain que l'infuſion de cette ſemence brûlée ou plutôt rôtie, facilite la digeſtion, augmente le mouvement du ſang, le ſubtiliſe & en envoye une plus grande quantité à l'organe ſécrétoire du fluide nerveux. De-là ce tribut de louange qu'on lui paye tous les jours. Le caffé, dit-on, donne de la ſérénité à l'eſprit; il réveille les fonctions animales endormies, il eſt d'un ſecours admirable pour les gens de lettres, qui peuvent en uſer preſqu'à toutes les heures du jour. Le matin il diſperſe les pavots d'un ſommeil opiniâtre, & donne de l'invention à l'ame épuiſée par les fatigues de la veille. Après le dîner il appaiſe tous les troubles que pourroit cauſer le travail de l'eſtomac, & redonne à l'eſprit toute ſa liberté. Sur le ſoir il prévient les maux de tête, & donne une nouvelle vigueur à l'ame qui ſemble ſe laſſer. Après le ſouper il éloigne le ſommeil prêt à fondre ſur les paupieres, & prête à la mémoire de nouvelles forces pour ſoutenir les travaux de la nuit. Toutes ces bonnes qualités ſont fondées ſur l'expérience, & font voir combien le caffé eſt avantageux pour l'exercice des fonctions animales.

Du Thé. Le thé eſt une petite feuille ſéche & roulée qu'on apporte de la Chine & du Japon. L'on en fait une infuſion qui eſt fort agréable au goût. Comme les perſonnes de cabinet en font uſage aſſez ſouvent, il ne ſera pas hors de propos d'examiner ici ſes vertus.

Pluſieurs ont penſé que tous les bons effets du thé provenoient de la quantité d'eau chaude qu'on buvoit alors. Ce n'eſt pas là notre ſentiment. Quoique nous ſçachions bien que l'eau chaude ne contribue pas peu à la vertu du thé, cependant cette douce amertume qu'il préſente au goût, cette odeur ſubtile qui flate l'odorat, nous font ſoupçonner en lui une terre légerement aſtringente & un ſel volatil huileux qui ne peuvent être fruſtrés de leurs effets. D'ailleurs ſa qualité diurétique fait entrevoir des principes dont l'eau chaude ſeule ſe trouve par elle-même ſouvent privée.

Le thé nettoie l'eſtomac, le délivre des reſtes de la digeſtion & lui donne par ſon amertume plus de force pour un nouveau travail. Ses parties les plus tenues paſſant avec le chile dans la route commune de la cir-

culation, communiquent aux vaisseaux la même astriction qu'elles ont procuré à l'estomac, ce qui augmentera leur énergie. Alors les liqueurs sont plus broyées & coulent plus rapidement dans tous les canaux qu'elles ont à parcourir. Pendant ce même tems le sel volatil huileux cause une espece de rarescence dans le sang, brise la limphe & la rend plus spiritueuse. Alors l'origine des nerfs est plus tendue par cette légere raréfaction produite dans les vaisseaux, qui souleve insensiblement le cerveau. Alors le sang plus divisé laisse échapper dans la substance corticale une grande quantité d'esprits animaux prêts à obéir à l'empire de l'ame. Toutes ces dispositions dont nous sommes redevables au thé, nous font conclure qu'il a un pouvoir assez efficace pour aider nos ames dans leurs opérations.

Nous serions trop longs s'il falloit encore examiner ici les infusions qui se font avec les feuilles des plantes aromatiques ou ameres, telles que la sauge, la menthe, le pouillot, le serpolet, l'origan, la véronique, le fenouil, le cassis, l'hissope, le tilleul, &c. On peut dire que toutes ces boissons facilitent la sécrétion d'un suc nerveux d'une bonne nature, & par conséquent l'exercice des fonctions animales. On peut appliquer à chacune de ces boissons ce que nous venons de dire sur le thé. Infusions théiformes.

ARTICLE II.

Du Mouvement et du Repos.

Tout subsiste, tout est conservé, tout périt par le mouvement. Sans le mouvement nos organes ne se seroient pas développés, sans lui nos liqueurs croupiroient & laisseroient dessécher les parties solides : mais aussi sans lui nos fluides ne seroient pas continuellement divisés & altérés, & nos parties solides sans cesse ébranlées & détruites. Ce qui fait voir d'un côté la nécessité du mouvement, & de l'autre la nécessité du repos.

Paragraphe premier.

De l'Exercice.

Les Médecins, lorsqu'ils traitent de l'hygiene, entendent par l'exercice un certain mouvement. Il y a différentes sortes d'exercices, les uns plus forts, les autres plus doux. Les forts conviennent à des corps robustes, quelquefois même, avec une certaine proportion, aux personnes délicates qui veulent acquérir plus de vigueur. La danse, la chasse, la course soit à pied, soit à cheval, l'escrime, le jeu de paume, le mail, &c. font de cette premiere classe. La promenade, la navigation; en un mot, différens jeux & différentes occupations forment la seconde espece d'exercice qui convient aux foibles pour les entretenir dans un état sain,

Excellence de l'exercice pour les corps.

Par l'exercice les liqueurs arrêtées qui s'alcalisoient, coulent librement dans leurs canaux, celles qui étoient trop épaisses sont atténuées, celles qui manquoient d'activité ont leurs sels & leurs soufres plus développés. Par l'exercice les fibres se déplient, elles acquérent de nouvelles forces pour pousser les fluides & empêcher les engorgemens, les liquides poussés avec plus de vigueur parviennent aux tuyaux excrétoires de la peau, la transpiration devient plus abondante, & transformée en sueur, elle entraîne avec elle les sels âcres & un grand nombre de parties hétérogènes qui gâteroient la masse du sang. Par l'exercice enfin les liqueurs parvenant plus de fois aux organes sécrétoires qui ont reçû eux-mêmes une récente énergie, les sécrétions se font librement & délivrent le sang d'une infinité de parties étrangeres. C'est pour toutes ces raisons que les Médecins de la plus haute antiquité même ont toujours regardé l'exercice comme le conservateur de la santé (*i*) & le plus grand préservatif des maladies.

Exellence de l'exercice pour les esprits. Exemples.

L'exercice ne peut procurer tant d'avantages au corps, que l'ame ne se ressente en même tems de ses bons effets. Aussi la sécrétion de la limphe qui se sépare dans le cerveau serat-elle facile, & d'une bonne qualité ? Les nerfs seront exactement tendus & obéiront facilement à toutes les impressions des sens. De-là cet état parfait de l'ame pour sentir & agir avec la plus grande force possible. *Scimus enim experientiâ certò certiùs, eos, qui corpus habent ad plurimas actiones aptius, etiam possidere plerumque mentem ad plurima cogitanda aptiorem* (*k*). Ajoutez encore à cette aptitude de concevoir les choses, cette facilité que la récréation donne au travail, cette gaieté qu'elle donne à l'imagination, le pouvoir qu'elle a de chasser les ennuis & les chagrins même les plus cuisans. Puissance qui lui est donnée par les distractions qu'elle occasionne & qui donne le tems à l'ame de se reposer de ses fatigues. Puissance qui lui est donnée par la transpiration qu'elle rétablit au moment qu'elle avoit été arrêtée par un travail trop long & trop appliquant. *Socrate*, que nous avons déja cité pour sa sobriété & sa continence, un des plus beaux esprits de l'antiquité, avoit un soin extrême d'exercer son corps (*l*). *Ciceron* avoit coutume d'employer quelques momens à la promenade: & dans le mouvement même de cet exercice, il dictoit ses pensées à ses sécrétaires qui marchoient près de lui (*m*). *Galien* recommande le jeu de bale, tant pour entretenir la santé du corps & la souplesse des membres, que pour délasser l'esprit & lui procurer plus de force (*n*). *Milton*, ce

(*i*) *Valetudinem excolunt citrà satietatem cibis vesci, & impigrum esse ad laborem.* Hippocrat. *de morbis vulgar. lib. 6. sect. 4. aphor. 20.*

(*k*) Tschirnhaus *Medicina mentis & corporis part. 2. pag. 251.*

(*l*) *Cura illi vehemens fuit corporis exercitationis, eratque præclari habitûs .... frugi item erat & continens. . . . Sæpius saltabat, eam exercitationem plurimùm ad tuendam bonam valetudinem conducere existimans, sicut & Xenophon in symposio testatur.* Diogenes Laërt. *lib. 2. in vitâ* Socratis.

(*m*) *Ita quidquid conficio aut cogito in ambulationis ferè tempus confero. ad* Quint. 3. 3. *Nam cum vacui nihil temporis haberem & cum recreandæ voculæ causâ mihi necesse esset ambulare, hæc dictitavi ambulans. ad.* Att. 2. 23.

(*n*) *Exercitium igitur id potissimum commendaverim, quod bonam corporis valetudinem, ac partium concinnitatem unàque animi virtutem præstare possit : quale illud est quod in parvâ pilâ consistit. Animum etenim undique juvare potest, omnesque corporis partes pari modo maximè exercet.* Galenus *de parvæ pilæ exercitio.*

génie ſublime, ayant perdu la vûe, & ne pouvant plus vaquer à ſes occupations ordinaires, fit conſtruire dans ſa chambre une machine dans laquelle il pouvoit ſe balancer.

L'Auteur du Spectateur Anglois, après avoir établi que l'exercice débarraſſoit l'imagination & purifioit toutes les facultés de l'ame, dit que lorſqu'il étoit à la ville, faute d'occaſion d'aller à cheval, il s'exerçoit pendant une heure tous les matins à tirer une cloche qui étoit ſuſpendue dans un des coins de ſa chambre. » Lorſque j'étois plus jeune, » ajoute-t-il (*o*), je me divertiſſois à un exercice plus fatiguant qui con» ſiſte à tenir dans chaque main un gros bâton court garni de plomb » aux deux bouts & à les ſecouer l'un & l'autre vigoureuſement. Cette » agitation dégage la poitrine, exerce les membres & donne à un homme » tout le plaiſir d'un combat réel ſans l'expoſer aux coups... En un mot » puiſque j'ai une ame & un corps, je me trouve engagé à deux ſortes » de devoirs, & je ne crois pas m'en être acquitté, ſi je n'occupe l'un » au travail & à l'exercice, de même que l'autre à l'étude & à la médita» tion «.

Objection contre l'exercice relatif au bien de l'eſprit. Solution.

Qu'on ne nous objecte pas que ces hommes qui ſont continuellement occupés à des ouvrages groſſiers & qui exercent par conſéquent leurs corps fortement, devroient avoir beaucoup d'eſprit; tandis que l'expérience fait voir le contraire. Cette objection porte à faux, puiſque nous ne demandons pas un travail, mais un exercice modéré; puiſque nous ne demandons pas une laſſitude, mais un vrai délaſſement (*p*).

C'eſt pourquoi, amis des Muſes, quittez vos livres pour quelque tems, diſpoſez-vous à de nouveaux travaux par des plaiſirs licites & un exercice modéré. La campagne vous préſente ſes prés, ſes bois, ſes montagnes, ſes vallons à parcourir : elle vous livre différens inſtrumens deſtinés à la chaſſe & au jardinage : elle vous offre une multitude d'objets propres à vous diſſiper & à vous exercer. La ville vous préſente des promenades divertiſſantes, des jardins agréables, des compagnies amuſantes, des récréations auſſi aimables, que variées; elle vous offre des ſpectacles intéreſſans ſoit par la déclamation ſoit par la muſique; en un mot des délaſſemens ſelon vos intentions, ſelon vos goûts, même ſelon vos caprices.

Alors retournez à vos livres, vous les reverrez avec joie; ils ne vous paroîtront plus dégoûtans, ni ennuyeux. Vous travaillerez avec une nouvelle ferveur & vos productions ne ſentiront pas ce travail gêné & fâcheux, qui fatigue le Lecteur, parce que l'Auteur ſemble fatigué lui-même. On croiroit volontiers que les efforts des eſprits ſont d'autant plus grands, qu'ils ont pris d'autant plus de terrein pour s'élancer (*q*). Une terre que l'on force toujours à produire s'épuiſe enfin; ſi elle a joui au

(*o*) Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par *Richard Steele*. tom. 2. Diſcours 20.

(*p*) *Platon* diſoit que le ſommeil & la laſſitude ſont contraires à apprendre les ſciences. *Plutarque*. Comment il faut nourrir les enfans.

(*q*) *Vegeta & ſtrenua ingenia, quò plus receſſus ſumunt, eo meliores impetus edunt.* Valerius Maximus. *lib.* 3. *cap.* 6. *pag.* 140.

contraire d'un repos néceſſaire, elle produit au centuple. Il en eſt de même des eſprits, il faut qu'ils ſe repoſent pour que leurs productions ſoient abondantes, faciles & agréables. C'eſt par ce moyen qu'on travaille ſans ſe rebuter, c'eſt la maniere de travailler ſans altérer, ſoit la ſanté de l'ame, ſoit la ſanté du corps (*r*).

PARAGRAPHE II.

Du Repos.

Du repos du corps & ſa puiſſance à l'égard de l'eſprit.

IL y a deux ſortes de repos, l'un du corps & l'autre de l'eſprit.

Le repos du corps eſt très-néceſſaire pour lui donner le tems de réparer les pertes qu'il a pu faire (*s*). Sans lui l'intégrité des fonctions ne pourroit ſubſiſter, la ſanté ſeroit bientôt détruite, & l'ame ſeroit dans une langueur qui empêcheroit le libre exercice de ſes opérations. Un corps toujours agité reſſemble à cette liqueur qui eſt ſur le feu; elle ſe tarit, & ſes eſprits ſont diſſipés. Il faut donc accorder au corps quelques momens de tranquillité, afin qu'il devienne plus robuſte. Il eſt la demeure de l'ame qui ſe trouve mieux ou plus mal logée ſelon que les fondemens de cet édifice ſont plus ou moins ſtables.

Du repos de l'eſprit.

La ceſſation d'étude dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent eſt un vrai repos pour l'eſprit des gens de lettres, quoiqu'ils exercent leurs corps pendant cet intervalle : mais ce repos doit avoir un milieu comme toutes les autres choſes non naturelles. Par une tranquillité qui ſouvent dégénére en pareſſe, ou en indolence, l'eſprit ſe rouille & perd ſon éclat. Il a paru quelquefois que l'eſprit acquéroit des forces par le travail, & que plus il ſembloit s'épuiſer, plus il s'enrichiſſoit.

Il eſt un autre repos pour l'eſprit, c'eſt le calme des paſſions. Cette paix du cœur eſt auſſi rare, que l'homme qui ſait commander aux mouvemens déréglés de ſa nature. Celui qui eſt préoccupé par les inquiétudes de l'amour, par les ſoins de l'ambition, par les tourmens de la crainte, par les ſupplices de la jalouſie, eſt toujours dans un exercice violent (*t*) & devient peu propre à de certaines études profondes. Il ne parle que de ſa paſſion; il en a tout le langage; il lui eſt impoſſible de dire ou de faire autrement, tout ſon eſprit eſt dans ſon cœur. C'eſt dans la Morale & la Philoſophie que l'on puiſera les ſecours capables de rendre l'homme à lui-même, & de lui faire jouir de toute la liberté de ſon ame.

Le changement d'étude eſt quelquefois un délaſſement pour l'eſprit. Par le paſſage d'une application ſérieuſe à une occupation plus agréa-

(*r*) *Studentes inordinatè intrò ſentiunt ſatietatem compoſitam ex vertigine & anxietate cum ſuſpiriis & manu os ſtomachi demonſtrant. Indè verò dolores capitis accuſant. Quod ſi demùm perſeverando inſtent, percipiunt circa os ſtomachi lipopſychin quamdam ac dein imaginationem ſibi inverti, ideòque niſi promptè à ſtudendo deſiſtant totâ vitâ amentiam per intervalla recurrentem ſervant.* Helmont. *Jus Duumviratus.*

(*s*) *Quod caret alternâ requie durabile non eſt,*
Hæc reparat vires feſſaque membra levat.
Ovidius *in Epiſt. Heroid. epiſt.* 4. *verſ.* 88.

(*t*) *Cura ac meditatio hominibus pro animi exercitatione eſt.* Hipocrat. *de morbis vulg. lib.* 6. *ſect* 5. *aphor.* 10.

ble, l'attention est moins soutenue, & l'ame n'a besoin, pour ainsi dire, que de la moitié de ses forces pour supporter ce travail. C'est ainsi que ceux qui s'adonnent à l'étude des Loix, des Mathématiques, de la Médecine, de la Théologie, se délassent par la lecture d'une Comédie, de Poësies amusantes, de l'Histoire, des Ouvrages Polémiques, &c.

Quelquefois on entend par repos cette tranquillité, ce silence, cette paix que cherchent les gens de lettres lorsqu'ils veulent étudier & méditer. Peu de personnes sont en état de soutenir leur attention au milieu du tumulte & du bruit. Il faut pour cela avoir une grande habitude de réfléchir, & que l'ame soit fortement occupée de l'objet sur lequel elle médite. Le parti le plus sage lorsqu'on veut être avec soi-même, & faire l'examen de ses pensées, c'est de se retirer pour quelque tems dans la solitude afin d'éviter les distractions. *Descartes* dit lui-même qu'il a fait un grand nombre de ses méditations dans le lit. Là privé de la lumiere & à l'abri des impressions de tous les corps environnans, on est dans cet état de recueillement où l'ame porte une singuliere attention à toutes les nuances de ses pensées. Nous adoptons bien cette méthode de *Descartes* & nous réservons pour le moment que nous sommes dans le lit les sujets abstraits sur lesquels nous avons à méditer parce que la moindre distraction fait perdre la filiation des idées, & écarte absolument de l'objet qu'on veut approfondir. Nous parlerons plus amplement de ce repos lorsque dans la suite nous parlerons des sens comme causes de nos distractions. *Livre* 3. *Chap.* 1. *Art.* 3.

Claude de L'Etoile, un des premiers Membres de l'Académie Françoise, qui a fait quelques bonnes Comédies, faisoit fermer les fenêtres de sa Chambre & apporter des lumieres, afin d'être moins distrait, lorsqu'il vouloit travailler de jour (*u*). On dit la même chose du grand *Corneille*.

ARTICLE III.

DES RÉCRÉMENS ET DES EXCRÉMENS.

LES Médecins entendent par le terme de *récrémens*, des humeurs qui séparées dans les couloirs particuliers, & qui après avoir servi aux différens usages ausquels elles sont destinées par la nature, rentrent encore dans la masse du sang. Telles sont la bile, la liqueur pancréatique, les sucs digestifs, la semence & plusieurs autres humeurs. Définition des récrémens & des excrémens.

Les *excrémens* au contraire sont toutes les matieres qui ne pouvant servir ni à la nourriture ni à l'accroissement du corps humain, en sont chassées par des voies particulieres. Telles sont les matieres fécales, les urines, les sueurs ou la matiere de la transpiration, l'humeur muceuse des narines & plusieurs autres résidus des sécrétions.

(*u*) Voyez la Biblioth. franç. de l'Abbé *Goujet* tom. 16. pag. 153.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la bile.

La bile sert dans le corps humain à un si grand nombre & à de si essentiels usages, qu'elle ne peut être interceptée par quelque cause que ce soit, sans produire une foule de maux rebelles & funestes. La digestion est dérangée, la chilification se fait mal, le sang séjourne dans la veine porte, les veines hémorroïdales se gonflent, le foie ressent une douleur sourde, le bas-ventre en un mot est le théâtre de mille affections, qui, par leurs variétés & leurs inconstances, trompent quelquefois la sagacité des *Esculapes*. De l'assemblage de tant de maux naît la mélancolie, qui est un délire fixe & permanent sur le même sujet. Si cette maladie dure longtems, elle dégénére enfin en manie, ou en une espece de folie dans laquelle le malade rit, pleure, chante, soupire sans aucun sujet, a des idées singulieres, merveilleuses, extravagantes, compte avoir des révélations & prétend être inspiré par la Divinité même.

Tout ceci tend à faire voir combien le seul empêchement de la sécrétion ou de l'écoulement de la bile est capable de pervertir l'ordre & la nature des fonctions animales qui ne peuvent être rétablies dans leur intégrité qu'en donnant au foie plus d'action, ou en diminuant son ressort, qu'en procurant plus de fluidité à la bile, ou en adoucissant son acrimonie. Mais c'est au Médecin à connoître toutes ces différences & à appliquer les remedes suivant les cas, les circonstances & la cause du mal.

Si la bile retenue procure tant de maux, elle n'en excite pas moins lorsqu'elle coule trop abondamment. Alors elle cause des diarrhées, le flux hépatique, l'obstruction des visceres, le dégoût, la perte de l'appétit, des fievres lentes, l'ammaigrissement de tout le corps, l'abattement & une langueur universelle. Tandis que le corps perd insensiblement ses forces, l'ame perd aussi peu à peu sa vigueur. Non susceptibles d'application dans ces momens, les idées passent sans laisser aucunes traces, & rarement fait-on l'effort de les retenir & de les comparer ensemble.

Un seul remede seroit incapable de guérir ce mal qui peut être produit par mille causes différentes & quelquefois opposées entr'elles. Ici il faut prescrire les purgatifs, là les astringens, ici il faut ordonner les relâchans, là les remedes toniques; tantôt on met en usage les vomitifs, tantôt les cordiaux. On doit donc dans ces circonstances s'en rapporter absolument à la prudence & à la sagacité de ceux qui par état sont obligés de connoître par les simptômes, par l'examen particulier, par le récit des malades, le foyer & les causes du mal, & par conséquent la nature du remede qu'il faut appliquer.

On peut conclure de tout ce que nous venons d'avancer, que c'est déja un grand avantage pour l'esprit lorsque la bile se trouve d'une bonne qualité & qu'elle est séparée du sang en suffisante quantité : ce qui ne peut arriver qu'en ne supposant aucun vice soit au foie, soit à la vésicule du fiel.

Ce sera aussi le même avantage pour l'esprit si le pancréas fait exactement sa fonction : car il ne peut cesser de fournir cette limphe douce, insipide & semblable à la salive qu'il doit séparer, sans laisser trop d'empire à la bile sur le chile, sans rendre incomplet l'amalgame chileux, ou sans lui ôter la fluidité qu'il doit avoir pour pénétrer dans les vaisseaux lactés. Il en résulte de nouveaux inconvéniens si cette limphe est d'une mauvaise qualité ou en trop grande quantité. Dans ces cas les corps souffrent des altérations sensibles qui dérangent l'ame de cet état dans lequel elle pouvoit exercer ses fonctions plus librement.

De l'humeur pancréatique.

Les sucs digestifs tels que la salive, la liqueur gastrique & l'humeur muceuse qui se sépare dans les glandes des intestins, doivent avoir des qualités essentielles & propres à remplir les usages ausquels les a destinés la nature, & être mêlés avec une certaine proportion dans la masse des alimens que nous prenons pour réparer les pertes qu'a souffert notre machine. Sans cela la digestion se fait avec peine ; quelquefois même elle ne se fait point du tout, & il passe dans la masse du sang les parties d'un chile aigri, grossier, mal travaillé, qui excitera par-tout des troubles, & occasionnera des fiévres, des inflammations, la gangrene, la mort même. Parmi tant de ravages l'ame peut-elle être tranquille ? Non sans doute. Dès le commencement de cette guerre intestine le cerveau est affecté ; la douleur de tête, la migraine, l'insomnie, l'ennui, la mauvaise humeur, sont presque toujours des simptômes qui annoncent certainement que l'estomac fait difficilement sa fonction. Tarde-t-on à tarir la source de tant de maux ? on accumule mauvaises digestions sur mauvaises digestions, & les fondemens de l'ame qui n'étoient qu'ébranlés, sont prêts à être détruits : car surviennent les vertiges, l'apoplexie, l'épilepsie, la léthargie & plusieurs autres maladies, dont les attaques empêchent sûrement l'action de l'ame, qui rarement reprend ses mêmes droits après leur guérison. C'est un vaincu qui cede presque toujours de son terrein à son vainqueur.

Des sucs digestifs.

Les gens de Lettres sur-tout doivent avoir une singuliere attention sur la maniere dont se fait leur digestion. Ils ont presque tous l'estomac d'un sentiment exquis & d'une nature assez foible, suivant le témoignage de *Celse* (*x*). *Aristote*, un des plus beaux génies de l'antiquité, avoit cette partie si délicate, qu'il étoit obligé de tems en tems de la fortifier par l'application d'une huile aromatique. Un Médecin assez bon juge dans cette partie, a soutenu qu'on pouvoit estimer la capacité des esprits par la délicatesse de l'estomac, d'autant plus qu'il se rencontre peu d'hommes d'esprit qui n'aient l'estomac délicat (*y*).

La matiere séminale retenue avec trop de réserve, ou prodiguée avec trop d'intempérance, est également capable de nuire au corps & à l'esprit. Il n'y a que celle qui est épanchée sans prodigalité, ou réservée

De la semence.

(*x*) *Imbecilli stomacho, omnes penè cupidi litterarum sunt* Cornel. Celsus. *lib.* 1. *cap.* 2. Voyez la note (*r*) ci-dessus.

(*y*) Examen de l'examen des esprits par Jourdain Guibeler, chap. 10. pag. 203.

Liv. 1. part. 2. ch. 2. art. 4.

ſans trop d'économie qui puiſſe procurer de ſalutaires effets. C'eſt ce dont on peut être déja convaincu par ce que nous avons dit ſur la continence.

En effet dans les perſonnes trop chaſtes, l'orgaſme des parties naturelles ſe communique à toute la famille des nerfs. Le cœur ſe contracte avec violence, le ſang bout dans les veines, il fait des ruptures dans les vaiſſeaux pulmonaires. De-là les crachemens de ſang & la phthiſie ; de-là ces palpitations du cœur, ces rêves terribles, l'incube ou le cochemar & pluſieurs maladies longues & quelquefois funeſtes par le défaut du ſecours eſſentiel (ζ). Que ſera-ce ſi le ſujet eſt jeune, robuſte, d'une complexion bouillante, uſe d'alimens ſucculens, mene une vie ſédentaire, & vit au milieu de ſujets voluptueux qui le portent ſans ceſſe à la tentation. L'imagination déja émue par le prurit des parties naturelles, s'enflamme & augmente encore l'orgaſme de ces parties, deſorte qu'il ſe fait un cercle d'action & de réaction entre ces parties & l'imagination ; deſorte que le malheureux auquel le tempérament livre tant de combats eſt toujours au milieu des ennemis craignant ſa défaite, ou ſans l'eſperer. Il devient comme ſtupide, & ne penſe qu'à un ſeul objet, ou bien s'il a aſſez de courage pour ſe conſoler par l'eſpoir du ſoulagement & des plaiſirs, il rit ſans en avoir un ſujet apparent, de maniere qu'on le prendroit pour un extravagant. De-là ces pleurs involontaires, & cette gaieté folle ou déplacée ; de-là cette mélancolie profonde & cette eſpece de ſtupidité ; de-là cette brutalité, cette miſantropie, cette dureté dans le caractere, cette impoliteſſe de ceux qui n'ont jamais fait d'offrandes à Venus, ou négligé par orgueil ſes ſacrifices : tandis que ceux qui ne s'effraient pas du commerce avec les femmes, & qui leur payent avec modération le tribut néceſſaire & ordonné par la premiere de toutes les loix, ſont gais, civils, pleins d'indulgence & d'humanité (&).

Conſiderez maintenant cette jeune fille parvenue à l'âge de puberté, ou pour mieux dire de nubilité. Si par des loix trop ſéveres elle refuſe d'obéir à la voix de la nature, l'*uterus* entre dans une eſpece de fureur & l'accable de mille ſimptômes auſſi ſinguliers qu'effrayans. Quel ſpaſme

(ζ) *Michel Verin*, natif de Florence, mourut l'an 1634, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune Poëte ne voulut pas ſuivre le conſeil des Médecins qui lui ordonnoient de ſe marier s'il vouloit recouvrer ſa ſanté, ſacrifiant ainſi ſa vie à l'amour qu'il avoit pour la chaſteté. Ce Poëte s'eſt rendu célébre par ſes Diſtiques moraux dans leſquels il a ſçu renfermer les plus belles ſentences des Philoſophes Grecs & Latins, & particulierement celles de *Salomon*. La verſification de ſes diſtiques eſt facile, & le ſtile eſt net & élégant. *Ange Politien*, Florentin, a fait cet Epitaphe ſur ce jeune homme.

Sola Venus lento poterat ſuccurrere morbo,
Ne ſe pollueret maluit ille mori.

(&) *Si attendamus ingenia eorum qui venere vel juſtâ nunquam uſi ſunt, facilè intelligemus quid poſſit & moderata Venus ad leniendam indolem, & neglecta prorſus ad efferandam exacerbandamque mentem. Quicumque enim, abſit ut dicam effuſæ veneri indulſerunt, ſed honeſtæ & caſtæ litaverunt, ii ſolent eſſe naturâ & ad miſericordiam procliviori, & ad comitatem urbaniori, & ad modeſtiam compoſitiori ; dum verò quidam licitas voluptates quaſi ſceleratas aut refugere, aut refugiſſe volunt videri, ii ſectantur aſperitatem gravem & inconcinnam, quæ ſe commendat rugoſâ fronte, mente implacabili, ſermone horrido, geſtuque toto effero. Adeò valet caſta Venus ad vitia vitanda, ad virtutes ipſas colendas! ipſa enim virtus blando, non aſpero, leni non triſti, modeſto non ſuperbo, dulci non amaro nos jugo addicere amat. Theſis propugn. in Scholis Med. Par. 12. Febr.* 1722. Ergò ex negato veneris uſu, morbi. *coroll.* 3.

dans

dans les nerfs! quel desordre dans les fonctions & souvent dans la raison. Vous la verrez trembler, suer, pâlir, rougir, pleurer, rire, dans un très-court espace de tems. Bientôt vous la verrez bailler, tomber dans un ennui mortel, avoir des sincopes, des mouvemens convulsifs, des vapeurs de toutes les especes. A une fievre lente succederont les pâles couleurs, la suppression du tribut lunaire, & la mort même qui est le terme de tous ces maux (*a*). L'ame alors sera soumise à tous les troubles de l'économie animale, ce qu'il est facile de connoître par la mauvaise humeur, par les bisarreries & les caprices de la volonté, par l'attachement opiniâtre à des objets dont on rougiroit si l'on pouvoit faire usage de sa raison. Le mariage dissipe tant de simptômes parce qu'on se soumet au commandement de croître & de multiplier, parce qu'on s'instale dans l'honorable emploi d'être mere (*b*).

Au contraire si la liqueur séminale peu ménagée se trouve continuellement épuisée, le sang s'appauvrit, le corps devient foible & tombe dans le marasme, la vûe s'éteint, les membranes du cerveau deviennent douloureuses, l'ame peu active est incapable de penser & de raisonner, & n'est plus susceptible de ces mouvemens des passions qui lui font sentir sa force & son existence (*c*).

Maintenant jettez les yeux sur cet homme qui n'est ni trop avare ni trop prodigue de cette liqueur vivifique qui s'échappe avec tant de vîtesse. Il jouit de toute la vigueur de sa nature; son corps est ferme & robuste, son ame est hardie & prompte dans ses opérations. Il est susceptible de tous les desirs. L'amour, la gloire, l'ambition remuent diversement son cœur & lui causent mille émotions plus vives & plus agréables les unes que les autres. Enjoué, badin, éloquent, il développe le caractere de son affection, en exprime le génie & parle le langage qui lui est propre.

PARAGRAPHE II.

DES EXCRÉMENS.

LE ventre peut être trop resserré ou trop lâche soit par un vice qui soit propre aux solides, soit par le défaut des fluides qui y abondent continuellement, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de la bile & des sucs digestifs. Dans chacun de ces états les matieres rejettées par les selles sont de différente nature, de différente couleur, de différente consistance, de différente odeur, &c. souvent l'on peut juger par elles de l'état des visceres du bas ventre, & même de ceux qui se trouvent logés dans les autres cavités du corps humain. Nous renvoyons tous ces détails aux Traités Pathologiques. Des matieres fécales.

(*a*) *Vid. Thesim propugn.* 14. *Novembr.* 1726. Ergò innuptis mulieribus summa vitæ brevior.

(*b*) *Sic autem se res habent mulierum, si quidem cum viris rem habeant, magis sanæ sunt; sin contrà, minùs benè habent.* Hippocrates, *lib. de geniturâ.*

(*c*) Voyez le Livre de l'*Onanisme*, ou Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation, par M. *Tissot*, Docteur en Méd. in-12. troisieme édit. Lauzanne 1764.

Lorsque le ventre n'est pas libre, il arrive à-peu-près les mêmes simptômes que ceux que l'on apperçoit dans les hypocondriaques. Ces personnes se plaignent de vents, de borborigmes, de coliques, de chaleur d'entrailles, de fumées qui montent à leur cerveau, de douleur de tête, d'hémorrhoïdes & de plusieurs autres maux qui asservissent les ames dans la guerre qu'ils livrent aux corps

Un ventre habituellement trop libre produit encore des effets plus dangereux que la constipation qui est souvent la marque d'un tempérament fort & vigoureux. Tantôt cette diarrhée habituelle est produite par un vice particulier de la limphe, de la mucosité de l'œsophage & de l'estomac, de l'humeur pancréatique & de toutes les autres liqueurs préparées pour le grand œuvre de la chilification. Tantôt elle est causée par un vice particulier du foie, de la rate, du mésentére, de l'estomac, des intestins mêmes. Si elle dure trop long-tems, ou si elle augmente, elle affoiblit les entrailles, les enflamme, les excorie, les épuise. De-là naissent la maigreur, la foiblesse, l'atrophie, les disenteries, l'épaississement des humeurs, le relâchement des fibres, la leucophlegmatie, l'hydropisie, le dépérissement total de la machine. Un seul de ces maux est capable d'accabler l'ame & de la forcer à ne penser qu'à sa douleur, ou à son existence ennuyeuse & chagrinante : que sera-ce lorsque plusieurs de ces ennemis réunis ensemble viendront la percer de leurs traits, & la rendront insensible aux sentimens qui étoient autrefois pour elle les plus flatteurs & les plus consolans.

De l'urine. L'urine est une certaine quantité de sérosité séparée de la masse du sang par les reins. Elle est de la nature des matieres savoneuses & contient un sel très-volatile, une huile très-subtile & une terre très-fine. Ce sel est presque alcalin, cette huile est très-âcre, cette terre peut s'unir & former des concrétions pierreuses. De-là vient la nécessité de cette excrétion qui produit des maux cruels si elle est arrêtée. Il ne faut que jetter un coup d'œil sur les peintures effrayantes & véritables que nous ont fait d'habiles Médecins, de la *dysurie*, de la *strangurie* & de *l'ischurie.* Mais sans parler ici de ces sortes de suppressions d'urine, elle est encore en état de procurer mille infirmités lorsqu'elle n'est point séparée en suffisante quantité. Elle communique au sang une acrimonie qui piquote les nerfs & les irrite. De-là ces inquiétudes, ces sentimens tristes, ces engourdissemens dans l'exécution des fonctions animales, ces anxietés, ces insomnies, ces vertiges, & toutes ces chaînes qui empêchent l'ame dans ses actions. Sans parler non plus ici du *diabetes* & de l'incontinence de l'urine, si cette liqueur coule trop abondamment elle desseche le sang & l'appauvrit, elle occasionne la maigreur, l'*atrophie* & une soif extrême, elle prive les nerfs de ce suc qui leur est nécessaire pour sentir vivement les impressions & pour fournir à l'ame une suite d'idées sur la même matiere.

De la transpiration. Ce que nous avons dit sur les climats a du faire concevoir les effets qui résultoient pour l'esprit, d'une transpiration abondante, médiocre,

ou très-petite. Ces effets sont susceptibles de démonstrations, & *Sanctorius* la balance à la main, pese la quantité surabondante, moindre, ou juste de la transpiration qui dispose les ames à la joie ou à la tristesse, à la colere ou à la tranquillité, à l'amour ou à l'indifférence (*d*). C'est dans la proportion suffisante de la transpiration que se trouve la source du plaisir d'un exercice modéré, l'attrait secret d'un travail mesuré à nos forces, le charme qu'on goûte dans les promenades, dans un air serain, dans la danse & la chasse, dans les jeux qui exigent un certain mouvement de nos corps. Cette excrétion salutaire est-elle supprimée ? il n'y a pas de maux qu'elle ne soit en état de produire, de même qu'il n'y a pas de maladies qu'elle ne puisse guérir lorsque la nature, maitresse de ses droits, accélére cette excrétion d'autant plus qu'elle avoit été retardée, l'augmente d'autant plus qu'elle avoit été diminuée, & fait paroître sous la forme des sueurs cette vapeur qui devoit être insensible.

De l'humeur muceuse des narines.

L'humeur muceuse des narines retenue dans ses canaux excrétoires gêne la circulation dans la membrane pituitaire & dans les parties voisines, occasionne des pesanteurs de tête très-incommodes, des migraines, des *céphalalgies*, & dispose insensiblement à la tristesse & à la mauvaise humeur. Lorsqu'elle coule trop abondamment comme dans les *catharres*, elle devient âcre, salée, limpide, elle excite de fréquens éternumens accompagnés de tintemens d'oreilles, & de violens maux de tête qui appliquent l'ame à sa douleur & l'intéressent fort peu sur tout ce qui pourroit être l'objet de ses considérations.

Des regles & des hémorrhoïdes.

Ce seroit ici le lieu de parler de la suppression du tribut lunaire dans les femmes, & du flux périodique des hémorrhoïdes dans les hommes : mais l'expérience journaliere fait tellement voir la puissance de ces excrétions interceptées sur l'esprit, que ce seroit vouloir prouver qu'il fait jour en plein midi. Dans le premier cas les vapeurs, dans le second cas la mélancolie sont des simptômes tellement attachés à ces sortes de suppressions, qu'ils frappent les yeux les plus inattentifs & leur font soupçonner la cause de ces désordres. Si ces especes d'évacuations sont trop abondantes, les esprits en reçoivent également une atteinte remarquable : puisque les corps ne peuvent perdre une quantité notable de sang qui est le trésor de la vie, sans quelque altération sensible, & que les ames se plient sur les modifications que reçoivent les corps.

(*d*) *Ars* Sanctorii, *de Staticâ medicinâ.* Vide *Sectionem sextam & septimam.*



ARTICLE IV.

Du Sommeil et de la Veille.

On peut comparer en général le ſommeil au repos, & la veille à l'exercice. Si ce n'eſt que le ſommeil répare les forces avec beaucoup plus d'efficacité que le repos, & affecte davantage le cerveau; & que la veille cauſe dans tout le genre nerveux un érétiſme plus conſidérable que celui qu'auroit produit l'exercice.

Paragraphe premier.

Du Sommeil.

Pouvoir du ſommeil ſur les fonctions vitales & animales.

Le ſommeil eſt une mort qui nous redonne la vie. S'il eſt renfermé dans de juſtes bornes, les actions vitales reçoivent une nouvelle énergie, les organes des ſens ſont tendus de la maniere la plus efficace pour recevoir les impreſſions & en ſentir les plus légeres différences; il s'eſt ſéparé une nouvelle quantité de ſuc nerveux pour ſurvenir à tous les beſoins dans l'occaſion. Si au contraire il paſſe les limites que lui preſcrivent l'âge, le ſexe, les tempéramens, la ſaiſon, le tems, la nature des travaux, tant s'en faut que ſes effets ſoient ſalutaires, ils ſont préjudiciables, alors la chaleur naturelle diminue ſenſiblement, le ſang devient plus ſereux & eſt chargé d'un grand nombre de parties qui devroient être enlevées par les ſécrétions, tous les mouvemens ſe font avec moins de facilité & de ſoupleſſe, les organes des ſens ſont engourdis, & l'ame affoiblie par la pareſſe, languit dans une oiſiveté dont elle eſt incapable de ſe retirer par elle-même. Auſſi *Platon* diſoit-il, qu'un trop long ſommeil nuiſoit autant à l'ame qu'au corps. Perſuadé de cette vérité, il ſe levoit dès le grand matin & ne dormoit que le tems qu'il falloit pour éviter les maux qu'entraîne avec elle une trop longue veille. *Pline* le naturaliſte, cet homme dont la multitude des connoiſſances étonne les plus curieux, dormoit peu & paſſoit ſouvent les nuits à étudier (*e*).

De la durée du ſommeil.

Reglez donc la durée de votre ſommeil ſur votre âge, votre tempérament & les autres états de vos corps, ou du ciel qui vous environne. Reglez-la ſur-tout ſur le genre & l'eſpece de vos travaux: car plus on fatigue, plus on a beſoin de repos. C'eſt ſur cette maxime que nous accorderons aux gens de Lettres un ſommeil plus long qu'aux perſonnes qui exercent davantage leurs corps que leurs eſprits: mais il ne faut pas qu'il ſoit trop étendu. Le ſommeil d'*Epimenides* qui dura cinquante ans au rapport de Plutarque & de cinquante-ſept au rapport de Diogene

(*e*) *Erat acre ingenium, incredibile ſtudium, ſumma vigilantia .... Erat ſanè ſomni parciſſimi, non nunquam inter ipſa ſtudia inſtantis & deſerentis.* in illius vitâ à C. *Plinio cæcilio* ejus nepote ſcriptâ.

Laërce, est un vrai songe (*f*). Ce n'est pas en dormant, comme on veut le faire accroire, qu'il s'instruisit des mysteres de la Philosophie, c'est en voyageant chez des peuples instruits & qui avoient déja jetté les fondemens de la Morale. L'absence de ce Philosophe pouvoit être à l'égard de ses concitoyens comme son sommeil.

PARAGRAPHE II.

De la Veille.

La veille est cet état dans lequel les organes des sens tant internes qu'externes sont facilement affectés par les objets, & dans lequel les mouvemens volontaires s'exécutent avec liberté. Cet état requiert une suffisante quantité de suc nerveux & une certaine tension dans les fibres. La quantité de suc nerveux & la tension des fibres diminuent-elles ? les muscles s'affaissent peu-à-peu, les organes des sens languissent insensiblement, on s'endort. Un sommeil doux & paisible ramene tout au premier état, & l'ame, pour ainsi dire, réveillée de son assoupissement, agit, pense & se ressouvient selon son bon plaisir.

Nature de la veille.

Si les veilles sont trop prolongées, elles ruinent la santé. Les fibres se tendent de plus en plus, & deviennent de plus en plus irritables. C'est pour cette raison que moins on dort, moins on veut dormir. C'est par cette raison aussi que les veilles aiguisent nos esprits, les rendent moins lourds & nous rendent plus propres à concevoir les choses. C'est une observation que nous ferons dans la suite de cet Ouvrage, que souvent ce qui altére sensiblement la santé, dispose aussi à avoir les sensations & l'imagination beaucoup plus vives. Ici les veilles prolongées occasionnent les mêmes accidens qu'un exercice forcé. Toutes les fibres sont tendues au-delà de leur ton, le sang s'alcalise ; état prochain de la fievre & de l'inflammation. Ainsi quoique les veilles disposent efficacement à avoir de l'esprit, nous croyons que c'est un moyen à ménager avec beaucoup de circonspection, puisque la santé y est si fort intéressée. Il est vrai que quelquefois en le négligeant on en pense moins subtilement ; mais on a l'avantage de penser plus longtems & de jouir d'une meilleure santé ; ce qui équivaut aux avantages d'une brillante réputation, ou d'une grande fortune.

Pouvoir de la veille sur les fonctions animales.

Voyez le liv. 3. part. 1. chap. 5. art. 1. parag. 3.

(*f*) Voyez Plutarque, si le vieillard doit encore se mêler des affaires publiques. Et Diogenes Laërce *in vitâ Epimenidis*.



ARTICLE V.

COMBINAISON DES CHOSES NON NATURELLES.

Combinaison des choses non naturelles.

LES choses non naturelles peuvent tellement être combinées entre elles, qu'elles concourent toutes :

1°. A produire le même effet. C'est ainsi qu'un régime de vivre rafraîchissant, un trop long repos, ou un sommeil trop long, des passions peu vives occasionnent l'épaississement du sang & un relâchement considérable dans les vaisseaux. Il en est de même d'un régime échauffant joint à un travail pénible, à des veilles prolongées & à des mouvemens de l'ame trop impétueux. Il s'ensuit nécessairement une certaine âcreté dans les humeurs & un érétisme considérable dans les fibres de toute l'habitude du corps.

2°. Si toutes les choses non naturelles sont arrangées entre elles ainsi que nous venons de le dire, il en résultera plus vîte tel effet que si elles étoient combinées en moindre nombre.

3°. Si le mélange est égal de sorte qu'il y ait une exacte compensation de part & d'autre, le corps conserve son même tempérament & il ne lui arrive aucun changement. Tandis que si toutes choses ne sont pas dans la même proportion, la constitution du corps panche du côté que se trouve l'excès.

4°. Parmi les choses non naturelles une seule suffit pour produire certains effets, quoique toutes les autres soient rangées sous les loix les plus austéres que prescrit l'hygiene. C'est une conséquence nécessaire du troisieme principe. Ces effets sont ceux que nous avons détaillé en examinant séparément chaque chose qui entroit dans le régime de vivre.

5°. Une cause contraire peut détruire des effets produits avant par une des choses non naturelles. C'est ainsi que des alimens humectans, une boisson délayante, un exercice moderé détruisent la sécheresse qu'avoient occasionné des alimens trop âcres, des boissons spiritueuses, un exercice trop laborieux.

6°. La chose peut aller encore plus loin : par l'usage continuel & immodéré qu'on fait des choses qui entretiennent la vie & la santé, on peut tomber dans le vice opposé. En insistant trop sur les causes qui remédient à la sécheresse, on procure trop de relâchement aux vaisseaux & on rend les humeurs trop aqueuses. C'est pourquoi si l'on n'y prend garde, en combattant avec trop de vigueur & pendant trop de tems un tempérament chaud, bien loin d'obtenir cette constitution tempérée qui étoit l'objet de tous les souhaits, on acquiert un tempérament froid & humide.

On sent assez que ces différentes altérations des corps apportent des changemens notables dans les esprits & dans les caractéres. Il seroit trop long de les détailler ici, les conséquences en sont trop évidentes après

les principes que nous avons établis. Qu'il nous suffise de répéter ici que le pouvoir du régime de vivre sur les esprits est une de ces vérités frappantes qui doivent être mises hors de doute. C'est ce que nous avons tâché d'établir dans ce chapitre. On ne peut pas non plus raisonnablement douter que les choses non naturelles ne soient autant de causes Physiques qui agissant directement sur les organes des sens, agissent indirectement sur les facultés de l'ame, & qu'en les employant bien ou mal, on donne plus ou moins d'étendue à son génie. Voici donc l'abrégé de notre doctrine sur cet article.

COROLLAIRE I.

Que la tempérance est toujours la voie la plus sûre soit pour la santé du corps, soit pour l'intégrité des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Que parmi les alimens ceux qui fournissent un suc moins grossier & qui ont quelques parties spiritueuses, légerement salines & sulphureuses, mobiles & volatiles, sont ceux qui nous mettent en état d'exercer les fonctions animales avec plus de facilité & de liberté.

COROLLAIRE III.

Que parmi les boissons l'eau simple maintient l'esprit dans son assiette ordinaire, & est peu capable de lui procurer aucun éclat : le vin pris modérément lui donne plus de force, la bierre & le cidre lui fournissent un feu qui n'est que passager. On doit encore regarder le chocolat, les décoctions de caffé, les infusions théiformes comme autant de boissons qui facilitent l'exercice des opérations animales.

COROLLAIRE IV.

Que l'exercice & le repos justement ménagés donnent beaucoup d'avantages à l'esprit.

COROLLAIRE V.

Qu'il faut apporter une singuliere attention sur la maniere dont se font les sécrétions & les excrétions de nos corps : car c'est de-là que dépend la plus grande partie de nos passions & la vigueur ou la foiblesse de nos esprits.

COROLLAIRE VI.

Que l'on peut esperer autant de secours du sommeil & de la veille, que l'on a droit d'en attendre du repos & de l'exercice.

COROLLAIRE VII.

Enfin que le régime de vivre est un moyen incontestable soit pour corriger les défauts de l'entendement & de la volonté, soit pour avoir un génie heureux, facile & propre aux sciences ausquelles on veut s'appliquer.

CHAPITRE VIII.

DU POUVOIR DE L'AGE SUR L'ESPRIT.

LES changemens que l'âge apporte à nos esprits, seroient-ils en proportion avec ceux qui arrivent à nos corps par la suite des tems ? Il y a tout lieu de le croire. L'un & l'autre ont leur enfance, leur adolescence, leur maturité & leur vieillesse (*a*). Il n'y a aucun âge qui ne produise des révolutions dans l'esprit de l'homme : les idées de l'enfance se perdent dans celles de la jeunesse; les unes & les autres prennent un autre tour dans l'âge viril jusqu'à ce que la vieillesse nous ramene enfin dans notre premier état (*b*).

De l'enfance & de la jeunesse.

Dans le premier âge nos corps foibles & délicats ne décelent qu'une nature totalement occupée de sa conservation & de son accroissement. L'ame peu agitée de passions, attend, pour ainsi dire, pour se manifester, que les instrumens qu'elle doit mettre en œuvre, aient acquis un certain point de perfection. Le raisonnement ne paroît que par éclairs;

(*a*) Voyez les belles descriptions qu'en ont donné *Lucrece*, Livre 3. *de rerum naturâ.*

Prætereà gigni pariter cum corpore & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem, &c.

Horace, dans son Art Poëtique *vers* 156.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores, &c.

Boileau, Art Poëtique, *chant* 3. vers la fin.

» Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs;
» Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs &c.

Le Lecteur aura un singulier plaisir à comparer ces tableaux faits par trois grands Maîtres sur le même sujet.

(*b*) En parlant de la différente façon de penser dans chaque âge, voici ce que dit *Bayle* de lui-même dans sa continuation des pensées diverses, *tom.* 1. *pag.* 179. §. 39.

» Il y a des doctrines qui me paroissent aujourd'hui très-incertaines, dont je ne croyois pas autrefois que l'on put douter sans extravagance, & je trouve beaucoup de probabilité pour le moins dans des opinions qui me sembloient si absurdes il y a quelques années, que je ne comprenois pas qu'on osât les soutenir. Vingt ans d'étude peuvent produire de grands changemens dans une tête, & font bien voir du pays. Je sai bien que certains Docteurs . . . ne démordent jamais de leurs premiers sentimens, ils jettent l'ancre pour toute leur vie partout où l'engagement de la naissance, le hazard, ou l'intérêt les ont conduit (*). Et comme la passion est la principale source de la lumiere qu'ils suivent, ils s'enracinent de plus en plus dans leurs préjugés, desorte qu'ils y tiennent plus fermement sous les cheveux gris, qu'à la fleur de leur âge. Je laisse à dire qu'un faux point d'honneur est cause que bien des gens ne voudroient pas renoncer dans leur vieillesse à des sentimens qui leur ont fait acquérir un nom & une longue réputation. Ils craindroient qu'on n'attribuat leur changement à quelque foiblesse d'esprit & que l'on ne s'écriat;

N'ont-ils donc tant vécu que pour cette infamie.

» Ils auroient honte de reconnoître le besoin qu'ils auroient eû de vieillir pour discerner une vérité.

(*) *Ad quamcumque disciplinam quasi tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhærescunt.* Cicero *Academicar. Quæstionum lib.* 4. *fol.* 202.

ce

ce n'eſt pas jugement, c'eſt plutôt imprudence; & ſi la mémoire ſe préſente, ce n'eſt que pour faire voir ſa légereté & ſon infidélité. Bientôt le ſpectacle change : ce calme eſt ſuivi de la tempête la plus redoutable. Les paſſions ſe font ſentir avec toute leur vivacité & ne veulent recevoir aucun frein. Les deſirs troublent ſans ceſſe la paix de l'ame. A peine la raiſon ſe reconnoît-elle ; toujours flotante dans les doutes, ou préoccupée des objets, ſouvent elle embraſſe le plus mauvais parti. Preſque toujours terraſſée par l'imagination elle eſt obligée de céder l'empire, juſqu'à ce que les années aient diminué la fougue du ſang, ou pour mieux dire juſqu'à ce que les corps ne prennent plus d'accroiſſement & que la ſeve qui les nourrit ſoit moins active. Alors l'eſprit devenu plus tranquille, & enſeigné par l'expérience, ſe replie ſur lui-même, & à l'aide de la réflexion, il ne craint plus de s'écarter du vrai chemin ; il évite les écueils, & au travers de mille dangers il arrive au port qu'il cherchoit depuis longtems.

Cet état de l'ame pendant la jeuneſſe & l'âge de conſiſtance, auroit-il quelque analogie avec les états du corps pendant ces deux ſaiſons de la vie? La reſſemblance n'eſt que trop exacte. Le ſang bout dans les veines & n'eſt fruſtré d'aucun effet que doit produire ſon activité. Les ſolides jouiſſent du plus grand reſſort dont ils ſoient capables : Par-tout ils le déploient avec la derniere vigueur ; partout l'énergie des fibres répond à la force des fluides qui viennent ſe heurter contre elles. Les maladies aiguës dont les jeunes gens ſont attaqués, ſont une preuve de ce que nous avançons. Les hémorrhagies, la pleuréſie, les fievres ardentes & toutes les maladies inflammatoires, ſont le triſte partage de ce bel âge, & il eſt à remarquer que ces funeſtes affections font d'autant plus de progrès, & ſont par conſéquent d'autant plus à craindre, que les corps ſont plus robuſtes & annoncent une ſanté plus parfaite & une vie plus longue.

L'homme a-t-il atteint l'âge viril? il eſt comme à l'abri des orages. Le corps parvenu à ce point de perfection auquel tendoit la nature, ne fait plus entrevoir ces intempéries ſi marquées de chaleur & de froid, ces viciſſitudes de violence & de relâchement, d'apathie & de ſenſibilité extrême, de mouvemens trop lens & trop vifs. Tout eſt meſuré, tout tend à l'équilibre. La ſanté eſt rarement inſultée par les maladies; elle eſt à l'épreuve des choſes non naturelles qui tendent à la faire ſortir de ſes retranchemens. Cette exemption de guerres inteſtines eſt tout-à-fait déſirable & peut-être peu goûtée ; on la ſent mieux qu'on ne peut la décrire. C'eſt à elle que l'on doit l'attention que l'ame apporte à ſes conceptions, & la gloire de cet âge d'être le plus beau pour le raiſonnement. De l'âge viril.

Que pouvons-nous ajouter aux tableaux reſſemblans qu'on nous a préſenté de la vieilleſſe ; c'eſt la derniere phaſe de l'eſprit & du corps, qui ne tarderont pas à s'éclipſer. Un eſſain de maladies chroniques accablent le dernier terme de la vie. L'aſthme, les catares, les rhumatiſmes, la goûte, les flux de ventre, aſſiégent les vieillards. Toutes les fonctions s'exécutent De la vieilleſſe.

avec lenteur ; chaque partie refuse tour à tour son service, les sens s'affoiblissent, la mémoire devient infidéle, la volonté est opiniâtre, la timidité & l'avarice sont les passions dominantes, le mépris des plaisirs annonce des organes qui par leur foiblesse & leur peu de délicatesse sont peu sensibles aux attraits de la volupté. Si au milieu de ce désordre l'on entrevoit encore un jugement sain, peut-être ne le doit-on qu'à une nature qui veut périr en héroïne assise sur ses propres ruines.

Nous n'avons présenté jusqu'à présent qu'une esquisse générale des différences notables que l'âge donnoit à l'esprit ; cette esquisse ne sera pas moins frappante si on veut la faire de quelques sujets particuliers. Jettez un coup d'œil sur les Auteurs les plus connus. L'Odissée qui est le second des Poëmes d'*Homére*, a moins de force que l'Iliade. L'un est le fruit de sa jeunesse, ou du moins d'un âge encore vigoureux, l'autre n'a été composé que dans sa vieillesse. C'est le sentiment de *Longin*. La suite des Piéces de P. *Corneille* représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siecle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, & n'est plus semblable à lui-même que par intervalle (*c*).

Les premieres Comédies de *Moliere* ne sont pas de la force de celles qu'il donna après avoir essayé le goût du public & étudié davantage le cœur humain. Et si ce Coriphée des Poëtes comiques eut vécu au-delà de cinquante-trois ans, peut être aurions-nous eu dans le déclin de son âge des ouvrages inférieurs même à ses essais. Ne pourrions-nous pas dire qu'il en est du génie des grands hommes, comme du soleil : le matin quand il se leve, il est très-près de l'horison ; peu-à-peu il s'éleve jusqu'au Midi qui est le moment de sa plus grande hauteur ; ensuite il se rapproche de la terre, jusqu'à ce qu'enfin elle le cache à nos yeux.

Il est vrai que ces vicissitudes de l'entendement humain sont plus remarquables dans les personnes qui se sont adonnées aux ouvrages d'imagination, que dans celles qui se sont appliquées à un travail qui ne demande que de la réflexion. Cependant on les apperçoit encore dans ces ouvrages philosophiques enfantés par le seul raisonnement. Nous n'en citerons qu'un exemple. *Plotin* Philosophe Platonicien qui a fleuri au troisieme siecle, étoit un esprit fort au-dessus du commun des Philosophes, & dans lequel on remarquoit des idées d'une grande singularité. Il avoit honte d'être logé dans un corps, au rapport de *Porphyre* son disciple qui nous a donné sa vie & qui en parlant de ses ouvrages dit que les premiers & les derniers qu'il composa sont fort au-dessous des autres. On voit dans les premiers une force qui n'a pas encore toute sa crue, & dans les derniers une force qui n'a plus toute sa crue. C'est dans les écrits du moyen âge qu'on voit une force montée au plus haut degré. Voila donc trois ordres de livres. Il y en a vingt-un dans le premier,

(*c*) Vie de *Pierre Corneille*, par M. *De Fontenelle*. Elle est à la tête du Théâtre de *Corneille*.

vingt-quatre dans le second, & neuf dans le dernier. De ces neuf les cinq premiers étoient moins foibles que les quatre autres (*d*). Tant il est vrai généralement parlant que l'esprit passe par les mêmes vicissitudes que le corps. On connoît l'âge d'un Auteur aux traits de sa plume presqu'aussi facilement qu'aux traits de son visage (*e*).

Domitius Afer, célebre Orateur sous *Tibere*, perdit beaucoup de sa gloire en plaidant dans sa vieillesse ; & peu s'en fallut que celui qui avoit tenu le premier rang dans le barreau par son éloquence ne passât pour un radoteur (*f*).

Exception. Jeunesse prématurée, & vieillesse tardive.

Nous n'ignorons pas que dans chaque âge on a vû des phénomenes qui sembloient ne pas suivre l'ordre naturel ; mais cela ne dérange rien au sistême général. C'est ainsi que l'on a vû *Hermogène* de Tarse Professeur de Rhétorique à quinze ans (*g*), Auteur à dix-huit, & oublier à vingt-quatre tout ce qu'il savoit. C'est de lui qu'*Antiochus* le Sophiste disoit qu'il avoit été vieillard en sa jeunesse & enfant dans sa vieillesse. Quel prodige que le jeune *Sylvio Antoniano* (*h*), quel étonnement n'ont pas excités *Abo-Ali* fils de *Sina*, que nous appellons par corruption *Avicenne* (*i*), *Jean Pic de la Mirande* (*k*), *Théodore de Bèze* (*l*), *Jean-Baptiste Lalli* (*m*), *Hugues Grotius* (*n*), *Claude Saumaise* (*o*), *Blaise*

(*d*) *Porphyrius* in vitâ *Plotini*. Nous nous servons de la traduction Latine qu'en a donné *Marsile Ficin*.

(*e*) Baillet *au* 1. *tome des* Jugemens des Savans, *pag*. 381. *& suiv.* rapporte beaucoup de choses curieuses sur ceci.

(*f*) *Nisi quod ætas extrema multum eloquentiæ dempsit, dum fessâ mente retinet silentii impatientiam* Tacit. *lib*. 4. *cap*. 52.

Vidi ego longè omnium, quos mihi cognoscere contigit summum oratorem, Domitium Afrum, *valdè senem, quotidie aliquid ex eâ, quam meruerat, autoritate perdentem*, &c. Quintilianus *institut. lib*. 12. *cap*. 11. *init.*

(*g*) Traité historique des enfans devenus célebres par leurs études, ou par leurs écrits, par *Adrien Baillet*. Paris. 1688. vol. *in*-12. pag. 389. A sa mort on trouva qu'il avoit le cœur velu & d'une grandeur prodigieuse.

(*h*) A l'âge de dix ans il faisoit des vers sur quelque matiere qu'on lui proposât, qui étoient si bons & si justes, quoique ce fussent des impromptus, qu'un habile homme n'en auroit pû composer de semblables qu'avec beaucoup de tems & beaucoup de peine. Quoique d'une vile naissance il devint Cardinal & mourut en 1603, âgé de 63 ans. *Fam. strada. Prolus. Academ.* 3. *lib.* 2. Dictionnaire de *Bayle*, Article *Antoniano*.

(*i*) A l'âge de dix ans il savoit l'Alcoran & la plus grande partie de ce que nous appellons humanités. Il mourut l'an 1036. *Greg. Abul Pharagius hist. dynast. ex versione Eduardi Pocock. pag.* 229. *& seq.*

(*k*) Il n'avoit pas dix-huit ans lorsqu'il composa un abrégé des Décrétales, & un traité qui porte le nom d'*Heptaple*. Il mourut âgé de trente-deux ans, en 1494.

(*l*) Etant fort jeune il composa des Epigrammes & des vers Latins qui lui acquirent la qualité de bon Poëte. On peut même dire à l'avantage de sa jeunesse, que ceux qu'il a fait au-dessous de vingt ans sont plus vifs & plus aisés que ceux qu'il fit depuis. Il mourut âgé de quatre-vingt six ans en 1605. *Baillet*, *lib. cit. p.* 181.

(*m*) Natif de Norcia en Ombrie. *Nicius Erythræus* dit (*in pinacothec.* 1. *num.* 73.) que par un pressentiment infaillible les Muses se trouverent aux couches de sa mere, & qu'après lui avoir servi de Sages-femmes, elles se firent les nourrices de l'enfant dont elles firent un Poëte. Il composa dans son bas âge deux Poëmes, l'un en Italien contenant les avantures & le martire de S. *Eustache* ; l'autre en Latin sur la mort d'Alexandre Farnése. *Baillet* (liv. cité pag. 199) dit sérieusement qu'il auroit vécu plus de soixante-quatre ans, s'il n'eut pas été sujet à l'apoplexie, dont les attaques réitérées l'emporterent de ce monde. N'est-ce pas comme si l'on disoit qu'un certain *Arthur De Lalli* eut vécu plus longtems si le 9 Mai 1766, on ne lui eut pas coupé la tête.

(*n*) Il naquit à Delft en Hollande le 10 Avril 1583. Il n'avoit encore que huit ans lorsqu'on vit paroître de lui une piece de vers fort estimée ; à quatorze ans il soutint avec les plus grands applaudissemens des Thêses publiques sur les Mathématiques, la Philosophie & la Jurisprudence. *Meursius*, *Heinsius*, *Barlæus*, *Pontanus*, &c, en font les plus magnifiques éloges. Le Président *de Thou*, *Casaubon*, *Vossius*, *Juste Lipse* & *Scaliger* témoignerent dans leurs écrits une juste estime pour ses ouvrages. *Baillet* dit qu'il étonna tout l'univers. Il plaida sa premiere cause à seize ans. *Vie de* Grotius, *avec l'Histoire de ses ouvrages & des négociations auxquelles il fut employé, par M.* De Burigny.

(*o*) Fils de *Benigne Saumaise*, Conseiller au Parlement de Bourgogne. Il fit une version exacte de *Pindare* à dix ans. Il publia avec des notes le Traité de *Nile* & de *Barlaam* sur la primauté du Pape, à

Paſcal (*p*), *Henry Heineckem* (*q*), *Julienne Morel* (*r*) & pluſieurs autres (*s*) que l'on doit plutôt regarder comme ces feux paſſagers qu'on voit briller dans le ciel pendant une nuit ſeraine, que comme ces aſtres reſplendiſſans qui ne ceſſeront de fournir leur lumiere que lorſque le monde ſera anéanti (*t*). Si nous paſſons à l'autre extrêmité de la vie, on a vû des vieillards malgré le poids des années conſerver toute la vigueur de leur eſprit (*u*). *Platon* écrivoit encore à l'âge de quatre-vingt ans. *Iſocrate* avoit quatre-vingt-quatorze ans quand il acheva ſon Oraiſon Panathénaïque, & il en avoit quatre-vingt-ſeize lorſqu'il écrivit celle qui ſe nomme Panégyrique. *Gorgias* l'Orateur malgré un ſiecle révolu, s'adonnoit encore à l'étude. *Varron* dit de lui-même au commencement du livre des occupations ruſtiques, qu'il a entrepris cet Ouvrage à quatre-vingt ans paſſés (*x*). *Sophocle* plus vieux que tous ces Auteurs, lorſqu'il compoſa ſa Tragédie d'Œdipe en colone, étant appellé en Juſtice pour être interdit à cauſe de ſon grand âge, employa pour toute défenſe le premier chœur de cette Tragédie, qu'il venoit d'achever. Il gagna ſa cauſe & fut reconduit favorablement chez lui. *Théophraſte* entreprit de traiter de toutes les vertus & de tous les vices à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans. Nous n'avons que le commencement de l'exécution de ce grand projet ſous le titre de *Caractere;* ouvrage ſi eſtimable qu'on lui a donné le ſurnom de *Livre d'or.* Mais qu'avons-nous beſoin d'aller chercher des modeles parmi les Anciens, nous avons de nos jours l'exemple de la vieilleſſe la plus eſtimable : l'immortel *Fontenelle*, plus que vétéran ſur le Parnaſſe, cueilloit encore à quatre-vingt dix-neuf ans des lauriers dans le ſacré vallon.

Comparaiſon de l'âge avec les climats.

Si nous rapprochons cette théorie de nos principes, nous ne trouverons pas une grande diſtance des âges aux climats. Un ciel froid & pluvieux, & ſous lequel on ne ſe nourrit par conſéquent que d'alimens dénués de

quatorze ans. Loin de ſe repentir d'avoir fait cet ouvrage, il le jugeoit capable de faire honneur à ſa vieilleſſe. A peine avoit-il quinze ans qu'il fit paroître ſon *Florus* accompagné de Commentaires. Il mourut aux eaux de Spa le 3 Septembre 1652, âgé de cinquante-huit ans ſelon *Antoine Clement. Ant. Clem. de Laude & vitâ Cl. Salmaſii.* Cette mort eſt retardée d'un an dans les Lettres de *Guy Patin*, tom. 1. lettre 75, datée du 21 Octobre 1653; il lui donne ſoixante-cinq ans paſſés, étant né, dit-il, au mois de Mai 1588.

(*p*) Par la ſeule force de ſon génie à l'âge de douze ans, il parvint ſans livres & ſans maîtres juſqu'à la 33e. propoſition du premier livre d'*Euclide*; à ſeize ans il fit un Traité des *Coniques* qui paſſa au jugement des plus habiles pour un des plus grands efforts d'eſprit qu'on puiſſe imaginer. *Deſcartes* fut ſi étonné qu'il ne pouvoit pas ſe le perſuader. Il mourut en 1662, âgé de trente-neuf ans. *Voyez* la Préface du *Traité de l'équilibre des liqueurs*, &c; & *la Vie de Blaiſe Paſcal*, par madame *Perier*, ſa ſœur.

(*q*) Il naquit en 1711 à Lubec, & mourut avec toute ſorte de talens en 1725. M. *Chrétien de Schoneick* Précepteur de ce merveilleux enfant, a écrit ſa vie. M. *Behm* a auſſi publié une brochure ſur ſon ſujet. M. *de Seelen* a parlé de lui dans un article de l'Ouvrage intitulé *Selecta itineraria. M. Marchini* a expliqué les raiſons naturelles de cette capacité prématurée. Mémoires de Trévoux, Janvier 1731; Mercure de France, Mai 1731.

(*r*) *Juliana Morella Barcinonenſis virgo, duodecimo ætatis anno, Chriſti verò 1604, Latinæ, Grecæ & Hebraicæ utcunque perita, Lugduni-Galliarum Theſes tùm Logicas, tùm Morales, à ſe tuendas in ædibus paternis propoſuit, quas vidimus Margaritæ Auſtriæ Hiſpaniarum Reginæ inſcriptas : ex biblioth. Andr. Schoti*, pag. 343.

(*s*) *Paſquier* décrit la ſcience prodigieuſe d'un jeune homme âgé ſeulement de vingt ans. *Recherches*, liv. 6. chap. 39, &c. Voyez le Livre de *Baillet* ſur les enfans célebres.

(*t*) *Volo eſſe in adoleſcente undè aliquid amputem. Non enim poteſt in eo eſſe ſuccus diuturnus, quod nimis celeriter eſt maturitatem aſſecutum.* Cic. *de Orat. lib.* 2. *Obſervatum ſemper ferè eſt celerius occidere feſtinatam maturitatem.* Quintil. *Præm. lib.* 6.

(*u*) Cic. *de Senectute*, Valer. Maxim. *lib.* 8. *cap.* 7. Lucian. *de longæv.* Plin. lib. 7. cap 48. Ælian. 2.

(*x*) *Annus octogeſimus admonet me ut ſarcinas colligam, antequam proficiſcar è vitâ. De re ruſticâ, lib.* 1. *in init.*

principes actifs, ne peut-il pas entrer en paralelle avec la puberté. Une terre brûlée par les ardeurs du soleil, doit offrir des habitans semblables à ceux qui éprouvent la vivacité de la jeunesse. Un climat plus chaud que froid, plus sec qu'humide, nous présentera des peuples qui comparés avec les personnes d'un âge mur, seront égaux pour les qualités de l'esprit. La vieillesse enfin dont nous avons annoncé la constitution froide & séche, ressemblera aux habitans de ces contrées où souffle continuellement le vent du Nord.

Comparaison de l'âge avec les tempéramens.

Le paralelle sera encore plus exact si vous rapprochez les âges de chaque tempérament. En effet, aussitôt que l'homme monte sur le théâtre du monde, il paroît d'abord sanguin, ensuite bilieux, de-là mélancolique, enfin pituiteux : véritables métamorphoses que l'on subit pendant l'enfance, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse. Il est facile d'appercevoir que cette permutation de tempérament n'est pas une alternative avantageuse pour les corps, puisqu'ils passent d'une bonne à une moindre complexion. Au reste il n'en est pas de même à l'égard de l'esprit; il semble que sa constitution devienne meilleure : car il paroît que l'âge amene avec lui le discernement, la sagesse & la prudence. On peut rendre raison de ce fait par le fait même de la vicissitude des tempéramens dans l'ordre que nous venons d'exposer. Ce que nous avançons ici, nous ne le disons que dans le général. Nous ne prétendons pas en faire une regle certaine & invariable. Un tempérament sanguin peut devenir pituiteux, ce qui fait une grande différence pour l'esprit. Il peut en arriver autant aux autres, & l'observation n'y est pas contraire.

Par un examen scrupuleux, mais qui seroit trop long, il seroit aisé de s'assurer que les âges ne changent pas toujours les tempéramens pour le fond: mais qu'ils ont un pouvoir surprenant pour en colorer la surface & en varier les aspects. Cependant si malgré la course rapide de l'âge, quelqu'un, content de son tempérament, vouloit en fixer l'instabilité, ou mécontent de sa condition en désiroit une plus parfaite, il y a des moyens pour atteindre à ce but : ces moyens sont ceux qui agissent immédiatement sur les tempéramens. Tels sont les climats & le régime de vivre ; lesquels différemment ménagés, peuvent conserver, perfectionner, changer nos constitutions (*y*), c'est-à-dire, maintenir la nature de nos liqueurs, ou leur en conférer une nouvelle & modifier nos solides de telle ou telle façon. C'est ainsi qu'on peut imiter toutes les modalités de l'âge, puisqu'elles ne consistent que dans la maniere d'être de nos fluides & de nos solides. Donc on peut empêcher la dépravation des tempéramens; donc on peut conserver les tempéramens dans leur entier malgré la

(*y*) Plusieurs prétendent que le changement de tempérament est impossible. Sans doute qu'ils n'ont pas fait attention à ce qu'*Hippocrate*, homme dont toute la pratique est fondée sur l'expérience, dit à la fin du livre *de morbo sacro. Hoc igitur Medicum ... nosse convenit ... ab eo enim quod est consuetum viget & augetur, ab eo verò quod est inimicum extenuatur & retunditur. Quisquis autem hujusmodi mutationem in hominibus adhibere noverit, & per victûs rationem hominem humidum & siccum, calidum autem & frigidum reddere poterit, is sanè hunc morbum citrà expiationes & artes magicas ... si eorum quæ conferunt opportunitatem dignoscat, curare poterit.* Je sai bien que ce changement est très-difficile; mais je suis bien éloigné d'affirmer qu'il soit impossible.

puiſſance deſtructive des tems ; donc on peut acquérir un nouveau tempérament.

Des principes établis dans ce Chapitre, il s'enſuit :

COROLLAIRE I.

Que l'âge a un pouvoir ſurprenant pour varier les caracteres & les génies.

COROLLAIRE II.

Que cette variation doit ſon origine au changement de tempérament.

COROLLAIRE III.

Que l'âge malgré ſa tyrannie ne change pas toujours les tempéramens pour le fond. Ce qui n'eſt dû qu'à des cauſes Phyſiques.

COROLLAIRE IV.

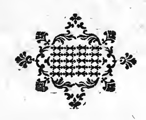
Que ces cauſes Phyſiques bien ménagées peuvent altérer, retarder ou fixer les effets de l'âge.

COROLLAIRE V.

Que ces cauſes Phyſiques operent immédiatement ſur les tempéramens, ce qui leur donnent un rapport de cauſalité avec l'âge.

COROLLAIRE VI.

Que l'âge par ce moyen devient une maniere Phyſique & méchanique d'acquérir de l'eſprit & de remédier à ſes défauts. C'eſt ainſi que nous pouvons tirer les avantages les plus conſidérables de nos plus grands ennemis.



CHAPITRE IX.

DU POUVOIR DE LA SANTÉ ET DES MALADIES SUR L'ESPRIT.

LA Santé eſt un de ces etats de la vie, qui ſont également diſtribués aux pauvres comme aux riches. Le Berger & le Monarque peuvent ſe porter également bien. A quoi ſervent les richeſſes? ſinon à nous rendre quelquefois ſujets à un plus grand nombre d'infirmités. A quoi ſervent les honneurs ſans la ſanté? ſinon à envier le corps ruſtique de ce Laboureur qui ſouffre les injures de toutes les ſaiſons ſans en être incommodé. A quoi ſert la puiſſance? ſinon à nous inquiéter davantage du bien être des autres, que du nôtre même. Il n'y a donc pas de bien au-deſſus de la ſanté. C'eſt un tréſor précieux dont on ne connoît jamais mieux le prix que lorſqu'on en eſt privé; & ſouvent on le diſſipe comme s'il étoit toujours en notre pouvoir de le recouvrer ſans perte. Prix de la ſanté & ſes eſpeces.

Il y a différentes eſpeces de ſanté. Elle peut être foible, délicate, chancelante, robuſte, parfaite. Il y a différens degrés dans la ſanté. Depuis ce foible moment de la convaleſcence, juſqu'à cette force athlétique qui touche de ſi près à la maladie, on peut compter divers intervalles. Il y a une ſorte de ſanté affectée à chaque tempérament: de maniere que peut-être l'état ſain d'une certaine conſtitution ſeroit une maladie réelle pour une autre. Cette ſanté particuliere a été appellée par les Grecs *Idioſyncraſie*. Dans tous les cas poſſibles cette *Idioſyncraſie* dépend de l'action & de la réaction libre des fluides & des ſolides, & c'eſt d'elle que dépendent le caractere & le génie ſpécifique de chaque tempérament. Nous avons ſuffiſamment détaillé précédemment en parlant des diverſes conſtitutions des corps, toutes les cauſes qui modifioient différemment les actes de l'entendement & de la volonté; il ne nous reſte plus qu'à comparer l'état ſain de toutes ces conſtitutions avec leurs mauvaiſes diſpoſitions & à faire voir dans l'un & l'autre cas la part qu'y prennent les eſprits.

Suppoſer l'action & la réaction libre des fluides & des ſolides, c'eſt ſuppoſer en même tems la liberté de toutes les fonctions, & par conſéquent l'exécution libre des fonctions animales. On peut donc dire en général que c'eſt pendant le tems que les corps jouiſſent de la meilleure ſanté que les eſprits ont plus de force & plus de vigueur (*a*). Liberté des fonctions animales pendant le tems de la ſanté.

Qu'on ne croie pas comme pluſieurs pourroient ſe l'imaginer, que De l'embon-

(*a*) *Sapientiæ cognitionem Medicinæ ſororem & familiarem eſſe duco. Sapientia ſi quidem animi perturbationes exhaurit. At Medicina corporum morbos pellit. Mens autem increſcit cum adeſt ſanitas, cujus curam habere eos qui rectè ſentiunt præclarum eſt, ubi corporis habitus dolet, mens ad virtutis exercitationem nullam adhibet diligentiam. Præſens enim morbus animam vehementer hebetat & intelligentiam in affectus cognationem ſecum adducit.* Democritus Hippocrati *de naturâ humanâ*.

point. Que la maigreur eſt plus avantageuſe pour l'eſprit.

par une bonne ſanté nous entendions cette corpulence, cette graiſſe, cette habitude fleurie du corps, qui, ſi elles n'annoncent pas toujours un état ſain, en ſont du moins un heureux preſage. Cet embonpoint n'eſt pas eſſentiel à chaque *Idioſyncraſie*. Il ſe trouve des conſtitutions qui ont la maigreur en partage & dans leſquelles la ſanté eſt plus ferme que dans celles où l'on voit de ces corps bien nourris & pleins de ſucs. Ceux-là, dit *Pline* (*b*), qui ſont chargés de graiſſe, ſont ſtériles, & ne vivent pas longtems. Cet embonpoint n'eſt pas non plus avantageux pour l'eſprit, & il étoit paſſé en proverbe chez les Grecs qu'un gros ventre ne pouvoit pas procurer un eſprit délié. Cependant *Anaximéne* le Rhéteur avoit le ventre ſi gros, que *Diogene* le prioit de lui en donner une partie; d'autant plus, lui diſoit-il, que vous ſerez déchargé d'un fardeau, & que ce que vous me donnerez ne me ſera pas à charge (*c*). Sans doute que par ſon régime *Anaximéne* entretenoit ſes organes dans cet état où l'ame maitreſſe d'elle-même fait attention à toutes ſes conceptions. *Platon* étoit auſſi fort replet, & avoit les épaules fort hautes: mais il choiſit exprès l'Académie, le lieu le plus mal ſain d'Athénes, pour y demeurer avec ſes diſciples, afin de réprimer cet embonpoint qu'il regardoit comme le ſuperflu de la vigne qu'on doit ôter (*d*).

Les Lacédémoniens, cette nation ſage, puniſſoient ſévérement ceux qui s'engraiſſoient trop par la bonne chere, parce que cette voracité faiſoit ſoupçonner dans ces hommes peu de prudence & d'entendement. *Averroës* un des plus ſubtils Philoſophes qui aient paru parmi les Arabes au douzieme ſiecle, étoit exceſſivement gras quoiqu'il ne mangeât qu'une fois par jour (*e*). Quelques-uns prétendent cependant que ſon eſprit étoit médiocre (*f*). Aujourd'hui nous ne faiſons pas grand cas de ſes écrits, & c'eſt avec raiſon. Mais on dit des merveilles de ſa libéralité, de ſa patience & de ſa douceur (*g*).

Ces exemples particuliers ne nous empêcheront pas de conclure avec *Hippocrate*, que les hommes gras ſont peu propres pour les ſciences, & qu'il eſt bon d'être maigre pour acquérir de la prudence & de l'adreſſe. Pourrions-nous, ſans craindre de nous attirer la haine d'une grande partie des hommes, juſtifier ici les ſoupçons de *Céſar*, ce capitaine auſſi vaillant qu'éclairé. Il craignoit *Brutus* & *Caſſius*, hommes extrêmement maigres qui furent en effet ſes aſſaſſins; tandis qu'il ſe méfioit peu d'*Antoine* & de *Dolabella* qui avoient beaucoup d'embonpoint (*h*).

(*b*) *Hiſt. nat. lib. 11. cap. 37.*
(*c*) Diog. Laërt. *lib. 6. in vitâ* Diogenis.
(*d*) *Plutarque.* Comment on pourra diſtinguer le flatteur de l'ami. Voyez auſſi *vitam* Platonis, *auctore* Marſilio Ficino.
(*e*) Journal des Savans du 1. Juillet 1697. *pag.* 475. *édit. de Hollande.*
(*f*) Louis Vivès *de cauſis corruptarum artium.* lib. 5. pag. 167.
(*g*) Hottinger. *Bibliotheca Theologica.* lib. 11. cap. 3. pag. 273 & 274.

(*h*) Le grand *Rouſſeau* n'étoit-il pas imbu de ce principe lorqu'il diſoit:

Toujours ces ſages hagards,
Maigres, hideux & blafards
Sont ſouillés de quelque opprobre;
Et du premier des Céſars
L'aſſaſſin fut homme ſobre.

Si

Si dans ce que nous venons de dire en général sur la santé & de son pouvoir sur l'esprit, on entrevoit déja les apparences de contradiction avec nous mêmes, ce qui suit confirmeroit davantage les doutes. Un pareil préjugé enleveroit bientôt toute la confiance que pourroit mériter notre doctrine. Il faut donc entendre avec quelque restriction ce que nous venons de dire. On peut jouir de la meilleure santé & avoir l'esprit faux ; parce que, sans qu'il arrive aucun dérangement dans l'économie animale, les organes peuvent manquer de cette irritabilité exquise qui donne tant de pouvoir à l'ame, de même qu'on peut exister & vivre en fort bonne santé quoiqu'on ait un visage fort laid, & des yeux de travers. Rarement voit-on que ceux qui sont stupides, soient foibles & délicats. Les fous sont moins sujets à la fievre & aux autres maladies que le reste des hommes, quoiqu'on les expose à mille infirmités par la façon dure & presque inhumaine dont on les traite. Les hommes d'un esprit borné se portent mieux, & vivent plus longtems que les personnes les plus spirituelles (*i*). Il y a une compensation de bien & de maux dans cet univers. Nous regardons les hommes peu spirituels comme les étalons de la nature. Ce sont ceux qui peuplent le mieux, & qui sont toujours prêts à célébrer les misteres amoureux. Leur charge est pour ainsi dire de dépenser leur corps, & de reproduire de nouveaux corps.

Exceptions. Santé robuste quelquefois peu avantageuse pour l'esprit.

Il y a sans doute de forts tempéramens hors de cette regle, tel que pouvoit être celui d'*Ovide* (*k*). On rapporte aussi que le fameux *André Tiraqueau* donnoit tous les ans à l'Etat un livre & un enfant (*l*). Ce sont des exemples rares que les gens de lettres ne doivent pas suivre sans s'exposer à éteindre la lumiere qui les anime. Nous placerons ici un fait qui autorisera ce que nous avançons. *Jules Zarabella* fils d'un célebre Mathématicien s'abandonna à la débauche des femmes avec tant d'excès qu'il en contracta une grande foiblesse de nerfs, qui l'obligea de garder le lit cinq ans avant sa mort (*m*).

D'un autre côté on peut être foible & infirme, & avoir un esprit supérieur : ce qui ne seroit pas arrivé si l'on eut joui de toute la force de son tempérament, parce qu'alors le sang & les sens sont agités par la fievre. Tout le sistême nerveux est ému par la rapidité de la circulation. Combien de prodiges la fievre produit-elle en occasionnant le transport. *Pline* rapporte de *Zoroastre*, ce roi des Bactriens qu'on croit inventeur

Santé foible souvent avantageuse à l'esprit, ainsi que certaines maladies.

(*i*) Voyez les Théses soutenues aux Ecoles de Médecine de Paris, *Ergò ingeniosi brevioris vitæ.* 1687 ; & celle *Ergò fatui diutiùs & feliciùs vivunt sapientibus.* 20. Januar. 1689.

(*k*) Il nous apprend lui-même les forces qu'il avoit reçu de la nature pour les combats amoureux.

Exigere à nobis angustâ nocte Corinnam,
Me memini numeros sustinuisse novem.

Amor. lib. 3. *eleg.* 7. *vers.* 25.

Il se trouvoit frais & gaillard le matin après avoir passé toute la nuit entre les bras de l'Amour. Il souhaite même de mourir dans le sein de la volupté.

Sæpè ego, lasciva consumpto tempore noctis,
Utilis & forti corpore manè fui.
Felix quem veneris certamina mutua perdunt !
Di faciant lethi causa sit ista mei.

Id. ibid. *lib.* 2. *eleg.* 10. *vers.* 27.

(*l*) *Æquè ingenii ut corporis numerosâ fœcundus prole, cum singulis annis singulos libros ac liberos reipublicæ daret.* Thuanus *lib.* 21. *pag.* 432. *ad an.* 1558.

(*m*) Thomasius *in elogior. part.* 1. Teissier additions aux éloges. *tom.* 2. *pag.* 124.

de la magie, que les artéres de son cerveau battoient avec tant de violence, qu'elles repoussoient la main qu'on appliquoit sur sa tête ; ce qui fut un pronostic de sa science (*n*). *Antipater* de Sidon dont la facilité pour la poësie étoit si grande qu'il faisoit à l'instant des vers sur toute sorte de sujets, avoit régulierement la fievre le jour de sa naissance qui fut aussi celui de sa mort (*o*). La même chose à-peu-près arrivoit à *Pétrarque* auquel l'Italie & l'Europe entiere doivent la renaissance des belles-lettres. Ce fut le lundi 26 Avril 1327, que ce Poëte vit pour la premiere fois la belle *Laure*. Ce même jour il sentoit un feu dans ses veines, & un redoublement de sa passion qui lui faisoit répandre un torrent de larmes. Il est vrai que l'ame de *Pétrarque* étoit tournée à la mélancolie, & nous avons dit que les passions jettent de profondes racines dans un pareil terrein (*p*). *Guillaume De Brébœuf* composa ses ouvrages non dans le feu d'un entousiasme poëtique, mais dans la chaleur d'une fievre opiniâtre qui ne le quitta pas pendant vingt ans. C'est peut-être à ce sang toujours fougueux qu'il devoit son goût pour la pharsale de *Lucaïn*, cet Auteur si ampoulé & sur lequel il a renchéri par son stile enflé & semé d'hyperboles (*q*).

Il est des fievres qui inspirent des délires ingénieux, des transports agréables & suivis. Rien n'est plus étrange que la maladie qui, du tems de *Lisimacus*, regna pendant quelques mois à Abdere (*r*). C'étoit une fievre chaude qui se dissipoit au septieme jour par quelque crise ; mais, pendant sa durée, elle causoit un tel trouble dans l'imagination des malades, qu'elle les convertissoit en comédiens. Ils ne faisoient que réciter des morceaux de tragédies, & surtout de l'Andromede d'*Euripide*, comme s'ils eussent été sur le théâtre : desorte qu'on voyoit dans toutes les rues une multitude d'acteurs pâles & maigres qui faisoient des exclamations tragiques. Cela dura jusqu'à l'hiver suivant qui fut fort froid, & par-là plus propre à faire cesser cette rêverie.

Parmi un grand nombre d'exemples plus modernes de ces frénésies savantes, nous citerons celui de Mademoiselle *Autheman*, rapporté par M. *Pomme* (*s*). Pendant le délire son visage étoit riant, son humeur agréable. Les facultés de la main droite étant interdites par la paralisie, elle peignoit de la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable. Les productions de son esprit n'étoient pas moins surprenantes que celles de sa main. Elle récitoit des vers où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicatesse possibles, quoiqu'ils fussent ses premiers nés.

Jourdain Guibelet rapporte une histoire à-peu-près semblable au sujet d'une Demoiselle qu'il traitoit de suffocations histériques (*t*). Dans ses

(*n*) *Eidem cerebrum ita palpitabat, ut impositam repelleret manum, futuræ præsagio scientiæ.* Plin. *Hist. nat. lib. 7. cap. 16.*

(*o*) *Valerius Maximus.*

(*p*) Mémoires pour la vie de *François Petrarque*, tirés de ses œuvres & des Auteurs contemporains avec des notes & les pieces justificatives, *in-4°.* 1764.

(*q*) Né à Rouen en 1618, & mort de cette fievre à l'âge de quarante-trois ans. *Bibliotheq. Franç. tom. 17. pag.* 38

(*r*) Lucianus *Quomodo historia sit conscribenda initio.* Voyez là-dessus une très-belle note de *Bayle*, dans son Diction. crit. Art. *Abdére*, note H.

(*s*) Traité des affections vaporeuses des deux sexes. *pag.* 58.

(*t*) Examen de l'examen des esprits. *chap. 20. pag.* 358.

accès qui duroient ordinairement plus de vingt-quatre heures, ſans aucune apparence de mouvement ni de ſentiment, quoique la langue ou les autres parties qui ſervent à la formation de la voix ne fuſſent point empêchées, elle diſcouroit avec tant de jugement, qu'il ſembloit que ſa maladie lui fût beaucoup plus libérale que la ſanté. On pourroit dire, ajoute notre Auteur, que le corps étant comme mort pendant la violence de ce mal, l'ame ſe retiroit chez elle & jouiſſoit de tous ſes priviléges. Les conceptions de l'ame ſont ſouvent d'autant plus nettes & plus relevées, qu'elle eſt débarraſſée des liens du corps & de la matiere.

L'ame acquiert donc quelquefois d'autant plus de force, que le corps eſt plus prêt de ſa deſtruction. On obſerve tous les jours que les enfans qui ſont rachitiques, ont cela de particulier, qu'ils ont l'eſprit plus mûr à cinq ans, que les autres à quinze (*u*). On remarque dans les phthiſiques plus de pénétration, & une ſageſſe qui n'eſt pas ordinaire à leur âge (*x*). Vous voyez encore ces enfans qui à peine ſortis du ſein de la terre, vont y rentrer; quoique l'uſage ne leur ait pas encore appris à juger exactement des choſes, vous les entendez cependant raiſonner avec un bon ſens qui eſt preſque toujours le fruit de l'étude & de l'expérience. Ils ne ſeroient pas ſans doute auſſi éclairés, ſi leur état de langueur ne mettoit leurs organes dans un degré compétent de ſenſibilité. Conſultez ces perſonnes qui par devoir, ou par piété, vont recueillir les derniers ſoupirs de ceux qui deſcendent dans le tombeau; elles vous diront toutes, & leur témoignage eſt reſpectable, que ſouvent elles ont vu des hommes qui pendant le cours de leur vie avoient paru de foibles génies & n'avoient jamais donné de marques de ſentimens nobles & élevés, montrer la plus haute grandeur d'ame, tenir les diſcours les plus pathétiques, & tirer des aſſiſtans des larmes qui étoient moins le fruit de la triſteſſe & du regret, que des mouvemens qu'excitoient dans le cœur une certaine aſſurance dans une ſituation terrible & au milieu des douleurs les plus aiguës, une expreſſion vive, frappante & naturelle, & l'éloquence d'orateurs auſſi ſinceres & auſſi perſuaſifs. On pourroit juſtement comparer alors ces hommes aux cignes du Caïſtre ou du Méandre qui chantent beaucoup plus agréablement lorſqu'ils ſont prêts de mourir (*y*).

Je n'avois plus dans le monde d'autre eſpérance & d'autre joie que celle que je trouvois dans mon fils, dit *Quintilien* (*z*), lui ſeul me ſuffiſoit

(*u*) Traité des maladies par M. *Helvetius*, page 306.

(*x*) *Boerhaave*, Aphoriſm. 1198.

(*y*) *Ciceron* compare l'admirable diſcours que fit *Craſſus* dans le Sénat peu de jours avant ſa mort, à la voix mélodieuſe d'un cigne mourant. *Illa tanquam Cycnea fuit divini hominis vox & oratio. lib.* 3. *de orat. n.* 6. Et *Socrate* diſoit qu'il falloit que les gens de bien imitaſſent les cignes qui, par un inſtinct ſecret & une eſpece de divination, ſentant l'avantage qui ſe trouve dans la mort, meurent en chantant. *Providentes quid in morte boni ſit, cum cantu & voluptate moriuntur.* cic. *tuſcul. quæſt.* n. 73. *vide etiam Platonem in Phædone circà medium.*

Ce ſera là que ma lire
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cigne près de ſa mort.

Poëſies de *Malherbe*, liv. 2. Ode à *Henri* le Grand.

(*z*) *Una poſt hæc* Quintiliani *mei ſpe ac voluptate nitebar: & poterat ſufficere ſolatio. Non enim floſculos, ſicut prior, ſed jam decimum ætatis in-*

pour me consoler de la perte que j'avois fait de sa mere & de son frere. Il ne présentoit pas seulement de simples fleurs comme son frere, mais il montroit des fruits déja murs, & il ne faisoit que d'entrer dans sa dixieme année. J'en jure par ma douleur, par mon triste souvenir, par les mânes de mon fils, c'est-à-dire par les divinités de ma douleur, que non seulement j'ai remarqué en lui toute la force du génie pour apprendre les sciences, mais encore la probité, la piété, l'humanité, la libéralité.... Au milieu de si douces espérances on lui voyoit encore de plus grandes parties, telle que la constance, la gravité & un courage à l'épreuve de la douleur & de la crainte. Avec quelle grandeur d'ame, avec quel étonnement des Médecins, n'a-t-il pas supporté pendant huit mois les tourmens de la maladie? avec quelle présence d'esprit cherchoit-il à me consoler dans les derniers momens de sa vie.

Ces anecdotes ne sont pas rares dans les annales de la Médecine. Vous y trouverez mille exemples frappans de cette puissance étonnante des maladies sur l'esprit. *Olaus Borrichius* raconte qu'un jeune homme d'un esprit lourd & indocile aux leçons d'un Précepteur qui avoit déja fait germer les sciences dans le sein d'un de ses freres, fut attaqué d'une fievre maligne. Le troisieme jour sans aucune apparence de délire il raisonnoit sur le mépris de la mort, sur la fragilité de la vie, sur le néant des choses périssables de ce monde, avec tant de bon sens, qu'on l'auroit cru animé de l'esprit de *Sénéque* (*a*).

Après ces observations il est facile de comprendre que souvent les facultés intellectuelles s'affoiblissent par la force des organes, & que souvent elles acquierent plus de vigueur par la foiblesse du corps. De-là vient que ceux qui ont la chair dure, ont l'esprit dur ordinairement; & que ceux qui l'ont délicate, ont aussi l'esprit délicat. On a pu remarquer que les hommes les plus savans & doués du plus beau génie étoient d'une constitution foible, & étoient souvent infirmes. C'est ce que nous apprend l'histoire au sujet de *Chrysippe* (*b*), de *Prodicus* le Sophiste (*c*), de *Philétas* le Poëte (*d*), de *Cicéron* ce grand Orateur (*e*), de *Plotin* ce Philosophe Platonicien (*f*), de Saint *Basile* justement surnommé le Grand (*g*),

gressus annum, certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidisse virtutes ingenii non modo ad perspiciendas disciplinas.... sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis.... sed hæc spes adhuc: illi majora, constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, quâ Medicorum admiratione, mensium octo valetudinem tulit? ut me in supremis consolatus est, &c. Fabii Quintiliani *institutiones oratoriæ. lib. 6. in præmio. pag. 267. ex edit. Genevæ. 1637. in-8°.*

(*a*) *Th. Bartholini* acta Hafniensia. *vol.* V. *pag.* 162.

(*b*) Diogenes Laertius *in vitâ* Chrisippi. *Erat autem imbecillo, tenuique corpusculo.*

(*c*) Plutarchus. *An seni sit gerenda respublica.*

(*d*) *Id. ibid.* en parlant de Prodicus & de Philétas, *integrâ ætate graciles & ob infirmitatem valetudinis crebrò decumbentes.*

(*e*) *Ciceron* avoit la taille haute, mais mince, le col d'une longueur extraordinaire, le visage mâle & les traits réguliers. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié si heureusement par sa frugalité, qu'il l'avoit rendu capable de toutes les fatigues d'une vie laborieuse, & de la plus constante application à l'étude. Le soin qu'il prenoit de sa santé étoit de se baigner souvent, de se faire frotter le corps, & de prendre chaque jour dans son jardin l'exercice de la promenade. Le principal fondement de sa santé étoit la tempérance. *Vie de* Ciceron *par* Midleton. *liv.* 12.

(*f*) Porphirius *in vitâ* Plotini.

(*g*) Il étoit continuellement malade. *Voyez la vie de* S. Basile.

d'*Erasme* judicieux Littérateur (*h*), de *Pascal* ingénieux Auteur des Lettres provinciales (*i*), de *Saumaise* profond critique (*k*), de *Fernel* illustre Médecin (*l*), de *Charleval* Poëte françois d'assez bon goût (*m*), de *Boileau* digne émule d'*Horace* (*n*). Mais il est inutile d'accumuler ici les noms des savans qui étoient toujours valetudinaires; les exemples ne doivent être allégués que pour des choses rares ou douteuses.

Des constitutions vicieuses des corps.

Il est des constitutions vicieuses des corps, sans lesquelles les ames qui les habitent, n'auroient jamais été ce qu'elles ont paru. *Aristote* (*o*), *Esope* (*p*), *Hipponax* (*q*), n'auroient peut-être pas été de si grands hommes s'ils eussent été mieux conformés. Ce n'est pas sans raison qu'on accorde plus d'esprit aux bossus qu'à des personnes bien faites. Ils ont la tête enfoncée dans les épaules, le cerveau est plus près du cœur, le sang y monte avec plus de force & de vîtesse. Ces différences doivent nécessairement changer les qualités de l'esprit. Ajoutez à cela que les bossus peuvent entrer dans la classe des valétudinaires. Leurs poulmons se trouvent gênés par la mauvaise conformation de la poitrine, la respiration est difficile, la distribution du sang est inégale: ce qui dérange toute la suite des fonctions vitales & naturelles.

Galba, célébre Orateur du tems d'*Auguste*, de qui l'on a dit que l'ame étoit mal logée, étoit bossu. Avant d'épouser sa femme *Livia Ocellina*, il eut la précaution de lui découvrir son dos, voulant lui ôter par la suite tout sujet de reproches. Pareille chose étoit déja arrivée à *Cratès* le Thébain, Philosophe cinique & homme de beaucoup d'esprit. Quoiqu'il

(*h*) Erasmi *valetudo semper fuit tenera, unde crebrò tentabatur febribus, præsertim in quadragesimâ ob piscium esum, quorum solo odore solebat offendi. in vitâ Erasmi.*

(*i*) Vie de *Pascal*, par Madame *Perier*. pag. 44.

(*k*) Il étoit délicat & mal sain, dit *Guy Patin* dans ses lettres imprimées à la Haye en 1707. 3. *vol. in-12. tom. 1. lettre 6.*

(*l*) *Verum tamen in eo videtur iniquior tanto viro contigisse fortuna quod imbecillâ sanitate ex studiorum vigiliis potitus, lienosus, decolor perpetuò vixit. Undè suæmet amarius indulgens indoli, conceptum ex uxoris obitu dolorem diutius tolerare non potuit; trigesimo namque ab eâ subreptâ die, adauctâ ejus visceris inflammatione, urgente febre ac interiori morbo exanimatus interiit anno* 1558. *ætatis* 52. Musæum historicum *Joannis imperialis.* pag. 73.

(*m*) Il étoit né avec une complexion si foible que chaque année sembloit devoir terminer sa vie. Cependant il cultiva les beaux arts avec soin. La nature qui lui avoit donné un corps si délicat, lui avoit fait l'esprit de même, & tout ce qu'il a produit est marqué à ce coin. *Bibliotheque Françoise. tom.* 18. *article* Jean-Louis Faucon de Ris Seigneur de Charleval. *pag.* 343.

(*n*) Voici ce qu'il dit de lui-même, épitre 10. vers 90.

Libre dans mes discours, mais pourtant toujours sage;
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

L'enfance de *Boileau* fut confiée à une nourrice de campagne où il resta près de trois ans. Un jour il voulut battre un dindon qui étoit en colere. L'animal furieux s'élança sur lui, le jetta par terre, & à grands coups de bec le blessa à l'endroit dont fut privé le malheureux *Abailard*. Le critique qui rapporte cette anecdote dit qu'on trouve dans cet accident la cause immédiate de l'humeur chagrine de cet Auteur.

(*o*) Il paroît qu'il n'étoit pas trop beau garçon. *Fuit* Aristoteles *unus ex omnibus* Platonis *discipulis qui præceptoris doctrinam optimè imbiberet. In loquendo balbutiens, ut* Thimotheus *Atheniensis ait in libro de vitis. Crura etiam habuit gracilia, ut aiunt, oculos parvos.* Aristotelis *vita à* Diogene Laërt. *interprete* Isaaco Casaubono.

(*p*) Chacun sait par tradition qu'*Esope* étoit mal fait. *Planude* dans la vie qu'il a écrit de ce fameux Fabuliste dit qu'on ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle, car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître laid & difforme, ayant à peine la figure d'homme, jusqu'à lui refuser presqu'entierement l'usage de la parole. *Voyez* la vie d'*Esope* le Phrygien, qui est à la tête des Fables de *La Fontaine*, au commencement.

(*q*) Poëte Grec, natif d'Ephèse, il avoit le corps petit, menu & la figure très-difforme. Il se signala dans le même genre de poësie qu'*Archiloque*, & ne se rendit pas moins redoutable que lui. *Plinius* lib. 36. cap. 5.

fût bossu & tout contrefait, il épousa une très-jolie femme, nommée *Hipparchia* devant laquelle il se mit tout nud pour la guérir de la passion qu'elle avoit pour lui : mais la passion l'emporta sur le remede (*r*). *Pope*, un des plus grands Poëtes & un des plus beaux génies qu'ait eu l'Angleterre, étoit bossu & fort dégoûtant. On ne peut manquer de mettre encore parmi les gens contrefaits le célèbre *Scarron* qui disoit de lui-même. » J'ai trente ans passés, si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai » bien des maux à ceux que j'ai soufferts depuis huit à neuf ans ; j'ai eu la » taille bien faite, quoique petite, ma maladie l'a raccourcie d'un bon » pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille.... & se penchant sur » mon estomac je ne représente pas mal un Z (*s*) «.

Privilege des gouteux.

On prétend que c'étoit la goute qui le mettoit dans cette triste situation. Beaucoup de savans ont été gouteux. Nous ferons en leur faveur une remarque que nous fournit *David Abercromby*, c'est que les gouteux qui parviennent à une vieillesse avancée, ne radotent pas comme il arrive aux autres vieillards, & qu'ils conservent toujours leur bon sens (*t*). Si d'un côté la goute les tourmente par de vives douleurs, ils lui doivent au moins de la reconnoissance pour un si grand avantage.

De la grandeur & de la petitesse de la taille.

La grandeur & la petitesse de la taille peuvent donner des différences essentielles à l'esprit. Nous en avons donné les raisons morales & physiques dans nos Mémoires (*u*). *Homére* donne un petit corps à *Ulisse* qui étoit un homme fin & rusé. *Alexandre*, le plus grand de tous les conquérans, étoit de petite stature. Dans le tems même de ce roi de Macédoine, vivoit un Poëte élégiaque, nommé *Philetas* né dans l'isle de Cô, & dont nous venons de parler. Ce Poëte fut Précepteur de *Ptolomée Philadelphe ;* il étoit si petit & si menu, qu'il étoit obligé de porter du plomb sur lui de peur d'être emporté par le vent (*x*). *Horace* (*y*) & le *Dante* étoient deux grands Poëtes d'une très-petite taille. La nature en les formant prodigua l'esprit & économisa la matiere. *Alypius*, Philosophe d'Alexandrie, contemporain de Jamblique & l'un des plus subtils Dialecticiens de son tems, étoit petit comme un nain (*z*). *Albert* le Grand étoit fort petit. Quelques-uns écrivent que baisant les pieds de sa Sainteté, le Pape lui commanda de se lever le croyant encore à genoux, quoiqu'il fut sur ses pieds (&). En ce cas il a écrit plus haut que lui de livres : car ils montent à vingt-un volumes *in-folio* dans l'édition de Lyon en 1651,

(*r*) Diogenes Laërtius *in vitâ* Hipparchiæ.

(*s*) Voyez la peinture qu'il fait lui-même de son état, dans *La Relation véritable de tout ce qui s'est passé dans l'autre monde au combat des Parques & des Poëtes sur la mort de* Voiture.

(*t*) *In podagricis pulsus est liber & expeditus ; hinc fortè quod podagrici cœterorum senum more vix unquam delirent ; sed ad extremam usquè senectutem liberâ discernendi, dijudicandique de rebus facultate potiantur* Davidis Abercrombii M. D. *de variatione ac varietate pulsûs observationes.* Londini 1680. *sectione primâ de morbis.*

(*u*) Mémoires sur différens sujets de Médecine, imprimés à Paris chez Ganeau 1760 ; dernier Mémoire intitulé, *Projet pour conserver l'espece des hommes bien faits.*

(*x*) Athenæus *lib.* 12. *cap.* 13. *pag.* 552. Ælianus *variar. hist.* 9. *cap.* 14. & *lib.* 10. *cap.* 6.

(*y*) *Corpore brevis, obesus, lippus, præcanus fuit.* in vitâ *Horatii* quæ extat initio operum.

(*z*) Eunapius *in vitâ* Jamblici.

(&) Voyez *Bullart*, Académies des Sciences, *tom.* 2. *pag.* 148. On conte la même chose de quelques autres personnes. Voyez la remarque H. de l'art. *Jean André*, célèbre Jurisconsulte. Dict. de *Bayle*,

procurée par *Pierre Jammy* Jacobin de Grenoble. *Pierre Pomponace* un des plus célèbres Péripatéticiens du seizieme siecle étoit si petit, qu'il tenoit plutôt du nain que d'un homme ordinaire (*a*). *Voiture* disoit que c'étoit dans les plus petites boëtes qu'on mettoit les meilleures essences. Par cette maniere fine & détournée il excusoit sa taille & élevoit son esprit. *Charles Coypeau d'Assouci*, Poëte burlesque mort en 1678, étoit de très-petite stature & d'une foible complexion (*b*).

On sent bien que des théses aussi générales, & qui ne peuvent être soutenues qu'en admettant le concours d'un grand nombre de causes, sont sujettes à beaucoup d'exceptions. Car si d'un côté nous avons cité plusieurs exemples de grands esprits qui étoient logés dans de petits corps, on pourroit aussi nous opposer plusieurs exemples de grandes ames qui animoient des corps d'une grande stature. Le satirique *Juvenal*, le Pape *Leon* X, *Jules Scaliger* ont été de grands hommes. Il suffit dans l'un & l'autre état d'avoir la tête bien conformée, les organes des sens pleins de vigueur, la docilité, l'attention & la mémoire pour retenir les leçons des maîtres.

Que la tête doit être bien conformée.

Si dans chacun de ces états nous supposons la tête bien conformée, c'est qu'elle est le magazin où l'ame trouve les instrumens pour exercer ses facultés. Nous condamnons avec les autres Naturalistes, les têtes trop pointues, trop rondes & serrées vers les tempes. Elles supposent un trop grand rétrécissement des ventricules du cerveau. Il y a déja longtems que les têtes trop grosses sont décriées & qu'il est passé en proverbe que les grosses têtes n'ont pas d'esprit. On voit à Marseille dans le Couvent de l'Observance la tête d'un homme *Borduni*, laquelle est d'une grosseur prodigieuse. Cet homme qui vivoit au commencement de ce siecle, n'avoit que quatre pieds de haut & sa tête faisoit le quart de cette hauteur & avoit trois pieds de circonference. Il avoit si peu d'esprit, que lorsqu'on vouloit parler d'un homme qui n'a pas de bon sens, on disoit *il a l'esprit de Borduni* (*c*). On voyoit en 1751 à Paris un certain *Gerard Vaweick* Hollandois, âgé de trente-six ans, haut de deux pieds trois pouces. La grosseur de sa tête faisoit la longueur de son corps. Cet homme avoit très-peu d'imagination & de jugement (*d*).

Un pareil accroissement de la tête qui se fait toujours aux dépens des autres parties du corps, annonce que toute la nourriture se portant au cerveau, cette masse moëlleuse s'est gonflée, que ses vaisseaux lymphati-

(*a*) *Erat pusillus corpore homuncio quodammodo nanus.* Lucas Gauricus *in* Schemat. *tract.* 4. *folio* 57 *verso.*

(*b*) Il dit de lui-même dans ses *rimes redoublées*, *pag.* 134, en présentant une requête à *Christine* reine de Sued :

Je ne suis, je vous certifie,
Gueres plus grand qu'un champignon.

Ensuite dans sa plainte à la France avec l'histoire de sa prison, il ajoute :

Cet homme un doigt plus grand qu'une aune,
Que la fureur de Tisiphone
N'a jamais pû mettre à *quia*.

(*c*) Voyages historiques de l'Europe, *tom.* 1. *pag.* 32.

(*d*) *Stanislas* I. roi de Pologne, surnommé à juste titre le *Bienfaisant*, avoit un petit nain appellé Bébé qui n'avoit que trente-deux pouces de haut. On ne remarquoit en lui que fort peu d'intelligence, & malgré tous les soins qu'on prit de son éducation, il ne put pas même apprendre à lire.

ques se sont dilatés & que ses fibres sont devenues plus grosses. Quoique cet organe soit plus ample, il ne s'en sépare pas pour cela une plus grande quantité d'esprits animaux. C'est un crible au travers duquel la limphe passe sans avoir été suffisamment travaillée & sans avoir acquis ce degré d'affinement nécessaire pour devenir un fluide animal d'une bonne qualité. Si cependant par le concours de plusieurs causes physiques la chose arrivoit, les hommes qui se trouveroient dans le cas de cette exception, jouiroient des mêmes priviléges que ceux qui ont la tête bien conformée. Ces cas sont rares, il est vrai : mais ils ne sont pas sans exemple. *Periclès*, homme sage & savant dans le maniement des affaires, avoit la tête fort grosse & si mal faite, qu'il donnoit occasion à ses ennemis de s'en mocquer. Quoique *saint Thomas d'Aquin* eût la tête fort grosse, il avoit l'esprit si sublime & si divin, qu'il fut nommé l'Aigle & l'Ange de l'Ecole. Il est vrai que pendant le cours de ses études il étoit tellement tardif, que ses camarades l'appelloient *bœuf muet* (*e*).

De toutes ces réflexions concluons avec *Epicure*, que toute habitude du corps n'est pas propre à faire un homme sage, ou un homme d'esprit (*f*). C'est ainsi qu'autrefois on ne pouvoit pas faire de tout bois la statue de *Mercure*. Concluons encore que dans certains tempéramens la santé n'est pas toujours le mode des corps le plus avantageux pour l'esprit; que souvent il faut des mouvemens extraordinaires pour mettre en jeu des organes trop lâches ou trop grossiers. La fievre est à ces constitutions, ce qu'est un mouvement de colere dans les phlegmatiques, elle les anime, les échauffe & leur fait étendre les limites de leur imagination. On pourroit encore la comparer à cette fievre, qui, levant les obstacles survenus dans le cerveau, dissipe une attaque d'apoplexie & rend l'ame maîtresse de tous ses droits.

Maladies qui empêchent l'exercice des fonctions animales.

Mais, hélas! s'il est quelques maladies qui donnent des avantages à l'esprit, il en est un plus grand nombre qui l'oppriment & lui font subir la plus dure servitude. Qu'est devenu l'empire de l'ame dans l'apoplexie, dans la catalepsie, dans l'épilepsie, dans la manie & dans toutes les affections soporeuses du cerveau ? Il ne reste aucunes traces de sa liberté, & l'homme n'est tout-au-plus dans ces momens que cette belle machine dont les ressorts rouillés retardent les mouvemens, & dont le balancier trop pesant empêche l'action. Mais personne ne doute que ces tristes & funestes maladies ne portent une terrible atteinte à la plus noble partie de nous-mêmes, & que quand bien même nos complexions seroient assez robustes, ou les remedes assez puissans pour repousser & terrasser des ennemis aussi redoutables, nos ames sortent toujours fatiguées du combat, & perdent toujours quelque peu de leur vivacité & de leur éclat. C'est pourquoi nous n'entrerons ici dans aucun détail, & nous renvoyons aux Traités Pathologiques de nos *Hippocrates*, où l'on trouvera les causes, les signes diagnostiques, l'explication physique des simptômes & la cure

(*e*) Dictionnaire de Bayle. Art. *Erasme*, note E.

(*f*) *Non tamen ex omni corporis habitu, neque in omni gente fieri sapientem.* Diog. Laërt. *lib.* X. *in vitâ* Epicuri.

raisonnée

raiſonnée de ces cruelles maladies. Il nous ſuffiſoit de faire remarquer ici que ſi les eſprits acquéroient quelques qualités par certaines indiſpoſitions des corps, ils en perdoient auſſi, & quelquefois toutes leurs facultés par les attaques d'autres maladies longues & opiniâtres. Tant il eſt vrai que l'ame ſuit tous les penchans du corps, & que peut-être la tête garnie ou dégarnie de ſes cheveux donne des différences eſſentielles à la ſubſtance ſpirituelle qui l'anime.

En reſumant en peu de mots tout ce que nous venons de dire, voici les corollaires les plus importans qu'on en peut tirer.

COROLLAIRE I.

En général la ſanté eſt l'état de nos corps le plus propre pour l'exercice des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Il y a des eſpeces d'*Idioſyncraſies* qui ſont exceptées de cette regle générale.

COROLLAIRE III.

L'embonpoint eſt ſouvent nuiſible à l'exercice des fonctions animales; tandis que la maigreur rend l'ame plus agile, plus adroite & plus prévoyante.

COROLLAIRE IV.

C'eſt ainſi que la foibleſſe des corps eſt préférable à leur force, lorſqu'il s'agit de s'adonner aux ſciences & aux belles-lettres, les eſprits en ſont plus libres & plus ſubtils.

COROLLAIRE V.

Un grand nombre des maladies qui attaquent le cerveau oppriment l'imagination, renverſent le raiſonnement, le jugement & la mémoire, détruiſent même quelquefois le ſentiment; mais auſſi il ſe trouve certaines infirmités qui font rentrer l'ame dans tous ſes droits & lui donnent plus de force & d'activité.

COROLLAIRE VI.

De même qu'il y a certaines conſtitutions vicieuſes des corps qui alterent la beauté de l'ame, il y en a auſſi qui lui fourniſſent plus de moyens de paroître tout ce qu'elle eſt; mais dans ces cas la tête doit être bien conformée.



CONCLUSION
DE CE SECOND LIVRE.

Conſéquences de tout ce que nous venons de dire pour la Médecine, le Médecin & le genre de vie qu'on embraſſe.

NOUS avons, à ce que nous penſons, ſuffiſamment prouvé la puiſſance des climats, de l'éducation tant morale que phyſique, du régime de vivre, des tempéramens, des ſaiſons, &c, ſur l'eſprit. En développant la maniere d'agir de toutes ces cauſes, nous avons vû en même-tems combien elles contribuoient à la diverſité des génies, des caracteres, des vertus, des vices, des paſſions & des mœurs. C'eſt ſur ces principes que nous établiſſons le pouvoir de la Médecine ſur les ames, & le pouvoir du Médecin pour regler les penchans & les fonctions animales des hommes. On pourroit ajouter de plus, que ce ſeroit ſur l'examen & les rapports de toutes ces cauſes qui forment les inclinations & la maniere de penſer de tous les hommes, qu'on devroit les ſoumettre comme d'eux-mêmes à de certaines loix, les ranger à un certain genre de vie ſelon leur force & leur humeur; en un mot, fonder ſur ces importantes vérités le choix & le bonheur des états. Cette carriere eſt immenſe & épineuſe à parcourir, & ces conſéquences quoique liées à notre ſujet, ſortent du plan que nous nous ſommes propoſés. Ainſi contens de connoître cette admirable union qui regne entre l'homme & toute la nature, nous excitons les autres à monter ſur un théâtre où les rôles qu'on doit jouer ſont de difficile exécution & de longue haleine, mais qui ſont en même-tems dignes de la curioſité des ſages. Sans étendre donc notre Ouvrage au-delà de ſes bornes, nous parlerons ſeulement de ce qui regarde l'eſprit; & de tous les divers ſujets que nous venons de traiter dans ce ſecond Livre, nous en déduirons les moyens phyſiques & méchaniques de rectifier les défauts de l'eſprit, d'en augmenter la meſure & d'en conſerver les bonnes qualités. C'eſt pourquoi il faut avoir les principes que nous venons de poſer bien préſens à la mémoire, afin de comprendre ce que nous dirons dans le Livre ſuivant, & de voir la connexion de ces mêmes principes. Voici en peu de mots nos concluſions.

Les vices & les vertus des parens ſe communiquent aux enfans.

I. Nous héritons des vices & des vertus de nos peres, & par conſéquent de leur eſprit & de leurs mœurs. C'eſt un problême que propoſe l'expérience & que réſout la raiſon. Mais nous ne pouvons par nous-mêmes atteindre à cette ſource vivifique, qui ſaine & pure, donne le germe de la ſageſſe & de la prudence, ou qui troublée & empoiſonnée, tranſmet ſoit le feu primitif des folles paſſions, ſoit le principe de l'ignorance & de la ſtupidité. C'eſt donc aux parens qui deſirent avoir une lignée ſpirituelle & vertueuſe, à faire attention à la qualité & à la quan-

tité de leurs humeurs. Les peres doivent avoir un ſang bien tempéré & abondant en parties ſpiritueuſes, non pas de celles que lui fourniſſent le vin ou toute autre liqueur fermentée, plus propres à porter à l'incontinence, que ce mouvement naturel qui excite à ſe perpétuer dans ſon eſpece : mais de celles qui réſultant d'une bonne nourriture, ſont comme un baume qui échauffe, ranime les organes & fait ſentir un nouvel être à celui qui ſe prépare à donner la vie à un nouveau germe (*a*). Les meres doivent avoir ces égards non ſeulement avant de ſe livrer aux tranſports de leurs époux, & pendant qu'elles jouiſſent de leurs tendres embraſſemens ; mais encore après la conception. La formation de l'homme eſt le plus grand ouvrage de la nature : pourquoi n'en livreroit-on la conduite qu'au plaiſir & jamais à la raiſon ? Qu'elles uſent donc ſur-tout d'un bon régime de vivre pendant le tems de leur groſſeſſe ; qu'elles ſe livrent peu à ces paſſions vives qui altérent la conſtitution de leur ſang ; qu'elles prennent garde de donner une mauvaiſe conformation à l'enfant, ſoit par imprudence, ſoit par le ſot orgueil de conſerver la fineſſe de leurs tailles ; qu'elles ſongent enfin qu'elles nourriſſent un innocent qui portera l'empreinte des fautes d'une mere coupable, & qui l'accuſera juſtement de ſa négligence ou de ſa vanité.

II. C'eſt à leur premiere conſtitution organique que les femmes ſont redevables de ce naturel plus doux, plus gai & plus enjoué que celui des hommes. Elles ſont plus vives, plus badines, plus volages que les hommes : leur imagination eſt plus riante & plus gracieuſe ; mais leur jugement eſt moins ſolide. Les hommes ont la gravité & même la ſévérité en partage ; ce n'eſt que par le commerce avec les femmes qu'ils perdent cette rudeſſe dans la ſociété, & qu'ils acquiérent cette politeſſe des mœurs qui ſe manifeſte dans tous leurs travaux ; de même que les femmes par l'habitude qu'elles ont avec un certain cercle de gens éclairés, approchent inſenſiblement du génie des hommes & perdent peu-à-peu ce goût qu'elles avoient pour le futile & le clinquant. C'eſt-là un des principaux nœuds qu'a formé la Providence dans la chaîne qui doit lier les hommes avec les femmes. Le ſexe différencie les eſprits.

III. Les climats ou trop chauds ou trop froids, ſont peu favorables aux organes deſtinés à l'exécution des fonctions animales. Les premiers conſument le ſuc nerveux en le volatiliſant trop, & deſſéchent les fibres par le mouvement trop accéléré d'un ſang échauffé & preſque brûlé. Les derniers rendent la limphe trop maſſive en la coagulant, & les fibres trop roides en les tendant ou les nourriſſant trop. C'eſt pour cette raiſon que dans les pays chauds les hommes ont plus d'eſprit que de courage, & que dans les pays froids les hommes ont plus de courage que d'eſprit. Les climats trop chauds ou trop froids ſont peu favorables pour l'eſprit.

(*a*) *Pythagore* repréſentoit aux Crotoniates que le but qu'on doit ſe propoſer dans l'union des deux ſexes eſt de produire légitimement un autre ſoi-même. Il condamnoit hautement ceux qui ſe portent à cette action après avoir trop mangé, & plus encore ceux qui s'y portent pendant qu'ils ſont ivres. Omeiſius *in Ethicâ* Pythagoræ *pag*. 39. *Ex* Jamblico *in vitâ* Pythag. *lib*. 1. *cap*. 31.

Les climats tempérés sont les plus avantageux.

Les climats tempérés sont les plus propres pour modifier avantageusement les esprits. Les uns, tels que les plus chauds parmi les tempérés, disposent à la vivacité; les autres, tels que les plus froids dans cette zone tempérée, insinuent la force. Ceux qui tiennent le milieu entre ces deux especes, donnent naissance à la politesse. Nous avons donné les raisons de ces différences, & c'est de-là que nous avons conclu le pouvoir autentique, universel & immuable des climats sur les esprits, les caracteres, les coutumes & les mœurs. C'est de-là que nous tirerons aussi cette facilité d'acquérir tel ou tel génie par la puissance qu'on a d'habiter sous un tel climat plutôt que sous un autre.

Les saisons influent beaucoup sur les esprits.

IV. Mais tandis qu'au-dessus du même climat le soleil parcourt les douze signes du Zodiaque, l'année se trouve divisée en quatre saisons, à la puissance desquelles les esprits de telle nature qu'ils soient, ne peuvent échapper. Lorsque les zéphirs annoncent le printems, l'imagination est plus féconde & plus brillante, & le sentiment plus vif & plus voluptueux. Pendant l'été, l'imagination quoique vive & agréable, n'est pas aussi soutenue que dans le printems. On amasse un si grand nombre d'idées pendant ces deux premieres saisons, que presque toujours dans les plus belles heures de l'automne, on raisonne davantage & avec plus de facilité. Dans ces tristes jours de l'hiver où l'imagination est rallentie & plus froide, le jugement acquiert de nouvelles forces, & fait appercevoir les conséquences certaines de chaque chose. Le mois d'Avril est fait pour les Poëtes, & le mois de Décembre est fait pour les Philosophes.

Avantages que l'on retire de la bonne éducation morale.

V. Toutes ces causes qui forment la base de notre caractere, peuvent être retardées, ou empêchées dans leurs effets par la puissance de l'éducation. Ainsi joignons autant qu'il sera possible, une bonne éducation spirituelle à une bonne éducation corporelle. Un homme sans éducation ressemble à cet homme nud qui peut avoir, il est vrai, un beau corps; mais s'il a des défauts, ils sont bientôt apperçus, & frappent la vûe d'une façon désagréable. Celui qui est bien éduqué, ressemble à cet homme qui est habillé. Il joint les charmes de la parure aux graces de son corps, & souvent les habits cachent bien des défauts. Ce qui exige toujours la main adroite d'un habile tailleur, de même que la bonne éducation morale exige tous les soins d'un sage précepteur. Nous n'avons donc pas prétendu renverser le pouvoir des préceptes pour donner tout à la nature. Nous soutenons seulement que lorsque la doctrine est jointe à la vigueur naturelle de l'esprit, elle pousse encore plus avant ses racines & étend plus loin ses branches. Une heureuse éducation augmente & fortifie le courage, & pour peu qu'elle vienne à manquer, les ames les mieux nées, sont sujettes à se deshonorer par des fautes irréparables.

En effet sans décrire ici tous les avantages réels qu'on peut retirer d'une bonne éducation, qu'on en juge par ceux qu'on reçoit de la lecture, qui est une de ses parties. Par son moyen des richesses immenses qui étoient dispersées nous deviennent propres. Elle fait de nous pour ainsi dire, des hommes nouveaux. Ici les Philosophes nous dévoilent l'univers

entier, nous délivrent du joug des préjugés & de l'erreur, nous ouvrent les sentiers les plus droits de la morale, & nous montrent l'étoile qui doit y diriger nos pas. Là les historiens nous découvrent l'inconstance des choses humaines, nous font voir la vertu récompensée & le vice puni; d'autres fois la vertu gémissante dans les fers & le crime sur le trône. Ils nous donnent des modeles à imiter, des exemples à fuir, des préceptes à pratiquer. Enfin ils éclaircissent mille faits importans sur lesquels nous nous serions toujours trompés. Ici les orateurs nous font pénétrer les replis du cœur humain, nous indiquent les routes par lesquelles il faut marcher pour le toucher, nous relevent le secret d'instruire sans ennui, de plaire sans flaterie, de se défendre sans animosité, de déployer ses armes avec efficacité, d'attaquer, de blesser & de remporter la victoire. Là les Poëtes nous découvrent les ressorts qui mettent en jeu les passions humaines, remuent toutes les puissances de l'ame, & nous enlevent par la beauté de l'expression, la cadence & l'harmonie du stile.

C'est sur des motifs aussi puissans que nous concluons que l'éducation morale est absolument nécessaire pour nous rendre vraiment spirituels. Ce n'est pas aussi sur des motifs moins puissans que nous concluons en même tems que ceux sur lesquels l'éducation morale ne fait aucune impression, doivent avoir recours aux puissances qui opérent directement sur le fond de l'esprit, afin d'acquérir des dispositions propres à profiter d'une bonne éducation morale, qui, quoique méchanique par la façon dont elle se communique, n'agit pas cependant directement sur les causes qui constituent essentiellement la différence des esprits.

Avantages qu'on retire de la bonne éducation corporelle.

A l'égard de l'éducation corporelle, il est certain que les enfans nourris par leurs propres meres, doivent être plus spirituels que ceux qui sont confiés aux soins d'autres femmes. Motif bien puissant pour engager les meres à nourrir elles-mêmes leurs enfans. Quant à l'usage des choses non naturelles, qui concerne l'éducation corporelle, nous en avons parlé lorsque nous avons traité du régime de vivre. C'est pourquoi les conséquences que nous tirerons sur cet article, pourront encore se rapporter ici.

Quels sont les tempéramens les plus avantageux pour l'esprit.

VI. De même que la force des corps ou la pente qui les dispose à telles affections dépendent des tempéramens, de même aussi la vigueur où les inclinations des esprits reconnoissent pour principe ces mêmes tempéramens. C'est une conséquence nécessaire des prémisses que nous avons déja posé. Parmi les tempéramens simples le chaud est préférable au sec; vient ensuite le froid, & le dernier de tous est le tempérament humide. Parmi les tempéramens composés, le mélancolique obtient la palme, le bilieux est un des premiers disputans, & le phlegmatique suit le sanguin. On doit entendre ce que nous disons ici dans le vrai sens de cet Ouvrage; c'est-à-dire que l'on fait ici abstraction de tous les autres rapports, pour n'avoir égard qu'aux relations qu'ont les tempéramens à l'esprit: car nous n'ignorons pas que le tempérament sanguin est le meilleur pour la santé, & qu'il faudroit suivre tout un autre ordre si nous faisions attention à cette maniere d'être de nos corps.

Quel genre d'occupations est le plus propre pour chaque tempérament.

Par les diverses couleurs avec lesquelles nous avons représenté les différens genres d'esprit de chaque tempérament, on pourra juger à quelles occupations seront propres les personnes qui les possedent. Celles qui ont un tempérament chaud ou sec, peuvent s'adonner aux sciences & y espérer un certain succès. Celles qui sont d'un tempérament froid ou humide, doivent différer de se mettre à l'étude jusqu'à ce qu'elles aient corrigé leur mauvaise complexion. Les mélancoliques ne doivent pas négliger leurs heureuses dispositions. Par leur jugement exact, par leur patience & leur assiduité au travail, ils réussiront dans les Sciences les plus profondes, telles que les Mathématiques, la Philosophie, le Droit, la Médecine, la Métaphysique & la Théologie. Nous réservons les bilieux pour être Historiens, à cause que les faits interressans font beaucoup d'impression sur eux, & qu'ils doivent par conséquent mieux les retenir & en parler mieux que d'autres. Ils pourront encore se distinguer dans le Barreau ou dans la Chaire par rapport à cet admirable subtilité qu'ils ont à saisir les choses, à les éclaircir & à les ranger à leurs places. Les sanguins ayant l'imagination assez vive & la mémoire heureuse, ils pourront faire de grands progrès dans les Belles-Lettres, dans l'Architecture, dans la Géographie, dans la Chymie, &c. Nous ne voyons pas à quoi l'on puisse employer les phlegmatiques : ils ont une complexion si ingrate, que les germes des Sciences doivent plutôt y être étouffés qu'y fructifier.

Il faut encore entendre dans un sens général ce que nous venons de dire, car dans chaque espece de tempérament il y a des degrés sensibles. Ces degrés proviennent de la quantité du sang, de même que la nature de la complexion naît de sa qualité. Les passions, par exemple, d'un bilieux qui a beaucoup de sang, seront plus vives que celles de celui qui en a moins. Ce qui n'empêche pas que la qualité de ce fluide ne soit à-peu-près la même dans tous les bilieux. Nous disons à-peu-près la même, puisque celle-ci peut-être plus saline, celle-là plus sulphureuse, &c : mais elle porte toujours le caractere d'un sang propre aux bilieux.

Quels sont les alimens les plus propres pour l'esprit.

VII. Nous avons examiné en général & en particulier le pouvoir du régime de vivre sur l'esprit, & il nous paroît que nous avons suffisamment établi & développé nos preuves. Parmi les alimens solides nous avons préféré ceux qui pouvoient produire un chile d'une bonne nature, délicat & un peu actif. Les raisons que nous en avons donné nous paroissent évidentes. C'est du chile que toutes nos humeurs prennent leur source; ces humeurs ne peuvent-être d'une bonne qualité qu'autant que la source elle-même est pure. L'intégrité des fonctions dépend de la bonne qualité des humeurs, & il est certain que l'ame jouit de sa plus grande liberté lorsque toutes les fonctions s'exécutent sans gêne & sans peine. C'est donc requérir une condition avantageuse pour l'esprit que d'exiger une nourriture de facile digestion & qui fournisse un suc proportionné aux forces des organes & analogue aux humeurs à réparer.

Quelle est

Il nous a paru constant aussi que la boisson qui fournissoit au sang des

parties plus déliées, plus actives, plus volatiles, sans être pour cela contraire à la constitution foible de nos corps, comme le sont l'eau-de-vie, l'esprit de vin & les autres liqueurs fortes, étoit celle qui mettoit en nous les dispositions les plus propres à faire usage de notre esprit. La liberté & la promptitude des fonctions animales dépend de la juste tension des fibres & de l'irritabilité des organes. Cette juste tension peut être l'effet d'une boisson telle que celle que nous demandons; cette boisson doit donc nous disposer efficacement à jouir de toute l'étendue de notre entendement & de toutes les prérogatives de notre volonté.

la boisson la plus convenable pour l'esprit.

Une partie des alimens tant solides que liquides, laisse après la chilification un marc qui doit être expulsé hors de nos entrailles. L'autre partie entre dans les vaisseaux lactés, parvient dans les routes de la circulation, nourrit les parties qui avoient besoin de réparation, subit différentes métamorphoses & est aussi chassée du corps par diverses routes ouvertes par la nature. C'est ce qui forme les excrémens & les récrémens ausquels il faut apporter une singuliere attention lorsqu'on veut entretenir soit la santé du corps, soit la liberté de l'ame. Imaginez-vous un palais où tout est entretenu dans la plus exacte propreté, & d'un autre côté une noire prison où l'on respire l'air le plus infect. L'état de l'homme dans l'une ou l'autre de ces demeures seroit bien différent.

Des récrémens & des excrémens relativement à l'esprit.

C'est encore sur l'exacte vibratilité des solides & le mouvement facile des liquides que nous avons proportionné l'exercice & le repos, la veille & le sommeil. La regle la plus générale qu'on puisse établir sur cet article, c'est qu'il faut dans la jouissance de ces choses non naturelles, observer un scrupuleux milieu afin d'obtenir la plus grande aptitude pour la pratique des opérations de l'ame. Nous n'ignorons pas que cette loi quoique générale, n'est que relative, & qu'elle est sujette à mille exceptions par rapport au tempérament, à l'âge, au sexe, à la saison, aux circonstances de la vie, &c : mais c'est à l'homme prudent de combiner tellement les choses, qu'il n'en puisse retirer que ce qu'il jugera lui être utile.

De l'exercice, du repos, de la veille & du sommeil relativement à l'esprit.

VIII. Tandis que le corps subit toutes les différentes altérations que lui occasionnent les diverses causes physiques qui l'environnent, il reçoit différens changemens par l'âge qui par degrés le conduit à sa destruction. Ces degrés sont l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge viril, la vieillesse & la décrépitude. Pendant ces divers espaces de la vie, la nature de nos corps panche vers un certain tempérament. D'abord phlegmatiques, nous devenons insensiblement sanguins, bientôt nous devenons bilieux & nous finissons par être mélancoliques. C'est sur cette variation des tempéramens que nous avons présumé que l'on pourroit imiter les effets de l'âge sur l'esprit, & se disposer à cueillir dans un certain âge des fruits qui étoient réservés pour une autre saison.

Pouvoir de l'âge sur les esprits.

IX. Il paroîtroit d'abord vrai que dans quelques circonstances que nos corps se trouvent, la santé seroit toujours le mode le plus avantageux pour l'esprit : car il est difficile que les fonctions tant naturelles que vita-

Puissance de la santé & de la maladie sur l'esprit.

les ſoient leſées, ſans que les fonctions animales languiſſent. Il y a cependant des cas où cette regle ſouffre des exceptions, & qu'elle n'eſt relative qu'aux tempéramens. La vigueur de nos conſtitutions nous diſpoſe plutôt aux exercices du corps, qu'à ceux de l'eſprit; & ſouvent la foibleſſe de nos organes prête de nouvelles forces à nos ames.

Diverſes autres cauſes Phyſiques dont on n'a pas parlé dans ce II. livre.

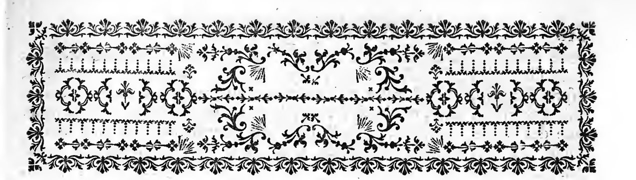
Nous aurions pû encore ajouter dans ce ſecond Livre différentes cauſes Phyſiques qui agiſſent ſur les eſprits par les effets qu'elles produiſent ſur les corps. C'eſt ainſi que certains lieux, certaines promenades, certaines expoſitions, certains ſpectacles affectent plus ou moins, & impriment dans nos ames un caractere qui leur eſt propre. C'eſt ainſi que les matins on ſe trouve plus diſpoſé à l'étude qu'après les heures du repas. C'eſt ainſi que certaines converſations, certains tons de voix, certains geſtes, réveillent en nous de nouveaux ſentimens. Mais toutes ces choſes auroient été d'une trop longue diſcuſſion; il ſuffira d'en rapporter des exemples dans notre troiſieme Livre, où nous ferons voir auſſi quel genre d'eſprit eſt attaché aux vertus & aux paſſions.

Précis des deux premieres parties de cet Ouvrage, & matiere du III. livre.

Les principes que nous venons de poſer étant ſuffiſamment diſcutés, nous allons commencer la troiſieme Partie de notre Ouvrage, qui eſt l'accompliſſement de notre deſſein. Car 1°. Nous avons vû le méchaniſme des fonctions animales. 2°. Nous avons examiné les cauſes qui pouvoient faire varier le méchaniſme de ces mêmes fonctions. Il ne nous reſte donc plus maintenant qu'à conſiderer les divers changemens qu'il faut apporter à nos corps pour corriger certains vices de l'eſprit, en augmenter la meſure & l'entretenir dans un bon état.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE



LIVRE TROISIEME.

LA MÉDECINE DE L'ESPRIT.

Mentis, memoriæ, odoris, &c. *Medico cura esse debet.*
Hippoc. *de morbis vulgaribus. lib. 6. sect. 6. aphorism.* 4.

INTRODUCTION.

NOUS ne parlerons pas ici des vices de l'entendement & de la volonté qui partent des maladies réelles du corps. Nous renvoyons nos lecteurs aux Traités Pathologiques, dans lesquels ils verront la maniere dont l'ame est affectée dans la manie, dans l'apoplexie, dans les vapeurs, &c, & de quels moyens on peut se servir pour la délivrer du poids qui l'accable dans ces sortes d'affections. Notre projet est plus hardi puisque nous sommes les premiers qui osons le tenter. Il est peut-être aussi d'une plus difficile exécution par la pente naturelle qu'ont les hommes à éviter tout remede lorsqu'ils n'apperçoivent aucune altération sensible dans leurs constitutions. Nous considerons les hommes jouissant d'une pleine santé, mais privés d'une partie de la capacité & de l'action dont pourroient jouir leurs ames si elles n'étoient enchaînées dans des liens trop pesans, & si les rayons lumineux de ces mêmes ames pouvoient se manifester au travers des corps trop opaques. Objet de cette troisieme Partie.

Si la trempe des esprits dépend de l'organisation des corps; c'est à ceux qui ont la noble ambition de jouir de toute la liberté de leur entendement & de se rendre propres aux Sciences & aux Beaux-Arts, à tellement disposer leur constitution organique, que leurs fibres soient très-sensibles & que leur sang ne reçoive que des sucs purs & subtiles (*a*). C'est Maxime fondamentale de notre sistême.

(*a*) *Qui nobile, & ad sublimitates rerum capiendas aptum sibi conciliare instituit ingenium, imprimis curet ut ingeneret spiritum sanguini ac corpori benignum, purum atque temperatum.* Fred. Hoffman. *tom. V. in-fol. cap.* 2. *de prolongandâ litteratorum vitâ per regulas diæteticas.*

cette maxime fondamentale de notre ſiſtême que nous allons étendre depuis l'imbécille, juſqu'au ſavant; depuis l'homme qui ſe contente d'un eſprit ſociable, juſqu'à celui qui veut communiquer aux autres ſes réflexions ou par écrit, ou de vive voix; depuis celui qui veut ne s'occuper que des choſes ſenſibles, juſqu'à celui qui prenant un vol plus hardi, ſonde la nature abſtraite des choſes. Enfin nous prétendons par des voies purement méchaniques faire de tout homme un homme d'eſprit, ou, ce qui revient au même, procurer à ſon ame tout le ſolide & tout le brillant qu'il ſouhaitera.

Ce qu'on doit entendre ici par le terme d'un homme d'eſprit.

Par le terme d'un *homme d'eſprit*, nous n'entendons pas ce ſavant, qui, tout hériſſé de grec, ne décide rien que ſur l'autorité de quelque ancien Philoſophe, ni cet autre qui, toujours emporté par l'entouſiaſme & ſoutenu par les aîles du ſublime, quitte notre ſphere pour être admiré d'un autre monde. Nous n'appellons pas ſeulement un homme d'eſprit, celui qui, prompt en heureuſes reſſources, ſait cacher adroitement ſes défauts, celui qui enrichit le Libraire de ſes productions, celui qui ſait tellement aſſaiſonner les converſations du ſel de l'enjouement, qu'il ſe fait déſirer dans toutes les compagnies. Mais en général nous appellons un homme d'eſprit, *celui qui ne cherche pas avec peine ſes idées, qui raiſonne facilement & qui juge exactement.*

Moyens qu'on doit employer pour avoir de l'eſprit.

Les moyens phyſiques pour acquérir ces excellentes qualités ne ſont pas au-deſſus de notre portée. On ſait conſéquemment aux principes établis ci-deſſus, qu'elles ne dépendent que de la diſpoſition des organes, de la qualité & des mouvemens du ſang. On peut modifier différemment ces êtres matériels & par conſéquent affecter l'ame d'une telle ou telle maniere. C'eſt pourquoi *Ciceron* dit, » qu'il eſt fort important à l'ame » d'être logée dans certains corps : puiſque de cette machine terreſtre s'éle» vent ou des fumées qui l'obſcurciſſent, ou des principes de lumiere » qui la rendent plus éclatante (*b*).

Ceux qu'on emploie ordinairement ſont inſuffiſans.

Nous ne ſommes pas ſurpris que tous les hommes cherchent à avoir de l'eſprit, c'eſt le plus bel ornement & la partie qui les approche le plus de la divinité; mais nous ſommes ſurpris de la maniere dont ils veulent l'acquérir. Ils ſe livrent tout-à-coup aux préceptes, à la lecture, aux réflexions des maîtres : & fort ſouvent de tous leurs travaux ils n'en recueillent qu'un fruit vil, de peu de valeur & quelquefois mépriſable. Il eſt donc des fonds ingrats & pareſſeux que la Médecine doit défricher avant d'y confier aucune ſemence. Les fleurs de la Rhétorique ſont bientôt étouffées dans ces champs où il ne croît que des ronces & des épines. Il faut la main d'un Jardinier habile & vigilant pour engraiſſer avant cette terre, & la rendre fertile. C'eſt ainſi qu'avec une certaine induſtrie l'on vient à bout de ſe former un eſprit plus ſubtil & plus actif, que celui qu'on avoit reçu des mains de la nature (*c*).

(*b*) *Et ipſi animi magni refert quali in corpore locati ſint, multa enim è corpore exiſtunt quæ acuant mentem : multa quæ obtundant. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

(*c*) *Ex ipſâ hominum ſolertiâ eſſe aliquam mentem & eam quidem acriorem & divinam exiſtimare debemus. Id. de naturâ Deorum lib.* 2.

Nous n'ignorons pas qu'il y a certains avantages naturels qui, s'ils ne nous rendent pas ſpirituels, annoncent au moins de l'eſprit. Tels ſont ceux dont jouiſſent quelques mortels fortunés; une phyſionomie qui plaît, des yeux où étincelle l'eſprit, un air fin, noble & prévenant, ce ſont des faveurs de la nature, & perſonne n'eſt en droit de reclamer contre elle lorſqu'elle les refuſe, parce qu'elle eſt libre dans la diſtribution de ſes bienfaits. L'art médical, malgré toute ſa puiſſance, ne peut pas les procurer, & nous abuſerions de la crédulité de nos Lecteurs, ſi nous leur faiſions une pareille promeſſe. Mais il y a des talens acquis, qui font honneur à l'entendement humain, & qui ne dépendent pas de la force du deſtin. Tels ſont ceux qui naiſſent de la culture des diſpoſitions que l'on a reçu du ciel. L'art de conſerver la ſanté & de guérir les maladies peut atteindre à ce point, & produire des effets inattendus juſqu'à préſent, parce que les hommes ſe ſervent ordinairement du même inſtrument pour les mêmes uſages, ne prévoyant pas toujours à combien d'autres uſages ils pourroient l'employer.

Objection contre notre ſiſtême, & ſolution.

Mais dira-t-on, penſez-vous de bonne foi faire un homme d'eſprit d'un ſtupide? Oui, nous le croyons. Modifiez d'abord différemment ſes organes, enſuite inſtruiſez-le, & donnez-lui les mêmes ſoins que ceux que vous apporteriez aux perſonnes qui jouiroient des meilleures diſpoſitions. Que les changemens arrivés aux organes puiſſent procurer des changemens ſi étonnans dans l'ame, c'eſt une choſe que l'expérience confirme. Nous en rapporterons quelques exemples des plus ſenſibles avant d'entrer en matiere, afin qu'on ne liſe pas ce qui ſuit avec un certain pyrrhoniſme qui engageroit à ſe méfier de nos preuves mêmes les plus conſtantes.

Exemples qui confirment ce que nous avançons.

Un jeune homme tout-à-fait diſgracié de la nature du côté des talens, preſque imbécille, à charge à ſa famille, fut renfermé dans un cloître. Son emploi étoit de ſonner les cloches. Un jour rempliſſant cet emploi de ſon mieux, il ſe laiſſa tomber. La chûte fut ſi violente, que tout le cerveau en fut ébranlé. Mais cet événement, bien-loin d'être malheureux pour le Moine, lui fut des plus favorables. Il devint tout-à-coup intelligent, & fit un des plus grands hommes de lettres de ſon ſiécle.

Baudouin Ronſſeus rapporte qu'on avoit tenté toute ſorte de remedes pour guérir une femme de la folie (*d*). L'art fut inutile, elle ne ſe trouva pas ſoulagée. Un jour elle ſe débarraſſa de ſes liens, & ſe jetta par la fenêtre dans la rue. Cette chûte violente la guérit de ſa folie.

Le Pape Clément VI avoit une mémoire ſi prodigieuſe, qu'il ne pouvoit, quand il l'auroit voulu, oublier rien de tout ce qu'il liſoit. On prétend qu'une bleſſure à la tête lui avoit cauſé ce talent ſingulier (*e*).

Nous ne prétendons pas indiquer de pareils moyens; le remede ſeroit pis que le mal. Tout ceci n'a été allégué que pour détruire la penſée d'impoſſibilité, qui pourroit naître contre notre ſiſtême. En effet ce que

(*d*) *In ſuis Miſcellaneis epiſt.* 3.

(*e*) *Petrarca lib.* 1. *rerum memor. & lib.* 8. *rerum familiarium.*

le hazard a produit, l'art raiſonné & dirigé par une main habile peut y atteindre. L'art dont nous parlons ici, n'eſt que les moyens conſéquens des principes que nous avons déja établis. Ce ſont les cauſes Phyſiques qui agiront ſur l'eſprit en opérant ſur les corps. C'eſt ainſi que le choc de l'acier contre un caillou en fait ſortir une étincelle en briſant les liens qui la retenoient captive. Entrons donc en matiere.





PREMIERE PARTIE.

DE L'ENTENDEMENT.

NOUS reprenons le même ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre, afin que l'on ſoit en état de comparer les principes avec les conſéquences. Dans l'une & l'autre partie nous avons parlé du méchaniſme de l'entendement & de la volonté ; il s'agit maintenant de mettre l'ame à portée de faire un plein uſage de ces deux facultés, en n'employant que des cauſes phyſiques, ſoit pour les rectifier, ſoit pour les maintenir dans un juſte état ſi elles s'y rencontrent. La ſenſibilité & les ſenſations étant les propriétés les plus ſimples de nos corps, qui contribuent le plus aux opérations de l'entendement, & étant liées néceſſairement avec elles, nous allons commencer par elles.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SENSIBILITÉ ET DES SENSATIONS.

NOUS ſéparerons encore ici des ſenſations la ſenſibilité afin d'examiner plus en détail les reſſources qu'elles fourniſſent à l'ame, les vices qui les font dégénérer & les moyens qui peuvent les rétablir, ou les conſerver dans un bon état.

ARTICLE I.

De la Sensibilité.

QUI pourra raconter tous les avantages que donne la ſenſibilité à l'eſprit ? Elle eſt la ſource de toutes nos connoiſſances, ainſi qu'elle eſt la ſource de toutes nos paſſions. Qu'on nous ôte la ſenſibilité, nous ne ſommes plus que des pierres ou des métaux. Elle eſt la marque d'un eſprit intelligent, de même qu'elle eſt la marque d'un bon cœur. C'eſt elle qui donne de la tendreſſe pour les parens, de la pitié pour les miſérables, de la piété pour le Créateur, de l'amitié pour ſes ſemblables, de l'amour pour un ſexe different, de l'humanité pour ſon prochain, de la reconnoiſſance pour les bienfaicteurs, du reſſentiment pour les affronts, du reſpect pour la vertu. Quelle foule d'idées differentes & ſouvent combinées doivent naître de tous ces mouvemens ? Quels éclats bril-

lans de lumiere doivent en rejaillir ſur l'ame qui fait alors ſentir toute la vigueur de ſon exiſtence & de ſes droits.

Ecoutez celui qui parle lorſque c'eſt le ſentiment qui lui dicte ſon diſcours. Quelle éloquence ! elle entraîne avec elle la perſuaſion & la conviction. Si c'eut été la ſeule imagination qui eût tracé les tableaux, le coloris eut été froid, languiſſant, peu varié, & n'eut pas touché le ſpectateur. Le ſentiment bien ou mal exprimé vaut mieux que les plus belles réflexions, il occupe plus agréablement. C'eſt avec raiſon qu'on reproche à *Ovide* d'être trop ingénieux dans la douleur. Il fait voir de l'eſprit lorſqu'on n'attend que du ſentiment; ce qui fait qu'il n'excite qu'une légere compaſſion, dans le tems qu'il devroit tirer des larmes. On feroit preſque fâché de ne le pas voir ſouffrir, parce que ſans ſes ſouffrances on n'auroit pas le plaiſir de l'entendre raconter agréablement ſes peines. Rien ne touche que ce qu'on ſent, & l'on n'eſt content qu'à proportion de ce que le ſentiment eſt plus vif & plus profond.

Quel eſt-il ce ſentiment ? quelle eſt ſa nature ? Queſtion vraiment philoſophique & du reſſort d'un ouvrage où l'on traite des ſens & de toutes leurs dépendances. C'eſt la ſenſibilité miſe en action, c'eſt l'impreſſion même qu'a, ou reçoit l'ame au ſujet d'un objet qui la touche ou qui l'émeut. Le ſentiment eſt à raiſon de la ſenſibilité; il eſt plus ou moins vif ſelon que la ſenſibilité eſt plus ou moins grande. On le conſidere dans un ſens plus étendu & plus général que la ſenſation; car la ſenſation eſt preſque toujours deſtinée à une partie, comme la vue, le toucher, &c; le ſentiment appartient à tous les organes, & eſt la complexion de tous les ſens. Il appartient auſſi aux mouvemens propres de l'ame & peut être excité par la réflexion. Puiſque la ſenſibilité & le ſentiment qui en réſultent, ſont la baſe des idées tant directes que réfléchies, tout ce qui pourra leur nuire, nuira auſſi aux opérations de l'entendement & de la volonté : & on ne deviendra ingénieux qu'à proportion qu'on éloignera les obſtacles qui les gênent. Ces obſtacles conſiſtent dans un trop grand relâchement, ou dans une trop grande rigidité des fibres qui l'amortiſſent, ou dans une trop grande irritabilité qui ſans le pouſſer tout-à-fait juſqu'à la douleur, le dérange cependant de ſon état naturel. Vices ſur leſquels les moyens moraux ont peu de priſe, & qu'il faut abſolument combattre par des moyens phyſiques ſi l'on veut atteindre à ce juſte point de ſenſibilité qui n'admet dans les choſes que ce qui s'y trouve véritablement. Car celui qui eſt trop ſenſible par la trop grande irritabilité des fibres, eſt ſans ceſſe agité par le moindre bruit; la moindre réflexion ſur des événemens l'allarme & lui fait tout craindre. Il eſt ſuſceptible des plus grands égaremens, & avec un cœur excellent il peut ſe produire & occaſionner aux autres les plus grands maux. Celui qui eſt inſenſible par la rigidité ou le relâchement des fibres, eſt un naturel dur & farouche qui n'entend ni la voix du plaiſir, ni les cris de la douleur. Il ne connoit pas la douceur de la compaſſion. On croiroit même qu'il ne connoît pas la moitié des choſes à connoître, puiſqu'il y a preſqu'autant

de choses que nous connoissons plus par sentiment, que par les efforts de la raison. Les moyens que nous allons enseigner pour remedier au relâchement, à la rigidité & à la trop grande irritabilité des nerfs, comme causes de l'altération de la sensibilité & du sentiment, doivent donc être regardés comme des moyens physiques propres à nous rendre meilleurs & plus ingénieux.

TITRE PREMIER.

DU RELÂCHEMENT DES FIBRES COMME CAUSE PROCHAINE DE L'ALTÉRATION DE LA SENSIBILITÉ ET DU SENTIMENT.

Il est évident que l'impression faite sur des fibres trop lâches, doit être moindre que celle qui est faite sur des fibres exactement tendues. Il faut donc que ceux qui ont le genre nerveux trop relâché, remédient à ce vice pour parvenir à cette délicatesse de sentiment qui transmet à l'ame la vraie nature des impressions que font sur les corps les qualités sensibles des objets.

Le relâchement des fibres dépend ordinairement ou de la constitution propre des fibres, ou d'un sang trop sereux. Les enfans, les femmes, les personnes qui vivent dans un climat pluvieux ou sur le bord des rivieres & des marais, qui menent une vie sédentaire & oisive, qui se nourrissent d'alimens gras & aqueux, qui sont d'un tempérament froid & humide, ont naturellement la fibre molle & relâchée. Outre que le sentiment se trouve émoussé par cette seule cause, elle est aussi la racine d'une infinité de maux aussi terribles par leur issue, que difficiles à guérir. Souvent on en voit naître la cachexie, la cacochimie, la phthisie, la leucophlegmatie, l'hydropisie, &c, double motif qui doit d'autant plus engager à y apporter remede, que les suites en sont plus funestes.

On remédiera à cette constitution en évitant d'abord toutes les causes qui ont pû la produire, en habitant dans un air chaud & sec, par une diéte séche & échauffante, par l'exercice fréquent & un peu dur, par le sommeil plus court dans des appartemens bien aérés, par les cordiaux, les aromatiques, les âcres, les stimulans, les irritans. C'est dans cette derniere classe de remedes qu'on doit placer les antiscorbutiques, les vésicatoires & les émétiques, qui souvent réveillent le ressort & l'action tonique en excitant des secousses dans tout le genre nerveux.

Si c'est par la trop grande quantité de sérosité dans le sang que provient le relâchement des fibres, on y remédiera par le régime ci-dessus indiqué & en faisant usage des diurétiques, des diaphorétiques, des purgatifs. Les diurétiques dans le cas présent doivent être chauds : tels sont les racines de persil, d'asperge, de petit houx, &c, le savon, les sels neutres comme le sel de glauber, &c. Si l'on ne veut pas tenter de dessécher le sang par la voie des urines soit parce que l'on craigne que la nature ne s'y prête pas, soit parce que des circonstances particulieres

exigent un autre traitement, on essaiera d'exciter une transpiration plus abondante. Alors on commencera par les plus legers diaphorétiques pour venir par degrés aux sudorifiques. Nous ne disons rien ici des purgatifs; il faut beaucoup de sagesse & de prudence pour les employer à propos, & l'on doit s'en rapporter aux maîtres de l'art dans ces conjonctures. Nous passons aussi sous silence les remedes astringens, âcres, échauffans, spiritueux, salins & sulphureux pour les mêmes raisons.

Souvent aussi c'est par le vice des digestions que le sang recevant un chile mal travaillé devient trop séreux; alors il faut remédier à ces mauvaises digestions, soit en prenant des alimens faciles à digérer & d'une bonne nature, soit en prenant des médicamens qui donnent du ressort à l'estomac.

Les alimens que nous conseillerions comme les plus utiles, sont le lait, les œufs, les bouillons, les consommés, les gelées, les potages, les viandes des jeunes animaux; en un mot tout ce qui peut fournir de bons sucs & un chile presque préparé. A l'égard de la boisson, elle doit être de bon vin vieux, pur, ou mêlé avec suffisante quantité d'eau.

Les médicamens les plus convenables dans ce cas, sont les amers & les aromatiques. On peut commencer d'abord par les plus foibles pour finir par les plus forts. La chicorée sauvage, la centaurée, la garence, la rhubarbe, le quinquina, &c, sont de très-bons stomachiques amers. Les principaux aromates peuvent servir à assaisonner les mets, tels que sont la canelle, la muscade, l'écorce d'orange & de citron, le gérofle, le poivre, le gingembre, l'anis, la coriandre, le thim, le serpolet, l'origan, la sarriette, &c. La confection d'hyacinthe, la thériaque, l'opiat de Salomon, &c, sont les meilleurs remedes que présentent les pharmacopées.

TITRE SECOND.

DE LA ROIDEUR DES FIBRES COMME CAUSE PROCHAINE DE L'ALTÉRATION DE LA SENSIBILITÉ ET DU SENTIMENT.

LES fibres trop roides sont moins flexibles; par conséquent moins propres au mouvement & moins disposées à communiquer les impressions qu'elles reçoivent. Plusieurs causes peuvent produire cet effet. 1°. Tout ce qui est capable de remedier au relâchement des fibres. 2°. Tout ce qui peut tendre à racornir les nerfs, comme la sécheresse & un genre de vie trop dur. 3°. Tout ce qui peut donner un trop grand degré de tension au genre nerveux & le conduire au point de n'être presque plus vibratile, comme l'abus des liqueurs spiritueuses, des médicamens échauffans, les veilles prolongées, l'exercice immoderé. 4°. Tout ce qui peut dépouiller le sang de sa sérosité, l'épaissir & le disposer à s'enflammer.

Il est facile de voir que cette rigidité des fibres doit être plus familiere

aux hommes qu'aux femmes, aux vieillards qu'aux enfans; à ceux qui ſont doués d'une conſtitution forte & robuſte, qu'aux tempéramens foibles & flegmatiques; à ceux qui s'exercent à des travaux pénibles, qu'à ceux qui menent une vie molle & oiſive; à ceux qui habitent des climats chauds & ſecs, qu'à ceux qui vivent dans des régions tempérées. Il eſt facile de voir qu'avec ces diſpoſitions l'on doit être enclin aux maladies inflammatoires & à cette multitude de maladies aiguës qui entraînent toujours avec elles une longue ſuite de douleurs, & ſouvent une mort rapide. Ainſi quand bien même l'intérêt de l'eſprit n'exigeroit pas qu'on réformat une conſtitution auſſi dangereuſe, l'intérêt du corps qui eſt toujours le plus intime, le plus vif & le plus preſſant, engageroit à y apporter remede.

Après cet expoſé on verra qu'il y a pluſieurs moyens d'obvier à toutes les cauſes qui doivent procurer la rigidité des fibres. 1°. En évitant toutes les choſes capables d'augmenter leur reſſort. 2°. En ſe ſervant des contraires. Les bains, un air humide & tempéré, le repos, le ſommeil rempliront exactement toutes les indications. Il faut auſſi que le régime de vivre ſoit approprié. Les humectans, les adouciſſans, les émolliens, les antiſpaſmodiques, les délayans ſont très-convenables. Preſque toutes les herbes potagéres, tous les fruits ſoit doux, ſoit aigrelets ſont rangés dans ces claſſes. 3°. En diminuant quelquefois le volume du ſang par la ſaignée qui ne doit être pratiquée qu'ayant égard à l'âge, au tempérament, à la ſaiſon, au ſexe, aux circonſtances. Chacun ſait avec quelle promptitude la ſaignée détend les ſolides & que quand elle eſt trop répétée elle les fait tomber dans une atonie difficile à réparer. Ainſi il ne faut pas en uſer ſans avis, ou en méſuſer par caprice. 4°. En diminuant la denſité du ſang: ce que l'on obtiendra par une ample boiſſon d'eau ſoit ſimple, ſoit chargée des plantes rafraîchiſſantes, ſavoneuſes, inciſives; par l'uſage continué du petit lait, des eaux minérales, acidules, &c.

TITRE TROISIEME.

DE L'EXCÉS DE SENSIBILITÉ.

SI le ſentiment pêche par défaut il peut auſſi pêcher par excès & les exemples n'en ſont pas rares. Lorſque les cauſes ci-deſſus indiquées n'ont pas tendu les nerfs au point d'en empêcher la vibratilité, elles peuvent cependant leur occaſionner un degré de tenſion qui ſera au-deſſus du ton naturel. Tenſion qui leur laiſſera cette irritabilité, c'eſt-à-dire cette facilité extrême d'être irrités par la moindre cauſe, telle qu'on la remarque dans les femmes vaporeuſes, dans les hypochondriaques, dans la plupart des perſonnes qui ont été agitées par de longues & violentes paſſions. Cet excès de ſenſibilité eſt un vice qui nuit beaucoup à l'eſprit, ou qui le jette dans des déſordres que blâme la ſaine raiſon. Il ſuffit de connoître quelques perſonnes affligées de vapeurs pour s'en convaincre. Ce

ſont des allarmes continuelles pour la ſanté & pour la vie ; c'eſt une inaptitude réelle de s'appliquer à aucune étude, ou à aucun ouvrage qui demande quelque contention d'eſprit; ce ſont des emportemens involontaires, une gaité hors de ſaion, une triſteſſe profonde pour des objets frivoles, une apathie blamable pour des ſujets eſſentiels; en un mot, on y remarque un dérangement manifeſte dans les fonctions de l'entendement & de la volonté.

Cet état reconnoiſſant les mêmes cauſes que celles qui ſont énoncées dans le titre précédent, il exige le même traitement; peut-être un peu plus mitigé, parce que le vice n'eſt pas auſſi fort. Nous nous expliquerons davantage à ce ſujet lorſque nous parlerons des vapeurs dans notre traité des maladies de la tête.

Senſibilité plus grande donne plus de connoiſſance.

Quelqu'un objectera que c'eſt à tort que nous cherchons à remedier à cet état de plus grande ſenſibilité puiſqu'il paroît donner plus d'étendue à nos ſens, & qu'il peut nous mettre à portée de connoître diverſes propriétés de la matiere, que nos ſens dans leur état naturel ne découvriroient jamais. C'eſt peut-être cet état de plus grande irritabilité qui eſt cauſe que le linx voit plus clair que nous, que le liévre entend plus diſtinctement, que le chien a l'odorat plus fin, le ſinge le goût plus pénétrant, l'araignée le tact plus exquis.

Il eſt vrai que nous jugerions plus promptement des choſes, mais en jugerions-nous plus ſainement? un ſeul ne peut avoir tout: & ne ſuffit-il pas à l'homme d'avoir la raiſon qui l'éleve au-deſſus de tous les animaux, ſans evier encore la ſtructure de leurs organes, qui leur donne un peu plus d'activité pour certains ſens! » Que voudroit-il cet homme, » s'écrie *Pope* (*g*): tantôt il s'éleve, & moindre qu'un Ange, il voudroit être davantage. Tantôt baiſſant les yeux il voudroit avoir la force » d'un taureau & la fourure de l'ours: s'il dit que toutes les créatures » ſont faites pour ſon uſage, de quel uſage lui feroient-elles s'il en avoit » toutes les propriétés?.... Pourquoi l'homme n'a-t-il pas un œil mi- » croſcopique? en voici la raiſon: l'homme n'eſt pas une mouche. Et » quel en ſeroit l'uſage ſi l'homme pouvoit conſiderer un ciron, & » que ſa vue ne put s'étendre juſqu'aux cieux? quel ſeroit l'uſage » d'un toucher plus délicat, ſi ſenſibles & tremblans de tout, les dou- » leurs & les agonies s'introduiſoient par chaque pore? d'un odorat plus » rafiné, ſi les parties volatiles d'une roſe nous faiſoient mourir de peines » aromatiques? d'une oreille plus fine; la nature tonneroit toujours & » nous étourdiroit par la muſique des ſphéres roulantes. O combien nous » regretterions alors que le ciel nous eut privé du doux bruit des zé- » phirs & du murmure des ruiſſeanx! Qui peut ne pas reconnoître la » bonté de la divine providence également & dans ce qu'elle donne & » dans ce qu'elle refuſe «.

(*g*) Eſſai ſur l'homme, *Epitre* 2. Voyez auſſi l'Eſſai Philoſophique de *Locke*, *liv.* 2. *chap.* 33. §. 8.

En un mot, les bêtes dépourvues d'un certain jugement n'ont besoin de sensations aussi fortes que pour la conservation de leur individu; tandis qu'il suffit à l'homme d'être pourvû d'une certaine dose de sentiment pour en tirer une suite de conséquences par la vertu de sa raison. Quelques animaux peuvent avoir, il est vrai, certains sens plus vifs que ceux de l'homme : ce qui doit leur donner des notions plus exactes des qualités de certains objets ; mais l'action plus vive de ces sens ne se fait peut-être qu'au détriment d'autres sens qui sont plus foibles & plus languissans : tandis que l'homme par cette juste proportion de sensibilité qui se trouve répandue dans tous ses organes, combine entre elles les qualités des objets, raisonne sur leur compatibilité & leur incompatibilité, juge enfin de tous les différens attributs connus de la matiere.

Sensibilité mere de la bonté.

Il est un état d'irritabilité que nous ne blâmons pas, & que nous préconisons au contraire ; c'est celui de ces caractéres qui sont nés sensibles, & qui sont bons par essence. Ils ne pourroient pas être méchans quand même ils en prendroient la résolution. Vous les voyez verser des larmes sur les malheurs publics, soulager le misérable en se privant eux-mêmes du nécessaire, se réjouir de la prospérité commune & ne se croire heureux que lorsque chacun jouit d'un bonheur tranquille. Vous les voyez joindre leurs pleurs & leurs soupirs aux vôtres, frémir aux récit du supplice de quelque malfaiteur, & s'évanouir en écoutant attentivement la description d'une opération de chirurgie. Ils ne conçoivent pas comment il se trouve des bourreaux & des êtres assez durs pour commettre des meurtres de sang froid ou regarder d'un œil sec & fixe les opérations les plus cruelles & les châtimens les plus terribles. Vous les voyez reculer d'horreur lorsqu'ils apperçoivent l'humanité souffrante, ou les moindres dépouilles sanglantes qui annoncent qu'il y a un être qui a souffert. Il leur semble à l'instant souffrir les mêmes maux que les autres éprouvent. Ils prefereroient quelquefois d'être plutôt le sujet de la douleur, que celui qui en a le sentiment actuel (*h*). Toute la nature animée intéresse leur bonté & partage leurs bienfaits. Ce cœur tendre soigne un chien dans ses maladies, il réchappe une mouche du naufrage, il soustrait l'agneau au couteau du boucher ; en suivant même le régime Pithagoricien il craindroit encore de trouver quelque sentiment dans les plantes. O mille fois heureux les hommes s'ils pouvoient posseder tous un pareil caractere. Il n'y auroit plus ni violence, ni procès, ni guerre, ni assassinats. Ils jouiroient tous d'une paix profonde, on ne manqueroit d'aucuns secours, on ne verroit plus que des témoignages d'amitié ; la terre seroit le séjour de la félicité.

Malheureusement cette sensibilité ne se trouve pas dans tous les hommes, & quand elle s'y rencontre, elle s'émousse avec le tems. Une triste

(*h*) *Marie-Catherine Hortense Des Jardins*, connue sous le nom de Madame de *Ville-Dieu*, & si fameuse par ses ouvrages pleins de délicatesse & d'esprit, disoit d'elle-même » J'ai une si grande » compassion des malheureux, que bien souvent la » pitié qu'ils me causent me met de leur nombre ».
Cette pensée se trouve dans le portrait qu'elle a tracé d'elle-même, imprimé dans *la Galerie des Peintures, ou recueil des portraits, ou éloges en vers & en prose*, seconde Partie, *pag.* 4-2. in-12. 1663.

expérience nous fait voir qu'à mesure qu'on acquiert de l'âge on devient moins sensible. Les fibres nerveuses se durcissent, se raccornissent même au point qu'elles ne sont presque plus irritables. Il est des vieillards qui ne sont plus touchés que de leur existence. Ils voient le reste des hommes périr avec une indifférence qui tient de l'apathie. L'habitude émousse aussi en nous le sentiment. Combien de gens s'ennuient au milieu des plaisirs trop fréquemment répétés. Toujours du plaisir, dit-on, n'est pas du plaisir. De-là vient le dégoût de la possession. On a poursuivi un objet avec acharnement, c'étoit la fin de tous nos desirs, de tous nos soins, de tous nos travaux. On l'obtient, on en jouit pendant quelque tems avec fureur, le zéle se ralentit peu-à-peu, on n'en est plus touché, on s'en dégoute même, on s'en ennuie & souvent ce que l'on avoit cru devoir faire tout le sujet du bonheur devient le sujet de la déplaisance, de la tristesse & quelquefois du malheur. C'est par le même méchanisme que nos yeux s'accoutument insensiblement à voir des choses qu'on ne pouvoit appercevoir auparavant sans tomber en sincope; & que nos oreilles s'habituent à des cris qui auparavant leur faisoient horreur. Un jeune homme qui se destine à la Chirurgie entre dans un hôpital où il voit de pauvres infortunés gémissans & moribonds. Son courage en est d'abord ébranlé. Il se rassure, & veut voir accomplir les opérations qui concernent son art. Son cœur palpite, son visage devient pâle, une sueur froide s'empare de tous ses membres, il tombe en foiblesse. On le ranime, son courage lui donne de l'opiniâtreté, c'est de cette opiniâtreté que dépend son aisance & sa fortune, il s'accoutume peu-à-peu à voir couler le sang, bientôt il le verra couler à grands flots sans être ému, les cris des malades ne le toucheront plus, & armé d'un fer tranchant il osera lui même entreprendre d'une main hardie les opérations les plus cruelles.

Nous avons examiné les effets de la sensibilité lorsqu'elle est mere de la bonté qui est l'aggrégation de toutes les vertus douces & tranquilles, telles que l'humanité, la charité, la clémence, la générosité, la compassion, la pitié, la douceur, la politesse, l'affabilité. Ce n'est donc pas un être simple que la bonté; c'est le trésor de toutes les vertus bienfaisantes; c'est un diamant qui a plusieurs facettes & qui de tout côté réfléchit des rayons de lumiere différemment colorés. Elle doit donc fournir à l'ame toutes les émotions qui sont propres à chacune de ses parties. L'esprit en tirera les plus grands avantages pour les connoissances métaphysiques & morales. C'est donc à tort que ses détracteurs l'ont si souvent associé avec la bétise. Elle a sa force, son courage, sa fermeté & son choix. » Nul, dit la *Rochefoucault* avec raison, ne mérite d'être loué » de bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant; toute autre bonté n'est le » plus souvent qu'une paresse, ou une impuissance de la volonté (*i*) «. C'est donc à tort que le naïf *Montagne* met la bonté au-dessous de la vertu, disant que pour être vertueux il faut surmonter des obstacles, &

(*i*) Pensée 374.

que pour être bon il ne faut que de l'inclination (*k*). Quoique Dieu ſoit bon, & qu'on ne puiſſe pas le dire vertueux, parce qu'il ne fait aucun effort, il n'eſt bon que relativement à la vengeance qu'il pourroit exercer, & aux récompenſes qu'il feroit le maître de ne pas accorder.

Nous nous ſommes arrêtés peut-être un peu trop de tems ſur le tableau de la ſenſibilité mere de la bonté; mais il méritoit toute notre complaiſance & on ne ſauroit employer trop de motifs pour engager les hommes à être bons. Nous allons maintenant jetter un coup d'œil ſur la trop grande ſenſibilité comme mere de la colere, & nous dirons les avantages & les déſavantages qui en réſultent pour l'eſprit, lorſqu'elle eſt conſidérée ſous ce point de vue.

Senſibilité mere de la colere.

La colere eſt une émotion de l'ame qui la fait agir avec impétuoſité & ſans réflexion contre tout ce qui l'offenſe, ou qui lui fait de la douleur. Ce ſentiment eſt naturel; les perſonnes promptes y ſont fort ſujettes; il part de l'activité de l'eſprit, de l'agitation du ſang & de l'irritabilité des nerfs. Auſſi appelle-t-on la colere ſimplement vivacité lorſqu'elle eſt à ce premier degré. On n'en peut blâmer que la fréquence qui devient un vice dans la ſociété, mais on ne peut en faire un crime lorſqu'elle ne va pas plus loin. Elle échauffe l'imagination, elle ranime les eſprits engourdis, elle tient lieu d'enthouſiaſme : *facit indignatio verſum*, diſoit *Horace*, que *Boileau* a ſi bien traduit par ces vers :

Non, non, ſur ce ſujet pour écrire avec grace,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.

Elle uſe d'un ton fier, bruſque & piquant, ſon expreſſion eſt vive, ſes penſées ſont ſaillantes & uniques par leur tournure.

Lorſque la colere dégénere en emportement, elle ébranle la droiture de nos jugemens. » C'eſt la paſſion qui nous commande alors, diſoit » *Montagne* (*l*), c'eſt elle qui parle, ce n'eſt pas nous; au travers d'elle » les fautes nous aparoiſſent plus grandes, comme les corps à tra- » vers d'un brouillard «. L'eſprit ne peut tirer aucun profit d'une impulſion qui fait ſortir l'ame hors des bornes de la raiſon. Que ſera-ce ſi cet emportement eſt porté juſqu'à la fureur, mouvement fougueux où l'ame égarée ne ſe poſſede plus, ou bien juſqu'à la rage qui eſt une agitation ſi exceſſive & ſi tumultueuſe, qu'on eſt réputé n'avoir pas plus de raiſon que ceux qui ont été mordus par un chien enragé ? l'intérêt de l'eſprit exige donc qu'on ne ſe livre pas à ces excès & qu'on modere peu-à-peu ſa trop grande ſenſibilité pour tout ce qui choque, afin de ne jamais y tomber. De pareils excès deshonorent un homme ſage qui veut toujours entendre la voix de la juſtice & de la vertu. Doit-il jamais ſe mettre en danger de perdre ſa raiſon, ſa ſanté, & quelquefois la vie par de pareilles ivreſſes.

(*k*) Eſſais de *Michel* Seigneur *De Montagne*, *liv.* 2. *chap.* XI. de la cruauté *pag.* 263. *édit. in-fol. Paris* 1640.
(*l*) Eſſais *liv.* 2. *chap.* 31. *pag.* 466.

La vengeance est la fille chérie de la colere ; elle en est la suite ; aussi est-ce le ressentiment d'une offense reçue qui porte à outrager avec réflexion l'ennemi qui nous à fait injure. Ce ressentiment est doux parce qu'il nous console en nous représentant toute notre puissance de nuire. Nous nous y arrêtons volontiers parce qu'il flatte notre amour propre ; on le caresse & souvent on le conserve des années entieres avec une espece de complaisance. Il fournit mille expédiens, mille ressources pour réussir. Il donne de l'invention aux plus sots pour parvenir à leurs fins. Il seroit malséant d'animer à un pareil prix ses conceptions ; il vaut mieux avoir moins de talens, passer même pour imbécille, pourvu qu'on sache pardonner, & ennoblir son cœur par des sentimens généreux. Pardonnez tout aux autres, disoit le Philosophe *Cléobule* (*m*), & ne vous pardonnez rien.

ARTICLE II.

Des Sensations.

Connexion des Sensations avec toutes les facultés de l'ame.

NOTRE raison est sujette à toutes les vicissitudes qui arrivent à nos sens. Sont-ils dans leur plus grande vigueur ? c'est alors que notre entendement est le plus parfait. Viennent-ils à s'affoiblir ? on voit aussi toutes les facultés de l'ame s'affoiblir insensiblement. Nous en avons un exemple frappant dans les deux extrêmités de la vie ; l'enfance & la vieillesse. Les choses doivent être ainsi puisque toutes les facultés de notre entendement & de notre volonté dépendent absolument des sens, & qu'il n'y a aucune connoissance distincte & positive qui ne nous vienne des sens. Sans eux nous manquons d'évidence dans chacune des opérations de notre ame, & sans eux toute certitude est renversée. Ecoutons *Lucrece* ce fameux disciple d'*Epicure*, dont nous blâmons l'athéisme ; mais dont nous respectons le jugement lorsqu'il prête un nouveau jour à la vérité. » Vous trouverez, dit-il (*n*), que toute connoissance du vrai tire son » origine des sens, que nous n'avons aucune faculté capable de refuter » leur témoignage, & que rien ne mérite plus de confiance qu'eux.... » Ce qui s'apperçoit dans les objets, ajoute-t-il, est véritable. Si notre » esprit ne peut résoudre cette difficulté, pourquoi une tour quarrée » nous paroît ronde lorsqu'elle est vûe de loin, il vaut mieux que celui » qui n'a pas une bonne solution à donner de ce phénomene, explique » imparfaitement les causes de l'une & l'autre figure, que de porter » atteinte aux notions manifestes, de violer la premiere regle de toute » vérité, & de ruiner entierement les fondemens sur lesquels notre vie » & notre conservation sont étayées. Car non seulement toute raison » tombe ; mais la vie même est détruite sans la confiance aux sens, qui » nous fait éviter les précipices & les autres choses nuisibles «.

(*m*) Cleobulus Lindius *in dictis sapient. ex* Ausonio, *dict.* 4.

(*n*) *Invenies primis ab sensibus esse creatam Notitiam veri, neque sensus posse refelli*, &c. Lil. 4. v. 479 & seq.

Ciceron prétend (*o*) que » c'est une opinion injurieuse aux Dieux, que » de refuser toute confiance aux sens, » comme si nous n'avions reçu des » Dieux que des organes faux & trompeurs pour servir aux fonctions de » l'entendement «. Que ces Philosophes qui reconnoissant *Parmenides* pour chef, se recrient continuellement sur l'illusion des sens, cessent leurs vaines objections. Ce n'est pas sur les sens mêmes qu'elles portent; c'est sur quelques opérations mixtes de nos ames. Nous n'avons pas de connoissances plus évidentes que les connoissances *sensibles*, comme nous l'avons démontré dans notre premier Livre. Les connoissances ou *réflechies* ou *mixtes* n'ont pas le même degré de certitude quoiqu'elles émanent des sens; mais elles sont composées d'un principe qui affecte moins & qui peut par conséquent nous induire en erreur. C'est pourquoi nous n'en parlerons que par occasion dans ce troisieme Livre, puisqu'il nous suffit de chercher à procurer le libre exercice des fonctions animales qui tirent immédiatement leur origine des sens, pour rendre en même-tems plus parfaites celles qui n'en sont que des émanations adoptées par la réflexion, ou combinées avec elle. Imaginez-vous un homme qui apperçoit la lumiere d'un flambeau sans aucun intermede : tel est l'homme qui ne connoît que par ses sens. Imaginez un autre homme qui apperçoit la lumiere de ce même flambeau dans une glace : tel est l'homme qui fait usage de ses connoissances réflechies. C'est toujours le flambeau qui éclaire; c'est toujours l'organe de la vûe qui est affecté. La lumiere ne peut pas être augmentée ou diminuée sans que tous les deux ne s'en apperçoivent. Mais il se trouve cette différence entre l'un & l'autre spectateur, que le premier voit bien plus sûrement que le second qui ne voit pas directement & qui ne peut par conséquent avoir de son côté une aussi grande certitude : parce que la glace peut être inégalement polie & multiplier les rayons de lumiere, parce que la glace peut être plus ou moins transparente & d'un verre plus ou moins compacte, parce que la glace peut être altérée de quelque couleur qui change la nature des rayons lumineux. C'est ainsi que celui qui ne connoît que par le retour qu'il fait sur lui-même, peut par la réflexion grossir, diminuer, ou multiplier les objets suivant son besoin, son intérêt, ses dispositions, sa prévention.

Toutes les connoissances *sensibles* sont évidentes.

Nous ne craignons ici que les conséquences trop précipitées de quelques esprits inquiets par zèle pour leur foi. Nous respectons leur zèle, & bien loin de vouloir les allarmer nous cherchons à les rassurer. Qu'on descende un moment en soi-même & qu'on examine les choses sans partialité, on verra que c'est d'abord par les sens qu'on reçoit les principes les plus inébranlables de sa Religion, c'est sur l'ordre admirable & fixe de cet univers, c'est sur l'organisation de nos corps indépendante de notre volonté, c'est sur le développement des semences que sont fondées les preuves les plus convaincantes de l'existence d'un Dieu. La

Ce principe n'est pas incompatible avec ceux de la morale.

(*o*) *Qui omnem sensibus denegant fidem in Deos vel contumeliosissimi existunt, quasi rebus intelligendis vel dispensandis fallaces ac mendaces internuncios præfecerint.* Acad. quæst. lib. 4.

créature nous fait penser à un Créateur qui ne doit tenir l'existence que de lui-même. C'est ce même Créateur, cette premiere cause intelligente & bienfaisante, qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité qui convenoit le mieux à nos besoins & à notre bonheur. Nous sommes avertis tout-à-coup par un sentiment de douleur de ce qui nous seroit nuisible : au contraire un sentiment agréable nous attire vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être, la perfection & le bon état de nos facultés. Or cette sensibilité qui est indivisible par elle-même, est un attribut qui ne peut convenir à la matiere qui est divisible à l'infini. Elle nous force donc à reconnoître en nous un être qui en est le sujet, qui ne peut être que spirituel, qui doit être la même chose que la substance qui pense en nous, ou qui veut par un mouvement qui lui est propre. Ainsi bien-loin de vouloir donner atteinte ici à la spiritualité & à l'intelligence de nos ames, en soutenant que la plus grande certitude que nous puissions avoir en cette vie, est celle qui nous est donnée par les sens : nous brisons les armes des Spinosistes & des Athées qui restent alors sans défense. Tout ce que nous avons prétendu soutenir ici, c'est que les ames ne peuvent pas jouir d'une conception pure, tant qu'elles seront attachées à la matiere, & que nos ames étant unies à nos corps, notre intelligence & notre perception seront tellement jointes ensemble, que la lumiere céleste de l'une aura toujours besoin du feu matériel de l'autre pour agir & se faire sentir.

L'état des sens le plus propre pour avoir des idées conformes à la nature des objets.

Qu'on nous pardonne cette digression ; il s'agissoit de défendre contre des attaques sérieuses un des principaux fondemens de notre sistême. Car si les idées qui nous sont communiquées par les sens sont incertaines, & si nous ne concevons dans les objets d'autres qualités que celles que les sens nous présentent, il ne nous reste plus aucun signe de la vérité, aucune marque de nos erreurs, ni aucune voie sûre pour remédier aux vices de l'entendement & de la volonté. Si au contraire les idées qui nous viennent par les sensations sont évidentes, la plus grande partie des matériaux de nos connoissances est démontrée, toutes les opérations soit réfléchies, soit mixtes de nos ames, sont appuyées sur une base certaine, toutes les facultés intellectuelles peuvent recevoir un nouveau degré de perfection en opérant immédiatement sur les sens. Or ce degré de perfection consiste à avoir des organes délicats, suffisamment tendus & susceptibles de la plus grande impression. Alors les sensations seront vives, distinctes & se feront assez remarquer pour que l'ame soit exactement instruite de tout ce qui l'environne. Alors nous serons à portée de juger des objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, & des relations qu'ils ont entre eux, ou avec nous. Cette délicatesse, cette vivacité, cette distinction dans les impressions, est donc absolument nécessaire pour que l'esprit jouisse de tous ses droits ; puisque la représentation des objets est d'autant plus marquée que leur impression est plus forte. Aussi remarque-t-on tous les jours que les ames sont plus ou moins affectées, selon que

que le ſentiment eſt plus ou moins exquis. Des perſonnes ſont touchées d'un ſpectacle, tandis que d'autres n'en ſont nullement émues. Un concert ravit celui-ci, tandis que celui-là reſte tranquille.

L'action de chacun des ſens qui ſont le ſujet des ſenſations, peut être abolie & par conſéquent l'ame privée du ſentiment qui lui fourniſſoit les idées archétipes des choſes. Cette abolition peut être générale comme dans l'apoplexie & dans la léthargie. Cette abolition peut être particuliere comme dans la paralyſie, la ſurdité, l'aveuglement. Ces privations du ſentiment que les Grecs ont connu ſous le nom d'*anaiſthéſie*, & que nous pouvons rendre par celui d'*inſenſibilité*, regardent abſolument la Pathologie, & ſortent de notre Traité où nous ne conſiderons les hommes que dans l'etat de ſanté. Sentiment aboli.

Cette action des ſens peut être auſſi diminuée, & cette diminution doit être regardée comme une dégradation du ſentiment, ſi l'on part de ce point de perfection qu'il doit avoir. Cette dégradation reconnoît les mêmes cauſes qui font dégénérer la ſenſibilité ; c'eſt pourquoi pour le traitement général nous renvoyons à ce que nous avons dit ſur les vices de la ſenſibilité. Sentiment diminué.

Il s'agit maintenant d'entrer dans un plus grand détail, de décompoſer l'homme & d'examiner les connoiſſances qu'il tient de chaque ſens. Ces connoiſſances ſont ſi particulieres & tellement attachées à chaque ſens, qu'il n'eſt pas poſſible de les recevoir d'ailleurs que par ces ſens. De ſorte que ſuppoſant une ſociété de cinq perſonnes, qui n'auroit chacune qu'un ſens différent, il eſt certain qu'elles ne pourroient ni s'entendre entre elles ni ſe communiquer leurs idées. L'une n'auroit que les notions de lumiere & de couleurs, & l'autre que celles des ſons : ce que ne pourroit comprendre la perſonne qui n'auroit que le goût, l'odorat ou le tact pour juger des choſes. Cependant elles auroient deux ſentimens qui leur feroient communs, le plaiſir & la douleur ; mais elles raiſonneroient encore différemment ſur la nature de ces modes généraux & univerſels. Anatomie des ſens.

Les organes des ſens reçoivent les impreſſions ſoit immédiatement, ſoit médiatement. Ceux qui reçoivent les impreſſions immédiatement, ont des houpes nerveuſes plus ou moins avancées & recouvertes de l'épiderme. Tels ſont les organes du tact, du goût & de l'odorat. Les autres plus délicats, tels que ſont les yeux & les oreilles, ne reçoivent les impreſſions que par l'entremiſe de l'air, & n'ont que des membranes liſſes & polies qui ſont les expanſions des nerfs qui tranſmettent au cerveau le mouvement imprimé à l'organe. Ils ſont de deux eſpeces.



TITRE PREMIER.

DES SENS QUI REÇOIVENT IMMÉDIATEMENT L'IMPRESSION DES OBJETS.

CES sens ont entre eux des diversités & des ressemblances; c'est ce que l'on verra par l'examen particulier que nous en allons faire. Nous commencerons d'abord par le tact, qui est le sens le plus étendu, le plus général & en même-tems le plus simple.

PARAGRAPHE PREMIER.

DU TOUCHER.

Connoissances qui nous sont données par le toucher.

Les Mathématiques.

COMBIEN le toucher a-t-il aidé à faire des découvertes dans les Sciences ? Il suffit de considerer les aveugles nés qui n'ont presque que cette maniere d'acquérir leurs connoissances. Avec combien d'art & de dextérité parviennent-ils à leurs fins ? Ils mesurent, ils comptent, il combinent & ne se trompent point. On pourroit dire en un mot que le tact est de tous les sens le plus Mathématicien & le plus Philosophe. En effet avec lui seul nous pouvons posséder presque toutes les Sciences qui ont la grandeur & la quantité pour objet; c'est-à-dire, tout ce qui se peut concevoir composé de parties. Ces parties sont-elles séparées ? Elles forment un nombre, & c'est l'objet de l'Arithmétique. Sont-elles continues ? Elles forment une étendue, & c'est l'objet de la Géométrie. Par le toucher nous connoissons le nombre, nous jugeons de la longueur, de la largeur & de la solidité des objets, nous pouvons donc avec lui seul devenir Arithméticiens & Géometres (*p*).

La Physique.

Ce n'est pas là les seuls avantages que l'ame retire du toucher. C'est par lui qu'elle connoît la distance ou la proximité des objets, leur mouvement ou leur repos, leur chaleur ou leur froid, leur sécheresse ou leur humidité, leur dureté ou leur mollesse, leur superficie rude ou polie, leur forme & leur situation. Ne diroit-on pas que ce seroit du toucher que nous recevrions les premiers élémens de la Physique ? Ne diroit-on pas aussi que c'est de lui que nous viennent ces premieres perceptions qui font éviter certains objets & desirer les autres lorsque nous tendons machinalement à notre conservation.

Le tact est l'organe du plaisir & de la douleur, & donne les

Si le tact est le plus savant de tous les sens, il est aussi le plus voluptueux. On ne se contente pas toujours d'entendre ou de voir un objet; on veut encore le toucher. L'ame reçoit, il est vrai, un grand plaisir par l'ouie & par la vûe : mais c'est sur l'organe du toucher que se fait le plus

(*p*) Voyez ce que dit M. *Buffon* Hist. Nat. en parlant du sens de la vue, de l'ouie & des sens en général. Voyez aussi la Bibliographie Médicinale, *pag.* 135. par M. *Dumonchaux*, Médecin de l'Université de Douay, *in*-12. 1756, chez Ganeau.

grand chatouillement, & c'eſt par lui qu'on éprouve cette ſinguliere démangeaiſon qui entraîne vers la volupté. Cependant ce bonheur eſt contrebalancé par un mal. Cet organe du plaiſir eſt en même tems le ſiege de la douleur. Sage précaution de la nature! A peine penſerions-nous à nos beſoins ſi pendant l'ivreſſe de nos plaiſirs, la douleur ou un ſentiment preſque douloureux ne nous avertiſſoit de ſonger à notre conſervation. Quelle foule d'idées ſe préſente alors à l'imagination lorſque l'ame ſe repliant ſur elle-même, conſidere ces ſentimens, ſoit triſtes, ſoit agréables! Tantôt elle rejette le paſſé, ou le regrette : bientôt elle goûte le préſent, ou cherche à l'éloigner. Tantôt elle eſpere l'avenir, ou le regarde comme un ſujet d'inquiétude. C'eſt le tact qui nous fournit par conſéquent les idées du bien & du mal, de notre félicité & de notre malheur. C'eſt donc avec raiſon que nous le regardons comme le plus Philoſophe de tous les ſens.

premieres idées de la morale.

C'eſt pourquoi ſi quelqu'un veut acquérir certaines connoiſſances conſéquentes aux idées qui dépendent de la ſenſibilité du toucher, il doit entretenir ce ſens dans toute ſa délicateſſe, ou tâcher d'atteindre à ſon point le plus exquis ſi l'on s'apperçoit qu'il ſoit émouſſé ou preſque aboli. Nous avons déja propoſé des moyens en parlant de la ſenſibilité. Si ce ſont des vices particuliers, ſoit de la peau, ſoit de la maſſe du ſang qui produiſent cet effet, il faut conſulter des perſonnes verſées dans l'art des *Machaons*.

Vices du tact. Remédes.

PARAGRAPHE II.

DU GOUT.

LE goût eſt un tact fort ſenſible qui ſe fait dans la bouche, parce que c'eſt-là la porte par où paſſent les alimens dont les ſaveurs agréables doivent exciter l'appétit, & engager les hommes à réparer les pertes que leurs corps ont ſouffert, & dont les ſaveurs diſgracieuſes doivent les éloigner d'une pareille nourriture. Il peut être regardé comme la premiere & la derniere ſenſation à laquelle l'ame porte ſon attention. Les enfans n'ont pas d'abord d'autre plaiſir que celui de manger, ils ſont preſque tous gourmans. Les jeunes gens ſont détournés par d'autres paſſions, ou d'autres ſenſations plus fortes, & ſe ſoucient peu des bons morceaux. Les vieillards au contraire aiment la table, & n'ont guéres d'autres reſſources pour ſe dédommager des plaiſirs que leur procuroient autrefois les autres ſens qui s'amortiſſent & qui s'éteignent. Auſſi pluſieurs périſſent-ils par des indigeſtions.

Nature du goût & ſes rapports avec l'eſprit.

Plus ou moins de ſenſualité pour les plaiſirs de la table, un diſcernement plus ou moins exquis des mets & des liqueurs montre ſouvent la qualité du jugement. *Paul Jove* remarque ſur le Pape *Adrien* VI (*q*)

(*q*) *Merluceo Plebeio admodum piſci* Adrianus VI. *ſicut in adminiſtrandâ republicâ hebetis ingenii, vel depravati judicii, ita in eſculentis inſulſiſſimè guſtûs adeò delectatus ut ſuprà mediocre pretium, ridente toto foro piſcatorio, fuerit.* in Adrian. VI.

que comme il avoit le diſcernement faux en ce qui regarde le gouvernement, auſſi avoit-il le goût dépravé en ce qui concerne la bonne chere, & qu'il aimoit la merluche au point que tout le marché de Rome ſe mocquoit de voir cette vile denrée extraordinairement renchérie par le goût du Pape. Nous ajouterons encore qu'on peut obſerver tous les jours que ceux qui prennent les alimens ſans choix, ſans diſcernement & qui les avalent d'une façon vorace, ſont pour la plupart des hommes froids & de peu de génie.

Science du goût. On conçoit aiſément comment à l'occaſion des ſaveurs l'ame reçoit des ſentimens de plaiſir ou de peine : mais peut-être ne conçoit-on pas avec la même facilité comment on peut diſcerner la capacité des eſprits par l'impreſſion que font les ſaveurs ſur la langue ou ſur les parties qui l'environnent. La difficulté eſt réelle, & ſubſiſtera toujours ſi l'on ne fait pas attention que le goût qui a été donné à tous les hommes, & dont ils ne ſondent pas aſſez la nature, peut être réduit en une ſcience auſſi poſitive que la Muſique ou la Peinture. L'oreille nous a donné la ſcience des ſons, les yeux ont fait un art des couleurs, pourquoi la bouche ne formeroit-elle pas une ſcience de goûts. Peut-être n'y a-t-il que ſept goûts primitifs dans la nature, de même qu'il n'y a que ſept couleurs & ſept tons. Sans doute qu'il ſe trouve auſſi des ſemi-tons dans les ſaveurs, de même qu'il ſe trouve des ſemi-tons tant dans les ſons que dans les couleurs. Obſervez la progreſſion des ſaveurs & vous les rencontrerez. Prenez pour exemple ces goûts douçâtres, doux, aigres-doux, aigrelets, aigres, &c. Il ſeroit poſſible d'avoir dans les ſaveurs une harmonie plus réelle encore, que celle que pourroit former le claveſſin des couleurs (*r*). Ces ſauſſes où il entre différens aſſaiſonnemens, ne ſont-elles pas un concert de ſaveurs dont nos palais ſont les juges ? Cet art dont nous eſquiſſons ici la théorie, n'étoit autrefois connu dans la pratique que ſous le nom de cuiſine. Encore cette pratique eſt-elle reléguée à de viles ſervantes, ou à des gens peu inſtruits ? On a ſenti de nos jours que cet art pouvoit être exercé par des mains plus nobles, & s'embellir par des

(*r*) C'eſt ainſi que M. l'Abbé *Poncelet*, ci-devant Recolet, copie & paraphraſe notre idée ſans nous en faire honneur, ou plutôt ſans nous citer ; dans ſa *Chymie du goût & de l'odorat*, imprimée à Paris chez Piſſot 1756. *Diſſertation préliminaire ſur la ſalubrité des liqueurs & l'harmonie des ſaveurs.* pag. 18. » Pour l'agrément des liqueurs, il dépend du » mêlange des ſaveurs, dans une proportion harmo » nique. Les ſaveurs conſiſtent dans les vibrations plus » ou moins fortes des ſels qui agiſſent ſur le ſens du » goût, comme les ſons conſiſtent dans les vibrations » plus ou moins fortes de l'air qui agit ſur le ſens de » l'ouie : il peut donc y avoir une muſique pour la » langue & pour le palais, comme il y en a une pour » les oreilles ; il eſt très-vraiſemblable que les ſaveurs » pour exciter différentes ſenſations dans l'ame, ont » comme les corps ſonores, leurs tons générateurs, » dominans, majeurs, mineurs, graves, aigus, leurs » coma même & tout ce qui en dépend, par conſé» quent leurs conſonances & leurs diſſonances. Sept » tons pleins font la baſe de la muſique ſonore ; pareil » nombre de ſaveurs primitives font la baſe de la mu» ſique ſavoureuſe, & leur combinaiſon harmonique » ſe fait en raiſon toute ſemblable «. Ici il donne une échelle des goûts ainſi compoſée : *acide*, *fade*, *doux*, *amere*, *aigre-doux*, *auſtére*, *piquant*. Il donne quelques exemples de combinaiſons pour compoſer un air ſavoureux. Enſuite il ajoute » Parmi les productions » ſingulieres d'une imagination badine, le fameux » claveſſin des couleurs mérite une place diſtinguée ; le » ſuccès n'en étoit pas impoſſible, ſans doute, puiſ» qu'il y a ſept couleurs primitives, qui comme les » ſons & les ſaveurs, peuvent ſe combiner dans une » proportion harmonique, & conſéquemment faire » la baſe d'une muſique oculaire «. Peut-on une plus grande conformité entre les deux textes ? le plagiat n'eſt-il pas manifeſte.

goûts plus délicats. *Comus* a des éleves qu'il peut avouer, & va nous enrichir de *ses dons* (*s*). Disputant de gloire avec Apollon il aura à sa suite des hommes qui joignant une certaine capacité à une étude profonde, connoîtront la vertu des alimens, le choix qu'il en faut faire, les résultats de leur mixtion, le degré de cuisson qu'il leur faut pour les rendre plus faciles à digérer, les qualités qu'ils doivent avoir pour entretenir la santé, pour coopérer à la guérison des maladies, pour restaurer les convalescens, pour convenir aux personnes maigres ou grasses, foibles ou robustes, oisives ou qui fatiguent beaucoup, aux enfans, aux jeunes gens, aux vieillards, aux filles, aux femmes grosses, aux femmes en couche, en un mot à tous les hommes dans toutes les circonstances de la vie. Nous avons tous les jours besoin de nourriture, la cuisine est donc un art nécessaire, fort étendu par le nombre de matériaux qu'il emploie, & par les connoissances qu'il exige de celui qui le possede, utile à tous les hommes, qui, trompés par les apparences, prendroient un poison comme quelque chose de salutaire, ou un aliment indigeste au lieu d'un aliment facile à digérer.

Par le goût on connoît la qualité des alimens.

C'est au goût seul que nous sommes redevables de toutes ces notions. Voyez les animaux dont le goût est le seul instinct, c'est par lui qu'ils connoissent la vertu des plantes & les alimens les plus analogues à la nature de leur être. Pourquoi les hommes doués d'organes aussi délicats seroient-ils dénués de ce privilége? L'expérience ne leur apprend-t elle pas que tous les acides sont rafraichissans, temperent l'âcreté des humeurs, en appaisent l'effervescence, diminuent la soif & facilitent l'excrétion des urines? Que tous les amers sont stomachiques, fébrifuges, apéritifs, vermifuges? Que tous les aromatiques sont échauffans, cordiaux, carminatifs, emménagogues? Il n'y a point de classe de saveurs qui n'ait sa vertu spécifique & déterminée. Ne sait-on pas encore par expérience, que les mets que nous désirons se digérent beaucoup mieux que ceux que le raisonnement nous feroit accroire plus convenables dans ces cas? N'a-t-on jamais remarqué que dans certaines maladies la nature excitoit un appétit extraordinaire pour des choses qui devenoient alors le remede de ces maladies.

Vices du goût. Remédes.

Mais nous ne finirions pas s'il falloit détailler ici toutes les utilités du goût & les avantages qu'il procure à l'esprit. Il paroît que le Public en est suffisamment persuadé, puisqu'il a fait passer le mot de goût, du sens physique dans le sens moral, & qu'il appelle un homme *de goût* celui qui a un discernement fin & un choix juste. Cette conviction générale, qui ne vient sans doute que de ce qu'il est évident que l'esprit suit les modifications des sens, suffit pour prouver notre thèse. Ce qui prouve en même tems la nécessité d'une certaine délicatesse dans le goût qui varie suivant les âges & les tempéramens. Si cette délicatesse est altérée par

(*s*) Suite des dons de Comus, ou l'Art de la Cuisine réduit en pratique, par M. Le Comte de C**. *Paris*, 1742, 3 *vol. in-12*. On en attribue la Préface qui est regardée comme un chef-d'œuvre, au célèbre M. *Meunier de Querlon*.

l'usage des choses excessivement chaudes, trop froides ou trop aigres, il faut s'abstenir de ces choses & user de leur contraire. Si ce vice provient des causes que nous avons cité en parlant des sens en général, il faut y appliquer les remedes indiqués. Le scorbut, les fumigations mercurielles, la carie & la noirceur des dents, les aphtes, la pourriture des gencives, les ulceres du nez occasionnent aussi une certaine dépravation dans le goût. Il faut attaquer la cause de toutes ces maladies & l'on voit bientôt les simptômes s'évanouir. L'estomac chargé de mauvais levains rend la bouche pâteuse ou amere, ce qui indique presque toujours la nécessité des émétiques ou des purgatifs. La perte du goût est souvent l'effet de la paralysie des nerfs de la langue, & quelquefois du défaut d'action des sucs salivaires, comme il arrive aux vieillards. Il faut tâcher d'y remedier par les céphaliques & les remedes qui peuvent pénétrer jusqu'à l'origine des nerfs. On se sert avec succès des semences de moutarde, du gingembre, de la pyrethre, de la décoction de roquette dans du vin. On recommande beaucoup le suc de sauge & de mâcher du raifort avant le repas.

PARAGRAPHE III.

De l'Odorat.

Siége de l'odorat.

OUTRE que le nez sert à modifier la voix, il sert aussi à la respiration. La limphe mucilagineuse dont il est enduit, empêche que l'air par son passage continuel ne desséche la membrane pituitaire & ne la rende par-là incapable de recevoir les impressions que doivent faire sur elle les odeurs. C'est dans la portion veloutée de cette membrane que se distribuent principalement les nerfs olfactifs, & c'est cette portion qui doit être regardée comme le siége de l'odorat.

Son utilité.

Ce sens nous a été donné par la nature, non-seulement pour notre plaisir, mais encore pour notre utilité. Les uns se pâment sur une rose & goûtent la plus douce volupté en respirant les exhalaisons de l'ambre ou du musc, tandis que d'autres doivent fuir de pareilles odeurs. Elles donnent des vapeurs, des convulsions, des maux de tête aux personnes qui ont le genre nerveux fort sensible. Il s'échappe de tous les corps odorans une quantité étonnante de particules si déliées & si fines, qu'il peut en émaner pendant un grand nombre d'années sans que ces corps diminuent sensiblement de leur poids. Ces particules peuvent également servir à notre conservation, comme à mettre le trouble dans nos esprits. *Démocrite* sçut retarder pendant trois jours l'heure de son trépas en respirant la vapeur du pain chaud (*t*). Certaines odeurs volatiles & spiritueuses rappellent à la vie en un instant. Nous sommes avertis par l'odorat des qualités bonnes ou mauvaises de la plupart des choses qui servent à notre nour-

(*t*) Diogenes Laërtius *in ejus vitâ. lib* 9. *num.* 43. Athenée. *lib.* 2. *cap.* 7. *pag.* 46. dit que c'est par la seule odeur du miel qu'il entretint sa vie pendant quelques jours.

riture. Un aveugle n'a pas d'autre moyen de connoître les alimens avant de les porter à sa bouche. Il suit le principe général de la nature, qui a attaché un sentiment de plaisir à tout ce qui nous convient, & un sentiment désagréable à tout ce qui nous est nuisible. C'est une impression douce qui caractérise l'odeur des alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance, tandis que les alimens dangereux répandent des exhalaisons desagréables. C'est ainsi que toutes les plantes suaves à l'odorat sont analeptiques, & que celles qui sont d'une odeur vireuse, sont ou des poisons, ou somniferes. On pourroit établir ici la même doctrine que celle dont nous avons donné les élémens en parlant du goût.

Cardan croit qu'un odorat excellent est une marque d'esprit (*u*). Parce que la qualité chaude & séche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, & que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive & plus féconde. C'est pourquoi les Latins appelloient un homme d'esprit *Vir emunctæ naris*, & que *Martial* donne aux Romains la finesse de l'odorat du Rhinoceros (*x*). Cette opinion fondée sur l'expérience, est très-conforme à la raison. En effet ces émotions que l'ame ressent par la présence des corps odorans, sont si douces qu'elles ne peuvent que lui rappeller les idées de son bien être. Elle ne les regarde pas comme des secours propres à la soulager dans son indigence; mais elle les considere comme de nouveaux biens qui augmentent le trésor de ses plaisirs. Leur jouissance est une source de volupté pour elle : & leur absence n'est point un mal. Nos peres qui ont aimé les odeurs jusqu'à la superstition, se procuroient de douces extases par la vapeur des parfums. Ils parfumoient leurs corps, leurs habits, leurs maisons pour se disposer à l'étude & tenir leurs ames éveillées par l'attrait du plaisir. Dans cette fameuse ville qui domine sur le Bosphore de Thrace, on a bâti un temple à l'Amour. Sur les autels de ce Dieu on brûle continuellement l'encens le plus exquis, & le grand Prêtre de ce temple croiroit au milieu de ses amusemens les plus sensuels, qu'il manqueroit quelque chose à sa félicité, si l'air qu'il respire n'étoit chargé des plus suaves aromates. Ceux qui ont les organes trop épais, sont privés de sentimens aussi doux & leur ame est privée par conséquent de ces charmantes émotions qui lui fournissent mille idées gracieuses & qui sont le sceau de son bonheur.

Ses rapports avec l'esprit.

Si malheureusement vous êtes privé de l'odorat par quelque paralysie ou qu'il soit dépravé par quelque rhume de cerveau, il faut être très-attentif à y apporter remede. *Ettmuller* recommande dans l'un & l'autre cas (*y*) la marjolaine de quelque maniere qu'on l'emploie, comme le remede le plus efficace pour procurer le rétablissement de l'odorat. On se sert de la graine de nielle (*z*) pour résoudre la matiere glaireuse qui

Ses vices. Remedes.

(*u*) *Qui olfactu præstant ingeniosiores, quia calida & sicca cerebri temperies olfactu præstat. Talis verò ad imaginandum prompta & imaginum tenax ob siccitatem est. De subtilit. lib.* 13. Voyez aussi *Duncan* du sens commun. pag. 316.

(*x*) . . . . . *Juvenesque, senesque*,

Et pueri nasum Rhinocerotis habent.
Lib. 1. Epigram. 3.

(*y*) *Opera medica tom.* 2. *part.* 1. *pag.* 790. *in-fol.*

(*z*) *Nigella arvensis cornuta* C. B. *pin.* 145. ou *Melanthium Sylvestre* J. B. 3. 209. Dod. pempt. 303.

s'amassant dans les sinus frontaux, forme l'enchifrenement. On peut encore faire usage du pouillot, du romarin, du parfum de succin ou de gomme animé; en un mot de tous les remedes qui conviennent au catharre. L'*ozène* est un ulcere sordide caché dans les narines, qu'il faut traiter méthodiquement pour recouvrer l'intégrité de l'odorat qui dans cette maladie est continuellement frappé par les émanations de corpuscules pourris & infects. Le polype du nez est encore un mal qui empêche la liberté de cet organe, & qu'il faut détruire pour jouir de toute la bonté du sens dont nous parlons.

Enfin par l'habitude qu'on a de respirer des eaux spiritueuses, ou par l'usage continuel du tabac, l'odorat peut être émoussé & n'être plus susceptible des impressions que devroient faire sur lui des corps odorans moins vifs & moins pénétrans. C'est ainsi qu'en sortant d'un grand jour à peine appercevons-nous les objets éclairés par une foible lumiere. De même aussi les sternutatoires font à peine leur effet sur les personnes qui usent habituellement du tabac; tandis qu'ils picotent vivement la membrane pituitaire & excitent de violens éternumens dans ceux qui s'abstiennent, ou qui usent très-peu de cette poudre qu'on prend souvent plutôt par caprice, que par nécessité. Il n'y a pas d'autre moyen pour combattre efficacement cette cause, que de se priver de ces eaux volatiles, & de rompre l'habitude qu'on a de prendre du tabac, ou au moins de n'en user que modérément.

TITRE SECOND.

DES SENS QUI NE REÇOIVENT PAS IMMÉDIATEMENT LES IMPRESSIONS DES OBJETS.

Il faut aussi faire attention au milieu qui communique les impressions.

L'AIR, ce fluide élastique qui environne tous les corps sublunaires, doit avoir pour transmettre les mouvemens des objets jusqu'aux organes, certaines qualités dont il ne peut être privé sans que les impressions changent de nature. Est-il trop rare ou trop condensé, trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop pesant ou trop léger; la maniere dont les mouvemens sont communiqués, est plus promte ou plus lente, & l'impression faite sur les organes qui sont encore différemment modifiés par les différentes qualités de l'air, est plus vive ou plus foible? Un air pur, serain & tempéré est celui qui est le plus propre pour agir sur les sens & pour les conserver dans cette vigueur & cette souplesse nécessaires afin de communiquer au cerveau tous les ébranlemens qu'ils reçoivent. Il ne s'agit donc pas dans l'examen des sens tels que la vue & l'ouie, de faire seulement attention à l'organe; il faut encore avoir égard au milieu qui communique l'impression. Mais nous abandonnons cette partie aux Physiciens pour ne nous occuper que de ce qui doit exiger les soins du Médecin Métaphysicien.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

DE LA VUE.

L'AME reçoit tant de connoissances par les yeux, qu'être privé de la vûe, c'est déja avoir fait la moitié du chemin qui conduit au tombeau. Ne connoître ni la lumiere ni les couleurs, c'est être une créature d'un rang inférieur à l'homme. C'est en vain que le Ciel roule sur nos têtes ces spheres brillantes qui achevent leurs cours dans des tems prescrits. C'est en vain que les campagnes se parent de verdure & de fleurs. C'est en vain que les quadrupedes sont vêtus de peaux diversement bigarrées & que les oiseaux sont couverts de plumes dont le divers assortiment de couleurs forme le plus agréable spectacle. C'est en vain que la beauté est répandue sur les membres du corps humain, & que les graces se sont épuisées à former un beau visage. Toujours craignant d'être surpris ou de se tromper soi-même, la vie n'est qu'une suite d'inquiétude, d'ennui & de tristesse. Semblable à ces hommes ausquels on enleve la liberté & qu'on précipite dans les cachots les plus obscurs, on ne vit qu'avec soi-même; & encore est-ce vivre lorsque la mort est une consolation? Il est vrai qu'il se trouve des aveugles moins tristes & moins sombres, qui se croient par les avantages de la conversation dédommagés de la perte qu'ils ont faite: mais c'est un effort particulier de leurs ames, qui se contentent du peu de bien restant, & qui mettent à profit les délabremens de la fortune. Avantages de la vûe.

Ouvrons les yeux à cet aveugle né: quel enchantement! C'est une seconde naissance pour lui. Il ne se reconnoît pas dans cet univers. Il croit être transporté dans un nouveau monde. Son ame se multiplie; il n'a cependant qu'une sensation de plus. Il admire l'ordre, la simetrie, la forme, l'agrément de tous les objets. Une rose est non-seulement faite pour son odorat, mais encore pour ses yeux. Les fruits frappent non-seulement son palais agréablement; mais encore ils rejouissent sa vûe. Les ruisseaux qui par leur murmure n'avoient de charmes que pour son oreille, lui plaisent encore par la transparence de leurs eaux & l'aménité de leurs rives. Toutes les qualités des objets sont doublées, & l'imagination est enrichie d'un si grand nombre d'idées, qu'elle en est presque accablée dans le premier moment.

Les yeux charmés de la beauté d'un tableau si magnifique & si varié, excitent dans l'ame le désir d'en conserver la mémoire, & pour la rendre plus durable, ils l'engagent à faire des efforts pour en tirer une copie exacte. C'est de-là que prennent leur origine la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, l'Optique & toutes ses parties. Dites-nous, savans Disciples des *Apelles*, des *Phidias*, des *Vitruves*, quels ont été vos guides dans ces chefs-d'œuvre qu'a admiré votre postérité? Ne sont-ce pas vos yeux qui frappés de la simétrie, de l'accord, de la juste proportion Elle donne naissance à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, à l'Optique, &c.

des choses, ont formé en vous l'image de ces ensembles réguliers & agréables dont l'exécution hardie & mesurée fait l'admiration de tout l'univers. Illustre *Perrault*, l'honneur de la Médecine & de l'Architecture, toi que j'ai célébré autrefois dans mes vers (&), découvre-nous les trésors où tu as puisé toute ta science ! N'est-ce pas dans cette divine harmonie que tu as trouvé dans le corps humain, dans ces nobles proportions que tu as apperçu dans tous ses membres, que tu as conçu ces idées sublimes qui t'ont rendu pere de ces productions vraiment grandes & vraiment belles ?

S'il n'est pas possible de douter que toutes ces connoissances ne soient parvenues à nos ames que par l'entremise des yeux, on ne peut pas nier non plus que c'est le même organe qui nous a fait découvrir les loix de l'Optique & des autres parties de cette Science, qui considerent soit les réflexions, soit les refractions de la lumiere, & qu'il a plû à nos peres de nommer dioptrique & catoptrique. De combien de découvertes ne sommes-nous pas redevables aux lunettes, aux télescopes & aux microscopes. C'est par leur moyen que les hommes ont apperçu clairement ce qu'ils ne voyoient que dans l'ombre; qu'ils ont découvert dans cet univers mille phénomenes à jamais ignorés sans ces instrumens; qu'ils ont été enrichis d'un nouveau monde plus petit que celui qu'ils habitent, mais qui par sa propre petitesse prouve la grandeur de l'ouvrier qui l'a formé.

Toutes ces observations sont oculaires, il est vrai; mais qui seroit assez injuste pour ne pas reconnoître dans les *Keplers*, les *Cassinis* & les *Bernouillis* une supériorité de jugement qui les a conduit à l'immortalité? Ces observations sont oculaires; mais qui seroit assez stupide pour refuser à *Newton* cette pénétration & cette intelligence qui l'ont distingué des autres hommes? Les verres lenticulaires, ajoutera-t-on, sont plus propres à favoriser la subtilité des yeux des observateurs, qu'à prouver leur sagacité : mais ne seroit-ce pas être aveugle ou bien peu clairvoyant, que de ne pas appercevoir une vaste étendue de génie dans les *Leewenoecks*, les *Malpighis* & tant d'autres qui ont couru la même carriere avec tant de succès.

Elle donne des idées de Politique, de l'Imprimerie, de la Gravure, des Pantomimes.

Une vûe perçante est donc bien propre à favoriser toutes les opérations de l'entendement. C'est par elle que nous jugeons même de toutes les situations de l'ame, & que nous pouvons connoître ses vices & ses vertus. Regardez les visages & sur-tout les yeux qui sont les vrais miroirs de l'ame; ils vous en peignent toutes les affections. Ceux-ci ne peuvent vous céler la colere, la fureur, le courage, la hardiesse, la douleur, la tristesse de l'être qui les anime. Ceux-là vous indiquent la joie, la timidité, la peur, la noblesse, le bon naturel du principe qui les fait mouvoir. C'est là-dessus que vous pouvez établir la regle de votre conduite, mesurer les discours que vous devez tenir dans la société, connoître les égards que vous devez avoir dans la vie civile. Les yeux sont donc encore des précepteurs qui nous avertissent de nos devoirs, & qui nous

(&) *Amphitheatrum Medicum. Poëma pro solemni restaurati Amphiteatri inauguratione, an.* 1745.

conduisent dans nos actions. Que pourroient faire de mieux des Philosophes suffisamment instruits des préceptes de la morale, & qui seroient continuellement assis à nos côtés.

Au reste, si nos mouvemens intérieurs se manifestent au-dehors malgré nous par des traits que notre front ne peut démentir, notre ame n'a-t-elle pas cherché elle-même à peindre à notre vûe ses sentimens les plus secrets & ses pensées les plus intimes? Par l'écriture nos yeux jouissent des mêmes privileges que nos oreilles, & les paroles qui n'étoient qu'un son fait pour l'organe de l'ouië, par une étrange métamorphose, prennent un corps & deviennent sensibles à la vûe. C'est donc à cet organe qu'il faut rapporter l'invention & la connoissance de cet art admirable & presque magique qui fut trouvé à Mayence, qui multipliant à l'infini les Ecrits des Auteurs, les préserve de l'oubli, les transmet à la postérité & porte le dernier coup à l'ignorance. C'est à cet organe qu'il faut rapporter l'invention du geste qui confere au discours une vertu particuliere par laquelle l'acteur ou l'orateur remuent plus ou moins fortement les passions. Par le geste on peint tellement sa pensée ou le mouvement qui agite, qu'on se fait entendre des sourds & des nations qui parlent un autre idiome que nous. C'est-là sans doute la langue universelle, il ne s'agit que de la réduire en art. En vain l'a-t-on cherché dans des abstractions métaphysiques. Le geste peut rendre tous les sentimens, & le langage n'est fait que pour exprimer les sentimens. *Roscius* étoit si excellent pantomime, qu'il parioit contre *Ciceron* exprimer par le geste tout ce qu'il pourroit mettre dans ses harangues. C'est encore à cet organe qu'il faut rapporter l'invention du jeu des pantomimes, qui par leurs gestes & leurs postures représentent les actions & les personnes. Les Anciens avoient poussé cet art à un plus haut degré de perfection que nous.

Vices de la vûe. Remédes.

De tout ceci il en résulte la nécessité d'un bon organe pour bien voir & bien distinguer les objets. C'est une conséquence qu'en peut tirer l'esprit le moins attentif. Mais, hélas! si la vûe est un des sens qui a le plus d'utilités, c'est aussi celui qui est accablé du plus grand nombre d'infirmités. Ces infirmités sont communes ou particulieres, & demandent toute la sagacité d'un Médecin pour y remédier. Cette multitude de maux n'est enfantée que par le grand nombre de parties qui servent à la vision. Ici les humeurs transparentes de l'œil doivent modifier par différentes refractions les rayons de lumiere: ces humeurs peuvent être épaissies par un vice général des liqueurs, ou par un vice qui leur est particulier. Là une membrane fine & déliée doit recevoir les impressions des rayons visuels, & le nerf optique communique les impressions qu'elle reçoit. La prunelle doit se dilater dans l'éloignement des objets & dans l'obscurité, & doit se rétrécir à la proximité des objets & à la clarté. Les muscles du globe & ceux des paupieres doivent approcher ou éloigner le cristallin de la rétine. Toutes ces parties peuvent-être trop foibles ou trop fortes, paralysées ou trop tendues, enflammées ou œdemateuses.

Tantôt la glande lachrymale doit humecter le devant du globe, le cli-

gnotement de la paupiere supérieure étendre cette sérosité, & la rencontre des deux paupieres la diriger vers les points lachrimaux. Mais cette glande peut être obstruée, l'humeur qui en coule être d'une mauvaise nature, les points lachrimaux & le sac nasal être bouchés. Tantôt les sourcils doivent détourner la sueur & l'empêcher de tomber sur l'œil, & les cils empêcher la poussiere & les insectes d'entrer dans les yeux pendant qu'on les tient ouverts. Mais les sourcils peuvent tomber & les cils être renversés en dedans ou être collés par une chassie dure & séche. Les noms, les définitions, les différences, l'étiologie, les caracteres de ces maladies suffisent seuls pour remplir d'amples volumes; & leur cure exige les soins les plus particuliers des hommes les plus versés dans l'anatomie & la pratique Médicale. Ce sont ces hommes qu'il faut consulter lorsqu'il s'agit de remédier aux vices de la vûe. Nous ne pourrions en donner ici qu'une notion fort légere ; insuffisante par conséquent pour les personnes qui sont peu initiées dans les misteres de la Médecine & inutile pour ceux qui ont consacré leur vie entiere à l'étude & à la guérison des maux qui attaquent la race humaine.

Paragraphe II.

De l'Ouie.

Avantages de l'ouie. Connoissance de la Musique.

Il n'est pas besoin pour prouver les charmes des sons & le pouvoir de la Musique sur les cœurs, de rappeller ici l'histoire d'*Orphée* qui attiroit les animaux & les choses inanimées aux sons de sa lyre, & de faire descendre ce puissant Chantre de la Thrace aux enfers pour en retirer sa femme *Euridice* en attendrissant le cœur peu flexible de *Pluton* par la douceur de son harmonie. Il n'est pas besoin de retracer ici la fable d'*Amphion* qui rebâtit les murs de Thebes en attirant les pierres au son de son luth, ni le prodige d'*Arion* qui par les accords touchans de sa harpe rendit un dauphin sensible à sa disgrace & se sauva des eaux porté sur le dos de ce poisson. Il suffit de se rappeller ces doux ravissemens qu'on a éprouvé dans un concert, ou cette volupté qu'on a ressenti au chant d'une voix mélodieuse. La musique donne du courage aux soldats qui vont affronter les périls de la guerre, elle répand l'allegresse sur les convives les plus sévéres, elle charme les cœurs tendres & exprime les plaintes & les soupirs des amans. On rapporte même qu'elle excita la fureur, & que par un admirable enchantement elle ramena le calme dans tous les esprits agités.

Avantages de la Musique.

Transportons-nous dans ce palais bâti par la main des Fées, où tout semble fait pour plaire à nos sens. Quelle aimable troupe de Nimphes se présente à notre vûe; le chœur enjoué des Graces forme des danses légeres & badines, les Jeux & les Ris les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, les Sirenes mêlent leurs voix aux accords des instrumens les plus touchans. Tantôt ce sont des jardins éclairés par l'Aurore qui fuit

les embrassemens du vieux Titon pour se précipiter dans les bras du jeune Cephale. Tantôt c'est la Cour brillante de Venus entourée des plaisirs & recevant les hommages les plus purs des mortels. Ici c'est un temple dont les colonnes d'or massif soutiennent un toît d'ivoire, les portes sont d'argent parsemé des pierres les plus précieuses & les plus brillantes, dans le fond s'éleve un trône où est assis le Soleil environné de toute sa gloire & de toute sa lumiere. L'imprudent *Phaëton* se prosterne à ses pieds pour obtenir de lui la permission de gouverner son char pendant un jour. Ici c'est *Armide* qui use de tout le pouvoir de la magie; elle change les rochers en palais magnifiques, les torrens en cascades agréables, les deserts en campagnes fleuries & abondantes. Si vous fermez vos oreilles, tout ce spectacle devient muet, le charme est dissipé, & ce n'est qu'un jeu de l'imagination que la moindre réflexion détruit. Tous ces palais ne sont plus que de simples décorations, & toutes ces Divinités ne sont que des automates qu'on croiroit agir par ressort, ou plutôt des pantomimes dont les gestes ridicules amusent pour un instant. Si au contraire vous rendez la liberté à votre ouie, tout s'anime. Vous entendez le ramage des rossignols, les gémissemens des tourterelles, le murmure des oiseaux, les mugissemens de la mer, le sifflement des vents. Vous n'êtes plus ce spectateur froid & désintéressé qui ne prend aucune part à ce qui se passe sur la scène. Malgré vous la consonance de plusieurs sons bien proportionnés, excitent dans vous des sentimens de joie & de magnificence. Le chromatique vous dispose à la douleur & à la tristesse. Les dissonances non préparées & réitérées annoncent la surprise, la fureur, le désespoir. L'agitation des esprits semble être conforme aux mouvemens différens des airs. La mesure est-elle vive & animée? l'allegresse & la gaieté s'emparent de votre ame. La mesure est-elle précipitée? l'ame participe à cette vivacité. Elle manifeste ainsi son dépit & sa colere, de même que la nature annonce son courroux par la tempête & les orages. La mesure est-elle grave? elle éleve vos sentimens: est-elle lente? elle vous dispose à la mollesse & au repos: est-elle languissante? elle peint la douleur d'une personne affligée. Cette image passe dans votre cœur, émeut sa pitié & lui fournit le germe de la mélancolie & de la tristesse.

Origine de la danse.

Pour peu que vous soyez Physicien, vous comprendrez comment la danse naît de la musique, & pourquoi même à ce villageois grossier il faut au moins un Coridon qui fasse gémir sous l'archet les cordes d'un instrument enroué pour le faire entrer en cadence, & lui faire inventer mille postures plus bisarres les unes que les autres. La portion dure des nerfs qui se sont distribués à l'oreille, communique avec les nerfs de toutes les extrêmités. C'est de-là que dans un concert vous battez des pieds & des mains la mesure sans vous en appercevoir. C'est de-là que cet enfant sans connoissance, s'agite sur les bras de sa nourrice aux sons d'un air badin & enjoué. C'est donc à l'oreille que nous devons les premieres notions de la danse. Des démarches compassées, des attitudes étu-

diées exécutées ſans la muſique, ſont de froides momeries & des tours inſipides de ſoupleſſe.

Origine de l'éloquence, de la poëſie, de la déclamation.

Les nerfs de l'ouie communiquent non-ſeulement avec les nerfs des extrêmités; ils envoient encore des rameaux à la langue & communiquent avec ceux qui ſe diſtribuent aux organes de la voix. Ce qui lie entre eux un commerce fort étroit, & ce qui rend leurs intérêts communs. C'eſt pourquoi ce ſourd de naiſſance eſt muet; c'eſt pourquoi vous n'entendez qu'avec peine les ſons qui ſe prononcent avec quelque difficulté; c'eſt pourquoi vous avez la démangeaiſon de vouloir chanter un air qui vous eſt connu, & que vous entendez chanter par une autre perſonne. Il faut donc rapporter à l'oreille tous les avantages de l'art de communiquer ſes penſées par la parole. C'eſt elle qui a enfanté l'Eloquence, la Poëſie, & la Déclamation. L'Eloquence qui eſt cette Muſique naturelle qui ravit les eſprits & ſubjugue les cœurs. Elle eſt douce dans *Iſocrate*, vive dans *Demoſthene*, nombreuſe dans *Cicéron*, conciſe dans *Tacite*, mâle dans *Boſſuet*, ornée dans *Flechier.* La Poëſie, cette autre fille de l'oreille, cette ſœur de la Muſique, mais plus ornée & plus brillante que l'Eloquence, ne marche qu'en meſure & qu'en cadence. Faite pour chanter les Dieux, les héros, la vertu, elle ſoupire avec les infortunés, elle prête ſes plus doux accens aux plaiſirs & à la volupté.

C'eſt à la muſique qui nous donne de la gaieté, c'eſt à la gaieté qui nous donne du goût pour les ſons cadencés & meſurés que nous devons l'art de faire des odes, des chanſons, en un mot toute la Poëſie lirique. Et où eſt-elle mieux exprimée cette gaieté que dans les chanſons des François? On les croiroit volontiers inventeurs de ce genre de poëme par la naïveté, la variété & l'élégance qu'ils y mettent. Ils y ont fait paſſer tout l'enjouement, toute la légereté & la délicateſſe qui forment le caractere propre de la nation. De ſorte que la chanſon moins élevée que l'ode, eſt preſque toujours une ſuite de madrigaux, ou d'épigrammes. A peine en a-t-on entendu chanter quelques couplets, qu'on eſt diſpoſé à rire & qu'on ſe trouve plus à l'aiſe dans une compagnie où l'on annonce par ce ton que doit y regner la liberté.

Si la parole exprime la penſée, le ton donne la force, l'agrément & la valeur à la parole. Ce talent de donner le ton qui convient à chaque choſe dans un diſcours, nous le nommons Déclamation. Un récit oratoire toujours monotone, ennuie & endort. Les ſons mêmes les plus agréables trop ſouvent répétés, deviennent déſagréables par la continuité fatigante de leur action ſur les mêmes fibres. Les accens de la voix doivent donc varier ſelon les parties qui compoſent le diſcours, ſelon les paſſions qui y regnent & ſelon les figures qui l'embelliſſent.

Suivant la doctrine que nous venons d'expoſer, on peut conclure qu'un des plus grands avantages pour les hommes, eſt de poſſeder un organe de l'ouie, ſenſible, fin & délicat. Leur eſprit en eſt beaucoup meilleur, & leur ame en retire mille notions qu'elle n'auroit pas, ſi les corps

étoient privés de cet organe, ou si cet instrument étoit défectueux. De-là vient que ceux qui ont l'oreille fine, ont presque toujours les opérations de l'entendement faciles, & que les enfans qui ont cet avantage, montrent ordinairement plus de raison qu'on n'en devroit espérer à leur âge. On auroit pû augurer que cet homme dont parle *Petrarque* (*a*), qui étoit moins charmé du chant des rossignols, que du croassement des grenouilles, avoit le jugement faux : de même que ce physionomiste qui, sans connoître de visage le fameux *Coypel* (*b*), assura qu'il étoit Peintre après l'avoir vû pendant la représentation d'une piece qui l'appliquoit beaucoup, tenir son pouce levé comme s'il eût été employé à soutenir sa palette. Nous connoissons un homme qui sans avoir la voix fausse, n'a jamais pû mettre sur l'air la moindre chanson : ce qui ne provient sans doute que du vice de son oreille. Cet homme est absolument inepte pour toutes les sciences, quoiqu'il ait embrassé une profession qui exige beaucoup d'étude ; il déraisonne même sur les plus petites choses qu'on peut apprendre par l'usage.

Mais une des grandes sciences de l'ouie, science à laquelle on ne fait pas assez d'attention & dont on n'a pas parlé jusqu'à présent ; science qui est plus utile que toute l'harmonie des sons, puisqu'elle tend souvent à conserver la vie ; science qui nous fait distinguer tous les objets aussi bien que la vue, c'est cette adresse de l'oreille à discerner les objets par le bruit qu'ils font lorsqu'ils retentissent. Le choc de deux pierres fait un autre bruit que le bois que l'on brise ; l'eau qui tombe resonne autrement que du fer que l'on casse. Au son seul nous distinguons la scieure de bois, de la limaille de fer, la limaille de fer de celle de plomb, & celle-là de celle de tout autre métal. Remuez du bois, vannez du bled, agitez des pois, secouez de la paille, grincez les dents, frappez des mains, limez des métaux, fermez un livre, agitez du papier, déchirez du taffetas, coupez du drap ou de la toile, excitez dans l'air un bruit quelconque avec quelque corps sonore, vous produirez des sons tous différens les uns des autres, qui marqueront même la quantité, la force, la douceur, la mollesse & semblables qualités soit du corps, soit de l'action dont elles partent. On pourroit donc par l'oreille seule connoître une grande partie de la nature des corps & c'est un des moyens que les aveugles emploient avec tant de succès. Quand il s'agit donc de connoître les propriétés de la matiere, les yeux seuls, le tact ou tout autre sens ne suffisent pas. Il faut y employer tous les sens. De-là vient sans doute que nous sommes si ignorans sur une chose qui nous environne, & qui nous est si intime.

Les individus de la même espece rendent des sons du même genre, mais ils ont aussi des choses qui les différencient. La voix de chaque homme est différente, & il en est des voix comme des physionomies. Le cris d'un chien est différent de celui d'un autre chien. Un maître sans

(*a*) *De remed. Fortun.* l. 2.

(*b*) Lettres Philosophiques sur les physionomies, part. 2. lett. 5.

le voir, ſait ſi c'eſt ſon chien qui crie ou ſi c'en eſt un autre qui ne lui appartient pas. On diſtingue le bruit d'une cloche de celui d'une autre cloche ; un aveugle ſait ſi c'eſt la cloche de ſa paroiſſe qui ſonne ou celle de toute autre égliſe. On ne ſe trompe pas même ſur les nuances des ſons, on connoît ſi c'eſt une charrête, un caroſſe public ou bourgeois, ou toute autre voiture qui paſſe dans la rue. L'oreille connoît encore par l'intenſité du ſon la diſtance de l'objet qui l'a produit.

Vices de l'ouie. Remede.

Si la fineſſe de l'ouie eſt altérée par le trop grand relâchement ou la trop grande tenſion, il faut y apporter les remedes que nous avons indiqué en parlant des vices généraux des ſens. Ces vices ſont-ils particuliers tels que les ulceres, les tintemens, les douleurs de l'oreille, l'éroſion & la rupture du timpan ? il faut conſulter les Médecins, qui, ſouvent par des remédes efficaces, diſſiperont cette difficulté d'ouie & cette ſurdité que le vulgaire eſt tenté de croire incurable.

TITRE TROISIEME.

DES SENS COMME CAUSES DES DISTRACTIONS.

Cauſes des diſtractions.

LES avantages qui réſultent d'avoir des ſens exquis ſont contrebalancés par un inconvénient leger, il eſt vrai, mais qui empêche l'ame de faire attention à ſes opérations. Chacun des ſens a cet inconvénient & peut détourner ailleurs les eſprits dans le tems même qu'on eſt à réfléchir. Il n'y en a pas qui y ſoient plus ſujets que l'ouie & la vûe. Il arrive tous les jours lorſque nous méditons, qu'un inſtrument de muſique, qu'une voix ſonore, qu'un bruit confus ou inopiné, font ceſſer tout-à-coup notre application, & font perdre de vûe l'objet de nos réflexions. Souvent différens objets qui paſſent devant nos yeux, nous cauſent mille diſtractions : parce que les mouvemens qui excitent les ſentimens étant plus forts que ceux qui produiſent les idées, l'ame ceſſe de réfléchir pour ne plus s'occuper que de ce qui frappe les ſens, à la conſervation deſquels elle eſt toujours attentive. De-là il eſt facile de voir que nous ne pouvons être diſtraits que dans les opérations *réfléchies* de notre ame, puiſque nos connoiſſances *ſenſibles* doivent être multipliées par les ſenſations.

Il arrive quelquefois que notre application eſt ſi forte, que nous n'entendons ni ne voyons les objets qui ſe préſentent à nos ſens d'une maniere aſſez vive. Mais ces cas ſont rares & exigent la plus grande attention de notre ame.

Les lieux tranquilles ſont les plus propres pour y méditer.

Ceux qui s'adonnent aux ſciences & qui déſirent retirer quelque fruit de leurs travaux, doivent donc pendant le tems de leurs études, choiſir un lieu tranquille où ils puiſſent ſe concentrer en eux-mêmes, & où leurs ames ne ſoient pas détournées par les objets extérieurs lorſque ſe repliant ſur elles-mêmes, elles font attention à toutes leurs idées (*c*).

(*c*) . . . . » Pour animer ma voix | » J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois . . .

Preſque

Presque toujours la solitude invite à faire des réflexions. On se trouve soi-même, & il est difficile de ne pas entendre alors la voix non étouffée de sa conscience ou de sa raison.

Lorsqu'il s'agit de se concentrer en soi-même & de jouir de toute la liberté de son esprit par ce calme des sens & des passions, les uns préferent la cime d'une montagne, les autres se plaisent au pied d'une coline. Ceux-ci aiment à errer dans une rase campagne, ou dans des jardins fleuris; ceux-là cherchent la fraîcheur des bosquets & le silence des bois. Chacun doit en agir là-dessus selon son tempérament, sa façon de penser, son goût & même son caprice, qu'il est très-permis de satisfaire en cette occasion. On pourroit ici faire un reproche à *Quintilien* d'être trop sévere en regardant les bois & les forêts comme des lieux peu propres à favoriser l'étude. Il les condamne d'une maniere trop générale & trop absolue sur ce que la liberté de l'air qu'on y respire, la fraîcheur de l'ombre & des feuillages, la beauté des arbres, l'aménité du lieu, le bruit des zéphirs peuvent souvent nous détourner. Une pareille retraite, dit-il; inspireroit plutôt le plaisir & la mollesse, qu'elle n'engageroit à s'occuper des pensées qu'enfante un esprit qui se replie sur lui-même. L'endroit qu'on choisit pour faire ses méditations doit être le palais du silence (*d*); Jettez les yeux sur *Demosthene* qui se cachoit dans un lieu d'où il ne pouvoit ni rien voir, ni rien entendre, afin d'être entierement occupé de son travail & de n'en être pas distrait par ses sens (*e*). Fondé sur ce principe, ce célébre Rhéteur recommande de travailler la nuit sans cependant intéresser sa santé. Précepte qui peut s'accomplir pendant le jour même, si l'on se renferme dans une demeure tranquille & si exactement fermée, qu'on empêche toute lumiere extérieure d'y pénétrer. On éclairera alors cette obscure solitude avec une bougie dont les foibles rayons ne feront pas assez d'impression sur les yeux, pour détourner l'ame de l'attention qu'elle veut donner à ses propres opérations. C'est ainsi que le jour même on peut imiter ce calme & ce silence de la nuit, pendant lequel l'esprit peu distrait, réunit toutes ses forces, abandonne la matiere qui l'environne, jouit de sa propre lumiere & goûte cette heureuse liberté pour laquelle il avoit été formé, & qu'il sent si souvent opprimée par le poids du corps auquel il se trouve enchaîné. Sans doute que l'ignorant *Zoïle* qui reprochoit à *Demosthene* que ses ouvrages sentoient l'huile, avoit peu éprouvé ces puissans efforts de l'esprit qui s'élance dans sa sphere, & ces entousiasmes précieux qu'inspire une nuit profonde.

» Tantôt un livre en main errant dans les prairies
» J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
» Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
» Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Boileau, ep. 6.

Le P. *Vaniere*, sur la fin du premier livre de son *Prædium rusticum*, déplore la destruction d'un bois qui appartenoit aux Jésuites de Toulouse.

Ubi nunc virides tacitique recessus,
Qui tantos aluere viros? Instaret acerba
Cum jam penè dies perituris ultima sylvis
Proh! Quali tonuit Parnassia murmure rupes, &c.

(*d*) *Mihi certè jucundus hic magis quam studiorum hortator videtur esse secessus.* M. Fab. Quintil. *Inst. Orat. lib. X. cap.* 4. & *quam altissimum silentium scribentibus maximè convenire nemo dubitaverit.* Id. Ibid.

(*e*) Demosthenes *melius qui se in locum ex quo nulla exaudiri vox, nihilque prospici posset, recondebat, ne aliud agere mentem cogerent oculi.* Id. Ibid.

Que les regles établies ci-devant ne sont pas sans exception.

Il ne faut pas tellement prendre ces choses au pied de la lettre, qu'on abandonne précipitamment ses travaux à cause du moindre bruit qu'on entend : le scrupule ne doit pas être poussé si loin. Au contraire il faut s'accoutumer à réfléchir dans les endroits les plus tumultueux. *Demosthene* lui-même, qui aimoit tant les lieux retirés & éloignés du fracas du monde, nous servira encore d'exemple. Ce foudre d'éloquence se promenoit quelquefois sur les bords de la mer, afin que son attention peu distraite par le bruit des flots, se conservât aussi entiere lorsqu'il parcourroit les rues les plus fréquentées & les marchés les plus tumultueux de la ville. Ce n'étoit pas là le seul avantage qu'il se procuroit, il en retiroit encore un autre non moins réel. C'étoit de ne pas s'effrayer de ces frémissemens populaires qui s'élevoient lorsqu'il prononçoit ses harangues.

Que les Sensations internes peuvent également nous détourner.

Ces exceptions à la regle générale, bien loin de l'affoiblir, ne font que la confirmer. Ainsi l'on peut regarder comme une loi sûre, celle que nous venons de proposer au sujet de ce sentiment exquis qu'on regarde comme le premier instrument de l'ame : c'est d'empêcher que les sensations extérieures ne détournent ailleurs les esprits. La même loi n'est pas moins certaine pour les sensations intérieures, & l'expérience le prouve assez. Souvent une sensation interne cause mille distractions. C'est ainsi que l'envie d'uriner sera une cause occasionnelle de ce que nous pensons plus foiblement. Un grand nombre de rameaux nerveux sont obligés de balancer l'effort des tuniques de la vessie qui résistent à leur dilatation. Ce sentiment est plus fort que la pensée & distrait souvent l'homme de cabinet qui ne veut pas quitter son bureau, soit par paresse, soit par attachement au travail. On doit dire la même chose des autres sensations internes, & ce seroit vouloir se répéter, ou se jetter dans des détails inutiles, que d'en parler plus au long.



CHAPITRE II.

DE L'IMAGINATION.

On consulte tous les jours les Médecins sur les maladies qui dérangent totalement l'Imagination & l'ordre des idées, comme il arrive dans la manie, la démence, la folie, le délire, la phrénésie; parce qu'on est intimement persuadé que l'ame par elle-même n'est point susceptible de ces altérations, & qu'il n'y a que les désordres du corps qui puissent produire de pareils changemens dans l'esprit. Pourquoi ne pense-t-on pas également à remédier à certains principes défectueux qui se rencontrent dans les opérations animales? Seroit-ce parce qu'on ne seroit pas convaincu que ces vices particuliers dépendent de l'organisation corporelle? Mais par les mêmes raisons qu'on est engagé à croire qu'un grand dérangement dans les facultés intellectuelles provient du déréglement de la machine humaine, on est aussi fondé à penser que certaines dépravations de l'esprit naissent de la mauvaise habitude des corps. Seroit-ce parce que ces défauts sont légers, & n'intéressent ni la santé, ni la vie? Mais ces défauts paroîtront d'autant plus légers, qu'on aura plus besoin d'y remédier; & celui qui ne connoît d'autre bien que la vie végétative, se trouve toujours privé de la douceur de la vie civile, & de la consolation de la vie intérieure. Que les hommes connoissent donc une fois leurs véritables intérêts. Qu'ils découvrent aux Médecins les vices de leur entendement & de leur volonté. Ce sont des maîtres qui ne prétendront pas les guérir par des préceptes, ou des leçons, vraies amulettes des maladies de l'esprit: mais qui les guériront en y appliquant des remédes appropriés. Nous allons exposer ces remedes en examinant ici les vices de l'imagination que nous réduisons à trois chefs: défauts d'idées, médiocrité de génie, imagination trop forte. Nous ne dirons rien du renversement total de cette opération de l'entendement; ce détail regarde la Pathologie: mais pour offrir un terme de comparaison, nous parlerons de l'état qu'on peut regarder comme le plus parfait dans l'imagination.

Sujets qu'on doit traiter dans ce Chapitre.



ARTICLE I.

Du défaut d'idées.

Il y a des hommes qui se distinguent à peine des bêtes.

Il y a des hommes qui par leur ſtupidité, leur peſanteur naturelle & leur vie méchanique, nous engageroient preſque à croire qu'ils n'ont pas en eux aucun principe qui penſe; ſi la raiſon & la Religion ne nous aſſuroient que l'ame & le corps ſont de l'eſſence abſolue de l'homme. En effet on ne les voit jamais s'élever au-deſſus de ce qui regarde leurs intérêts & la conſervation de leur individu. On les trouve entierement conformes aux animaux, puiſqu'on ne les voit pas aller plus loin qu'eux; & à peine peut-on les compter parmi les hommes, puiſqu'ils ne ſont aucun uſage de la plus noble partie que la ſageſſe du Créateur a donné également à chaque homme pour le diſtinguer des autres êtres qui vivent, qui reſpirent, qui végetent, & qui ſe multiplient ſur la ſurface de la terre.

Cauſes de cette ſtupidité & maniere dont on doit y remédier. *Liv. 1. part. 1. chap. 2. art. 2.*

C'eſt ici que l'on doit rappeller dans ſa mémoire tout ce que nous avons dit ſur les ſources des idées ſoit ſimples, ſoit compoſées. Les idées ſenſibles tiennent la premiere place, viennent enſuite les idées réfléchies; mais il faut avoir déja des idées ſenſibles avant de réfléchir; c'eſt pourquoi nous ne nous occuperons ici que des notions qui nous viennent par les ſens. Nous avons vû dans le Chapitre précédent tout ce qu'il falloit faire pour avoir des ſenſations exquiſes & délicates: or c'eſt annoncer en même tems tout ce qu'il convient de faire pour obtenir cette imagination parfaite à laquelle nous tendons. Car les opérations de notre ame ſont tellement liées entre elles, que ce qui nuit à l'une, nuit à l'autre, & que ce qui eſt avantageux à celle-ci, eſt auſſi avantageux à celle-là: de ſorte qu'il ſeroit moralement impoſſible à l'eſprit humain d'y poſer quelques limites. Cependant ſans nous répéter ici, nous examinerons ce qu'il y a de plus particulier dans le défaut d'imagination, que nous rapporterons à cinq cauſes différentes. 1°. Le ſang peu animé 2°. Sa qualité imparfaite. 3°. Son mouvement trop foible. 4°. Les nerfs trop lâches ou trop roides. 5°. Leur difficulté à ſe mouvoir. Enfin une ou pluſieurs de ces cauſes peuvent être réunies & produire un effet plus conſidérable.

De l'imbécillité produite par la trop petite quantité des eſprits.

1°. Nous avons dit qu'il ſe ſéparoit du ſang une certaine quantité de ſuc nerveux qui paſſant dans les nerfs leur donnoit la ſoupleſſe & la vie. Par quelques maladies le ſang peut dégénérer au point de devenir vappide, c'eſt-à-dire, de perdre ſes parties les plus balſamiques & les plus ſpiritueuſes: car nous ne croyons pas que dans l'état de ſanté la quantité d'eſprits ſoit continuellement aſſez modique pour empêcher les actions de l'ame. Les fonctions du corps ſeroient bientôt dérangées, & les mouvemens naturels & vitaux ſeroient dans une telle langueur, qu'il y auroit lieu de tout craindre pour la deſtruction de la machine. Quoique nous ne l'ayons pas obſervé, nous ne nions pas cependant que cela ne puiſſe

arriver : mais ſi la choſe arrivoit, on pourroit en juger relativement aux cas Pathologiques que nous allons rapporter.

Exemple de cet épuiſement des eſprits.

Un homme âgé de quarante ans, d'un caractere doux & ſociable, adonné aux belles-lettres, menant une vie ſédentaire, reſta hémiplectique après une attaque d'apoplexie. Il ſe trouva dans un tel accablement par l'épuiſement des eſprits, que preſque toutes les parties du corps tomberent dans l'atonie, & que ſon ame devint la proie du chagrin le plus noir & le plus rebelle. Les prieres, les exhortations, les plaiſanteries, les ſtratagêmes, les bouffonneries; rien ne pouvoit écarter cette humeur ſombre. Si elle ceſſoit pour quelque tems, elle renaiſſoit avec de nouvelles forces, & l'on eût dit que ſes accroiſſemens étoient meſurés ſur ſes intervalles. Je cherchai longtems un remede convenable à cette foibleſſe des organes corporels, & à cette maladie de l'ame. Après avoir tenté différens moyens, enfin j'y réuſſis. Le malade avoit coutume de boire une chopine de vin à chaque repas, je fis doubler la doſe. Bientôt l'imagination fut beaucoup plus libre, les idées furent plus riantes, la gaieté ſuccéda aux profondes rêveries. Le malade avoua qu'il ſe ſentoit maître de lui-même : mais qu'avant de ſuivre ce régime, il ſe laiſſoit ſaiſir malgré lui par cette triſteſſe qui le rendoit inſupportable à lui-même & aux autres.

Seconde obſervation ſur le même ſujet.

Parmi pluſieurs obſervations de la même nature, je choiſis celle-ci qui me paroît prouver invinciblement le dérangement de l'imagination, à cauſe de la trop petite quantité de ſuc nerveux. Un homme avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de la bonne chere & des plaiſirs; l'âge ayant mis un frein à ſes paſſions, il ſongea à mener une vie plus reglée, à ménager quelque bien pour ſa vieilleſſe & à écarter ſes compagnons de débauches. Quelque tems après qu'il eut mené une vie rangée, il eut tous les ſimptômes d'un vaporeux. Il s'attriſtoit ſans ſujet, il ſe croyoit dangereuſement malade, il perdoit toute eſpérance de recouvrer ſa ſanté, & ne ſe préſageoit rien que de ſiniſtre en ſe repréſentant tout les objets ſous des idées affreuſes & effrayantes. Souvent il lui prenoit des foibleſſes qui lui faiſoient perdre connoiſſance. En un mot, il avoit mille autres ſignes qui caractériſent les vapeurs, dont le détail ne ſerviroit nullement à éclaircir le fait que nous propoſons. Il ſe confia à différens Médecins, qui tous apporterent quelque ſoulagement à ſes maux. Ennuyé de ne pas parvenir à une parfaite guériſon, il ſe livra aux charlatans qui échouerent dans leurs conjectures. Parmi eux cependant il y en eut un qui lui donna une boiſſon ſpiritueuſe qui parut le guérir. Il en fit uſage pendant un an entier, & pendant cette année il n'eut aucune attaque de vapeurs. Il ſe ſentit extrêmement échauffé par cette potion, il l'abandonna pour un tems : mais bientôt il l'abandonna tout-à-fait, ſoit à la ſollicitation de ſes amis, qui lui perſuaderent que cette liqueur lui brûleroit les entrailles par le long uſage, ſoit parce qu'il n'y a rien de ſi inconſtant que la volonté des vaporeux. Les vapeurs recommencerent : mais moins fréquemment & avec moins de violence que dans les premiers tems. Je fus enfin conſulté. Après

avoir comparé le régime de vivre antécédent & la diéte actuelle à laquelle le malade s'étoit astraint, je conclus que le mal provenoit de l'épuisement des esprits. Ma conséquence se trouva juste : car ayant ordonné au malade de boire tous les matins deux ou trois verres de vin, il se sentoit alerte & gay toute la journée : s'il y manquoit, il étoit sûr que ses vapeurs lui reprenoient dans le jour.

Troisieme observation tirée de *Sydenham.*

Nous avons une pareille observation dans *Sydenham* (*a*). Un jour, dit ce fameux Praticien, je fus appellé par un homme de qualité qui avoit beaucoup d'esprit : il relevoit depuis peu de jours d'une fievre, où par le conseil d'un Médecin il avoit été saigné & ensuite purgé trois fois : on lui avoit aussi défendu l'usage de la viande. Je le trouvai habillé, & l'ayant entendu discourir avec jugement de plusieurs sortes d'affaires, je priai de dire pourquoi on m'avoit fait venir : un de ses amis répondit que j'attendisse un peu & que je verrois moi-même le sujet de ma visite. M'étant donc assis & prolongeant le discours avec le malade, j'observai bientôt que sa lévre inférieure se poussoit en avant, & pendoit avec tremblement, comme on le remarque aux enfans de mauvaise humeur, qui boudent & qui se mettent à pleurer. Incontinent après il répandit un torrent de larmes, avec des gémissemens & des soupirs qui alloient jusqu'à la convulsion : l'effusion de ses larmes ne dura pourtant pas beaucoup. Je jugeai que cette indisposition venoit du défaut des esprits, causé en partie par la longueur de la maladie passée, & par les évacuations que les remedes avoient procuré ; & en partie par l'inanition & par l'abstinence de chair que le Médecin avoit ordonné que cette personne observât même quelques jours après la convalescence, afin qu'elle fut moins en danger de retomber dans sa premiere maladie. Mais je l'assurai qu'elle ne devoit plus appréhender la fiévre, que les simptômes dont je venois d'être témoin, procédoient seulement d'inanition, & qu'il devoit par conséquent manger à son souper d'un poulet rôti & boire un peu de vin. Ayant suivi cet avis & ayant mangé de la viande avec modération, il ne lui est plus arrivé de tels soupirs convulsifs.

C'est encore ici où l'on pourroit rapporter ce que *Henri Etienne* raconte de lui-même ; qu'après avoir eu une fievre quarte, il eut un tel dégoût des lettres & des études, que le seul souvenir lui en déplaisoit.

Du défaut des idées qui naît de la qualité imparfaite du sang.

Trop grossier.

2°. Un sang trop grossier est un obstacle à l'imagination ; s'il est trop épais, les sécrétions languissent ; s'il est trop aqueux, son mouvement est difficile. Les personnes qui mangent un pain grossier, qui vivent de légumes & de chairs salées, qui se nourrissent souvent de ragoûts ou d'alimens froids, qui boivent des liqueurs trop fortes & qui se livrent à des exercices trop violens, se trouvent dans le premier cas. Il faut donc qu'elles abandonnent ce régime de vivre, qu'elles n'usent que d'alimens faciles à digérer, qu'elles ne prennent qu'un exercice modéré, que pour rendre la fluidité à leur sang, leur boisson ne soit que de l'eau

(*a*) *Opera Medica*, 1. *pag.* 264. *Dissertatio Epistolaris de affectione histericâ.* Voyez aussi la pag. 60. | *de Febr. intermitt. an.* 1661. &c.

ſimple dans laquelle ſi l'on veut l'on fera infuſer quelque plante aromatique, carminative, ſtomachique, &c.

Nous croyons les émétiques encore d'un excellent uſage dans ce cas, par les ſecouſſes qu'ils excitent dans le ſiſtême nerveux, & par l'atténuation des humeurs qu'ils procurent. Nous liſons que *Carnéades*, ce fameux Philoſophe Grec qui avoit une éloquence ſi ſurprenante qu'il ſe fit craindre du Sénat Romain (*b*), avoit coutume de ſe purger avec l'ellebore lorſqu'il ſe préparoit à refuter les dogmes de *Chriſippe* & des Stoïciens, ſoit afin d'avoir l'imagination plus vive, ſoit afin d'avoir le raiſonnement plus ſubtil. On rapporte le même fait de pluſieurs autres Philoſophes.

Les perſonnes qui vivent dans l'inaction, qui n'uſent que de boiſſons rafraîchiſſantes, qui ſe nourriſſent d'alimens trop aqueux, ſe trouvent dans le ſecond cas. Pour obvier au mal qui réſulte d'une pareille conduite, nous ne voyons rien de plus ſûr que l'exercice, les viandes un peu ſulphureuſes, les boiſſons légerement actives, telles que le vin, le caffé, le chocolat, &c. Tout ce que nous venons de dire pourroit faire la matiere d'un plus grand détail; mais pour ne pas nous répéter nous-mêmes, nous renvoyons nos lecteurs à notre ſecond Livre, où nos principes ſont établis auſſi ſolidement qu'il nous a été poſſible. On conſultera ſur-tout ce que nous avons dit ſur les climats, le régime de vivre & les tempéramens. **Trop aqueux.**

Une dame âgée de quarante-ſept ans, avoit été ſujette à des rhumes & des catharres qui lui duroient toute l'année avec une abondance étonnante de pituite & de glaires. Ces fontes ſe ſupprimerent tout-à-coup & elle tomba dans une eſpece d'anéantiſſement qui l'empêchoit de faire uſage de ſon imagination & de ſa volonté. Elle vivoit ſans vivre. Tous les objets lui étoient indifférens, rien ne pouvoit la diſtraire. Elle ſe croyoit ſeulement au-deſſous de tout le monde, incapable de faire le bien, & incapable de bien dire, timide, embarraſſée dans les compagnies, indéciſe, elle n'y paroiſſoit que comme ces automates qu'on place ſur un théâtre. Ayant été extrêmement frilleuſe, elle n'étoit plus ſi ſenſible au froid. Son pouls étoit lent & très-tranquille. Son eſtomac faiſoit aſſez bien ſes fonctions; mais elle avoit des vomiſſemens fréquens de matieres glaireuſes, colantes, ſemblables à du blanc d'œuf, & ſans être mêlées d'aucune parcelle d'alimens. Seulement elle ſe plaignoit d'un ſerrement vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, d'une contraction vers la foſſette du cœur & d'une gêne au diaphragme. Elle ſentoit continuellement un goût d'eau à la bouche. Nous remédiames à tous ces maux en faiſant vomir la malade à pluſieurs repriſes, en rétabliſſant ſa tranſpiration par les bains tiédes & les tiſannes ſudorifiques, en lui faiſant prendre le lait d'â-

(*b*) Plinius, *lib.* 25. *cap.* 5. A. Gellius, *lib.* 17. *cap.* 15. Carneades *Academicus ſcripturus adverſus* Stoïci Zenonis *libros, ſuperiora corporis helleboro candido purgavit, ne quid ex corruptis in ſtomacho humoribus ad domicilia uſque animi redundaret, & conſtantiam vigoremque mentis labefaceret.*

Idem cum Chriſippo *diſputaturus, Helleboro ſe ante purgabat, ad exprimendum ingenium ſuum attentius, & illius refellendum acerius.* Valerius Max. *cap.* 7. *de ſtudio & induſtriâ. ext. n.* 5.

neſſe, & paſſer la belle ſaiſon à la campagne ; en lui preſcrivant des exercices d'abord aſſez doux, enſuite aſſez violens & en la forçant de monter ſouvent à cheval : peu-à-peu avec ces ſoins, l'ennui, la triſteſſe & cet abattement général des forces de l'eſprit ſe diſſiperent (*c*).

Du défaut des idées qui dépend du mouvement du ſang.
1. Cauſe, leur nature.

3°. Le mouvement du ſang peut être trop lent ; ce qui dépend de deux cauſes générales : premierement de ſa nature, ſecondement de la force qui le met en mouvement, troiſiemement de l'union de ces deux cauſes.

Si le ſang eſt trop groſſier, il eſt certain que les frottemens étant plus conſidérables & la maſſe plus difficile à mouvoir, ſa courſe ſera moins rapide. Nous venons d'enſeigner ci-deſſus les moyens de remédier à ce vice.

2. Cauſe, la force mouvante trop foible.

Si la force qui meut le ſang eſt trop foible, ſon mouvement doit être fort lent. Nous indiquerons plus bas les moyens propres à combattre ce défaut, lorſque nous parlerons des vices des fibres nerveuſes.

Enfin ſi l'une & l'autre cauſe ſe trouvent jointes enſemble, outre qu'on peut employer méthodiquement les remedes qui attaquent chaque cauſe ſéparément, nous croyons pouvoir indiquer un moyen facile qui détruira les deux cauſes conjointement ; c'eſt le changement de climat.

Changement de climat propoſé comme remede de toutes ces cauſes.

Le remede que nous propoſons quoiqu'établi ſur les fondemens de la plus ſaine théorie, & ſur la réuſſite d'une pratique très-ancienne, paroît néanmoins tomber maintenant dans l'oubli. C'eſt ce dont ſe plaint *Frederic Hoffman* (*d*) qui, après *Celſe*, ordonne le changement d'air dans les maladies du cerveau qui dérangent l'ame de ſon aſſiette ordinaire (*e*). Et c'eſt ce qui nous engage auſſi à faire ſentir toute la valeur de cette méthode.

Hippocrate eſt un des premiers à conſeiller le changement de climat dans les maladies chroniques (*f*). *Galien* (*g*) & *Avicenne* (*h*) le recommandent comme le ſouverain remede de différentes maladies regardées comme incurables ou comme mortelles. L'air eſt un fluide, dans lequel nagent tous les hommes & dont ils ne peuvent éviter les impreſſions. Il

(*c*) Ce traitement eſt conforme à ce que conſeille *Hippocrate* dans pareilles affections. *Morbus pituitoſus*, dit-il, *mulierem magis quam virum invadit... febris tenuis, interdumque ſuffocatio prehendit, & jejuna bilem, ſalivamque copioſam vomitione rejicit, & plerumque ubi cibum ſumpſit, cibi tamen nihil. Cum laborarit, dolor modò pectus, modo dorſum occupat... huic medicamentum purgans propinato, ſerum & lac aſininum... vinum autem quam ſuaviſſimum bibat ubi purgari deſierit* &c. Sect. 5 de Morbis. lib. 2. *circà finem.*

(*d*) *Et hæc jam fuit cauſa cur veterum ſapientiſſimi Medici tantopere in graviſſimis affectibus, ubi vix locum invenit alia Medicina, & ad valetudinis integritatem conſervandam, mutationem aëris & peregrinationes ex unâ terrâ in aliam commendaverint. Dolendum certè hodierno tempore eſt quòd ferè planè in deſuetudinem ille laudabilis ſanitatem ſervandi ac recuperandi abierit mos, cùm ex Pharmacopoliis tantùm remedia adverſùs morbos fruſtraneo certè ſæpiſſimè ſucceſſu petere ſolemne ſit.* Tom. 5. in-fol. pag. 320. de peregrin. inſtit. ſanitatis cauſâ. Proœmium.

Neque dubium eſt in vertigine, melancholiâ, maniâ omnibuſque morbis habitualibus & qui à perverſo ſpirituum motu fiunt, eoſdem effectus habere commeatum in alienum aërem. Id. Ibid. pag. 326.

(*e*) *In inſaniâ regiones mutare debere ægros, & ſi mens redit annuâ peregrinatione eſſe jactandos* lib. 3. cap. 18.

(*f*) Lib. 4. Epidem. ſect. 5. *Finem epilepſiæ juvenibus affert ætatis, loci & victûs mutatio.* Aph. 47. lib. 2.

(*g*) Method. medendi lib. 5. & lib. de uteri curâ.

(*h*) *Ex generibus medicationum eſſe mutationem de terra ad terram, de aëre ad aërem.* lib. 1. tit. 4. pag. 7.

en est de ce fluide à notre égard, comme de l'eau à l'égard des poissons. Les uns languissent dans ce fleuve; tandis que d'autres s'y plaisent & y sont fort agiles. Si vous faites passer dans une eau d'une autre qualité ceux qui sont foibles, ils reprennent peu-à-peu leur vigueur & multiplient leur espece à l'infini. On peut donc conclure sur cette induction, que le changement de climat est souvent nécessaire, soit pour rétablir, soit pour conserver la santé. C'est ce que nous pourrions autoriser ici par mille exemples singuliers & autentiques. Ce pouvoir immédiat du changement d'air sur la constitution des corps, annonce en même tems une puissance qui s'étend sur les esprits. On ne peut guéres en douter après ce que nous avons dit des climats. Aussi avons-nous vû des jeunes gens qui tiroient peu de fruits de leurs études lorsqu'ils étoient à Rheims, ou à Caën, faire de grands progrès lorsqu'ils étoient à Paris. Nous en avons vû d'autres au contraire qui ne profitoient nullement sous les meilleurs maîtres à Paris, se distinguer dans les Sciences & les Lettres à Bordeaux ou à Toulouse.

Liv. 2. ch. 7.

De tout ceci il en résulte un corps de doctrine qui porte jusqu'à l'évidence la méthode que nous proposons. Nous n'y voyons de part & d'autre qu'avantages pour le corps & pour l'esprit. Ainsi un air libre, pur, serain, plus sec qu'humide, plus chaud que froid, tenant un milieu entre la trop grande légereté & la trop grande pesanteur, agité par les vents d'Orient & quelquefois du Nord, circulant dans un lieu ni trop haut ni trop bas est celui que nous croyons convenir le mieux à l'état que nous venons d'exposer.

Sans changer de climat on peut obtenir les mêmes effets.

L'art peut suppléer au changement de demeures. Nos peres y excelloient plus que nous qui avons entierement négligé cette coutume. Ils entretenoient dans les chambres un air tempéré par le moyen d'un feu bien ménagé. Combien la chose nous seroit-elle plus facile ayant sur eux l'avantage de pouvoir nous servir d'instrumens qui apprécient au juste les degrés de froid ou de chaleur dont l'air est susceptible? Avoient-ils besoin d'un air plus humide? ils répandoient de l'eau dans ces chambres, ou bien ils y laissoient exhaler les vapeurs d'une eau dans laquelle ils avoient fait bouillir quelques plantes légerement aromatiques, comme les fleurs de rose, de muguet, de sureau, de giroflée, &c, en sorte que les personnes se trouvoient dans un bain continuel qui donnoit au sang la fluidité requise, sans diminuer pour cela le ressort des fibres.

Du défaut des idées qui vient du degré de tension des fibres.

4°. Le degré de tension plus ou moins grand dans les fibres, nuit à l'imagination. Sont-elles trop lâches? à peine sont-elles susceptibles de quelques vibrations. Sont-elles trop tendues? elles ne se meuvent que très-difficilement. Or nous avons dit que les idées étoient produites par les ébranlemens des organes, ébranlemens qui étoient à raison de la tension & de l'irritabilité des nerfs. Lorsque ces nerfs ne sont pas suffisamment tendus ou irritables, les perceptions des objets ne sont pas assez fortes & l'ame n'en tire pas une copie assez parfaite. Il faut donc remédier à ce vice, si l'on veut concevoir, & imaginer facilement. Mais la tension

Liv. 1. sect. 1. ch. 2. art. 2.

des nerfs ſuit ordinairement la tenſion des fibres de toute l'habitude du corps, comme on peut s'en aſſurer par l'examen des tempéramens, chauds, ſecs, bilieux & mélancoliques. Or lorſque nous avons parlé des ſenſations, nous avons détaillé les ſecours que l'on pouvoit employer contre ces vices : c'eſt pourquoi nous y renvoyons nos Lecteurs.

Du défaut des idées qui naît de la difficulté des fibres à ſe mouvoir.

5°. La difficulté des fibres à ſe mouvoir eſt encore un obſtacle à l'imagination. Nous ne parlons ici que de la difficulté du mouvement des fibres, qui provient ſoit de leur groſſeur, ſoit de leur tiſſu trop compact. La groſſiereté des fibres eſt ou un vice inné, ou un vice acquis par la bonne chere, par la vie oiſive & peu agitée, par les paſſions, par le ſommeil trop prolongé, &c. De quelque cauſe que provienne ce vice, nous ſommes perſuadés qu'on peut y remedier par les contraires ; c'eſt-à-dire, par une diéte plus ſévere, par le travail, par la fatigue même, par la tranſpiration plus augmentée, par l'uſage d'alimens moins ſucculens, par l'attention que nous devons porter à tout ce qui nous environne, ce qui nous rendra plus ſenſibles; par les veilles, par les boiſſons plus ſulphureuſes, &c.

La denſité des fibres eſt auſſi ſoit un vice inné, ſoit un vice acquis par les cauſes oppoſées à celles qui produiſent leur groſſiereté. De quelque cauſe générale que procede la denſité des fibres, on y remédiera par un régime de vivre délayant & adouciſſant, par un exercice modéré, en évitant tout ce qui peut tendre à deſſécher les fibres & à les unir trop étroitement entre elles.

Du défaut des idées qui provient du concours de pluſieurs cauſes.

6°. Si pluſieurs des cauſes ci-deſſus nommées concouroient enſemble à l'empêchement des idées, il faut ou les attaquer ſéparément par les moyens déja indiqués, ou les attaquer conjointement par les remedes généraux qui peuvent remplir l'une & l'autre indication : il faut un œil bien attentif & bien éclairé pour appercevoir ces complications, & c'eſt à la ſcience du Médecin à diſtinguer les cas, à peſer les ſimptômes, à rapprocher ce qui paroiſſoit contraire, à diſſiper les apparences & à dicter le régime qu'on doit obſerver, les médicamens dont on doit faire uſage & les choſes non naturelles qu'on doit éviter.

Objection qui tend à détruire ce que nous venons d'avancer.

Eh quoi ! dira quelqu'un, exécutant tous ces préceptes, en aura-t-on plus d'imagination ? n'aura-t-on plus beſoin de maîtres & de livres pour apprendre ? Cette réflexion qui paroît ſolide, tombera d'elle-même ſi l'on fait attention que ſi le cœur n'a pas beſoin de précepteur pour le regler dans ſes mouvemens, pourquoi le cerveau dont l'uſage eſt totalement conſacré à l'entendement & à la volonté, n'exécuteroit-il pas toutes ſes fonctions ſans aucun Recteur, ſur-tout s'il eſt bien conformé & d'une bonne conſtitution ? Nos natures, dit *Hippocrate*, n'ont été enſeignées par aucuns maîtres (*i*). Elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes; & ce ſont

Solution.

(*i*) Φύσιες πάντων ἀδίδακτοι. Id. eſt. *Omnium naturæ à nullo edoctæ.* Ibid. *Natura omnia omnibus ſufficit* Sect. 4. de alimento liber. *Natura ſibi per ſe . . . à nullo quidem edocta, citráque diſciplinam, ea quæ conveniunt efficit* Sect. 7. lib. 6. de morbis vulg. §. 5. *Hanc ſententiam multis locis celebrat & miris laudibus extollit Galenus*, ut *lib.* 1. de uſu part. & *lib.* 6. de loc. aff. *Ubi hœdi ſtatim in lucem*

elles qui ont instruit les premiers Philosophes. Lorsqu'on a été assez heureux pour atteindre à ce tempérament désirable où l'on estime les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, un seul attribut nous fait découvrir mille propriétés, & une seule idée est suivie de mille conséquences. C'est ainsi que le jeune *Pascal*, sans jamais avoir appris la Géométrie, traçoit sur le plancher cent figures dont il démontroit les propriétés dans un âge où l'on comprendroit à peine les noms savans, ou les définitions abstraites de ces formes géométriques. Par la seule force de son génie il étoit parvenu jusqu'à la trente-deuxieme proposition du premier livre des Elémens d'*Euclide*, & à seize ans il composa un Traité des Sections coniques (*k*).

ARTICLE II.

DE LA MÉDIOCRITÉ DU GÉNIE.

NOUS appellons un génie médiocre celui qui n'ayant pas assez de force pour rassembler tous les traits qui peuvent frapper à la fois, & faire sur nous une grande impression, les décoche les uns après les autres, le plus souvent sans nous toucher. Ce n'est donc plus ici le défaut d'idées, auquel nous avons à remédier; elles peuvent être en grand nombre, mais l'impression qu'elles font aux autres est relative à l'impression qu'elles ont fait sur nous-mêmes; c'est-à-dire, que de même que l'empreinte étoit légere en nous, de même aussi les traces qui doivent être gravées dans les autres à l'occasion de cette foible empreinte, seront peu profondes. C'est ce qui va être bientôt éclairci, si nous considérons les différences qui se trouvent entre l'esprit & le génie.

Ce que c'est que la médiocrité de génie.

L'esprit ne consiste que dans un certain arrangement simmétrique d'idées déja connues & faites pour être jointes ensemble. C'est un tableau où tout est détaillé, les figures s'y présentent tour-à-tour, toutes les parties sont à leur place, les jours & les ombres sont bien ménagés. C'est un feu doux qui nous préserve du froid sans nous échauffer, & qui nous éclaire sans éblouir. Le génie au contraire ne connoît pas de marche réguliere; il rapproche les choses les plus éloignées & réunit les plus contraires. C'est un tableau où toutes les images rassemblées, distinctes par des traits hardis & mises dans une perspective avantageuse, frappent toutes la vûe dans le même tems & ne nous laissent d'autre sentiment que l'admiration. C'est un miroir ardent qui ramasse dans un seul point tous les rayons de lumiere & qui embrâse tout ce qui se rencontre à son foyer. Le génie est donc plus étendu que l'esprit: celui-ci renferme la totalité des choses, tandis que celui-là ne s'éleve que du particulier au général. Les idées sont vives dans celui-ci & font entrevoir une étendue encore plus grande que celles où elles sont renfermées: dans celui-là au contraire les

Différence qui se trouve entre l'esprit & le génie.

editi naturalem industriam in obeundis naturæ muniis pro exemplo affert. Cujus etiam meminit Comment. 5. in lib. 6. epid.

(*k*) Voyages du monde de *Descartes*, part. 3. pag. 262. *Baillet*, Enfans célebres. Vie de *Pascal*, par Madame *Perier* sa sœur, pag. 7.

idées ſont moins actives & ne repréſentent rien de plus que la forme ſous laquelle elles doivent paroître pour lors. Dans l'eſprit on apperçoit une imagination qui appartient plus au bons ſens, qu'à la liberté de l'ame qui peut s'élancer hors de ſa ſphere ; dans le génie on voit une ame qui jouit de toutes ſes prérogatives & dont les efforts ne ſont pas retardés par la froide analiſe du jugement. Ici c'eſt un cerveau bien organiſé où tous les mouvemens ſont reglés ; là les fibres tendues au degré le plus parfait, forment ſouvent un accord & une harmonie qui ſeroit moins ſenſible, ou qui n'exiſteroit pas ſi elles étoient tendues un ton plus bas.

Cauſe qui produit la médiocrité de génie.

Le vice que nous attaquons donc ici en parlant du génie médiocre, eſt cette tenſion des fibres & cette qualité du ſang ſuffiſantes, il eſt vrai, pour fournir la repréſentation des choſes : mais incapables de produire cette énergie qui convainc, cette vivacité qui réveille, ce merveilleux qui étonne & ce ſublime qui ravit. Or cette tenſion médiocre des fibres & cette qualité ſuffiſante du ſang, nous paroiſſent éloignées du point de perfection auquel nous voulons tendre, en ce que les fibres ſont tendues d'un ton plus haut & le ſang d'une nature plus délicate & plus ſubtile. Nous pourrons y parvenir, ſoit en n'évitant pas avec tant de précaution tout ce qui peut nous porter à la mélancolie, ſoit en changeant de climats.

Moyens pour combattre cette cauſe.

Quand nous parlons ici de mélancolie, nous n'entendons pas cette humeur qui rend le teint pâle, l'air triſte, les yeux hagards, le viſage ſevere ; qui nous relegue dans le cabinet, nous condamne à pâlir ſur les livres, nous exile avec les ſciences, nous fait fuir la ſociété, l'enjouement & les plaiſirs ; qui nous force à nous haïr nous-mêmes & nous rend haïſſables aux autres. C'eſt plus approcher de la folie que du génie, & le reméde ſeroit trop dangereux. *Heraclite* n'étoit qu'un atrabilaire qui par humeur fuyoit tous les hommes. Il avoit raiſon de prendre ce parti, car tous les hommes l'auroient évité. Peu fait pour la ſociété, il a eu raiſon de ſe retirer dans les montagnes & de ne vivre que de légumes (*l*). Ce que nous appellons ici mélancolie, c'eſt cette humeur qui nous éloigne de la diſſipation ſans cependant la trop craindre, qui nous rend l'ami des Muſes & non pas l'amant, qui nous fait rechercher la ſolitude ſans être ſolitaires, qui nous fait eſtimer toutes choſes ſelon leur juſte valeur ſans les mépriſer, qui nous donne un air grave ſans être miſantrope, ſérieux ſans être farouche, ſévere ſans en éloigner la douceur. C'eſt le premier pas à la mélancolie véritable : mais il ne faut pas aller plus loin. L'homme ſage ſait toujours conſerver un juſte milieu dans toutes choſes. On peut voir ſur quelles raiſons nous ſommes fondés en propoſant un tel moyen ſi l'on ſe rappelle dans la mémoire ce que nous avons dit ſur le tempérament mélancolique, & ſi l'on conſulte ce que nous dirons dans la ſuite de la triſteſſe, on ſentira auſſi par conſéquent les moyens qu'il faut employer.

Liv. 2. 6. art. 2. §. 4. & liv. 3. ſect. 2. ch. 2. Art. 4 §. 2.

Sur ce principe une perſonne qui craindroit les chaleurs d'un climat

(*l*) *Diog. Laërt.* in vitâ Heracliti.

moins tempéré que celui où elle seroit née, pourroit passer en Angleterre où tout tend à favoriser la constitution mélancolique. Mais comme tel climat conviendroit à l'un & nuiroit à l'autre, & comme il faudroit examiner mille circonstances pour décider sûrement quel climat conviendroit à ceux-ci, & quel seroit le plus propre à ceux-là, pour abréger nous passons sous silence tous ces détails, & nous disons en général qu'il faut chercher un climat qui soit convenable. *Bourdaloue* & *Flechier* étoient dans leur centre comme *Demosthene* & *Longin* dans le leur. Si vous leur eussiez fait faire un échange de pays, ils n'auroient pas été assurément les mêmes hommes. Il falloit que *Ciceron* & *Virgile* fussent à Rome, *Bossuet* & *Racine* à Paris. On auroit pû deviner la patrie de *Seneque* & de son neveu *Lucain* par leurs ecrits; à la pompe de leurs idées & à l'enflure de leur stile, on s'apperçoit aisément qu'ils sont Espagnols. *Martial* naquit à Bilbilis aujourd'hui Bubiera, dans le royaume d'Arragon en Espagne. A l'âge de vingt-un ans il fut à Rome distiller son fiel poëtique sur les vices & les ridicules des Romains. On s'apperçoit à son style qu'il étoit contemporain & compatriote de *Seneque* & de *Lucain*, auteurs si différens tous deux de *Ciceron* & de *Virgile* pour l'éloquence & la poësie. On pourroit dire que le style boursouflé, épigrammatique, empoulé, n'a paru à Rome que quand le goût des Romains fut corrompu en tout genre par les Espagnols. Le vice n'étoit point dans le climat, c'étoit une épidémie amenée par des hommes qui avoient franchi les pyrénées.

Ce seroit en vain que par l'étude on chercheroit à devenir orateur, si la nature de notre être ne s'y trouvoit disposée ou préparée (*m*). Nos ames toujours brillantes par elles-mêmes, sont presque toujours obscurcies par les corps; on pourroit les comparer à ces lumieres qu'environne une épaisse fumée, ou à ces étoiles encroutées dont parlent quelques Physiciens. Ce seroit en vain que *Despreaux* se vanteroit d'avoir appris à *Racine* à produire difficilement d'excellentes choses, si *Racine* eût manqué de génie. Qu'auroit pû produire une semence jettée sur des pierres, ou parmi des ronces? Si la plupart des Ecrivains doivent avoir ou doivent tâcher d'acquérir ce don precieux qui mene sûrement à l'immortalité, combien à plus forte raison les Poëtes dont l'imagination échauffée doit se livrer aux fureurs de l'entousiasme qui la possede (*n*).

Confirmation de ce que nous venons d'avancer.

A suivre l'idée que les Anciens s'étoient formés sur l'entousiasme, c'est un état où l'homme se trouve comme rempli d'une puissance divine. Il n'en faut pas d'autre preuve que l'éthimologie du môt même. Mais sans avoir égard à cette inspiration particuliere du Ciel, il nous paroît que l'entousiasme n'est autre chose que ce moment où tous les ressorts de l'ame sont mis en jeu, où la connoissance que l'on a du sujet est encore

Ce que c'est que l'entousiasme.

(*m*) On sent bien ce que l'on doit penser ici du proverbe, *Nascimur Poëtæ, fimus Oratores*. Voyez ce que nous avons dit sur l'Education, liv. 2. chap. 5.

(*n*) *Poëtam bonum neminem sine inflammatione animorum existere posse & sine quodam afflatu furoris*, Cicer. *de Orat. lib.* 2 *n.* 64. *& excludit sanos Helicone Poëtas Democritus.* 1101. *Art. Poët.*

plus grande que le sujet même, où la conception de la chose étant vive, claire & pure, emporte nécessairement sa démonstration avec elle, où enfin le sujet considéré dans toute son élévation, dans toute son étendue, dans toute sa beauté frappe avec tant d'évidence, que la raison se taisant, l'on cede au transport qui agite, l'on franchit les intervalles & l'on réfléchit sur les autres avec la même force les rayons de lumiere dont on a été frappé.

Que le génie heureux est très-près de la folie.

Il ne faut pas s'imaginer que l'ame soit bien tranquille dans ces instans; ses émotions se manifestent même sur le corps, c'est un ravissement, un délire, une fureur où l'on n'apperçoit & où l'on ne conçoit que l'objet qui cause un sentiment si vif & si flateur. De-là vient que *Platon* & *Aristote* ont crû qu'il n'y avoit pas de grands génies sans quelque mélange de folie (*o*). Cette maxime paroît fondée sur la raison, puisque les causes qui occasionnent le génie heureux sont les mêmes que celles qui produisent la folie, s'il survient quelque cause déterminante. Triste condition de l'homme qui ne peut faire un pas pour atteindre à la perfection du sentiment sans s'avancer vers la mort, & qui ne peut tendre au sublime sans s'approcher de la folie. Cette maxime n'est pas moins fondée sur l'expérience. Ouvrez les livres d'Histoires, & voyez s'il se peut sans gémir, si les plus grands hommes n'ont pas été ceux qui souvent ont donné les plus grandes marques de foiblesse & d'égaremens. *Aristote* fait mention d'un certain Poëte de la ville de Syracuse nommé *Maracus*, qui n'étoit jamais plus fécond & plus accompli, que lorsqu'il avoit l'esprit aliené (*p*). *Lucrece* prit des mains de *Lucile* sa maitresse, un philtre qui le fit entrer en fureur. Cette manie lui laissoit des intervalles lucides pendant lesquels il composa son beau Poëme sur la nature (*q*).

Gaspard Barleus, Poëte Latin né à Anvers en 1584, & mort en 1648, avoit été reçu Docteur en Médecine à Caen. Son génie étoit fécond, ses pensées élevées & son expression hardie (*r*). On raconte qu'ayant eû l'imagination dérangée dans une maladie, il croioit être de verre, & ne se laissoit pas approcher craignant d'être brisé par le choc d'un corps étranger. *Bonaventure Des Periers*, Poëte François devint fou & se perça de son épée malgré la vigilance de ceux qui le gardoient (*s*). *Jacques Cassagne*, Poëte François, mais Prédicateur médiocre & décrié par *Despreaux* (*t*), mourut fou à l'âge de quarante-six ans. Mais sans nous arrê-

(*o*) *Quamdiù quis mentem valet neque fingere carmina, neque dare oracula quisquam potest... non enim arte, sed divinâ vi hæc dicunt.* Plato *in Ione. Sive Platoni credimus frustra poëticas fores compos sui pepulit : Aristoteli nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ fuit.* Sen. de tranquill. animi. cap. 15.

(*p*) *Multi melancholiâ, morbis vesaniæ implicantur, instinctu lymphatico effervescunt, ex quo Sybillæ efficiunt, & Bacchæ, & omnes qui divino spiraculo instigari creduntur, cum scilicet id non morbo, sed naturali intemperie accidit.* Maracus *civis Syracusanus Poëta etiam præstantior erat dum mente alienaretur.* Aristot. *Problem. sect.* 30. *quæst.* 1. *versus finem.*

(*q*) Titi Lucretii Cari *vita.* Ex Lilio Gregorio Gyraldo. *Qui posteà amatorio poculo in furorem versus, quum aliquot libros per intervalla insaniæ conscripsisset.* *Chron.* Eusebii.

(*r*) Voyez les éloges que lui donne Borrichius. *Dissertat. de poëtis. pag.* 140.

(*s*) *Henri Etienne* dans son Apologie pour Hérodote, chap. 18 & 26. Voyez aussi la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé *Goujet. tom.* 12. *pag.* 90.

(*t*) Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chere
Si l'on n'est plus à l'aise assis en un festin ./.

ter ici à citer une multitude d'exemples, nous en produirons seulement un du Poëte le plus brillant que nous connoissions.

Le *Tasse* devenu amoureux d'*Eleonor* d'*Est*, sœur d'*Alphonse* Duc de Ferrare, & ayant un jour reçu des éloges de cette Princesse à cause de quelques vers qu'il venoit de lui réciter, se sentit si transporté de joie & d'amour qu'il lui donna un baiser. Le Poëte téméraire fut mis en prison comme un fou, & on croit qu'il le devint réellement par la sombre mélancolie qui s'empara de lui. Cependant son génie poëtique ne l'abandonna pas dans cet état déplorable, & on prétend que sa folie servoit à épurer son esprit & à préparer son imagination. Si l'on en croit l'Abbé d'*Aubignac* (*u*), le *Tasse* n'attendoit pas mêmes les intervalles de tranquillité que lui laissoit sa frénésie : au milieu de ses transports il faisoit des vers, & son esprit n'étoit jamais plus fécond & plus brillant que lorsqu'il étoit égaré. *Garcie Sanchez* de *Badajoz*, Poëte Espagnol dont on admire la pureté de style, eut le même sort. On voit dans ses vers la passion qui lui renversa l'esprit & qui occasionna sa mort. Il avoit conçu un amour déréglé pour une de ses cousines (*x*). Ces phénomenes peuvent servir à confirmer ce que *Descartes* dit sur le talent de la Poësie (*y*).

Causes physiques de l'entousiasme.

Nous ne nous serions permis d'avancer d'aussi tristes vérités, & aussi peu avantageuses pour notre sistême, si par les effets nous n'espérions découvrir les causes prochaines de l'entousiasme. Sécheresse, tension & vibratilité des fibres, esprits actifs, circulation rapide, vraies causes de l'entousiasme, & presque toujours causes procathartiques de la folie s'il survient quelque cause déterminante. De-là l'action & la réaction la plus forte des fluides sur les solides; de-là la sensibilité exquise, & l'imagination qui tient souvent lieu du sentiment. Enfin si l'on tire toutes les conséquences qui peuvent se déduire de l'état proposé, soit des fibres, soit du suc nerveux, il n'y a aucun phénomene dans l'entousiasme qu'on ne puisse expliquer.

Divers moyens pour parvenir à l'entousiasme.

Si l'on veut parvenir à ce degré de vibratilité des fibres & de subtilité des esprits, outre qu'il faut employer tous les moyens déja indiqués, il faut encore user d'alimens fort chauds & de boissons spiritueuses; éprouver ce qu'il y a de rafiné dans les passions; fatiguer son corps par les veilles, la méditation & la plus profonde application.

Camille Faërne qui a mérité le surnom d'archipoëte, ne fut jamais si fécond que lorsqu'il avoit l'imagination échauffée par le vin (*z*).

Le vin & les boissons spiritueuses.

Santeuil, ce Poëte de notre siécle, & digne du siécle d'Auguste, qui avoit reçu en naissant le feu & la folie de la poësie, ne faisoit de bons vers que lorsqu'il avoit bû quelques verres de vin de Champagne; digne

Qu'aux sermons de *Cassagné* ou de l'Abbé *Cotin*.
Satyre 3.

(*u*) La pratique du Théâtre, par *François Hedelin* Abbé d'Aubignac. Amsterd. 1715.

(*x*) Journal Etranger, Mars 1755. pag. 185.

(*y*) *De Methodo*, §. 1.

(*z*) Camillus Faernus *qui florenti* Leonis X. *Sæculo Archipoetæ nomen promeruit, tùm aptissimè versus profundere erat aptus, cum interdum tanti pontificis conviva plurimo vini haustu replebatur quo calor imaginationis excitus, innumeras rerum formare poterat conceptus prout ait* OVIDIUS, *vina parant animos, redduntque caloribus aptos.* PAUL. JOVIUS *in elogiis*.

Les grandes passions.

émule d'*Horace*, dont il avoit si bien retenu les leçons, que Bacchus échauffoit son cerveau, tandis qu'Apollon conduisoit sa main. Un des meilleurs Poëtes de ce siécle ne vit presque que de chocolat ou de caffé. Les plus grands Ecrivains ont éprouvé les plus grandes passions, & n'ont jamais mieux réussi qu'après avoir exténué, & pour ainsi dire subtilisé leurs corps par une étude réfléchie & un travail assidu.

L'exercice tant général que particulier.

Il y a encore une espece d'exercice particulier ou de mouvement qu'on donne à certaines parties du corps, qui ne contribue pas peu à fournir des idées par le reflux des esprits qu'elles occasionnent. Un bon Auteur ride son front & se donne l'air d'un furieux afin de sentir lui-même la fureur & la rage qu'il veut représenter. Si l'imagination d'un Poëte cherche en vain les traits dont il a besoin pour dépeindre le dépit ou l'indignation, il se leve avec précipitation, se promene dans sa chambre & se met dans toutes les attitudes qui conviennent à ces différentes passions. D'abord les images dont il a besoin se présentent en foule dans son cerveau & le génie a d'autant plus de facilité à exécuter son projet, qu'il ne fait que copier & rendre dans le vrai ce qui se présente dans son modele. C'est ainsi qu'on rapporte que le Pere *Maimbourg* s'animoit lorsqu'il vouloit décrire une bataille ou quelque combat particulier. La main armée d'un simple bâton il s'escrimoit contre la muraille & s'échauffoit tellement, qu'il croyoit voir l'ennemi présent & se confondre dans la mêlée. Alors l'esprit encore agité & le corps couvert de sueur, il couroit écrire ce qu'il comptoit avoir vû & entendu dans ce combat imaginaire. Aussi si l'on reproche l'inexactitude à cet Ecrivain, jamais on ne lui reprochera de manquer de vivacité dans ses récits.

Cette pratique n'est pas si singuliere & si destituée de sens commun qu'on n'en puisse trouver des exemples chez d'autres nations. Les *Yanguis* ou Saints inspirés des Indes, se mettent en état d'avoir des visions en tournant & en comprimant leurs yeux d'une terrible maniere (&). L'art de se procurer des extases artificielles en se balançant sur une poutre suspendue ou sur une corde, est encore fort en vogue parmi les femmes Scythes (*a*). Toutes ces manieres d'allumer le feu de son imagination doivent se rapporter aux sensations réfléchies par lesquelles on se représente un objet absent avec la même force que s'il étoit présent. Ce ne sont plus des idées que l'on peint, c'est le sentiment lui-même.

Reflexion sur tout ce qu'on vient d'avancer.

Nous ne prétendons pas ici faire accroire que tous ces gestes & toutes ces attitudes soient des causes certaines & nécessaires pour produire l'entousiasme : au contraire nous ne les regardons que comme des accessoires qui ne sont pas toujours propres à produire l'effet qu'on se propose : & nous n'en avons parlé que pour ne rien négliger, & pour présenter aux Lecteurs tous les moyens que nous connoissions. Il faut ranger encore dans cette classe une ressource que la nature nous offre lorsque les idées ne se présentent pas dans un beau jour : c'est de frotter sa tête

(&) *Bernier*, Mémoires du Mogol.

(*a*) *Gaguini*, Histoire. Sarm.

&

& de ronger ses ongles (*b*). Ces mouvemens sont très-naturels aux personnes qui composent, actionnent le sentiment, & reveillent l'imagination. C'est ainsi que le moindre souffle rallume un feu qui alloit s'éteindre.

Que la pratique de certains petits mouvemens n'est pas si vaine qu'on le penseroit d'abord.

Il arrive quelquefois à des personnes vraiment spirituelles, de se trouver dans une grande disette de pensées. L'ame ou le corps seroient-ils fatigués? Mais qui peut comprendre qu'un esprit ou de la matiere puisse se lasser? Cette disette ne vient donc que du défaut de moyens, ou des obstacles que rencontrent ces mêmes moyens. Il ne peut y avoir d'obstacles; puisque nous supposons les personnes vraiment spirituelles. Reste donc le défaut des moyens; c'est-à-dire l'engourdissement du genre nerveux. On y remédie encore en faisant une légere irritation sur les parties extérieures du corps. Ce que plusieurs exécutent facilement, en prenant du tabac ou respirant quelques eaux spiritueuses. L'impression faite sur la membrane pituitaire cause quelquefois une espece de convulsion dans les muscles de la respiration. De sorte que si l'impression faite sur la membrane pituitaire est vive, l'inspiration sera grande & l'expiration violente & subite; de-là l'éternuement. Cette secousse réveille le ressort des nerfs, & l'attention qu'on doit donner à ses idées.

De l'usage du tabac & des eaux spiritueuses.

ARTICLE III.

DE L'IMAGINATION TROP FORTE.

Définition & explication de l'imagination trop forte.

PAR une Imagination trop forte nous entendons celle où les idées ne sont pas toujours réelles, mais souvent vagues & chimériques. Les idées réelles sont celles qui ont leur fondement dans la nature, & qui sont conformes à un être réel, à l'existence des choses, ou à leurs archétypes. Celles-là sont chimériques qui n'ont point de fondement dans la nature, ni aucune conformité avec la réalité des choses ausquelles elles se rapportent tacitement comme à leurs archétypes. Toutes nos idées sensibles sont réelles; mais les idées réfléchies & complexes étant des combinaisons volontaires, elles peuvent être chimériques (*c*).

Quels sont ceux dans lesquels se rencontre ce défaut.

Ce défaut paroîtroit volontiers une maladie qui n'attaqueroit que les frénétiques ou les maniaques; mais malheureusement elle attaque aussi les personnes qui ne sont nullement soupçonnées de délire. Si ce vice a regné autrefois, on peut dire que son triomphe étoit réservé pour notre siecle, où l'on a vu paroître mille contes des Fées & une multitude prodigieuse de Romans; pures collections de faits imaginaires & qui souvent choquent la vraisemblance. De ce vice en naît encore un autre non moins à craindre. C'est lui qui produit ces esprits qui abandonnent le naturel pour donner dans les hyperboles & les exagérations continuelles, & qui quittent le solide pour courir après le clinquant & le Phœbus.

(*b*) . . . . *& in versu faciendo*
Sæpe caput scaberet, vivos & roderet ungues.
Horat. *lib.* 1. *Satyr.* X.

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts.
Boileau, Sat. 7.

(*c*) *Voyez* Locke, *liv.* 2. *chap.* 30.

Ce défaut ne fut jamais plus remarquable que dans les Œuvres de *Cyrano de Bergerac.* L'imagination trop forte & déréglée de cet Auteur le jettoit dans une affectation visible de s'écarter des façons de parler communes & naturelles, dans une structure choquante de mots bisarrement assemblés; en un mot, dans des antithèses forcées & déplacées.

On peut mettre encore au rang des imaginations trop fortes *Paul Veronneau* (*d*), *Jean le Blond* (*e*), *De saint Blancat* (*f*), *Velmatio* (*g*), l'Auteur du Poëme de la Magdelaine (*h*), & plusieurs autres, dont l'imagination vive & bouillante s'est assez manifestée dans leurs écrits. On en trouvera aisément des exemples dans chaque science, & pour ne parler ici que de la Médecine, ne seroit-ce pas avec raison que nous rangerions ici

(*d*) *Paul Veronneau*, Blaisois. Comme ce Poëte n'est pas beaucoup connu, je citerai ici quelques saillies de son imagination bouillante & gigantesque. Dans sa Tragicomédie de l'*Impuissance*, il fait dire à l'Empereur d'Ethiopie:

Je n'ai plus d'ennemis & ma bonne fortune
Dans la facilité de vaincre m'importune;
Et ma valeur trouvant le monde trop petit
Ayant tout dévoré n'entre qu'en appétit.
Toi! le plus grand des Dieux, auteur de la lumiere,
Ouvre ton cœur sensible aux traits de ma priere,
Pour mon ambition fais un monde nouveau
Forme un air seulement, une terre & de l'eau:
Je formerai de feu, j'en ai dans mon courage
Assez de quoi fournir un monde & davantage.
Mais quoi! c'est sans raison que je m'adresse aux Dieux,
Que ma grandeur extrême a fait des envieux:
L'égalité toujours la jalousie excite;
Ils sont Dieux par nature, & moi par mon mérite
Et leur demeure aux Cieux témoigne leur defaut,
C'est leur légereté qui les a mis si haut.
Toute leur providence est assez occupée
A reculer le Ciel du bout de mon épée, &c.

(*e*) On trouve dans les Poësies de *Jean le Blond* qui vivoit sous *François* I. un Poëme intitulé *Le Temple de Diane, & plaisirs de la chasse*, où il loue beaucoup cet exercice. La description du Temple est extravagante. Le Poëte y fait entrer tout ce qui compose nos Eglises Collégiales; des Chanoines, des Chapelains, des Chantres, des cloches, des orgues, un bénitier, de l'encens, des autels, des *lieux contemplatifs*: & quoique tous ces personnages & ces êtres inanimés soient allégoriques, il ne pouvoit faire un choix plus ridicule pour son temple prophane. Les chantres signifient les chiens de chasse qui aboyent; les cloches & l'orgue, la trompette & le cor; l'encens, l'odeur des bêtes fauves, ainsi du reste.

Nous pourrions ajouter ici *Jean Martin* Seigneur de Choisi, qui a fait un Poëme intitulé *le Papillon de Cupido*, imprimé en 1543. Il feint qu'il est changé par Cupidon. Il en prend toutes les inclinations, il voltige par tout, vient à Paris, contemple l'Université, va ensuite aux audiences du Palais, se mocque un peu des plaideurs & des avocats, se transporte sur les tours de l'Eglise de Notre Dame, &c; après bien des voyages il invoque J. C. & la sainte Vierge, leur demande de lui rendre sa premiere forme, & obtient ce qu'il desire. Quelle bisarrerie. Voyez la *Bibliotheq. Françoise* de M. l'Abbé Goujet, *tome* 11. *pag.* 207.

Guillaume De Deguilleville vivoit sous *Philippe le Bel*. Voyez l'analyse que M. l'Abbé *Goujet* donne de ses Poëmes intitulés *Le Pelerinage de la vie humaine & le Pelerinage de l'ame séparée du corps*, tom. 9. pag. 72.

Jean Venette, né vers l'an 1308, a fait l'*Histoire des trois Maries.* M. *De la Curne* en a donné une notice. Il n'y a rien de si déplacé que les ornemens dont l'auteur a prétendu embellir son histoire. Toutes les farces représentées sous le nom de *misteres*, sont dans la même classe.

(*f*) Poëte Latin qui vivoit sous *Louis* XIII. Il étoit Gascon. Il a fait parler dans ses poësies toutes les hyperboles de son pays. Jamais Poëte n'a porté plus loin le faux sublime. Il fit des vers sur *Louis* XIV, alors au berceau, qui sont originaux par l'extravagance des images qu'ils représentent. Il a composé aussi des poësies sur *Hercule*, *Alexandre*, *Annibal*, &c; sujets analogues à la fougue de ses idées. On peut juger combien ces hauts faits ont échauffé son imagination.

(*g*) *Jean-Marie Velmatio*, Italien, a fait un Poëme intitulé *Christeidos, seu veteris & novi Testamenti opus singulare ac planè divinum.* On ne peut voir ailleurs une imagination plus extravagante, des opinions plus singulieres, des idées plus ridicules, & un mêlange plus monstrueux du sacré & du profane. Dans le septieme livre, l'Ange Gabriel est député par Dieu le pere pour chercher une mere à son fils, & comme l'Ange a entendu dire qu'il n'y a pas de créatures parfaites sur la terre, il descend dans les enfers; là *Didon* se présente à lui pour remplir le but de sa mission, & elle se plaint de la mauvaise idée que *Virgile* a donné de ses mœurs. *Virgile* comparoit devant l'Ange, se défend; & enfin il avoue ses fictions, dont il rejette la faute sur *Ovide*.

(*h*) *La Madelaine au desert de la sainte Baume en Provence.* Poëme spirituel & chrétien, par *Pierre de Saint Louis*, Carme de la Province de Provence, imprimé à Lyon en 1700.

les noms de *Paracelse* & de *Van-Helmont*, qui dit lui-même (*i*) qu'il a fait plus de progrès dans les sciences par les rêveries, les imaginations, les fantaisies, les songes & les visions, que par la méthode & la marche reglée du bons sens.

Ce vice doit être plus familier aux tempéramens chauds, secs & sanguins, qu'à toute autre constitution. Quant aux tempéramens chauds & secs, la chose paroît évidente par elle-même; puisque les fibres peuvent être trop séches, trop tendues & trop élastiques, & les fluides trop mobiles, trop âcres & poussés avec de trop grandes forces; ce qui produira les effets ci-dessus mentionnés. La cause une fois connue, il ne sera pas difficile de remplir les indications qu'elle présente; or nous avons détaillé soit dans ce Chapitre, soit dans le précédent, la cure qui convenoit à chacun de ces défauts: elle se réduit principalement à deux chefs, les remedes & le régime. Les remedes principaux sont la saignée & les bains. Le régime consiste dans le changement de climat plus humide que celui qu'on habite, & la diéte adoucissante, humectante, rafraîchissante, qui peut se procurer tant par la qualité des alimens, que par la privation des liqueurs volatiles & des ragoûts âcres, salins & sulphureux. *Demosthéne* que *Longin* compare à un foudre ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Sans doute que s'il n'eut pas moderé l'ardeur de son tempérament par cette simple boisson, il seroit tombé dans les mêmes extrêmités que nous reprenons ici. Il nous paroît certain que si l'on emploie les moyens mentionnés, les fibres reviendront peu-à-peu à leur ton naturel, & que les esprits moins actifs seront mûs plus modérément.

Particulierement à ceux qui sont d'un tempérament chaud ou sec.

Nous disons aussi que ce défaut doit être plus fréquent dans les tempéramens sanguins. Pour le prouver, il nous suffira d'apporter l'exemple des femmes enceintes. Tout le monde convient que les femmes sont plus pléthoriques dans le tems de leur grossesse, que dans tout autre tems. Or il est d'expérience que dans cet état l'imagination des femmes est plus vive: car les *envies* dont on parle tant, ne sont autre chose que des idées qui frappent avec tant d'énergie, qu'elles vont presque jusqu'à la sensation. Ce n'est pas que nous pensions que l'imagination de la mere puisse agir sur l'enfant qu'elle renferme dans son sein: nous sommes bien éloignés de le croire: la raison & les faits y répugnent. C'est ce que l'on verra clairement démontré dans le livre qu'a donné il y a quelques années M. *Blondel* membre du College des Médecins de Londres (*k*). Ce Traité prouve par les argumens les plus forts & les plus convainquans, que le fœtus dans tous ses différens états & différentes configurations, étant un individu distinct & séparé de la mere, ne peut recevoir aucun dommage par la simple imagination, puisqu'il subsiste hors de la sphere de cette opération de l'entendement.

Et à ceux qui sont d'un tempérament sanguin.

(*i*) Cap. de venatione Scientiarum. *Fateor me plus profecisse per imagines, figuras & visiones phantasiæ somniales, quàm per rationis discursus.*

(*k*) Dissertation Physique sur la force de l'Imagination des femmes enceintes sur le fœtus, par Jacques Blondel. Leyde 1737, in-8°.

Sans nous arrêter ici à une queſtion qui eſt hors de notre ſujet, il nous ſemble que l'exemple de l'état des femmes enceintes prouve ſuffiſamment que la pléthore augmente l'intenſité de l'imagination, & que par conſéquent ce défaut doit ſe rencontrer particulierement dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin ; ſur-tout ſi elles ſont pléthoriques. La diéte, la ſaignée, les alimens qui fourniſſent peu de ſuc, l'exercice ſont les principaux remédes propres à attaquer ce défaut. Voyez ce que nous avons dit ſur les ſenſations.

ARTICLE IV.

De l'état parfait de l'Imagination.

Ce que c'eſt que l'état parfait de l'imagination.

Il ſuit de ce que nous avons avancé juſqu'à préſent, que l'eſprit qui dans la perception qu'il a de ſon objet, diſtingue le mieux la nature des impreſſions qu'il reçoit des cauſes externes ; celui qui confond le moins les différentes affections qui en réſultent ; & enfin celui qui porte ſur leur ſujet un jugement plus ſimple, eſt auſſi celui qui a des idées plus claires & plus évidentes, & qui eſt le plus diſpoſé à en faire une juſte comparaiſon. C'eſt auſſi ce que nous appellons imagination parfaite qui renferme en elle-même, comme l'on voit, toutes les autres opérations de l'âme ; mais qui étant regardée comme principe de ces mêmes opérations, en eſt réellement diſtincte.

Moyens de le conſerver.

Si l'on eſt aſſez heureux pour poſſéder un pareil tréſor, nous ne connoiſſons pas de meilleur moyen pour le conſerver, que de vivre comme l'on a vécu juſqu'alors ; c'eſt-à-dire, faire le même uſage des choſes non naturelles. Votre imagination eſt-elle plus libre lorſque vous êtes à jeun ? eſt-elle plus libre après avoir bû quelque liqueur ſpiritueuſe, ou après avoir fait quelque exercice ? eſt-elle plus libre dans le printems que dans l'hiver ; dans la retraite que dans le tumulte ; dans l'obſcurité que pendant le jour ? ſaiſiſſez tous ces précieux inſtans pour jouir de vous-même, & mettre au jour les productions que conçoit votre heureux génie.

Objection.

Mais, dira-t-on, ce point de perfection eſt un point Métaphyſique ou Zénonique, auquel on ne pourra jamais atteindre. D'ailleurs tout Architecte ne peut pas être un *Perrault*, tout Peintre un *le Brun*, tout Orateur un *Bourdaloue*, & tout Poëte un *Corneille*.

Solution.

Nous ne parlons ici de la perfection qu'autant que le comporte la foibleſſe humaine ; car il eſt certain que malgré toute notre vigilance nous ſerons ſujets à mille défauts. Mais nous ſommes perſuadés que ſi l'on exécute nos préceptes, & ſi l'on choiſit ſon véritable talent, l'on ſera plus à portée d'atteindre à ce degré de perfection dont nous parlons. Au reſte ce degré de perfection n'eſt pas un point Zénonique, comme on donne à le croire ; au contraire il eſt très-étendu. Nous penſons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter à ce ſujet ce que diſoit le plus célébre Orateur que Rome ait enfanté, lorſqu'il vouloit faire voir en combien de

Variété infinie dans les génies.

manieres différentes la nature quoique ſimple, pouvoit plaire à nos ſens : » La Sulpture, dit-il (*l*), eſt un ſeul & même art; *Myron*, *Policlete* & » *Liſippe* y ont excellé. Ils ſont très-différens entre eux, mais on eſt » charmé de la diverſité de leur génie. Il en eſt de même de la Peinture : » *Zeuxis*, *Aglaophon*, *Apelles* n'ont aucun air de reſſemblance, & tous » les trois ſemblent avoir atteint à la perfection de leur art. Si cela eſt vrai » & merveilleux dans des arts muets, combien l'eſt-il davantage dans les » diſcours & dans le ſtyle où les mêmes mots & les mêmes penſées ſont » employés & font une ſi grande différence! C'eſt pourquoi on ne doit » pas blâmer une perſonne de ne pas imiter les autres : au contraire ſi » dans ſon genre particulier elle mérite quelques éloges, il faut la louer. » Cette diverſité ſe remarque d'abord dans les Poëtes qui ont tant de rap- » port avec les Orateurs. Parmi les Poëtes Latins *Ennius*, *Pacuvius*, » *Accius*, parmi les Poëtes Grecs *Æſchile*, *Sophocle*, *Euripide*, ne ſont- » ils pas différens, & ne leur a-t-on pas payé à chacun un égal tribut » de louanges? Si vous conſiderez les Orateurs, *Iſocrate* n'a-t-il pas la » douceur en partage, *Liſias* la ſubtilité, *Hipérides* la vivacité, *Eſchines* » l'élégance, *Demoſthenes* la force? Qui d'entre eux n'eſt pas parfait & » reſſemble à d'autres qu'à lui-même? *Scipion* eſt inimitable pour la » fermeté, *Lelius* pour l'agrément, *Galba* pour la conciſion, *Carbon* pour » la facilité & l'harmonie. Ils ſont les premiers de leur tems, & ils ſont » les premiers dans leur genre. Mais pourquoi puiſer des exemples » parmi les Anciens, notre ſiecle ne nous en fournit-il pas aſſez? Ne pour- » rois-je pas citer *Catulle*... *Ceſar*... *Sulpitius*... *Cotta*... *Antoine*... » qui ont chacun leur maniere d'écrire où ils excellent «.

Remarquée par *Ciceron*.

De meme que *Ciceron* rappelle à ſon ſiecle pour faire voir la variété qui ſe trouve dans la perfection, de même auſſi ne pourrions-nous pas propoſer nos Poëtes François qui ont tous remporté la palme, quoique dans le même genre. En effet ſi nous jettons un coup d'œil ſur nos Poëtes Tragiques, n'admirerons-nous pas la grandeur de *Corneille*, la tendreſſe de *Racine*, la conduite de *Campiſtron*, l'expreſſion de *Voltaire* & le terrible de *Crebillon*. Ces paralleles mettent ſans doute en évidence la vérité que nous propoſons, & reculent les limites d'un champ que l'on ſuppoſoit bien étroit. Mais pour éviter des détails qui ne ſont plus de notre reſſort, abandonnons ces diſcuſſions aux Rhéteurs, pour chercher ſi nous avons en nous la ſource de toutes ces différences, ſans cependant rien altérer à l'état parfait ſuppoſé de notre imagination.

Remarquable encore dans notre ſiécle.

En effet qu'elle variété prodigieuſe dans les qualités du ſang & du ſuc nerveux & dans la conſtitution des fibres nerveuſes, ſans cependant qu'elle empêche leurs actions! Quelles combinaiſons infinies entre ces êtres qui agiſſent & réagiſſent l'un ſur l'autre? Il nous ſemble voir ici les ſept notes de Muſique dont l'arrangement divers a produit & produira un ſi grand nombre d'airs. Nous nous repréſentons encore ici le nombre de mots que les vingt-quatre lettres de l'Alphabet ont produit parmi tous

Très-conforme auſſi à l'état Phyſique de notre nature.

(*l*) De Orat. lib. 3. n. 7.

les peuples, & cette multitude de mots qui étant combinée, forme & formera cette quantité prodigieuſe de livres : image ſenſible que l'on peut ſe former de la multiplicité des modes du ſang, du ſuc nerveux & des fibres, & en même tems de l'énorme variété des génies, des caracteres & des eſprits.

Ces réflexions, dira-t'on, ſont belles dans la ſpéculation : mais il eſt impoſſible de les atteindre dans la pratique : nous l'accordons. Toutes ces différences alléguées ci-deſſus ne peuvent produire que des modalités dans l'ame qui ſont preſque inſenſibles aux yeux humains. C'eſt ce qui formera ce fond de caractere impénétrable : on y reconnoîtra ſans doute des traits de reſſemblance, mais on y trouvera ce je ne ſai quoi qui le diſtingue parfaitement. C'eſt ce qui variera ces mêmes caracteres à l'infini. C'eſt ce qui rendra un Orateur plus brillant, plus perſuaſif, plus touchant; un Poëte plus grand, plus énergique, plus tendre, toutes choſes étant d'ailleurs égales de part & d'autre. C'eſt ce qui modifiera tellement les génies, qu'ils ne ſe reſſembleront jamais, quoique les uns ayent été les modeles des autres. C'eſt ce qui fera que celui-ci expoſera ſes penſées dans un plus beau jour que celui-là. C'eſt enfin ce qui donnera ces différences preſque imperceptibles du plus au moins dans des eſprits qui raiſonnent & qui jugent exactement.

Ne pouvant donc approcher de cet état inſenſible, nous nous ſommes contentés de ramener nos principes au point ſenſible. Peut-être que quelques perſonnes plus clairvoyantes que nous, iront plus loin. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que le ſang & ſes eſprits pouvoient avoir un mouvement ou trop lent ou trop vif, ce qui provient de leur qualité & de leur quantité. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que les fibres nerveuſes ainſi que celles des organes des ſens pouvoient être trop, ou trop peu tendues, ſéches, groſſes & vibratiles. Ces variétés ſont ſenſibles & peuvent ſe connoître par le tempérament, les mœurs, le battement des arteres, &c. Ainſi l'on peut prendre ſes indications & y appliquer des remedes.

Nous nous flattons cependant qu'en remédiant aux vices ſenſibles, on parviendra auſſi à guérir les défauts inſenſibles : car ſi cela n'étoit pas ainſi, la guériſon ſeroit imparfaite en un ſens.

Après toutes ces conſidérations nous conclurons que quoique la perfection ſoit une dans ſon genre, elle eſt cependant multiple dans ſes eſpeces; que ces eſpeces mêmes ont des relations très-étendues pour les cas particuliers; que nous avons en nous la ſource de toutes ces différences qui ne changent pas, du moins ſenſiblement, le caractére de perfection que nous avons donné à l'imagination; que remédier aux défauts mentionnés dans ce Chapitre, c'eſt tendre à cet état parfait de l'imagination auquel on peut atteindre autant que le comportent les forces de la condition humaine.

CHAPITRE III.

DU RAISONNEMENT.

On ne parlera ici du Raisonnement que comme comparaison des idées.

Nous ne traiterons pas ici du Raisonnement de la même maniere dont en parlent les Logiciens, qui en dissertant sur cette opération de l'entendement, analisent les regles du syllogisme. Nous n'imiterons pas non plus quelques Philosophes & les Rhétoriciens, qui indiquent les lieux & la méthode pour trouver des argumens. Il suffit d'avoir des idées, & de les comparer ensemble pour raisonner. Ainsi dans les cas où l'imagination seroit abolie ou viciée, le raisonnement doit aussi être éteint, ou dérangé : ce qui arrive dans l'apoplexie, la compression du cerveau, les fiévres ardentes, les fiévres malignes, la phrénésie, &c. Comme ces états sont contre nature, nous n'en parlerons pas, ne nous étant engagés d'examiner que ce qui se passe dans l'état de l'homme sain. Nous dirons donc notre sentiment sur le défaut de raisonnement qui dépend du peu de connoissance que nous avons du sujet.

Que cette comparaison des idées dépend de l'organisation.

Secondement on voit tous les jours des personnes avoir beaucoup d'imagination & peu de raisonnement. Les idées seules ne constituent donc pas le raisonnement : il faut encore y joindre la réflexion pour connoître le rapport qu'ont entre elles les idées. Or les idées dépendant de notre organisation, la comparaison de ces mêmes idées que nous faisons par la réflexion, doit être plus ou moins exacte, selon que notre organisation sera plus ou moins parfaite. C'est pourquoi tels raisonnemens seront inintelligibles aux uns, tandis qu'ils seront fort clairs pour d'autres. C'est pourquoi nous raisonnions hier d'une façon différente de celle que nous raisonnons aujourd'hui sur une matiere de controverse. C'est pourquoi quelques matieres passent pour certaines enEspagne, tandis qu'elles sont regardées comme douteuses en France, & comme fausses en Angleterre. Suivez les différens degrés de chaleur des climats, & vous trouverez des nuances sensibles des opinions, des coutumes & des loix politiques & morales.

Ce que c'est que le Raisonnement défectueux.

Comme nous avons déja dit qu'il n'y avoit pas de raisonnement sensible faux en parlant selon la précision la plus Métaphysique, ce vice ne doit donc appartenir qu'aux raisonnemens réfléchis ou mixtes qui peuvent être défectueux en ce que le terme de comparaison est mal choisi. En effet ce qui doit indiquer le rapport ou la disconvenance de deux représentations peut être totalement étranger à ces deux représentations, & incapable d'en faire sentir la liaison, ou la séparation. Secondement le choix des moyens pris d'une autre source que de l'évidence, peut souvent nous conduire à l'erreur.

ARTICLE I.

Du défaut de Raisonnement.

Moyens de multiplier ses idées sur le même sujet.

Tout raisonnement est au moins l'assemblage de deux idées : quelquefois il résulte de la combinaison de plusieurs propositions complexes, ce qui exige une suite d'idées sur le même sujet dans l'entendement de celui qui raisonne. Il ne s'agit donc ici que des moyens de rassembler plusieurs idées sur le même sujet. Nous avons déja fait voir combien les sens fournissoient de ressources à l'imagination, & nous avons levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher la liberté de cette même imagination. Par une conséquence nécessaire on est supposé avoir des idées vives & distinctes, & l'on ne doit plus être embarrassé que sur leur choix. L'embarras cesse si l'on sait avec art se placer au centre des objets qui peuvent présenter mille images conformes au sujet qu'on médite, & si l'on tient ses sens tellement attentifs à toutes les impressions, que l'ame soit avertie de toutes les choses qui l'environnent & qu'elle puisse se rendre compte à elle-même du sentiment qu'elle éprouve. On sentira la vérité & l'étendue de ce principe si l'on entre dans quelques détails.

Exemple de la situation des lieux.

Il est des lieux qui par leur exposition, la liberté de l'air qu'on y respire, leur aménité, leurs formes, fournissent à l'ame une foule d'idées qui ne reçoivent leur force ou leur agrément, que de la situation & de la disposition du sol d'où on les puise. Ce sont des tableaux qui communiquent à l'ame des mouvemens conformes aux sensations qu'ils excitent. Ou plutôt ce sont des livres qu'on parcourt d'un seul coup d'œil; on en connoît mieux l'ensemble que dans toutes les descriptions des Poëtes ou des Orateurs. On conçoit mieux tous les rapports de l'ouvrage, & parce que ce sont les sens qui sont d'abord frappés, & non pas l'imagination qui sert de guide, les perceptions en sont plus fortes, plus durables & plus certaines. Qu'on me permette de développer ici la nature de certains sentimens que j'ai éprouvé, & qui étoient la cause occasionnelle de tous les raisonnemens que je faisois alors. Cela engagera peut-être quelqu'un à interroger sa conscience & à sentir le méchanisme de ses raisonnemens mêmes les plus abstraits.

Analise des idées qui naissent sur le haut d'une montagne.

Suis-je sur le haut d'une montagne? je suis Philosophe. Il me semble regner sur toute la nature & lui dicter des loix, prévoir tous les événemens qui arrivent parmi les hommes sur lesquels je domine, & découvrir toutes leurs marches pour parvenir à leurs desseins. Dans le fond de mon cœur j'applaudis à ceux qui marchent dans des sentiers droits, & je gémis sur ceux qui courent dans des routes détournées. Je les insulterois même : je suis trop éloigné d'eux pour les craindre. Je deviendrois alors Poëte épique ou tragique si ma nature fournissoit assez d'alimens au torrent de feu qui m'embrase.

De celles

Au milieu de cette montagne j'approche de plus près des hommes, j'en

j'en apperçois les ridicules, & comme je n'en suis pas encore atteint, j'en ris & j'en forme une Comédie. Dans cet endroit je vois aussi moins loin, & les vertus des hommes me paroissent moins tenir de leur devoir que de l'héroïsme, & leurs crimes de la pente naturelle qu'ils ont au mal plutôt que de la dépravation de leurs cœurs. Ce changement d'atmosphere me rend moins juste & plus compatissant.

qui naissent au milieu de la montagne.

Je descens au bas de la montagne, je suis alors au milieu des hommes, & je participe à leurs foiblesses. Tranquille à l'ombre d'un arbre épais, assis sur le bord d'un ruisseau, jettant mes regards sur d'immenses prairies, je goûte les douceurs du repos & je songe à un bonheur qui me fuit avec d'autant plus de vîtesse, que je le poursuis avec plus d'acharnement. Si je vois dans le lointain les danses de quelques bergeres ornées de leurs plus beaux atours pour celébrer avec plus de pompe la fête de leur village, ce doux sentiment passe de mes yeux dans mon cœur, & me fait soupirer après la possession de quelque objet aimable auquel je puisse communiquer une partie des mouvemens qui m'agitent. Mes desirs sont superflus; je détourne les yeux & je porte mes regards sur des jardins enchantés, couronnés d'un superbe édifice, & marqués au coin de l'opulence & du bon goût. Sans m'en appercevoir je deviens ambitieux, je desire de posséder des biens dont la jouissance me paroîtroit contribuer au bonheur de la vie, & je médite des moyens propres à me procurer de pareils avantages.

De celles qui naissent au bas de la montagne.

Il est donc certain que nos idées nous sont fournies par tous les objets qui nous environnent, que nos raisonnemens tiennent de la nature de nos idées, & qu'ils se manifestent par conséquent sous les couleurs que doivent leur donner la situation & la forme des endroits où nous méditons. Pour rendre la chose encore plus sensible, parcourons différens lieux que l'art a arrangé pour nos plaisirs, en cherchant à exciter en nous divers sentimens auxquels l'ame la moins souple ne peut se refuser. Dans le Parc de Bagnolet on cherche la solitude, on y respire un air qui semble disposer à la mélancolie, on y réfléchit malgré soi, & l'on n'y connoît d'autre étude que la Morale & la Philosophie. Celui qui se promene dans le Parc de Saint Cloud erre avec les Nymphes & les Nayades; son cœur se dispose insensiblement à la tendresse, & au pied de la Cascade il médite les saillies d'une chanson, les murmures de l'Elégie, ou la chute d'un Madrigal. Auprès des palissades de Marli on cherche à plaire; la coqueterie du lieu prépare à la galanterie. A Versailles près du bassin de Latone, on devient politique. Il semble que toutes les démarches & tous les gestes soient à découvert: on dissimule, & par une adresse de la vanité on cherche à paroître ce qu'on n'est pas (*a*).

Nature des idées conforme aux lieux où l'on est.

(*a*) Voici comme s'exprime avec son éloquence ordinaire J. J. *Rousseau* dans sa *Nouvelle Héloïse*, *tome.* 1. *pag.* 122. *édit. d'Amsterdam* 1761. » Ce » fut là (sur ces montagnes) que je demêlai sensible» ment dans la pureté de l'air où je me trouvois, la » véritable cause du changement de mon humeur, & » du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue » depuis si longtems. En effet c'est une impression » générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils » ne l'observent pas tous, que sur les hautes monta» gnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de » facilité dans la respiration, plus de légereté dans le

Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à prouver ce que l'expérience confirme. Combien de fois chacun a-t-il éprouvé que les sensations qu'il avoit au Luxembourg étoient différentes de celles qu'il avoit aux Thuilleries, & que les idées qui résultoient de ces diverses motions des sens, étoient bien différentes de celles qu'on avoit à Sceaux ou à Meudon? Chacun de ces aimables séjours paroît bien différent soit qu'il soit agité par les vents & peu fréquenté, soit qu'il soit calme & animé par la présence des objets qui s'y promenent. Il nait donc encore de ce principe une autre conséquence bien naturelle, c'est que l'on peut quelquefois aider la faculté qui est en nous de raisonner par la situation des lieux qu'on doit choisir la plus conforme à favoriser le genre d'ouvrage sur lequel nous nous exerçons, & à fournir des images les plus propres à féconder notre imagination. Cette conséquence est d'autant mieux fondée, que nous avons fait voir que presque toutes les sciences prenoient leur origine des sens: or les sciences sont une suite de raisonnemens qui conduisent peu-à-peu à une vérité pratique.

Obstacles Physiques qui empêchent le Raisonnement.

Parmi les obstacles que l'on rencontre dans le chemin qui conduit à la vérité, l'Auteur de la Médecine de l'ame & du corps compte certaines indispositions qui empêchent ou retardent les progrès que nous devrions faire (*b*). Ces mauvaises dispositions ne sont pas des maladies, mais de ces choses qui nous rendent dans différens tems plus ou moins propres à la recherche de la vérité. Chacun en a pû faire l'expérience. Il faut donc saisir le moment, employer utilement les intervalles de langueur où l'ame se trouve, & bien disposer son corps pour se retirer de cet état d'inertie. Il cite sa conduite pour exemple, & nous croyons qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici un modele. J'ai expérimenté, dit-il, que j'ai toujours retiré de grands fruits de mes études quand 1°. j'avois mangé sobrement. 2°. Lorsque j'avois laissé écouler un tems suffisant après mes repas. 3°. Si je m'appliquois pendant la nuit, parce qu'alors tout est dans le silence & dans le repos. 4°. Ou bien avant le lever du soleil, parce que l'air n'est pas raréfié par la chaleur. 5°. Pendant l'hiver j'employois à mettre en ordre mes raisonnemens, tandis que je m'occupois pendant l'Eté à faire des expériences. 6°. Toutes les fois que j'avois lû

» corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y » sont moins ardens, les passions plus modérées. Les » méditations y prennent je ne sai quel caractere grand » & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sai quelle volupté tranquille qui n'a rien » d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les » sentimens bas & terrestres, & qu'a mesure qu'on » approche des régions éthérées l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave » sans mélancolie, paisible sans indolence, content » d'être & de penser: tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend » douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une » émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les » passions qui font ailleurs son tourment. Je doute » qu'aucune agitation violente, aucune maladie de » vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé, » & je suis surpris que les bains de l'air salutaire & » bienfaisant des montagnes ne soient pas un des » grands remedes de la médecine & de la morale, &c.

Si M. *Bergier*, Principal du College de Besançon, ci-devant Curé de Franchebouche, eut connu notre Ouvrage, il n'eût pas manqué de faire voir la conformité de ce passage de J. J. *Rousseau*, avec la doctrine contenue dans ce chapitre. Voyez *les Plagiats de* J. J. Rousseau *de Geneve, sur l'Education*, à la Haye, Paris, chez Durand 1766.

(*b*) *Medicina mentis*, &c. *Part.* 2. *pag.* 217. *ad* 226.

les Ouvrages de ces Ecrivains qui enchaînent leurs idées avec un tel art qu'elles ſemblent naître immédiatement les unes des autres, alors éguillonné par les vérités que je venois d'apprendre, je me ſentois diſpoſé à faire de nouvelles découvertes. 7°. Apres avoir converſé avec des perſonnes qui s'adonnoient au même genre d'étude que moi, & leur avoir expliqué mes penſées, j'acquerrois de nouvelles forces. 8°. Si je me ſentois peu propre au travail je l'abandonnois, je me livrois pour quelque tems au plaiſir, & je ne revoyois mes livres que lorſque je m'appercevois d'une nouvelle ardeur pour l'étude. 9°. Le matin lorſque j'étois éveillé, je reſtois dans la même ſituation, ſi je me rappellois toutes les idées & tous les ſonges que j'avois eus pendant la nuit, c'étoit pour moi un heureux préſage de la facilité avec laquelle je travaillerois. 10°. Quelquefois je n'éprouvois pas la même agilité dans tous mes membres; au contraire je me ſentois lourd & peſant. Comme je n'attribuois cet état qu'à une ſurabondance d'humeurs, je me faiſois ſuer, & je remarquois que j'en avois plus de force ſoit d'eſprit, ſoit du corps. 11°. Toutes les fois que je prenois la plume avec plaiſir & que je la quittois ſans être fatigué, j'étois certain du ſuccès. 12°. Accoutumé à réfléchir au milieu du tumulte, ce qui eſt un grand avantage, je me débarraſſois bientôt de quelques ſentimens importuns qui me détournoient lorſque je me trouvois dans un état plus tranquille & que je voulois me livrer tout entier à mes réflexions. C'eſt ainſi qu'un homme, qui rencontrant un fait intéreſſant dans l'Hiſtoire, pourſuit ſans être diſtrait, ſa lecture malgré le bruit que font les perſonnes qui l'environnent, pouſſé par le deſir d'apprendre quelque choſe de nouveau ou de voir la fin de l'événement dont il vient de voir l'origine.

☛ *Hobbes*, ce Philoſophe Anglois, ſuivoit un ſiſtême de vie bien différent des autres Savans. Il ne travailloit que l'après-midi. Il conſacroit le matin à ſa ſanté. Après ſon dîner il ſe retiroit dans ſon cabinet. Il y trouvoit dix ou douze pipes de tabac avec une chandelle pour les allumer. Après avoir fermé ſa porte, il fumoit, méditoit & écrivoit pendant pluſieurs heures (*c*). Perſonne n'étoit plus hardi que lui pour avancer des ſiſtêmes téméraires, mais auſſi perſonne ne l'étoit moins pour les défendre. Il n'auroit pas été d'humeur à être le martir de ſes opinions : au contraire, ſon grand principe étoit qu'il ne falloit pas ſouffrir pour quelque cauſe que ce fût.

Toutes ces obſervations ne ſont pas inutiles, & les favoris des Muſes en ſentent tout le prix. Ceux-ci réveillent leur ame de ſa nonchalance & de ſon aſſoupiſſement par les ſons harmonieux de la Muſique : ceux-là la retirent de ſon état de langueur par la repréſentation de quelque fait tragique, ou de quelque piece qui peint le ridicule des hommes. En un mot, il eſt mille moyens propres à raſſembler nos idées & à favoriſer nos raiſonnemens, qu'on ne doit pas négliger lorſqu'on veut réuſſir dans le

(*c*) Hiſtoire des Philoſophes modernes, par M. *Savérien.*

genre d'étude qu'on a embrassé. Ce sont plusieurs petites sources, qui réunies, forment ensuite une grande riviere.

ARTICLE II.

DE LA PREMIERE CAUSE DES RAISONNEMENS DÉFECTUEUX.

Moyen choisi incapable de faire sentir la liaison ou la séparation des idées.

LA mesure qui doit faire estimer les relations qu'ont entre elles les perceptions, est vicieuse de deux manieres : elle peut être ou trop grande, ou trop petite ; c'est ce que nous allons examiner plus en détail.

Dans l'état parfait du genre nerveux il doit y avoir une certaine harmonie qui ne peut être troublée sans que le raisonnement soit dérangé. De même que cette harmonie générale se soutient par le ressort mesuré des fibres : de même aussi décline-t-elle par le ressort peu ménagé, ou trop affoibli des fibres. Ce ressort est trop considerable par la trop grande tension des fibres ; il est trop foible par leur relâchement. C'est ce que l'on doit entendre par la mesure trop grande, ou trop petite dont nous venons de parler. Il ne s'agit pas ici d'une tension, ou d'un relâchement total, ce seroit maladie ; mais d'une tension & d'un relâchement particulier dont nous rendrons compte à la fin de cet Article.

Effets que doit produire la tension particuliere de quelques fibres.

Cette tension de quelques fibres au-dessus du ton nécessaire doit occasionner des oscillations plus fortes & plus promptes ; ce qui les empêchera de correspondre au mouvement des autres fibres moins tendues. Or cette tension partielle plus considérable, peut être produite soit par le défaut des choses non naturelles, comme la sécheresse de l'air, la chaleur du régime de vivre, l'exercice & les veilles outrés ; soit par la nature de notre constitution, comme dans les tempéramens vifs & bouillans, dans ces complexions chaudes où les digestions sont promptes, le battement des arteres violent, & l'habitude du corps presque toujours séche & brûlante. C'est principalement dans ces sortes de constitutions que l'on remarque peu de raisonnement quoiqu'il y ait beaucoup d'imagination, parce que plusieurs idées qui pourroient être liées ou séparées, ne peuvent plus l'être. Au contraire il arrive souvent qu'on unit des idées qui devoient être séparées, & que l'on désunit des idées qui pouvoient être jointes ensemble. Nous nous répeterions en vain si nous faisions ici l'énumération des moyens que nous avons rapporté pour déraciner de pareils vices. Qu'il nous suffise d'avertir ici que pour remédier aux défauts qui doivent naître d'un tel état des fibres, il faut éviter les causes éloignées & combattre efficacement les causes prochaines.

Effets que doit produire le relâchement particulier de quelques fibres.

Le relâchement de quelques fibres ne peut arriver, que leur ressort ne soit en même tems diminué. De-là leurs vibrations plus foibles & plus lentes. Or ce relâchement peut être produit par deux causes générales & opposées à celles qui ont occasionné la trop grande tension. Tel est le mauvais usage des choses qui servent à conserver la vie, comme le

climat trop humide, le régime de vivre trop aqueux, le repos outré qui dégenere en pareſſe & en lenteur dans toutes les actions. Telle eſt la condition de ces tempéramens froids & pituiteux, & de ces hommes tranquilles, preſqu'inſenſibles, difficiles à ſe mettre en colere, preſque toujours ſurchargés d'une ſéroſité trop abondante & attaqués de fluxions pour la moindre cauſe. Si l'imagination eſt fort lente dans ces perſonnes, le raiſonnement n'eſt pas moins embarraſſé. Ajoutez encore que ne concevant pas les choſes dans le degré d'exiſtence qui leur eſt propre, elles ne peuvent pas en raiſonner avec autant de certitude que celles qui jouiſſant d'une conſtitution plus parfaite, combinent exactement tous les rapports & ſont en état d'en juger plus ſainement. Elles raiſonnent juſte, il eſt vrai, ſuivant l'état actuel de leur individu : mais le raiſonnement eſt défectueux relativement à l'eſſence de la choſe. Pour remédier à un pareil défaut il faut longtems combattre la cauſe & éviter ſoigneuſement tout ce qui peut en rapprocher : notre méthode a été ſuffiſamment développée dans le chapitre précédent.

Il ſe préſente naturellement ici une queſtion à laquelle il faut répondre ; il s'agit de ſavoir ſi ayant deux fibres agiſſant d'un mouvement égal, & un autre qui a un mouvement inégal, on peut deſſécher, ou amollir cette derniere ſeule, ſans deſſécher, ou amollir les deux premieres. La choſe étant poſſible, on avouera aiſément que les vibrations de celle-ci pourront devenir égales à celles des deux autres. Ce que nous diſons d'une fibre ſeule qui reſte dans ſon état, doit s'entendre auſſi de pluſieurs.

Eclairciſſement ſur une difficulté qui pourroit ſe préſenter dans la pratique des moyens enſeignés.

Pour réſoudre cette difficulté nous ſerons obligés de remonter un peu plus haut dans la compoſition de nos corps, mais nous éviterons toute longueur & nous ne chercherons qu'à faire voir l'étendue de nos principes.

1°. Nous ne connoiſſons pas d'autres élémens du corps humain que ces molécules de matiere, qui ſans être indiviſibles, ſont cependant le dernier terme de la diviſion. Ce n'eſt donc que de ces molécules que ſont compoſées les premieres fibres de nos corps.

2°. Ces particules bien différentes des principes d'*Ariſtote* & des Chimiſtes, leſquelles ne peuvent être compoſées que de ces particules bien différentes encore des atomes de *Gaſſendi*, de *Zenon* & d'*Epicure*, qui tenoit ſa doctrine de *Démocrite*, celui-ci de *Leucippe*, & celui-là de *Moſchus*, ces particules, dis-je, peuvent être plus ou moins ſerrées, plus ou moins liées dans leur arrangement. Il y aura donc des fibrilles élémentaires plus ou moins fortes, contenant plus ou moins de matiere, plus ou moins élaſtiques. Il ſuit de-là une infinité de combinaiſons, & cette conſéquence qu'il n'y a peut-être pas quatre fibres parfaitement ſemblables dans notre organiſation. Cette diverſité une fois établie, il n'eſt plus difficile de concevoir qu'une fibre ſoit deſſéchée ou amollie ſans que l'autre le ſoit.

3°. Comme ces fibrilles ſimples auroient été continuellement expoſées à être briſées, la nature prévoyante, a dû réunir pluſieurs fibrilles ſimples pour en compoſer une ſeule fibre. Il peut donc y en avoir quelqu'une de

plus dans un faiſceau & quelqu'une de moins dans un autre. Parmi les faiſceaux il y en aura donc de plus forts & de plus foibles ; il y en aura donc de plus ſuſceptibles de modalités accidentelles les uns que les autres.

4°. Une fibre nerveuſe qui ſe rencontre ſous une des arteres qui arroſent l'organe, pourra être, à cauſe de la chaleur du ſang contenu dans ce canal, plutôt deſſéchée que celle qui en ſera plus éloignée.

5°. Une fibre ſera nourrie d'un ſuc plus groſſier, tandis que celle-là recevra un ſuc plus délicat. Ce qui dépend du diamêtre du canal artérioſo-lymphatique qui leur diſtribue la nourriture.

On pourroit encore produire un grand nombre de cauſes pour appuyer ce ſentiment : mais ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, il nous ſuffiſoit de faire voir par des raiſons puiſées dans la nature, qu'il étoit poſſible qu'une fibre acquiere une certaine meſure de mouvement, ſans que le mouvement qu'avoient les autres fibres ſe trouvât altéré.

ARTICLE III.

De la seconde cause des Raisonnemens défectueux.

On ne raiſonne pas toujours ſuivant l'évidence, on a quelquefois recours à l'analogie.

L'ÉVIDENCE eſt *la connoiſſance intime du rapport des idées.* Elle nous conduit immédiatement à la vérité qui eſt la juſte conjonction ou ſéparation des idées. Nous ſerions trop heureux ſi nous pouvions toujours juger des choſes par elle : mais les connoiſſances humaines ont des bornes, & là où nous manquons d'idées ſenſibles, nous ſommes obligés d'avoir recours à l'analogie ou à la probabilité, qui ſont l'apparence de la convenance ou de la diſconvenance des choſes ſur des preuves qui ne ſont pas infaillibles. Ces preuves en effet partent toutes ou de la conformité des choſes avec notre expérience, ou du témoignage de l'expérience des autres. Ce qui eſt ſuſceptible de mille variétés & peut nous induire ſouvent en erreur, comme il arrive dans les raiſonnemens mixtes ou réfléchis.

Souvent dans nos Raiſonnemens nous ſuivons nos préjugés & nos paſſions.

Accoutumés à abandonner l'évidence lorſqu'il s'agit de raiſonner, la plupart du tems nous n'écoutons plus que nos paſſions, qui de tous les moyens ſont les plus propres à pervertir notre raiſonnement. Combien de fois a-t-on vû des perſonnes qui avoient toutes les diſpoſitions néceſſaires pour raiſonner juſte, ſe laiſſer aveugler par les préjugés, les vues d'intérêt, l'amour propre, l'eſprit de parti, l'entêtement, la complaiſance, l'humeur, le caprice & mille autres mouvemens qui ſont comme les branches des paſſions principales ? De même qu'il y a des paſſions qui élevent les fonctions de l'ame au-deſſus de leur ton naturel ; de même il y a des défauts oppoſés à ces paſſions, qui occaſionnent une certaine langueur dans toutes ces opérations. La prévention, la colere, la vengeance, l'ambition & mille autres principes de nos raiſonnemens, ſont rangés dans la premiere claſſe. La pareſſe, la négligence, la molleſſe, l'in-

dolence & plusieurs autres vices qui conduisent l'ame à l'apathie, tiennent le second rang. Nous avons fait voir que toutes les passions dépendoient d'un certain méchanisme propre à nos corps; il est donc hors de doute que les passions & les vices ci-dessus mentionnés, ressortissent de ce méchanisme général, en conservant cependant des différences essentielles pour chaque espéce particuliere. Nous serions obligés de faire ici un long Traité si nous entreprenions d'examiner ces différences.

Les causes sont les mêmes que celles qui ont été détaillées dans l'article précédent.

Pour abréger nous rapporterons la premiere classe à la trop grande sécheresse ou tension des fibres, & la seconde à leur trop grand relâchement. Nous avons dit que de ces deux causes dépendoit la gravité spécifique du cerveau, & nous avons vû dans l'article précédent la maniere dont ces deux causes occasionnent les raisonnemens défectueux : il ne s'agit plus que d'appliquer ces principes à tous les motifs des raisonnemens dont il est ici question; ce que chacun pourra faire aisément en comparant les deux termes. Nous n'en disons pas davantage afin que le lecteur puisse raisonner sur cet article, & juger par lui-même si la pratique est d'accord avec notre théorie. Si les causes & les effets sont les mêmes, il faut employer les mêmes moyens pour les détruire.

CHAPITRE IV.

DU JUGEMENT.

Propriétés du Jugement. Maniere dont on en parle dans les écoles.

LE Jugement est une des plus essentielles opérations de l'entendement. C'est par lui qu'on distingue les idées entre elles, & qu'on remarque leur différence si petite qu'elle puisse être. Ce sont ces prérogatives si estimables, qui ont engagé les Logiciens à donner un si grand nombre de regles pour s'assurer de son exactitude. Afin d'y parvenir ils examinent la nature des propositions simples, composées, universelles, &c; copulatives, disjonctives, causales, conditionnelles, exclusives, comparatives, &c. Ensuite comme la définition & la division sont d'un grand usage dans les Sciences, ils parlent de ces sortes de propositions. Enfin ils traitent de la conversion & de la réduction des propositions tant affirmatives que négatives, tant générales que particulieres. Il est vrai qu'une grande partie des remarques que l'on a fait sur ces matieres, sont nécessaires, & nous soutenons même qu'on ne peut pas porter un jugement certain, si l'on n'a égard à la nature de la proposition que l'on avance. Mais de même que ce sont des personnes de bon sens qui ont écrit toutes ces loix, de même un homme de bon sens voit tout-à-coup si la conséquence qu'il tire est déduite exactement des prémisses. C'est pourquoi sans avoir égard à toutes ces regles, nous allons examiner les défauts des

organes qui occasionnent le manque de jugement & qui sont les causes des vices les plus remarquables de cette essentielle opération de l'ame.

ARTICLE I.

Du défaut de Jugement.

D'où naît le manque de Jugement.

En général le manque de jugement suppose un défaut dans les organes des sens : car comment pourroit-on juger de certaines qualités des objets, si l'on étoit dépourvû de l'organe qui en doit recevoir l'impression, ou que cet organe manque de la sensibilité nécessaire. Il suppose encore le défaut de raisonnement, ou de mémoire. En effet d'où partiroit une conséquence si les prémisses n'étoient énoncées ou présupposées. Or en parlant du raisonnement, nous avons proposé les moyens de rassembler plusieurs idées pour remédier au défaut de raisonnement, & conséquemment nous avons établi par anticipation la cure du défaut de jugement. Sans mémoire il ne peut y avoir aussi de jugement : car qui oubliroit les prémisses, ne pourroit tirer aucune conclusion. Ainsi lorsque nous proposerons les moyens qui tendent à rectifier ou perfectionner la mémoire, nous indiquerons en même-tems les remedes propres à dissiper le manque de jugement qui part de cette source.

Nous ne parlerons pas ici de ces cas où le jugement manque tout-à-fait, comme dans l'affaissement du cerveau, ou le ralentissement de la circulation ; quoiqu'avant on n'ait jamais été taxé de manquer d'imagination, de raisonnement ou de mémoire. Ces états sont contre nature, comme on peut le voir dans la lethargie, dans la sincope, dans l'épilepsie, &c. Le jugement manque dans ces cas, parce que l'imagination, le raisonnement, la mémoire manquent aussi. Ce qui confirme ce que nous avons avancé : ce qui fait voir que toutes les opérations de l'entendement s'entraident mutuellement : ce qui fait comprendre qu'on peut y parvenir par degrés.

Nécessité du Jugement.

Après ce début, on nous dira peut-être qu'il suffit selon ces principes de bien raisonner, & qu'on ne doit pas s'embarrasser de juger, puisque les prémisses étant bien posées, toute personne sera à portée de bien tirer la conclusion. Oui, sans doute, toute personne conclura exactement si elle suit les regles que nous avons donné dans notre premier Livre. Mais il n'est pas indifférent de tirer ou de ne pas tirer la conséquence : car on ne raisonne que pour trouver la convenance ou la disconvenance de deux idées par le moyen d'une troisieme : or on ne peut connoître le rapport que par la conclusion ; donc la conclusion est nécessaire. C'est elle qui dissipe les ténebres de l'ignorance & qui dévoile la vérité qui étoit cachée. Nous n'en voulons d'autres preuves que les Sciences Mathématiques. Quelle suite innombrables d'idées conséquentes à l'infini ! Ce n'est que par des définitions, des axiomes, des propositions fort simples qu'on parvient à la connoissance des théorêmes les plus difficiles, & qu'on trouve

Livre 1. part. 1. ch. 4. art. 2.

la

la ſolution des problêmes les plus compliqués. On ne peut donc faire des progrès dans les Sciences que par l'eſprit de conſéquence. Souvent il prévient l'expérience, preſque toujours il eſt auteur des plus belles découvertes, & c'eſt lui qui nous conduit comme par la main au temple de la vérité. Nous n'avons pas d'autre chemin pour y parvenir.

Au reſte comme toute notre doctrine n'eſt pas ſeulement ſpéculative, mais qu'elle eſt encore pratique, nous allons deſcendre dans un certain détail, & nous allons chercher les remedes Phyſiques qui conviennent au manque de jugement dans les connoiſſances ſoit ſenſibles, ſoit réfléchies, ſoit mixtes.

I. Le jugement ſenſible dépendant abſolument des ſens ou des idées qui en réſultent, il eſt certain qu'on doit être privé de cette eſpece de jugement lorſqu'on eſt dépourvu du ſens qui doit fournir les notions ſur leſquelles on voudroit raiſonner. Tel ſeroit un aveugle qui prétendroit juger des couleurs; ou un ſourd qui voudroit apprécier les ſons. Ce ſeroit en vain qu'ils prétendroient ſubſtituer un autre ſens à celui qui leur manque, & que par le toucher ils croiroient pouvoir également juger des couleurs ou des ſons comme ils en pourroient décider par les yeux ou par les oreilles. Il eſt vrai qu'ils peuvent par le toucher appercevoir différentes qualités dans les objets colorés, ou différentes vibrations dans les corps qui produiſent différens ſons : mais il leur ſera toujours impoſſible de ſe procurer la moindre connoiſſance de la nature de l'impreſſion que font ces objets ou ſur la rétine, ou ſur le timpan de l'oreille. Il faut donc que ceux qui ſont abſolument dépourvus de quelque ſens, s'abſtiennent entiérement de prononcer aucun Jugement ſur les connoiſſances qui naiſſent de ce même ſens, & ſur les Sciences qui en ſont le produit.

Manque de Jugement dans les choſes ſenſibles.

Heureuſement il n'y a que le plus petit nombre des hommes qui ſe trouve dans ce cas; il y en a une plus grande partie qui pourroit ſe plaindre d'avoir les organes ou trop foibles ou trop vifs. C'eſt à cette foibleſſe qu'il faut remédier. Elle eſt la cauſe de la perte d'un grand nombre d'impreſſions dont nous ne pouvons avoir connoiſſance. Elle eſt auſſi la ſource d'un grand nombre de jugemens imparfaits, puiſque ſouvent on ſe trouve obligé de juger de certains objets, n'en ayant que des notions incomplettes. C'eſt à cette vivacité qu'il faut remédier. Elle nous fait appercevoir dans les objets des choſes qui n'y ſont pas, ou elle en augmente les qualités. Elle nous met dans le cas d'avoir mille diſtractions qui nuiſent toujours à l'attention qui eſt néceſſaire lorſqu'on veut juger des choſes exactement. Nous avons déja propoſé les remédes convenables à chacune de ces ſituations, lorſque nous avons parlé de la ſenſibilité.

Nous établirons ſeulement ici une regle générale pour ne pas porter de faux jugemens, ſoit ſenſibles, ſoit réfléchis. Elle émane des principes déja établis. C'eſt de ne porter aucun jugement lorſqu'on eſt malade; parce qu'alors les ſens ſont comme engourdis ou altérés par le vice des humeurs qui eſt la cauſe de la maladie. L'ame toute occupée de la douleur qu'elle reſſent, fait peu d'attention à des impreſſions plus légeres que lui occaſion-

Incertitude des Jugemens qu'on porte lorſqu'on eſt malade.

neroit le mouvement des objets extérieurs. Inattentive à ses propres opérations, elle seroit encore moins en état de prononcer aucun jugement réfléchi bien solide (*d*). Aussi la sagesse des Législateurs a-t-elle pourvû que dans les cas où la force de la maladie doit opprimer la raison, les jugemens fussent regardés comme incertains & de nulle autorité. Mais sans avoir égard ici à ces affections qui dérangent toute l'intégrité des fonctions qui s'exécutent dans le cerveau, ne faisons attention qu'à ces maladies qui ne paroissent que troubler l'économie animale sans rien offenser de ce qui appartient aux opérations de l'ame.

Dans toutes les affections du corps humain les solides ou les fluides sont attaqués séparément ou tous les deux ensemble. Parmi les vices des solides choisissons-en un des plus ordinaires; le spasme par exemple. Le cœur trop irritable, ou trop irrité darde le sang avec violence, le battement du pouls est vif, serré, dur, le genre nerveux sera tendu & ébranlé à chaque pulsation des artéres. Sans lésion apparente dans les fonctions animales, l'esprit sera inattentif, l'imagination vague, les idées seront jointes ensemble lorsqu'elles devroient être séparées. Si le raisonnement est altéré, quel fondement peut-on faire sur le jugement? A l'égard des fluides, ils peuvent pécher de trois manieres; savoir par la quantité, par la qualité & par le mouvement. Or le suc nerveux se prenant sur la masse totale des humeurs, il péchera aussi de ces trois manieres. Nous avons déja examiné ces vices, & nous avons fait voir comment ils préjudicioient à la liberté des opérations de l'entendement. Si un seul de ces vices est capable de produire de grands dérangemens, combien à plus forte raison lorsqu'ils seront réunis? Que sera-ce lorsque les maladies des solides & des fluides seront ensemble combinées? Ce n'est donc pas par un simple scrupule, ou par trop de timidité que nous engageons les hommes à ne porter aucuns jugemens lorsqu'ils sont malades, & que nous les invitons à attendre le parfait rétablissement de leur santé pour travailler à ces Ouvrages qui partent plutôt de l'effort du jugement que de la fécondité de l'imagination.

Liv. 3. ch. 3.

Manque de Jugement réfléchi.

II. Quoiqu'on ait des sens exquis & délicats, un grand nombre d'idées vives & frappantes, un certain raisonnement, on peut cependant manquer de jugement réfléchi, parce que l'ame toujours agitée par de nouveaux mouvemens, n'a pas le tems de se recueillir en elle-même & de faire une attention sérieuse à toutes ses idées.

Personnes qui y sont sujettes.

Ce vice est fréquent parmi les jeunes gens. On les voit la plupart avoir des sens vifs & exquis, une imagination forte & échauffée, raisonnant sur bien des choses, mais manquant de jugement. Tantôt frappés de cette idée, tantôt affectés de celle-là, ils flottent dans un doute qui ne se terminera que quand la vivacité de l'impression sera un peu rallentie & leur permettra de choisir. Ici les traits d'une image détruit les traces de l'autre, là la nouveauté, peut-être la bisarrerie du sentiment entraîne; d'où il suit

(*d*) *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem.* Sapient. cap. 9. ℣. 15.

néceſſairement une inconſtance réelle dans la façon de penſer, une contradiction perpétuelle des ſentimens avec la conduite, quelquefois un pyrrhoniſme déclaré. On ne peut pas dire que dans ces états il ſe trouve cette déciſion certaine ſur le rapport des idées que nous avons aſſuré être néceſſaire pour former le jugement.

Les flegmatiques ſont trop froids, les mélancoliques ſont trop raſſis pour être ſujets à cet inconvénient. Les bilieux ſont quelquefois taxés de ce déſordre : mais il n'eſt pas de tempéramens qui l'emportent de ce côté-là ſur les ſanguins. Nous avons vû malades quelques-uns de ces jeunes étourdis ; qu'on nous paſſe le terme, le vulgaire les appelleroit écervelés. La fiévre inflammatoire qui les tourmentoit, faiſoit des progrès très-rapides : en un mot, tels qu'elle les doit faire dans une complexion chaude & ſanguine ; l'inſomnie, les agitations, le délire ne ceſſoient qu'avec la fiévre. Après les précautions néceſſaires & les remedes uſités, le danger s'évanouiſſoit & le calme ſuccédoit à l'orage. Pendant les premiers tems de la convaleſcence, même après le rétabliſſement parfait de la ſanté, on les trouvoit plus poſés, plus paiſibles & plus modérés. La raiſon avoit repris ſes droits & les ſens ne l'enchaînoient plus en vainqueurs. Ce n'étoit point à la foibleſſe des organes qu'on pouvoit imputer cette tranquillité Phyſique ; ils avoient déja ſuffiſamment de forces pour obéir aux paſſions. Ce n'étoit pas non plus à la diſette des eſprits cauſée par les évacuations, qu'on pouvoit l'attribuer, la réparation étoit ſuffiſante, mais ne s'étendoit pas au-delà des bornes qu'on ne peut paſſer ſans craindre d'être le jouet des paſſions, ou de manquer de l'opération la plus eſſentielle de l'entendement.

Remédes contre cette cauſe.

Sur une pareille induction nous nous croyons aſſez autoriſés à pouvoir conſeiller ici aux perſonnes qui manquent ſouvent de cette réflexion néceſſaire pour porter certains jugemens, tous les remedes propres à diminuer le volume du ſang & capables d'en tempérer l'ardeur. La ſaignée, les purgations rafraîchiſſantes, les acides, les relâchans rempliront la premiere indication. Les bains, les boiſſons aigrelettes, les ſels nitreux, les alimens doux, émolliens, laxatifs, froids, acides, tendent au but que propoſe la ſeconde indication. C'eſt à l'homme prudent & au Médecin ſage à en décider, & non pas aux perſonnes attaquées du vice que nous reprenons ici.

Manque de Jugement mixte.

III. On doit manquer de cette eſpéce de jugement que nous appellons *mixte*, lorſqu'on eſt privé en même tems & de connoiſſances ſenſibles & de connoiſſances réfléchies. C'eſt alors ce qu'on nomme ignorance, qu'il faut vaincre par tous les moyens que nous avons déja propoſé, par l'application aux leçons des Maîtres qui doivent nous inſtruire, & par l'exécution des préceptes qu'ils nous donnent.

Des Goûts.

C'eſt ici le lieu de parler des goûts. Nous avons dit qu'ils appartenoient au jugement & à chacun des ſens. Celui-là nous donne du goût pour la muſique, l'éloquence, la poëſie & la danſe ; celui-là nous donne le goût pour la peinture, la ſculpture & l'architecture. Si ces gouts ſont

naturels, ils sont presque toujours sûrs, & valent mieux que tous les préceptes des maîtres & les regles de l'art. Ils guident le plus souvent dans le cours de la vie, ils inspirent le choix que l'on fait d'un état dans lequel il est impossible de réussir sans le goût, ils sont propres aux individus, & caractérisent les talens & le génie. Ce sont donc les sens qu'il faut attaquer lorsqu'on veut corriger les goûts puisque ce sont eux qui les donnent & les fomentent, de maniere que les goûts ne peuvent être exquis & délicats si les sens eux-mêmes ne sont exquis & délicats.

Il est un goût artificiel, c'est celui qu'on acquiert par la vue des ouvrages d'autrui, par l'étude des belles productions. C'est lui qui doit diriger le goût naturel, le rapprocher sans cesse de la belle nature pour l'empêcher d'être bisarre & singulier, pour lui assurer le suffrage de tous les hommes & de tous les siécles, de sorte qu'il ne passe pas pour le goût d'un seul homme, d'un seul jour, ou d'un seul siécle. C'est ce goût artificiel qui distingue l'homme instruit de celui qui ne l'est pas; quoique cependant beaucoup de Savans manquent de ce goût, & se livrent plus aux recherches, à l'érudition, à l'utile, qu'à la politesse, aux graces & à l'agréable.

ARTICLE II.

Des vices du Jugement.

Causes de la fausseté des Jugemens.

Il se trouve ici plusieurs vices qui tombent plutôt sur les jugemens soit réfléchis soit mixtes, que sur les jugemens sensibles. Ces vices se réduisent à deux principaux; la fausseté & l'inconstance dans les jugemens qu'on porte.

I. La fausseté des jugemens est souvent la fille de la crédulité & des préjugés, de l'opinion & de l'entêtement, des passions & du vice favori. Il n'y a que l'inattention qui, sans aucune voie feinte ou détournée, soit capable de nous empêcher de porter un bon jugement. Nous ne parlerons pas ici des autres causes, qui sont plutôt du ressort de la Morale que de la Physique, & nous chercherons seulement à remédier à cette inattention, qui est souvent la mere des faux jugemens. Cette inattention peut partir de trois causes. 1°. Inattention produite par les sens; nous l'avons appellée distraction, & nous en avons parlé lorsque nous avons examiné les sensations. 2°. Inattention qui procede d'une occupation antécédente. 3°. Inattention qui vient de la précipitation. Nous allons parler de ces deux dernieres especes d'inattentions en rendant nos remarques sensibles par les exemples.

Liv. 3. part. 1. ch. 1. art. 3.

Inattention qui vient de l'application antécédente.

Une application antécédente & sérieuse sur une matiere quelconque peut nous faire mal juger d'un autre sujet par inadvertance: parce que les nerfs mus selon une détermination ne se prêtent pas aisément à une nouvelle, & nous empêchent par conséquent de saisir les choses sous le point de vûe qu'on les avoit placé. Une personne sort de son cabinet après avoir lû quelque fait historique dont elle aura été vivement

frappée. Elle entre enſuite dans une compagnie où l'on differte ſur quelque point de Phyſique ou de Morale. Cette perſonne, encore occupée du trait d'hiſtoire qu'elle vient de lire, ne fait pas attention à tous les moyens qu'on apporte pour éclaircir le ſujet dont il eſt queſtion, elle ne compare pas toutes les idées néceſſaires, & pourra par conſéquent mal juger du fait mis en délibération.

Maniere dont on peut ſe garantir de ces Jugemens défectueux.

On voit bien ici que c'eſt le mauvais raiſonnement qui a entraîné ce jugement défectueux. Le remede que nous croyons le plus convenable à ce défaut eſt fort ſimple. C'eſt de prendre quelques momens de repos ſans fixer ſon eſprit ſur aucune matiere. Alors le calme reviendra dans tous les organes, on prêtera toute l'attention néceſſaire à ſes idées, & l'on évitera les mauvais jugemens qu'on peut prononcer par mégarde.

Les perſonnes qui paſſent ſubitement d'une matiere à une autre toute oppoſée, ſont ſujettes à cet inconvénient. Un homme qui quitte une compagnie remplie des choſes dont on y a parlé, qui paſſe dans l'inſtant de la joie ou de la triſteſſe à l'étude, qui accablé de laſſitude veut décider de quelque matiere de controverſe, riſque ſouvent de tomber dans l'erreur. C'eſt toujours la même cauſe; le même reméde préviendra les effets dangereux qu'elle peut produire.

Précipitation. Remedes contre cette cauſe des faux Jugemens.

Le trop grand empreſſement à prononcer ſon ſentiment, la vivacité, l'étourderie, l'inconſidération font ſouvent avancer bien de faux jugemens. Le ſecret le plus ſûr pour obvier à cet inconvénient, c'eſt de réfléchir pendant quelque tems ſur les moindres actions mêmes que l'on entreprend. Les commencemens ſeront ſans doute difficultueux, mais l'exécution deviendra facile lorſqu'elle ſera paſſée en habitude. Le ſang & ſes eſprits, forcés de prendre un cours reglé & moderé, obéiront à la réflexion, & l'on ne ſera plus emporté dans tous les écarts où jette la précipitation.

Perſonnes qui ſont ſujettes à ces faux Jugemens.

Les perſonnes promptes, actives, d'un naturel vif & bouillant, ſe laiſſent ſouvent emporter par les ſaillies & le caprice de leur imagination, & portent quelquefois des jugemens peu réfléchis. Il ſeroit à propos dans ce cas de moderer la courſe trop rapide du ſang, L'hygiene & la therapeutique nous offrent pluſieurs moyens pour atteindre à ce but. Quand nous parlons ici d'arrêter la fougue du ſang, ce n'eſt pas un vain conſeil que nous donnons, il eſt ſuffiſamment autoriſé par la raiſon, comme nous l'avons fait voir dans l'article précédent. Conſiderez que dans la vieilleſſe la circulation eſt plus lente que dans la jeuneſſe. Auſſi voyez-vous les têtes blanchies par les années, & courbées ſous le poids de l'expérience, pleines d'un ſain jugement. Par la même raiſon, dans ces tempéramens doux & tranquilles l'imagination eſt peu brillante, mais le jugement eſt exact. La comparaiſon des idées eſt juſte: or lorſque deux prémiſſes ſont bien poſées, l'eſprit eſt néceſſité à bien conclure.

Cauſes de l'inconſtance des Jugemens.

II. L'inconſtance dans les jugemens peut venir ou de certaines diſpoſitions corporelles, ou de certaines affections de l'ame qui empêchent l'effet de la réflexion.

Toutes les diſpoſitions des corps affectent tellement l'eſprit, qu'il eſt fort difficile de ne pas s'en appercevoir lorſqu'on y fait la moindre attention. Nos corps paſſant ſucceſſivement d'âge en âge, éprouvent divers changemens. Après trente ans révolus ils ſembleroient ne plus appartenir au même individu que l'on a vû dans les bras de ſa nourrice, ſi notre propre conſcience & l'expérience journaliere ne nous atteſtoient cette vérité. Il en eſt de même de notre eſprit. A peine à quinze ans voudrions-nous avouer les jugemens de notre enfance; à peine à vingt-cinq ans voudrions-nons reconnoître les jugemens de notre plus tendre jeuneſſe. Nos corps ont-ils pris tout leur accroiſſement, & paroiſſent-ils à l'abri de ces grandes révolutions qui renverſent l'état actuel de l'ame pour la faire paſſer dans des conditions pires ou meilleures? Alors les jugemens ſont plus ſtables & plus ſolides. C'eſt ici où ſe montre dans toute ſon étendue le conſeil du premier Poëte Lyrique des Romains, qui nous avertit de conſerver nos ouvrages pendant neuf années avant de les mettre au grand jour. Ce conſeil eſt encore plus néceſſaire pour la jeuneſſe que pour l'âge viril, & regarde plus les Ouvrages du jugement que ceux de l'imagination.

Nous avons déja dit comment on pouvoit réſiſter au pouvoir tyrannique de l'âge, & comment on pouvoit fixer ou échanger la nature de ſon tempérament. C'eſt-là ſans doute le ſeul reméde qu'on peut appliquer à l'inconſtance des jugemens qui viennent des diſpoſitions corporelles dont nous venons de parler.

Quoique dans l'âge viril le jugement paroiſſe être ſur ſon point le plus fixe, il peut arriver cependant par des cauſes naturelles, que l'on change de ſentiment ſans que la réflexion ou de nouvelles idées acceſſoires y ayent aucune part. En effet par mille cauſes fortuites qui agiſſent ſur les corps, par des vibrations trop fortes, quelques fibres peuvent s'allonger & acquerir par-là un mouvement égal ou inégal à celui des fibres déja ébranlées. De-là l'inconſtance du rapport des mouvemens que doivent avoir ces fibres; de-là on niera d'une choſe ce qu'on auroit dû en affirmer; de-là l'inconſtance du jugement dans un âge où on pouvoit s'attendre à une certaine fermeté & une certaine ſolidité dans le jugement. Ce changement ne doit être que ſucceſſif dans l'état naturel: s'il étoit ſubit, on ne ſeroit pas éloigné de la folie. Il n'y a que les ſeules cauſes qui produiſent la folie ou d'autres maladies auſſi graves, qui puiſſent occaſionner tout-à-coup un pareil dérangement. Ainſi nous ne devons pas parler ici de cet état qui ſort des limites de ce Traité.

Les vices qui appartiennent à la réflexion & qui ſont capables de faire porter de mauvais jugemens, ſont encore en plus grand nombre que les vices de nos organes. Ici la prévention nous rend ſourds aux preuves démonſtratives qu'employe la raiſon, & nous fait avaler à longs traits le poiſon que préparent les flateurs, les fourbes & les calomniateurs. Là l'envie & la jalouſie ne nous laiſſent voir qu'au travers d'un voile épais qui répand une nuit ſombre ſur les objets les plus

éclatans. La beauté, les talens, les bonnes actions, le mérite, la vertu sont les objets antipathiques qui blessent le plus notre vûe. Pour ne pas nous jetter dans de trop longues discussions nous disons ici en un mot, qu'il n'y a pas de défaut que reprenne la Morale, qui ne puisse nous faire porter de faux jugemens, & dèslors nous rendre inconstans dans nos sentimens lorsque la raison & la vérité dissipent par leur lumiere les ténébres qui enveloppoient les puissances de notre ame. Heureuse inconstance que celle qui fait passer du mal au bien, du vice à la vertu, des passions au bonheur. Heureuse inconstance & digne de plus grands éloges, que la constance la plus inébranlable & la fermeté la plus Stoïque. Nous n'en disons pas de même de celle qui de la vérité fait passer au mensonge, de la saine raison aux illusions de la préoccupation, de la droiture de l'ame aux vices les plus contagieux & les plus incurables. Cette inconstance est un monstre, que les hommes nés pour la société, ne devroient point connoître : mais hélas ! on ne la voit que trop paroître tous les jours sur le théâtre du monde.

CHAPITRE V.

DE LA MÉMOIRE.

QUINTILIEN appelle la Mémoire le trésor de l'Eloquence (*a*). C'est l'ouie des sourds, dit *Plutarque*, & la vûe des aveugles (*b*). C'est la source des sciences, & si les Poëtes ont feint que *Mnémosine* étoit la mere des Muses, c'étoit pour nous faire entendre qu'il n'y a rien qui contribue davantage à l'invention & à la conservation des Belles-Lettres, que la mémoire (*c*). C'est elle qui est la dépositaire des richesses de l'imagination, & il y a même des personnes en qui elle tient lieu d'esprit. Avoir de la mémoire, c'est posséder l'esprit d'autrui, & pour peu que l'on ait un certain fond, l'on est toujours très-riche avec elle. La mémoire étant décorée d'aussi beaux titres, nous ne sommes plus surpris que l'on ait dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, tandis que le Marchand d'esprit n'avoit pas étrenné. C'est pourquoi nous esperons que si l'on hésitoit de mettre en pratique les conseils que nous avons donné pour corriger ou perfectionner les opérations de l'entendement, l'on sera au moins tenté d'essayer la méthode que nous allons proposer pour rectifier ou augmenter la mémoire. Ce sera une douce satisfaction pour nous de voir nos intentions remplies, au moins dans un point. Nous ne prétendons pas cependant donner ici de ces mémoires aussi heu-

Eloge de la Mémoire.

(*a*) *Neque immeritò* Memoria *thesaurus eloquentiæ dicitur.* Instit. Orat. lib. XI. cap. 2.

(*b*) Traité des oracles qui ont cessé.

(*c*) *Id.* Traité de la maniere d'élever les enfans.

reuſes que celles qui ont illuſtré quelques grands hommes. On peut ſe contenter d'un riche talent ſans déſirer des prodiges. On eſt peut-être plus heureux dans l'abondance, que lorſqu'on a du ſuperflu. Contentons-nous d'admirer *Cyrus* (*d*), *Themiſtocle* (*e*), *Mithridate* (*f*), *Lucullus* (*g*), *Hortenſius* (*h*), *Seneque* (*i*), *Cyneas* (*k*), & pluſieurs autres qui ont eû une mémoire ſi prodigieuſe qu'à peine oſet-on croire les fidèles témoins qui ont rapporté de pareils faits. *Jean Pic*, Comte de la Mirandole, ſuivant le témoignage de *Jean-François Pic*, ſon neveu, récitoit les mots contenus dans deux pages entieres, ou dans leur ordre naturel, ou dans un ordre rétrograde, n'en ayant entendu la lecture que trois fois. Un jeune homme de l'Iſle de Corſe répétoit trente-ſix mille noms dans l'ordre qu'il les avoit entendu prononcer une ſeule fois. *Muret* (*l*) aſſure qu'il en a été témoin lui-même ſans le pouvoir comprendre. On rapporte de M. *Paſcal*, dont le grand eſprit tenoit du prodige, que juſqu'à ce que le déclin de ſa ſanté eut affoibli ſa mémoire, il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait, lû, ou penſé depuis l'âge de raiſon (*m*). On dit la même choſe du Pape *Clement* V (*n*), & de *Thomas Dempſter*, qui dans le dernier ſiécle a fait des commentaires ſur *Claudien* & ſur *Corippus*. On l'appelloit une grande bibliothéque parlante (*o*).

Mémoire heureuſe de quelques grands hommes.

Mémoire naturelle & artificielle, ſujet du préſent chapitre.

Nous diviſerons avec le reſte des Philoſophes, la mémoire en naturelle & en artificielle, & nous en ferons la matiere de ce Chapitre. Nous ne parlerons ni de la perte de mémoire qui arrive dans la léthargie, l'apoplexie & quelques autres maladies du cerveau; ni de ce dérangement de mémoire que l'on remarque ſouvent dans les phrénétiques & dans les maniaques. Ces accidens appartiennent à la Pathologie. Nous ne dirons rien non plus du défaut total de mémoire: car il ne peut provenir que du manque d'imagination & de raiſonnement; on ne peut pas ſe reſſouvenir des idées qui n'ont jamais été excitées: or dans le cas propoſé les nerfs ne ſont pas capables de recevoir une ſuffiſante quantité de mouvement par les impreſſions qui doivent exciter les idées & produire le raiſonnement, donc il ne peut y avoir de mémoire. L'expérience nous fait voir tous les jours que les perſonnes qui ont le moins d'eſprit ſont celles qui ont le moins de mémoire (*p*). Ainſi le moyen de remédier à ce dé-

(*d*) *Ex* Thucydid. *lib.* 1. Plin. *lib.* 7. *cap.* 24. Valer. *lib.* 8. *cap.* 7. Gell. *lib.* 17. *cap.* 17. Xenophon *in Cyropædiâ*, & Quintil. *lib. XI. cap.* 2.

(*e*) Plato 1. *Polit.* Plutarch. *in* Themiſt. & *Apoph.*

(*f*) Mithridates *Rex Ponti oriundus à ſeptem Perſis, magnâ vi animi & corporis, ut ſex juges equos regeret, duorum & vigenti gentium ore loqueretur.* Aurel. Victor *de Viris illuſtr.*

(*g*) Plutarchus *in Lucull.* 3. Florus, *lib.* 5.

(*h*) Cicero, *Acad. Quæſt. lib.* 4. & *Tuſculan. queſt. lib* 1. non quæro quantâ memoriâ *Simonides* fuiſſe dicatur, quantâ *Theodectes*, quantâ is qui à Pyrrho Legatus ad Senatum eſt miſſus, *Cyneas*, quantâ nuper *Carneades*, quantâ qui modo fuit ſeptius metrodorus, quantâ noſter *Hortenſius.*

(*i*) Plinius, *lib.* 7. *cap.* 24. Seneca, *Controv. lib.* 1. Jonſton, *Thaumat. claſſ.* 10. *cap.* 9.

(*k*) Seneca, *Controv. lib.* 1. *cap.* 24.

(*l*) *Variarum lect. lib.* 1. *cap.* 1. *de quorumdam admirabili memoriâ.*

(*m*) *Locke*, liv. 2. chap. 2. Vie de *Paſcal*, pag. 37.

(*n*) S. Evremont.

(*o*) *Mentis acumine ſatis valuit, ſed memoriæ tenacitate longè plurimum, adeò ut multoties diceret, ignorare ſe quid ſit oblivio. Nihil adeò abditum in antiquis monumentis cujus non meminiſſet, ita ut* Franciſcus cupius, *vir in litteris omni comparatione major* Dempſterum *magnam bibliothecam loquentem compellare conſueverit.* Mirœus *de ſcrip. ſæc.* XVI. *pag.* 147.

(*p*) *Non omittemus quod quotidianis experimentis deprehenditur, minimè fidelem eſſe paulò tardioribus ingeniis memoriam.* Quintilianus, *lib. XI. cap.* 2.

faut

ſaut total de mémoire, c'eſt de remédier au manque d'imagination & de raiſonnement. Nous avons expoſé ci-devant les remédes qui attaquent directement l'une & l'autre cauſe.

ARTICLE I.

De la Mémoire naturelle.

Il y a deux défauts à corriger dans la mémoire naturelle : la lenteur & l'infidélité.

Paragraphe premier.

De la lenteur de la Mémoire.

Causes de la lenteur de la Mémoire.

La lenteur de la mémoire provient ou du relâchement des fibres, ou de leur trop grande rigidité & du peu d'action du liquide qui doit les mouvoir. De-là vient que ce vice eſt ordinaire aux vieillards, aux perſonnes d'une complexion trop ſéche & à celles qui ſont d'un tempérament pituiteux. Nous nous répeterions inutilement ſi nous détaillions ici les ſecours que nous avons indiqué déja pour éloigner de pareils défauts : nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit, ſoit en parlant de la ſenſibilité, ſoit en parlant de l'imagination.

Livre 3. ſect. 1. ch. 1. art. 1. & 2. Ibid. ch. 2. art. 1.

Sentiment des Anciens ſur les défauts de la Mémoire.

Nous ajouterons cependant ce que penſoient les Anciens à ce ſujet. Ils attribuoient les défauts de la mémoire ſoit à l'humidité & au froid, ſoit à la ſéchereſſe & à la chaleur. En rapprochant ce que nous avons dit, on verra que nous ſommes d'accord avec eux. L'humidité produit le relâchement des fibres; la lenteur avec laquelle ſe meuvent les fluides, occaſionne le froid; la chaleur & la ſéchereſſe ſont cauſes de la rigidité des fibres.

Signes auſquels on peut connoître la cauſe phyſique du défaut de la Mémoire.

Quant aux ſignes auſquels on peut reconnoître de quelle ſource provient le défaut de mémoire, ils ont eu ſoin de nous les indiquer (*q*). Les perſonnes dont le défaut de mémoire eſt produit par l'humidité, ont une grande pente au ſommeil, mouchent beaucoup & ont la bouche inondée de ſalive. On reconnoîtra aux ſignes contraires les perſonnes dont la ſécherеſſe du tempérament eſt le principe du défaut de leur mémoire. Elles dorment peu, crachent peu, & mouchent peu; elles ont les yeux enfoncés & ſont ſujettes à devenir chauves. Si c'eſt le froid qui domine, le viſage eſt pâle, les yeux ſont languiſſans, les veines ſont ſi petites qu'à peine peut-on les appercevoir, il y a peu de chaleur à la tête & beaucoup de facilité pour s'endormir. Au contraire ſi c'eſt la chaleur qui ſurpaſſe toutes les autres qualités, le viſage eſt rouge & brûlant, les yeux ſont vifs & ſe fixent peu, les vaiſſeaux ſont apparens, les cheveux forts & friſés, & le ſommeil de courte durée. On jugera que deux de ces cauſes ſont jointes enſemble, comme il arrive ſouvent, par la grandeur & la pro-

(*q*) *Vid.* Gulielmum Gratarolum *de memoriâ reparandâ, augendâ, conſervandâque.* Cap. 2.

portion des ſimptômes. Nous ne faiſons qu'indiquer en paſſant les ſignes les plus ſenſibles : nous nous ſommes ſuffiſamment étendus ſur cette matiere lorſque nous avons parlé des tempéramens.

Livre 2. ch. 4. art. 2.

Séchereſſe, chaleur, humidité, froid à combattre comme cauſes du défaut de Mémoire.

Il faut donc remédier au défaut de mémoire ſelon la différence des cauſes : mais deux de ces cauſes étant ordinairement jointes enſemble, la ſéchereſſe avec la chaleur, l'humidité avec le froid, & les remedes d'ailleurs qui conviennent à l'une convenant auſſi à l'autre, il eſt inutile de les ſéparer & d'indiquer une méthode particuliere pour chacune, ayant ſoin cependant de proportionner les remédes à l'énergie de la cauſe & à la force du mal.

Remédes contre le défaut de Mémoire qui provient du trop grand froid ou de la trop grande humidité.

C'eſt pourquoi nous approuvons la doctrine des anciens Médecins qui dans le défaut de mémoire provenant ou du trop grand froid, ou de la trop grande abondance de féroſité, ordonnoient les purgations, les exercices, les frictions, les fomentations, les gargariſmes & les fumigations. Ils conſeilloient encore d'habiter des logemens élevés & bien éclairés, d'éviter de demeurer auprès des rivieres & des étangs. Ils recommandoient les fleurs & les feuilles de romarin, l'origan, la méliſſe, l'hyſope, le thim, la ſarriette & toutes les autres plantes aromatiques mêmes étrangeres, comme le gingembre, la canelle, le géroflé, la muſcade, le macis, l'encens, la myrrhe, &c. Ils en compoſoient des poudres, des opiats, des bols, des huiles, &c. Pour en uſer plus facilement dans l'occaſion. On trouvera dans le Traité de *Gratarole* un grand nombre de ces compoſitions (*r*), dans quelques-unes deſquelles on appercevra encore quelques préjugés des Anciens : mais toute perſonne éclairée ſçaura bien s'en garantir. On conſultera auſſi le Traité des Médicamens d'*Antoine Fumanelle*, Médecin de Vérone (*s*), auquel cet Auteur renvoye comme contenant pluſieurs préparations propres à attaquer les vices dont nous faiſons ici mention.

Ettmuller nous dit que lorſqu'il étoit jeune & qu'il avoit de la peine à retenir les leçons de ſes Maîtres, il avaloit trois ou quatre cubebes, ce qui lui donnoit une merveilleuſe facilité pour apprendre & pour retenir. Il attribue la même propriété aux grains de Cardamome (*t*). Les cubebes ſont de petits grains ſphériques qu'on nous apporte de l'Iſle de Java. Il reſſemblent aſſez au poivre, mais ils ſont moins âcres. Ils fortifient l'eſtomac, en diviſent les glaires & font cracher beaucoup. Les grains de Cardamome ou de Paradis ont la même vertu. Ainſi ces médicamens doivent convenir dans des tempéramens froids & pituiteux, & aux vices de la mémoire, qui réſultent d'une pareille conſtitution.

Remédes contre le défaut de Mémoire provenant de la trop grande chaleur & ſécheresſe.

Lorſque le défaut de mémoire étoit produit par la trop grande chaleur ou la trop grande ſéchereſſe. Alors ils avoient recours au jus de citron, au nénuphar, à la bourache, à la buglose, à la pariétaire, aux amandes douces & autres remédes qu'ils prenoient dans les claſſes des tempérans, des acides, des nitreux & des rafraîchiſſans. Ajoutons à ces médi-

(*r*) *Loco jam cit. & cap.* 5.
(*s*) *De compoſitione Medicamentorum, cap.* 16.
(*t*) *Colleg. pract. de memoriæ læſione, pag.* 853.

camens qui ne peuvent que procurer de bons effets lorſqu'ils ſont ſagement adminiſtrés, ajoutons, dis-je, les bains, la boiſſon plus abondante de l'eau ſimple, & l'uſage du lait ſur lequel il faut toujours conſulter le Médecin auparavant.

Mémoire affoiblie par les grandes maladies, & régime à obſerver.

A la ſuite d'une grande maladie la mémoire a pû être affoiblie par les grandes évacuations qu'on a été contraint de faire. On trouve des exemples de la mémoire conſidérablement affoiblie par la ſaignée ſeule (*u*). Alors il ne faut employer d'autre remede que le régime de vivre reſtaurant. La mémoire répare ſes forces à meſure que le corps répare les ſiennes. De bons bouillons, de bons conſommés, des viandes de facile digeſtion, de bon vin vieux, les promenades, le ſommeil un peu plus prolongé, la gaité feront aiſément paſſer de la convaleſcence à une ſanté parfaite.

PARAGRAPHE II.

DE L'INFIDÉLITÉ DE LA MÉMOIRE.

Ce que c'eſt que la Mémoire infidelle.

LA mémoire infidéle ſuppoſe une impreſſion faite. Cette impreſſion peut avoir été faite facilement & s'effacer de même, ou bien elle a pû être produite difficilement & être anéantie avec facilité. C'eſt pourquoi en donnant les différences de la mémoire, nous avons dit qu'elle pouvoit être prompte & infidéle, lente & infidéle. L'obſervation ne nous contredit pas : car il eſt ordinaire de voir les perſonnes qui apprennent fort facilement, oublier de même, ce qui eſt très-commun parmi les enfans. On voit auſſi les perſonnes d'un âge avancé retenir difficilement ce qu'elles apprennent, & oublier facilement.

Liv. 1. part. 1. chap. 5.

Mémoire prompte & infidéle.

Pourquoi la mémoire qui eſt ſi prompte eſt-elle ſujette à être infidéle ? Nous penſons que la promptitude de la mémoire dépend de la délicateſſe & de la vibratilité des fibres. L'impreſſion faite par une fibre délicate eſt très-vive, mais elle n'eſt que momentanée, & n'eſt pas auſſi durable que celle qui auroit été procurée par une fibre plus groſſiere qui exige plus de force pour être remuée, mais qui conſerve plus long-tems le mouvement reçu. Ajoutez encore la vibratilité, qui empêche que les oſcillations ſoient toujours les mêmes en nombre, mille cauſes différentes pouvant occaſionner des mouvemens différens. Ce qui explique cette facilité à recevoir l'impreſſion, & en même tems cette facilité à la perdre.

Maniere de remédier à ce défaut.

Le régime de vivre plus nourriſſant & plus incraſſant, joint à un exercice plus grand que de coutume, doit remédier à ces cauſes. Peut-être que la boiſſon la plus convenable dans ce cas ſeroit l'eau pure. Elle remplit exactement l'une & l'autre indication. *Cyrus* dont nous avons loué la prodigieuſe mémoire, diſoit que le meilleur mets étoit celui qu'aſſaiſonnoit la faim ; & le meilleur breuvage celui que l'on puiſoit dans le courant d'un fleuve (*x*).

(*u*) Th. Bartholin. *Act. Haſnienſia vol.* V. *pag.* 169.

(*x*) Xenophon *de Inſtit. Cyri hiſtor. lib.* 4. *Is verò* (Cyrus) *famem dixerat obſonium, & potum, eum qui de præterfluente amne hauriretur.*

Mémoire lente & infidelle.

L'infidélité de la mémoire peut être aussi compagne de la lenteur. Des fibres difficiles à mouvoir ne répetent guéres leurs mouvemens ; principalement lorsque le liquide qui doit les ébranler, manque d'activité. Ceci est sur-tout remarquable dans les personnes d'un âge avancé. *Théodore de Beze* oublioit les choses récentes & se souvenoit des anciennes (*y*). Le P. *Porée*, Jésuite & célebre Professeur de Rhétorique, dont le souvenir sera toujours cher tant que la probité & la pureté des mœurs seront de quelque prix dans le monde, avouoit qu'il se ressouvenoit mieux de ce qu'il avoit appris de mémoire pendant sa jeunesse, que de ce qu'à l'âge de soixante-six ans il avoit appris deux jours avant avec grande peine.

Maniere de remédier à ce défaut.

Ce vice sera très-difficile à déraciner par rapport aux contrindications ausquelles il faut avoir égard si l'on veut obtenir une cure radicale. Les alimens humectans, les boissons adoucissantes, les bains, l'air tempéré, le sommeil plus long remédieront à la rigidité des fibres : mais aussi par ces moyens le fluide animal perd de son activité. Il ne faut donc pas tellement compter sur ces moyens, qu'on néglige de fournir au sang une quintessence spiritueuse. Le vin pris sobrement, la décoction de caffé, les infusions théiformes des plantes amères & aromatiques mises en usage avec prudence, rempliront cette indication sans nuire à la premiere.

Au reste, si quelqu'un a suivi exactement les conseils que nous avons déja donné, il trouvera en lui toutes les dispositions propres à avoir une heureuse mémoire : tant il est vrai que toutes les opérations de notre ame dépendent les unes des autres, & ce qui nous fait entrevoir que si nous ne touchons pas à la vérité, nous avons au moins la vraisemblance.

PARAGRAPHE III.

MOYENS D'AVOIR UNE MÉMOIRE PROMPTE ET HEUREUSE.

Après avoir remédié aux défauts de la mémoire, nous allons dire actuellement plus en détail ce qu'il faut faire pour avoir une mémoire prompte & heureuse.

Comme c'est une qualité moyenne entre la sécheresse & l'humidité, entre le froid & la chaleur qui constitue cet état dans lequel nous pouvons avoir une heureuse mémoire, nous devons donc employer les moyens qui tendent à nous procurer cet état exactement proportionné.

Qualité de l'air qu'on doit respirer pour cet effet.

1°. Il faut habiter dans un endroit où l'air soit pur & serain. *Laurent Phrysius* qui nous a laissé un Traité sur la mémoire, prétend (*z*) que cette demeure doit être exposée aux vents du Midi & de l'Ouest ; qu'autant qu'il sera possible l'air y soit chaud & sec ; & que si la nature refuse cet avantage, il faut l'aider par l'art ; ce que l'on obtiendra en brûlant du bois

(*y*) Thuanus, *lib.* 134.

(*z*) *Artis memorativæ naturalis & artificialis certa facilis, & verax traditio experientiâ.* Laurentii Phrisii *Med. Doct. in*-8°. 1523.

de chêne ou du bois de genievre, en jettant sur des charbons ardens du labdanum, du stirax, du bois d'aloës, de la muscade, des gérofles, de la canelle, &c; ou en allumant des bougies aromatiques telles qu'on peut s'en servir dans les tems de peste.

2°. Les alimens doivent être de facile digestion. Les viandes les plus préférables sont celles de poulets, de chapons, des petits oiseaux, des jeunes lievres, &c; les œufs sont très-recommandables. Mais il faut éviter les légumes, les porreaux, l'ail, les oignons, les poissons, toutes les fritures & généralement tout ce qui demande une grande quantité de beurre pour être mangé. Il faut surtout éviter la crapule & les excès; rien de plus contraire à la santé de l'ame & du corps; un corps trop engraissé, dit *Porphyre* (*a*), » fait déchoir l'ame de son bonheur, augmente ce qui » est terrestre en elle, lui fait perdre son immortalité & la rend presque » corporelle «. Ne vaut-il pas mieux imiter la sobriété de *Platon*, d'*Apollonius de Tyane* (*b*), de *Caton* le Censeur (*c*), de *Seneque* & de mille autres Philosophes, qui, de peur d'obscurcir la lumiere de leur entendement, observoient les regles les plus séveres de la tempérance. Qualité des alimens qu'on doit prendre ou éviter pour cet effet.

3°. La boisson la plus convenable est le vin mêlé avec l'eau. Les liqueurs sont trop dangereuses pour n'en pas fuir l'usage. Rien n'abrutit l'homme comme l'ivrognerie. L'Empereur *Claude*, au rapport de *Suetone*, avoit tellement perdu la mémoire par ses débauches, qu'il oublioit ce qu'il venoit de commander & qu'il ignoroit à qui il parloit. Qualité de la boisson dont on doit user ou se priver pour cet effet.

4°. L'oisiveté, dit *S. Jérôme*, est la rouille de l'esprit, & la mere de tous les vices. Elle engourdit tellement les sens, dit *Horace* (*d*), qu'on oublie toutes choses, comme si l'on avoit bû des eaux du fleuve Lethé. *Nicolas Chappus*, qui nous a laissé un petit Traité sur l'Esprit (*e*), compare la volupté à un lac empesté, d'où sortent quatre sources également funestes à la mémoire, savoir, la crapule, l'impureté, le sommeil & la paresse, qu'il compare au Cocyte, au Phlégéton, au Lethé & à l'Acheron. Tout ceci tend à prouver que l'homme est né pour le travail & que l'oisiveté énerve le corps & l'esprit. Un exercice moderé du corps aussi bien qu'une pratique habituelle des fonctions animales sont donc des moyens sûrs pour fortifier la mémoire, & en augmenter le trésor. Voyez ce que nous avons déja dit à l'égard du repos que l'on doit prendre. De l'Exercice. *Livre 2. chap. 7. art. 3.*

5°. Rien de plus propre à affoiblir la mémoire que l'incontinence. De la continence.

(*a*) *In libro de Antiquorum abstinentiâ.*

(*b*) *Apollonius de Tyane*, qui vivoit sous le regne de *Domitien*, nous fournit un exemple remarquable de sobriété. Ce savant homme avoit obtenu de la nature plusieurs dons excellens. Il sçut si bien les perfectionner par la conversation, la lecture, les reflexions, qu'il passoit pour prédire l'avenir. C'est à cette occasion qu'il fut accusé devant l'Empereur d'avoir commerce avec le diable. La réponse qu'il fit pour se justifier, fut qu'il avoit toujours vécu d'alimens legers, pris en petite quantité & sans les vendre dangereux par la variété. Cette maniere de vivre, ajouta-t-il, a produit une telle perspicuité dans mes idées, que je vois comme dans une glace les choses passées & les futures. *Voyez* Philostrate *in vitâ Apollonii.*

(*c*) Plutarchus *in Catone majore init.*

(*d*) *Mollis inertia cur tantam diffuderit oblivionem sensibus,*
Pocula letheos ut si ducentia somnos arente fauce traxerim? In Epodo.

(*e*) Nicolai Chappusii *de Mente & Memoriâ libellus cap. X.*

On en trouvera mille exemples dans les annales de la Médecine (*f*). Elle éteint le feu le plus pur de nos ames, elle ruine nos corps & avance notre vieillesse; la continence au contraire donne toute sorte d'avantages à l'esprit. On doit penser la même chose des autres passions; telles que les inquiétudes, le chagrin, la tristesse, l'avarice, qui, poussées jusqu'à un certain degré, étouffent ce principe d'activité qui fait sentir & penser nos ames.

De la veille & du sommeil.

6°. *Guillaume le Lievre* regarde le sommeil comme le premier obstacle à la mémoire (*g*). Ce n'est pas sans raison : car pendant ce tems le cerveau s'affaisse, & les fibres perdent leur ressort. Il faut éviter avec soin les narcotiques. *Riviere* rapporte l'histoire d'un homme qui devint fou (*w*) par l'usage seul de l'eau de coquelico. *Willis* cite un autre exemple d'une personne qui perdit entierement la mémoire par l'usage de l'opium (*h*). Vous trouverez dans *Sennert* des exemples de perte de mémoire par l'application extérieure des narcotiques (*i*). Il faut donc non-seulement éviter les somniferes, mais encore les travaux excessifs & la trop grande réplétion d'alimens : toutes ces choses augmentent la pente que nous avons au sommeil, & doivent nuire par conséquent à la mémoire. Par la raison des contraires la veille doit fournir quelques avantages à la mémoire. Lorsque *Aristote* composoit, il tenoit dans sa main une boule d'airain. S'il venoit à s'endormir cette boule d'airain tomboit dans un bassin de même métal & le réveilloit.

PARAGRAPHE IV.

DE QUELQUES REMEDES REGARDÉS COMME SPÉCIFIQUES POUR DONNER DE LA MÉMOIRE.

Remedes réputés spécifiques.

NOUS avons vû combien la pratique des anciens Médecins pour remédier aux vices de la mémoire étoit conforme à la saine raison; mais il semble que les hommes ne puissent pas toujours marcher dans le droit chemin de la vérité, très-souvent ils s'en écartent. Nos peres attribuoient une vertu particuliere à la mélisse, au cresson, à la sclarée, pour fortifier la mémoire. Cette vertu spécifique n'est que rélative aux dispositions des corps, & c'est pure charlatannerie que de conseiller un même remede pour des cas qui peuvent varier à l'infini. On doit dire la même chose de la graisse d'ours, des cerveaux de poules, de perdrix & des autres oiseaux qui volent avec une grande vîtesse. Dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, on sent bien qu'elle estime on peut faire

La melisse, le cresson, la sclarée.

La graisse d'ours, les cerveaux des oiseaux qui

(*f*) Vid. Schenckium *in observat.* Ettmullerum *tom.* 2. *part.* 1. *Collegii Practici pag.* 852. Salmuth. *Cent.* 1. *Observ.* 61.

(*g*) *Ars memorativa* Guillelmi Leporei. *Lib.* 4. & 5. *in*-8°. 1523

(*w*) Lazari Riverii *Observat. Med. obs.* 41. *communic. à* D. Petro Pachequo.

(*h*) *Pharm. ration. part.* 1. *pag.* 306.

(*i*) *Prax. lib.* 1. *pag.* 241, 242, & 296.

de ces remédes que le caprice a inventé & qu'une aveugle prévention a mis en usage.

volent avec une grande rapidité.

Fontaines singulieres.

Il y avoit en Béotie deux fontaines singulieres, l'une donnoit de la mémoire, l'autre ôtoit le souvenir. Ce fait seroit difficile à vérifier.

Les pierres précieuses.

Par les compositions Pharmaceutiques que nos peres nous ont laissé, on s'apperçoit aisément qu'ils attribuoient de grandes qualités aux pierres précieuses : l'agathe, disoient-ils, donne de l'esprit & rend éloquent (*k*). Aujourd'hui que l'on a examiné toutes choses avec un peu plus d'attention, le prix de ces pierres est bien diminué dans l'usage de la Médecine. La curiosité, ou la vanité en fait à présent toute la valeur.

Les feuilles de laurier.

Si l'on mettoit des feuilles de laurier sur la peau de la tête, à l'endroit où l'on rase la couronne des Prêtres, ou si l'on se couchoit sur le côté gauche, ayant la tête basse, ils soutenoient que la mémoire en étoit très-fortifiée (*l*). Nous croyons que l'expérience feroit bientôt cesser la confiance qu'on auroit dans de pareilles recettes.

Autres remedes ridicules.

Quelques uns ont conseillé de se faire raser la tête, d'autres de se faire couper la barbe (*m*). Nous ne voyons pas la raison de pareilles ordonnances, & de quel but partent ces indications. Si de pareils moyens réussissoient, il faut les placer à côté de l'histoire de la grande mémoire du Cardinal *Du Perron*, qui fut attribuée à l'envie que sa mere étant grosse de lui, avoit eu d'une Bibliothéque (*n*).

Tous les corps odoriférans.

Les Anciens prétendoient encore que les corps odoriférans étoient d'un grand secours pour fortifier la mémoire. Ils conseilloient de flairer souvent le bois d'aloës, les œillets, le succin oriental, les roses, le chevrefeuille, l'ambre-gris, le musc, &c. Mais par les mêmes raisons qu'ils condamnoient les narcotiques comme nuisibles à la mémoire, ils devoient aussi se méfier des odeurs aromatiques qui sont très-souvent somniferes.

Nous pourrions encore exposer ici plusieurs formules que l'on trouve dans les Ecrits des anciens Philosophes & des anciens Médecins : mais outre que ce ne seroit que relever des erreurs & faire tomber dans le discrédit des Ouvrages qui ont été l'aurore des Sciences ; il nous suffisoit de faire voir que la prévention étouffe les meilleurs principes, & que la façon la plus sage & la plus sûre pour guérir, est de bien saisir les indications & de les remplir.

(*k*) Agrippa *Philos. occult. lib.* 1. *cap.* 15.
(*l*) *Ex adscriptis* Alberto.
(*m*) Levinus Lemnius, *lib.* 2. *cap.* 4.
(*n*) Traité de l'opinion, liv. 4. chap. 8. des Naturalistes.



ARTICLE II.

De la Mémoire artificielle.

Définition de la Mémoire artificielle, & son inventeur.

La mémoire artificielle est une induction qui réveille en nous les idées que nous avons déja eû. On croit que ce fut *Simonide* (*o*) qui fut l'inventeur de cette espece de mémoire. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les circonstances. Les uns disent que les vers qu'il récitoit, étoient à la gloire d'*Agatharcus* ou de *Léocrate*, les autres prétendent qu'ils avoient été faits en l'honneur de *Glaucus* ou de *Scopa*. *Apollodorus*, *Eratosthene*, *Euphorion* & *Euriphyle* le Larisséen, disent que la maison d'où il sortoit étoit à Pharsale, ville de Thessalie, & il semble que *Simonide* lui-même le donne à entendre. Mais *Ciceron* qui a suivi *Callimachus* à ce qu'il paroît, dit que c'étoit à Crannone, ville aussi de Thessalie.

Maniere dont elle fut trouvée.

Quoiqu'il en soit, voici le fait en mettant à peu près d'accord tous ces différens sentimens, & en suivant les autorités les plus respectables. *Scopa* noble Thessalien & homme riche, voulant donner un grand repas, avoit prié *Simonide* de faire son éloge & lui promit de payer gracieusement ses vers. Le jour de l'Assemblée arrivé, le Poëte se mit à table avec les autres convives. Au milieu du repas *Scopa* ennuyé de ce que *Simonide* n'avoit pas encore débité son compliment, lui commanda de le réciter. Le Poëte obéit, & après avoir beaucoup élevé les deux fils de *Tyndare*, il fit tout-à-coup l'éloge de *Scopa*. Le panégyrique fini, les convives applaudirent. Le maître seul du logis refusa son approbation, & croyant que *Simonide* devoit le louer sans s'écarter de son sujet, il ne lui paya que la moitié du prix convenu pour sa piece de vers, en lui disant que *Castor* & *Pollux* lui payeroient l'autre moitié.

Simonide indigné d'entendre une pareille proposition, se retira (*p*). A peine fut-il dehors, que la maison s'écroula; de sorte que tous les convives furent écrasés sous les ruines. Comme ils étoient tellement défigurés qu'on ne pouvoit plus les reconnoître, l'on fut fort embarrassé lorsqu'il s'agit de les enterrer chacun selon leurs dignités. On eut recours à *Simonide* pour avoir quelques éclaircissemens; mais il ne pût distinguer ces malheureux dans un pareil état. Il s'avisa d'un expédient; ce fut de se rappeller dans quel ordre ils étoient à table. Par ce moyen il les distingua tous à mesure qu'on les retiroit de dessous les débris. Cette idée lui donna lieu de penser à une mémoire artificielle, & à ceux qui l'ont suivi, de se servir des mêmes moyens dans les cas où leur mémoire seroit infidéle.

Avantages

On peut regarder cet artifice comme une espece de méchanique qui

(*o*) Poëte natif de Céos, une des Cyclades.

(*p*) *Ciceron*, sur la fin du 2. Livre *de Orat.* dit que deux jeunes hommes vinrent demander *Simonide* à la porte de la maison où il étoit à dîner. Voyez aussi les fables de *Phedre*, liv. 4. fab. 23.

dirige

dirige la mémoire & la conduit sûrement à sa fin. Car de même que lorsque nous entrons dans quelque palais, nous retenons parfaitement la distribution & la place de tel ou tel meuble ; de même aussi si nous avons attaché différentes idées à différens objets qui nous environnent, nous nous rappellerons ces idées lorsque nous appercevrons ces objets. Ainsi après avoir bien disposé vos organes suivant les principes déja établis, exercez votre mémoire en choisissant différens objets qui la fixent. Attachez par exemple, quelque phrase d'un discours que vous voudrez apprendre, à un tableau qui sera dans votre chambre. Attachez-en un autre à la cheminée, puis un autre à un fauteuil; ainsi de suite. Recitez ces phrases les unes après les autres & vous verrez que vous les retiendrez & que vous les reciterez par ordre.

de cette espece de Mémoire.

Quintilien donne un autre expédient (*q*) : c'est de faire à la marge de ses cahiers quelque signe qui ait rapport avec ce qui est contenu dans l'article que l'on veut apprendre. Si l'on parle de guerre, l'on représentera une pique, si l'on fait la description d'une tempête, l'on mettra une ancre, &c. Aussitôt que ces représentations arbitraires frapperont la vûe, on se ressouviendra facilement de ce que l'on aura à dire. Ces moyens peuvent être d'un grand secours pour la mémoire, & ils sont si faciles à employer que nous croyons qu'il est inutile d'en recommander l'usage.

Autre Mémoire artificielle proposée par *Quintilien.*

Les vers téchniques donnent encore une merveilleuse facilité pour retenir les noms, les faits & les époques. La mesure où ces choses sont enchassées, ouvre à l'esprit un chemin sûr pour trouver ce qu'il cherchoit. Nous renvoyons sur cet article au P. *Buffier* qui a excellé dans cet art (*r*).

Vers techniques.

Nous serions trop longs s'il falloit détailler ici la pratique particuliere qu'ont enseigné divers Auteurs, on doit voir ce qu'ils en ont dit eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ainsi consultez *Publicius* (*s*), *Meyssonnier* (*t*), *Marasiotus*, *Bruxius*, *Ravellin*, *Jean Paëpp*, *Spagenberg* & plusieurs autres qui ont donné de sages conseils pour faciliter l'exercice de la mémoire.

Quoique l'on employe un ou plusieurs des moyens indiqués, il est nécessaire d'exercer encore souvent sa mémoire. C'est une régle dont on ne sauroit trop recommander l'exécution. Les plus grands Maîtres (*u*) l'ont regardé comme la voie la plus certaine pour acquérir de la mémoire. En effet plus les fibres sont mûes, plus elles deviennent vibratiles; par la même raison que plus un instrument est touché, plus il devient sonore. C'est sur ce principe qu'il seroit à souhaiter qu'on se rendit compte à soi-même tous les soirs de ce qui s'est passé chaque jour. *Ciceron* paroît avoir été dans cette louable habitude. Pour exercer ma mémoire, dit-il (*x*), » je me rappelle tous les soirs ce que j'ai dit, ce que j'ai entendu, ce que

Que le plus sûr moyen est de souvent exercer sa Mémoire.

(*q*) *Lib.* XI. *cap.* 3.

(*r*) Pratique artificielle pour apprendre l'histoire universelle.

(*s*) Jacobi Publicii *in arte memoriæ.* in-8°. Parisiis.

(*t*) La clef des Aphorismes d'*Hippocrate*, p. 160.

(*u*) Cic. *lib.* 2. *de Oratore* Quintil. *lib. XI. cap.* 2.

(*x*) *Cato major de Senectute. Exercendæ Memoriæ gratiâ quid quoque die dixerim, audierim, egerim commemoro vesperi.*

» j'ai fait dans la journée «. Par ce retour sur soi-même, on trouve dans l'occasion de bonnes provisions amassées sans peine, & nécessaires dans le commerce de la vie, soit que l'on veuille débiter un Sermon, un Plaidoyer, ou un Ouvrage plus étendu, soit que l'on veuille faire une Relation, détailler les faits & garantir les époques.

La mémoire se perfectionne donc par l'exercice, & elle peut même se perfectionner au point qu'elle devienne aisée, sûre & bonne, d'ingrate & infidéle qu'elle étoit. Cet exercice n'est que la répétition des mêmes actes. M. *Wolf* le juge si nécessaire, qu'il dit (*y*) qu'inutilement se flatteroit-on de pouvoir acquérir les idées des choses, si on néglige de s'exercer à les apprendre, & à les retenir après les avoir apprises. Et afin de nous faire mieux sentir les avantages de cet exercice, il rapporte l'exemple d'un certain *Jean Georges De Pelshover* de Konisberg, qui en s'exerçant continuellement à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à un tel point de perfection que pendant la nuit il vint à bout d'extraire dans son lit, sans lumiere, par la méthode ordinaire, la racine de 57 chiffres, qui est elle-même de 27.

M. *Wolf* dit de lui-même qu'au commencement de ses études de Mathématique, & surtout de l'Algébre, il n'avoit résolu que dans son lit, & dans les plus épaisses ténébres de la nuit ses problêmes algébriques; qu'après en avoir achevé la solution, il avoit de même composé géométriquement d'imagination & de mémoire toutes ses méthodes, & que quand il étoit venu à vérifier au retour du jour, l'une & l'autre de ces opérations, il les avoit toujours trouvé justes : mais que ce n'est aussi que par des exercices continuels qu'il étoit parvenu à ce point là.

Art que demande cet exercice.

On sent bien que ces exercices demandent un certain art, & le voici: On ne réussiroit pas en voulant outrer dès le commencement la mémoire, & exiger d'elle d'entrée de jeu ce qu'il y a de plus difficile; il seroit à craindre qu'elle ne se refusât à un travail si effrayant. Il faut user d'adresse & de ménagemens; l'accoutumer d'abord à retenir des choses faciles & en petite quantité, & ajouter ensuite par degrés à cette quantité. Les accroissemens presqu'insensibles font qu'elle apperçoit moins la différence des premieres tâches aux suivantes, quoique cette différence devienne par la suite fort considérable. C'est ainsi que lorsqu'on a quelque chose de longue haleine à apprendre par cœur, le moyen le plus court & le plus aisé pour y réussir n'est pas d'embrasser d'abord l'objet dans toute son étendue, mais de le partager par parties, d'apprendre ces parties séparément, & de les réunir ensuite par des liaisons que la mémoire saisit aisément.

C'est par ces deux moyens que l'on parvient à étendre l'imagination & la mémoire, & que l'on accoutume l'une à reproduire en même tems plusieurs idées, ou à les retenir longtems, & l'autre à les reconnoître.

De l'oubli. Ce qui le produit.

Comme l'oubli est opposé à la mémoire, il s'ensuit que celle-ci se perfectionnant par l'habitude de reproduire les mêmes actes, celui-là doit

(*y*) Psychologie ou Traité sur l'ame, par M. *Wolf*. Amsterdam 1745, *in-12. pag.* 187. *& suiv.*

être occaſionné, ou produit par la négligence à cultiver la même habitude.

En effet ſi, comme nous l'avons déja dit, on n'acquiert la facilité de reproduire une idée qu'en la répétant ſouvent, l'habitude de les reproduire venant à ceſſer, la mémoire doit s'affoiblir, & ſe perdre. Auſſi M. *Wolf* rapporte à ce ſujet deux exemples remarquables, qui prouvent bien que la mémoire ne ſe conſerve que par l'exercice. Le premier eſt de M. *Hudde* & qu'il dit tenir de *Leibnitz*, & le ſecond de *Newton* (z).

M. *Hudde* s'étoit fait un grand nom dans la Géométrie par deux lettres qu'il avoit donné ſur la réduction des équations, & ſur les queſtions qu'on appelle *maximis*, *minimis*, c'eſt-à-dire, les plus grandes & les plus petites lignes droites qui ſe terminent aux circonférences des ſections coniques. M. *Leibnitz*, curieux de voir tous les ſavans, paſſa en revenant de France par Amſterdam pour y voir celui-ci, & s'entretenir avec lui ſur la plus ſublime Géométrie; mais il fut bien ſurpris lorſqu'il vit que M. *Hudde* au lieu d'entrer en converſation, lui préſenta ſeulement un manuſcrit qu'il avoit fait autrefois ſur ces matieres, & lui dit tout en ſouriant, que ce livre étoit plus habile que ſon Auteur, lequel avoit oublié toutes les idées d'algébre & de géométrie, depuis qu'il étoit Bourguemeſtre d'Amſterdam.

On croit communément que *Newton* qui a vécu quatre-vingt cinq ans, n'entendoit plus dans un âge ſi avancé ſon grand & ſublime ouvrage des principes de la Philoſophie naturelle. M. *Wolf* ne l'attribue, comme dans le premier exemple, qu'à ce que le Philoſophe Anglois ceſſa de s'appliquer à la Géométrie.

M. l'Abbé *Allaire* qui a analiſé l'ouvrage de *Wolf*, ajoute à ces exemples celui de M. *Malet* de l'Academie Françoiſe, qui après avoir ſu la langue Grecque au point de pouvoir la parler auſſi facilement & auſſi purement que la ſienne, l'avoit tellement oublié depuis qu'il s'étoit entiérement livré aux affaires, que lorſqu'il rencontroit un mot Grec dans un livre, il demeuroit vis-à-vis de ce mot, comme un âne vis-à-vis d'une borne. C'étoit ſa propre expreſſion.

Tous ces exemples prouvent autentiquement que l'exercice eſt néceſſaire pour acquérir de la mémoire, & pour la conſerver. Ils ſerviront encore à expliquer un phénoméne qui paroît d'abord ſingulier, c'eſt que *Menage* qui conſerva juſqu'à la vieilleſſe une excellente mémoire, la recouvra, à ce qu'il dit, après quelque interruption (&). Il eſt vraiſemblable que *Menage* négligea pendant quelque tems de cultiver ſa mémoire, ce qui occaſionna l'éclipſe dont il ſe plaint; qu'enſuite il la remit au travail, ce qui lui donna de nouvelles forces & une nouvelle vigueur.

(z) Liv. déja cité, *pag.* 203.

(&) Voyez l'Hymne qu'il adreſſa à la Déeſſe de la Mémoire. *Menag. poemat. lib.* 1. *pag.* 13.

SECONDE PARTIE.

DE LA VOLONTÉ.

La Volonté considerée en elle-même ne fournit pas de grandes ressources à l'esprit.

LE sens le plus étendu qu'on puisse donner au terme de *Volonté*, est celui par lequel on entend une faculté libre de l'ame que l'on peut diriger vers un objet quelconque. Ainsi supposant qu'un homme jouisse naturellement des biens que fournit un entendement facile, ou qu'il les ait acquis par les moyens déja indiqués; il est certain qu'il se portera de plus en plus a perfectionner les talens, ou que la nature lui aura accordé d'une main libérale, ou que l'art, vainqueur d'une nature marâtre à son égard, lui aura procuré. Tout ce que peut donc nous donner la volonté prise en elle-même, c'est un certain goût pour le travail, & une certaine inclination pour les Sciences. Présent bien médiocre, il est vrai, si elle ne nous fournissoit d'autres ressources.

Mais considérée comme sujet des vertus & des passions, sa puissance est bien plus étendue.

Les vertus & les passions, filles respectables de cette même volonté, se liguent entre elles pour commencer & finir l'ouvrage, & deviennent les instrumens de la perfection, du solide & de l'élévation de l'esprit. Eh! qui pourroit en douter, bien loin d'en être surpris? elles forment le contraste de la vie; elles tiennent les rênes du monde, elles ont un empire absolu sur tous les cœurs: en un mot, ce sont des maitresses qui affectent tous les hommes d'une telle maniere, qu'ils ne peuvent se dégager de leurs loix. Heureux qui possede les unes & combat les autres; c'est la voie la plus sûre où l'homme puisse marcher pendant sa vie.

Ordre qu'on doit garder dans cette II. Partie.

Une puissance si générale mérite bien d'être examinée un peu plus en détail. Nous avons déja vû quels mouvemens dans nos corps étoient les causes occasionnelles soit des vertus, soit des passions; il s'agit de voir maintenant comment nous pourrons les faire concourir tant à l'accroissement & à la perfection, qu'au solide & au brillant de l'esprit. C'est ce que nous allons faire en gardant l'ordre établi dans la seconde Partie de notre premier Livre.



CHAPITRE PREMIER.

DES VERTUS.

Le désir de persévérer dans son être, ou d'être heureux est le sein d'où naissent les vertus & les passions, comme nous l'avons déja prouvé. Ce désir n'est pas par lui-même ni vertu, ni passion ; il ne change de titre que par la fin qui le dirige. Les vertus & les passions sont donc des sœurs inséparables qui s'entraident & se détruisent mutuellement. La vertu qui combat & qui soumet les passions, ressemble à cet or épuré par les flammes de la fournaise. La passion qui cede aux vertus & leur occasionne une continuelle victoire, ressemble à cet arbre sauvage qu'a greffé un habile Jardinier, il porte ensuite des fruits d'autant meilleurs que la vigueur de son naturel fortifie ses racines & lui fournit une plus grande abondance de sucs. Voilà pourquoi l'Artisan Eternel du bien, incapable de faire le mal, & qui a sagement fait tout ce qu'il a fait, nous a donné des vertus apparentées des vices. C'est à la raison de l'homme à distinguer le bien réel du bien apparent. C'est à elle à lui dicter les moyens qu'il doit employer pour être heureux. Mais peut-il être malheureux ou vicieux avec elle ? Si *Neron* l'eut voulu il eut regné comme *Titus*. L'impétuosité qu'on abhorre dans *Catilina* charme dans *Decius*, est divine dans *Curtius*. La même ambition a produit la perte ou le salut, elle fait un vrai citoyen & un traître également.

Liaison des Vertus & des passions, & raison de cette liaison.

Il dépend donc de nous d'être vertueux ; c'est-à-dire, qu'il ne tient qu'à nous d'être prudens, justes, tempérans, magnanimes : puisque la prudence, la justice, la tempérance & la force dépendent de mouvemens purement méchaniques. Ces mouvemens purement méchaniques ne sont que des combinaisons des différentes parties de l'entendement. Ici les sensations, l'intelligence & le raisonnement s'associent ; là le jugement & la mémoire s'unissent par un aimable accord. De tous ces différens produits naît un total, savoir les vertus. Ainsi l'on pourroit dire d'un homme qui seroit vertueux, qu'il a de l'esprit. Ainsi en rendant l'homme vertueux, c'est le rendre spirituel ; mais de quelle maniere le rendre vertueux ? C'est ce que nous allons développer en gardant l'ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre.

Qu'il est en notre pouvoir d'être vertueux.

Que l'homme vertueux est nécessairement spirituel.



ARTICLE I.

De la Prudence.

Que la Prudence est une vertu des plus propres pour former l'entendement.

La Prudence est une des vertus les plus propres à former l'entendement, & à lui procurer toutes les qualités essentielles à sa perfection. C'est elle qui tient en bride l'imagination, & l'empêche de tomber dans ces écarts, qui font voir plus de vivacité que de raisonnement. C'est elle qui étouffe dès leur naissance, ces monstres que les passions enfantent. Satires effrénées & injurieuses, libelles diffamatoires, réflexions irréligieuses, livres impurs & licentieux, en un mot tout ce qui tend au vice, ou au désordre, est condamné à son tribunal, ou doit fuir le jour & craindre celui qu'il respire. C'est elle qui prescrit la fin aux autres vertus morales & qui se prescrit les limites dans lesquelles elle doit se renfermer : car si elle évite la précipitation, elle craint la lenteur, si elle fuit la nouveauté, elle appréhende la prévention. Elle ne marche qu'avec circonspection & précaution. C'est le seul moyen de mériter l'estime des gens raisonnables & de s'attirer la confiance même des plus pervers.

Maniere physique d'acquérir la Prudence.

Des avantages aussi réels engageront sans doute chacun à acquérir ou à conserver cette premiere vertu morale que nous avons dit dépendre de toutes les opérations de l'entendement. Ainsi tout ce qui peut tendre à corriger ou à perfectionner les opérations de l'entendement, doit conduire aussi à la prudence; & par la raison des contraires, toutes les causes qui peuvent vicier ces mêmes opérations doivent nuire à cette vertu. Or nous avons déja détaillé les causes qui vicioient l'entendement, nous avons proposé les remédes propres à les combattre, nous avons fait voir l'état le plus avantageux des corps pour l'exercice des fonctions animales & nous avons indiqué les moyens les plus propres pour entretenir cet état. Pour éviter les redites & la longueur, nous renvoyons à ce que nous avons déja dit. Qu'il nous suffise ici de proposer l'exemple de ces heureux vieillards, qui jouissant d'une admirable conformation d'organes & du cours libre d'un sang bien constitué, jouissent en même tems du privilége de donner des conseils inventés par la sagesse, & dictés par la discrétion. Qu'il nous suffise de faire jetter les yeux sur ces tempéramens fortunés où l'on trouve dans un âge quoiqu'encore tendre, la prévoyance des têtes blanchies par les années & qu'a dû instruire une longue expérience. Enfin qu'il nous suffise de proposer pour modele ces personnes dans lesquelles ces dispositions excellentes dévoilent les secrets de la nature, & leur font découvrir les principes généraux & les raisons universelles des choses faites ou à faire.



ARTICLE II.

De la Force.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas de vertu qui reçut autant de noms que la Force. Tantôt on l'appelle valeur, courage, magnanimité, constance; tantôt on la nomme intrépidité, héroïsme, grandeur d'ame. Marque évidente de l'estime générale qu'elle s'est acquise de tous les hommes qui desirent la reconnoître par tout où elle se rencontre: car cette vertu se manifeste également dans les grandes comme dans les moindres actions, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la paix comme dans la guerre: mais elle fait toujours soupçonner dans celui qui agit ou qui souffre avec elle un esprit au-dessus du vulgaire.

Etendue de la Force & ses noms divers.

Sa puissance sur l'esprit.

Celui qui vainquit les Suisses à Marignan, qui chassa l'Empereur Charles V. de la Provence, & qui perdit une bataille & la liberté devant Pavie, aussi grand dans l'une que dans l'autre occasion, *François* I. fut le pere & le restaurateur des Lettres en France. Ce Prince invincible qui gagna en personne les batailles de Coutras, d'Arques & d'Yvri, qui s'est trouvé à mille combats, qui a assuré par l'épée son droit à la Couronne, *Henri* IV. toujours égal dans l'une & l'autre fortune, plus prompt à pardonner qu'à se venger, jouissoit d'un génie si brillant qu'il en échappoit les éclairs les plus vifs, si étendu qu'il embrassoit tous les ressorts de la politique, si solide que les moyens les plus sages étoient employés dans les cas les plus épineux.

Exemples de *François* I. & de *Henri* IV.

Ce seroit ici le lieu de dévoiler la capacité des *Cesars*, des *Turennes*, des *Condés* & de tant d'autres Héros dont la gloire ne finira qu'avec le monde. Ce seroit encore ici le lieu de rappeller dans la mémoire les entreprises hardies & ménagées de ces illustres Généraux, les sentimens généreux de ces intrépides Capitaines, la fermeté & la science de ces habiles Ministres, dont les noms seront respectés jusqu'à la fin des siécles. Ce sont autant de faits qui prouvent la puissance qu'a sur les esprits cette vertu capable de placer un cœur mâle dans un corps féminin.

Au reste ceux qui revoqueroient en doute la thèse que nous soutenons, s'assureront de sa vérité en considerant les passions opposées à la force. La crainte & la timidité peuvent tellement altérer les esprits qu'on n'en puisse plus reconnoître la trempe.

La crainte & la timidité dépravent l'esprit.

La force suppose donc de l'esprit dans celui qui la possede. Ainsi ceux qui voudront acquérir cette vertu, doivent songer à se procurer une imagination libre, un raisonnement juste & un jugement certain. Nous en avons proposé les moyens dans toute la suite de ce troisieme Livre. De plus, nous avons ajouté précédemment que dans la force l'esprit s'élevoit, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, ce qui exigeoit sans doute une plus grande mobilité dans les fibres & une plus grande vîtesse dans le cours du liquide animal. L'on y parviendra par l'étude, la

Moyens pour se disposer à la Force.

Livre 1. *sect.* 2.

réflexion, le régime de vivre & ſur-tout le changement de climats, qui ſouvent peut métamorphoſer un lâche & un poltron en homme brave & intrépide, comme nous l'avons déja dit.

Livre 2. chap. 3.

Il ne faut pas entendre ici par la force la ſeule magnanimité & la ſeule valeur. Ce terme eſt beaucoup plus étendu, & renferme encore la conſtance, la patience, la clémence, eſpéces de courages qui conviennent beaucoup mieux aux gens de lettres, que l'audace guerriere. Sans cela nous nous trouverions en contradiction avec bien des faits poſitifs, & ce ſeroit avec raiſon qu'on nous objecteroit qu'*Alcée* (*a*), *Archiloque* (*b*), *Demoſthene* (*c*), *Horace* (*d*) & beaucoup d'autres gens d'un grand génie ont fui devant l'ennemi. Ecoutons la-deſſus *Eraſme*, peu s'en faut qu'il ne faſſe paſſer les gens d'eſprit pour des lâches, ſi l'on ne ſavoit d'ailleurs qu'en déracinant un grand nombre de préjugés, ils ont tellement détruit en même tems mille ſujets de crainte, qu'il n'y a que la plus ignorante populace qui les redoute encore. » Lorſque les armées ſont en » ordre de bataille, dit-il (*e*), & que l'air retentit du bruit des trompet- » tes & des tambours, dites-moi, je vous prie, quel ſervice peuvent » rendre alors ces ſages qui épuiſés par l'étude & par la méditation, » jouiſſent à peine d'une vie que leur ſang appauvri rend infirme & » languiſſante? Ce ſont ces hommes épais & matériels, robuſtes & de » très-peu d'eſprit, ce ſont ces gens là qu'il faut pour le combat. N'étoit-il » pas ſingulier de voir un *Demoſthene* ſous le harnois militaire? Auſſi ſui- » vit-il le ſage conſeil d'*Archiloque :* dès qu'il apperçut l'ennemi il jetta » ſon bouclier & s'enfuit à toute jambe; auſſi lâche ſoldat, qu'il étoit » excellent orateur.

» Vous me direz, continue *Eraſme*, la guerre demande une extrême » prudence. Oui, dans les Généraux : encore eſt-ce une prudence parti- » culiere au métier des armes, & qui n'a rien de commun avec la ſageſſe » philoſophique. A cela près les paraſites, les voleurs, les meurtriers, les » laboureurs, les ſtupides, les banqueroutiers & généralement tous ceux » qu'on nomme la lie du genre humain peuvent s'immortaliſer par la » valeur; ce qui ne convient nullement aux hommes attachés jour & » nuit à la contemplation «.

(*a*) Herodot. *lib.* 5. *art.* 25. & Strab. *liv.* 13. *pag.* 412.

(*b*) Ælianus *variar. hiſt. lib.* 10. *cap.* 13. & *ſchol.* Ariſtophan. *in comed. de pace circà finem.*

(*c*) *Plutarque* dans la vie de *Demoſthenes.*

(*d*) Voyez l'Ode 5. du Liv. 2. où il dit poſitivement de lui-même :

Tecum Philippos, & celerem fugam
Senſi, relictâ non benè parmulâ . . . .
Sed me per hoſtes mercurius celer
Denſo paventem ſuſtulit aere.

Et dans ſes Epitres, *lib.* 2. *epiſt.* 2. il ajoute :

Civilis que rudem belli tulit æſtus in arma.

(*e*) Eloge de la folie, traduction de M. *Gueudeville*, pag. 58.



ARTICLE

ARTICLE III.

De la Justice.

LA Juſtice prenant ſon origine de l'heureux aſſemblage d'un raiſonnement juſte & d'un jugement ſûr, il eſt auſſi aiſé de conclure que d'obvier aux cauſes qui peuvent affoiblir ou dépraver le raiſonnement & le jugement, c'eſt remédier aux cauſes qui bleſſeroient l'intégrité de la juſtice, & que d'entretenir dans un état ſain ces deux opérations de l'entendement, c'eſt employer les moyens néceſſaires pour conſerver cette troiſiéme vertu morale, qui regle toutes les autres vertus. Comme l'on trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage la Phyſiologie, l'Hygiene & la Thérapeutique des fonctions animales, on trouvera en même tems les moyens de reſtituer & de conſerver la juſtice.

Moyens pour ſe diſpoſer à la Juſtice.

Conſiderant la juſtice ſous ce point de vûe, l'on s'apperçoit facilement que l'ame qui la poſſede en doit retirer de grands avantages : mais ſi on la regarde encore comme un ſoleil entouré d'un grand nombre de vertus auſquelles elle communique ſon éclat, ſes influences paroîtront d'autant plus avantageuſes, & ſon effet d'autant plus certain. La vérité, la religion, la piété ſont des enfans ſortis de ſon ſein, qu'elle chérit & qu'elle protégera juſqu'à la fin des ſiécles. L'amitié, la confraternité, la libéralité ſont pour elle des ſœurs qui font reconnoître ſa légitimité. La reconnoiſſance, fidéle compagne de la juſtice, prend ſa ſource dans la conſcience de l'homme & n'eſt peut-être elle-même que la juſtice. Les Athéniens n'avoient point de loix contre les ingrats, parce que diſoient-ils, s'ils ne ſont pas condannés par des loix expreſſes, ils ſont aſſez condannés par la nature (*f*) ; & *Seneque* penſoit que c'étoit anéantir la reconnoiſſance que de la fonder ſur la crainte des loix (*g*).

Avantages que procure la Juſtice à l'Eſprit, & vertus compagnes de la Juſtice.

Nous ſerions trop longs s'il falloit faire ici l'énumération de toutes les parties acceſſoires de la juſtice, & l'anatomie de ces mêmes parties. On voit aſſez que celui qui poſſede cette vertu, jouit d'une raiſon épurée & d'un bons ſens à l'épreuve, puiſqu'il faut comparer tant de moyens, peſer tant de motifs, diſcuter tant de jugemens pour parvenir à cette certitude qu'exige la juſtice. Au reſte, quand cette vertu auroit moins de pouvoir ſur l'eſprit qu'elle réforme eſſentiellement, elle n'en devroit pas moins avoir d'attraits pour les hommes : elle ſeule eſt capable de regler leur conduite. Eh! qu'y a-t-il de plus important?

Que celui qui eſt juſte eſt vraiment ſpirituel & raiſonnable.

(*f*) *Non damus leges, ſatis natura condemnat.* Xenophon. *Cyrop. lib.* 1.

(*g*) *De Beneficiis*, lib. 3. cap. 6 & 7.

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

Deux choses à considerer dans la Tempérance.

L'EMPIRE avec lequel on gouverne ses appétits, exige de l'homme sage deux devoirs essentiels. Le premier, de satisfaire sa faim & sa soif avec modération. Le second, de contenter l'appétit vénérien avec beaucoup de retenue. Devoirs dont la pratique est aussi avantageuse pour l'ame que pour le corps.

Par la sobrieté l'on s'exempte des maladies & l'on se dispose à avoir de l'esprit.

I. Celui qui est sobre évite un grand nombre de maladies, puisque l'expérience journaliere apprend qu'il n'y a peut-être pas une seule maladie dont le foyer ne puisse être dans l'estomac. De plus, il obtient les avantages qu'on doit retirer des bonnes digestions. La quantité & la qualité des sucs nourriciers se trouvant proportionnées aux parties qu'ils doivent nourrir, il est certain que tous les ressorts nécessaires à sa conservation jouiront de toute la souplesse & de toute l'élasticité propres à leurs mouvemens. Tandis que d'un autre côté les liqueurs sans mélange & sans altération couleront avec facilité dans leurs canaux, se sépareront sans trouble dans leurs vaisseaux sécrétoires, & donneront la liberté & la vie aux instrumens qui composent la machine humaine. Il est vraisemblable qu'avec de pareilles dispositions dans un corps, l'ame doit jouir des plus grandes prérogatives possibles. Ce qui prouve évidemment ce que peut la sobriété sur l'instrument par le moyen duquel s'exécutent les fonctions de l'entendement & de la volonté, & sur la substance inétendue, invisible, & indivisible par laquelle nous concevons & nous voulons.

Nous n'avons pas d'autre regle à proposer pour devenir sobre, que celle d'écouter la voix de la nature qui est ennemie de tout excès. Nous avons indiqué dans notre premier Livre les signes ausquels on pouvoit reconnoître que la faim & la soif étoient éteintes, & les risques que l'on couroit si l'on passoit au-delà de ce terme qu'on appelle *Suffisance*, c'est pourquoi nous ne nous répeterons pas ici.

Nécessité de la continence pour conserver les forces du corps & de l'esprit.

II. La continence est tellement utile pour la conservation du corps, que celui qui satisfait avec excès l'appétit vénérien, tombe dans la phthisie, le marasme, la consomption & plusieurs autres maladies qui naissent de l'épuisement. L'ame dans ce corps énervé & sans vigueur, devient triste & moins agile, ne ressent plus ce beau feu qui l'animoit, & est retenue par un poids accablant qui l'entraîne vers l'apathie & l'indolence. Si nous comparons un Eunuque avec un homme qui jouit de toutes les prérogatives de son sexe; quelle différence? l'un mol & efféminé, ne s'occupe que de bagatelles, l'autre hardi & entreprenant, tend aux plus grandes choses; l'un délicat & pacifique, n'est propre qu'à filer des jours tranquilles & délicieux; l'autre robuste & intrépide, est fait à la fatigue d'une vie turbulente & agitée. L'un annonce par sa voix aiguë & argentine qu'il n'est qu'un enfant, l'autre fait entendre par sa voix mâle &

grave qu'il est homme, c'est-à-dire, capable des plus grandes choses. Cette comparaison suffit seule pour faire connoître le prix d'une liqueur qui opere de si grands changemens, & qu'on ne doit perdre que quand la nature pourroit être la victime de sa fécondité.

Favori des neuf Sœurs qui chéris ta santé,
Fuis la tendre Venus qu'on adore à Cythere :
Rarement à la voix de la raison sevére
S'éveille un cœur qu'endort la molle volupté.
Jamais dans les bosquets du Pinde ne s'amuse
La lubrique Venus avec la chaste Muse ;
Et la sage Pallas qui préside aux beaux Arts,
A toujours conservé son cœur dans l'innocence :
Tant il est vrai qu'il faut vivre avec continence
Pour suivre d'Apollon les nobles Etendards (*h*).

Les moyens qu'on peut employer pour observer les loix que prescrit la continence, sont de deux espéces ; les uns Physiques, les autres Moraux. Deux sortes de Moyens pour vivre dans la continence.

Les moyens Physiques sont de maintenir les sensations dans un tel état, que la raison ne perde rien de son empire, ou qu'elle se puisse retirer victorieuse du combat si elle a quelques obstacles à surmonter. Il faut pour cela éviter toutes les liqueurs trop restaurantes, spiritueuses, irritantes ; les mets trop salés, poivrés, épicés ; en un mot tout ce qui occasionneroit soit par sa qualité, soit par sa quantité, une certaine acrimonie dans le sang, qui provoqueroit au-delà des forces aux plaisirs amoureux. Il est très-vraisemblable que la liqueur séminale est de la nature du liquide animal, si ce n'est le liquide animal lui-même ; puisqu'il n'est pas possible que le corps humain perde cette liqueur en si petite quantité & soit si sensiblement altéré, sans donner lieu de croire que l'esprit séminal est sans doute ce feu inné qui vivifie matériellement l'économie animale (*i*). Moyens Physiques.

Les moyens Moraux sont de fermer ces livres où sont crayonnées la mollesse & la débauche ; de ne pas ouvrir les yeux sur ces objets lascifs, qui flattant notre cupidité, empoisonnent la source de la vie ; d'éviter ces pensées, ces spectacles, ces conversations, ces compagnies badines où sous des images riantes la pudeur se trouve immolée ; de s'occuper d'objets sérieux qui ramenent toujours l'attention sur des choses peu capables d'émouvoir les sens. Mais ces conseils, quoique très-sages, nous éloignent du but de cet Ouvrage ; poursuivons. Moyens Moraux.

(*h*) *At tu cui studii flores, fructusque petuntur,*
Si possis Venerem spernere sanus eris :
Namque nec Aonidum Venus improba ludit in hortis,
Nec turpes flammas Musa pudica probat.
Ipsa gubernatrix studiorum casta Minerva est,
Artibus ingenuis est inimica Venus.
Ab Eobano Hesso *lib. de tuendâ valetudine.*
Nulla magis mentis vires industria firmat,
Quam Venerem & cœci stimulos avertere amoris.
Virgilius *Georg. lib.* 3.

(*i*) Voyez les *Mémoires sur différens sujets de Médecine.* Mem. 1 & 2, chez Ganeau 1760.

CHAPITRE II.

DES PASSIONS.

Passions sont essentielles à l'homme. Usage qu'on en doit faire.

Les Passions ne sont ni bonnes ni mauvaises par elles-mêmes, puisqu'elles ne renferment en elles ni l'idée du bien ni l'idée du mal. Ce sont des instrumens de la Providence & des moyens du bien général pour tendre à une fin glorieuse. Ce sont autant d'élémens qui composent l'homme & qu'on ne peut détruire sans anéantir son être. Aussi l'homme sage ne prétend pas les anéantir; ce seroit se flater de l'impossible. Il s'en rend le maître & non pas l'esclave, il se contente de les ralentir & de les gouverner par sa raison, & cherche seulement à leur ôter le moyen de nuire en devenant trop violentes. C'est moins un pouvoir despotique qu'un gouvernement attentif & circonspect, par lequel il empêche ces passions de devenir des vices, & les force d'être des vertus.

Traité des passions par *Luisinus*, Médecin.

Luisinus nous a donné un excellent Traité sur cette matiere (*a*). Ce savant Médecin qui comprenoit fort bien que pour regler les mouvemens précipités de l'ame, les sages conseils de la morale ne suffisoient pas seuls, découvre les moyens les plus convenables que la Médecine puisse employer pour calmer la colére, adoucir les chagrins, prévenir la crainte & étouffer la jolousie. Mais ce n'est pas là le but que nous nous sommes proposés dans notre travail: notre intention est de faire servir les passions à la perfection de l'esprit, de l'élever par elles au grand, au sublime, au pathétique. Sans passions en effet, il n'y a plus de graces ni de variété dans le discours, il n'y a plus d'élévation ni de maniere de plaire, il n'y a plus de brillant ni cette onction qui persuade avant qu'on ait réflechi (*b*).

Avantages que l'Esprit peut retirer des passions.

Autorité de *Longin*, d'*Horace* & de *Quintilien*.

» Que si *Cecilius* s'est imaginé, dit *Longin* (*c*), » que le pathétique en général ne contribuoit pas au sublime, & qu'il » étoit par conséquent inutile d'en parler, il s'est trompé lourdement: » car j'ose dire qu'il n'y a rien qui releve peut-être davantage un discours, » qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. C'est une » espéce d'entousiasme & de fureur noble qui anime l'oraison & qui » lui donne un feu & une vigueur toute divine «. Si vous voulez que je pleure, dit *Horace*, commencez vous-même à pleurer (*d*). C'est ce précepte que *Quintilien* nous répete sous d'autres termes: » Soyons tou-

(*a*) *De componendis animi affectibus per moralem Philosophiam & medendi artem tractatus*, *Autore* Aloysio Luisino *Utinensi Medico.*

(*b*) La nature est en nous plus diverse & plus sage
Chaque Passion parle un différent langage . . .
Que dans tous vos discours la Passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue . . .
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Boileau, Art. Poëtique, chant. 3.

(*c*) Traité du Sublime, Chap. 6.

(*d*) *Si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi. De Arte Poëticâ.*

» chés nous-mêmes, dit-il (*e*), avant de chercher à toucher les autres « ; en un mot, c'eſt une vérité reconnue dans tous les tems, que ſans paſſion il n'y auroit plus d'éloquence, ou du moins qu'il n'y auroit qu'une éloquence froide, monotone & languiſſante. La raiſon n'inſpire pas communément aux hommes autant d'activité que les paſſions. Elles ſont à l'homme ce que les vents ſont au navire. Si les voiles n'en ſont enflés, il ne fait pas route & n'arrive pas au port pour lequel il étoit deſtiné. De-là vient que les Grecs, les Latins & tous les Rhétoriciens de différentes nations nous ont laiſſé d'excellens Traités ſur les diverſes affections de l'ame, ſoit pour les placer à propos, ſoit pour parler le langage qui leur convient.

Sans les paſſions on ne peut ni plaire ni toucher.

C'eſt donc avec raiſon que nous concluons ici que les Paſſions ſont néceſſaires pour plaire & pour toucher, & qu'elles ſont de véritables moyens qui conduiſent ſûrement à l'eſprit & au génie en dépit quelquefois de la nature (*f*). C'eſt à ce titre qu'elles ont droit d'entrer dans le plan de notre Ouvrage, & c'eſt ſous ce point de vue que nous allons conſidérer celles qui enchaînent toutes les autres & qui forment les plus beaux traits du tableau de la vie humaine.

ARTICLE I.

De l'Amour.

De l'Amour propre légitime. Ses proprietés.

CETTE affection qui nous lie avec tous les êtres, ſuppoſe une certaine complaiſance avec nous-mêmes, qui nous engage à perſévérer dans notre exiſtence commune avec ces mêmes êtres. Cette complaiſance avec nous-mêmes, nous l'appellons amour propre. C'eſt le plus fort & le plus indélébile de tous les déſirs. Viennent enſuite ces affections qui nous uniſſent avec tous les êtres, & qui nous ſerrent encore plus ou moins étroitement avec eux. Tels ſont ces mouvemens qui attachent un pere à ſon fils, un époux à une épouſe, & qui ſont auſſi vifs que l'amitié ou l'humanité, & moins forts que la ſympathie. Toutes les nuances de ces déſirs nous méneroient trop loin, s'il falloit les examiner ſéparément. Nous ne parlerons ici que de l'amour propre, & de cet amour qui prend ſa ſource dans les attraits de l'un & l'autre ſexe, nous l'avons nommé amour ſocial.

(*e*) *Afficiamur antequam afficere conamur.* Lib.

(*f*) *Si natura negat, facit indignatio verſum.* Juvenal. *Sat.* 1. *v.* 65.



TITRE PREMIER.

De l'Amour propre.

L'Amour propre pouſſé trop loin, eſt le plus vil de tous les flateurs; c'eſt un fils de l'orgueil qui nous rend fades & inſipides. Il y a peu d'avantage de ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plaît pas aux autres. L'amour propre dont nous parlons ici & que nous déſirerions dans chacun des hommes, eſt cette noble émulation qui fait tendre aux grandes choſes; cette émulation qui, une fois évanouie, nous feroit peut-être voir un *Alexandre* ſans courage, un *Ptolomée* ſans ſavoir, un *Scipion* ſans continence, & tant d'autres héros ſans la vertu fondamentale qui étoit la ſource de leurs plus belles actions; en un mot, cette émulation qui donne naiſſance à la gloire & à l'ambition reſtraintes dans de juſtes bornes. Gloire & ambition, quel plus beau motif pour entrer dans les ſciences? Quels chefs plus courageux pour leur avancement? Quels Docteurs plus infatigables pour tendre à leur perfection?

L'Amour propre conſideré comme auteur de la gloire, diſpoſe aux Sciences.

Cette gloire qui a paru à quelques Philoſophes une chimere, un fantôme, une ombre, une fumée ſéduiſant les regards des ſpectateurs, eſt moins vaine qu'ils ne penſent. C'eſt un feu allumé dans nos ames, qui par ſon mouvement direct éclaire & échauffe les autres, & qui par ſon mouvement réflêchi retourne à ſon premier principe & lui ſert de nourriture. La gloire a donc autant beſoin de nous-mêmes que d'autrui; ſans cela il n'y auroit rien qui nous l'appropriat; c'eſt une image qui paroît dans un miroir; elle dépend autant de la préſence de l'objet que du miroir même. Mais pour parler ſans allégorie c'eſt un déſir qui tend à nous rendre plus parfaits, afin de mériter une plus haute eſtime dans l'idée d'autrui. Nous ſoutenons qu'il n'y a pas de motif plus puiſſant ni plus certain pour nous exciter à embraſſer ce qu'il y aura même de plus difficile, pour nous contraindre à cultiver nos talens, & pour nous engager à les mettre dans tout leur jour, & par ce moyen être utiles aux autres & à l'Etat. Voyez *Themiſtocle* que les victoires de *Miltiade* ſur les Perſes empêchoient de dormir (*g*), & *Alexandre* qui pleuroit ſur les triomphes de ſon pere, craignant l'un & l'autre qu'il ne leur reſtat pas aſſez de peuples à vaincre & de royaumes à conquérir (*h*). Voyez *Jules Céſar* qui ſe plaignoit en regardant la ſtatue d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à l'âge que le fils de *Philippe* de Macedoine avoit conquis toute la terre (*i*). Cette émulation n'a pas été infructueuſe dans ces grands hommes; elle leur a fait entreprendre des choſes qui tiennent du prodige, & les a fait réuſſir dans les projets qu'elle leur avoit dicté. Elle ne ſera pas non plus infructueuſe dans les perſonnes qui veulent ſe faire un nom dans les Sciences. Ils combattront ſans ceſſe l'erreur & les préjugés, triom-

Exemples.

(*g*) *Plutarque* dans la vie de *Themiſtocle*.
(*h*) *Idem.* Vie d'*Alexandre* au commencement.
(*i*) *Idem.* Vie de *Julius Céſar* vers la fin.

pheront de leur ignorance & des obstacles que la nature marâtre mettoit à leur avancement, & parviendront au temple de la vérité.

L'Amour propre comme auteur de l'ambition dispose aussi aux grandes actions.

Quand nous parlons ici de l'ambition comme seconde fille de l'amour propre, nous entendons cette noble ardeur qui fait abhorrer le néant, qui sert d'aiguillon à la vertu, & qui est la mere de toutes les grandes actions : il est naturel aux hommes dont les sentimens sont nobles & élevés, d'entreprendre de grandes choses, afin que de leurs cendres naissent des lauriers qui fassent l'admiration de la postérité, comme ils ont fait l'étonnement & l'ornement de leurs siécles. *Pline* le jeune fait cet aveu : » Je » confesse, dit-il, que rien n'occupe plus mon esprit que l'extrême désir » d'immortaliser mon nom; ce qui me paroît un dessein digne d'un homme » vertueux : car qui connoît sa vie sans reproche ne craint pas le sou- » venir de la postérité «. C'est à cette pensée d'immortalité que nous sommes redevables des plus grandes merveilles. Pensée qui a bien pû pousser un *Erostrate* à brûler le temple de Diane d'Ephese. Pensée qui rend les hommes capables d'entreprendre les choses qui paroissent impossibles au premier aspect.

Moyens Physiques pour se disposer à l'Amour propre légitime.

Concluons donc ici que l'amour propre accompagné de ces deux soutiens, la gloire & l'ambition, fera parcourir les routes les plus épineuses des Sciences. Point de difficultés qui ne soient applanies, point de productions hardies qui soient négligées, point d'idées abstraites qui ne soient saisies. Nous avons vû que l'état de tranquillité & de paix physiques étoit la cause efficiente de l'amour propre. Concluons donc encore que toutes les causes non naturelles employées dans un juste milieu seront des causes secondaires de l'amour propre; par conséquent que l'air, les alimens, les exercices, &c, moderés, produiront ce tempérament que nous avons dit être le plus susceptible de cet amour. Si l'on suit ces inductions, on se trouvera animé de cet esprit de gloire & d'ambition si désirable, de cet amour propre si nécessaire pour tendre à la perfection. Par conséquent l'on se trouvera habile à la profession des Sciences ou des Arts que l'on aura choisi selon son caractere & l'inclination de son tempérament.

TITRE SECOND.

DE L'AMOUR SOCIAL.

Puissance générale de l'Amour social, & ses dangers.

Il ne s'agit pas ici d'enseigner l'art d'aimer; nous ne cherchons qu'à tirer tous les avantages possibles de nos désirs. En est-il un plus général que l'amour social? Nul endroit de la terre ne lui est impénétrable; les deserts, les villes, la solitude, les palais, l'univers entier est son partage, il ne respecte aucune vertu, la force d'un *Samson*, la prudence d'un *David*, la sagesse d'un *Salomon* n'ont pû s'en défendre, mais aussi l'expérience a fait voir que si cette passion étoit la plus générale, elle étoit aussi celle qui étoit accompagnée de plus de foiblesse. *Hercule*, *Annibal*, *Ptolemée*, *Pyrrhus*, *Jules Cesar*, *Auguste* & mille autres sont des exem-

ples inconteſtables & des preuves ſans replique de ce que nous avançons.

L'Amour ſocial quoique dangereux a cependant de grands avantages pour l'eſprit.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici aucuns remedes propres à exciter à l'amour ; ce feroit à nous une témérité inexcuſable de placer ſur le bord d'un précipice celui qu'une nature tardive, ou qu'un défaut d'uſage en a éloigné. Tout ce que nous pouvons faire ici ſans bleſſer les loix d'aucune vertu, c'eſt de déclarer avec un homme très-prudent, que » ſi » une ſageſſe trop farouche, plutôt rudeſſe que vertu, nous inſpire l'a» bandon des femmes, peu-à-peu notre eſprit ſe rouille, notre imagina» tion s'épaiſſit, nos manieres deviennent rudes. Au lieu d'un génie » orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je ne ſai quoi qui » plaît, on ne ſe trouve plus que la ſécheresſe d'une Philoſophie mal en» tendue. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renon» cement au commerce des femmes fait d'un galant homme un miſantrope » inſupportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même (*h*).

Ne fuyez donc pas la ſociété des femmes comme on fuiroit celle des tigres & des pantheres, c'eſt une timidité inexcuſable, une erreur & un aveuglement préjudiciable. De-là ne tombez pas dans une autre extrêmité : aller juſqu'à la familiarité, c'eſt imprudence ou impudence. Mais ſi par haſard l'amour ſe mettoit de la partie, ne craignez rien ; vous aurez d'autant plus d'eſprit que vous aimerez davantage. Pour vous en convaincre, jettez les yeux ſur un homme amoureux : qu'il a d'eſprit dans les momens que ſa paſſion ſe renouvelle dans ſon ame ! le ſentiment le plus exquis, les penſées les plus délicates, les expreſſions les plus touchantes coulent de ſa bouche. Voyez, dit *Longin* en parlant de *Sapho* exprimant les fureurs de l'Amour (*i*), » voyez de combien de mouvemens contraires » elle eſt agitée, elle gele, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage, ou » elle eſt entierement hors d'elle-même ou elle va mourir. En un mot, » on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion ; mais que ſon ame » eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. C'eſt en effet ce qui arrive » à tous ceux qui aiment. Dans ces momens pouvoit-elle manquer d'être » bien éloquente «.

Comparerons-nous à l'illuſtre *Sapho* la célebre *Héloïſe*. Quels charmes plus ſéducteurs que les lettres qu'elle écrit à ſon amant ! Avec quel art elle entretient un amour dont elle craint la tiédeur ! Que d'artifices pour ſe conſerver le cœur d'*Abélard* ; d'*Abélard* mutilé & par conſéquent plus difficile à maintenir dans la chaleur d'une paſſion qui n'eſt plus pour lui qu'une ſource d'inutiles regrets (*m*). *Anacréon*, *Ovide*, *Catule*, *Tibule*, *Pétrarque*, *Bonnefons* (*n*) & preſque tous les Poëtes François qui

(*k*) Traité du vrai mérite, tom. 1. chap. 4.

(*l*) Chap. 8.

(*m*) Voyez la charmante épître d'*Héloïſe* à *Abélard*, par M. *Colardeau*. Vous la trouverez dans le *Tréſor du Parnaſſe ou le plus joli des Recueils*, page 99. tom. 2. *Londres* (*Paris*) 1762. 4. *vol. in-12*.

(*n*) *Jean Bonnefons*, né à Clermont en Auvergne l'an 1554, mort en 1614, Poëte Latin. Sa *Pancharis* & ſes vers phaleuques lui ont acquis beaucoup de réputation. Ses pieces ſont ſi amoureuſes qu'on les a intitulées *Baſia*, baiſers ; elles ont été imprimées à Amſterdam en 1725, ſous ce titre *Joannis Bonefonii* patris, Arverni, opera omnia, *tam latino quam gallico idiomate ab* Ægidio Durant *donata. Editio nova, prioribus emendatior. Cum pluribus fragmentis nondum editis*.

ont

ont paru à la naissance des Lettres en France, ont chanté avec complaisance leurs maitresses. C'étoit l'Amour qui montoit leur lire, qui animoit leur génie, qui leur inspiroit toute la mollesse, la lasciveté & la délicatesse de la galanterie qu'on remarque dans leurs écrits. *Vincent Voiture*, né à Amiens en 1598, étoit d'une complexion fort amoureuse, & se vantoit d'avoir obtenu les faveurs des dames de la plus haute & de la plus basse condition (*o*); ses lettres & ses poësies sont pleines de finesses & d'agrément. A la lecture des piéces de *Racine*, on voit que ce Poëte avoit un caractére porté à la galanterie. *Quinault*, dans ses opera, parle toujours le langage de l'amour quelque forme que puisse prendre cette passion.

Que l'Amour fournit de l'esprit même à ceux qui paroissent le plus imbéciles.

Il n'y a rien d'étonnant, dira-t-on; sans doute que les personnes dont nous alléguons l'exemple, jouissoient déja de tous les priviléges d'une imagination vive & d'une étude consommée qui élevoit leur esprit au-dessus de celui du vulgaire. Ce n'est point là notre sentiment. Nous soutenons que les mêmes dispositions se rencontrent dans un rustre amoureux comme dans un homme lettré amoureux. Regardez ce paysan que la phisionomie lourde & pesante feroit croire un imbécile, dont le peu d'éducation & les manieres dures indiqueroient un homme incivil & brutal. Il approche de l'objet de ses désirs; tout-à-coup il se trouve dépouillé de sa grossiereté; c'est le plus habile & le plus flateur courtisan; rien de plus enjoué que sa personne, rien de plus tendre que ses discours, rien de plus engageant que ses manieres (*p*). Il fait parler tant de langages différens, qu'on le croiroit volontiers aussi savant que celui qui a passé toute sa vie à apprendre les langues les plus difficiles. L'espérance, la joie, la confiance, la crainte, la jalousie, l'ennui, les soupçons, la colere, le désespoir, la vengeance tout parle chez lui un jargon différent. L'on diroit d'une musique dont le dessus toujours uniforme, ennuiroit, mais qui relevée par l'accompagnement d'une basse tantôt vive, tantôt lente, tantôt affectueuse, tantôt impétueuse, forme le concert le mieux ménagé & qui touche le cœur aussi agréablement qu'il a touché l'oreille.

L'Amour regardé comme l'inventeur de toutes les Sciences.

Ne soyons plus étonnés qu'on ait regardé l'Amour comme le pere de toutes les Sciences; il est facile d'en trouver les raisons. L'homme est dans cet état le plus proche de celui qui fait le génie le plus élevé. Etat dangereux, il est vrai; mais il n'y a pas de victoire sans combat, & l'on ignoreroit ce que c'est que la sureté s'il n'y avoit pas de péril. Ainsi ne nous faisons pas une gloire d'être insensibles; mais que notre passion bien loin d'être un supplice pour nous, serve à notre bonheur. N'écoutons pas

(*o*) Anecdotes Littéraires, tom. 1. pag. 107.

(*p*) Maître ne sçai meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour
Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
Aux plus grossiers par un chemin bien court
Il sçait montrer les tours & les paroles.
M. *de la Fontaine*.

Et dans un autre endroit (*le Cuvier*).
Soyez amans vous serez inventif,
Tour ni détour, raison ni stratagême
Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime,
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention.

ces Philosophes qui par orgueil se vantent d'avoir un cœur à l'épreuve; il vaudroit autant qu'ils se vantassent d'avoir toujours été stupides. Car enfin la tendresse pour le beau sexe est le plus noble présent que nous ayons reçu du Ciel. C'est la délicatesse dans les sentimens qui nous distingue du reste des animaux; c'est à l'ardeur de plaire que l'on doit les plus belles connoissances. La Sculpture & le Dessein ont été inventés par une ingénieuse amante (*q*), & l'on pourroit dire de cette passion :

C'est d'elle que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées (*r*).

Si nous examinons les évenemens les plus considérables, nous trouverons qu'ils prennent leur source dans la tendresse. L'Europe est redevable à cette passion de la plupart de ses amusemens. Tous les plaisirs n'ont été inventés que pour plaire au beau sexe. Sans l'Amour tout languiroit dans la nature. Il est l'ame du monde & l'harmonie de l'univers. Le Ciel donne à l'homme en naissant le penchant qui l'entraîne vers les femmes & la tendresse que nous avons pour elles est un gage de notre bonheur présent & de notre félicité future. Nous ne devons donc pas rougir d'être sensibles : en cela nous suivons les impressions naturelles qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par nos vices & par nos débauches.

Dangers qu'il faut éviter dans l'Amour.

Pourrions-nous dire sans crainte : heureux celui dont le cœur est rangé sous les loix d'un amour rangé lui-même sous les loix de la raison ! chose rare & difficile à trouver. Nous avons vû que l'état qui disposoit le plus au génie, étoit celui qui nous approchoit le plus de la folie. Cependant mettons-nous toujours en garde contre la précipitation & la force de l'amour. Méfions-nous de cet aveuglement qu'il produit (*s*) & craignons sa dépravation qui entraîne avec elle la dépravation du cœur de l'homme. Il est aisé de conclure de ce que nous avons dit jusqu'ici, que le ménagement qu'on peut garder à l'égard des causes non naturelles, & que leur direction à la plus grande sensibilité nous disposeront efficacement à l'amour. Nous ne disons rien de plus, de peur de donner occasion à des expériences dont le succès seroit dangereux dans des personnes foibles ou téméraires. Il a toujours existé des esprits prêts à abuser même des choses les plus sacrées.

Remarques

Nous ajouterons cependant sur ce que les Anciens ont écrit au sujet des

(*q*) Les Auteurs qui ont écrit de l'invention de la Sculpture, veulent que ce soit un potier de Sicione nommé *Dibutade* qui fut le premier Sculpteur, & que sa fille donna le commencement à la portraiture en traçant l'image de son amant sur l'ombre que la lumiere d'une lampe marquoit contre une muraille. *Felibien*, des principes de la Sculpture, liv. 2. page 219. Œuvres de *Fontenelle*, tom. 6. pag. 253.

(*r*) Vers de *Brebeuf* sur l'écriture en parlant de Cadmus.

(*s*) Horat. *lib. Sat.* 3. *v.* 38. *Amatorem quod amicæ Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipsa hæc Delectant, veluti Balbinum polypus Agnæ.*

philtres (*t*), que ces breuvages sont des poisons ou des potions qui n'ont qu'une vertu chimérique lorsqu'il s'agit d'un objet déterminé. Un court examen des faits allégués prouvera évidemment ce que nous avançons. L'Aréopage ne condamna à aucune peine une fille qui avoit empoisonné son amant en lui donnant un breuvage pour le rendre fidéle (*u*). Un philtre rendit furieux le Poëte *Lucrece* qui se tua lui-même (*x*). *Lucullus* & *Properce* perdirent la vie par de semblables breuvages qu'on leur fit prendre pour les rendre amoureux (*y*). *Césonie* ne contribua pas peu aux extravagances de *Caligula* en lui faisant avaler un philtre composé de l'*hyppomanes* (*z*). *Ferdinand le Catholique* fut empoisonné par un philtre qui lui fut donné par *Germaine de Foix* sa seconde femme, dans le désir d'en avoir un garçon (&). Un Prêtre nommé *Gaufridi* fut brûlé par Arrêt du Parlement de Provence du dernier Avril 1611, rapporté dans le Mercure François, où l'on peut voir le détail des confessions de ce Prêtre & la maniere dont il avoua qu'il donnoit de l'amour (*a*).

sur les philtres, qu'ils sont des poisons, ou des potions sans effets. Exemple.

De la remore & de la séche.

Les deux poissons appellés la *Rémore* & la *Seche* sont mis par *Aristote* au nombre des philtres (*b*). Ce Prince des Philosophes avance quelquefois des faits qui ne sont pas bien prouvés. Mais le plus renommé de tous les breuvages amoureux a été l'*Hippomanes*, l'objet des recherches de plusieurs Savans (*c*). Il est tout au plus un des exemples sensibles du grand nombre d'Auteurs qui concourent souvent à accréditer des fables (*d*). On a encore attribué faussement plusieurs vertus magiques à la *Mandragore* (*e*) : comme d'inspirer de l'amour, de donner de la beauté, d'opérer des transformations, de rendre brave & heureux à la guerre. Un des chefs d'accusation contre la Pucelle d'Orléans fut de porter sur soi la *Mandragore* (*f*). Les Anciens composoient encore des philtres avec le jus d'une herbe qui excite à l'amour, on la nommoit *Satyrion*, du nom des Satires dont les saillies amoureuses sont si connues chez les Poëtes. C'est peut-être l'herbe de l'Indien qu'*Apulée* appelle *Priapiscon*, ou *Testiculus leporis* (*g*).

De l'*hippomanes*.

De la *mandragore*.

Du *satyrion*.

Remedes contre les philtres pro-

Les remedes qu'ils proposoient contre l'amour n'étoient pas moins incertains. *Leonard Vaire* donne le foie du Caméleon pour un remede contre

(*t*) Cette matiere a été traité par le Pere Delrio, *Disquisit. magicar*, *lib.* 3. *quæst.* 3. par Tiraqueau, *ad leg. connub.* 14. par Pomponace, *de incantat cap.* 8. par Apulée, *apolog. lib.* 1. par Cœlius Calcaginus, *de amatoriâ. mag.* ἐξέτασις *de mag. act. à* Martino Biermanno *Med. sub fin.*

(*u*) Aristot. *magnor. moral. lib.* 1. *cap.* 17.

(*x*) Ovidius 1. *Amor. Eleg.* 15. Vossius *de Poët. Lat.* Scaliger & Gassendi *in vitâ Epicuri*, *lib.* 2. Hyeronimus *ad Rufinum.* Lilius Gregor. Giraldi *in vitâ T. Lucretii Cari.*

(*y*) Hyeron. *in Rufin.* Polit. *in nutrit.* Plutarchus & Cornel. Nepos *in Lucull.* Plin. *lib.* 25. *cap.* 3.

(*z*) Juvenalis *Satyr.* 6. v. 462. & Joseph. *lib.* 19. *cap.* 2. *Antiquit. Judaic.*

(&) Guichardin, *lib.* 12. Mariana, *liv.* 3. Sponde *aux Annales Ecclésiastiques.*

(*a*) Année 1611. pag. 19. Il y a un Traité particulier des confessions de *Gaufridi* au moment de son supplice.

(*b*) *Hist. animant. lib.* 2. *cap.* 14. & *lib.* 9. *cap.* 17.

(*c*) Solin. *cap.* 45. Salmasius *in Plin. exercitat. ad Solin. tom* 2. *pag.* 397 & *seq.* Aristot. *animant. lib.* 6. *cap.* 18 & 22. Bayle à la fin du Diction. critique, &c. *pag.* 677. *vol.* 5. *in-fol.* Amsterdam 1734.

(*d*) M. le Marquis de Saint-Aubin, *liv.* 3. *chap.* 6. *de la magie.*

(*e*) Agrippa, *Philosoph. occult. lib.* 1. *cap.* 36.

(*f*) Du Haillant, *Procès de la Pucelle d'Orleans. Histoire de* Charles VII.

(*g*) *Adeò ubique omnes mihi videbantur Satyrion bibisse.* Tit. Petron. *Satyr. sub. init.* Plin. *lib.* 26. *cap.* 10. Testiculus canis, Cynosorchis, apud Dioscoridem *lib.* 3. *cap.* 142. Testiculus satyrii, satyrium Erythronium, apud eumd. *lib.* 3. *cap.* 145.

posés par les Anciens. Le foie d: Caméléon.

Le saut de *Leucade*.

L'eau du fleuve *Selemnus*.

les filtres (*h*). Plusieurs personnes firent le saut de *Leucade* pour se guérir de l'amour ; & les Auteurs rapportent que les uns s'en trouverent bien, & que les autres en perdirent la vie (*i*). *Pausanias* rapporte que ceux de Patras croyoient qu'on pouvoit se guérir de l'amour en se baignant dans le *Selemnus*, par un privilege que Venus avoit accordé à cette riviere ayant pitié du Berger *Selemnus*, abandonné par l'inconstante Nymphe *Argyre* (*k*). Nous pensons que les eaux de cette riviere n'ont pas de vertus plus particulieres pour guérir de l'amour que celle des autres fleuves; & personne n'ignore l'efficacité des bains pour tempérer l'ardeur que l'amour a allumé dans les veines. L'*Anacampseros* a été regardé comme une herbe magique, de laquelle si on touche, disoient-ils, une personne qui aura eu autrefois de l'amour pour une autre, elle l'oblige à l'aimer autant que jamais, quand même elle auroit conçu pour elle une extrême aversion (*l*). Cette fable fait voir que nos peres n'avoient pas moins de préjugés que nous. Nous aimons beaucoup mieux cette fiction dans laquelle ils nous peignent Venus couchant sur des laitues Adonis lorsqu'il fut mort (*m*). On sent bien que par-là les Poëtes ont voulu faire entendre que cette plante & les autres rafraîchissans éteignent les feux de l'amour.

L'*Anacampseros*.

Ne nous arrêtons pas davantage sur les erreurs de nos peres, qui ne deviennent profitables qu'en ce qu'elles semblent nous dire qu'il faut avec grand soin nous garantir de la prévention. Ce que nous avons dit dans cet Article sur l'amour social, doit aussi s'entendre de l'amitié & de la sympathie, de même que ce que nous allons dire de la haine doit également s'entendre de l'antipathie.

ARTICLE II.

De la Haine.

La Haine n'est qu'un amour empêché dans sa fin. Ses avantages.

Les Manichéens se trompoient grossiérement, lorsqu'ils soutenoient qu'il y avoit un auteur du mal. Tout ce qui est, est bien : par conséquent il n'y a rien de haïssable en soi-même, & la haine n'est qu'un désir empêché dans la possession de l'objet chéri, & attaché à éloigner toutes les causes qui tendent à l'empêcher d'en jouir. Ainsi outre que la haine possede toutes les prérogatives de l'amour, elle a encore cet avantage d'être un amour irrité. Donc la haine est plus vive que l'amour. Elle

(*h*) *De Fascino*, *lib.* 1. *cap.* 14.

(*i*) Photius *bibl. cod.* 190. Servius *in Eglog.* 8. & *in Æneid.* 3. Athen. *lib.* 14. *cap.* 6. Scaliger *in Auson.* Il y avoit sur le promontoire de Leucade un temple d'Apollon ; il falloit, suivant l'ancienne coutume, que tous les ans, le jour de la fête de ce Dieu, on précipitat du haut de ce promontoire quelque criminel, afin de détourner les maux dont on pouvoit être menacé. On lui attachoit beaucoup de plumes & plusieurs oiseaux vivans, afin que par le battement de leurs aîles ils rendissent moins rude la chûte de ce misérable. On tâchoit de le recevoir au bas du précipice sur de petites barques rangées en rond, & si l'on pouvoit le sauver, on le bannissoit. *Strabon*, *lib.* 10. On dit que l'infortunée *Sapho* ne pouvant se guérir de son amour pour l'inflexible *Phaon*, se précipita du haut de ce promontoire.

(*k*) *Lib.* 7, *pag.* 229. Voyages de Dalmatie, de Grece, &c, par *George Wheler*, tom. 2. pag. 334.

(*l*) Plin. *lib.* 24. *cap.* 17.

(*m*) *Apud* Athenæum *lib.* 2. *cap.* 28. *pag.* 69.

tend à ſes fins avec plus de violence & plus d'adreſſe, elle médite, elle recherche, elle peſe exactement les moyens qui peuvent la faire atteindre à ſon but. Donc la haine avec peut-être moins d'éclat, a autant de pathétique que l'amour. Elle a tant de force, qu'on eſt quelquefois contraint de la retenir. Elle a tant de feu, qu'on eſt obligé dans quelques occaſions d'en éteindre une partie. Elle parle avec tant de véhémence, qu'il faut ſouvent moderer ſes diſcours, de peur qu'elle ne paſſe pour médiſante, ou pour envieuſe.

A ces traits, il n'y a perſonne qui ne s'écrie, qu'il eſt beau d'être agité par quelques mouvemens de haine! Nous unirons notre voix à la leur, pourvû qu'ils entendent cette haine permiſe, telle que ſeroit celle qui ſe déchaîneroit contre les ſcélérats & les méchans, telle que ſeroit celle qui pourſuivant le vice, attaqueroit avec vigueur les prévaricateurs de la loi; telle que ſeroit celle qui chercheroit à punir les ingrats & les mauvais citoyens. Nous le répeterons ici avec eux, qu'il eſt beau de reſſentir de tels mouvemens de haine? La parole ne doit point alors manquer, les argumens doivent couler comme de ſource, & l'onction doit être néceſſairement le fruit d'un diſcours qui ſera toujours éloquent ſans art, & toujours perſuaſif quoique oppoſé à nos penchans.

Autres avantages de la Haine pour l'eſprit.

Faut-il pour relever encore plus les titres de la haine, mettre devant les yeux cette noble miſantropie, qui fait juger des choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes? Ce ne ſeroit que prouver une propoſition évidente. C'eſt ſouvent par cette ſombre Philoſophie que nous devenons capables des plus grandes choſes. Par elle nos livres ſont nos amis; notre cabinet, notre louvre; la nature, notre promenade; nos productions, nos enfans chéris; notre plume, l'objet de notre tendreſſe & de notre colere, ſelon qu'il plait à notre fantaiſie. Mere de la mélancolie, toutes les Sciences viennent lui faire hommage & ſe déclarent ſes tributaires. Tels ſont les droits de la haine ſur l'eſprit. Il y a des Philoſophes qui ne ſe ſont diſtingués que par leur haine pour le genre humain, tels que *Diogene* le Cinique, *Pirrhon*, *Heraclite* & *Timon* l'Athénien, qui mérita le ſurnom de Miſantrope par cette rigueur inflexible & ce caractere farouche qui le portoit à haïr tous les hommes. On pourroit croire que la haine étoit le levain qui remuoit l'ame de ces Philoſophes, & qui faiſoit fermenter leur eſprit.

Méchaniſme de la Haine & moyen de l'exciter.

On a vû ailleurs toute la méchanique de cette paſſion, l'on voit donc auſſi qu'il eſt poſſible par des cauſes purement Phyſiques d'exciter en ſoi des mouvemens de haine, & de haïr néceſſairement un objet que l'on auroit aimé avant avec fureur. Mais les mêmes raiſons qui nous ont engagé à nous taire ſur l'amour, nous déterminent à ne rien avancer de plus ſur la haine. La conſidération ſeule de ſon tempérament & le régime contraire ſont toutes les indications que l'on peut tirer de ce que nous avons avancé. Ces indications une fois remplies, ſuffiſent pour réuſſir. Ajoutez encore que la haine & toutes les autres paſſions qui en naiſſent, arrêtent la tranſpiration, comme l'a obſervé *Sanctorius*, & que tout ce qui

peut supprimer cette excrétion salutaire rend triste & atrabilaire. Tout ceci demanderoit un détail où l'on feroit voir comment on peut ne leser, pour ainsi dire, que la superficie de sa santé, ce qui seroit susceptible des plus grands abus. Tout ce que la prudence nous suggére ici, c'est de prescrire deux principes moraux dont la connoissance est nécessaire pour marcher sûrement dans les sentiers que nous ouvre la haine.

Premiere regle morale. Exemples des faux jugemens par l'inobservation de cette regle.

Evitez dans la haine les préjugés, l'esprit de parti, la véhémence & le peu de réflexions. Souvent ces quatre verres grossissent les objets & font condamner en tout point nos ennemis, quoiqu'ils ne soient répréhensibles que d'un côté. Les livres nous offrent à chaque page des exemples fameux de ce que produit la contravention à cette regle. Les Carthaginois avoient disputé l'Empire aux Romains, & avoient soutenu pendant plusieurs années cette prétention au milieu même de l'Italie par de très-grandes victoires. Les Romains victorieux ne l'ont jamais pardonné aux vaincus; ils se sont vengés avec fureur & ont porté leur haine jusqu'à la ruine entiere de Carthage, & à la dispersion de ses Citoyens. Quand à Rome l'on vouloit parler d'une mauvaise foi, on la nommoit *Foi des Carthaginois.* C'est peut-être sur ce principe que les Normans, qui ont été si souvent terribles par les armes à leurs voisins, & par leur établissement dans la Neustrie, passent encore aujourd'hui dans l'esprit de ceux qu'ils ont fait craindre, pour des gens d'une fidélité suspecte. C'est de-là que sont venus les guerres élevées avec tant de fureur entre les Philosophes, les dissentions invétérées parmi certains Savans; & l'oubli presque total de certains Maîtres respectables par leurs lumieres, qui n'ont commis d'autres fautes que d'avoir marché les premiers dans des routes qui n'avoient pas encore été pratiquées. C'est encore de-là que vient ce dégoût que l'on prend de quelques personnes, quoique le nombre de leurs vertus surpasse de beaucoup celui de leurs défauts; de ces amis qui ont un foible, mais effacé par un nombre infini de bonnes qualités, de ces caractéres qui nous ont plû lorsque nous les avons regardé dans leur plus beau jour, & qui cependant pour avoir eu le malheur de se faire voir sous un autre aspect, sont devenus le sujet de nos mépris.

Seconde regle morale, & pernicieux effets arrivés par son infraction.

L'autre regle que l'on devroit suivre dans la haine, ce seroit de ne pas pousser sa haine au-delà des tems que durent les choses qui empêchent la possession de l'objet desiré. Que de sang épargné si cette regle eut été suivie. Les querelles du Peuple & du Sénat eussent-elles duré à Rome sous différens noms jusqu'à l'asservissement de l'un & de l'autre par *Jules Cesar?* Les *Gracques*, les *Scipions*, *Silla* & *Marius*, *Cesar* & *Pompée*, *Auguste* & *Antoine*, *Brutus* enfin & *Cassius* furent successivement héritiers de cette haine. Les *Guelfes* & les *Gibelins* depuis en Italie ont eu le même sort (*n*). Les aversions des anciens Chrétiens avec les nouveaux

(*n*) La Famille des Colonnes composoit les Gibelins, & la Maison des Ursins, les Guelfes. Theodoric *à niem. lib.* 2. *de Schismate cap.* 34. Biondo, 2. *Dec.* 7. Sigonius, *lib.* 11. *&c.* Cuspinien, *in Fred.* II. Villani, *liv.* 4. *chap.* 78. Krantz, *liv.* 8. Saxon, *chap.* 8. Paul Emile *in Lud.* IX. Saint Antonin, tit. 17. *chap.* 8. Naucler, *gener.* 38. *&* 42. Sponde A. C. 1228. *n.* 4. *& seq.*

durent encore en Espagne. Combien en Angleterre les *roses blanches* & les *roses rouges* ont-elles eu de suites fâcheuses (*o*) ; & s'il falloit suivre en France une succession de partialité entre les Grands, on seroit étonné de voir depuis *Philippes de Commines* une suite presque continuelle d'oppositions entre certaines familles.

On sent aisément que de tout ce que nous venons de dire, on pourroit en tirer des conséquences pour ces guerres Philosophiques, qui n'ont d'autre but que d'attaquer le Philosophe à cause de certains motifs, sans toucher à sa doctrine. On pourroit le dire encore de ces Orateurs, qui, maîtres de leur imagination, ne sont pas maîtres de leur cœur, & se laissent emporter à la médisance, fondés sur quelques prétextes frivoles. On pourroit le dire encore de ces Jurisconsultes qui, accablés sous le fardeau des loix, levent le bandeau de Themis & se laissent aller aux invectives, parce que leurs adversaires les obligent de tenir droite la balance. On pourroit le dire de ces Auteurs qui animés de l'esprit de parti, ne trouvent rien de bon que ce qui est enfanté par leur secte, & méprisent même les bons ouvrages & les bonnes actions de leurs adversaires. Extrêmités ausquelles on est entraîné aussi-tôt que l'on perd de vûe les regles que nous venons de proposer, & les conséquences qu'elles entraînent nécessairement avec elles : mais insensiblement nous tombons dans des sujets qui appartiennent à la Morale ; quittons cette route, & suivons le plan que nous nous sommes prescrits.

ARTICLE III.

Du Désir.

NOUS avons indiqué le méchanisme qui produisoit le désir, mais il n'est presque pas possible d'indiquer les moyens qui peuvent l'entretenir, par rapport à cette infinité de causes diverses qui se trouvent réunies pour le produire. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est de découvrir le germe des désirs qui naissent avec tous les hommes & d'en faire sentir toute l'utilité pour les Sciences. *Difficulté d'atteindre au Desir par des voies physiques.*

L'homme désire toujours, parce qu'il recherche toujours la jouissance de quelque bien. Parmi les biens que l'homme poursuit avec quelque ardeur, se trouve la multitude des connoissances. Sans nous embarrasser de ce que l'on pourra objecter ici, que ce désir prend peut-être sa source ou de l'orgueil, ou de la curiosité, nous ne laisserons pas d'être toujours attentifs à cette impression de la nature ; parce que tout homme sage doit savoir se conduire, & réprimer tout ce qui ne part pas d'un motif légitime. *L'homme désire naturellement de connoître.*

(*o*) Guerres entre ceux de la Maison de Lancastre & ceux de la Maison d'Yorck, dont les partis se distinguoient par la rose rouge pour Lancastre & par la rose blanche pour Yorck. On a remarqué que pendant ces guerres civiles on donna trente batailles, & que trois Rois & divers Princes y perdirent la vie. Duchesne, *Hist. d'Angl. en Henri V. & suiv.* Polidore Virgile, *Hist. d'Angl. liv.* 25. Monstrelet, &c.

Source de ce Désir.

Si nous considerons l'origine de ce désir de connoître beaucoup, nous verrons qu'il part de l'idée que nous avons de notre imperfection. Ainsi aspirant tous au bonheur, notre premiere démarche est de nous rendre le plus parfait qu'il est possible, parce que la perfection est le terme où nous devons trouver ce repos qui fera notre félicité. Or nous n'atteindrons à cette perfection, si, livrés à l'ignorance dès le sein de notre mere, nous ne cherchons à briser ce bandeau fatal qui empêche de voir la lumiere. En effet, l'ame n'a que deux facultés, l'entendement & la volonté; elles ne peuvent être satisfaite que par la connoissance & l'accomplissement des désirs. Chercher donc à contenter ce désir naturel de connoître, c'est courir après la possession d'un bien qui doit rendre heureux par sa jouissance.

Origine de l'amour que nous avons pour la vérité.

C'est de-là que dérivent les attraits qu'a pour tous les hommes la vérité à laquelle ils ne peuvent refuser leur consentement. De-là la multitude des connoissances vraies doit être le but auquel tous les hommes doivent viser, comme étant un centre dans lequel ils se reposeront.

Tous les Désirs ne sont pas également purs, mais leurs effets pour l'esprit équivalent à ceux de l'amour.

Il est vrai qu'il y a beaucoup d'autres désirs qui agitent le cœur des hommes, tantôt c'est la possession d'un objet aimable, tantôt la jouissance des choses que la cupidité lui représente comme délectables. Toutes ces agitations n'approchent pas de la pureté du désir dont nous parlons, il faut se méfier de son intention toutes les fois qu'elle est guidée par les sens. Cependant tous ces désirs ne laissent pas de réveiller les idées, échauffer l'imagination & étendre les limites du raisonnement. On voit alors arriver les mêmes effets qui sont produits par l'amour; si ce n'est, comme nous l'augurons, que l'amour ne nous rend souvent spirituels, qu'à cause du désir que nous avons de posseder l'objet aimé.

Conséquences que l'on doit tirer de tout ce que nous avons dit sur le Désir.

Nous sommes donc assez fondés en raison pour conclure ici que nous devons nous en tenir au désir le plus pur; que nous devons faire attention à ce désir naturel d'augmenter de jour en jour nos connoissances; que, puisque nous pouvons par les connoissances vraies acquérir une félicité aussi parfaite qu'elle puisse l'être sur cette terre, nous devons prendre toutes les mesures nécessaires pour nous rendre savans; que nous devons rejetter toutes les connoissances qui n'ont pas pour objet la vérité: la vérité étant elle-même l'objet de nos recherches; que le désir, quoique passion, nous dispose à être plus spirituels; que le désir en général est une aptitude aux Sciences; enfin que l'on doit tâcher d'acquérir ou de conserver cette disposition organique, ou plutôt cette tendance de l'ame qui nous contraint d'apprendre & de perfectionner nos connoissances.



ARTICLE

ARTICLE IV.

De la Joie et de la Tristesse.

Les mouvemens de l'ame, très-différens entre eux, qu'on ressent après la possession de l'objet désiré, & qu'on nomme Joie & Tristesse, produisent le même effet. Ils tendent à nous rendre plus spirituels, ou plus attentifs; plus agréables, ou plus pathétiques. Ils ont encore quelque chose de contagieux qui se communique rapidement & sans qu'on s'en apperçoive à tous les objets qui nous environnent. L'homme gai & l'homme triste montent les compagnies à leur ton & de même qu'ils changent l'air du visage de ceux qui les écoutent, ils leur inspirent aussi un langage approprié à leurs passions. Le premier tel qu'un zéphire qui répand la sérénité dans les airs, dissipe les nuages de l'imagination, anime les charmes de la conversation, seme par-tout l'enjouement & rappelle les ris & les jeux qui sembloient être exilés. Le second, au contraire, tel qu'un amas de vapeurs condensées, qui obscurcit l'air & qui menace de la pluie, rend toutes les humeurs mornes & taciturnes. Tous les esprits deviennent sombres en sa présence & par une compassion naturelle pour tout ce qui afflige autrui, on gémit & l'on est prêt à répandre des larmes si les circonstances l'exigent. Effets généraux de la Joie & de la Tristesse.

Malgré cette ressemblance dans les effets généraux, ces deux passions ont des effets & des ressorts qui leur sont particuliers, & ne se trouvent pas réunies en même-tems par un monstrueux accord dans le même sujet. Elles ont chacune leur utilité dans diverses circonstances, elles ont chacune un langage qui est propre à un genre d'écrire déterminé, enfin elles doivent produire dans le cœur des hommes des émotions ausquelles ils ne résistent que très-difficilement. C'est ce qui paroîtra plus évidemment par l'examen particulier que nous allons en faire.

Paragraphe premier.

De la Joie.

Nous ne parlons pas ici de la joie immodérée, qui, aussi vive qu'un éclair, n'en a souvent que la durée. Tous les sentimens violens ne durent pas longtems; l'ame n'y suffiroit pas & le corps agité par des mouvemens si rapides seroit bientôt détruit. Il faut fuir cet extrême qui touche de bien près à la folie. Les plaisirs se font mieux sentir lorsqu'ils ne sont pas si vifs & qu'ils augmentent de prix par la réflexion. La joie modérée laisse à l'esprit la liberté de goûter son bonheur dans toute son étendue. Elle est toujours l'effet d'un certain contentement intérieur, & jamais elle n'est pure si la conscience est agitée de remords. Opposée à ces humeurs que fabrique Saturne de concert avec l'ennui & le dégoût, De la Joie modérée & immodérée.

elle excite les ris sans devenir ridicule & raffine sur les plaisirs sans les corrompre. Compagne fidéle de la bienséance, elle cherche avec autant d'avidité la satisfaction d'autrui que la sienne propre, elle abandonne pour quelque tems les maximes sérieuses de la Politique, de la Morale & de la Philosophie, pour les goûter ensuite avec de nouveaux charmes; elle égaie les conversations par des saillies heureuses, des reparties agréables, un bon mot, une histoire plaisante, quelquefois par des riens qui deviennent d'un grand prix, puisqu'ils servent à notre amusement.

C'est cette joie qu'*Horace* recommande à *Virgile*, lorsqu'il lui écrit de venir souper chez lui. Venez, lui dit-il, la tête parfumée de nard, abandonnez tous les soins de votre fortune, songez que vous devez mourir un jour, & que tandis que vous le pouvez il faut jouir des plaisirs qui se présentent. Il est doux de se livrer à propos aux transports de la folie. Par-tout cet aimable Ecrivain donne le même conseil à ses amis. S'il écrit à *Sestius*, il lui décrit les douceurs du printems, qui peu-à-peu le doivent ramener à la volupté. S'il parle à *Thaliarcus*, il lui ordonne d'abandonner tout à la conduite des Dieux, & de ne point s'inquieter de l'avenir. Vous supputez, dit-il, à *Telephe*, le tems qui s'est écoulé depuis *Inachus* jusqu'à *Codrus*, tandis que vous négligez la jeune *Chloé*, qui soupire après vous, elle dont la tête est si belle, qu'elle ressemble à l'astre brillant qui annonce le coucher du Soleil. C'est à ce génie libre & enjoué que nous sommes redevables de cet aménité & de ces graces, que ce Poëte rival des *Alcées* & des *Pindares*, a répandu dans ses Odes au milieu des figures les plus hardies & des expressions les plus heureuses.

Effets de la Joie sur le corps & sur l'esprit.

La joie modérée est la puissance tutelaire de la santé & l'antidote des maladies. Elle méprise les caprices de la fortune & apprécie toutes choses selon leur juste valeur. Richesses & pauvreté, grandeurs & abaissement, faveurs & disgraces sont égales à ses yeux. Sensible aux seuls agrémens de la vie, elle la prolonge des années entieres exempte de ces infirmités qu'entraînent à leur suite les chagrins, les embarras & les inquiétudes. Semblable à cette abeille qui ne cueille que le miel des fleurs & qui évite tout ce qui pourroit être soupçonné d'amertume, elle tient les esprits dans une certaine souplesse & une certaine légereté qui les font distinguer de ces esprits aiguillonnés par toute autre affection.

Anacréon a chanté sur sa lire les plaisirs de la vie. Il étoit né pour la volupté, & ne respiroit que la joie. Il y fut sensible avec excès jusqu'au dernier soupir (*p*), & dans ce qui reste de ses ouvrages nous y voyons par tout avec quel emportement il s'y abandonne tout entier (*q*). Il aimoit le vin comme source de la gaieté (*r*). L'Amour lui avoit déco-

(*p*) Il parvint avec toute sa gaité à une extrême vieillesse, car il mourut à 85 ans. » Les femmes, » s'écrie-t-il, me disent mon pauvre *Anacréon*, tu es » vieux, prens un miroir, regarde comme ta tête » est chauve. Pour moi, je ne sai si j'ai des cheveux, » ou non; mais je sai bien qu'un vieillard doit d'autant plus se divertir, qu'il est plus près de la mort.

(*q*) » Eloignez-vous de moi peines, soins, soupirs, inquiétudes, n'ayons rien je vous prie à démêler ensemble, la vie est trop courte & avant » que la mort vienne me surprendre, je veux badiner, » rire & danser avec le beau Bacchus.

(*r*) » Je veux boire couché sur le mirte verd & sur » l'alisier, car la vie roule comme un char, & dès » que nos os seront dissous, nous ne serons qu'un peu » de poussiere. A quoi bon repandre des essences sur

ché ſes traits les plus perçans. On voit par tout dans ſes vers que ſa main écrit ce que ſent ſon cœur, & que jamais cette paſſion n'a eu ſur d'autres plus d'empire. Il avoit un ſi grand fond de tendreſſe que le ſexe aimable ne ſuffiſoit pas ſeul pour l'épuiſer. J'ai beau varier mes ſons, dit-il, & changer les cordes de mon luth, il ne chante que l'Amour (*s*).

Exemple de *Petrone*, de *Rabelais*, de *Montaigne*, de *Scaron*.

A la lecture des ouvrages de *Petrone*, on s'apperçoit aiſément qu'il étoit adonné à la volupté la plus délicate. Auſſi étoit-il un ſavant voluptueux; ce qui lui donnoit la réputation de dépenſer ſon bien non pas comme un débauché & un prodigue, mais comme un homme délicat & habile dans la ſcience de bien goûter les plaiſirs (*t*). *Rabelais* l'homme le plus ſavant de ſon ſiécle, étoit auſſi le plus gai. Il voyoit tout du côté le plus propre à faire rire. Souvent dans ſes ouvrages à côté des peintures les plus ſublimes & dignes d'Homere lui-même, on trouve une penſée comique, le trait le plus trivial, quelquefois une bouffonnerie auſſi ſale que riſible. Ce biſarre aſſortiment de couleurs forme un contraſte ſingulier qui divertit l'imagination en la ſurprenant; mais qui la fatigue lorſqu'il ſe préſente trop ſouvent. *Montaigne* ennemi déclaré de la triſteſſe, a répandu dans ſes ouvrages un certain ſel & une certaine aménité qui lui eſt particuliere (*u*). *Scaron* malgré le nombre d'infirmités dont il étoit accablé, conſerva toujours cet enjouement de l'eſprit qui l'a fait autant connoître que ſes ouvrages (*x*). Il eſt pour ainſi dire, le pere de ce burleſque excellent qui a fait tant de mauvais imitateurs.

Deſbarreaux, ce Poëte qui a laiſſé un Sonnet ſi célebre fait dans le moment de ſa converſion, étoit dominé par le goût des plaiſirs, & étoit ami de la bonne chere.

Nous retrouvons toujours l'Abbé *De Chaulieu* dans ſes écrits, tel que ſes contemporains l'ont peint dans la converſation & le commerce de la vie. Vif & brillant dans ſes images, tendre & voluptueux dans ſes ſentimens, ingénieux & délicat dans ſes penſées, jamais il ne ſe fit un tourment de l'art de rimer. Ordinairement ſimple & naturel, quelquefois fleuri, mais ſouvent négligé, toujours animé dans ſon ſtile, aiſé, doux, coulant, harmonieux dans ſa verſification, il inſpire de la gaieté

» mon tombeau? parfumez-moi plutôt tandis que je » ſuis en vie. Mettez des couronnes de roſes ſur ma » tête. Jouiſſons, car qui connoît l'avenir? Plein de » Bacchus & comblé des faveurs de ma maitreſſe, je » conſens à devenir furieux. Faſſe la guerre qui voudra; je veux paſſer le tems à boire. Garçon, emplis » ma coupe, il vaut mieux qu'on me voie yvre, que » mort.

(*s*) » C'eſt en vain que je ſuis armé contre ce Dieu » & que je me défens contre lui, il entre dans mon » cœur & le met hors d'état de faire réſiſtance. C'eſt » donc en vain que je porte un bouclier : car à quoi » ſert de me défendre au-dehors lorſque l'ennemi eſt » au-dedans? Si tu peux compter toutes les feuilles » des arbres, & ſavoir le nombre des grains de ſable » de la mer, ce ſera toi ſeul qui pourra nombrer mes » maitreſſes «.

(*t*) *Habebatur non ganeo & profligator, ut plerique ſua haurientium, ſed erudito luxu.* Tacitus, *annal. lib.* 16.

(*u*) *Michel* Seigneur de *Montaigne*, liv. 1. ch. 2. *de ſes Eſſais*, dit en parlant de la triſteſſe : » je ſuis » des plus exemts de cette paſſion & ne l'aime ni » ne l'eſtime, quoique le monde ait entrepris, » comme à prix fait, de l'honorer de faveur particuliere; ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la » conſcience; ſot & vilain ornement

(*x*) *Balſac* dit qu'il avoit vû des douleurs conſtantes, des douleurs modeſtes, mais qu'il n'a vû de douleurs joyeuſes que dans cet homme incomparable & qui tient du céleſte.

à son lecteur & le charme lors même qu'il l'entretient de ses maux & des incommodités qui accompagnent la vieillesse.

Nous pourrions encore ici inscrire les noms des *La Fare*, des *Bachaumont*, des *Chappelle*, des *Grecourt*, vrais génies de l'enjouement & du bon goût. On puisera dans leurs ouvrages cette gaieté qui donne tant de graces à l'esprit, & que nous recommandons aux gens de lettres pour éviter la pédanterie, la misantropie & cette humeur sombre & morne dans laquelle ils tombent si souvent. La joie mêlée à l'étude la soutient & la fait durer en conservant la santé, sans laquelle il est presqu'impossible de faire de grands progrès dans les Sciences qui demandent beaucoup de fatigues, de veilles & d'application. D'ailleurs quand un homme lettré s'entretient dans la joie, sa conversation & ses compositions mêmes se sentent de cette agréable disposition. On s'approche de lui, & on lit ses ouvrages avec plus de goût & de plaisir. *Selde*, par exemple, étoit un très-savant homme, mais son application inflexible aux travaux du cabinet le rendoit triste & hérissé, on ne savoit par quel côté le prendre. On sent encore présentement quelque peine en lisant ses livres quoique très-doctes; à cause de l'impression qu'ils retiennent de son humeur séche & atrabilaire. *Galilée*, au contraire, d'un caractére gai & qui savoit donner quelque relâche à ses profondes méditations, répand de la gaieté dans ses dialogues & nous amuse de choses qui, sorties d'une autre plume que la sienne, feroient froncer le sourcil & noirciroient notre humeur.

C'est cette gaieté qui distingue le caractére des François de celui des autres nations. C'est elle qui lui inspire ces genres de poëmes dans lequel il excelle. C'est en France que sont nés le vaudeville & l'opera-comique. En vain tout autre peuple disputeroit-il au François le premier rang dans ce genre.

Moyens pour parvenir à la gaieté. Les alimens.

Si dans notre propre fonds nous ne trouvons pas cette gaieté dont la douce influence répand un vernis gracieux sur nos écrits les plus sérieux & sur nos conversations les plus intéressantes, nous avons des moyens faciles pour parvenir à cet état où l'esprit libre, enjoué & plus entreprenant ne voit & ne présente les choses que sous des images riantes. Tous les alimens qui facilitent la transpiration disposent à la joie, de même que ceux qui tendent à la supprimer disposent à la tristesse. Le persil, l'ache, le safran (*y*) & tous les apéritifs rendent l'humeur plus joviale. La bourache & la buglose étoient encore employées par les Anciens pour se

(*y*) Les Anciens estimerent si fort le saffran qu'ils l'appellerent *Aroph*, c'est-à-dire aromat des Philosophes, & médecine de la tristesse. Ses vertus sont si égayantes, dit *Boerhaave*, qu'un trop fréquent usage fait presque toujours rire : mais en en usant modérément il rend l'humeur joyeuse. Voila pourquoi *Cartheuser* veut qu'on ne le prenne qu'à petite dose pour éviter les ris déplacés & cette gaité qui va jusqu'à la folie *Mat. Med. sect.* 10. *chap.* 5. §. V.

Nous admettons volontiers cette vertu du saffran de donner de la gaité; mais on ne se persuadera pas aisément qu'il fut capable de faire mourir à force de rire. C'est cependant ce qu'on rapporte d'un homme qui en avoit pris plus qu'il n'en falloit, & d'une dame qui pour la même raison fut près de trois heures dans une convulsion qui lui causoit un ris forcé dont elle pensa mourir. *Nouvelles de la Republ. des Lettr.* 1688. *pag.* 346. Voyez aussi la *Mat. Med.* de Geoffroi, *tom.* 2. *pag.* 286.

rendre plus joyeux, & chacun ſait combien un exercice modéré, tel que celui de la promenade diſpoſe à la gaieté. Les légumes, les viandes graſſes & tous les incraſſans qui retardent la circulation du ſang, rendent triſtes & peſans. C'eſt une obſervation qu'a fait *Sanctorius*, & qu'*Hippocrate* avoit fait avant lui (ʒ).

Le vin. Exemple de *Zenon*, de *Caton*, &c.

Parmi les boiſſons le vin a les qualités les plus propres pour ramener à la gaieté un eſprit qui panche vers la mélancolie. Cette précieuſe liqueur le retire tout-à-coup de ſa léthargie, lui tranſmet la vivacité & les ſaillies d'*Anacréon*, lui inſpire les propos joyeux, les diſcours amuſans, le badinage le plus fin; en un mot, toutes les folies agréables qu'une imagination enjouée & réveillée par une ſeve délicate eſt capable de produire. Nous en trouvons plus d'un exemple dans l'hiſtoire, & nous y voyons ces hommes d'un tempérament ſérieux, ſombre & mélancolique, prendre un viſage ſerain lorſque le vin a un peu échauffé leur cerveau glacé. *Zenon* ce Philoſophe taciturne que l'on croyoit exempt des paſſions des autres hommes, n'avoit pas plutôt bû un peu de vin, qu'animé par cette liqueur, il prenoit un air plus ouvert & plus ſociable; la gaieté déridoit ſon front & bientôt il banniſſoit cette humeur noire, chagrine & miſantropique, qui ſouvent le rendoit à charge aux autres & à lui-même. Il reſſembloit, diſoit-il, aux lupins, légume extrêmement amer qui perd ſon amertume lorſqu'il eſt bien lavé (*a*). *Caton* qui a pouſſé ſi loin la ſévérité, étoit cependant un des plus agréables convives. Il ſentoit bien malgré toute ſa gravité Stoïque, que l'auſtérité avoit un terme, & que c'eſt une folie de vouloir être toujours ſage (*b*).

Il en faut uſer ſobrement.

Que ces exemples ne ſervent pas d'autorité pour tomber dans la crapule. Nous ne parlons ici que de l'uſage modéré du vin, & non pas de l'abus. Le vin chaſſe les ſoins qui rongent les ames, voyez-vous quelqu'un parler des miſeres de la guerre, ou des maux de la pauvreté, après qu'il a bien bû (*c*): mais buvez ſobrement; c'eſt l'excès de la débauche qui a excité les combats entre les Centaures & les Lapithes. C'eſt le précepte que nous donne (*d*) cet excellent Poëte, qui préconiſe Bacchus comme ſon maître dans la Poëſie, & qui entreprend l'Apothéoſe de *Céſar*, le génie un peu échauffé par le jus de la treille.

Auſſi-bien que des boiſſons ſpiritueuſes.

Nous diſons la même choſe des autres boiſſons ſpiritueuſes, des infuſions améres, des potions cordiales & céphaliques. Leur uſage modéré augmente la force tonique des artéres, accélere le cours du ſang, ſoutient la tranſpiration & diſpoſe par conſéquent à la joie, c'eſt-à-dire, à cet eſprit brillant, vif & amuſant, qui eſt le caractére propre de cette

(ʒ) *Staticæ Medicinæ, ſect.* 7. *Aphor.* 30. 31. 32.

(*a*) Zeno, *ut aiunt, dicere ſolebat quemadmodum lupini amari in aquâ madentes dulces redduntur, ita ſe vino affici & exhilareſcere.* Galenus *lib. quod animi mores corporis temp. ſeq. cap.* 3.

(*b*) *Narratur & priſci Catonis*
Sæpe mero caluiſſe virtus.
Horat. *lib.* 3. *Ode* 21.

(*c*) *Spes jubet eſſe ratas, in prælia trudit inermem,*
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fœcundi calices, quem non fecere diſertum?
Contractâ quem non in paupertate ſolutum.
Horat. *lib.* 1. *epiſt.* 5.

(*d*) Horat. *lib.* 1. *Ode* 18.

affection. Mais l'abus de ces liqueurs, bien loin de procurer ces bons effets, rend stupide, hébété & insensible.

Le vin ne convient pas à toutes personnes. Ce qu'elles doivent faire alors.

Cependant il y a certains tempéramens ausquels le vin est toujours nuisible. Il y a encore des hommes tellement constitués, qu'une pointe de vin les rend chagrins, coléres, querelleurs, furieux. Ces sortes de personnes doivent toujours fuir le vin, & au lieu de la joie mettre en œuvre pour aiguillonner leur esprit une autre passion qui soit plus analogue à leur nature. Quoique buveurs d'eau, ils peuvent avoir des talens, & malgré cet air composé & ce flegme avec lequel ils s'annoncent, ils ne sont pas ennemis de tout plaisir.

Effets de la musique sur l'esprit.

Sans avoir recours à ces boissons qui agitent & qui subtilisent le sang, il y a encore d'autres moyens pour se disposer à la joie. Qui ignore avec quelle douce violence la Musique nous détermine à être gais. Chacun sait par sentiment intérieur qu'elle dissipe l'ennui, qu'elle chasse les affections les plus sombres de l'ame, qu'elle adoucit les mœurs, & que malgré nous elle excite dans nos cœurs des mouvemens qui se manifestent dans toute l'habitude du corps. On rapporte que le Centaure *Chiron*, cet habile Médecin, ne se servoit pas d'autre reméde que de la Musique pour fléchir le naturel féroce d'*Achille* son éleve (*e*). Sans accumuler ici les exemples, rien prouve-t-il mieux les heureux effets de la Musique que celui que présentent les Livres sacrés au sujet de la fureur de *Saül*, qui s'appaisoit par l'harmonie de la harpe que touchoit *David* (*f*).

Dans tous les tems la Musique a fait le plaisir de toutes les nations, des plus barbares, comme de celles qui se piquoient le plus de politesse : tant il est vrai que la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant & l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice : la plus légere chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues.

Les Anciens étoient persuadés qu'elle contribuoit beaucoup à former le cœur des jeunes gens en y introduisant une sorte d'harmonie, qui les portoit à tout ce qui est honnête ; rien n'étant plus utile, selon *Plutarque* (*g*), que la musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Ils lui attribuoient de merveilleux effets, soit pour exciter ou pour réprimer les passions, soit pour humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares. Nous en trouvons des exemples dans *Quintilien* (*h*), dans *Galien* (*i*), dans *Dion Chrysostome* (*k*), dans *Plutarque* (*l*)

(*e*) .... *Puerum citharâ perfecit Achillem,*
Atque animos molli contudit arte feros. Ovid.

(*f*) *Igitur quandocumque Spiritus Domini malus accipiebat* Saül, David *tollebat citharam, & percutiebat manu suâ, refocillabatur* Saül *& levius habebat. Recedebat enim ab eo spiritus malus. lib.* 1. *Regum. cap.* 16. ℣. 23.

(*g*) *De Music. pag.* 1130.

(*h*) Pythagoram *accepimus, comitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes, jussa mutare in spondeum modos tibicina composuisse.* Institut. Orat. *lib.* 1. *cap.* 10.

(*i*) *De placit.* Hippocrat. & Plat. *lib.* 5. *cap.* 6.

(*k*) *Orat.* 1. *de regn. init.*

(*l*) De Fortun. *Alex.* pag. 335.

& dans *Polybe* (*m*), cet Historien si sage & si exact qu'il mérite toute notre créance.

Le court éloge que nous venons de faire de la musique suffit pour en faire comprendre toute l'utilité. Nous ne nous étendrons pas non plus sur la danse, cet art presqu'inséparable de la musique. Outre la souplesse qu'elle procure à tous les membres, la facilité avec laquelle elle fait circuler le sang, la promptitude avec laquelle elle rétablit la transpiration, elle donne encore à l'esprit un certain contentement qui lui fait trouver les saillies les plus amusantes, & le fait profiter de cette aimable liberté qui est l'ame de cet exercice.

Avantages de la danse pour l'esprit.

Il y a une autre espece de joie bien différente de celle dont nous venons de parler : on l'appelle intérieure. Elle part d'un certain contentement de nous-mêmes, du témoignage d'une conscience sans reproche, & de l'applaudissement secret d'une bonne action. Cette joie est plus parfaite que la premiere. L'une n'est que momentanée, celle-ci est plus durable; l'une excite les ris sans rendre pour cela plus heureux, celle-là force nos larmes à couler, mais pour nous faire goûter un vrai plaisir ; celle-ci est bouffonne, volage, affectée ou contrainte ; celle-là est modeste, permanente, & fait goûter de véritables délices. Cette derniere est donc en tout point préférable. » Je ne serois pourtant pas d'avis, dit un homme » sensé, après avoir parlé de la joie intérieure (*n*), qu'on rejettât pour » cela toutes les autres voluptés, ni qu'on les poursuivît avec trop d'a» vidité ; je crois qu'on peut jouir de toutes, quand elles ne blessent pas » la conscience, & ne s'opposent point à la raison ; quand elles ne » détruisent point la santé, & qu'elles ne nous détournent pas de nos » fonctions spirituelles. Ma raison est que pendant cette vie l'homme ne » doit pas se considérer comme un pur esprit; mais comme une subs» tance composée d'esprit & de corps, duquel l'esprit dépend dans la plu» part de ses fonctions; c'est pourquoi je pense que nous pouvons lui » accorder tout ce qui peut raisonnablement entretenir sa bonne dispo» sition, comme nous devons lui refuser tout ce qui peut la corrompre.

Joie intérieure plus parfaite & plus estimable.

Ainsi nous demanderions de l'homme (si cependant ce n'étoit pas trop exiger de la nature humaine) d'allier par une prudence presque divine cette joie extérieure avec la joie intérieure.

PARAGRAPHE II.

DE LA TRISTESSE.

QUOIQUE la joie & la tristesse produisent le même effet & que l'une & l'autre soit quelquefois accompagnée de larmes, il n'y a pas cependant de passions plus opposées entre elles ; aussi se détruisent-elles mutuellement. L'une est un prisme qui répand les plus belles couleurs

La Tristesse rend plus attentif que la joie.

(*m*) *Lib.* 4. *pag.* 289-291.
(*n*) L. *de la Forge*, Médecin. Traité de l'Esprit de l'homme suivant le sistême de *Descartes*, ch. 24.

ſur les objets, l'autre eſt un verre magique qui pénetre la ſurface des objets, les dépouille de leur ſurpeau, & ne laiſſe plus voir aux yeux du ſpectateur qu'un ſquelette hideux & décharné. Or il eſt dans l'ordre de la nature de nos ſentimens qu'un tableau amuſant frappe moins qu'une image effrayante. C'eſt pourquoi la triſteſſe nous rend plus attentifs & plus recueillis que la joie. Nous devons donc obtenir plus d'avantages pour les Sciences par ces affections qui diſpoſent à la triſteſſe, que par celles qui conduiſent à la gaieté. Les premieres diſpoſent au recueillement, les ſecondes menent à la diſſipation.

Deux ſortes de Triſteſſe.

Il y a deux eſpeces de triſteſſe, l'une réelle & poſitive, l'autre qui n'eſt qu'imaginaire & qui part d'un faux principe. La premiere eſt fille de la douleur. La ſeconde n'eſt qu'un enfant de l'opinion. Excepté la douleur, y a-t-il dans cet univers quelque choſe de réel qui doive véritablement affliger ? Tout paſſe, tout n'eſt que néant, c'eſt une perte à laquelle on doit s'attendre, ou plutôt c'eſt un bien imaginaire qui diſparoît. Toutes ces choſes peuvent-elles être les ſolides motifs d'un chagrin véritable ? Non : mais tous les hommes ne reſſemblent pas à *Anaxagore*, qui apprenant la mort de ſes fils, diſoit qu'il ſçavoit bien qu'il avoit engendré des mortels (*o*). Tous les hommes ne pratiquent pas les ſages conſeils qu'a laiſſé *Terence.* » Lorſqu'un homme, dit-il (*p*), eſt le plus heureux, il doit ſe diſpoſer à ſouffrir avec plus de ſoin les mauvaiſes rencontres de la vie. S'il revient d'un voyage, il doit ſe repréſenter les divers périls où nous ſommes expoſés, les pertes, les banniſſemens, le déreglement de ſon fils, la mort de ſa femme, la maladie de ſa fille. Il doit ſonger que ces choſes ſont poſſibles, qu'elles ſont ordinaires, afin qu'aucun accident ne le ſurprenne. S'il ne tombe pas dans les malheurs auſquels il s'étoit déjà préparé, qu'il mette au nombre de ſes bonnes fortunes, toutes les mauvaiſes qui ne lui ſont pas arrivées «. Des avis auſſi ſages ſont ordinairement relégués à la ſpéculation & deviennent le ſeul partage de la Philoſophie.

Dans quel tems la Triſteſſe rend ingénieux.

Quoi qu'il en ſoit, de quelque motif que parte la triſteſſe, elle nous diſpoſe à être ingénieux. Ce n'eſt pas dans ces premiers momens que la nature revendique ſes droits, & que l'ame abbatue ôte à l'eſprit la liberté d'imaginer des conſolations ou des expédiens dans les malheurs. Alors *Agamemnon* garde un profond ſilence & donne les marques les plus ſenſibles de ſon déſeſpoir en s'arrachant les cheveux. *Bellerophon*, les yeux baignés de larmes, ſe promene dans la ſolitude rongeant ſon propre cœur & fuyant la compagnie des hommes (*q*). *Niobé* pétrifiée de douleur ſemble être changée en rocher (*r*). Voilà les tableaux qu'*Homere* & *Ovide*, ces grands Peintres, ont laiſſé des premiers inſtans de la douleur. Le chagrin donne-t-il le tems de reſpirer ? La raiſon fait faire mille ré-

(*o*) *Cum illi renunciata eſſet, & damnatio ſua, & filiorum mors, ad alterum dixiſſe, jampridem adverſum illos atque ſe ex æquo maturam tuliſſe ſententiam, ad alterum ſciebam me genuiſſe mortales. Alii hoc ad* Solonem *referunt, alii ad* Xenophontem. Diog. Laërt. *in vitâ* Anaxagoræ *&* Xenophont. *Vid. etiam* Tullium *lib.* 3. *Tuſcul. quæſt.*

(*p*) Phormio. *Act.* 1. *Scen.* 5.

(*q*) Homer. *Iliad.* κ. & ξ.

(*r*) Ovid. *Metamorph. lib.* 6. *Fab.* 7.

flexions,

flexions, nous examinons la grandeur & la durée de nos maux, & les moyens les plus propres pour éviter les derniers coups du ſort qui nous perſécute. Ici nous nous exhortons à la conſtance, là nous nous déterminons à la vengeance. Quelquefois ſemblables à *Hecube*, nous ſoulevons le fardeau de nos tourmens & nous laiſſons éclater les ſentimens les plus vifs de la colere & de la plus juſte fureur. Ce n'eſt ſans doute que le déſeſpoir, diſons mieux, la rage que fit paroître cette Reine déſolée, qui donna occaſion aux Poëtes de la métamorphoſer en chien (*s*).

Comment elle nous rend ingénieux.

Rien de plus fort & de plus pathétique que les ſentimens que peut faire enfanter la triſteſſe. Concentrés en nous-mêmes & peu détournés par des objets peu intéreſſans alors, nous nous abandonnons à des idées tantôt plus touchantes & plus effrayantes, tantôt moins timides & plus conſolantes les unes que les autres. Devenus mélancoliques pour un certain tems, nous en avons toutes les mêmes propriétés, nous voyons les choſes comme elles ſont, elles ne nous éblouiſſent plus par une vaine apparence de lumiere, elles ne nous charment plus étant comparées avec la perte que nous venons de faire. En un mot nous raiſonnons avec juſteſſe & nous jugeons exactement.

Exemple de *Jérémie*, de *Caſſius*, de *Ciceron*.

Il n'eſt pas difficile de trouver des exemples de ce qui eſt avancé ici. On apperçoit dans les Prophéties de *Jeremie* un cœur vraiment touché de l'aveuglement du peuple Juif. Ce n'eſt point par la beauté de l'expreſſion, ni par l'enchaînement des figures bien ménagées qu'il excite la compaſſion : ſon ſtile au contraire eſt fort ſimple. On ſent que c'eſt la grandeur de ſa triſteſſe qui forme ſes ſoupirs, qui trace elle-même tous ſes ſentimens & qui par une impreſſion réfléchie amollit l'ame la plus dure & en arrache la pitié. Sans mêler ici le ſacré avec le prophane, jettons ſeulement un regard ſur ce qui concerne la Littérature. Un certain *Caſſius* étoit grand orateur non pas tant par ſon éloquence que par ſon aigreur & ſa ſévérité (*t*). Le Plaidoyer fait par *Ciceron* pour obtenir ſa Maiſon du Mont Palatin que lui avoit enlevé *Clodius*, fut traité avec tant d'énergie, qu'en étant lui-même extrêmement ſatisfait, il le rendit auſſi-tôt public. Dans une Lettre à *Atticus* (*u*) il prétend que s'il a jamais eû quelque talent, il l'a fait éclater en cette occaſion, où la grandeur de ſa cauſe & la vivacité de ſa douleur avoient ajouté quelque choſe à ſa force ordinaire.

Exemple d'*Ovide*.

Que dirons-nous d'*Ovide* qui reçut le talent de la Poëſie dès le moment de ſa naiſſance ? Son exil en Scithie nous a procuré ce Livre fameux ſous le nom de *Triſtes*. Que peut-on de plus touchant que ſes Elegies ? La délicateſſe & le ſentiment y regnent partout, par-tout on eſt entraîné à la compaſſion. Soit qu'il parle à Auguſte, ſoit qu'il écrive à ſes amis, il nous intéreſſe toujours. Quand bien même nous pénétrerions ſa fiction, lorſque

(*s*) Id. *lib.* 13. *Fab.* 15.

(*t*) *Tum* L. Caſſius *multum potuit non eloquentiâ, ſed dicendo tamen : homo non liberalitate ut alii, ſed ipſâ Triſtitiâ & ſeveritate popularis*, &c. Cic. *de Claris Orat.*

(*u*) *Acta res eſt à nobis & ſi unquam in dicendo fuimus aliquid, aut ſi unquam alias fuimus, tùm profectò dolor & magnitudo vim quamdam dicendi dedit. Itaque oratio illa juventuti noſtræ deberi non poteſt. Ad.* Att. 4. 2.

emporté par sa verve nous l'entendons déclarer ses intentions à son Livre, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre.

Dante, un des premiers Poëtes d'Italie, étant entré dans une faction fut chassé de sa patrie. Chagrin de cette avanture, il s'appliqua diligemment à l'étude pendant son bannissement, & composa des livres où il fit entrer plus de feu & plus de force qu'il n'y en eut mis s'il eut joui d'une condition plus tranquille (x). On croit que l'indignation contre sa patrie donnât plus de vigueur à sa plume & à son esprit déja taciturne.

De *P. Lalane* & de *Ph. Habert*.

Mais l'Italie n'a pas seule l'avantage de fournir des modéles accomplis en tout genre : la France aujourd'hui rivale de l'ancienne Italie, est en état de donner des exemples des traits les plus rares & les plus singuliers. *Pierre Lalane* un de nos Poëtes François qui a écrit avec assez de pureté, conserva toujours le triste souvenir de la mort de son épouse. Il en parle dans ses Ouvrages avec tant de délicatesse & de tendresse, que l'on s'apperçoit bien que le seul tombeau pouvoit cacher une flamme que les larmes n'avoient pû éteindre, & une tristesse que le tems n'avoit pû diminuer (y). *Philippe Habert* étoit capable d'une si grande passion, qu'il pensa mourir d'amour pour une de ses maitresses. Il composa *le Temple de la Mort*, qui est le seul ouvrage imprimé que nous ayons de lui. Ce Poëme se ressent parfaitement de la tristesse de son Auteur & en reçoit son plus beau lustre. De même que ce Poëte François, *Edouard Younck*, Poëte Anglois, s'est distingué par des chants lugubres, extrêmement touchans. La mort d'un grand nombre d'amis, & surtout d'une aimable amie, a fait naître ses *complaintes* & ses *nuits* qu'on ne sauroit lire sans tomber dans une douce mélancolie (z).

Caractere propre de la Tristesse.

De tous ces exemples & de toutes ces réflexions on peut conclure que la tristesse rend ingénieux & qu'elle a son caractére particulier qui conduit au tendre, au touchant, au pathétique, au langage expressif & persuasif; que la tristesse étant méchanique & approchant de la mélancolie,

(x) *Sed exilium vel toto Etruriæ principatu, ei majus & gloriosius fuit, quum illam subamarâ cogitatione excitatam, occulti divinique ingenii vim exacuerit & inflammarit. Enata si quidem in exilio comœdia triplex Platonicæ eruditionis lumine perillustris*, &c. P. Jovius *elogiorum cap. 4. pag. 19.* Voyez aussi *Bullart*, Académie des Sciences, *tom. 2. pag. 307.*

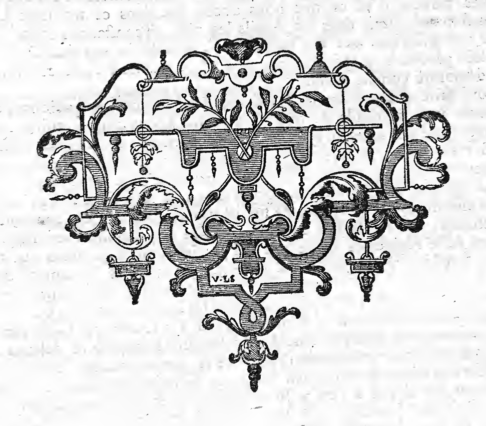
(y) Voici l'Epitaphe que lui fit M. *Menage* :

Conjugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo
Flebilibus cecinit funera acerba modis.
Proh dolor! ille tener tenerorum scriptor amorum
Conditur hoc tumulo marmore Lalanius.

(z) Il en est fait mention dans un soliloque de M. *Hagedorn* à l'occasion de la mort de son fils, décédé à Hambourg le 28 Octobre 1754. Cette piéce de vers françois, quoique composée par un Allemand, peut faire beaucoup d'impression par son pathétique & le désespoir qu'elle peint. Nous citerons seulement ces vers, qui en même tems tiendront lieu d'exemple du pathétique que donne la tristesse.

Me force, ô triste Younck, à chanter comme toi.
Que la mort soit ma Muse, & m'enferme en son temple!
Sépulcres ouvrez-vous, montrez moi vos horreurs,
Pour glacer tout mon sang souffrez que je contemple,
Que j'embrasse vos morts arrosés de mes pleurs.
Recevez de ma bouche impure,
Cadavres, le baiser de paix,
Plus je sens frémir la nature
Et plus parmi vous je me plais....
Est-il vrai, juste Dieu! que le foible mortel,
Qui se donne la mort périt en criminel?
Avant le terme échu, payer à la nature
Le tribut qu'on lui doit est-ce lui faire injure?
C'est l'outrager sans doute, & le sort du vieillard
Est de gémir en deuil, & de mourir trop tard.

on trouveroit bien l'art de la produire : mais qui voudroit se servir des moyens Physiques que nous proposerions ? Nous trouvons toujours assez de sujets qui nous chagrinent, sans chercher à devenir tristes. La douleur & la tristesse font plus de la moitié de la vie des hommes. Nous dirons seulement que nous avons observé que le régime du lait rendoit triste. Nous pourrions citer plusieurs exemples de personnes qui, s'étant mises au lait pour toute nourriture, perdoient leur gaieté au point que rien ne les amusoit & qu'un rien leur faisoit verser des larmes. On ne pouvoit imputer cette mélancolie à aucun dérangement dans les fonctions vitales, car elles avoient choisi ce genre de vie pour se débarrasser de quelques dartres qu'elles avoient à la peau, & chacun sait certainement que cette maladie n'intéresse ni les actions de l'ame, ni celles du corps.



CONCLUSION
DE CE TROISIEME LIVRE.

Récapitulation des principes établis dans cet Ouvrage.

APRÈS avoir prouvé que les fonctions de l'ame unie au corps étoient méchaniques, & expliqué tout ce qui avoit rapport à ce méchanisme ; après avoir recherché toutes les causes Physiques qui modifiant différemment les corps, différencioient aussi les esprits, & montré que nous étions les maîtres de ménager tellement ces causes, qu'elles ne pouvoient, si nous le voulions, produire que des effets avantageux pour nous ; il ne s'agissoit plus que de tirer des conséquences de ces deux premieres parties. C'est ce que nous avons fait dans ce troisieme Livre : nous sommes entrés dans les détails les plus circonstanciés pour appliquer nos principes aux cas particuliers, afin de ne pas établir ici que des loix générales & spéculatives, & afin de réduire à l'acte ce qui avoit été démontré comme possible.

Pour faire comprendre plus aisément tout ce que nous avions à dire, & lever une multitude de difficultés, nous avons cru pouvoir admettre l'omogéneité des ames, selon qu'il nous a paru être de la Justice de Dieu. Ainsi cette variété infinie qui se rencontre dans les esprits des hommes, ne peut partir que de la différente organisation de leurs corps. Ainsi ayant examiné les dispositions corporelles qui rendoient les actions de l'ame plus libres, il falloit encore sur ce modéle corriger ces constitutions défectueuses qui empêchent le libre exercice des fonctions animales. Les climats & le régime de vivre ont été les instrumens généraux que nous avons employé pour parvenir à cette fin. Ce sont ces instrumens qu'on peut appeller de vrais moyens Physiques & méchaniques pour corriger les vices de l'esprit, en augmenter toutes les bonnes qualités, ou le conserver dans un bon état si heureusement il s'y rencontre. C'est par ces moyens que nous pouvons obtenir une sensibilité exquise & délicate, & par conséquent une imagination plus vive & plus abondante. Jouit-on une fois de ce privilege ? on ne peut manquer de raisonner juste & de juger sainement des choses si l'on y joint l'attention & la réflexion. Ensuite ne nous démentant jamais de nos principes, nous avons fait voir qu'en enlevant un peu d'humidité superflue, ou une médiocre sécheresse contre nature, la mémoire en devenoit plus prompte & plus heureuse. Voici tout ce qui concernoit les fonctions de l'entendement.

A l'égard de la volonté, nous l'avons vu accompagnée des vertus morales & des passions qui ont un germe nécessaire dans le cœur de l'homme. Les premieres ont ouvert un vaste champ couvert des pierres les plus précieuses : les dernieres ont présenté un jardin émaillé des plus

belles fleurs. Dans ce trajet un méchanisme fort simple & une Physique comparée nous ont servi de guides : c'est tout ce qu'on pouvoit attendre de nous sur cet article. Nous pouvons donc affirmer ici 1°. Que l'entendement & la volonté concourant à la formation des vertus morales, l'homme vertueux est spirituel : nous ne disons pas de même que l'homme spirituel soit vertueux. La proposition n'est pas réciproque, parce que l'on peut être spirituel n'ayant qu'une imagination vive & un certain raisonnement, tandis que la vertu est une aggrégation de toutes les facultés intellectuelles, quelquefois augmentées, comme dans la force. 2°. Qu'il résulte une infinité de biens de la pratique des vertus pour l'esprit qui en reçoit tout ce qu'il a de plus solide. 3°. Que l'examen des diverses causes concourantes à la variation des modalités des organes nous ayant fait voir combien les climats, l'éducation, le régime de vivre, &c, pouvoient sur l'entendement & en même tems sur la volonté, chacun pourra déterminer selon son tempérament, son âge, ses forces, &c, quel air il doit respirer, quel régime il doit garder, quelles loix il a à observer pour se rendre capable de posseder toutes les vertus morales. 4°. Que toutes ces causes pouvant aussi réveiller en nous les passions, ce sera aussi une direction particuliere de ces causes, qui mettra en état de profiter des avantages que les passions donnent à l'esprit, comme ce génie brillant & singulier qui fournit aux mouvemens de l'ame ce pathétique & cet entousiasme attribués jusqu'alors à d'autres causes.

Avantages particuliers & généraux qui doivent résulter de cet Ouvrage.

Un tel enchaînement de vérités conséquentes les unes des autres nous a paru entraîner avec soi la conviction. Sans doute chacun a conclu avec nous qu'il y avoit différens moyens Physiques & méchaniques pour regler les fonctions animales & corriger leurs défauts. Ce principe une fois posé, on conclut facilement qu'en ménageant avec prudence ces diverses causes Physiques, il est en notre pouvoir d'avoir de l'esprit & de corriger ses vices. En faut-il davantage pour engager chacun à devenir spirituel ; les moyens qu'on doit employer étant si faciles à exécuter ? C'est l'intérêt de chaque citoyen comme celui de tout l'Etat. Ici se formera le véritable esprit, c'est-à-dire le talent de penser juste & de s'exprimer de même ; là se fera remarquer le bel esprit, c'est-à-dire, ce parfait développement de conceptions pleines de netteté, vastes & élevées par la maniere noble dont elles présentent le sujet. Bientôt on verroit s'éclipser l'esprit qui a des idées opposées à l'essence des choses, c'est-à-dire l'esprit faux. Bientôt on verroit disparoître l'esprit superficiel qui n'ayant que les premieres idées des êtres, n'en embrasse & n'en peut présenter que l'écorce. Enfin on verroit régner par-tout le bon esprit consideré soit comme une dépendance de la morale, soit comme une vertu civile. Il y a donc dans notre objet un intérêt réel pour les Sciences, pour chaque homme en particulier & pour l'Etat. Quels plus puissans motifs pouvoient nous engager à travailler, à tenter diverses expériences, à pousser les conséquences le plus loin qu'il nous étoit possible ? Heureux, mille fois heureux, si nous avons rempli l'attente du Lecteur & si nous avons atteint le but que nous nous étions proposés.



HISTOIRE ANALITIQUE

DES OUVRAGES AVEC LESQUELS LE NOTRE A QUELQUES RAPPORTS.

Il se trouve tant de belles connoissances sur le même sujet, les Livres sont tellement multipliés sur la même matiere, les Bibliotheques sont tellement fournies d'Ouvrages qui traitent des mêmes Arts & des mêmes Sciences, qu'il seroit à souhaiter que ceux qui travaillent dans le même genre, prissent la peine de consulter les Auteurs qui se sont distingués dans la carriere qu'ils entreprennent de fournir, aussi-bien que ceux qui y ont fait quelque faux pas & dont la chûte inattendue doit apprendre aux autres à éviter un pareil chemin, ou à être en garde contre les obstacles qui s'y rencontrent. Il seroit encore à souhaiter qu'ils donnassent une courte analyse des sentimens de ceux qui les ont précédés, & une idée générale de leurs succès & de leurs défauts pour servir de boussole sur une mer si féconde en naufrages, & où les écueils pour être cachés n'en sont pas moins dangereux. Par ce moyen, on auroit une histoire suivie de la façon de penser des hommes dans les différens âges, on verroit les progrès de l'esprit humain, on auroit en peu de volumes une bibliotheque complete, on sçauroit où en sont restés nos peres, & l'endroit où l'on doit commencer à travailler. Ce seroit sans doute abréger le travail pour la postérité, tracer la route la plus courte & la plus sûre pour avancer dans les Sciences, & ne pas répéter sous différens termes ce qui avoit été dit avant nous dans un différent langage, ou avec une autre méthode.

Ce que nous conseillons ici nous commençons par l'exécuter. On ne doit cependant regarder cette exécution que comme un projet qui s'aggrandira si le Public applaudit à notre idée. Ce n'est pas que l'on trouve déja bien des matériaux amassés pour former l'Ouvrage que nous avons entrepris : au contraire nous n'en avons trouvé presque aucun qui ait un rapport bien direct avec le but que nous nous sommes proposés dans notre Traité. Au moins ceux qui travailleront après nous sur le même sujet ne s'épuiseront pas par beaucoup de recherches, ne se laisseront pas séduire par les mêmes titres, & tâcheront de trouver en eux-mêmes assez de forces pour soutenir une entreprise dans laquelle ils auront peu de secours à espérer.

On nous dira peut-être que sur ce principe, l'Histoire que nous entreprenons ici est finie avant que d'être commencée. Point du tout : car quoiqu'il ne se trouve pas d'Ouvrages qui aient des rapports directs avec le nôtre, il s'en rencontre d'autres dont les rapports sont indirects, & dont les fondemens servent aussi de base à notre sistême. Il faut en rendre compte au Public, lui en déduire la cause & les raisons.

Ceux qui ont avant nous parlé des facultés de l'ame comme un ſujet de la Médecine, ſe ſont contentés d'en décrire les affections les plus apparentes & les défauts les plus remarquables qui dépendent des vices manifeſtes de l'économie animale. Ce ſont de vrais Traités de Pathologie de l'ame : qu'on nous paſſe ce terme, il peint mieux notre idée que tout autre. Tandis que nous nous ſommes appliqués à conſidérer l'état parfait & les vices ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté lorſque les hommes paroiſſent jouir de la meilleure ſanté. Juſqu'alors on n'avoit trouvé d'autre remede pour obvier à ces vices que les avis, les préceptes, l'éducation, les leçons. Pour nous, envisageant de plus près les loix de l'union de l'ame & du corps, nous prétendons les déraciner par des cauſes Phyſiques & des mouvemens qui ébranlant d'abord les organes, ſont enſuite communiqués à la plus noble partie de nous-mêmes. Un pareil Ouvrage pourroit s'appeller l'hygiene de l'ame. Il eſt certain que les affections décrites par les Auteurs qui nous ont devancé, ſont plus ſenſibles que les nuances que nous peignons ici. Il étoit donc juſte qu'elles ſe fiſſent remarquer les premieres & qu'on cherchât au plutôt à apporter à l'ame les ſecours les plus efficaces, d'autant plus que dans ces momens le corps approche de ſa deſtruction, & que ſa ruine eſt certaine ſi l'on tarde à lui procurer des remedes prompts & ſalutaires.

Nous commençons notre Hiſtoire par *Hippocrate*, qui eſt à juſte titre regardé comme le pere de la Médecine, non-ſeulement parce qu'il eſt le ſeul Médecin depuis le commencement du monde juſqu'au tems de la guerre du Peloponneſe, dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous, mais parce qu'il eſt le premier qui ait joint un raiſonnement ſolide à une expérience éclairée, & que ſa pratique eſt ſi ſage que tous ſes ſucceſſeurs ſe ſont fait un devoir de ne pas s'en écarter. On trouvera dans ſes Œuvres une grande partie de notre doctrine. Il fait voir dans pluſieurs de ſes Livres les relations de l'ame avec le corps. Dans le Livre ſurtout *De aëre, locis & aquis*, il expoſe ſavamment la puiſſance des climats ſur les eſprits & leur pouvoir pour différencier les mœurs, les caractéres & le génie. » Si les vents, dit-il, agiſſent ſi puiſſamment ſur les corps les plus » fermes, comment n'agiroient-ils pas ſur le foible cerveau des hommes ? ... » C'eſt de la diſpoſition de cet organe que l'ame reçoit, pour ainſi dire, » toutes ſes formes. Ce n'eſt pas à d'autre cauſe qu'il faut attribuer toutes » ces viciſſitudes de joie & de triſteſſe, de ris & de pleurs, de bien » être & de tourmens qu'on remarque en elle. C'eſt principalement à » l'occaſion de cette partie qui eſt ſupérieure à toutes les autres, que » nous acquerrons la ſageſſe & le diſcernement, que nous voyons & » que nous entendons, que nous diſtinguons les choſes honnêtes de celles qui ne le ſont pas, le bien d'avec le mal, &c, (*a*) «. On trouvera encore dans le Livre I. *De victûs ratione*, & dans beaucoup d'autres en-

Hippocrate.

(*a*) *Ac noſſe homines convenit, non aliundè nobis voluptates, lætitias, riſus & jocos, quàm hinc contingere, itemque moleſtias, dolores, triſtitias, ejulatûs. Hacque parte* (cerebro) *præcipuè ſapimus, & intelligimus, videmus & audimus, turpia & honeſta cognoſcimus, malaque & bona*, &c. Lib. de Morbo ſacro.

droits plusieurs choses sur le régime de vivre qui tend à la perfection de l'ame, c'est-à-dire, qui peut lui procurer une plus grande intelligence & un effort plus libre dans ses opérations.

Galien.

La diversité de tempéramens fait voir une variété surprenante de génies, de caractéres, de mœurs & de passions. C'est ce que *Galien* a tâché de prouver dans un Traité particulier sur cet article (*b*). Malgré cette prolixité qui lui est ordinaire, cet habile Commentateur d'*Hippocrate*, soutenu de l'autorité de *Platon*, découvre plusieurs vérités importantes dans la Physique & dans la Morale. Tantôt il soutient contre *Aristote* & *Praxagore* que les nerfs ne prennent pas leur origine du cœur & que l'ame n'a pas son siége dans ce viscere comme le prétend *Chrysippe* (*c*). Tantôt il sonde plus avant notre nature & cherche la maniere la plus facile pour connoître les vices, & les moyens les plus simples pour y remédier (*d*). L'homme le moins austére prend un vrai plaisir à lire ce Traité, & y découvre les conseils les plus sages qu'on puisse donner pour réprimer les passions.

Daniel Vlierdenus.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire l'analise des Livres des Médecins qui ont paru après ces deux illustres chefs de la Médecine. Il y a peu d'Ouvrages concernant la santé du corps, où il ne soit en même tems fait mention des maladies de l'ame, de son empire sur les corps, & de sa dépendance des organes. Ce que nous avons dit d'*Hippocrate* & de *Galien*, doit suffire à l'égard des autres Traités généraux de Médecine dans lesquels on trouvera quelques Problêmes, dont la solution est dans notre Ouvrage. Examinons seulement les écrits qui s'annoncent comme tendant à remplir les mêmes vûes que celles que nous nous sommes proposés.

Daniel Vlierdenus a écrit une lettre, par laquelle il exhorte les Médecins à donner également des secours à l'ame comme au corps (*e*). Cet Ecrit est peu considérable & ne peut donner aucun jour à notre Traité. L'Auteur a plutôt écrit en homme dévot qui s'attache à la lettre de l'Ecriture Sainte, qu'en savant Physicien qui cherche à décider les Problêmes de la nature. Parmi plusieurs raisons qu'il apporte pour prouver son texte, il se trouve celle des dérangemens de nos corps dans lesquels notre ame semble languir & s'éteindre. Toutes les autres raisons rentrent dans celle-là. Pour analiser cet Ouvrage en un seul mot, on peut dire que c'est une exhortation & non pas des préceptes pour secourir l'ame dans ses maladies.

Jean de Valverde.

Jean de Valverde, Médecin Espagnol, qui a écrit sur l'art de conserver la santé du corps & de l'esprit, n'a fait qu'extraire ce qu'avoient dit sur l'usage des six choses non naturelles *Hippocrate*, *Platon*, *Aristote*, *Galien*, *Paul Eginete*, *Aëtius*, *Soranus* & *Celse*, comme il l'avoue lui-

(*b*) *Quod animi mores corporis temperaturam sequantur. tom. V. in-fol. pag.* 414. *ex edit.* Charterii.

(*c*) *De* Hippocratis & Platonis *decretis.*

(*d*) *De dignoscendis curandisque animi morbis.*

(*e*) Daniel Vlierdenus Bruxellanus. *Epistola non minùs Theologica quam Medica, ostendens Medicum non corpori solùm, verùm etiam animæ suppetias dare. Cujus occasione illud explicatur : virtus in infirmitate perficitur. Cum infirmior, tum potens sum : atque vera & legitima carnis mortificatio enarratur. Quibusdam obiter præmissis de originali peccato atque immortalitate animæ.* Froben. *Basileæ* 1554.

même (*f*). Quoique dans ce Traité l'on n'y voie rien qui regarde particulierement l'esprit; on ne peut cependant accuser l'Auteur d'avoir manqué de remplir une partie de l'objet qu'il s'étoit proposé : puisqu'il dit lui-même que l'esprit a tant de relations avec le corps, qu'on ne peut chercher à conserver la santé de l'un, qu'on ne cherche en même tems à conserver la santé de l'autre : ce qui revient parfaitement à nos principes. Nous ajouterons encore ici pour confirmer ce que nous avons dit dans d'autres endroits, qu'il pense de même que nous au sujet de l'éducation. L'on n'enseigne pas, dit-il, la vertu par la seule éducation, & jamais d'un homme mauvais vous n'en ferez un bon, si vous ne trouvez dans lui-même cette disposition. C'est le sentiment de *Platon*, qui pense que cela n'arrive que par la mauvaise disposition des corps, & la mauvaise éducation (*g*).

Marinelli, Vénitien, & célebre Médecin a laissé un Traité sur les maladies qui affligent la plus noble partie de nous-mêmes (*h*). Cet Ouvrage, divisé en trois Parties, n'a presque point de rapports avec le but auquel nous tâchons d'atteindre. Dans le premier Livre, il est vrai, il parle des vices & du dérangement total des fonctions animales, de la phrénésie, par exemple, de la léthargie, de la folie, de la stupidité, de la mélancolie, &c. Mais il ne nous apprend rien que *Galien* n'ait enseigné. Dans le second, il détaille ce que c'est que le mouvement, & les manieres dont il peut être lésé ou aboli. Enfin dans le troisieme, il examine les sens & les différentes façons dont ils peuvent être viciés ou éteints. On est obligé à l'Auteur d'avoir donné un peu plus de régularité aux sistêmes des Anciens : mais il seroit bien difficile de décider s'il a rendu leurs idées plus claires ou plus obscures. *Marinelli.*

C'est dans le même tems qu'a paru le Livre d'*Antoine Zara*, un des plus savans hommes de son siécle, & qui ne jouit pas aujourd'hui d'une réputation proportionnée à son mérite. On trouve dans son excellent Traité de l'*Anatomie des esprits* (*i*), une analise assez étendue de toutes les sciences, & presque toujours un jugement certain sur les différentes opinions qui ont partagé les hommes à leur sujet. La premiere Section de cet Ouvrage est celle qui a le plus de rapport avec le plan que nous avons suivi. Il y examine toutes les causes naturelles, humaines & divines qui peuvent différencier les esprits des hommes. Il range sous ce titre les élémens, les quatre premieres qualités, les alimens, les humeurs, les températmens, la génération, les climats, l'éducation & l'influence *Antoine Zara.*

(*f*) Joannis Valverdi Hamuscensis *de animi & corporis sanitate tuendâ libellus. Lutetiæ* 1552. Il étoit Médecin du Cardinal *Jean de Tolède*, de l'Ordre de S. Dominique, qu'il suivit à Rome. Il écrivit en Espagnol un Traité d'Anatomie que *Michel Colomb* traduisit en Latin. Cet ouvrage a été imprimé à Venise en 1589 & 1607. Voyez *Nicolas Antonio*, Bibl. Hispan. *Vander Linden.* de scriptis Medic.

(*g*) *Sic omnis voluptatum incontinentia quæ perindè ac si sponte simus improbi, vituperari solet, non rectè ità vituperatur. Nemo enim sponte malus, sed propter pravum quemdam corporis habitum, rudemque educationem malus redditur . . . Rursus dolore afflictus animus similiter propter corpus in pravitatem plurimam incidit.* In Timæo versus fin.

(*h*) Curtius Marinellus *de morbis nobiliores animæ facultates obsidentibus, Libri tres. Venetiis apud Juntas.* 1615.

(*i*) *Anatomia ingeniorum & scientiarum sectionibus 4. comprehensa Auctore* Antonio Zara *Aquileiensi, Episcopo Petinensi,* 1615.

des aſtres. On peut encore reconnoître, dit-il, ces différences par les Songes, la Chiromantie, la Phiſionomie, les Loix & les Coutumes. L'on voit bien quel fondement l'on peut faire ſur quelques-uns de ces articles: mais nous pouvons dire en général que tous les titres nous paroiſſent remplis & qu'on y trouve une profonde érudition.

Jean Huartes.

L'Ouvrage de *Jean Huartes* Médecin Eſpagnol (*k*) dont nous allons rendre compte, a eu beaucoup plus de réputation que le précédent, quoiqu'il ſoit à notre gré bien moins digne d'eſtime. Par les diverſes diſpoſitions que donnent à chaque homme les différens tempéramens, il eſt facile de juger à quel genre d'étude chaque perſonne eſt propre. L'auteur de l'Examen des Eſprits a recours à des cauſes plus éloignées & diſtribue les Sciences à chaque individu ſelon le concours de différentes cauſes. L'on pourroit comparer ſon livre à une tapiſſerie dont le canevas ſeroit bon, le deſſein irrégulier, les pieces de rapport mal diſtribuées & les teintes mal fondues. Cet Ouvrage ſe reſſent fort des préjugés de la nation. Par-tout y domine la Philoſophie Péripatéticienne mariée de tems en tems avec la Doctrine de *Platon* & de *Galien*. Ce Médecin auquel nous ne refuſons pas cependant beaucoup de mérite, ne comprenoit pas bien ce que c'eſt que l'entendement, ou du moins il s'étoit formé une fauſſe théorie ſur les opérations de l'ame. De-là naît une multitude d'erreurs. Ici il avance que l'éloquence & la politeſſe du langage ne peuvent ſe rencontrer dans des hommes de grand entendement. Là il veut prouver que la théorie de la Théologie appartient à l'entendement, & que la prédication qui en eſt la pratique, appartient à l'imagination. Tantôt il dit que la ſcience de gouverner une République n'eſt dûe qu'à l'imagination; tantôt il aſſure que les hommes d'un grand entendement ne ſont pas propres à l'Art Militaire. De pareilles erreurs ſont aſſez réfutées en les rapportant ſeulement.

Le Livre de *Jean Huartes* a été critiqué par *Jourdain Guibelet* Médecin du Roi à Evreux (*l*). Ce Cenſeur reprend l'Auteur Eſpagnol d'avoir admis l'homogénéité des ames; mais nous ne voyons pas ſur quel principe mieux prouvé il admet leur hétérogénéité. Il le reprend encore de trop attribuer au tempérament, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'autres cauſes Phyſiques qui influent ſur le caractére. On pourroit les concilier ſur cet article. Il releve d'ailleurs quelques mépriſes, quelques bévues même; mais quel eſt l'Auteur qui peut dire qu'il n'en a pas fait? On trouve des épines parmi les roſes. Le Médecin d'Evreux condamne le Médecin Eſpagnol de ce qu'il ramene tout à ſon ſiſtême. C'étoit-là ſans doute la meilleure maniere de le faire valoir, & ne pourroit-on pas,

(*k*) Examen de ingenios para las Sciencias, par *Jean Huarte*, Amſt. 1662 * Traduit par d'*Alibray*, imprimé à Paris en 1666 & 1675. 2. vol. *in*-12.

* Nous ne ſavons pas préciſément en quelle année il a été imprimé pour la premiere fois. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut réfuté en 1631, par *Jourdain Guibelet*, & que *Charles Vion*, Ecuyer, ſieur d'Alibray, aſſez bon Poëte François pour ſon tems, mourut vers la fin de 1654, puiſque dans les Lettres nouvelles de *Pelletier*, imprimées en 1655, il en eſt parlé comme d'un homme qui eſt mort vers ce tems-là.

(*l*) Examen de l'examen des Eſprits par *Jourdain Guibelet*, Docteur en Médecine, & Médecin du Roi à Evreux, *à Paris* 1631. *vol. in*-8. *de* 813 *pages*.

reprocher au critique d'être trop attaché à son sentiment & à celui de ses maîtres *Hippocrate* & *Platon*, qu'il veut qu'on croie aveuglement sur leurs paroles. Le reproche qu'il lui fait de sa vanité n'est pas mieux fondé ; comme si les Espagnols devoient être modestes. La vertu contraire auroit été en lui un défaut ; il n'auroit plus ressemblé à sa nation. Seroit-ce parce qu'il ne le croit pas inventeur de son sistême ? C'est ce qu'il ne prouve pas par de bonnes raisons. *Huartes* a pû trouver, il est vrai, les idées fondamentales de son sistême dans les Ouvrages de quelques anciens Philosophes ; mais il est le premier, à ce que nous croyons, qui ait fait un corps de doctrine sur cette matiere. En général le Livre de *Jourdain Guibelet* est fort bon, plein d'érudition, & peut s'accorder avec la plus grande partie de notre Ouvrage.

De même que personne n'avoit osé achever la célébre Venus qu'*Appelles* avoit commencée, de même personne ne s'étoit encore chargé de finir & de completer l'Ouvrage qu'avoit commencé *Galien* sur la maniere de connoître & de guérir les affections de l'esprit. *Barthelemi Pardoux*, plus hardi que ses ancêtres & que ses contemporains, a osé l'entreprendre avec autant de succès qu'en auroit dû espérer *Galien* lui-même (*m*). Cet illustre Médecin de la Faculté de Paris plein de la lecture d'*Hippocrate* & des autres grands Maîtres dans l'Art des *Machaons*, cherche avec soin toutes les causes de la mélancolie, du délire, de la frénésie, de la folie, de l'extase, de la rage, de la lycanthropie, de la fureur des possédés, de la perte de la mémoire ; en un mot, de toutes les maladies qui détruisent l'empire de la raison & qui portent les hommes à faire envers eux & envers les autres mille actes d'injustice & d'inhumanité. Il détaille savamment tous les simptômes qui accompagnent ces maladies, ou qui les distinguent de toute autre espéce. Il établit ensuite une cure méthodique qui souvent doit être couronnée des plus grands succès. Quoique les matériaux qui forment la base de ce sistême, soient à-peu-près de la même nature de ceux que nous avons employés pour élever un édifice dont le lecteur vient de voir toutes les faces ; quoique ce soit toujours par l'entremise des corps qu'on parvienne à rectifier tous ces égaremens de l'ame, cependant notre Ouvrage différe de celui de *Pardoux* en ce qu'il embrasse la partie pathologique des fonctions animales, comme ont fait *Galien*, *Marinelli* & plusieurs autres, & que nous n'avons prétendu traiter que d'une certaine gêne dans la liberté des facultés intellectuelles sans aucune lésion apparente dans les fonctions vitales & naturelles.

Le Livre de *Sebastien Wirdig* est un de ceux avec lesquels notre Ouvrage a plus de conformité (*n*). Nous pouvons dire cependant qu'il *Sebastien Wirdig.*

(*m*) Bartholomæi Perdulcis *Doctoris Medici Parisiensis, de morbis animi liber ; inter quos agitur de maniâ demoniacâ, de energumenis, de Ectasi. Parisiis, apud Joan.* Le Mire, 1639. *in-4°.*

(*n*) *Nova Medicina Spirituum. Curiosa scientia & doctrina unanimiter huc usque neglecta, & à nemine meritò exculta, Medicis tamen & Physicis utilissima. In quâ* 1. *Spirituum naturalis constitutio, vita, sanitas, temperamenta, ingenia, calidum innatum, phantasiæ vires, ideæ, astrorum influentiæ,* μετεμψυχώσις, *rerum magnetismi, sympathiæ & antipathiæ, qualitates hactenus occultæ sensibus tamen manifestæ, aliaque cæteroquin paradoxa, de hinc spirituum præternaturalis seu morbosa dispositio, causæ, curationes*

eſt moins étendu que le nôtre, puiſqu'il n'embraſſe que le phyſique, & qu'il ne tend pas au même but, puiſqu'il ne conſidere que les affections naturelles & contre nature des eſprits animaux ſans en tirer diverſes conſéquences pour les différens états de l'ame modifiée différemment par ces affections. Les formes ſubſtantielles, dit *Wirdig*, ou les ames ſenſitives des animaux, ne ſont autre choſe que ces eſprits. C'eſt l'ame des végétaux, du ciel, des aſtres, de l'air, de la lumiere, des ténébres; en un mot, de tous les corps qui en ſont pétris. Notre ſanté, nos mœurs, nos caractéres en dépendent. Ce ſont ces eſprits qui forment ce prodigieux magnétiſme & cette ſympathie que l'on admire dans toute la nature. Il va plus loin, *liv.* 2. Il nous aſſure qu'on peut reconnoître la nature de ces eſprits dans l'homme par la conſtitution des peres, par le climat & l'éducation, par le genre de vie & les mœurs, par la conformation des corps, par les fonctions vitales, naturelles & animales. Ce détail eſt d'autant plus intéreſſant, qu'il y joint les indications curatives, & la thérapeutique des vices de ces mêmes eſprits qui peuvent être ſelon lui trop obſcurs ou trop denſes, impurs ou mêlés de parties hétérogènes, trop abondans, ou en trop petite quantité, acides, froids, humides, &c. Les moyens qu'il propoſe ſont les contraires, la ſimple nature, la diéte, le jeûne, le changement d'air, les bains, les topiques, la ſaignée & les évacuans.

Tout ceci eſt exactement raiſonné; mais bientôt notre Auteur ſe livre aux préjugés de ſon ſiecle. *Liv.* 2. *chap.* 20. Il parle des arcanes des Alchimiſtes & de la Pierre Philoſophale à laquelle il prodigue les plus grands éloges. *Chap.* 22. Enfin il vient à la cure diaſtatique des eſprits; c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait par les amuletes, les tranſplantations & les ſecrets de la Palingénéſie. Nous louerons donc ſincerement ici le travail de *Wirdig* ſans le blâmer de ſes erreurs. Cette louange peut être un peu intéreſſée de notre part. Nous vivons dans un ſiécle où nous pouvons être approuvés; mais nos deſcendans, à la perfection deſquels nous travaillons tous les jours, penſeront ſans doute d'une façon bien plus juſte que nous ſur bien des articles.

Tſchirnaus. Les mêmes titres n'annoncent pas toujours des Ouvrages ſemblables. *Tſchirnaus* a donné un Livre qui porte le même titre que le nôtre (*o*): mais l'objet en eſt bien différent. Cet Ouvrage eſt diviſé en deux parties. La premiere eſt intitulée *Medicina mentis, ſive ars inveniendi generalia præcepta* : la ſeconde *Medicina corporis, ſive cogitationes admodum probabiles de conſervandâ Sanitate.* Nous ne parlerons que de la premiere partie comme ayant plus de rapport à notre ſujet. C'eſt une eſpéce de Logique dans laquelle l'Auteur fait voir que l'homme qui déſire naturellement d'être heureux, ne peut parvenir à un bonheur véritable que par la découverte de la vérité. *A pag.* 1. *ad pag.* 21. Le moyen de connoître ſi nous poſſédons la vérité eſt fort ſimple. Ce que nous concevons eſt

per naturam, per diætam, per arcana majora, palingeneſiam, magnetiſmum, amuleta ingenuè ac dilucidè demonſtrantur. Hamburgi, apud Gottofredum Schulzen 1673.

(*o*) *Medicina mentis & corporis. Lipſiæ* 1695.

vrai, dit-il; ce que nous ne concevons pas eſt faux. On doit entendre ici ce mot de *concevoir* dans un ſens fort étendu, c'eſt-à-dire, par la liaiſon & le rapport des choſes entre elles; & l'impoſſibilité de concevoir par leur diſconvenance. *A pag.* 22. *ad pag.* 66. Pour ne jamais tomber dans l'erreur, & faire des découvertes, il faut avoir recours aux définitions dont il explique les regles, en y mêlant une ſi grande foule de Démonſtrations Mathématiques, que l'on prendroit ce Livre pour un Traité de Géométrie fort étendu. *A pag.* 66. *ad pag.* 117. Les définitions une fois trouvées, ſi l'on en conſidere l'eſſence, les différences, les rapports, en un mot toutes les qualités qu'elles renferment, on en tirera autant de conſéquences qui doivent être regardées comme des axiomes. Joignez enſemble deux ou pluſieurs de ces définitions, qui priſes ſéparément avoient chacune leur nature, il en réſulte une nature nouvelle, mixte & dépendante mutuellement des unes & des autres. Il en réſulte donc un nouveau poſſible, ou plutôt une nouvelle vérité qu'on doit nommer Théorême. *A pag.* 117. *ad pag.* 124. On peut renfermer dans les Théorêmes des choſes plus ou moins générales. De-là vient que l'on en peut déduire immédiatement de nouvelles vérités; ce qui conſtitue les Corollaires & les Scholies. *Pag.* 127. C'eſt ainſi qu'il veut que l'on joigne toujours la méthode analitique à la ſyntheſe. C'eſt ainſi, dit-il, qu'on peut réſoudre tous les Problêmes tant Phyſiques, que Mathématiques. *A pag.* 128. *ad* 163. Enſuite il nous montre avec combien de facilité nous pouvons marcher dans le chemin de la vérité, & en ſurmonter tous les obſtacles. *A pag.* 163. *ad* 272. De tous ces obſtacles, nous n'avons parlé que du quatrieme lorſque nous avons traité du raiſonnement. *Liv.* 3. Parce que c'eſt le ſeul qui ait rapport à la méthode que nous propoſons pour avoir de l'eſprit. Enfin dans la troiſieme Partie il s'occupe entierement à faire voir à quel ſujet l'on doit s'appliquer pour paſſer la vie agréablement & avec la plus grande ſatisfaction poſſible. *A pag.* 272. *ad* 289. Par ce détail il eſt facile de voir qu'il n'y a que le titre de cet Ouvrage qui ſoit conforme au nôtre, & que nous avons ſuivi une route toute oppoſée.

Verdries. *Verdries* a travaillé ſur l'équilibre de l'eſprit & du corps (*p*). Voici ce que cet Auteur entend par le terme d'équilibre » *Eam virium corporis & » animæ in ſe mutuò agentium proportionem, quâ cum libero partium fluidarum & ſolidarum motu & actionum integritas, & mentis animique vigor » conſervatur.* Pag. 51. Cet Ouvrage peut être diviſé en deux Parties. Dans la premiere, l'Auteur examine comment l'équilibre eſt rompu, ou entretenu de la part du corps, qui ſouvent (nous dirions toujours) force l'ame à ſuivre tous ſes mouvemens. Dans la ſeconde, il fait voir com-

(*p*) Jo. Melchior. Verdries. D. *Philoſ. & Medicinæ* P. P. *in Academiâ Giſſenâ de æquilibrio mentis & corporis commentatio quâ ſtatus hominis ſani & morboſi, nec non affectuum, Phantaſiæ & imaginationis in corpus humanum vires & agendi modus, ex genuinis principiis deducuntur & ad experientiæ & ad rectæ rationis leges expenduntur. Giſſæ, apud* Joan. Mullerum 1716.

Il a fait encore un autre Livre intitulé, *de actione ventriculi in comminuendis cibis diſquiſitio quâ chilificationis negotium ad genuinas naturæ leges expenditur, & quomodo tritu adjuvantibus calore naturali ſucciſque diluentibus & ſolventibus, illud abſolvatur, per experientiam & rationem apertius declaratur. Giſſæ.* 1721.

ment l'ame par sa propre force fait pancher la balance & soumet les corps à sa puissance, comme dans la joie, la terreur, la colere, &c. Ce Livre entier peut servir de preuve aux principes de notre Ouvrage, & après en avoir fait la lecture on ne sera plus étonné si nous avons eû la hardiesse d'aller plus loin, c'est-à-dire, de regler toutes les opérations de l'ame par les différentes dispositions Physiques qu'on donneroit au corps.

Gaubius. *Gaubius* a enfanté le même projet que nous (*q*). Il trace d'une main hardie le plan d'un Ouvrage qui a beaucoup d'affinité avec le nôtre, mais qui en differe en ce que l'on n'y trouve que des axiomes généraux sans les conséquences pratiques. C'est ce que l'Orateur ne pouvoit faire sans entrer dans des détails qui conviennent mieux dans un Traité Métaphysique que dans un discours Académique. Il prouve l'assujettissement de l'ame au corps par les différentes vicissitudes Physiques qui affectent différemment les esprits. De sorte que l'une des deux substances ne peut pas être affectée sans que l'autre ne le soit par contre coup. Pour expliquer les relations de ces deux substances, il admet deux principes actifs qui réagissent l'un sur l'autre. *A pag.* 35. *ad* 46. Ce qui nous paroît faux: car ou ces deux principes sont spirituels, ou ils sont matériels, ou bien l'un est spirituel & l'autre matériel. Dans chaque supposition il se trouve une impossibilité manifeste d'action de l'ame sur le corps, ou du corps sur l'ame. En effet s'ils sont, 1°, tous deux spirituels? ils ne peuvent agir physiquement sur les corps, les esprits n'ayant aucune prise sur la matiere. 2°. S'ils sont tous deux matériels? l'ame n'en sera pas plutôt affectée que de certains mouvemens du sang. 3°. Si l'un est spirituel & l'autre matériel? la même impossibilité subsiste, puisqu'un principe étendu ne peut agir sur un autre qui est inétendu.

Mais comme notre objet est plutôt d'analiser que de critiquer, nous passons à d'autres maximes que nous dicte ce savant Orateur. Il soutient que de même qu'il est du devoir du Médecin de guérir les maladies qui arrivent aux corps par les différentes affections des ames, de même il doit s'appliquer à corriger les défauts des ames, qui sont occasionnés par les différens vices des corps. *Pag.* 48. Or personne ne peut revoquer en doute que le Médecin par le même Art qui entretient les corps dans une santé parfaite, ne puisse procurer aux ames ces dispositions heureuses qui mettent en œuvre toutes leurs facultés. *Pag.* 63. C'est ce que pensoient *Pythagore*, *Platon* & plusieurs autres Philosophes de l'antiquité. Les avis, les préceptes, les menaces peuvent bien pour quelque tems reprimer les passions: mais la racine étant dans le corps, c'est en vain que l'on cueille l'herbe; elle repoussera au moment qu'on s'y attendra le moins. *Pag.* 76. C'est donc au Médecin à détruire tous ces mouvemens que les sens excitent dans les ames, par le même motif qu'ils entreprennent de guérir la manie, la phrénésie & la mélancolie. *Pag.* 89. Il a en main des moyens pour y parvenir. *Pag.* 105. Notre Auteur rapporte à ce sujet un fait

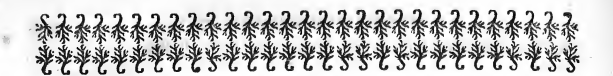
(*q*) Hieronimi Davidis Gaubii *Sermo Academicus de regimine mentis quod Medicorum est; Habitus* 8. *Febr.* 1747. *Lugduni Batavorum.*

bien singulier. L'on a vû, dit-il, des hommes ausquels l'excès de chagrin, ou la violence de l'amour avoient fait perdre l'esprit, se précipiter dans la riviere. Ces malheureux retirés de l'eau, jouissans encore à peine d'un souffle de vie, recouvrerent la santé & le bon sens & furent guéris de leurs funestes passions. Cette expérience engagea les Médecins à mettre en œuvre un reméde que le hasard avoient indiqué. On noya méthodiquement en Angleterre des personnes que des violentes affections de l'esprit avoient rendu folles. Cette tentative réussit, comme l'atteste *Vanhelmont* (*r*). Terrible reméde, il est vrai, mais le plus efficace que l'on puisse employer lorsque l'ame est ébranlée jusques dans ses fondemens. Enfin notre Orateur finit son discours par exhorter les Médecins à s'appliquer sérieusement à cette partie de la Médecine qui est la plus négligée quoique la plus belle, & celle qui nous approche davantage de la divinité. Nous souhaitons avoir rempli une partie de ses désirs.

Il est tems de finir cette histoire sans introduire davantage sur la scène de nouveaux personnages, qui dans leurs Ecrits auroient pû mettre quelques traits de ressemblance avec le dessein que nous proposons aujourd'hui. Il suffisoit de mettre le public à portée de juger des secours que nous avons pû tirer des Ecrivains qui ont vécu avant nous, & si la matiere que nous traitons est nouvelle. La difficulté de trouver quelques-uns de ces Ouvrages a été cause que nous n'avons pû les lire qu'après avoir composé notre Traité. Nous pensons que c'est un avantage pour le public qui rencontrera divers jugemens sur les mêmes matieres travaillées dans diffé rens tems par des Auteurs qui ne se connoissoient pas, & par conséquent non susceptibles de prévention les uns pour les autres. Nos recherches auroient été moins pénibles, il est vrai, mais notre Ouvrage auroit pû être moins médité & moins réfléchi.

(*r*) Joan. Helmontii *Ortus Medicinæ de ideâ demente.* Pag. 175.

Fin du second Tome.



TABLE

DES MATIERES.

A.

sa

B

C

D.

I.

N.

O.

P.

Q.

R.

W.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TOME I.

PAGE 7. *ligne* 27. qu'elles a reçues, *lisez*, qu'elle a reçu.

Pag. 38. *note.* (*h*) Tit. Livius, *lib.* 4. *cap.* 2. *lis. lib.* 2. *cap.* 12.

Pag. 41. *lig.* 13. *après ces mots* dans tous les siecles, *lis. Descartes* approche beaucoup de ce sentiment, comme on peut le conclure de ses écrits. » Je m'avisai, dit-il, [*Discours de la Méthode, partie* 3. *pag.* 28.] » de chercher d'où j'avois appris à penser » à quelque chose de plus parfait que je » n'étois, & je conclus évidemment que » ce devoit être de quelque nature qui fut » en effet plus parfaite .... de la tenir du » néant, c'étoit chose manifestement im- » possible, & parce qu'il n'y a pas moins » de répugnance que le plus parfait soit une » suite & une dépendance du moins par- » fait, qu'il y en a que de rien procede » quelque chose, je ne la pouvois tenir » non plus de moi-même ; de façon qu'il » restoit qu'elle eut été mise en moi par » une nature qui fut véritablement plus par- » faite que je n'étois, & même qui eut en » soi toutes les perfections dont je pouvois » avoir quelque idée, c'est-à-dire, pour » m'expliquer en un mot, qui fut Dieu..... » *Pag.* 51. il ajoute, j'ai tâché de trouver » en général les principes, ou premieres » causes de tout ce qui est, ou peut être » dans le monde ; sans rien considérer que » Dieu seul qui l'a créé, ni les tirer d'ail- » leurs que de certaines semences de vé- » rités qui sont naturellement dans nos » ames «.

Pag. 41. Quoique *Descartes*, &c ; au lieu des quatre premieres lignes de cet *à lineâ* ; *lisez*, Quelques Cartésiens en prêtant à leur maître un sentiment qui n'étoit pas à lui, ont prétendu que notre ame produisoit elle-même ses pensées ; mais &c.

Pag. 78. *à la fin*, si la vie n'est qu'un songe, &c. *lis.* si la gloire n'est qu'un songe, comme le pensent plusieurs, elle a autant de réalité que la vie même qu'on a comparé avec assez de fondement à un songe.

Pag. 132. M. *De Tournefort* dans son voyage &c. *lis.* M. *De Tournefort* dans son voyage du Levant, rapporte que quand M. *Olier de Nointel*, Ambassadeur du Roi de France au Levant en 1673, voulut descendre dans la grotte d'*Antiparos*, personne n'osoit l'y conduire, & qu'il fut obligé d'encourager par ses largesses ceux qui voudroient lui servir de guides (*a*). Ils ne pouvoient sans doute s'imaginer &c.

Pag. 164. *lig.* 34. onze garçons, *lis.* onze petits enfans.

Pag. 169. *lig.* 14, *après* vie sédentaire, *ajoutez*, la troisieme, c'est que les alimens échauffans donnent plus de ressort aux organes, plus d'activité aux humeurs, & facilitent l'exercice des fonctions animales.

Pag. 175. *lig.* 28. & d'huile extérieurement, *ajoutez*, Ainsi on ne doit pas attribuer à l'hypocras la mort de *Lucius*, *Durius*, *Valla*, Médecin, qui au rapport du même *Pline*, (*lib.* 7. *cap.* 53.) mourut subitement en buvant du vin mielé ; ni celle d'*Appius Sauffeius* qui, après avoir bû du vin mielé au sortir du bain, mourut en

(*a*) Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi, par M. *Pitton de Tournefort*, Médecin de la Faculté de Paris, 2. *vol. in*-4°. de l'Imprimerie Royale, 1717, *tom.* 1. *pag.* 194.

avalant un œuf, (*id. ibid.*). Au reste *La Framboisiere* dit que l'hypocras occasionne l'apoplexie & la paralisie. Nous ne voyons pas trop sur quoi il est fondé. M. *De la Marre*, qui a donné une nouvelle édition du *Dictionnaire Economique* en 1767, forme le même doute que nous. Article, *Hypocras*.

Pag. 206. *ajoutez* à la note (*x*) *Diogene Laërce* donne à *Ptolomée Philadelphe* pour Précepteur *Straton* de Lampsaque, l'homme le plus éloquent de son tems. Il prétend que *Straton* étoit si mince qu'il mourut sans souffrir. *Hunc aiunt, adeò fuisse tenuem, ut sine sensu moreretur.* in vitâ. *Stratonis Lampsaceni.*

Pag. 213. *l.* 10 nous relevent, *lis.* nous revelent.

Pag. 249. *lig.* 34, l'ignorant *Zoïle*, *lis.* le critique *Pythéas.*

Pag. ibid. lig. 36. dans sa sphere, *lis.* hors de sa sphere.

Pag. 259. *lig.* 11, sections coniques, *ajoutez*, Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris, & l'Architecte du goût le plus noble, sans aucun maître devint habile dans tous les arts qui ont du rapport au dessein, & dans les méchaniques. (*Parisiens illustres* 1752).

Pag. 262. *note* (*o*) *ajoutez à la fin*, ces paroles ne se trouvent pas dans *Aristote*, mais *sect.* 30. *quæst.* 1. il dit, *Cur homines qui ingenio claruerunt melancholici omnes fuere.* Peut-être que *Seneque* regardoit la mélancolie comme une nuance de la folie. *Voyez* la note (*p*) qui est à la page 355 du premier Tome.

Pag. 288. *note* (*i*) & (*k*). *lisez*, Seneca *in prœmio lib.* 1. *controversiarum.*

Pag. 290. *lig.* 37. ainsi ces médicamens, *ajoutez*, de même que les baies de genievre, auxquelles plusieurs accordent la propriété de fortifier la mémoire, doivent convenir &c.

Approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS soussignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit qui a pour titre *Médecine de l'Esprit, ou &c*, par M. *Le Camus*, notre Confrere, certifions, après avoir lu cet Ouvrage avec la plus grande attention, que la maniere savante & ingénieuse dont l'Auteur a traité une matiere aussi difficile, nous a paru mériter l'Approbation de la Faculté. Fait à Paris ce 18 Mai 1751.

PAYEN, Bibliothécaire; LE THIEULLIER, Professeur de Chirurgie en Langue Françoise; POISSONNIER.

OUI le rapport de Messieurs Payen, Le Thieullier & Poissonnier, Commissaires nommés par la Faculté pour examiner le Livre de M. *Le Camus*, notre Confrere, intitulé *Médecine de l'Esprit*, &c, la Faculté consent que ledit Ouvrage soit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine en l'Assemblée tenue le 2 Août 1751.

BARON, Doyen.